53

ÉTUDE

SUR L'INFLUENCE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

EN HONGRIE

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Lessing et l'Antiquité, 2 vol., 1894-1897..... 7 fr.

Quid Herderus de antiquis scriptoribus senserit, 1902. 3 fr.

La Hongrie littéraire et scientifique, 1896..... 5 fr.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

A LA LIBRAIRIE ALCAN

Histoire de la littérature hongroise. — Ouvrage adapté du hongrois, 1900..... 10 fr.

ÉTUDE

SUR L'INFLUENCE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

EN HONGRIE

(1772-1896)

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

I. KONT

ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AU COLLÈGE ROLLIN, DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1902

LIBRARY
FEB 9 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

PH
3020
K6

A MON CHER MAITRE

M. E. LICHTENBERGER

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

A MONSIEUR

COLOMAN SZILY

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE HONGROISE

HOMMAGE RESPECTUEUX.

PRÉFACE

Le livre que nous présentons au public est un chapitre de l'histoire du rayonnement de l'esprit français en Europe. On connaît, dans ses grandes lignes, l'influence considérable que la littérature française a exercée dans les pays dont la vie intellectuelle nous occupe le plus ordinairement; on la connaît moins dans la partie orientale de l'Europe, notamment en Hongrie. Elle mérite pourtant d'y être étudiée. En effet, malgré le voisinage de l'Autriche et de l'Allemagne, la Hongrie a tourné de bonne heure ses regards vers la France. Ses premiers hommes de lettres pour affranchir le pays du joug allemand, au moins intellectuellement, inaugurèrent, vers la fin du règne de Marie-Thérèse la renaissance littéraire hongroise à l'aide des œuvres françaises. Les grands écrivains du XVIIIe siècle, Voltaire en tête, puis Rousseau, Montesquieu, les Encyclopédistes, les conteurs comme Marmontel, les poètes élégiaques furent ceux qui donnèrent d'abord l'impulsion. Il est vrai qu'au début du XIXe siècle, la gloire de Weimar s'imposa, mais vers 1830, lorsque les œuvres de l'Ecole romantique française commencèrent à être connues à l'étranger, l'esprit germanique perdit de son influence. Depuis cette époque, poètes et écrivains hongrois s'inspirent de préférence de la littérature française. Le mouvement imprimé par les drama-

turges et les romanciers magyars dans la première moitié du XIXe siècle, est loin de s'affaiblir dans la seconde. On peut donc constater que la littérature française n'a pas fait seulement office de marraine auprès de la littérature naissante des Magyars, mais qu'elle a influé, pendant plus d'un siècle, sur le mouvement littéraire et intellectuel hongrois.

L'histoire de cette influence n'est pas encore écrite ; elle est cependant reconnue de bonne grâce aux bords du Danube. En effet, les historiens ont dénommé le premier groupe littéraire qui a secoué le pays de sa torpeur, et qui, par ses traductions et ses adaptations, a préparé la voie aux talents plus originaux : *l'École française*. Ils nous disent souvent que le génie français n'ayant exercé qu'un empire intellectuel, fut toujours accueilli avec faveur, mais que l'aversion contre toute influence allemande prolongée est pour ainsi dire innée dans la race magyare, qui ne peut pas oublier les prétentions politiques de l'Autriche et ses tendances germanisatrices. C'est pourquoi la France apparut de tout temps aux Magyars comme un phare lumineux, alors même qu'on ne pouvait guère parler d'une littérature hongroise. Si le hasard seul fit que ce fût un pape français Sylvestre II (Gerbert) qui envoya la couronne et le titre « apostolique » à Saint Etienne, il n'en est pas de même sous les Arpád (1000-1301) des relations suivies des grands Ordres français avec la Hongrie, ni de l'avènement au trône magyar de la maison d'Anjou de préférence à ses rivales bavaroise et tchèque (1308-1382). Et lorsque la Réforme secoue le pays tout entier, il n'est pas moins symptomatique de voir la ferveur avec laquelle la pure race magyare embrasse la doctrine de Calvin ; il est important de constater qu'un des premiers ouvrages hongrois qui comptent est justement la traduction de l'*Institution chrétienne* ; qu'un des plus

beaux monuments de la poésie lyrique religieuse est l'adaptation des *Psaumes* de Marot et de Bèze avec la musique de Bourgeois et Goudimel (1607) et que le premier ouvrage philosophique hongrois, l'*Encyclopédie* de Jean Cseri (1655) est inspiré par Ramus et Descartes. Lorsque la Hongrie, souffrant de la domination turque et même menacée d'une germanisation complète par l'Autriche, se révolte contre les Habsbourg, les chefs magyars tournent leurs regards vers Louis XIV qui leur envoie, outre des secours en argent, d'éminents hommes de guerre et des ingénieurs qui donnent à la Cour de Rákoczy une allure toute française. C'est à Paris que ce prince malheureux viendra se réfugier et son fidèle « gentilhomme de la Chambre », Clément Mikes, y fera connaissance avec la littérature française et écrira plus tard dans son exil à Rodosto, ces *Lettres de Turquie*, chef-d'œuvre de la prose hongroise du XVIIIe siècle, où l'on rencontre des traces évidentes d'un commerce assidu avec les épistoliers français.

Avant la fin du XVIIIe siècle cependant, comme il n'existait pas de vie littéraire hongroise proprement dite, l'influence française n'est qu'intermittente, souvent éphémère. Mais elle prend corps, et s'établit définitivement vers 1772, date que l'histoire littéraire regarde comme le commencement d'une ère nouvelle. Nous avons adopté cette date pour notre travail que nous faisons cependant précéder d'une Introduction où nous retraçons aussi brièvement que possible la civilisation hongroise avant le renouveau, en insistant sur les rapports intellectuels des deux pays. La grande importance des œuvres de l'*École française* sera ainsi mieux comprise, parce qu'on verra à quelles circonstances extérieures on la doit.

Au point de vue spécial où nous nous plaçons, un morcellement trop menu du siècle qui fait l'objet de notre

enquête eût été nuisible. Nous divisons donc notre ouvrage en deux parties : la première commence avec les œuvres de Georges Bessenyei, chef de l'*Ecole française*, la seconde avec l'avènement de l'*Ecole romantique*. Dans les deux parties nous étudions uniquement l'influence exercée par la France sur la littérature ; dans un seul chapitre (*Les Révolutionnaires*) nous avons consacré quelques pages au mouvement politique issu de la Révolution française ; mais, là encore, c'est l'aspect littéraire (brochures et pamphlets) que nous avons voulu mettre en lumière.

Nos sources sont principalement hongroises. Nous n'avons pas cependant négligé ce qui a été écrit en France et en Allemagne soit sur l'histoire, soit sur la littérature magyares. Une partie des ressources bibliographiques a été mise à notre disposition par l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise, M. Coloman Szily, ce dont nous le remercions vivement. Pendant nos voyages d'études à Budapest, les bibliothécaires du Musée national et de l'Académie nous ont facilité les recherches. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance à MM. Fejérpataky, Schönherr et Sebestyén du Musée national et à M. Heller de l'Académie. MM. Fraknói, Marczali, Bayer, Z. Ferenczi, Szigetvári et Morvay de Budapest, MM. Széchy, et Márki de Kolozsvár nous ont fourni de nombreux renseignements au cours de notre travail. Qu'ils veuillent bien accepter toute notre gratitude pour leur concours qui nous a été très précieux [1].

Paris, le 27 octobre 1901. I. K.

1. Pour la prononciation des mots hongrois, il importe de faire les remarques suivantes : *Toutes les lettres se prononcent* : a = a anglais dans *fall* ; á = a ; ai et ay = aï ; e = ê ; ei et ey = eï ; ö = eu ; ew, eö (dans les noms propres) = eu ; u = ou ; ü = u ; c et cz = ts ; ch (dans les noms propres) = tch ; cs = tch ; gy = dj ; h (toujours aspiré) ; j (comme en allemand) ; ny = gn ; s = ch ; sz = s ; zs = gé ; ty = tié ; ly = gl italien.

INTRODUCTION[1]

I

(1000-1301).

Une tribu asiatique appartenant à la grande famille ouralo-altaïque fit, il y a mille ans, invasion en Europe. Partie des environs de l'Oural et de la mer Caspienne, elle conquit l'ancienne Pannonie où les Huns et les Avares l'avaient précédée au IVe et au VIe siècles de notre ère. Cette tribu n'était pas très nombreuse, mais elle était vaillante et douée d'un grand sens politique. Ces qualités expliquent son établissement dans un pays où la population indigène était beau-

1. Nous citons, une fois pour toutes, les Histoires de la littérature hongroise de Toldy, de Beöthy, de l'Athenaeum (par un groupe de professeurs) et de Schwicker; les Histoires du peuple hongrois de Fessler, de Sayous et notamment l'Histoire nationale de l'Athenaeum (par un groupe de savants) en dix volumes. — Pour l'époque des Arpád, nous avons, en outre, consulté : Jules Pauler, *A magyar nemzet története az Arpádházi királyok alatt* (Histoire du peuple hongrois sous le règne des Arpád), 1893; Charles Szabó, *A magyar vezérek kora* (L'Époque des ducs magyars), 1883; Arpád Kerékgyártó, *A miveltség fejlödése Magyarországban* (Le développement de la civilisation en Hongrie (tome I, le seul paru), 1880; Sigismond Ormos, *Arpádkori müvelödésünk története* (Histoire de la civilisation sous les Arpád), 1881; Joseph Vass, *Hazai és külföldi iskolázás az Arpád-korszak alatt* (L'enseignement national et étranger sous les Arpád), 1862; Eugène Abel, *Egyetemeink a középkorban* (Nos Universités au moyen âge), 1881.

coup plus nombreuse qu'elle, ainsi que sa marche victorieuse à travers l'Europe épouvantée, et le rôle dominant qu'elle a pu conserver jusqu'aujourd'hui dans la contrée subjuguée. Aussi ne faut-il pas juger les anciens Magyars d'après les chroniques occidentales. L'épouvante qu'ils jetèrent en parcourant l'Allemagne, le Nord de l'Italie et le Sud de la France a laissé des traces dans les récits des moines dont les couvents eurent souvent à souffrir de l'invasion. Les chroniqueurs les représentent comme des démons, comme les suppôts du diable, mangeant de la viande crue et buvant du sang. Mais si nous consultons à côté de ces chroniques, les sources grecques et arabes, notamment Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, nous y trouverons des témoignages sinon sympathiques, du moins plus vrais. Selon eux, les anciens Magyars étaient des hommes libres, énergiques, mais qui se soumettaient avec beaucoup de docilité à leurs chefs. La polygamie était inconnue chez eux, ils étaient sobres et d'une fidélité à toute épreuve; ils supportaient le travail et la fatigue et songeaient, dans les combats, plutôt à anéantir l'ennemi qu'à piller.

Le niveau intellectuel des anciens Magyars était certainement égal, sinon supérieur à celui des habitants qu'ils ont trouvés en Hongrie. La philologie démontre que leur langue possédait dès le xe siècle, non seulement les termes de la guerre, de la vie de famille, de l'agriculture, mais encore bon nombre de vocables de la vie sociale et politique. On y remarque surtout une grande tendance à l'abstraction, à la réflexion, preuve que la civilisation des Khazares, leurs voisins en Lébédie, avait laissé dans cette tribu, jadis nomade, des traces profondes. Et quelle meilleure preuve d'intelligence, de bon sens et de fermeté peut-on citer que le fait d'avoir créé, un siècle après la conquête du pays, un royaume que l'Europe respecte, dont les chefs peuvent s'allier aux plus anciennes maisons princières, et dont le pouvoir centralisé excite l'admiration des contemporains. Cette autorité illimitée des rois de la maison d'Arpád, cette noblesse, qui

de guerrière, se fait politique et agraire, créent dans l'Europe orientale un État que ses alliés ne trouvent jamais en défaut et que ses ennemis redoutent.

Pour se rendre compte de l'état de la civilisation sous les Arpád, il faut examiner ce que les Magyars ont apporté de leur mère patrie et les influences multiples qu'ils ont subies depuis la conquête jusqu'à l'extinction de la dynastie nationale (1301). Les traces de la culture primitive se trouvent uniquement dans le vocabulaire et dans les chroniques latines du moyen âge. Le vocabulaire montre que les sept tribus, lorsqu'elles conquirent le pays sous la conduite d'Arpád, étaient plus civilisées ques les autres membres de la famille ougrienne. Les hommes qui composaient cette tribu n'étaient plus seulement pêcheurs et chasseurs : dans leurs pérégrinations à travers les empires khazare et grec, les nomades deviennent des guerriers, capables de fonder un État. Leur religion se rapproche beaucoup du monothéisme. Ils adorent le génie du bien, le génie du mal, un Dieu particulier des Magyars (*a magyarok istene*) ; ils ne créent pas de nombreux mythes et écoutent d'abord avec indifférence les prédications des apôtres qui viennent pour les convertir ou qui se trouvent amenés dans le pays comme prisonniers. Ils ne les martyrisent pas, mais ils se refusent assez longtemps à abandonner la croyance des ancêtres, non pas par conviction religieuse, mais plutôt par politique.

Si nous lisons leurs chroniqueurs, comme l'Anonyme du roi Béla, Kézai, Thuróczi, nous voyons qu'il existait une caste de chanteurs, nommés d'abord *igriczek,* puis *hegedösök*, sortes de rapsodes très bien rémunérés par les rois et les nobles et dont le prestige ne commence à baisser que vers la fin du XIIIe siècle, après l'invasion des Mongols.

Ces rapsodes composaient des chants pour célébrer les grands événements de la vie : la naissance, le mariage, la mort, chants qui se rattachaient sans doute au culte des dieux. Outre cette poésie de circonstance, on distingue à travers les récits des chroniqueurs deux cycles de légendes

nationales dont l'un, appelé le *Cycle des Huns*, a pour héros Attila ; l'autre, le *Cycle des Magyars*, qui, laissant de côté le grand conquérant Arpád, s'attache à son père, le duc Almos. Ces chants, même dans les sèches analyses des chroniqueurs, montrent une certaine beauté poétique. Comme le fait observer le poète national, Jean Arany [1], qui a utilisé en partie ces légendes dans la *Mort de Buda*, les anciens Magyars possédaient probablement une épopée naïve qui disparut dès que le christianisme se fut répandu parmi eux. La culture latine a étouffé peu à peu le chant national et au commencement du XIIIe siècle, l'Anonyme met une certaine fierté à déclarer que sa chronique raconte fidèlement — on dirait aujourd'hui d'une façon critique — la conquête du pays et non pas comme « les fables mensongères des paysans et le bavardage des igriczek ».

A ce fonds primitif vint s'ajouter la civilisation de l'Occident représentée par le christianisme. La conversion commença sous le règne du duc Geyza (972-997), qui avait épousé une princesse catholique. Après la bataille d'Augsbourg (955), qui fut un désastre pour les Magyars, les invasions cessèrent dans le reste de l'Europe. La paix et le baptême devaient consolider les liens qui leur permirent d'entrer dans la grande famille occidentale. Les premiers missionnaires étaient des Italiens [2] qui enseignaient, non seulement le dogme, mais

1. *Naiv époszunk* (Notre épopée naïve) dans ses *Œuvres en prose*, pp. 63-76, (1874). — Voy. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, t. II, pp. 342 et suiv.

2. On a attribué longtemps la conversion des Magyars aux moines allemands que Pilgrim, évêque de Passau, avait envoyés dans le pays. L'évêque s'en vante dans plusieurs de ses missives au pape. On a pensé également aux prêtres slaves qui vivaient au milieu des Hongrois. Mais les recherches de Georges Volf ont démontré que ce furent des missionnaires italiens des environs de Venise qui furent les premiers apôtres. Voy. *Elsö keresztény hittéritöink* (Nos premiers missionnaires chrétiens), 1896. — Il était presque impossible à la Germanie d'exercer une influence sur la civilisation pendant la domination des Arpád. Quoique Othon III fût alors tout puissant en Europe, les provinces allemandes, voisines de la Hongrie, étaient elles-mêmes dépourvues de toute culture intellectuelle.

aussi l'écriture et la lecture [1]. Saint-Étienne, qui avait à continuer ce que son père avait commencé, à savoir : la centralisation entre les mains du roi et l'organisation de l'Église, avait le choix entre le christianisme d'Orient et celui d'Occident. Son instinct politique lui fit choisir ce dernier et il préserva ainsi son pays de la rigide orthodoxie orientale et prépara la voie à une entente avec les pays catholiques.

Le pape français Sylvestre II (Gerbert) lui envoya, en l'an 1000, la couronne et le titre apostolique avec une missive flatteuse. Odilon, abbé de Cluny, avec lequel le roi magyar était en relations suivies, lui prodigua ses conseils pour l'organisation de l'Église [2]. Cette organisation avait un fondement tellement solide qu'elle a peu varié depuis neuf siècles. Toutefois, la conversion ne fut pas entièrement achevée par le premier roi magyar. Ses successeurs virent, à différentes reprises, s'agiter l'étendard du paganisme. Il y eut des luttes sanglantes, car la nouvelle religion se fit lourdement sentir. Certains chefs craignirent la suppression totale des anciennes libertés. Ce n'est que vers la fin du XIe siècle que le pays est franchement catholique, à l'exception d'une seule tribu, les Cumans, qui ont résisté plus longtemps. Le fanatisme cependant y était inconnu ; la tolérance plus grande que dans le reste de l'Europe. C'est peut-être pour cela que le roi tchèque Ottokar s'adressa, en 1273, au concile de Lyon pour dénoncer la Hongrie comme le refuge de l'hérésie.

1. Voy. G. Volf, *Kiktöl tanult a magyar irni, olvasni?* (De qui le Hongrois a-t-il appris à écrire et à lire). Mémoires de l'Académie hongroise, 1885. — Du même, *La civilisation des Hongrois lors de la conquête* dans le *Bulletin de l'Académie*, 1897. — Les Magyars n'étaient pas illettrés en venant en Europe, mais leur écriture, dont il ne reste plus de trace, était, selon les uns accadéenne, selon les autres glagolitique, et il fallait l'accommoder à l'alphabet romain.

2. Le successeur d'Odilon, Hugo, abbé de Cluny, servit d'intermédiaire entre Henri III, empereur d'Allemagne, et André Ier (1051). — Une lettre de Fulbert, évêque de Chartres, à Bonipert de Pécs (Cinq-Églises), qui lui avait demandé des livres, atteste également les relations du haut clergé de France avec celui de Hongrie. Voy. D. Bouquet, *Recueil des historiens de la France*, X, 443, et Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae*, t. I, p. 287.

La conversion, si elle détruisit avec le paganisme, les restes les plus précieux de l'ancienne poésie et empêcha pendant des siècles l'éclosion d'une littérature nationale, exerçait cependant son influence éducatrice dans les écoles. La culture latine de l'Occident trouva de fervents protecteurs dans les successeurs de Saint-Étienne, notamment dans Béla Ier (1061-1063), dans Saint-Ladislas, le vainqueur des Cumans (1077-1095), dans Coloman (1095-1114), surnommé l'amateur des livres (Könyves), dont le règne fut particulièrement brillant. Il avait épousé la fille de Roger, duc des Normans, et avait, par son habile politique, non seulement agrandi le pays, mais aussi organisé les finances et la juridiction, aboli les procès de sorcellerie, de sorte que la Hongrie était alors avec l'empire grec un des pays les mieux administrés. — Béla III (1173-1196), élevé à la cour de Byzance, beau-frère de Philippe-Auguste, roi de France, avait beaucoup de goût pour les lettres, de même que Béla IV (1235-1270), sous le règne duquel les Mongols dévastèrent la contrée.

Cette culture latine, *la science de l'écriture*, comme on disait alors, était entre les mains du clergé qui seul dirigeait les écoles. La théologie, les éléments de l'histoire et des sciences furent enseignés à Pannonhalma et à Esztergom (Strigonie). Pannonhalma, la célèbre abbaye de Martinsberg, éveille le souvenir de Saint-Martin, évêque de Tours, né en Pannonie. Son image se voyait sur les étendards de Saint-Étienne lorsqu'il combattait Koppány, le chef des païens, et les Bessenyös. Esztergom « la célèbre cité d'Esztrigun, comme dit un chroniqueur français du XIIe siècle, où les trésors de nombreux pays furent portés sur le Danube », devint peu à peu la métropole ecclésiastique du royaume. La *Société du Christ* de cette ville était un établissement scolaire qui envoyait quelques-uns de ses élèves à Paris où à Bologne. Dans les écoles claustrales on adopta le plan d'études de l'Occident, on y enseignait les sept arts libéraux. Albe-Royale, Csanád, Györ (Raab), Bude, Sümegh, Tapolcza et le

Szepes (Scépuze), avaient des écoles de ce genre sous les Arpád [1].

Elles étaient toutes dirigées par les Ordres. Au point de vue spécial où nous nous plaçons, il est curieux de remarquer que presque tous les grands Ordres, qui, au moyen âge, ont exercé une action prépondérante sur la civilisation hongroise, étaient d'origine française. Saint-Ladislas, après avoir conquis une partie de la Croatie, fonda en 1091 à Somogyvár le monastère bénédictin de Saint-Gilles (Egyed) tout à fait indépendant de la maison de Pannonhalma. Il le dota richement et le soumit « pour des temps éternels » à l'abbaye de Saint-Gilles, lieu de pèlerinage célèbre au moyen âge, situé sur les bords du Rhône (in valle Flaviana) non loin de Nîmes. D'après la charte de fondation [2], Odilon, abbé de Saint-Gilles, et plusieurs moines français, entre autres Pierre (Petrus), un grammairien de Poitiers, étaient venus en Hongrie pour conférer avec le roi qui, en soumettant le nouveau monastère à sa juridiction immédiate, stipula que les novices et l'abbé seraient toujours des Français, règle observée pendant des siècles [3].

C'etait donc une véritable colonie française dans l'ouest

1. On y étudiait la grammaire de Priscien, les Distiques de Caton, les Fables d'Ésope, Ovide et Horace; on lisait même quelques extraits de Platon et de Boèce. L'ouvrage astronomique de Ptolémée n'y était pas inconnu; Cicéron, Quintilien et Lucain y furent goûtés. — Parmi les manuscrits donnés par Saint-Ladislas à l'abbaye de Pannonhalma se trouvait un *psalterium gallicanum*, hebraïcum et graecum. Voy. Fuxhoffer, *Monasterologia regni Hungariae*, t. I, p. 14.

2. Voy. Ménard, *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nismes*. Paris, 1750. Preuves, p. 24, ce document est reproduit pour la première fois. Pauler, dans son *Histoire du peuple hongrois sous le règne des Arpád* (I, p. 222), en a corrigé certains passages. Il est cité *in extenso* avec le commentaire nécessaire dans le XXe vol. des *Archaeologiai Közlemények* (Mélanges d'archéologie), 1897, où Gerecze rend compte des fouilles exécutées dans les ruines de ce monastère qui disparut probablement lors de la domination turque.

3. « Nobilissima abbatia de Semigis in qua non solent recipi, nisi Franci », dit Albericus Monachus, *Mon. Germ. hist. Script.*, XXIII, p. 798. Voy. Fuxhoffer, *Monasterologia regni Hung.* t. I, p. 222. Abbatia S. Aegidii de Simigio.

de la Hongrie qui a probablement exercé une certaine influence sur la rédaction des premières chroniques, comme le suppose Büdinger [1] et ne fut pas étrangère à l'établissement d'une chancellerie sous Béla III.

A la fin du XIIe siècle, à peine cent ans après la création de l'Ordre de Citeaux dans le diocèse de Chalon-sur-Saône, les Cisterciens, les « moines gris » comme les appelait le peuple hongrois, vinrent dans le pays et, par leur ardeur infatigable, éclipsèrent bientôt les Bénédictins de Pannonhalma. Ils changeaient le désert en campagne fertile et semaient la bonne parole. Ils accueillaient en frères tous ceux qui voulaient vivre dans la piété entre les murs de leur cloître. Henri Jasomirgott, duc d'Autriche, assigna Heiligenkreuz aux moines originaires de Morimond en Champagne. De là ils vinrent en Hongrie sous Geyza II (1141-1161), mais Béla III s'adressa directement à la France. L'abbé mitré de Citeaux lui fit visite en 1183, lui promit que le monastère hongrois jouirait des mêmes droits que la maison-mère en France et qu'il accueillerait les autres ordres ainsi que les convertis avec leurs domestiques. Ce monastère fut fondé à Egres, sur les bords du Maros, dans le diocèse de Csanád. Les moines arrivèrent directement de Pontigny en Champagne (1179). En 1202, cette maison fonda un couvent en Transylvanie, tout près du territoire des Saxons, à Kercz (de Candela), détruit par les Mongols. Cinq ans après la fondation d'Egres, Béla III créa l'abbaye de Pilis qui existe encore aujourd'hui et dont les premiers membres vinrent d'Açay, dans le diocèse de Besançon (1184), et en même temps la maison de Saint-Gothard, sur les bords de la Rába, en appelant des Cisterciens de Trois-Fontaines en Champagne.

Béla IV, dans la deuxième année de son règne (1237), appelle également des moines de Trois-Fontaines et les établit près de Pétervárad que les habitants appellent *Belfons*,

1. *Ein Buch ungarischer Geschichte*, 1058-1100, p. 83 et suiv.

tandis qu'André II (1205-1235), s'adresse à Clairvaux pour fonder le couvent de Toplicza qu'il dota de tout un comitat. Les moines de Pilis fondèrent le couvent de Pásztó dans le diocèse d'Eger (Erlau); « la fille de Clairvaux », l'abbaye de Zircz, actuellement la maison principale de cet Ordre qui se souvient toujours de son origine française, remonte au règne d'Eméric (1198), dont le prédécesseur Béla III avait établi des liens solides entre la France et la Hongrie [1].

D'après le règlement de Saint-Bernard, tous ces monastères devaient envoyer quelques novices au célèbre *Bernardinum* de Paris, qui faisait partie de l'Université. La montagne Sainte-Geneviève n'était donc pas inconnue en Hongrie et quoique les chartes ne nous aient conservé le nom d'aucun de ces jeunes Cisterciens hongrois qui devaient leur instruction au collège parisien [2], il n'en est pas moins certain que, de retour dans leur pays, ils ont obéi plus ou moins à la direction qu'ils avaient reçue.

Les Cisterciens n'étaient pas les seuls disciples de l'Université de Paris. La *Société du Christ* fondée par le chanoine Jean, y envoyait également ses élèves les mieux doués et pourvoyait aux besoins des étudiants pauvres. D'autre part, des hommes d'un âge mûr, et même des prélats, vinrent à Paris puiser à la source de la science. Les chartes mentionnent que Lucas Bánffy, archevêque d'Esztergom (1158), avait suivi les cours de Girardus Puella où il eut comme condisciple Walter Mapes, archidiacre d'Oxford [3]; le

1. Voy. R. Békefi : *A pilisi apátság története, 1184-1541* (Hist. de l'abbaye de Pilis), 2 vol. 1891-1892, et *A pásztói apátság története, 1190-1702* (Hist. de l'abbaye de Pásztó), 1898, où tous les documents sont reproduits *in extenso*. Sur Béla III et ses relations avec la France, voy. le volume publié par un groupe de savants sous la direction de G. Forster : *III Béla magyar Király emlékezete* (A la mémoire du roi hongrois Béla III), 1900; avec de nombreuses illustrations.

2. Voy. R. Békefi : *A cziszterczíek középkori iskolázása Párisban* (L'enseignement des Cisterciens à Paris au moyen âge), 1896.

3. Voy. A. Budinszky, *Die Universität Paris und die Fremden an derselben im Mittelalter*, 1876, Marczali, dans : *Történelmi tár* (Archives historiques),

prieur Ugrin y étudia, pendant douze ans, la théologie [1]; Auguste, plus tard évêque de Zágráb, la philosophie et la théologie; Salomon de Hongrie, dominicain, vint en 1269 à Paris. Sous Béla III un jeune noble, nommé Bethlen, y mourut; Étienne de Tournai, abbé de Sainte-Geneviève, en informa le roi hongrois « dont on dit qu'il aime la vérité et vénère la justice ». Les parents du jeune homme envoient une somme d'argent pour payer les dettes que le novice avait pu faire. Mais on constate, en présence de trois élèves hongrois, qu'il ne devait rien ni à un chrétien, ni à un juif. Les parents font alors plusieurs donations au couvent [2]. Le Notaire du roi Béla III, auteur de la plus ancienne chronique (*De Gestis Hungarorum*), était également élève de l'Université de Paris [3].

En même temps que l'Ordre de Cîteaux s'établit en Hongrie celui de Prémontré, fondé par Norbert, non loin du château de Coucy, dans le diocèse de Laon. Ses membres étaient de véritables chevaliers en comparaison des pauvres Cisterciens. Leur Ordre n'admettait que des chanoines et leur vêtement blanc montrait qu'ils avaient une certaine supériorité sur l'Ordre de Cîteaux. Ils vinrent en Hongrie au commencement du XIIe siècle, principalement des maisons lorraines de Bar et de Valroy. Leur premier monastère fut fondé à Garab, dans le comitat de Nógrad. Un second essaim de Valroy s'établit à Szent-Kereszt dans le diocèse de Pécs (Cinq-Églises), puis, sous Béla III, ils fon-

1878. « Vidi Parisiis Lucam Hungarum in schola magistri Girardi Puellae, virum honestum et bene litteratum, cujus mensa communis fuit sibi cum pauperibus, ut viderentur invitati convivae, non alimoniae quaestores » dit Mapes, *De Nugis Curialium*, p. 73. Comp. J. Bardoux, *De Walterio Mappio*, 1900, p. 41.

1. « Emerat sibi, dit un document, cum multa quantitate pecuniae totum corpus Bibliae cum commentariis et glossis, sicut solet legi a magistris in scolis. »

2. Voy. Fejér, *Codex diplomaticus*, II, p. 189.

3. Voy. Jules Sebestyén, *Ki volt Anonymus* (Qui était l'Anonyme?), 1898, II, p. 92.

dèrent les abbayes de Várad, de Lelesz et de Jászó ; cette dernière est aujourd'hui la maison principale de l'Ordre.

Outre ces Ordres enseignants, nous voyons à la même époque les chevaliers de Saint-Lazare s'établir à Esztergom, puis, sous le règne d'Étienne III (1161-1173), les Templiers se fixer à Vrana, entre la Save et la Drave. Leur chef portait le titre de « Magister militiae Templi per Ungariam et Slavoniam » et l'un d'eux, Jacques Montroyal avec ses soldats français et italiens assista Béla IV lors de l'invasion des Mongols.

Les Hospitaliers furent dotés par Geyza II et établis à Abony, près d'Esztergom ; la veuve de ce roi, Euphrosyne, leur légua plusieurs villages et fonda une autre maison à Albe-Royale, fondation que son fils Béla III confirma par une charte datée de 1193. Leur prieur prit le titre de « Prior provincialis hospitalis Jerosolimitani in Hungaria » et la présence de cet Ordre suppose que l'étude de la médecine n'était pas inconnue alors en Hongrie. — Les Chartreux établis par Béla IV à Ercsi, vinrent en 1299, sous le dernier Arpád, André III, à Látoközi. — Paulus Ungarus qui avait étudié à Bologne et entendu les sermons de François d'Assise fonde, en 1221 à Györ, le premier couvent franciscain ; les Dominicains mirent une grande ardeur à convertir les Cumans ; ils furent aidés dans cette tâche par quatre évêques dont trois étaient d'origine française : Robert, archevêque d'Esztergom (1226), les deux Bertalan, évêques de Veszprém et de Pécs, et le normand Raynald, évêque de Transylvanie qui tomba dans la bataille du Sajo livrée contre les Mongols. Les Dominicains ne se contentaient pas d'avoir converti 15,000 Cumans ; ayant lu « in gestis Ungarorum » peut-être dans la chronique de l'Anonyme, que le peuple magyar avait habité anciennement la Grande-Hongrie, en Asie, quatre moines se mirent en route pour convertir ceux qui étaient restés dans la mère-patrie. Les premiers missionnaires succombèrent ; alors Béla IV en envoya d'autres, tel le moine Julian qui arriva jusqu'aux bords de l'Etel

(Kama) où il trouva une tribu qui parlait hongrois. Dans ce voyage, il apprit que les Mongols se préparaient à envahir l'Europe.

Le roi au règne duquel se rattachent la plupart de ces fondations, Béla III, avait épousé à Byzance, Anne de Châtillon, et après sa mort, Marguerite, sœur de Philippe Auguste [1]. Il désirait élever son royaume au niveau des autres pays civilisés. Non content d'établir les différents Ordres français dans son pays, il fonda sur le modèle de l'Université de Paris (prout Parisiis in Francia) une école de haut enseignement à Veszprém, mentionnée pour la première fois dans une bulle d'Innocent IV de 1246 [2]. Malheureusement, cette école, ravagée pendant les troubles du règne de Ladislas IV, fut détruite par un incendie en 1276 et disparut à la mort du dernier Arpád. Elle comptait alors parmi ses maîtres quinze docteurs en droit canon et en droit romain.

Le développement de l'enseignement et de la culture intellectuelle mit souvent en rapport la France et la Hongrie ; les croisades rapprochèrent encore les deux pays. Tant que le christianisme ne régnait pas aux bords du Danube, les Français qui se rendaient en Terre Sainte évitaient la Hongrie : tout changea de face avec la conversion. Saint-Étienne accorda aux pèlerins une large hospitalité : le duc d'Angoulême, Guillaume, et ses compagnons de route, tel l'abbé Richard de Verdun, furent reçus princièrement en 1026. Puis, lorsque les croisades commencèrent, sous Coloman, le libre passage fut accordé et la population ne résista qu'en cas de pillage. Ainsi la première armée composée de

1. C'est peut-être à ce second mariage que nous devons le registre des revenus de ce roi conservé dans un manuscrit de la Bibl. nationale de Paris (6238 latin, fol. 20. Ungariae dominium). Voy. le fac-similé de cette page : Forster, ouvr. cité, p. 139 et 140.

2. Voy. Abel, *Nos Universités au moyen âge*, et R. Békefi, quatre articles dans *Századok* (les Siècles), 1896. — Le pape Boniface VIII pouvait dire au commencement du XIIIe siècle : « Literatos viros habet Hungaria, alios intelligentes ac providos, scientiae facunditate disertos ». Fejér, *Cod. Diplom.*, VIII, vol. I, p. 122.

15,000 hommes et conduite par le chevalier Poissy, traversa sans encombre le pays en passant par Györ, Albe-Royale et Zimony; de même, les croisés conduits par Pierre l'Ermite et qui étaient au nombre de 40,000.

Par contre les troupes allemandes conduites par Volkmar et Gottschalk furent massacrées, car elles se croyaient en Hongrie déjà au milieu de païens. Lorsque parut enfin Godefroi de Bouillon, il eut avec le roi une entrevue aux bords de la Leitha. Coloman l'invita à venir à Pannonhalma que les croisés français savaient être le lieu de naissance de Saint-Martin. Il demanda seulement comme otage le frère de Godefroi, Beaudoin et sa femme. La traversée se fit sans obstacle et les croisés avaient à peine franchi la Save que le roi congédia les otages et leur fit de riches cadeaux. En 1101, toujours sous Coloman, Guillaume, duc d'Aquitaine, traversait le pays. Cinquante ans plus tard, de nombreux Hongrois se joignent aux croisés Français pour combattre les infidèles. Louis VII conduisait leur armée. Le chroniqueur Eudes de Deuil — Odo de Deogilo — qui avait accompagné le roi, nous a laissé le récit d'une scène touchante dramatisée par Szigligeti dans sa pièce historique : *Le Prétendant* (A trónkeresö, 1868).

Le roi de France, en traversant la Hongrie, vit arriver dans son camp, le malheureux Borics, fils illégitime de Coloman, qui combattait depuis longtemps le roi Geyza II. Lorsque celui-ci apprit cette nouvelle, il demanda à Louis VII de lui livrer le prétendant, mais le roi de France répondit au légat hongrois : « La maison du roi est comme l'Église, ses pieds sont comme l'autel : comment pourrais-je livrer celui qui s'est réfugié dans la maison du roi comme dans une église, qui s'est prosterné à ses pieds comme devant l'autel. » Alors le légat hongrois lui dit : « Nos savants affirment que l'Église n'a rien de commun avec les bâtards ». Cependant Louis VII resta inflexible; il réunit les prélats et les chefs; ceux-ci sont d'avis qu'il faut maintenir la bonne entente avec le roi hongrois, mais qu'il faut aussi que la vie de Borics soit sauve,

car il serait aussi criminel de livrer un homme à la mort que de rompre la paix. Louis VII conduit le prétendant hors de son pays et les Français, « comme il convient aux pèlerins du Christ », continuent honnêtement leur chemin [1].

Pendant la IVe croisade, Simon de Montfort et ses compagnons, Guy, Robert Mauvoisin, Philippe Neaufle, traversent la Hongrie. Les rapports avec l'empire français en Orient deviennent de plus en plus fréquents, tant à cause des croisades auxquelles les rois magyars prennent part qu'à cause des mariages. André II (1205-1235) avait épousé, après le meurtre de Gertrude de Méran, Yolanthe, fille de Pierre de Courtenay de la maison royale de France, plus tard empereur d'Orient.

L'établissement de l'Empire à Constantinople était un bienfait pour la Hongrie. Il est vrai qu'il augmentait la puissance de Venise qui menaçait toujours la Dalmatie, mais d'autre part, il affaiblissait l'empire grec qui, sous Manuel, était un danger permanent pour la Hongrie catholique. La société française de Constantinople trouva en Hongrie beaucoup de sympathies, sympathies fortifiées par des liens de parenté. A la cour, surtout depuis Béla III, la langue française était connue. Les nobles imitaient jusqu'à l'armure des chevaliers français, à tel point que les croisés magyars sous les murs d'Accon ne différaient pas beaucoup des Français [2]. Les armoiries françaises elles-mêmes furent imitées. Dans la langue de la chancellerie les mots *dapifer, agazo* sont déjà remplacés quelquefois par *sénéchal* et *maréchal,* les mots *baron* et *parlement* n'y sont plus rares. Les Cisterciens de Gora commencent à faire construire des églises en style gothique français un peu avant que ce style soit adopté en Allemagne.

1. Voy. *Ex Odonis de Deogilo libro de Via sancti sepulcri a Ludovico VII rege suscepta.* Mon. Germ. Hist. Script., XXVI, p. 62. — La lettre de Louis VII à Suger sur l'accueil chaleureux reçu en Hongrie, dans G. Wenzel : *Codex diplomaticus Arpadianus continuatus,* I, p. 59.

2. A la bataille de Dürnkrut (1278), les Hongrois combattent, d'après une chronique allemande, « comme s'ils avaient appris la guerre en France ».

Bref, à cette époque, comme aux siècles suivants, les sympathies pour la France sont des plus vives ; elle ne pouvait exercer qu'une influence bienfaisante sur le jeune royaume que les Germains considéraient dès la mort de Saint-Étienne (1038) comme un fief. Si des relations amicales entre certaines familles étaient possibles, des liens d'amitié entre l'Empire et la Hongrie ne pouvaient jamais s'établir. Dans les jours de grande détresse, après l'invasion des Mongols, les ducs d'Autriche comme les empereurs, ne cherchaient qu'à susciter des embarras à la maison des Arpád. Le duc Frédéric, véritable traître, invite à Haimbourg, Béla IV, qui fuyait devant les Mongols, et là il le force à rendre la rançon payée par l'Autriche à son père, André II, et comme Béla ne peut tout payer, le duc lui prend trois comitats. Un chroniqueur allemand fait remarquer, peu après le désastre de Sajó que : « la Hongrie, qui a existé 350 ans, a été détruite cette année (1241) par les Tartares ». L'Autriche pensait pouvoir incorporer le pays dévasté, mais l'énergie de Béla IV fit vite disparaître les ruines et son petit-fils Ladislas IV (1272-1290) put jeter son épée dans la balance lors de la lutte décisive de Rodolphe de Habsbourg contre Ottokar. Grâce au secours des Magyars les Habsbourg conquirent l'Autriche et c'est sans doute pour montrer sa reconnaissance que Rodolphe donna comme fief à son fils Albert, la Hongrie, où gouvernaient encore les Arpád.

Les liens d'amitié et les rapports continuels entre Hongrois et Français, sont prouvés par les colonies françaises que les sources mentionnent à Esztergom et à Egervölgy. Dans cette dernière contrée, la colonie parlait encore sa langue mère au XVIe siècle [1]. Des commerçants français sillonnent le pays et de nombreux chevaliers s'y établissent : tels les Zsámbok (Sambucus), originaires de la Champagne, parmi lesquels

1. Voy. Kerékgyártó, *Le développement de la civilisation en Hongrie*, p. 123. — « Au moment de l'invasion mongole (1241), les négociants français et italiens étaient les véritables maîtres de Gran (Esztergom) », dit M. Denis (*Hist. générale* de Lavisse et Rambaud, II, p. 794).

plusieurs arrivèrent à de hautes dignités [1], et les familles Beese et Gregor. Non seulement des rois épousent des princesses françaises, mais quelques seigneurs, séduits par le charme de celles qui les accompagnaient, s'allient avec ces hôtes bienvenues. Alice, gouvernante du jeune duc André, devient la femme de Batiz que le roi nomma *ban* — gouverneur suprême — du pays après la destitution de Bánk, qui avait ourdi un complot contre Gertrude de Méran ; le puissant Csák avait aussi épousé une Française.

Il n'est donc pas étonnant de trouver, au milieu des moines, des chevaliers et des dames françaises, un représentant de cette poésie provençale qui, aux XIIe et XIIIe siècles, était connue et imitée dans toute l'Europe. Peire Vidal (né vers le milieu du XIIe siècle à Toulouse), un des troubadours les plus renommés, qui fut accueilli par toutes les cours où l'on aimait la poésie, après avoir séjourné en Castille, en Aragonie, à Marseille et chez Boniface II, duc de Montferrat, vint très probablement en 1198, à la cour du roi Eméric (1196-1205), comme l'attestent les vers suivants de sa poésie : *Ben viu a gran dolor.*

Per ma vida gandir
M'en anci en Ongria
Al bon rei n Aimeric
On trobei bon abric
Et auram ses cor tric
Servidor et amic [2].

1. Un Zsámbok fut intermédiaire entre Béla IV et son fils révolté. Le savant Sambucus (XVIe siècle), dont Jacques Grévin a traduit en français les *Emblèmes*, était originaire de cette famille.

2. « Pour sauver ma vie, je m'en allai en Hongrie au bon roi Eméric, où je trouvai bon asile, et (le roi) m'aura sans fausseté (de ma part) pour serviteur, et ami » (trad. de M. Paul Meyer dans le volume de Forster, cité plus haut, p. 144). — Voy. Sebestyén, dans *E. Philol. K.*, t. XV (1891) ; K. Bartsch *Peire Vidal's Lieder*, 1857, p. 12 ; Fr. Diez, *Leben und Werke der Troubadours*, 1882, pp. 125-147 (2e édit.) ; Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 342.

L'accueil fut donc gracieux et les cadeaux ne firent pas défaut. En tout cas « le bon roi Eméric » se montra plus généreux envers le barde à l'humeur voyageuse que l'empereur d'Allemagne auquel il décoche ce trait à la fin de sa poésie :

Alaman, trop vos dic
Vilan, felon, enic,
Qu'anc de vos nos jauzic
Quius amet nius servic [1].

Peire Vidal a connu d'ailleurs Marguerite, fille de Louis VII, qui avait épousé Béla III, père d'Eméric, et Constance, fille d'Alphonse II d'Aragon, qui devint l'épouse d'Eméric, l'année même où l'on suppose que le poète était à la cour de Hongrie. Il est probable qu'il avait accompagné la fiancée avec d'autres seigneurs, dont les comtes Simon et Michel qui furent retenus par le roi et pourvus de riches fiefs, comme le raconte le chroniqueur Kézai [2].

Malheureusement, il ne nous reste aucune œuvre poétique hongroise qui puisse nous aider à discerner si la poésie provençale a exercé une certaine influence. En fait de monuments littéraires, nous n'avons qu'une oraison funèbre conservée dans un manuscrit du XIIIe siècle dont elle occupe deux pages au milieu d'un texte latin ; une hymne à la Vierge et quelques gloses : juste assez pour exercer la sagacité des philologues. Il faudra attendre l'arrivée de Valentin Balassa, le grand poète lyrique du XVIe siècle pour entendre des accents qui rappellent la poésie provençale.

L'influence française peut être mieux démontrée dans le domaine de l'art, surtout dans celui de l'architecture. Le christianisme triomphant a élevé partout des églises dans le style roman, que la Hongrie a propagé en Orient et sur les

1. « Allemands! je dis que vous êtes méchants et cruels, car vous n'avez causé de joie à personne, qui vous ait aimés ou servis. »
2. Voy. Sebestyén, ibidem.

bords de l'Adriatique. Les Mongols, dans leur invasion, ont détruit et renversé la plupart de ces monuments ; mais ceux qui restent prouvent suffisamment que le génie national, même s'il s'est inspiré de l'architecture française, a su créer quelques chefs-d'œuvre, tels la belle basilique de Saint-Étienne à Albe-Royale, aujourd'hui disparue ; celle d'Esztergom, bâtie sous l'archevêque Jób et célèbre au XIIe siècle ; la cathédrale de Pécs que les travaux de Henszlmann ont fait connaître ; celle de Ják avec sa riche ornementation. Ces cathédrales peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux monuments du même genre. Le style roman devait bientôt faire place au style gothique.

Le changement s'est effectué après l'invasion des Mongols, au moment où Villard de Honnecourt, l'architecte de la cathédrale de Cambrai, vint en Hongrie. On lui doit le dôme de Cassovie et la cathédrale d'Esztergom. « J'étais mandé en la terre de Hongrie », dit-il dans son album conservé à la Bibliothèque nationale [1]. Cet album atteste un long séjour de l'auteur en Hongrie, où il fut appelé par Béla IV, frère de Sainte-Élisabeth, princesse très dévote à N.-D. de Cambray. Ses offrandes servirent précisément à payer les travaux de reconstruction commencés en 1227 sous la direction présumée de Villard de Honnecourt, et l'église de Cassovie était sous l'invocation de cette princesse.

Villard n'est certainement pas le seul architecte français qui ait travaillé en Hongrie. Une inscription de l'église de Kalocsa permet d'associer à son nom celui de Martin Ravegy. Les recherches savantes de Henszlmann ont démontré

1. Ms. fr. 19093. Voy. J. Quicherat, *Notice sur l'album de Villard de Honnecourt, architecte du* XIIIe *siècle* (Revue archéologique 1849. = *Mélanges d'archéologie et d'histoire,* t. II, 1886. — *Album de Villard de Honnecourt,* manuscrit publié en fac-similé, annoté par J. B. A. Lassus, ouvrage mis à jour après la mort de Lassus, par A. Darcel, 1858, pp. 47-52. Henszlmann, dans *Moniteur des architectes*, mars, 1857. — D'après Enlart (*Bibl. de l'Ecole des Chartes,* 1895), Villard fut appelé en Hongrie par les Cisterciens. Cette opinion est combattue par les savants hongrois.

que les églises d'Albe-Royale, de Veszprém et de Pannonhalma sont toutes françaises par la conception. Quant à la sculpture, il reste trop peu de monuments pour qu'on puisse démontrer cette influence. Les chroniques parlent du tombeau de Saint-Ladislas à Nagy-Várad qu'un nommé Dionyse et son fils Tekus avaient sculpté ; des bustes en or et en argent de Saint-Étienne, de Saint-Ladislas, de Coloman, d'Eméric et de Gisèle. Les peintures qui décorent les murs de plusieurs églises montrent que tous les arts avaient trouvé des représentants en Hongrie. Quant à la musique magyare, elle fit, dit une chronique, les délices des habitants de Kiev, lorsqu'en 1151, les Hongrois firent leur entrée dans cette ville. Un passage de la *Vie de Saint-Gérard*, premier évêque de Csanád, prouve que le chant hongrois est resté dans la bouche du peuple.

Par ces indications sommaires, nous voulons mettre en lumière comment, sous les Arpad, ce royaume, ce peuple d'origine asiatique s'est conquis une place, avec une rapidité vraiment étonnante, dans la grande famille européenne. Les guerriers qui ravageaient l'Europe encore au commencement du xe siècle, deviennent sous le duc Geyza et sous le règne de Saint-Étienne un peuple sédentaire dont l'intelligence ouverte à toutes les influences de l'étranger assimile vite ce que lui fournit la civilisation de l'Occident. Les paroles de Saint-Etienne : « Regnum unius linguae uniusque moris imbecille et fragile est », signifient au fond ceci : « Que nos mœurs, notre civilisation restent ouvertes aux influences étrangères ! tout en gardant avant tout, notre caractère national ! » Nul doute que la France n'occupe dès lors une des premières places parmi les pays qui ont marqué de leur empreinte le jeune royaume. Cette action ne pouvait que grandir avec l'avènement des Anjou au trône de Hongrie.

II

(1301-1526).

La mort d'André III (1301) inaugure une nouvelle phase dans la vie politique et intellectuelle du peuple hongrois. La dynastie nationale une fois éteinte, le droit d'élection revint à la nation. Les compétiteurs ne manquaient pas : Allemands, Tchèques et Bavarois se disputaient le beau pays, mais finalement ce fut un prince de la maison d'Anjou qui l'emporta. Le comte de Provence, Charles d'Anjou, frère cadet de Saint-Louis, après avoir chassé les Hohenstaufen d'Italie [1], avait vu dans le royaume de Hongrie le pivot d'une monarchie franque orientale. « Ce vassal terrible du Saint-Siège, plein de sang et de gloire », chercha donc à entrer dans la famille royale magyare. Après la mort de sa femme Béatrice (1268), il demanda la main de Marguerite, fille de Béla IV; mais celle-ci préféra son couvent de Nyulsziget où elle donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Le comte obtint plus tard pour son fils Charles, duc de Salerne, la princesse Marie, fille d'Étienne V (1270-1272), et sa fille Isabelle épousa Ladislas IV, surnommé le Cuman (1272-1290), qui succéda à son père. Une alliance offensive et défensive fut conclue entre les Anjou et les Arpád. Charles aida effectivement son gendre en 1277, lors de la révolte des Croates contre lesquels il envoya douze galères. Le pape Martin IV, d'origine française, ménageait autant qu'il pouvait le roi hongrois qui menait une vie de débauche et finit par trouver la mort au milieu des Cumans qu'il chérissait tant. Après le

1. La victoire de Charles sur Manfred fut célébrée par maître André, écrivain hongrois contemporain, qui se dit chapelain des rois Béla IV et d'Etienne V. Il dédia son ouvrage à Pierre, comte d'Alençon, fils de Louis VIII. — Voy. *Andreae Ungari descriptio Victoriae a Karolo Provinciae comite reportatae*. Mon. Germ. hist. Script., XXVI, p. 559. Le manuscrit unique de cette relation est conservé à la Bibl. nat. 5912 lat.

meurtre de Ladislas (1290) il n'existait plus qu'un seul rejeton des Arpad, André, dit le Vénitien, qui occupa le trône. Mais Charles II d'Anjou, en apprenant à Paris la mort de son beau-frère, envoya une députation d'évêques et de nobles pour recevoir la couronne due à sa femme Marie et dont celle-ci disposa en faveur de son fils Charles-Martel [1]. Il adressa une proclamation au peuple hongrois l'invitant à abandonner « le Vénitien » qui, selon lui, n'avait aucun droit, ajoutant que s'il ne voulait pas quitter le pays, il l'écraserait (21 avril 1291). Charles Martel, qui reçut la couronne hongroise des mains de Henri Vaudemont à Aix en Provence, prit sur son écusson, à côté des lys, les armoiries des rois magyars. Il attaqua la Croatie et la Dalmatie, mais mourut en 1295, avant de pouvoir monter sur le trône. Son fils Charles-Robert (Carobert), soutenu par le pape Boniface VIII, fut couronné à Zágráb en 1300. André, qui voulait combattre son rival, mourut au commencement de 1301; sa fille unique Elisabeth se retira dans un couvent en Suisse [2]. Charles-Robert avait encore à se débarrasser du tchèque Wenceslas et du bavarois Othon. Le Saint-Siège frappa d'excommunication les partisans du premier; l'autre fut fait prisonnier par Apor, woïwode de Transylvanie, qui ne le relâcha qu'après promesse de renoncer au trône de Hongrie. En 1308, les Anjou prirent enfin définitivement possession du pays.

Jamais dynastie étrangère ne fut plus populaire que cette branche de la maison de France sur le trône de Hongrie; jamais le pays ne fut plus respecté au dehors qu'au cours du XIVe siècle. La Hongrie atteint alors son plus haut degré de

1. Dante l'avait salué comme roi de Hongrie. « O beata Ungheria, se non si lascia piu malmenare », disait le poète italien en guise d'avertissement.

2. D'après quelques historiens, André III aurait eu deux fils, Marc et Félix, qui s'étaient fixés en France et devinrent les ancêtres des Croüy-Chanel. Voy. sur ces descendants, dont le dernier s'est éteint en 1873, A. Nyáry, *Les droits des Arpad* (Croüy-Chanel de Hongrie), Paris, 1862; — R. Chélard, *La Hongrie millénaire*, p. 13 et suiv.; — M. Wertner, *Az Arpádok családi története* (La généalogie des Arpad), 1892, p. 620.

puissance et quoique ses nombreuses conquêtes, son expansion au-delà des frontières naturelles cachent un germe de décomposition, les contemporains et même les poètes du XIXe siècle, comme Petöfi et Arany, considèrent le règne de Louis le Grand (1342-1382) comme l'apogée de la puissance magyare. Le sentiment national s'était identifié avec l'ambition des Anjou. Le fait que toutes les chroniques du moyen âge hongrois — celles de l'Anonyme et de Kézai exceptées qui furent écrites sous les Arpad — ont reçu leur forme actuelle sous leur règne en est la meilleure preuve. « La chronique rimée » a pris certainement naissance dans le voisinage de ce château de Visegrád, qui était le lieu de réunion des chevaliers, des écrivains et des poètes. Elle est dédiée à Louis, « le roc de la chrétienté, le mât sur lequel flotte le pavillon de la foi, le Macchabée guerrier dont le cœur rayonne de douceur et répand la bravoure et la justice [1]. Les Anjou ont doté la Hongrie du XIVe siècle de toutes les institutions de la monarchie française, et quoique la féodalité n'y ait jamais atteint le même degré qu'en Occident, ils ont pu néanmoins créer cette classe intermédiaire entre la noblesse et les serfs qui habitait les villes dotées par Louis-le-Grand du titre de « royales ». Il est vrai qu'elle se composait, pour la plupart, de colons allemands, dont les descendants ont mis assez longtemps à devenir Magyars. Ce sont encore les Anjou qui ont organisé la procédure [2], constitué les corporations d'ar-

1. *Fragmentum chronici Hungarorum rythmici,* dans *Monumenta Ungrica*, edid. Engel, 1809, pp. 3-5. Voy. H. Marczali, *A magyar történet kutföi az Arpádok korában* (Les sources de l'histoire hongroise à l'époque des Arpad), 1880.

2. Le jurisconsulte Werböczy qui, au commencement du XVIe siècle, a codifié les lois magyares, constate ce fait. Il dit : « Processus iste judiciarius et usus processuum, quem in causis inchoandis, prosequendis, discutiendis et terminandis observamus, regnante ipso domino Carolo rege (1308-1342) per eundem *ex Galliarum finibus* in hoc regnum inductus fuisse perhibetur » (Tripartitum II, tit. 6, § 12). — « L'influence des mœurs de la France telles qu'elles étaient vers la fin du moyen âge est le trait distinctif du XIVe siècle hongrois », dit Sayous. — Sur un projet d'alliance entre Louis-le-Grand et Charles V, roi de France (entre 1374 et 1376), voy. L. Ováry dans *Történelmi tár* (Archives historiques), t. XXIII (1877).

tisans, développé les forces militaires. Si cet essor n'eut pas été entravé par le règne de Sigismond (1387-1437) et de Ladislas V (1452-1457), la Hongrie aurait pu refouler les Turcs non seulement pour une cinquantaine d'années — comme elle le fit — mais pour toujours peut-être, et elle aurait ainsi évité le désastre de Mohács. Mais le pays n'était pas destiné à avoir une suite de rois énergiques. A peine l'un d'eux l'a-t-il relevé, qu'il est suivi de plusieurs autres, qui par leur incapacité préparent la défaite.

Depuis l'avènement des Anjou jusqu'à la bataille de Mohács (1526), il n'y a que deux points lumineux dans la civilisation magyare : le règne de quatre-vingts ans environ de Charles-Robert et de Louis-le-Grand, puis celui de Mathias Corvin. S'il est vrai que la culture importée par les Italiens aussi bien à la cour de Visegrád, qu'un siècle plus tard à la cour de Bude sous Mathias, n'ait pas fécondé la littérature nationale, il n'en est pas moins incontestable qu'elle aurait pu donner de meilleurs résultats pour la civilisation en général, si après la mort de Mathias son héritage n'était pas tombé entre les mains inertes des Jagellons. Leur règne, la domination turque qui s'ensuivit, les luttes contre la maison d'Autriche et les guerres de religion sont les principales causes de l'état déplorable où la littérature et les arts sont tombés dans les siècles suivants. Le mouvement humaniste, si prononcé vers la fin du xve siècle se trouve tout à coup arrêté par ces calamités.

La langue hongroise n'était pas encore assez cultivée alors pour profiter de l'impulsion donnée par la culture latine, s'en émanciper peu à peu et créer des œuvres littéraires. Nous ne trouvons rien de la brillante poésie épique et lyrique qui, dans les autres pays, s'était développée du xiiie au xve siècle. Les grands cycles épiques traversent l'Europe, arrivent jusqu'en Autriche, mais s'arrêtent au seuil de la Hongrie. Peut-être le caractère trop positif de la race ne pouvait-il se familiariser avec les récits fantaisistes de la chevalerie, ni avec les extravagances des trouvères. Combien

de familles hongroises ont pris part aux croisades, et cependant aucune ne s'en vante dans ses annales! Par contre, le sentiment national s'affirme avec beaucoup de force dans les chroniques latines; même l'élan poétique n'y manque pas et on y fait preuve d'un sens critique assez remarquable pour atteindre à la vérité historique. Les faibles fragments écrits en langue hongroise sont pour la plupart l'œuvre de moines; tels les fragments d'une traduction de la Bible attribuée à Ladislas Bátori, la légende de Sainte-Marguerite, celle de Sainte-Catherine d'Alexandrie — en vers — de Saint-François d'Assise, de Saint-Alexius, plusieurs hymnes à la Vierge imitées de Saint-Bernard. Ces œuvres, de même que la traduction partielle de la Bible par les Hussites Thomas Pécsi et Valentin Ujlaki, intéressent le philologue plutôt que l'historien de la littérature.

Cependant on chantait et rimait beaucoup à la cour des rois ou des nobles. De nombreux documents nous disent que les *hegedösök* ont continué à célébrer les événements les plus importants de la vie nationale. Ils disaient les malheurs de la famille Zách, dont le chef, Félicien, s'est précipité l'épée haute sur Charles-Robert et sa famille parce que le frère de la reine avait déshonoré sa fille ; les tourments de Sigismond dans l'Enfer; les victoires de Hunyadi sur les Turcs, les exploits et la mort de Mathias Corvin. Le plus ancien chant hongrois qui s'inspire de l'histoire nationale est celui de *La Conquête de Pannonie,* qui date du xve siècle. Un autre poète anonyme a chanté *la Prise de Szabács*, forteresse située sur la Save, élevée par le sultan Mohamet et conquise par les Hongrois en 1476. On connaissait même la *Chanson de Roland* dont plusieurs motifs se retrouvent dans les chroniques rimées.

Toute cette poésie vola de bouche en bouche et ne fut pas recueillie. L'art de l'écriture n'était probablement pas assez répandu dans la caste des trouvères nationaux. Si quelques moines dans leurs légendes des saints ou quelques écrivains du xvie siècle ne nous en avaient conservé des

bribes, nous ne saurions rien de leurs productions. La caste lettrée étant d'ailleurs ennemie des *hegedösök*, leurs œuvres ont dû disparaître pour faire place aux chroniqueurs latinistes. Rien n'est resté, ni des chants d'amour appelés « Chansons des fleurs » (*virágénekek*), ni des mystères, ni des fables. Tout cela paraissait trop léger, trop peu chrétien aux moines ; cependant le peuple en a conservé longtemps le souvenir.

Les écoles fondées sous les Arpád, par les différents Ordres, se multiplient à cette époque. L'école supérieure de Veszprém avait disparu, mais à sa place s'éleva bientôt celle de Pécs (Schola major Quinque Ecclesiarum) fondée par Louis le Grand en 1367. Cette Université fut confirmée par une bulle du pape Urbain V, datée d'Avignon du 1er septembre 1367. L'acte est presque identique à celui qui confirmait les droits de l'Université de Vienne. Le pape, par crainte des docteurs hérétiques, n'avait pas accordé à ces deux écoles l'enseignement de la théologie. L'Université hongroise n'avait donc que trois facultés ; celle de droit était particulièrement florissante, grâce à quelques maîtres italiens. La haute compétence et le grand savoir du jurisconsulte Werböczy qui, sous les Jagellons, a codifié la loi magyare dans son *Tripartitum* [1] est la meilleure preuve de la vitalité de ces études. L'Université, qui réunissait quatre mille élèves, périt probablement entre 1543 et 1547, lorsque la ville tomba entre les mains des Turcs. A Mohács trois cents élèves de cette école sont restés sur le champ de bataille.

La deuxième Université fut fondée par Sigismond à Bude, probablement en 1389. Elle ne vécut pas bien longtemps, mais nous savons qu'elle était dignement représentée par ses délégués — deux théologiens, un médecin, trois jurisconsultes et un maître ès arts — au concile de Constance (1414). Ces délégués étaient comptés parmi la *Natio Germanica* — sort éternel des Magyars ! C'est dans cette même

1. *Opus Tripartitum juris consuetudinarii incl. regni Hungariae*, 1517.

Nation que nous trouvons les nombreux étudiants magyars qui continuaient à affluer à l'Université de Paris et que la publication du Cartulaire de cette école a sauvés de l'oubli [1].

La troisième Université fut celle que le roi Mathias fonda à Pozsony (Presbourg), l'*Academia Istropolitana* (1467). Le grand roi voulait y concentrer toutes les forces vives de la nation et retenir dans le pays la jeunesse studieuse qui allait à Paris, à Vienne, à Bologne, à Ferrare, à Padoue. Le pape Paul II, sur les instances de l'archevêque Vitéz et du poète Janus Pannonius, avait accordé la bulle et permis d'organiser cette école sur le modèle de celle de Bologne, mais il est probable qu'on a suivi le plan de l'Université de Paris et des universités allemandes. A Pozsony, la proximité de la florissante école viennoise devait exciter l'émulation. Vitéz, chancelier de cette université, en fut véritablement l'âme. Le célèbre Regiomontanus y enseigna, cent ans avant Galilée, le mouvement de la terre. Après la mort de Vitéz (1472) elle décline vite et disparaît au moment de la lutte entre Wladislas II et Maximilien (1492).

L'Université de Bude, que Mathias projetait, avant la disparition de l'*Istropolitana*, ne fut jamais bâtie. Le roi voulait en faire la plus grande école de l'Europe et souhaitait qu'elle put recevoir un très grand nombre d'élèves. Il dut finalement se contenter d'établir dans un monastère une école de théologie où l'on enseignait aussi les arts libéraux. Son directeur était Pierre Niger de Wurzbourg, qui avait fréquenté Montpellier, Salamanca, Fribourg et Ingolstadt. Cependant les humanistes italiens Brandolini, Ugoletti, Bonfini, Galeotto Marzio, qui vivaient à la cour de Mathias n'étaient pas professeurs à cette école.

De ces Universités sortirent les savants qui, à la fin du xv^e^

1. Voy. *Auctarium Chartularii Univ. Parisiensis*, tome I et II. Liber procuratorum nationis anglicanae (Alemanniae). Pour les années 1381, 1398, 1406, 1407, 1443 et 1444, nous trouvons des étudiants magyars.

et au commencement du XVIe siècles, ont illustré la science hongroise. Plusieurs d'entre eux ont reçu à l'Université de Paris le complément d'instruction nécessaire, tel Michael de Hungaria dont les « Sermones praedicabiles per totum annum licet breves » parurent à Lyon (1495). Un des plus grands prédicateurs de l'époque, Pelbart de Temesvár, dont les Sermons [1] ont été imprimés jusque vers la fin du XVIe siècle, n'était pas inconnu en France.

Le nombre des bibliothèques augmentait sans cesse sous Louis le Grand et Sigismond, mais c'est surtout à l'époque de la Renaissance hongroise qu'on en compte un grand nombre. La plus célèbre était la *Corvina*, à Bude, fondée par Mathias Corvin qui la dota richement et en fit une des plus belles de l'Europe. Il fit acheter les manuscrits des auteurs grecs et latins ; il employait quatre copistes à Florence, trente à Bude. Les plus grands miniaturistes, entre autres Attavante, travaillaient pour lui. Chaque volume avait une reliure luxueuse aux armes du roi. Il ne reste aujourd'hui de tous ces trésors que cent trente volumes, dispersés dans les bibliothèques de l'Europe. La vente partielle de cette belle collection commença déjà sous les Jagellons, toujours pressés d'argent : les soldats autrichiens et les Turcs emportèrent le reste [2].

La première Société savante date également de cette époque. La *Sodalitas litteraria Danubiana,* fondée par Conrad Celtes en 1497, comptait de nombreux Magyars parmi ses membres [3]. On s'y exerçait, comme dans les sociétés ita-

1. *Pomerium Sermonum de tempore*, *Aureum Rosarium theologiae*, *Stellarium Coronae Virginis*.

2. Voy. Fraknoi, *Mátyás király* (Le roi Mathias), 1890. — Csánki, *Elsö Mátyás udvara* (La cour de Mathias I), 1884; Abel, *Corvin Codexek* (description des *Corvina* que le sultan Abdul-Aziz avait restitués à la Hongrie), 1879; les articles d'Eugène Müntz, de Csontosi, de Rómer et de Riedl.

3. Voy. Abel, *Magyarországi humanisták és a dunai tudós társaság* (Humanistes hongrois et la Société littéraire danubienne), 1880; *Adalékok a humanismus történetéhez Magyarországon* (Contributions à l'histoire de l'humanisme en Hongrie), 1880.

liennes, à faire des vers latins et un peu de sciences. L'influence de cette Société sur la littérature nationale fut médiocre : d'abord parce qu'elle disparut trop tôt pour entrer en contact avec les écrivains du pays, puis parce qu'elle ne cultivait que le latin devenu, depuis le règne de Louis le Grand, la langue en quelque sorte officielle de la Cour et des tribunaux.

C'est encore sous Mathias, en 1472, que le prieur de Bude, Ladislas Karai, appella l'imprimeur Hess en Hongrie et l'installa à Bude [1]. C'est en 1473 que le premier livre y fut imprimé en latin : il porte le titre de *Chronicon Budense,* de sorte que la Hongrie arrive au sixième rang, après l'Allemagne, l'Italie, la France, les Pays-Bas et la Suisse, parmi les pays qui avaient alors des imprimeries.

Le développement des arts marchait de pair avec celui de la vie savante ; Louis le Grand aussi bien que Mathias Corvin appela en Hongrie de nombreux artistes italiens qui y formèrent des élèves. L'architecture, la sculpture — surtout la sculpture sur bois — et la peinture murale ont laissé des monuments qui montrent que, même sous ce rapport, le pays n'était pas en arrière.

L'historien de l'humanisme, Voigt, dit avec raison qu'à Mathias Corvin appartient la gloire d'avoir compris le premier en dehors de l'Italie les idées de Pétrarque et de Niccoli et de s'être efforcé de les réaliser [2]. Les éloges des humanistes italiens à l'adresse du grand roi [3], prouvent malgré leurs flatteries, que le niveau intellectuel de la cour et des nobles était aussi élevé que celui des peuples occidentaux. Mais, tandis que la Renaissance faisait naître ailleurs une littérature nationale, nous n'en trouvons en Hongrie que le germe

1. On attribua longtemps ce mérite à Ladislas Geréb, mais l'historien Fraknoi a démontré dernièrement que c'est à Karai que revient cet honneur. Voy. *Mémoires de l'Acad. hongroise,* 1899.

2. *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums,* 1881, t. II, p. 329.

3. Edités par Abel dans *Irodalomtörténeti emlékek* (Monuments d'histoire littéraire), tome II, 1890.

fécond — nous voulons dire la culture latine. Faute de temps, elle ne put transformer l'idiome national en langue littéraire. Il aurait fallu après le règne de Mathias Corvin un siècle de tranquillité et de prospérité pour faire mûrir les fruits que le mouvement humaniste avait semés. Cette satisfaction ne fut pas donnée au pays. Cependant, comme tout effort intellectuel, l'humanisme hongrois, s'il n'a pas produit tout ce qu'on pouvait en attendre, a du moins empêché le pays de retomber dans la barbarie pendant la domination turque. Et il est curieux de voir que les XVIe et XVIIe siècles, malgré des malheurs sans nombre, montrent au point de vue littéraire et intellectuel un ensemble beaucoup plus satisfaisant que les soixante années qui vont de la chute de l'indépendance nationale (1711), jusqu'en 1772, et qui forment une période pendant laquelle l'Autriche avait réussi à germaniser totalement la Hongrie.

III

(1526-1711).

Mohács marque la fin du moyen âge hongrois; la Réforme est l'aurore des temps modernes. Jamais la perte d'une seule bataille n'a causé une chute aussi profonde, jamais un seul désastre n'a laissé de traces aussi cuisantes dans l'âme d'un peuple que la défaite de Mohács. Au bout de trois siècles les poètes en exprimaient encore le souvenir avec douleur. A ce fait on peut assigner plusieurs raisons. La Hongrie, de même que les autres puissances de l'Occident, fut comme stupéfaite de la poussée violente donnée par l'islamisme. Par suite de cette bataille, non seulement la partie la plus fertile du pays devint pour cent cinquante ans la proie des Turcs, mais la mort du roi Louis II ouvrit encore la succession au trône, et cette fois-ci, les Habsbourg devenus plus

puissants, ne laissèrent pas échapper ce beau pays. La nouvelle dynastie ne voulait pas seulement subjuguer les corps, mais aussi les âmes. Elle se trouvait, dès son arrivée au trône, en face de la Réforme dont les progrès étaient très rapides. Quoique Ferdinand Ier eût promis de respecter les libertés politiques, lui et ses successeurs voulurent assimiler la Hongrie aux autres provinces héréditaires. De là résulta une lutte deux fois séculaire au cours de laquelle la France prit fait et cause pour la Hongrie. Malheureusement son appui ne fut ni efficace, ni énergique, car il ne s'agissait pour elle que de « faire diversion ».

La Transylvanie joua, pendant ces deux siècles, un rôle politique prépondérant. Il suffit de nommer Gabriel Bethlen et Georges Ier Rákoczy, puis Eméric Thököly et François II Rákoczy pour faire comprendre quels services les princes transylvains ont rendu à la cause nationale, lorsque, au XVIIe siècle, la réaction catholique triompha. C'est pendant ces luttes que la France commence à s'intéresser vivement au pays. Les relations entre Georges Ier Rákoczy et Louis XIII, puis celles de François II Rákoczy et Louis XIV ont donné naissance aux premiers ouvrages historiques qui initièrent le public français sinon à la vie intellectuelle du moins à l'état politique du pays [1]. Et réciproquement : si la Hongrie du moyen âge a subi largement l'influence de la « Gallia christiana », nous voyons pendant ces deux siècles, malgré les

1. Il faut placer en tête de ces publications, l'*Histoire générale des troubles de Hongrie et Transylvanie*, par Fumée et Montreulx, 2 vol. in-4° (Paris, 1608); puis les *Discours historiques et politiques sur les causes et la guerre de Hongrie*, par Dumay (Lyon, 1665); *Mémoires de la guerre de Transylvanie et de Hongrie*, 2 vol. (Amsterdam, 1680); *Histoire de l'exécution des trois comtes* (Nádasdi, Zrinyi et Frangipani), 1672; *Journal sur le siège de Neuhäusel* (Bruxelles, 1685); *Histoire de l'état présent du royaume de la Hongrie* (Cologne, 1686); *Histoire et description ancienne et moderne du royaume de Hongrie* (Paris, 1688); *Histoire des troubles de Hongrie* (Paris, 1685); *Histoire d'Eméric, comte de Tekeli* (Cologne, 1693); *Histoire du prince Ragotzi* (Paris et Cassovie, 1707); *Histoire des révolutions de Hongrie, avec les Mémoires du prince François Rákoczy et ceux du comte Bethlen*, 2 vol. (La Haye, 1739).

misères du temps, l'esprit français de la Réforme, l'esprit de Calvin et de Ramus, puis celui de Descartes exercer un ascendant de plus en plus marqué.

Mais, pour apprécier ces tendances, il faut que nous montrions, au moins succinctement, l'état intellectuel de la Hongrie pendant ces deux siècles.

Ce qui frappe de prime abord, c'est que la littérature nationale naît au milieu des troubles les plus graves. Malgré la domination turque, malgré la lutte entre Ferdinand Ier et Jean Zápolya, la Réforme fait des progrès rapides. Les rois « très chrétiens », François Ier, Henri II, qui soutenaient Zápolya, et, plus tard, sa veuve Isabelle [1], ne suivaient pas en Hongrie la même politique religieuse que dans leur pays. Le clergé hongrois très affaibli pendant les troubles, n'opposait pas une grande résistance au mouvement que ni exécutions, ni bûchers ne réussirent à enrayer. Le grand jurisconsulte Werböczy a beau proclamer que « les hérétiques sont à brûler », les nobles aussi bien que le peuple, considérant la nouvelle religion comme une arme de plus contre l'Autriche, se convertirent en masse. Pour ne pas être confondu avec les colons allemands et slaves, l'élément magyar suit les doctrines de la Réforme française. Les districts de la Tisza, la Transylvanie devinrent complètement protestants ; Debreczen fut une seconde Genève et c'est au XVIe siècle qu'on créa le dicton : « Foi hongroise, foi de Calvin. »

Les Turcs s'inquiétaient peu de ce mouvement religieux, mais, dans les parties soumises à la couronne impériale, la lutte était très violente. Les deux camps ennemis firent tous

1. Voy. sur ces premières relations : E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant ou Correspondances, Mémoires et Actes diplomatiques des ambassadeurs de France à Constantinople* (Paris, 1848); L. Szalay, *Adalékok a magyar nemzet történetéhez a XVI. században* (Contributions à l'histoire du peuple hongrois au XVIe siècle), 1859, pp. 1-145 ; J. Zeller, *La diplomatie française vers le milieu du* XVIe *siècle*, 1881, chap. VII,; *Correspondance politique de Guillaume Pellicier*, éditée par Tausserat-Radel (1899) avec l'article de M. Wallon : *Journal des Savants*, mars 1900.

leurs efforts pour convaincre les fidèles. Ils rivalisent de traductions de la Bible, de livres dogmatiques et moraux. Puis, comme il ne s'agissait pas seulement de convaincre les lettrés, mais surtout le peuple, la Réforme eut encore cet effet heureux de développer la prose hongroise inconnue jusque-là. Au bout de soixante ans la littérature montre avec fierté une excellente traduction de la Bible, par Gaspard Károli [1]. Pour élever la jeunesse dans la nouvelle doctrine Ozorai, Mathias Biró de Déva, Pesti, Hontér, Heltai et surtout Pierre Juhász, dit Mélius, rivalisent d'efforts. Ce dernier, polémiste aussi ardent que lettré, est correspondant de Théodore de Bèze qui le nomme « un athlète vigoureux, digne d'une mémoire éternelle [2] ». Ces réformateurs et les seigneurs convertis fondèrent de nombreuses écoles et quoique la langue de l'enseignement classique y reste le latin, quelques pasteurs s'appliquent à composer en hongrois les premiers livres de classe. Les imprimeries, négligées après l'essai de Hess, sous Mathias Corvin, deviennent de puissants auxiliaires dans ce combat ; les magnats en établissent dans leurs propriétés et chargent de leur direction les savants formés à Wittemberg et à Genève. Il y avait vingt-huit imprimeries de ce genre au XVIe siècle, sans compter les nombreuses presses à main dont se servaient quelques réformateurs et les poètes ambulants.

Au XVIe siècle la Réforme triomphe sur tout le terrain et avec elle l'esprit national. Ses foyers les plus ardents sont la cour transylvaine à Gyula-Fehérvár (Alba-Julia) et les deux grandes écoles de Nagy-Enyed et de Sárospatak. La principauté s'étendait alors jusqu'au nord de la Hongrie et la grande

1. *Szent Biblia, az az : Istennec o és wj testamentumanac prophetác és apostoloc által megiratott szent könyvei*, 1590.

2. *Epistolarum theologicarum Theodori Bezae Vezelii liber unus*. Genève, 1537. Lettre-préface à Nicolas Telegdi. — Une lettre de Bèze à Mélius, *ibid.*, p. 207. Sur la Réforme en Hongrie, voy. E. Sayous, *L'établissement de la Réforme en Hongrie* (Bulletin de la Société du protestantisme français, 1873) et son article : *Hongrie*, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*.

voie par laquelle elle communiquait avec l'étranger, pour éviter le territoire occupé par les Turcs, marque aussi la route que suivit la civilisation. Les princes transylvains sont des nobles magyars qui se servent de l'idiome national même dans leur correspondance avec les pachas turcs, et c'est un signe caractéristique que les hospodars de la Valachie, de la Moldavie et plusieurs nobles de Pologne parlent le hongrois. Tandis qu'à l'Université de Nagy-Szombat (Tyrnavie), les Jésuites conservaient la discussion scolastique, dans les écoles protestantes l'esprit de libre recherche trouvait un asile assuré. Dès 1569, le prince Jean Sigismond Zápolya entre en pourparlers avec Ramus pour lui confier la direction d'une haute école.

L'activité littéraire du XVIe siècle se manifeste d'abord dans les récits bibliques et historiques, dans les exhortations morales et religieuses; puis on aperçoit les premiers rudiments de la fable et du drame. Les auteurs puisent dans les *Gesta Romanorum* et dans Boccace; ils accommodent leurs apologues aux besoins du temps et font de la fable ésopique une leçon de morale. Les pièces dialoguées, comme *Le mariage des prêtres* (1550), et *Le miroir du vrai clergé* (1559), de Sztárai mettent en pratique la doctrine luthérienne.

Le recueil des *Anciens poètes hongrois* [1] nous montre que la poésie narrative, didactique et religieuse était représentée pendant ce siècle, par toute une série d'écrivains peu connus il est vrai, et dont un seul a survécu : Sebastien Tinódi (1505-1557), surnommé le *Joueur de Luth* (lantos). Ses chroniques rimées sont autant de documents historiques, car après avoir combattu contre les Turcs, le poète alla partout où la vie nationale se manifestait : dans les assemblées politiques, au quartier général de l'armée, au milieu des batailles, uniquement préoccupé de recueillir des faits précis pour ces

1. *Régi magyar költök tára,* édité par Aron Sziládi, 6 vol. (depuis 1880). Au dernier volume (p. 110), se trouve une poésie de Heltai, imitée de Villon (Ballade des dames du temps jadis, Ballade des seigneurs du temps jadis).

poèmes. D'autres conteurs mettent en vers ou traduisent les légendes les plus répandues et les contes les plus amusants de l'étranger (*Fortunatus, Griselidis, Euryalius et Lucrèce, Le brave Francesco, Poncianus, Salomon et Markalf*) ou s'inspirent de quelques épisodes empruntés aux guerres contre les Turcs (Szilgáyi et Hajmási).

Toutes ces œuvres manquaient d'élan poétique. L'enseignement, la morale, les exhortations sont leurs principales fins. Elles rompent avec la tradition de la poésie populaire, le rythme même est modifié : au vers national elles substituent l'alexandrin en strophes de quatre vers dont les rimes banales et la longueur démesurée ne serrent pas d'assez près la pensée ; la diction devient plate, la forme se relâche. C'est alors qu'apparaît le premier poète lyrique hongrois Valentin Balassa (1551-1594). Sa vie tragique, ses amours et sa mort héroïque font de lui une des figures les plus marquantes du Parnasse magyar. Il fait entendre des accents que la lyre hongroise ne retrouvera que vers la fin du XVIIIe siècle. Le rythme de ses poésies est gracieux et léger. Des strophes artistiques avec des vers de six à huit syllabes, appelées *strophes de Balassa,* remplacent le lourd alexandrin [1].

Au XVIe siècle, nous constatons les premiers essais d'une historiographie. Étienne Szamosközy et Nicolas Istvánffy, ce dernier surnommé le Tite-Live hongrois, sont les disciples de Jacques de Thou dont les œuvres fort répandues en Hongrie exercèrent leur influence jusqu'au XVIIIe siècle, lorsque la méthode de Bayle et de Mabillon inspire les premiers grands historiens hongrois : Bél, Bod, Pray et Katona [2].

1. Son plus beau recueil de vers, les *Chansons des fleurs,* ne fut découvert qu'en 1874, dans un manuscrit de Radvány.

2. Plusieurs savants font imprimer, au cours du XVIe siècle, leurs ouvrages en France. Ainsi parut le *Tractatus de Turcis* de l'Anonyme de Sebes (Paris, 1509), l'ouvrage de Georgevics : *De afflictione Christianorum* tam captivorum quam etiam sub Turcae tributo viventium (Paris, 1545, et Lyon 1555). Le poète Sambucus (Zsámbok) a donné à Paris (1549), une édition de

Quoique le XVIIe siècle retentisse encore du bruit des armes, que la réaction catholique s'y fasse lourdement sentir, que les Turcs ne soient définitivement chassés qu'après la prise de Bude (1686), la vie littéraire et scolaire n'est pas interrompue. On peut citer parmi les écrivains quelques grands noms et des œuvres qui, après deux siècles, conservent encore leur valeur. La poésie passionne de plus en plus les nobles et nous voyons dans la phalange des écrivains les plus grands noms du pays comme le comte Nicolas Zrinyi [1], ban de Croatie, auteur de la première épopée magyare où il glorifie la mort héroïque de son illustre aïeul lors de la défense de Szigetvár (1566). Les princes transylvains et leur entourage écrivent tantôt l'histoire de leur temps, comme Nicolas Bethlen qui fut l'hôte du grand Condé à Chantilly [2], tantôt des hymnes religieuses. Gyöngyösi (1625-1704) écrit quelques charmants contes romantiques (*La Vénus de Murány*, *La mémoire de Jean Kemény*, *Les cruautés de l'espiègle Cupidon*, *Théagène et Chariclée*) qu'on

Dioscoride, avec traduction latine et des *Castigationes ;* en 1561 : *De imitatione Ciceroniana*. Le poète Jacques Grévin a traduit en français ses *Emblemata* (voy. Pinvert : *Jacques Grévin*, 1898). Colosvarinus Pannonius fait imprimer à Paris son *Oratio de vera et populari, constanti atque usitata ratione* (1552); Dudith ses *Orationes duae in Concilio Tridentino habitae* (1563) ; le musicien Bacfark, publie le *Premier Livre de tablature de Luth*, contenant plusieurs fantaisies, motets, chansons françaises (1564); Berzeviczi son *Oraison funèbre de Ferdinand Ier* (1565) et Gregorius Coelius Pannonius ses *Collectanea in Sacram Apocalypsin* (1572). Voy. Szabó-Hellebrant : *Régi magyar Könyvtár* (Ancienne bibliothèque hongroise), tome III, 1896.

1. Zrinyi n'était pas un inconnu à la Cour de France ; Louis XIV et les Français qui avaient pris part à la bataille de Saint-Gothard l'estimaient beaucoup. Après sa mort, le roi écrit à Gremonville, ambassadeur à Vienne : « La mort du brave comte de Serin (Zrinyi) est un incident fâcheux dans les affaires du monde et préjudiciable à la chrétienté. » Voy. Jules Pauler : *Wesselényi Ferencz nádor és társainak összeesküvése* (La conjuration du palatin François Wesselényi), 1876, tome I, p. 17 et suiv. — *Acta conjurationem Petri a Zrinio et Francisci de Frankopan nec non Francisci Nádasdy illustrantia, 1663-1671*, édités par V. Bogisic d'après la Correspondance de Gremonville dans : *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, tome XIX. Zágráb, 1888 (p. 22 et suiv.)

2. Dans son manoir en Transylvanie il vivait « à la française ».

lisait encore au commencement du XIXe siècle, et le grand cardinal Pázmány (1570-1637) crée dans son *Guide vers la vérité divine* (1613), son *Livre de prières* et ses *Sermons*, les premières grandes œuvres de la prose magyare.

Deux autres écrivains de ce siècle nous intéressent particulièrement, car dans leurs écrits nous voyons pour la première fois les traces directes de l'influence française que jusqu'ici nous n'avons pu constater que d'une manière intermittente dans la vie intellectuelle et sociale des Magyars. Ce sont Albert Molnár de Szencz (1574-1634) et Jean Cseri d'Apácza (1625-1659). Albert Molnár, né à Szencz dans le comitat de Pozsony d'une famille sicule, avait étudié à Györ (Raab) et à Debreczen, mais la soif de la science le poussa à quitter son pays dès l'âge de quinze ans. Il fréquente les Universités allemandes et se fait recevoir bachelier en théologie à Strasbourg (1595) [1]. Ne voulant pas abjurer le calvinisme il est forcé de quitter cette ville ; il s'en va à Genève où il voit Théodore de Bèze [2], parcourt l'Italie, devient prote à Francfort, travaille à Altdorf et à Prague où il voit Képler. Il n'oublie pas un instant qu'il est Hongrois et il rend de grands services à son pays tout en restant à l'étranger. En 1604, il publie à Nuremberg un Dictionnaire hongrois-latin et latin-hongrois qui a vite remplacé les recueils de mots groupés d'après le sens qui existaient alors en Hongrie. Il s'est maintenu pendant deux siècles.

Beaucoup plus importante est sa traduction des Psaumes (Herborn 1607), qui marque une date dans la poésie magyare.

1. Sa couronne de laurier se voit encore, sous verre, dans un album conservé à l'Académie hongroise, avec cette souscription : « Corona mea laurea, multis aerumnis et sollicitudinibus in Argentinensi Lyceo parta, anno Christi 1595. Sur Molnár, voy. outre B. Jancsó : *Szenczi Molnár Albert* (1878) surtout la biographie récente de Louis Dézsi dans : *Történeti életrajzok* (Biographies historiques), 1897. Le même a édité le Journal, la Correspondance et les Papiers de Molnár (*Szenczi Molnár Albert naplója, levelezése és irományai*), 1898.

2. Aucun théologien ou savant hongrois se rendant à l'étranger n'a manqué d'aller voir Théodore de Bèze.

L'église réformée était pauvre jusqu'alors en chants d'église; la langue n'était pas assez cultivée, la versification trop défectueuse. Seuls, quelques psaumes de Balassa avaient quelque mérite. Molnár fut ravi, lorsqu'en 1601, il entendit, à l'église française de Francfort, chanter les psaumes dans la traduction de Clément Marot et de Théodore de Bèze, mis en musique par Bourgeois et Goudimel. N'étant ni théologien polémiste, ni pasteur, mais uniquement préoccupé de servir comme écrivain la cause de la liturgie et de l'école, il prit la résolution d'adapter sa traduction à cette musique. L'entreprise était hardie. Il s'en explique dans sa préface : « Dans les anciennes hymnes hongroises, il n'y avait pas de rime ou bien une dizaine de vers se terminaient toujours par le même mot [1]. A l'étranger on se moque de ces procédés. Mais, Dieu merci ! depuis quelque temps nos poètes font des vers plus ornés (il cite ici quelques strophes de Balassa). Les rythmes français sont beaucoup plus variés et les vers ont de nombreux *genres*. Les psaumes sont traduits sur cent trente airs et presque autant de rythmes. On peut s'imaginer le travail que je me suis imposé en adaptant les longs vocables hongrois aux mots français beaucoup plus courts et cela sans pouvoir ajouter une seule syllabe, ni m'écarter du sens ; car j'ai pris encore plus de soin de rester fidèle au texte que d'orner les vers. » Cette traduction est un pur chef-d'œuvre pour l'époque ; c'est un livre capital pour la Hongrie protestante, le plus répandu dans le pays puisqu'il a eu jusqu'ici plus de cent éditions et sert encore dans les églises, même catholiques. Molnár, avec un sens musical inconnu jusqu'alors, adapta ses vers à la musique française et sa traduction, écrite sur cent trente mélodies, compte autant de rythmes différents [2].

1. C'est le fameux *vala* (il était), qui rend si ennuyeuse la lecture des poètes du XVIe siècle.

2. Il se peut que Molnár ait eu sous les yeux les traductions allemandes des Psaumes faites par Melissus (1572) et par Lobwasser (1573), mais ces deux traducteurs ont travaillé également « nach frantzösischer Melodey und

Après avoir donné une édition améliorée et surtout plus portative de l'énorme Bible de Károli (Hanau, 1608), Molnár écrivit une *Grammaire hongroise* (1610) [1], non pas tout à fait la première, comme il le croyait, ne connaissant pas celle d'Erdösi (Jean Sylvester, 1559), mais en tout cas, la première où la syntaxe soit également traitée et où la méthode inaugurée par la grammaire latine de Ramus soit suivie [2]. Cette grammaire pratique prouve un sens très fin de la phonétique et obtint les suffrages du plus grand prosateur du temps, le cardinal Pázmány.

Sur les instances de Gabriel Bethlen, Molnár osa entreprendre la traduction de l'*Institution chrétienne* de Calvin [3], faite très probablement sur le texte latin. « Dans cette langue, dit M. Lanson, dont il était plus maître que de son parler natal, Calvin donna à sa pensée toute son ampleur et toute sa force et quand ensuite il la voulut forcer à revêtir la forme de notre pauvre et sec idiome, elle y porta une partie des qualités artistiques de la belle prose romaine. » Molnár, en s'efforçant de rendre cette forte langue, se voit trahi à chaque instant par son idiome natal ; le manque de termes techniques le force à des périphrases. Malgré tout, sa traduction est, par endroits, très concise et ne manque pas d'une certaine envolée. A ces traductions il faut ajouter celles de *Postilla* de Scultetus, moins réussie, et le *Livre de prières* des réformés de Zurich.

Molnár est l'humaniste de la Réforme magyare. Peu soucieux de se créer une situation stable, il erre de ville en

Silbenart » comme ils le disent. Les érudits hongrois trouvent que Molnár est souvent plus élégant et rend mieux le texte français que Lobwasser. Le pasteur Clément Dubois l'a aidé dans sa traduction.

1. *Novae grammaticae ungaricae libri duo.*

2. Molnár dit dans sa préface : « J'ai suivi la méthode de Ramus, j'ai accepté ses termes techniques. » Il s'en écarte seulement pour la dénomination du septième cas (mutativus) et en plaçant, à l'exemple des grammaires hébraïques, la 3e personne du singulier en tête de la conjugaison, cette personne indiquant la racine.

3. *Az keresztyéni religiora és igaz hitre való tanitás.*

ville et, même marié, ne peut se résigner à se fixer. Son pays natal n'est pas la cause directe des misères qui le frappent. Gabriel Bethlen lui avait proposé à plusieurs reprises une chaire à Gyula-Fehérvár où des savants comme Bisterfeld, Piscator et Alsted se sont très bien trouvés. Molnár reste étudiant à l'âge où d'autres professent et veut faire profiter la Hongrie protestante de tout ce qu'il voit de beau et de noble en France et en Allemagne. Lorsqu'enfin il revint en Transylvanie, après avoir été pillé et maltraité par les soldats de Tilly à Heidelberg, le prince Georges Ier Rákoczy ne s'intéresse pas à lui et le laisse mourir dans la misère. L'épitaphe de Bisterfeld : « Musa mihi favit, sed non Fortuna, fuitque Teutonia auxilium, sed Patria exilium, » est donc vraie, mais il convient d'ajouter que l'esprit de la Réforme française avait profondément touché ce savant qui a beaucoup contribué à le répandre dans son pays natal.

Jean Cseri d'Apácza (Johannes Chieri Apacius) un autre savant transylvain, a fait, au milieu du XVIIe siècle, un effort vraiment remarquable pour transplanter la philosophie cartésienne en Hongrie et vivifier par elle, non pas tant la littérature que la science et l'éducation. Cette tentative restée stérile, est d'autant plus méritoire que Cseri se servit dans son ouvrage philosophique de la langue nationale. Si les Allemands rappellent avec fierté que Thomasius a enseigné la philosophie *en allemand* dès 1686, les Hongrois peuvent citer Jean Cseri qui a employé la langue hongroise dès 1655, année où parut à Utrecht l'*Encyclopédie magyare* [1].

Fils d'un pauvre paysan, Cseri fit ses études à Gyula-Fehérvár, puis à Kolozsvár. L'évêque des réformés, Étienne

1. *Magyar Encyclopaedia,* imprimé à Utrecht. Voy. sur Cseri, Cyrille Horváth : *Apáczai Csere János bölcsészeti dolgozatai* (Les œuvres philosophiques de J. Csere d'Apácza), 1869 ; K. Szily ; *l'Encyclopédie de Cseri au point de vue mathématique et physique*, dans : *Természettudomanyi Közlöny*, octobre, 1889 ; L. Stromp : *Apáczai Cseri János mint paedagogus* (J. Cseri, pédagogue), 1898 (avec une bibliographie complète), J. Hegedüs a publié, en 1899, les œuvres pédagogiques : *Apáczai Cseri János paedagogiai munkái.*

Gelei Katona, savant lui-même [1], le fit envoyer dans les Universités hollandaises. A Utrecht Cseri se familiarisa avec la philosophie cartésienne enseignée par de Roy ; à Leyde, il est le disciple de Heidanus, ami intime de Descartes, de Heerbrot et de Burmann. Émerveillé du grand essor qu'avaient pris la science de l'antiquité et l'historiographie sous l'impulsion des savants hollandais, le pauvre étudiant hongrois comprit avec tristesse quel abîme séparait ce petit pays riche et actif du sien. Dans ses nuits sans sommeil, il pense à doter la Hongrie d'un vaste répertoire où toutes les sciences seraient traitées en hongrois. « Malheureux, disait-il, le peuple où la science ne se répand que dans un idiome étranger. » Il se place, dès la préface, sous l'autorité de Ramus dont l'influence allait toujours grandissant en Hongrie. « Je me suis appliqué, dit-il, à me conformer à l'esprit de Ramus ; s'il ressuscitait il reconnaîtrait mon Encyclopédie comme sienne et me remercierait non seulement parce qu'il verrait son vœu accompli par moi, mais aussi parce qu'il enseignerait la philosophie aux Hongrois sans savoir leur langue. » Après l'éloge de Ramus vient celui de Descartes. « Mais, dit-il, puisqu'il n'est pas donné à un seul homme, ni même à un siècle d'atteindre, en philosophie, la perfection, Dieu a donné à notre époque une grande preuve de sa bonté en faisant naître René Descartes, le rénovateur de toute la philosophie, l'ornement et la gloire de notre siècle ; lui qui, tant par la nation à laquelle il appartient, tant par sa naissance que par son savoir et ses vertus, est le plus noble des nobles. Voyant que dans tout le domaine de la philosophie, il n'y avait que discussion et querelles, il s'est demandé si l'on ne pouvait la faire progresser avec la certitude des sciences mathématiques. »

1. Gelei Katona (1589-1649), l'ancien chapelain de Gabriel Bethlen, a publié, outre de nombreux ouvrages théologiques, une *Petite grammaire hongroise* (Magyar Gramatikatska, 1645), où nous trouvons les premières traces de la science étymologique magyare.

Cseri commence son ouvrage en invoquant Descartes et consacre les trois premières parties à la philosophie, la quatrième et la cinquième à l'arithmétique et à la géométrie, la sixième à l'astronomie, la septième à la physique et à l'histoire naturelle qui comprend la physiologie et la psychologie, l'hygiène, la pathologie et la médecine; la huitième à l'architecture et à l'économie politique, la neuvième à l'histoire sous la forme d'une simple énumération chronologique des faits mémorables; la dixième à la morale, à la jurisprudence et à la sociologie — la famille, la communauté ecclésiastique et civile — et à la pédagogie; la onzième, enfin, à la théologie chrétienne. Pour comprendre l'importance de cet ouvrage il faut se rendre compte de l'état de la langue à cette époque : les termes techniques n'existaient pas ; Cseri dut les créer et ses créations furent souvent heureuses. Quand au fond, l'Encyclopédie n'est qu'une vaste compilation; l'auteur avoue lui-même avoir fait des extraits de Ramus, de Descartes, d'Amésius et de Regius (de Roy) qu'il a coordonnés et traduits. Il est donc inutile d'y chercher un système original [1]. Mais ce qu'il faut admirer, c'est l'ardeur avec laquelle il veut propager la science en langue magyare, ses attaques hardies contre l'usage du latin dans les écoles. « Une force magique, disait-il, réside dans l'emploi de la langue nationale pour l'enseignement. » Ce qui l'attriste surtout, c'est que l'on ne cultive pas assez la science pour elle-même ; on la considère seulement comme un gagne pain et ceux qui entrent dans les écoles le font le plus souvent pour échapper à la servitude qui fait sentir son joug aux paysans.

Cseri désirait une réforme complète de l'enseignement. Ces discours enflammés à Gyula-Fehérvár où ses disciples

1. D'après Horváth, le chapitre sur l'origine des sciences est une pure traduction de Descartes (*De principiis cognitionis humanae*, *De principiis rerum materialium*), ceux sur l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la physique sont, d'après Szily, traduits, en partie, de Ramus (*Arithmetices libri duo*), de Schonerus, de Snellius et de Descartes (*Geometriae libri septem et viginti*).

l'adoraient, lui suscitèrent de nombreux ennemis, notamment son collègue Isaac Basire, l'ancien chapelain de Charles Ier, roi d'Angleterre qui, après la mort de son souverain, était venu en Transylvanie et exerçait beaucoup d'influence sur Georges II Rákoczy. Basire accusait Cseri de presbytérianisme et de cartésianisme et lors d'une discussion publique dans une église, la foule ameutée voulut précipiter Cseri du haut de la tour. On l'envoya à Kolozsvár où son discours d'ouverture sur la Réforme de l'enseignement eut un grand retentissement [1]. Mais déjà la phtisie le minait ; il mourut le 31 décembre 1659, âgé de trente-cinq ans.

Malgré les doléances de Cseri, il ne faut pas croire que la vie scolaire, surtout chez les protestants, ait été tellement négligée. Certes, en comparant les grands collèges hongrois avec une université hollandaise où des savants comme Vossius, Meursius, Graevius et Gronovius enseignaient, où l'élite de la jeunesse protestante de tous les pays affluait, le jeune et ardent Magyar pouvait constater une différence sensible. Malgré la rigueur des temps nous trouvons encore au XVIIe siècle huit cent cinq établissements scolaires, dont sept cent cinquante entre les mains des protestants. Non contents d'envoyer les jeunes gens laborieux dans les universités étrangères [2], ils appellent quelques grands savants en Hongrie pour donner plus de lustre à leurs écoles [3]. Les

1. *Oratio de summa scholarum necessitate earumque inter Hungaros barbariei causis.* Imprimée pour la première fois par Felméri, en 1894. — Le Memorandum que Cseri adressa, en 1658, au prince Barcsai : *Modus fundandi Academiam Transylvaniae,* fut découvert et édité par Charles Szabó en 1872, l'année où le projet de Cseri fut réalisé par la fondation de l'Université de Kolozsvár.

2. Depuis la Réforme, l'Université de Paris fut moins fréquentée par les Magyars, que Wittemberg, Halle, Genève, Utrecht, Leyde et qu'en général les hautes écoles protestantes. Les catholiques cependant s'y rendaient encore. — Voy. Frankl : *A hazai és külföldi iskolázás a XVI században* (L'enseignement national et étranger au XVIe siècle). — 1873, p. 276.

3. Ainsi Amos Comenius enseigna à Sárospatak (1650-1654), Martin Opitz à Gyula-Fehérvár (1622) ; Bisterfeld, Alsted illustrèrent également cette école. Sur ces deux derniers, voy. les études de J. Kvacsala dans *Ungarische Revue,* 1893 et 1889.

disciples de Ramus et de Descartes n'étaient pas rares parmi les professeurs. « Louer Ramus ou le recommander était alors inutile en Hongrie », dit Erdélyi dans son *Histoire de la philosophie* [1].

On peut donc constater un mouvement philosophique en Transylvanie et dans les écoles protestantes de Hongrie. Le centre des études supérieures pour les catholiques était à Nagy-Szombat, où le cardinal Pázmány fonda une Université en 1635 et la confia, en même temps que l'imprimerie, aux Jésuites. Le souffle des temps modernes n'y pénétra jamais et lorsque, vers la fin du XVIIe siècle, l'Autriche soumit la Transylvanie, commença une époque de décadence qui dura jusque vers la fin du XVIIIe siècle.

Avant de tracer le tableau de cette chute profonde, il nous faut dire quelques mots de cet illustre et malheureux François II Rákoczy, l'allié de la France, devenu son hôte pendant ses années d'exil et qui trouva la paix intérieure dans sa retraite, chez les Camaldules à Grosbois. Lorsque, plus tard, interné à Rodosto aux bords de la mer Marmara, il sentit venir sa fin, il exprima le désir qu'après sa mort son corps reposât au pays de France qu'il aimait tant.

Rákoczy était le dernier des grands princes de cette Transylvanie qui, pendant les deux siècles que nous retraçons, ont préservé la Hongrie de la germanisation totale. Au point de vue national, la cour d'un Bethlen, d'un Georges Ier Rákoczy, peut être comparée à celle de Mathias Corvin;

1. *A bölcsészet Magyarországon.* — 1885. — La Dialectique de Ramus fut réimprimée à Nagy-Várad en 1653. Michel Buzinkai, dans son *Compendii logici libri duo* (1661), s'en inspire et proclame la nécessité de l'étude de la logique; Georges Nagy de Martonfalva publie à Debreczen : *Petri Rami Dialectica* (1664) dont l'apparition fut universellement acclamée. Nagy nomme cette Dialectique « royale »; il dit que tout y est si bien expliqué qu'il ne reste plus rien à dire. Ramus eut encore pour disciples : Étienne Tolnai et Paul Lisznyai; le premier a publié : *Dialectica secundum principia Petri Rami;* le second, successeur de Nagy, a écrit des *Notationes in Petri Rami logicam* (1680; inédit).

elle présentait même une supériorité : l'abandon du latin pour le hongrois, et, dans les rapports diplomatiques, l'usage du français. Ces princes étaient en rapports continuels avec l'ambassade de France à Constantinople qui alors n'était pas seulement « le siège de nos juridictions dans le Levant [1], mais les princes limitrophes de l'empire ottoman s'adressaient à celui qui la dirigeait comme à un roi de France oriental ». La politique suivie au XVIe siècle par François Ier et Henri II à l'égard des princes transylvains toujours prêts à affaiblir la maison d'Autriche, fut reprise et continuée avec encore plus de suite par Richelieu, Mazarin et Louis XIV. Les mémoires des ambassadeurs de Césy [2], de la Haye, de Bonnac [3] et de Saint-Priest [4] parlent assez souvent de Bethlen, de « Ragotzki » et de « Tekeli »; ils nous font assister aux péripéties d'une lutte d'où l'Autriche devait sortir victorieuse. Mais, abusant de sa victoire, elle fut menacée très sérieusement par l'alliance de Louis XIV et du dernier Rákoczy.

Après avoir affaibli les Turcs, les généraux autrichiens rendirent la situation intolérable. La soldatesque était brutale ; Caraffa, qui fit de la célèbre école protestante d'Eperjes, un grenier à fourrages, décimait dans les assises sanglantes la noblesse de la Haute-Hongrie. Léopold Ier fit dresser partout des échafauds.

Les mécontents appelés *Kurucz* virent dans les princes de Transylvanie leurs seuls soutiens. Longtemps ils ne purent

1. Sayous, *Les relations de la France avec les princes de Transylvanie* (Séances et travaux de l'Acad. des sciences morales et politiques), 1875. — Cf. A. de Gérando : *La Transylvanie et ses habitants*, chap. v. — 1850 (2e édit.).

2. Plusieurs lettres de Gabriel Bethlen à Philippe Harlay, baron de Césy, sont conservés à la Bibl. de l'Institut; fonds Godefroy, portefeuilles 269 et 270.

3. *Mémoire historique sur l'ambassade de France à Constantinople par le marquis de Bonnac*, publié par Ch. Schefer, 1894.

4. *Mémoire sur l'Ambassade de France en Turquie et sur le commerce des Français dans le Levant par M. le comte de Saint-Priest.* — 1877.

exhaler leur colère qu'en chansons [1], mais après les exécutions de Nádasdi, de Zrinyi et de Frangipani (1671), Eméric Thököly qui avait épousé la veuve de François Ier Rákoczy, l'héroïque Hélène Zrinyi, souleva l'étendard de la révolte pour la liberté constitutionnelle et la liberté de conscience. Louis XIV crut trouver en lui l'instrument d'une diversion qui occuperait la cour de Vienne et « il lui fit passer, dit Saint-Priest, à différentes reprises des secours pécuniaires ».

Après sa défaite tous les yeux se tournèrent vers François II Rákoczy que Léopold Ier avait arraché des bras de sa mère Hélène Zrinyi et envoyé en Bohême pour y être élevé par les Jésuites. Dix ans après, nous le voyons installé dans cette même forteresse de Munkács où la parole enflammée de Nicolas Bercsényi lui dépeint la misère du peuple, les vexations que la noblesse subit sans oser se plaindre par crainte de l'échafaud, les progrès de la germanisation, l'allemand étant devenu la langue officielle. Le prince entre alors en pourparlers avec Louis XIV. On connaît l'histoire de ce soulèvement [2]. C'est le dernier

1. L'historien infatigable de l'époque de Thököly et de Rákoczy, Coloman Thaly, a découvert au milieu de ses recherches une mine très riche en chansons qui sont autant de témoins précieux de cette période mouvementée. — Thaly a donné, outre l'*Archivum Rakoczianum* en dix volumes : *Régi magyar vitézi énekek és elegyes dalok* (Anciennes chansons héroïques hongroises) 1864; *Adalékok a Tököly-és Rákoczy-kor irodalomtörténetéhez* (Contributions à l'histoire littéraire de l'époque de Tököly et de Rákoczy), 1872. — *Irodalom-és miveltségtörténeti tanulmányok a Rákoczy-korból* (Études sur la littérature et la civilisation à l'époque de Rákoczy) 1885. — *Rákoczy-emlékek Törökországban* (Souvenirs de Rákoczy enTurquie), 1893.

2. Voy. E. Moret, *Quinze ans du règne de Louis XIV*, tomes II et III. Moret a consulté, en partie, les nombreux documents, conservés aux Affaires étrangères à Paris, sur les relations de Louis XIV avec Rákoczy, mais l'histoire documentée de ces relations reste encore à faire. La récente étude d'A. Lefaivre, *L'insurrection magyare sous François II Ragoczy* (*Revue des questions historiques*, avril 1901) n'épuise pas le sujet et n'est pas exempte d'erreurs. — D'autres documents sur Rákoczy ont été publiés par J. Fiedler : *Actenstücke zur Geschichte Franz Rákoczy's und seiner Verbindungen mit dem Auslande* (Fontes rerum Austriacarum, Diplomataria et Acta), tomes IX (1855), XVII (1858).

où la France ait joué un rôle politique, où Hongrois et Français aient combattu pour la même cause. Mais si les relations diplomatiques cessent, l'ascendant littéraire se fait d'autant plus sentir et ce sera un « gentilhomme de la chambre » de Rákoczy qui donnera à la littérature magyare du XVIIIe siècle son œuvre la plus remarquable, œuvre écrite sous l'influence de Madame de Sévigné.

Sans entrer dans le détail de la lutte, nous constaterons que pendant dix ans la cour de Rákoczy où les officiers français avaient introduit quelque chose de l'étiquette de Louis XIV, fut le foyer du sentiment national. Il est vrai qu'on y déployait un grand luxe qui a même choqué l'austère ambassadeur hollandais Hamel-Bruyninx, mais ce luxe, outre qu'il satisfait un besoin inné chez les nobles hongrois, était presque une nécessité politique. La cour viennoise fit courir à l'étranger le bruit que Rákoczy n'était qu'un pauvre *Kurucz*, un rebelle qui avait pris les armes pour piller. Le prince voulut montrer aux nombreux Français qui se rendaient à sa cour qu'il était digne de l'alliance de leur roi et que les Bercsényi, les Esterházy, les Károlyi, les Csáki, les Perényi et les Sennyei étaient de véritables magnats. Les bijoux que le prince portait à la diète d'Onod où la déchéance des Habsbourg fut proclamée, étaient évalués à 400,000 livres ; au dîner offert aux États à Szécsény on servit 366 plats, et le domaine de Tokaï, propriété du prince, ne se lassa point de fournir un vin généreux. Les plus beaux costumes nationaux, les harnais les plus précieux, les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie hongroise datent de cette époque. C'est à cette cour que les arts trouvèrent un dernier refuge. Le grand peintre Jean Kupetzky (1667-1740) avait travaillé pour le père de Rákoczy ; lui-même envoya Mányoki à ses frais en Hollande et l'appela ensuite à sa cour avec Mindszenti, Mediczky et Bogdán. Les sceaux artistiques, les nombreuses médailles, œuvres de Varró, montrent que la gravure avait atteint un haut degré de perfection ; les

brillants drapeaux avec leurs inscriptions latines [1] : tout montrait aux Français que leur allié n'était pas un pauvre rebelle. Aussi le servirent-ils avec dévouement. Le comte des Alleurs, envoyé comme plénipotentiaire par Louis XIV organisa l'armée [2] avec Fierville d'Hérissy ; le comte d'Abzac, le baron Vissenacque, écuyer-chef de Rákoczy, Damoiseau, Le Maire, Chassant furent de brillants officiers d'artillerie ; le disciple de Vauban, le huguenot de Rivière qui épousa une Hongroise, fortifia Érsek-Ujvár (Neuhaeusel), de la Motte, Bonefous, Charrière, Norwall furent colonels d'infanterie ; Barsonville, Saint-Just, le comte Stampa officiers du génie ; Louis Bechon devint secrétaire du prince et Dupont son médecin. La langue française était couramment parlée à la Cour et certainement mieux comprise que l'allemand [3].

Les écoles protestantes qui déclinaient depuis les troubles des Mécontents et la conquête de la Transylvanie par les Autrichiens, trouvèrent en Rákoczy un protecteur dévoué. Quoique catholique, il voulut défendre ces centres de la culture nationale contre la germanisation. Pour contre-balancer les efforts des Jésuites, il favorisa les Piaristes, venus de Pologne, qui devinrent bientôt des maîtres imbus de l'esprit national. Il fit élever les enfants de ses officiers et fonda la compagnie de la garde noble (*nemes compánia*) composée de cent jeunes gens qui lui étaient dévoués corps et âme.

1. Pressa resurgo ; Post aspera, prospera spera ; Mille neces quam ferre jugum ; Liber aut nihil unum est ; Tandem constantia vincit ; Ite quo fata vocant.

2. « Au lieu de flatter les Hongrois et de les laisser combattre à leur manière, selon l'ancien usage de leur père, il (des Alleurs) s'obstina à les réduire à une discipline dont ils n'étaient pas capables », dit Saint-Priest (p. 152).

3. Thaly cite un fait bien typique pour prouver combien on ignorait l'allemand dans l'armée de Rákoczy. Lorsqu'en 1706 une division du corps d'Alexandre Károlyi se composant de 25,000 à 30,000 hommes, intercepta une lettre du commandant autrichien de Transylvanie, il ne se trouva pas un seul chef pour la lire.

Cette compagnie a probablement servi de modèle à Marie-Thérèse lorsqu'elle institua en 1760, la « garde royale hongroise » à Vienne, dont quelques membres ont fondé le groupe littéraire dénommé *École française*.

Rákoczy, pour les besoins de sa cause, créa le premier journal : le *Mercurius veridicus ex Hungaria* qu'il envoyait à l'étranger pour réfuter le *Wienerisches Diarium* [1]; il installa des imprimeries à Löcse, à Cassovie, à Debreczen, à Kolozsvár et fit imprimer à Cassovie, en 1707, par François Lancelot un des premiers livres français parus en Hongrie : *L'Histoire du prince Rákoczy*.

La bataille de Trencsén (1708) et la paix de Szathmár conclue par Alexandre Károlyi sans le consentement du chef qui cherchait encore du secours en Pologne, mit fin à cette brillante prise d'armes pour la liberté. Plusieurs généraux font leur soumission, d'autres comme Bercsényi, Esterházy, Rátky et Pollereczky, viennent en France où ils créent des régiments de hussards qui ont conservé longtemps le nom de leur chef. Rákoczy lui-même débarqua en 1713 à Dieppe. Il reçut un accueil princier et ne se sentit nullement dépaysé à la Cour. La curiosité qu'inspirait son pays et sa destinée ne fut pas le seul motif qui le fit accueillir. « Un fort honnête homme, dit Saint-Simon, droit, vrai, extrêmement brave, fort craignant Dieu sans le montrer, sans le cacher aussi, avec beaucoup de simplicité. » Parent de Mme Dangeau [2], il fut aussitôt mis en relation avec le duc du Maine, le comte de Toulouse, de Torcy qui apprécièrent le

1. Les exemplaires de ce *Mercure* sont devenus extrêmement rares. Il s'en trouve un, daté du 6 août 1708, aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, *Hongrie, Correspondance*, t. XIV, p. 113. Le même numéro figure dans les Archives de la famille Károlyi, à Budapest. Voy. K. Thaly ; *Az elsö hazai hirlap* (Le premier journal hongrois), dans les *Mémoires de l'Académie*, 1879, p. 27.

2. Rákoczy avait épousé Charlotte-Amélie de Hesse-Rheinfels, dont le père était le beau-frère de Mme Dangeau. — L'œuvre de Saint-Simon (t. IX, pp. 406 et suiv., édit. Chéruel) est à consulter avec précaution. Les noms propres y sont estropiés.

charme de ses manières et la loyauté de son caractère. Mme de Maintenon, la duchesse d'Orléans, parlent de lui avec estime. Le roi lui-même lui accorde ainsi qu'à sa suite une riche pension, l'invite à toutes les fêtes de Marly et de Fontainebleau et le reçoit seul dans son cabinet dès qu'il désire une audience.

Cependant, la paix était conclue avec l'Autriche et le roi ne pouvait demander au gouvernement de Vienne que la restitution des biens de l'exilé [1].

Après la mort de Louis XIV, la régence témoigna beaucoup d'indifférence à Rákoczy. Il se retira avec le maréchal de Tessé à Grosbois : « Il est parmi ces moines comme s'il était l'un d'eux, il assiste à leurs prières, à leurs veilles et jeûne souvent », dit la duchesse d'Orléans. C'est là qu'il composa ses Mémoires, écrivit un Commentaire sur le Pentateuque et les *Aspirations d'un prince chrétien* [2]. Il y resta jusqu'en 1717 lorsqu'il reçut l'invitation de la Porte ottomane qui espérait pouvoir soulever la Hongrie contre l'Autriche. Mais les victoires d'Eugène de Savoie forcèrent la Turquie à conclure la paix de Passarovicz (1718) pour vingt-quatre ans. Rákoczy et sa suite se rendent à Gallipoli, de là gagnent Andrinople, Bujukdéré et Jenikeu, jusqu'à ce qu'on les interne à Rodosto (1720) où le dernier prince transylvain meurt en 1735. Son nom est devenu le signe de ralliement des Hongrois toutes les fois qu'ils ont lutté pour leur liberté. L'admirable marche de Rákoczy, composée après la bataille de Trencsén [3], orchestrée par Berlioz dans

1. Voy. *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. Autriche*, par A. Sorel. — 1884. Instruction donnée au comte de Luc (3 janvier 1715), p. 179; la même instruction renouvelée à Mandat.

2. Le manuscrit en est conservé à la Bibl. nationale, n° 13628 *lat.* édité par A. Grisza dans les publications de l'Acad. hongroise, 1876. — Sur le séjour de Rákoczy en France, voy. ses Lettres adressées, en 1714, au cardinal Gualterio, nonce à Paris, publiées par E. Simonyi dans les *Monumenta Hungariae historica*. I. Diplomataria, t. V, pp. 274-299. — 1859.

3. Les musiciens français n'étaient pas rares à la cour de Rákoczy ; son général en chef, Bercsényi, fit donner des leçons de musique à son fils — le

sa *Damnation de Faust*, est un *sursum corda* qui a conduit au feu les honvéds en 1848. Les nombreuses études sur le prince et son entourage, menées avec tant d'ardeur et de patience par Coloman Thaly, chez qui le patriotisme s'unit à la rigueur scientifique, ont donné un regain d'actualité à cette dernière période des luttes nationales. Les cendres du héros, gardées à Constantinople par des moines français[1], seront peut-être prochainement transportées en Hongrie.

IV

(1711-1772).

La période qui s'étend de la paix de Szathmár jusqu'à la renaissance de la littérature est une période de décadence. Les historiens et les critiques littéraires lui ont donné le nom de *nemzetietlen kor* (époque sans caractère national) et sont d'accord sur l'état vraiment lamentable où se trouvait le pays non seulement au point de vue littéraire, mais aussi au point de vue social et politique. Jamais, même après le désastre de Mohács, l'éclipse n'avait été aussi complète. « Le plus grand des malheurs s'appesantissait sur nous, dit M. Paul Gyulai ; notre génie national était mourant, nous avions perdu la conscience de nous-mêmes, nous avions oublié notre dignité. Pendant cette époque épuisée et inerte, l'âme perdit son élan et sa force, le caractère son élasticité et on oublia non seulement le sentiment, mais même l'idée des devoirs patriotiques. La vie publique devint un vaste cimetière où nous enterrâmes journellement soit un droit, soit un espoir et tout un avenir. La force nationale, l'esprit

futur général français — par Jacques Deplume ; son maître de chapelle était Cédron. — L'auteur présumé des paroles de la célèbre marche est Michel Barna et c'est Bihari qui en a écrit la musique.

1. Voy. Thaly, *Les cendres de François II Rákoczy*, dans les *Souvenirs*, chap. III.

public, les idées créatrices : tout était frappé ou éteint. Et, lorsque la décadence fit son œuvre dans le domaine politique et social, elle s'attaqua à la nationalité. Notre langue disparut peu à peu des cercles aristocratiques. Les grandes familles historiques reniaient leur passé et commençaient à corrompre les autres classes. La littérature était comme morte [1]. » La cour visait à la germanisation complète du pays. Tout en prodiguant des titres sonores aux aristocrates, elle les écarte soigneusement des conseils du royaume ; elle lève les impôts et les régiments sans convoquer la Diète et enferme la Hongrie dans un isolement qui entrave toute communication avec le reste de l'Europe. Dès 1725, on empêche par tous les moyens la jeunesse protestante d'aller dans les universités étrangères et l'on confisque les livres allemands et français à la douane. Par la création d'une armée permanente (1715) la noblesse est diminuée, la bourgeoisie n'existe pas encore et le paysan croupit dans l'ignorance. L'industrie et le commerce sont entre les mains des Allemands dont le nombre augmente encore après l'expulsion des Turcs, tandis que la population hongroise, qui avait versé son sang pendant une lutte de deux siècles se trouve amoindrie. Sur les deux millions d'habitants que comptait alors la Hongrie, il n'y avait que 700.000 Magyars.

Il n'y a plus de capitale hongroise. Pozsony (Presbourg) est foncièrement allemand et Pest le demeura jusque vers 1840. Un jeune Hongrois qui venait dans la capitale était sûr d'y oublier sa langue maternelle au bout de quelques années. Le roi et ses enfants apprennent les langues étrangères, mais jamais le magyar, et, quoique le précepteur des enfants de Marie-Thérèse fut un Batthyány, il ne leur apprenait pas le hongrois. A l'Université de Nagy-Szombat, transférée en

1. *Éloge de François Kazinczy*, p. 7. — Voy. pour cette époque, B. Grünwald, *A régi Magyarország, 1711-1825* (L'ancienne Hongrie). — 1888. J. Szinnyei fils, *Irodalmunk története 1711-1772* (Histoire de notre littérature de 1711 à 1772). — 1876.

1777 à Bude, puis, en 1784 à Pest, il y avait des chaires d'hébreu, d'allemand et de français, mais pas une de hongrois. Sous Marie-Thérèse, l'aristocratie devient l'ennemie de la langue nationale; dans les assemblées politiques, dans les comitats on la remplace — sauf de rares exceptions — par le latin. Chose plus surprenante encore, la Transylvanie, ce foyer de l'esprit national pendant deux siècles, désapprend le hongrois. Pierre Bod, l'auteur de l'*Athenas magyar* (1766), le premier dictionnaire d'histoire littéraire, dit dans sa préface qu'en Transylvanie les enfants dans leurs berceaux crieront bientôt en français [1].

On ne pouvait rien non plus attendre de la petite noblesse. Elle est ignorante, ne quitte pas son village et ne sait même pas ce qui se passe dans le comitat voisin. En fait de livre, elle n'achète que le calendrier et quelquefois une Bible. Dans les réunions des comitats, ces anciennes citadelles des libertés communales, elle croit avoir servi la patrie quand elle a rédigé de vaines protestations. Au fond, elle ne se préoccupe que de ses prérogatives, considère l'impôt comme un signe de servitude [2] et rejette toutes les charges sur le peuple.

L'industrie et le commerce sont entravés par la politique douanière de l'Autriche qui ne favorise que les provinces héréditaires et ne se soucie nullement des richesses agricoles de la Hongrie qui restent sans débouchés. Les bras manquent pour cultiver la terre; on peut voyager longtemps sans rencontrer une habitation. La plaine féconde est constamment inondée, l'eau stagnante empeste l'air et propage les fièvres; le vent qui souffle sur l'Alföld ne remue que rarement la moisson d'or. Les routes sont atroces. Le marquis de l'Hôpital qui, en 1757, traversa le pays pour se rendre en Russie avec une suite de quatre-vingts personnes voyageant dans

1. Plusieurs romans historiques de Jósika attestent également que le français était très répandu en Transylvanie depuis la fin du XVIe siècle.

2. « Ne onus inhaereat fundo » est la formule pour laquelle elle combat jusqu'en 1848.

vingt-trois voitures dût requérir tous les jours 700 chevaux.

Les écoles, aussi bien celles des Jésuites que celles des protestants, se latinisent; à Cassovie seulement on cultive la langue nationale; partout, ailleurs, il est défendu de s'en servir. Ce n'est que vers le milieu du siècle que les Piaristes commencent à enseigner l'histoire et la géographie de Hongrie.

Toutes ces entraves mises au développement de la vie intellectuelle eurent les plus tristes conséquences. L'issue fatale du soulèvement de Rákoczy avait réduit au silence poètes et prosateurs. On ne publie plus que des calendriers et des livres de prière. Comparons les données de l'*Ancienne Bibliothèque hongroise* [1] avec celles de cette époque de décadence et nous constaterons que les années 1697-1706 ont produit 382 ouvrages, tandis qu'en 1711, il paraît en tout trois brochures; en 1712, cinq, en 1714, quatre, et en 1715, deux livres (*Le trésor de l'âme* et les *Maximes de la vie chrétienne*) en 1716, 1717 et 1718 quatre livres dont une réimpression de la Bible de Károli; en 1728, quatre catéchismes et livres de prières. Ce n'est qu'en 1766 que le nombre des imprimés s'élève à 25 dont 17 traductions d'ouvrages religieux.

La situation ne s'améliore que vers la fin du règne de Marie-Thérèse. C'est le moment où les historiens — Jésuites pour la plupart — commencent à publier les grands recueils de documents, où Georges Pray [2], Péterfi, Pálma, Timon, Kaprinai, Kovachich retracent l'histoire des Hongrois depuis les temps les plus anciens, réunissent les chartes et les diplômes; où Pierre Bod crée la bibliographie magyare; Mathias Bél, la géographie historique, et où Adam Kollár démontre la nécessité des réformes agraires et économiques. Czvittinger, pour démentir les accusations des étrangers,

1. Par Szabó et Hellebrant, 4 vol. (1879-1898), comprenant les imprimés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1711.

2. Dans ses *Annales veteres Hunnorum, Avarorum et Hungarorum* (1761) la partie concernant les Huns est emprunté à de Guignes : *Mémoire historique sur l'origine des Huns et des Turcs*. Paris, 1748.

donne le premier tableau de l'histoire littéraire hongroise; il est suivi dans cette voie par Rotarides, Horányi et Wallaszky. Sajnovics établit la parenté du finnois et du magyar. Hell, le célèbre astronome et physicien, rédige ses *Éphémérides* appréciées par toute l'Europe savante.

Mais ces énormes volumes écrits en latin intéressaient plus les savants étrangers que la Hongrie elle-même. Dans le pays le niveau intellectuel n'était pas encore assez élevé pour qu'on y sût apprécier les travaux de ces savants qui, dans leurs cellules, les yeux fixés sur les in-folios de Bayle, de Mabillon et des Bénédictins de Saint-Maur, dotaient la science d'instruments indispensables encore aujourd'hui.

La littérature proprement dite est cependant très pauvre et cette pauvreté se fit d'autant plus sentir que les œuvres qui auraient rompu la monotonie des catéchismes et montré à la nation que son idiome est capable de lutter avec les autres ne purent paraître au moment de leur création. Ainsi les poésies de Faludi ne furent éditées qu'en 1787, celles du baron Amadé en 1836 et le chef-d'œuvre de la prose hongroise du XVIIIe siècle, les *Lettres de Turquie* de Clément Mikes, en 1794. D'autre part, le drame scolaire très cultivé par les Ordres enseignants resta forcément ignoré, car les Pères se contentaient de les faire jouer dans leurs établissements et ce n'est que de nos jours qu'on s'est mis à en éditer quelques-uns.

Dans les œuvres imprimées ou écrites pendant cette période nous trouvons maintes traces de l'influence française, influence qui s'explique par l'universalité à laquelle la littérature française était arrivée au cours du XVIIIe siècle, par la cour toute française de Rákoczy dont étaient Ráday et Mikes, par le besoin qu'on ressentit de traduire ou d'adapter quelques romans et ouvrages moraux, ce qui eut pour conséquence de former le style.

La lecture assidue de Fénelon et des *poetae minores* du XVIIIe siècle a donné beaucoup de saveur et un certain poli aux œuvres de François Faludi (1704-1779), qui fit ses études

à Vienne et à Gratz, séjourna à Rome comme confesseur en langue magyare dans la basilique de Saint-Pierre et devint directeur de l'imprimerie des Jésuites à Nagy-Szombat. Il a traduit d'abord les *Dialogues moraux* de Gracian et Dorell, non pas d'après les textes espagnols et anglais, mais d'après les versions françaises et italiennes, puis il composa deux ouvrages dans le même genre : *Le Saint homme* (Szent ember) et les *Nuits d'hiver* (Téli éjtszakák) [1]. Ces livres étaient nouveaux pour la Hongrie car elle ignorait encore les maximes de la philosophie pratique, conçues à l'occasion des relations journalières et du commerce mondain. « J'ai écrit, dit Faludi, pour propager notre langue, pour faire connaître les problèmes qui occupent l'esprit des nations étrangères. » Il a ainsi rendu la langue apte à exprimer des réflexions morales, il a créé de nouveaux vocables, des épithètes et des métaphores Dans ses poésies lyriques il vise surtout à l'harmonie musicale ; il est peu profond et exprime la quiétude d'une âme paisible, quelquefois les querelles des amoureux.

Le baron Ladislas Amadé (1703-1764) est une nature plus subjective; il chante dans ses poésies les tourments de l'amour, la paix du ménage, la grandeur et les vicissitudes de la vie militaire. Tout y est vif, hardi et rapide comme chez Balassa et dans la chanson populaire. Les poètes français lui ont appris à créer de nouvelles strophes et l'ont guidé pour l'emploi heureux de la rime. Ses vers se transmettaient oralement dans tout le pays et on les chantait encore au début du XIXe siècle. Amadé n'a publié que ses chants religieux (1755) de même que Paul Ráday (1677-1733), le fidèle ambassadeur de Rákoczy, qui l'envoya comme négociateur

1. D'après Rupp, le dernier éditeur des *Nuits d'hiver* (1900), les cinq premiers récits sont une adaptation des *Noches des Inverno*, tandis que les trois derniers remontent à une source française. Voy. *Régi magyar Könyvtár* (Ancienne Bibliothèque hongroise) N. 19. Ce recueil de réimpressions d'ouvrages rares ou de premières éditions, rédigé par Gustave Heinrich, ne doit pas être confondu avec l'ouvrage bibliographique de Szabó-Hellebrant qui porte le même titre.

en Pologne, en Prusse, en Suède et même au camp de Bender pour servir d'intermédiaire entre Charles XII et le Czar. C'est lui qui rédigea la célèbre proclamation de Rákoczy : *Recrudescunt*... qui, lancée du camp de Munkács souleva le pays. Ses chants religieux, publiés sous le titre : *Soumission de l'âme* (Lelki hódolás) (1715) comptent parmi les plus beaux de l'église protestante. Dans la forme des strophes, Ráday imite souvent Molnár, mais il montre plus de souplesse [1].

La prose compte encore moins de représentants que la poésie. L'histoire littéraire cite seulement les *Lettres de Turquie* de Clément Mikes (1690-1761). Né à Zágon en Transylvanie, élève des Jésuites à Kolozsvár, Mikes entra à l'âge de 17 ans au service de Rákoczy, non pas comme soldat, mais comme page. Il avança rapidement, aimant son maître à tel point qu'il l'accompagna dans son exil quoiqu'il eût pu, après la paix de Szathmár, demeurer en Hongrie. « Je n'eus jamais d'autre raison de quitter mon pays que le grand amour que je portais à notre prince », dit-il dans une de ses lettres. Il vint donc à Paris et pendant ce séjour se familiarisa avec les ouvrages qui devaient l'occuper pendant son long exil en Turquie. Là il eut encore la bonne fortune de trouver dans l'ambassadeur de France, le marquis de Bonnac, un ami qui mettait volontiers à sa disposition sa belle bibliothèque ; la marquise qui, dit-il, « est comme le miel des roseaux et parmi les femmes comme une vraie perle » [2], lui communiqua même les nouveautés littéraires venues de Paris.

Après la mort du prince (1735) Mikes administra le peu de fortune qu'il laissait ; à l'arrivée de Joseph Rákoczy on lui fit l'affront de confier ce soin à un aventurier, Bonneval, qui, après avoir quitté le service de l'Autriche, s'était fait mahométan. Pendant les années 1737-1739, lorsque la Tur-

1. La fille de Ráday, Esther, épousa un Teleki et devint l'aïeule de toute une famille d'écrivains tous imbus d'idées françaises. Voy. plus loin : *L'Ecole française*, § XII.

2. *Lettres de Turquie*, XVIII.

quie se servait du jeune prince comme d'un épouvantail pour inquiéter l'Autriche, Mikes quitte Rodosto et fait cette misérable campagne de Valachie qui finit par la mort du chef hongrois. Si Mikes n'a pas pu voir alors sa chère Transylvanie, il a pu regarder au moins, comme il dit « son manteau », c'est-à-dire ses montagnes couvertes de neige. Il revient avec les autres exilés à Rodosto où il voit mourir les uns après les autres ses anciens compagnons ; en 1758, on le nomme *basbug*, préposé à la petite colonie magyare, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort. A la fin de sa vie, il obtint de pouvoir correspondre avec ses parents de Transylvanie. Ses cendres reposent en terre étrangère dans ce *hortus Hungarorum*, nécropole de la colonie magyare [1].

Le nom de Mikes n'était guère connu en Hongrie lorsque, vers la fin du XVIIIe siècle, un de ses manuscrits parvint entre les mains de Kulcsár qui rédigeait à Vienne un journal hongrois. C'étaient les *Lettres de Turquie* (Törökországi levelek) que l'avisé journaliste publia en 1794. La haute valeur de cette œuvre ne fut reconnue que par la génération suivante ; on y voit aujourd'hui le chef-d'œuvre de la prose du XVIIIe siècle.

Ce recueil contient deux cent sept lettres, s'étendant sur une période qui commence avec l'arrivée des émigrés en Turquie (1717) pour finir en 1758, trois ans avant la mort de Mikes. Elles forment, d'abord, une source historique de première importance sur Rákoczy et son entourage, sur l'enfance de l'écrivain, sur l'état politique et social de la Turquie et sont, en outre, les premières pages hongroises où un écrivain médite sur son état d'âme. Mikes, sans doute, était né styliste, il a un langage aisé, gracieux, mais les moralistes français du XVIIe siècle, les Lettres de Madame de Sévi-

1. Parmi les nombreux travaux sur Mikes, nous ne mentionnons que les biographies de L. Abafi : *Mikes Kelemen* (1878) et celle de G. Toncs : *Zágoni Mikes Kelemen élete* (La vie de Clément Mikes de Zágon), 1897. — Dans cette dernière on trouvera une bibliographie complète.

gné lui ont appris à donner à ses pensées plus de profondeur qu'on n'en trouve chez ses contemporains.

Jusqu'en 1735 c'est la personne du prince bien-aimé qui est le principal objet de sa correspondance. Elle reflète fidèlement les espoirs que Rákoczy conçoit toutes les fois que l'horizon politique s'obscurcit sur l'Autriche et la Turquie ; sa pieuse résignation lorsqu'il est interné à Rodosto, la noblesse de sa conduite qui inspire du respect, même à ses ennemis. Quel deuil ce fut pour Mikes lorsque le Vendredi saint de l'année 1735 le prince rendit le dernier soupir ! La lettre du 8 avril (CXII) nous montre la consternation générale.

« Ce que nous craignions est arrivé. Dieu nous a faits orphelins ; à trois heures du matin il nous a enlevé notre cher maître et père. Comme c'est aujourd'hui Vendredi saint, nous avons à pleurer notre père céleste et notre père terrestre. Dieu a remis la mort de notre maître jusqu'à ce jour pour sanctifier cette mort par le mérite de Celui qui est mort pour nous tous. Après une telle vie et une telle mort, je crois qu'il lui a été dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis ! » Nous avons répandu beaucoup de larmes, car vraiment la douleur nous accablait. Mais nous n'avons pas à plaindre ce bon père, puisque Dieu l'a invité au banquet céleste où il le fait boire à la coupe des délices et de la joie ; c'est nous qui sommes à plaindre, nous qui sommes devenus des orphelins abandonnés. Je ne puis t'exprimer combien de larmes nous avons versées, quels gémissements nous avons poussés. Juge, si tu peux, de l'état dans lequel je t'écris cette lettre. Mais puisque je sais que tu désires savoir les circonstances de sa mort, je t'écris avec mon encre et mes larmes, dussé-je en encore augmenter mon deuil.

« Il me semble que je t'ai écrit ma dernière lettre le 25 du mois dernier. Après cette date notre pauvre maître a ressenti une grande faiblesse. Il a peu travaillé, mais il s'est conformé à ses anciennes habitudes ; malgré son état précaire il est allé, jusqu'au 1er avril, dans son atelier de tourneur. Ce jour, la fièvre l'a fortement secoué et l'a encore affaibli. Le lendemain il se sentait mieux. Le dimanche des Rameaux il ne pouvait plus aller à l'église, mais il a écouté la messe dans la maison voisine de la chapelle. Après la messe, le prêtre lui a apporté le rameau bénit ; il l'a reçu à genoux en disant que ce serait peut-être le dernier. Le lundi il se sentait mieux, le mardi également ; il a même demandé du tabac et il a fumé. Nous vîmes avec étonnement que jusqu'à l'heure de sa mort il n'a pas négligé l'ordre et l'étiquette de

la maison et il n'a pas permis que nous négligions quelque chose à cause de lui. Tous les jours il s'habillait, mangeait et se couchait à l'heure habituelle. Mercredi, dans l'après-midi, il eut une grande faiblesse et dormait continuellement. Je lui demandai de temps en temps, comment il se portait? Il me répondit toujours : Je me sens bien, je n'éprouve aucune douleur. Le jeudi, sa fin étant proche, il communia avec grande ferveur. Le soir, à l'heure du coucher, on le soutenait par les bras, mais il alla seul dans sa chambre. On pouvait à peine distinguer ce qu'il disait. Vers minuit nous étions tous réunis autour de lui. Le prêtre lui demanda s'il voulait prendre l'extrême-onction. Le pauvre fit signe que oui. Après cette cérémonie, le prêtre lui dit des paroles de consolation, mais il ne pouvait plus répondre. Nous aperçûmes cependant qu'il avait encore sa raison et nous vîmes que pendant les exhortations des larmes s'échappaient de ses yeux. Enfin ce matin, à trois heures, il rendit son âme à Dieu. Il est mort comme un enfant. Nous le regardions constamment, mais nous ne nous aperçûmes de son trépas que lorsque ses yeux se fixèrent. Il nous a laissés, pauvres orphelins, sur cette terre étrangère. Ici il n'y a que pleurs et lamentations. Que le ciel nous console ! »

Après la mort du prince, Mikes quitte l'habit français qu'il avait porté vingt-deux ans, mais avec l'habit il ne pouvait dépouiller la tournure d'esprit, son éducation toute française. C'était l'habitude des seigneurs transylvains de rédiger des mémoires, des journaux, des confessions. Mikes les imita et c'est d'après son Journal qu'il composa ce recueil qu'il adresse fictivement à une tante de Constantinople. Le ton varié des lettres, les nuances que nous apercevons lorsqu'il exprime son espoir dans la cause des émigrés au commencement de leur séjour en Turquie, quelques allusions à un amour naissant entre lui et Suzanne Köszegi, la fille de l'écuyer de Rákoczy qui préféra épouser le vieux Bercsényi ; la tristesse qu'il exprime de la mort du prince et aussi le chagrin que lui cause l'ingratitude du jeune Rákoczy, finalement sa résignation lorsqu'il voit que tout espoir de retour est perdu, tout cela ne doit pas nous tromper sur l'origine de ce livre. C'est une œuvre faite dans l'intention d'être publiée ou du moins d'être en Hongrie un témoignage d'attachement à la littérature nationale. On y trouve com-

biné l'art épistolaire d'une Sévigné avec la manière des mémoires hongrois. Mikes a ainsi pu éviter la sécheresse de ces derniers. Il intercale dans ses lettres de petits récits tirés, tantôt de l'antiquité, tantôt des nouvelles françaises dont il était le lecteur assidu.

De ce recueil se dégage un caractère de haute valeur morale et littéraire. C'est une œuvre d'art où nous voyons concentrés les traits dominants de l'âme magyare lors du soulèvement de Rákoczy. L'auteur y a montré que la prose hongroise du XVIIe siècle — la seule qu'il put connaître puisqu'il vécut continuellement à l'étranger — se prêtait bien au récit tantôt émouvant, tantôt humoristique. Comme à Mme de Sévigné [1], son modèle, il lui manque l'originalité féconde et le don de créer [2], mais il a ce talent « de refléter les gens qu'il aime, d'entrer dans leurs pensées et de les rendre plus vives et plus frappantes en les reproduisant [3] ».

Mikes a reçu en héritage des Sicules (Székler) au milieu desquels il naquit, leur esprit religieux. Comme tant de protestants de Transylvanie, il a embrassé le catholicisme lors de la domination autrichienne et il est très probable que, pendant son séjour à Paris, ses principales lectures étaient des ouvrages moraux et religieux, s'occupant du dogme et de l'histoire ecclésiastique. Les œuvres de l'abbé Fleury l'attirèrent surtout. L'atmosphère que Mme de Maintenon entretenait à la Cour, la piété du vieux roi, le jansénisme austère lui-même étaient tout à fait selon le goût du jeune Magyar. Il recommande à sa tante d'apprendre le français car « dans cette langue on trouve de nombreux ouvrages religieux, moraux et didactiques. » Aussi les quinze volumes manuscrits qui sont entrés, en 1873, au Musée national de

1. Rabutin, cousin de Mme de Sévigné, chassé de France, avait pris du service en Autriche et devint gouverneur militaire de Transylvanie lors de l'élection de François II Rákoczy. Il a laissé un triste souvenir dans ce pays.

2. Il dit naïvement : « Mon esprit ne perce pas l'air. »

3. Gaston Boissier, *Madame de Sévigné*, p. 103.

Budapest[1] sont-ils — à l'exception d'un seul recueil de nouvelles, traduites également du français — des ouvrages de piété. Les œuvres de Fleury, le Catéchisme de Montpellier, mis à l'Index, mais très bien accueilli par les Jansénistes, et d'autres traités d'édification : voilà ce qui occupe l'âme pieuse de Mikes. Il veut faire l'éducation de la jeunesse, éducation qui, selon lui, est tout à fait défectueuse. Comme Mme de Maintenon, il insiste surtout sur l'éducation des jeunes filles, complètement négligée alors dans son pays. Les traductions de ces ouvrages sont encore inédites.

Le recueil des *Nouvelles* fut publié en 1879 par M. Abafi qui a voué un véritable culte à Mikes. Comme l'a démontré Étienne Szilágyi, elles sont tirées des *Journées amusantes* de Madeleine Gomez, née Poisson (1684-1770) dont l'ouvrage dédié au roi, parut de 1722 à 1731. Le cadre de ces récits est emprunté à Boccace. Une société des plus choisies se réunit et chacun à son tour doit raconter une histoire. Le recueil de Mme Gomez est comme le dernier écho des

1. *Quart. Hung. Nos 1090-1100.* — No 1090 (en quatre volumes) contient un commentaire des Épîtres et des Évangiles. Il date de 1741. — No 1091 contient des Dialogues sur la manière de bien employer son temps, sur le Devoir des maîtres envers leurs domestiques. Il date de 1751. Traduit « en terre étrangère d'une langue étrangère » dit Mikes. C'est une adaptation du *Traité du devoir et des maîtres et des domestiques* de Fleury. — No 1092. D'après S. Kun (*Magyar Könyvszemle,* 1898, p. 124) c'est la traduction du Catéchisme dit « de Montpellier » : *Informations générales en forme de Catéchisme* où l'on explique en abrégé par l'Écriture sainte et par la tradition, l'histoire et les dogmes de la religion, la morale chrétienne, les Sacrements, les Prières, les Cérémonies et les usages de l'Église. — Ce catéchisme est de Pouget, de l'Oratoire, imprimé par ordre de Colbert, évêque de Montpellier (Paris, 1702) ; il fut censuré à Rome, mais accueilli avec beaucoup de faveur par les Jansénistes. — No 1093 (en deux volumes). C'est la traduction revue du même ouvrage. — No 1094. Contient les *Nouvelles.* — No 1095. Pensées chrétiennes recueillies de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église (avec la traduction rythmée de quelques hymnes), 1747. — No 1096. La Vie de Jésus-Christ, 1748. — No 1097. Miroir des vrais chrétiens, 1749. — No 1098. Sur les mœurs des Israélites, sur les mœurs des Chrétiens, traduits de l'abbé Fleury. — No 1099. Guide de la jeunesse dans la piété chrétienne. — No 1100. Histoire des Juifs et du Nouveau Testament, 1754. — C'est la traduction de l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament de Fleury.

romans héroïques, mais il a plus de concision. C'est à cette dernière qualité qu'il est redevable d'avoir été lu à une époque où les romans de Mlle de Scudéry et de la Calprenède n'étaient déjà plus goûtés. L'écrivain hongrois pouvait y voir comme un rayon émané de cette Cour éblouissante qu'il connaissait d'assez près. En tout cas la lecture l'en a amusé; on trouve plusieurs allusions à cet ouvrage dans ses *Lettres* et il se mit à le traduire. Choisissant six des meilleures nouvelles [1] il en a donné une version assez réussie. Il n'atteint pas toujours à l'élégance de l'original; il se sert souvent de circonlocutions là où le mot magyar lui manque; la langue est moins concise et moins forte que dans les *Lettres*, on y rencontre même certains gallicismes [2]. Il s'est peu écarté de l'original. Le lieu où se rencontrent les six personnes qui racontent les nouvelles est transféré des bords de la Seine à ceux du Szamos en Transylvanie, ce coin de terre natale vers lequel il aspirait tant; il change quelques noms, fait surveiller les trois couples par la vertueuse Honoria, raccourcit les nombreuses réflexions morales. Par ce recueil, comme par ses autres traductions, Mikes a voulu édifier. Ce qui a pu surtout l'attirer vers les *Journées amusantes*, c'est, comme dit Beöthy [3], que certains traits des héros étaient en harmonie avec sa vie à lui. La moralité, la bravoure, l'esprit chevaleresque, les péripéties sans nombre : tout lui rappelait sa carrière mouvementée. Mme Gomez nous dit des six personnages qui composaient la société : « Quels hommes et quelles femmes! Tout ce que l'esprit, la vertu, l'honneur et la probité peuvent donner aux mortels pour les rendre parfaits, s'y trouvait rassemblé. » Ce sont aussi de bons chrétiens. Dans l'*Histoire de la princesse de Ponthieu*, où le

1. Histoire de Léonore de Valesco ; de Rakima et du sultan Amurat IV ; de la princesse de Ponthieu ; de Donna Elvire de Zuarès ; d'Etelred, roy d'Angleterre ; de Cléodon.

2. S. Simonyi : *A magyar nyelv* (La langue hongroise), t. I, p. 267. — 1889.

3. *A szépprózai elbeszélés a régi magyar irodalomban* (Le récit en prose dans l'ancienne littérature hongroise), 1886-1887, t. I, pp. 217 et suiv.

héros fait un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, l'auteur dit : « Les hommes de ce siècle n'étaient pas corrompus comme en celui-ci : le héros cherchait à montrer sa piété autant que sa valeur et ce qui passerait pour faiblesse aujourd'hui, donnait en ce temps-là un nouvel éclat à la vertu. » Voilà ce qui a plu au pieux Mikes. Dans l'éloge de cette société où tous aiment « noblement », où les amants traversent d'innombrables aventures entourés des vieux décors du roman héroïque — travesti, fuite, attaque des corsaires, captivité, combat naval, tempête, naufrage, sauvetage miraculeux — le chevalier magyar a dû trouver quelque chose de réconfortant.

Pendant que Mikes traduisait à Rodosto ces *Nouvelles* qui devaient rester si longtemps inédites, François Barkóczy, évêque d'Eger, publia (1755) la première traduction du *Télémaque* faite par Ladislas Haller, comte de Mármaros, qui mourut à l'âge de trente-quatre ans (1751). Ce roman eut encore trois éditions (1758, 1770, 1775) et obtint plus tard les éloges de Bacsányi. La traduction est, en effet, coulante quoiqu'elle n'atteigne pas à la perfection que nous constaterons à l'époque suivante. Elle est, en tout cas, la première qui soit lisible et qui donne une œuvre d'imagination [1]. Les premières lueurs du XVIIIe siècle français commençaient à pénétrer en Hongrie. Les écrivains dramatiques du XVIIe siècle sont également lus. Le drame des Jésuites fait place aux pièces des Piaristes ; jouées, il est vrai, uniquement dans les écoles, elles n'inspirent pas moins les premiers dramaturges hongrois : Dugonics et Simai. Ce dernier connaît Molière ; il a adapté Sganarelle et l'Avare [2]. Le piariste Kátsor insiste auprès de ses disciples sur le mérite des pièces de Corneille et de Racine, son confrère Bernard Benyák a certainement

1. Outre Haller, Joseph Zoltán (1712-1763) a également traduit à cette époque le *Télémaque*, mais sa traduction ne parut qu'en 1783 ; elle est moins réussie que celle de Haller.

2. La première pièce sous le titre : *Martin Gyapai*, la seconde sous le titre : *Zsugori*. Voy. E. Philol. K., tomes XIV et XVII.

eu sous les yeux *Athalie* lorsqu'il écrivit : *Joas, roi de Judée* (1769). Cette pièce, encore inédite, comme la plupart des drames scolaires du XVIIIe siècle, fait preuve d'une certaine expérience de la scène ; l'auteur y a créé plusieurs rôles de femme ce que les Jésuites ont toujours soigneusement évité.

Nous avons esquissé jusqu'ici la marche de la civilisation hongroise jusqu'au renouveau littéraire. Nous avons insisté sur les périodes de relations mutuelles où le génie civilisateur de la France a fait sentir son ascendant en Hongrie. Mais cette influence ne se montre dans les temps anciens que d'une façon intermittente ; elle se manifeste surtout dans le domaine politique, religieux et scolaire, quoiqu'elle ait, à l'époque de la décadence, exercé une action considérable sur un écrivain aussi intéressant que Mikes. Ses œuvres, connues à temps eussent pu servir de précurseurs à celles de l'*École française*. En abordant notre véritable sujet, nous pourrons suivre pendant plus d'un siècle les traces non interrompues de l'influence française et montrer dans quel sens, à deux époques très mémorables du développement littéraire hongrois, elle a donné au courant des idées une orientation nouvelle.

LIVRE I

(1772-1837).

LIVRE I

(1772-1837).

Les historiens de la littérature hongroise, depuis Toldy jusqu'à nos jours, datent le renouveau littéraire de 1772, année où parut *Agis*, la première tragédie de Georges Bessenyei. Ce renouveau s'est effectué grâce au groupe littéraire auquel on a donné le nom d'*École française*, parce qu'il apporta une nouvelle sève par ses traductions et ses imitations des chefs-d'œuvre français. Nous ne pouvons donc mieux entrer dans notre sujet qu'en examinant dans tous ses détails l'activité de ce groupe littéraire et en démontrant quel rôle il a joué de 1772 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. A cette étude nous rattacherons celle du mouvement politico-littéraire qui se fit sentir dès 1790, grâce aux événements de la Révolution française, et finalement nous tâcherons de démontrer dans quelle mesure les idées françaises qu'on croyait pouvoir arrêter par le procès et la condamnation de Martinovics et de ses adeptes, ont encore influé à une époque où le classicisme hongrois se fonde grâce à François Kazinczy, le Ronsard hongrois.

CHAPITRE I

L'ÉCOLE FRANÇAISE

(A franczias iskola).

I

La décadence que nous avons constatée dans la période qui précède le renouveau, provenait en grande partie de l'isolement où se trouvait la Hongrie. Aucun des courants littéraires qui se manifestaient alors en Europe, ne parvint jusqu'aux bords du Danube. Il n'y avait ni capitale, ni foyer intellectuel d'aucune sorte. Les tentatives de quelques hommes éclairés qui voyaient combien le pays baissait au point de vue littéraire et politique échouèrent contre l'indifférence des nobles et des comitats. Les apparences de paix des règnes de Charles III et de Marie-Thérèse n'empêchèrent pas la nation de perdre toute souplesse intellectuelle, toute communion d'idées avec le reste de l'Europe. La Cour aspirait à une centralisation à outrance. Tous les moyens lui semblaient bons pour atteindre ce but. La reine attirait à Vienne par des titres sonores, par des flatteries, souvent par l'espoir d'un riche mariage les magnats hongrois. Or, précisément à cette époque, la Cour subissait l'influence française. Avec le mariage de François, duc de Lorraine et de Marie-Thérèse (1736) l'étiquette espagnole encore en vigueur sous Charles III disparaît. On la remplace par

les mœurs françaises. Les seigneurs, qui arrivent avec le duc de Lorraine à Vienne, donnent bientôt le ton ; des acteurs français jouent au théâtre de la Cour ; le répertoire français est traduit et imité dans les théâtres allemands où *Hanswurst*, le *Kasperl* viennois et *Colombine* doivent céder la place aux œuvres dramatiques de Voltaire, de Destouches et de Marivaux [1]. Plusieurs journaux français se publient à Vienne [2]; la reine parle et écrit de préférence en français. Malgré l'*Index librorum prohibitorum*, les œuvres de Rousseau et de Voltaire, l'Encyclopédie et les physiocrates sont lus et commentés. Imaginons-nous un noble magyar, arrivant du fond de son comitat où toute vie intellectuelle est morte, dans cette Cour brillante. Pour y faire bonne figure, il faudra qu'il s'accommode à l'entourage. Si c'est le premier venu, il oubliera vite sa langue maternelle que, même dans son pays, il considérait comme un idiome inférieur bon pour les paysans; il s'habillera à la française et mènera une vie aussi dissipée que le permet son état de fortune [3]. Mais si ce noble ne pense pas uniquement à s'amuser, il rougira de honte quand il comparera l'état de son pays avec celui des autres nations civilisées; il lira beaucoup afin d'acquérir les notions littéraires nécessaires pour se mêler à la conversation. S'il a, en outre, l'ambition de se perfectionner, le désir ardent de voir son pays sortir de la barbarie, de lui communiquer quelques étincelles de la culture européenne, de

1. Voy. E. Wlassack : *Chronik des K. K. Hofburgtheaters*. Vienne, 1876. — H. M. Richter : *Geistesströmungen*, pp. 141 et suiv. (Wien in der Lessing-Epoche). Berlin, 1875. — I. Heller : *A bécsi szinügy Mária-Terézia és II. József alatt* (Le théâtre viennois sous Marie-Thérèse et Joseph II. — 1895 (brochure).

2. *Gazette littéraire de Vienne*, 1768 ; *Journal de Vienne dédié aux amateurs de la littérature*, 1784; *L'Almanach universel*, 1785 ; *Correspondance universelle*, 1785; *Extrait ou l'Esprit de toutes les gazettes*, etc.

3. De ceux-là un membre de la « garde royale « dira, après la mort de Marie-Thérèse : « Ils ont oublié leurs aïeux ; il n'y a rien en eux qui pourrait rappeler que ce sont les descendants de ceux qui ont acquis leur patrimoine avec leur sang. Il semble qu'en prenant le costume étranger ils aient éteint jusqu'à la dernière étincelle le feu qu'ils ont sucé avec le lait de leur mère. »

réveiller les comitats de leur torpeur, il tâchera de faire profiter la littérature nationale des connaissances qu'il aura acquises à Vienne, se fera traducteur ou imitateur des œuvres les plus en vogue : Vienne ne sera pour lui ni Sybaris, ni Capoue, comme l'a dit l'un d'eux. Tel fut le cas des jeunes nobles qui sous la direction de Georges Bessenyei firent les premiers essais de traduction ou d'imitation des chefs-d'œuvre et de quelques ouvrages secondaires de la littérature française.

Nous ne nous étonnerons donc pas de voir naître à Vienne, capitale de l'Autriche et qui plus est, dans l'entourage de la Cour, qui avait des intentions nettement opposées, un mouvement fécond pour la littérature hongroise. La reine qui, par ses caresses, voulait étouffer le génie national, le réveilla de son sommeil de soixante ans, et cela, grâce à une institution créée par elle et qui n'avait d'autre but que de parachever ce que son règne avait si bien commencé. Cette institution est celle de la « *Garde du corps royale* ». (Királyi testörség.)

Le 11 septembre 1760, dix-neuf ans, jour pour jour, après la mémorable séance de la Diète de Pozsony (Presbourg), la reine, voulant témoigner sa reconnaissance aux comitats hongrois qui avaient sauvé le trône, décréta la création d'une garde royale composée exclusivement de Magyars. Chaque comitat avait le droit de choisir deux jeunes nobles parmi les plus beaux et les plus intelligents et de les envoyer à Vienne. Là, ils recevaient une instruction militaire, devaient assister aux réceptions et aux fêtes de la Cour et pouvaient cultiver leur esprit à leur guise. Le traitement était suffisant pour faire bonne figure dans la haute société. Après quelques années passées dans cette garde, ils pouvaient entrer comme officiers dans l'armée ou obtenir leur avancement dans la garde même.

La Diète fut très touchée de cet acte de reconnaissance. Elle vota immédiatement 100.000 florins, la Transylvanie 20.000 et la Croatie également 20.000 pour l'entretien de

cette élite. La reine qui obtenait des Hongrois par la douceur, souvent par une bouderie habilement calculée tout ce qui servait ses desseins de centralisation et de germanisation, avait une arrière-pensée même en flattant l'orgueil nobiliaire par cette institution qui existait en Transylvanie sous le règne des princes nationaux. Les comitats qui pouvaient ainsi désigner deux jeunes gens, étaient heureux de voir leurs meilleurs sujets « se polir » à Vienne et arriver souvent par de riches mariages à des situations enviables : mais ils ne voyaient pas le danger national. Quatre ans après la création de la garde un écrivain disait : « Les nobles *se précipitent* sur les langues étrangères ; le hongrois leur est ennuyeux ; même s'ils le savent encore, ils rougissent de s'en servir. » Voilà où était le danger ; Marie-Thérèse l'escomptait d'avance, son prosélytisme y trouvant également son compte. Les comitats, en majorité protestants, envoyaient des jeunes gens élevés dans leurs écoles confessionnelles. L'air ambiant de la Cour, souvent la promesse d'une belle position suffisaient pour les convertir au catholicisme. Ce fut le cas, comme nous le verrons, du chef même de l'*École française* et d'un des meilleurs écrivains de ce groupe, Abraham Barcsay. Le filet était donc adroitement jeté, mais, comme dit l'historien de la garde, A. Ballagi, il en avait pris tant qu'il en fut déchiré [1]. C'est de la garde royale que partit le cri de ralliement adressé à tous ceux qui, en Hongrie, espéraient encore créer un mouvement littéraire et scientifique. La honte de se voir distancer par l'Autriche et les autres nations fit agir le groupe de Vienne ; un patriotisme ardent créa, en Hongrie même, les premiers champions de cet effort qui devait, vers la fin du XVIIIe siècle, aboutir à la création d'une littérature nationale.

L'*École française*, placée à la tête de ce mouvement, indique en même temps que la littérature française a devancé, en

1. Aladár Ballagi, *A magyar királyi testörség története* (Histoire de la garde royale hongroise), 1872, p. 11.

Hongrie, la littérature allemande. En effet, vers 1770, lorsque Bessenyei et ses compagnons de la Garde, cherchèrent les sources de l'inspiration poétique, il leur eût été difficile de se tourner vers l'Allemagne. Weimar n'avait pas encore produit ses chefs-d'œuvre ; seuls les travaux esthétiques et littéraires de Winckelmann, de Lessing et de Herder eussent pu tenter ces jeunes esprits ; mais cette nourriture intellectuelle était trop lourde pour eux. Ces œuvres inspirées par l'hellénisme renaissant vers le milieu du XVIIIe siècle, n'étaient guère connues à Vienne, encore moins en Hongrie. Les efforts des Sonnenfels pour acclimater Lessing à Vienne coïncident avec les premiers travaux hongrois de la garde. Mais ni Miss Sarah Sampson [1], ni ses autres pièces ne pouvaient rivaliser avec les pièces françaises [2]. Le public acclame Voltaire (*Zaïre, Alzire, Nanine, l'Écossaise*) court aux pièces de La Chaussée, de Destouches, de Falbaire, de Mercier, et, en général, aux comédies larmoyantes que le « Staatsrath von Gebler », compagnon de lutte de Sonnenfels a d'ailleurs fidèlement imitées. Voilà pour le théâtre. Les œuvres de Klopstock ne plaisaient pas aux écrivains hongrois ; le « Bardengebrüll » des Viennois ne trouvait aucun écho en Hongrie et l'enthousiasme factice de Kazinczy n'y a rien changé [3]. Par contre, les épîtres philosophiques de Voltaire avec ses poésies légères ; les élégiaques à la mode : Dorat, Colardeau, d'Arnaud, cette muse facile, souvent badine, quelquefois mélancolique, qui n'exige pas beaucoup de réflexions, fournit une agréable lecture et s'adapte aisément à l'esprit étranger : voilà ce qui attire les Magyars dans l'atmosphère viennoise.

Quant aux œuvres en prose, à quelle autre source auraient-

1. Cette pièce ne pouvait être jouée à Vienne qu'à la condition que le rôle de Morton fût tenu par Hanswurst, — Voy. Richter, ouvr. cité p. 145.

2. On proposa même un prix de cent ducats pour une bonne traduction de Zaïre.

3. Kazinczy qui avait traduit la *Messiade* en 1793, ne trouva dans toute la Hongrie que *treize* souscripteurs et dut garder son manuscrit.

ils pu puiser qu'à la source française? Voltaire faisait les délices de l'aristocratie viennoise et magyare ; Montesquieu, Rousseau et les Encyclopédistes offraient, au point de vue humain et général, les meilleurs modèles à une littérature naissante.

On peut donc affirmer que l'initiatrice des lettres hongroises fut la littérature française ; que de 1770 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle la littérature allemande y était très peu connue et que même les rares ouvrages hongrois traduits ou imités de l'allemand, découlent, comme nous le verrons, d'une source française. On peut expliquer ce fait par l'universalité de la littérature française à cette époque, mais cette explication à elle seule ne suffit pas. Il faut y joindre, d'une part, une grande sympathie et certains traits de caractères communs aux deux peuples : un sentiment inné de la liberté politique, une grande tolérance religieuse, un esprit frondeur dès que les garanties des libertés sont menacées, un grand sérieux au fond de l'âme, en dépit des apparences de légèreté et, jusque dans la langue, une tendance au ton oratoire et à la déclamation ; une étroite parenté avec la littérature latine, un peu moins de sympathie pour l'hellénisme, une hardiesse dans l'expression des sentiments politiques qui fait de chaque citoyen un « paysan du Danube ». D'autre part, il ne faut pas oublier qu'au moment du renouveau littéraire, les écrivains pouvaient s'inspirer sans danger de la France, mais que le « péril allemand » était toujours imminent et le resta longtemps au cours du XIXe siècle. Or ce sont les écrivains qui formèrent l'âme de la Hongrie avant le rétablissement de l'autonomie et ces écrivains avaient assez d'instinct politique pour ne pas s'adresser à la nation voisine qui pour eux était l'ennemi séculaire. Ils trouvaient en France, non seulement une littérature qui répondait à leurs aspirations, mais qui de plus, était conforme au génie national et plus apte que toute autre à permettre la création de ce qui leur manquait encore.

Avant d'examiner la vie et les œuvres de chacun des membres de l'*École française*, il nous semble nécessaire de dire dès maintenant, qu'il ne s'agit ici nullement de génies créateurs. Ce sont, comme les membres de la Pléiade, des traducteurs et des imitateurs ; à l'exception de deux poètes lyriques, leur vol n'est pas bien hardi. Mais ce sont des hommes qui ont réveillé une nation de sa torpeur, qui rêvaient un état social, littéraire et scientifique auquel le pays, entravé sans cesse, n'a pu parvenir que bien après la mort des principaux membres de ce groupe. Il ne s'agissait pas pour eux de réformer, mais de mettre quelque chose à la place du néant, car il n'y avait plus de tradition littéraire. La forte prose du XVIIe siècle qui rendait de bons services dans les luttes religieuses, au moment où débutait la science hongroise, était vieillie et il ne se trouvait aucun écrivain pour lui infuser une nouvelle sève. La poésie était inconnue, car les œuvres de Faludi et d'Orczy ne furent publiées qu'après les premiers essais des « Français ». Ceux-ci sont donc les premiers ouvriers conscients, aussi bien en prose qu'en poésie. Ils ne cessent de proclamer cette vérité qui semble aujourd'hui banale, qu'une nation ne peut se cultiver qu'en usant de sa propre langue, que la nationalité et la langue sont unies, qu'il faut aux écrivains une certaine sympathie de la part du public, et que tout effort isolé, dans la littérature ou dans la science, reste stérile. C'est pourquoi les adeptes de cette École sont les premiers à réclamer une Société savante. Les yeux constamment tournés vers la France, Bessenyei voit quels services l'Académie française et les autres académies groupées autour d'elle rendent aux lettres. Il dressera même le plan d'une telle Académie, plan qui sera repris, en 1830, lorsque l'acte généreux d'Étienne Széchenyi permit enfin de réaliser les « Vœux ardents » de plusieurs générations. C'est l'*École française* qui relie la littérature nationale aux courants littéraires de l'Europe et s'efforce de construire un édifice étayé sur la littérature française; celle-ci joue alors le même rôle que l'antiquité

avait joué dans les pays de l'Occident. Telle est la véritable signification de ce groupe littéraire. Un examen détaillé de ses œuvres nous montrera qu'il mérite toute notre attention, car il fut le premier missionnaire du génie littéraire de la France en terre hongroise.

II

Le chef de l'*École française* est *Georges Bessenyei* dont la tragédie *Agis* parue à Vienne en 1772 et dédiée à Marie-Thérèse marque la date du renouveau littéraire. Une tragédie pour un pays qui n'avait même pas de théâtre ! Les anomalies de ce genre ne sont pas rares dans les annales de la littérature hongroise. Acceptons donc avec les savants magyars cette date et examinons la vie comme les œuvres de ce disciple de Voltaire [1].

Bessenyei naquit en 1747 à Bercel dans le comitat de Szabolcs. Il était d'une très ancienne famille protestante dont les membres avaient combattu loyalement pour la patrie, la liberté et la religion. On les rencontre dans l'armée d'Étienne Báthori, puis avec les exilés d'Emeric Thököly, et sous les ordres de François II Rákoczy. Les nombreuses guerres avaient appauvri la famille et Georges avec ses neuf frères et sœurs ne pouvait espérer un riche héritage. En 1755 ses parents l'envoyèrent à Sárospatak, la célèbre école protestante du nord de la Hongrie, dont l'histoire est si intimement liée aux luttes séculaires de l'Autriche catholique contre la Hongrie protestante. Quoique déchu de son ancienne grandeur, cet établissement était plus ouvert aux idées de progrès que les écoles des jésuites.

1. Voy. sur Bessenyei : A. Ballagi, ouvr. cité, pp. 88-133 ; Beöthy, ouvr. cité, t. II, pp. 215-350 ; Charles Závodszky, *Georges Bessenyei*, 1872 ; à la fin de cette étude nous trouvons la liste complète des œuvres de Bessenyei qui ne sont pas encore réunies. — J. Marton, *Magyar Voltaire, magyar Encyclopedisták*. Deux programmes du lycée de Nagy-Szombat (Tyrnavie) 1899-1900.

Il est vrai que Bessenyei s'est plaint, plus tard, de l'instruction défectueuse qu'il y avait reçue; on ne faisait que réciter des leçons de vocabulaire et de grammaire, des morceaux choisis de Cornélius Népos et de Cicéron, mais on ne lui avait jamais parlé ni de Louis-le-Grand, ni de Jean Hunyad, ni de Mathias Corvin. Il n'avait entendu prononcer le nom de Rákoczy que par ses camarades et pourtant son vieux manoir des bords du Bodrog se voyait du collège et parlait assez haut. On n'enseignait de plus, ni géographie, ni langues vivantes. Ces plaintes sont un peu exagérées et il faut dire pour être juste envers cette grande école que Bessenyei l'ayant quittée à l'âge de treize ans, n'a donc pu profiter des cours supérieurs, et qu'au milieu du XVIIIe siècle, l'enseignement de l'histoire, de la géographie et des langues n'existait pas non plus dans des pays plus civilisés que la Hongrie. Bessenyei lui-même avoue que l'instruction religieuse était pénétrée d'un sentiment moral très profond et que les élèves, malgré leur extérieur un peu débraillé, avaient des principes très fermes; que les corps s'y développaient bien, grâce aux exercices violents et que les mœurs y étaient pures.

En 1760, Bessenyei rentra dans sa famille; il continua encore un an ses études sous la surveillance d'un précepteur, puis, pendant quatre ans, il s'adonna aux plaisirs champêtres. Deux de ses frères, Alexandre, le futur traducteur de Milton, et Balthazar étaient déjà entrés dans la garde royale, lorsqu'en 1765 le comitat d'Abauj, voisin de Szabolcs, proposa Georges également à cette place enviée. Au mois de juin de la même année, il arriva à Vienne. « Il était beau comme Méléagre » dit Kazinczy, d'une force peu commune, avide de s'instruire. Son ignorance lui faisait honte. Dans la chambre de garde, il passe ses nuits, à lire Voltaire, Montesquieu, Rousseau, La Mettrie, et même « les livres terribles » de Bolingbroke [1], emploie ses loisirs à apprendre à fond le

1. Bessenyei ne savait pas l'anglais; il a lu les auteurs anglais dans des traductions françaises.

français, l'allemand et la musique. Il fréquente le théâtre de la Cour, et lorsqu'il quitte le service de la garde (1773) il a l'ambition de devenir le Voltaire de son pays. Il reste à Vienne où sa maison devient le centre de réunion des jeunes Hongrois qui s'adonnaient à la littérature. N'ayant pas de fortune, il se fait agréer par les églises protestantes des quatre districts comme agent (secretarius consistorialis) auprès de la reine [1]. La baronne Thérèse Grasse, dame d'honneur de Marie-Thérèse, lui procura souvent accès auprès de la souveraine pour exposer et plaider la cause des protestants hongrois. Cependant on lui retira toute subvention lorsqu'on apprit qu'il traduisait, sur le désir de la reine, les « Pensées sur la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ », recueil que Marie-Thérèse elle-même avait fait d'après plusieurs ouvrages français. Il devint également suspect aux protestants à cause de sa franche adhésion à la *Ratio educationis* [2]. Le pauvre noble se trouva donc, en 1779, dénué de ressources. Que faire? Winckelmann embrassait bien le catholicisme pour aller à Rome et y contempler les chefs-d'œuvre de la sculpture antique; l'enthousiasme pour l'art et la poésie du moyen âge convertit plus tard plusieurs écrivains romantiques allemands. Le désir de rester au centre intellectuel et de continuer ses œuvres, poussa Bessenyei à se jeter, sans grande conviction, dans les bras de l'Église catholique. La conversion eut lieu dans l'église Saint-Charles-Borromée, à Vienne.

Fort heureuse d'avoir fait un prosélyte d'une telle importance, la reine qui attendait la nouvelle à Schönbrunn, lui accorda, en 1780, une pension de 2,000 florins; elle l'attacha

1. Voy. F. Széll dans l'Introduction de *Bihari remete* (L'Ermite de Bihar), œuvre posthume de Bessenyei, p. IX.

2. La *Ratio educationis* promulguée en 1777 devait réformer l'instruction publique de toute la monarchie et faire de l'enseignement « une chose d'État », comme disait la reine. Aussi les protestants craignaient-ils pour l'autonomie de leurs écoles.

pour la forme à la Bibliothèque impériale [1]. Bessenyei ne devait pas jouir longtemps de ces avantages. Joseph II le destitua en 1782, et l'ancien garde du corps fut forcé, deux ans après, de quitter le milieu où sa belle intelligence s'était épanouie, où il avait créé un courant littéraire qui ne devait plus s'arrêter. Le cœur serré, il se retire d'abord dans son village natal, puis, en 1785, sur la puszta Kovácsi, dans le comitat de Bihar, où il vécut des faibles revenus de son patrimoine et s'adonna à l'oviculture. Cependant il ne néglige point ses lectures favorites. Pendant qu'il s'applique à traduire des pages de Voltaire et de Montesquieu, il faut qu'il donne ses ordres aux bouviers et aux pâtres qui entrent dans sa pauvre demeure avec leurs bottes crottées, le fouet en main. Les gens de la puszta ne comprennent pas que le maître n'aille pas à la messe et qu'il désire être enterré, sans le secours de l'Église, sous un pommier de son jardin. De temps en temps, il quitte sa solitude pour assister à une séance de ces tribunaux seigneuriaux qu'il a si cruellement raillés dans ses écrits. Il voit avec amertume la façon dont le comitat, gouverné par les nobles, condamne les pauvres serfs pour les moindres délits. A la fois accusateurs et juges, les seigneurs convoquent à ces assises quelques amis complaisants qui sommeillent pendant l'interrogatoire et ne s'éveillent que pour prononcer la fameuse sentence : *Ego sum pro morte*. Bessenyei aurait voulu réagir, mais devenu suspect, il voit ses services refusés. Incompris de son entourage, il écrit sans cesse de nouveaux livres que la censure ne permet pas d'imprimer et qui, pour la plupart, sont encore inédits. Il s'en console en disant : « Je préfère dire la vérité en manuscrit que le mensonge en imprimé. » Dans la Préface

1. « Le seul lien qu'il ait avec la bibliothèque est de pouvoir ajouter à la signature de son nom le titre de garde de la Bibliothèque impériale », écrivait van Swieten en 1781. — Voy. F. Toldy, *A magyar költészet kézikönyve* (Manuel de la poésie hongroise), t. II, p. 16. (Ce volume donne les extraits des œuvres de l'*École française*.)

de son poème philosophique : *Les lumières de la nature* (*A természet világa* [1]), écrite en 1801, il dit :

« Je suis devenu comme le pèlerin qui erre dans le désert et qui, après avoir quitté le monde, reste seul et essuie ses larmes dans sa grande détresse. C'est ainsi que je vis dans la solitude, tournant mes regards vers les régions où les doux philosophes s'entretiennent et chassent l'ennui de la vie. J'invoque la Muse afin qu'elle chante le déclin de ma vie, comme le vieux cygne, sentant venir sa fin, exhale ses plaintes à chaque aurore. Les prairies délicieuses de ma jeunesse où Vénus m'avait conduit d'une main et Minerve de l'autre, sont changées en grande solitude où l'on n'aperçoit que les brumes d'automne et de tristes nuages.

Il regrette de ne s'être pas marié ; il pourrait maintenant avoir des enfants « dans lesquels l'homme renaît quand son cœur est déjà sans plaisir ». Trois ans plus tard, dans la Préface d'un ouvrage historique, il dira :

« Privé de tout commerce avec les hommes intelligents, ne correspondant avec personne, ne fréquentant personne et ne recevant aucun invité, l'auteur vit sur la puszta où il passe son temps en compagnie de ses livres, de ses idées et de la nature muette, ne vivant que parce qu'il ne peut mourir, se plaignant lui-même, riant du monde.

Bessenyei mourut en 1811, oublié même des écrivains. Sa tombe à Puszta-Kovácsi est restée longtemps négligée; ce n'est qu'en 1883 qu'on y éleva un modeste monument. Le comitat Szabolcs lui érigea une statue à Nyiregyháza en 1899. Le monument le plus digne de lui serait une édition critique de ses œuvres, car celles qui ont paru entre 1772 et 1782 deviennent rares et il serait à désirer que ses nombreux manuscrits conservés au Musée national de Budapest vissent enfin le jour.

1. Édité pour la première fois dans l'*Ancienne Bibliothèque hongroise* (No VII), par Jean Bokor. — 1898.

III

Lorsqu'en 1872, l'Académie hongroise fêta le centième anniversaire du renouveau littéraire, Charles Szász, dans l'*Ode* officielle fit ressortir les mérites immortels de Bessenyei :

« Ce ne sont pas tant ses écrits, dit-il, mais la manière dont il a secoué ce corps mutilé et à moitié mort qui fait la grandeur de son action... La science peut éclairer quelques esprits, même si elle s'exprime dans une langue étrangère, mais pour que les idées pénètrent toute la nation, il faut qu'elles s'expriment dans la langue nationale. C'est le mérite de Bessenyei. Et la semence fut féconde, car elle a germé malgré les tempêtes. C'est lui qui a frayé le chemin à Kazinczy, c'est lui qui a donné leur charme aux chants de Himfy ; Berzsenyi a pris sa flamme à son foyer. »

Bref, c'est un initiateur. Quoique ses œuvres ne soient pas impeccables au point de vue de la forme, elles valent beaucoup par les idées qu'elles expriment et surtout par cet esprit humain, général, français, qui fait, avec lui, son apparition dans la littérature magyare. Poète, il a surtout voulu agir par le drame, l'épître et la réflexion philosophique ; prosateur par ses ouvrages historiques et ses pensées morales. Son modèle était toujours Voltaire, le représentant incontesté de la suprématie intellectuelle que la France exerçait alors en Europe. On ne peut nier un certain parallélisme, établi avec beaucoup de finesse par M. Beöthy, entre les deux écrivains. Mais il faut se garder de pousser la comparaison trop loin. L'œuvre dramatique de Bessenyei était destinée à la lecture ; celle de Voltaire à un théâtre qui était le modèle de toute l'Europe. Voltaire avait des prédécesseurs de génie, Bessenyei devait créer une forme nouvelle pour des pensées nouvelles ; les œuvres en prose de Voltaire ont révolutionné le monde, celles de Bessenyei où il a transplanté les idées les plus fécondes de son modèle, sont restées inédites. Ce n'était pas la volonté qui lui man-

quait, mais la puissance nécessaire pour exécuter l'œuvre rêvée. Telle quelle, c'est une preuve indéniable de la « royauté » de Voltaire, reconnue non seulement sur les bords de la Sprée, mais même à la Cour de Vienne dont la souveraine avait interdit à son fils d'aller faire visite au patriarche de Ferney.

Bessenyei a écrit trois tragédies et deux comédies. Les tragédies s'intitulent : *Agis* (1722), *Ladislas Hunyadi* (1772), *Attila et Buda* (1773) ; les comédies : *Le Philosophe* (1777), *Laïs* (éditée en 1899).

L'action d'*Agis* se passe à Sparte. La communauté des biens ordonnée par Lycurgue n'existe plus. Le peuple est endetté et gémit sous les vexations des usuriers. Agésilas, conseiller du roi, l'intrigant de la pièce, est également leur victime. Il obtient des deux patriotes Agis et Cléombrote, la promesse de faire voter par une assemblée du peuple le rétablissement des anciennes lois. Le roi, Léonidas, en prend ombrage, car il craint pour sa couronne. Il fait d'amers reproches à Agis ; cependant, pour ne pas soulever la révolution il lui promet, dans l'assemblée des nobles, d'écouter la voix du peuple dont Agis est le porte-parole. Dans l'intervalle Agésilas est parvenu à se défaire de ses créanciers ; il tâche d'obtenir la faveur du roi, et l'excite contre les deux amis. Le roi se laisse persuader, il décide que s'ils ne reconnaissent leur « trahison » et n'implorent pas son pardon, ils seront exécutés comme criminels d'État. Agis et Cléombrote prévenus par leurs femmes Agiaris et Télonis — cette dernière est la fille du roi — de ce qui se trame contre eux, restent inébranlables et, confiants dans la parole du roi, ils ne veulent pas s'enfuir. C'est ce qui les perd. Cléombrote est fait prisonnier et Agis est tué par le courtisan Démocarès. Mourant, il adresse des paroles de consolation à sa femme et à sa mère. Le roi ne pouvant lui refuser son estime dit à la fin de la pièce : « Je regretterai éternellement la perte d'Agis ; malgré sa défection, son cœur était grand. »

A cette tragédie, Bessenyei a ajouté, sous le titre de *Lamentations d'Agiaris* (*Agiaris Keserve*) une scène qui pourrait être très émouvante au cœur de la pièce mais qui, séparée d'elle, ne produit que l'effet d'une faible imitation de la scène du spectre de Ninus dans *Semiramis*. La veuve d'Agis pénètre dans le mausolée où reposent les cendres de son mari. Sa douleur est immense, elle veut passer le reste de ses jours dans le tombeau et ne plus revoir la lumière du soleil. Une voix consolatrice se fait entendre et une femme couverte d'un voile s'approche. Agiaris croit à un spectre, mais c'est son amie Télonis qui lui dit de reprendre courage, ajoutant que la nature ne demande pas un pareil sacrifice. Agiaris reste sourde à ces consolations, lorsque le spectre d'Agis apparaît et lui enjoint de cesser ses gémissements et ses lamentations; il lui ordonne de se remarier et de venger sa mort. La pauvre Agiaris se soumet, et Télonis, toute heureuse, conduit son amie vers la lumière.

Le sujet de cette tragédie repose sur le récit de Plutarque [1]. Bessenyei a-t-il eu sous les yeux, outre Plutarque, des pièces françaises qui ont dramatisé ce sujet? Nous n'en savons rien. Nous trouvons une *Mort d'Agis* de Guérin de Bouscal dès 1642 et le XVIIIe siècle a fourni bon nombre de tragédies sur cet épisode de l'histoire de Sparte [2]. Gottsched, le disciple maladroit des classiques français, a fait représenter également une tragédie Agis (1745), qui n'était pas inconnue à Vienne. La critique a démontré que Bessenyei n'a suivi servilement, aucune de ces pièces; il a voulu créer une tragédie originale, mais sa grande inexpérience de la scène l'a trahi. Seule la langue montre par endroits une

1. Voy. B. Lázár : *Agis dans la littérature universelle*, E. Philol. K. t. XIV (1890) et Programme du lycée de Budapest (VII, arr.) 1894; l'Introduction à la réimpression de cette pièce dans *l'Ancienne Bibliothèque hongroise* No XIII. — 1899, par le même. — G. Rózsa : *Bessenyei mint drámaíró* (Bessenyei dramaturge, 1893 (brochure).

2. Les pièces de Laignelot (1779) et d'Alfieri (1786) sont postérieures à celles de Bessenyei. — Agis fut considéré, au XVIIIe siècle, comme un roi qui veut introduire des réformes, comme un despote touché par « les lumières ».

force d'expression inconnue jusqu'alors. On doit aussi remarquer l'emploi de l'alexandrin qui, à partir de 1772, resta pour longtemps le mètre de la poésie dramatique. Tel est le double mérite de cet essai. Les tirades contre les rois faibles et mal conseillés, contre les prêtres qui trompent le peuple, contre les courtisans qui paralysent les efforts des ministres et surtout la scène du Mausolée trahissent suffisamment la lecture de Voltaire.

Après avoir traité un sujet étranger, Bessenyei a cherché dans l'histoire nationale quelques épisodes pour les dramatiser à la façon des tragédies françaises. Les épisodes dramatiques ne manquent pas, il fallait seulement le talent nécessaire pour leur donner la vie. Ce don fut refusé à Bessenyei et on ne peut louer que sa justesse de vue dans le choix des sujets. Son *Ladislas Hunyadi* est encore plus faible qu'*Agis*. Ce n'est qu'une suite de tableaux qui s'enchaînent à peine. Pourtant quel beau sujet de tragédie que le sort du fils aîné du grand Hunyadi ! Exposé aux intrigues des ennemis mortels de sa maison, il se débarrasse de l'un, Czilley, et est trahi par l'autre, Gara, qui obtient du faible roi, Ladislas V, sa condamnation à mort. Le récit émouvant de son exécution fait couler les larmes alors même qu'on la lit dans les livres d'histoire ; il n'émeut nullement dans la pièce de Bessenyei où un inconnu se précipite sur la scène et annonce la chose en quelques mots.

Le conflit tragique, pourtant, est tout indiqué dans cet épisode de l'histoire nationale. C'est l'intervention de l'étranger dans les affaires du pays qui amène la catastrophe. Le roi n'est pas de race hongroise, les Czilley sont originaires de Styrie ; l'élément national, représenté par Hunyadi, lutte contre eux et, si le frère aîné est exécuté malgré la promesse du roi, le cadet, Mathias, monte sur le trône. Un sujet analogue a donné, cinquante ans plus tard, au théâtre hongrois, sa meilleure tragédie. *Bánk-bán* de Katona. Malheureusement Bessenyei manquait de tout ce qui fait le poète dramatique. Sa seule fin était d'exprimer des pensées et des sentiments éle-

vés dans une langue « polie ». Il croyait que pour faire une tragédie il suffisait que « les personnages parlassent avec convenance ».

La troisième tragédie *Attila et Buda* raconte la lutte fratricide des deux frères, épisode du « Cycle des Huns » que le poète Arany a évoqué dans son épopée puissante *La mort de Buda* (1864). Le sujet se prête à un drame poignant ; on pourrait montrer « le fléau de Dieu » luttant contre son frère, puis le tuant traîtreusement et mourant enfin étouffé par le sang. L'intrigue tragique dans cette pièce se trouve nouée par la belle Emésia, fiancée de Buda. Attila voudrait la marier à son fils Csaba, lui assurant ainsi le trône. Pour cela Buda, le héros éponyme de la future capitale hongroise, doit disparaître. Mikold, la femme d'Attila, intervient en sa faveur, mais l'intrigant Alus excite le roi contre le jeune héros. Le roi charge Alus de s'emparer de Buda, mais lorsqu'il veut s'acquitter de cette commission il est honteusement chassé ; alors le roi tue lui-même son frère. Le spectre de Buda apparaît en plein jour à Emésia ; il demande vengeance. Attila devient inquiet, un prêtre lui annonce le châtiment prochain. « Le sang de ton frère crie vers le Ciel ; son innocence implore les dieux. Ta vie est perdue, ta couronne se flétrit, ton trône tombera en ruines. Tu ne régneras pas sur la Pannonie et ton peuple décimé retournera en Scythie. Toi et Alus vous serez tués et vous tomberez victimes de la colère divine. » Cette prophétie s'accomplit rapidement. Attila meurt au milieu d'un festin ; Alus, le traître, est tué par Csaba.

Bessenyei, en composant ses tragédies, avait devant les yeux celles de Voltaire. Comme lui, il observe les règles classiques de l'unité de temps et de lieu et se sert de l'alexandrin. Mais l'influence de l'auteur français se trahit surtout dans les tirades hardies imprégnées de la philosophie des lumières, dans les attaques contre le clergé et les institutions de l'Etat, dans la révolte contre la tyrannie des Dieux. C'est la *politique* qui est le vrai ressort de ces œuvres, non pas l'amour. Les antithèses spirituelles y foisonnent ; héros et

héroïnes débitent des maximes morales sur le vice et la vertu, la destinée humaine, les passions, la gloire. *Tancrède* et *Adélaïde du Guesclin* avaient appris à l'auteur hongrois que l'histoire nationale pouvait également fournir des sujets tragiques. Dans l'emploi des spectres le disciple n'est pas plus adroit que le maître. Le spectre de Buda apparaît en plein jour ; non seulement Emésia le voit, mais aussi Csaba et toute l'assemblée [1]. Les meurtres se commettent tantôt sous les yeux des spectateurs, tantôt derrière la scène.

Après avoir imité Voltaire, Bessenyei traduisit, un peu librement, le *Triumvirat*, pour montrer qu'on peut exprimer en magyar « la force, la majesté et la profondeur ». Les trois premiers actes sont traduits en vers, les deux derniers en prose [2]. La même année il édita la traduction de *Mahomet* faite par Zechenter [3].

Les tragédies de Bessenyei ne furent jamais représentées même lorsque, vingt ans plus tard, on joua en hongrois à Bude. Sa comédie *Le philosophe* (*A philosophus*, 5 actes en prose) écrite en 1777 fut jouée trois fois en 1792 ; la première fois « on refusa du monde » et la recette monta à 345 florins, mais à la seconde représentation elle tomba à 102 florins, ce qui prouve que le public qui, par patriotisme, voulait voir une pièce originale, s'aperçut très vite qu'elle n'avait pas beaucoup de valeur, malgré le personnage très réussi d'un hobereau magyar. En effet, le *Philosophe* est tout en dialogues, sans nœud ni dénouement, à moins qu'on ne considère comme action, le

1. Bessenyei n'avait-il pas lu la *Dramaturgie* de Lessing, notamment la critique de Séminaris ? Il est vrai qu'en Hongrie la *Dramaturgie* ne fut connue et appréciée que vers le commencement du XIXe siècle, mais elle était assez répandue à Vienne où Sonnenfels, dans ses *Briefe über die wienerische Schaubühne* (1767-1769), s'en est inspiré. En tout cas Bessenyei ne dut guère subir l'influence de Lessing, puisque malgré tout Voltaire resta son idole.

2. *A hármas vitézek vagy Trium-Viratus,* Voltaire szerint (d'après Voltaire) 1779.

3. Ce même Zechenter a traduit assez platement d'ailleurs : *Adélaïde du Guesclin* (selon la transcription phonétique en usage à cette époque : *Geklen Adelaida*) 1772 : *Horace* de Corneille (1781,) *Phèdre* (1775) et *Mithridate* (1781) de Racine.

changement qui s'effectue un peu brusquement dans le caractère des deux principaux personnages. Cette comédie, qu'on a cru longtemps originale, est imitée de Destouches. Placé par Lessing au-dessus de Molière, le théâtre de Destouches était fort goûté dans ce temps-là à Vienne. On jouait surtout le *Philosophe marié*, *le Glorieux*, le *Dissipateur*, *le Tambour nocturne*, qui étaient également au répertoire de Hambourg.

Bessenyei eut recours à une comédie moins connue que les précédentes : *L'homme singulier*, représentée pour la première fois en 1764[1]. Destouches disait dans son *Avertissement* qu'il montrait dans cette pièce « un caractère assez neuf et très fertile en instructions : car il ne faut pas s'imaginer que l'Homme singulier soit une nouvelle espèce de Misanthrope ; rien n'est plus différent. Son tic, à la vérité, est de haïr les modes et les mœurs du temps, mais ce tic ne le rend point l'ennemi des hommes... Ses actions, dans le cours de la pièce, sont conformes à ses discours, et on ne peut pas voir un caractère plus humain... Il est doux, tendre, compatissant ; il regarde les hommes en pitié, sans se fâcher contre eux et n'a point d'autres défauts que la singularité qui rend ses pensées, ses actions, ses projets ridicules, quoique la raison et la vertu en soient le fondement. » Il se nomme le comte de Sanspair et dit au marquis d'Arbois dont la fille, une jeune veuve, a conquis son cœur : « L'honneur, la probité, la candeur, la sagesse, feraient naître en mon cœur la plus vive tendresse » (Acte I, scène 4). En vrai philosophe égalitaire il ajoute : « Dans le plus vil objet je les adorerais — Et pour le rendre heureux je me sacrifierais. » En parlant à son valet Pasquin (acte II, scène 5) il accentue encore mieux ses principes sur l'égalité. « Un homme en vaut un autre, à moins que par malheur l'un d'eux n'ait corrompu son esprit et son cœur. » Sanspair épouse la comtesse, le jeune comte d'Arbois, léger mais brave cœur, après avoir effrayé son

1. Voy. G. Petz : *Bessenyei et Destouches*, dans E. Philol. K. 1884.

rival, le rustique baron de la Garouffière, épousera Julie, la sœur de Sanspair.

Bessenyei, tout en s'inspirant de cette pièce, ne l'a pourtant pas servilement imitée. Il nous présente trois couples amoureux au lieu de deux ; le plus intéressant est, sans contredit, celui que forment Parménio et Sidalis, deux jeunes disciples des philosophes français qui ont sans cesse Rousseau et Montesquieu à la bouche. Ces couples se rencontrent chez la veuve Erestra, à laquelle Bessenyei a donné le rôle du marquis d'Arbois. D'action il n'y en a point. C'est uniquement le tableau d'une société polie, instruite, où les affaires de cœur elles-mêmes sont traitées d'après les principes des philosophes. Pour opposer à cette société bien élevée, que l'auteur a pu observer à Vienne, la petite noblesse arriérée de son pays, il a créé le type de Pontyi [1], dont l'ignorance, les manières rudes et le parler rustique détonnent dans cette société polie. Pontyi est un de ces Magyars qui vivent sur leurs terres, isolés du reste du monde, ne lisent jamais un livre et ne savent même pas ce qui se passe autour d'eux, encore moins au-delà des frontières du pays. Ils apprennent par leur cocher les nouvelles les plus extravagantes sur la guerre des Turcs et des Persans, croient que l'on peut aller en Amérique sur un pont, craignent toute innovation et choquent la bonne société par leurs expressions crues. Pontyi possède encore moins d'instruction que le valet de Parménio, Lidas ; celui-ci au moins, quand il veut écrire un billet doux à Lucinda, servante de Sidalis, se sert des poésies du poétereau Jean Kónyi que Bessenyei a peut-être eu tort de trop ridiculiser. Car ce soldat qui, dans les loisirs que lui laissait son service, trouva moyen de traduire en magyar « Les contes de ma mère l'Oie, » « l'Oiseau bleu » de la comtesse d'Aulnoy et même du Marmontel, semant ses

1. La pièce fut jouée souvent sous le titre *Pontyi* ; cette figure exerça une certaine influence sur les pièces de Gvadányi, Charles Kisfaludy et Gaal. Voy. P. Gyulai, Introduction à la réimpression du *Philosophe* dans : *Olcsó Könyvtár* (Bibliothèque bon marché), 1881.

traductions de nombreuses poésies d'un style baroque et rustique, ne méritait pas d'être ainsi tourné en ridicule sur la scène. Mais Bessenyei habitué au style noble et à la grâce française déclarait la guerre à tout ce qui sentait la rusticité magyare. De là son ironie amère dans la peinture du caractère de Pontyi ; par là aussi s'explique pourquoi il s'est écarté sensiblement de son modèle français dans la manière de représenter le Philosophe. Tandis que Destouches le ridiculise légèrement, Bessenyei le peint avec tant de sympathies que nous pouvons facilement y reconnaître le portrait de l'auteur lui-même. Il est vrai qu'il ne lui fut jamais donné d'épouser une femme de l'esprit de Sidalis et il le regretta toujours, surtout dans sa vieillesse. La Préface du *Philosophe* est très curieuse sous ce rapport :

« Nobles jeunes filles, dit-il, n'accusez pas ma jeunesse d'infidélité, si mon cœur n'a pu se décider ni au mariage, ni aux épanchements amoureux. Croyez m'en, je suis votre fidèle adorateur, mais les péripéties et l'étude m'ont rendu triste. Laissez-moi vivre, lire et écrire dans ma solitude. Si je ne peux pas être Parménio, prenez cette petite œuvre comme gage ; que vous versiez des larmes sur mon sort ou que vous en riiez, je ne m'en soucie pas ; je resterai malgré tout votre fidèle dévoué. »

Sa comédie intitulée *Laïs* (5 actes en vers), éditée tout récemment [1], montre également l'influence de la comédie française du XVIIIe siècle. Laïs est une jeune fille bien capricieuse. Elle ne veut pas se marier, pourtant elle a trois prétendants : le premier, Hippodon, est ministre ; le deuxième, Koukoulini, est un bourgeois, riche et benêt, que sa mère, la veuve Pomó, arrive à faire anoblir pour qu'il puisse prétendre à la main de Laïs ; le troisième est le pauvre Pélosis, qui n'a pour lui que son esprit et son mérite. Laïs, pressée

1. D'après le seul manuscrit conservé à la Bibl. de l'Académie hongroise, par B. Lázár : *Ancienne Bibliothèque hongroise* n° XVI, 1899. — L'original français a été vainement recherché par Rózsa dans les œuvres de vingt-trois écrivains comiques du XVIIIe siècle.

par Hippodon, lui demande d'abord de démissionner, car elle n'aime pas les situations qui dérobent les maris à leurs femmes. A Koukoulini elle trouve des manières trop grossières et, après bien des hésitations, elle accorde sa main à Pélosis. L'intrigue de la pièce est bien mince et les scènes bien mal reliées entre elles. Les domestiques seuls mettent un peu d'animation dans la comédie : Tulipan, le valet du ministre qui exploite la veuve entichée de noblesse et lui fait payer très cher le parchemin convoité ; Colombine, la servante de Laïs qui sert d'intermédiaire entre sa maîtresse et les prétendants, sont des figures bien connues dans la comédie française. Le bourgeois enrichi par le commerce et qui veut entrer dans la bonne société n'y était pas inconnu non plus. Cependant Bessenyei a donné tant de traits magyars à la peinture de Koukoulini et de sa mère que ces deux personnages font l'effet de créations originales. Il s'est montré également original dans la peinture de l'héroïne, car la comédie française n'admet pas cette liberté d'allure chez une jeune fille. Laïs ressemble plutôt aux veuves de Marivaux qui, entourées de prétendants, suivent le penchant de leur cœur. Elle n'a ni père, ni tuteur ; elle agit trop à sa guise pour être calquée sur un modèle français. Le poète, tout en se mouvant dans le cadre de la comédie du XVIIIe siècle, a su donner à cette jeune fille quelques traits magyars.

Bessenyei en écrivant ses pièces ne pouvait guère penser à les faire représenter, car il n'y avait pas encore de théâtre hongrois. Nous devons donc les considérer comme de purs exercices qui tendaient à assouplir la langue tout en l'appropriant à la poésie dramatique et à l'expression des sentiments nobles. L'auteur a voulu, en même temps, dissiper les préventions de certains de ses compatriotes qui considéraient le théâtre comme une école de dépravation.

IV

Les autres œuvres poétiques de Bessenyei, tout en attestant qu'il a subi l'influence de Voltaire et de Rousseau, sont supérieures à ses pièces. Il est tout naturel qu'il n'atteigne pas du premier coup la perfection, que sa langue n'ait pas encore la couleur, la fraîcheur que dans son *Himfy*, Alexandre Kisfaludy, le meilleur poète lyrique de ce groupe, saura lui donner à la fin du siècle ; mais il s'y trouve des passages qui font preuve d'une élévation d'idées, d'une pénétration de la nature, tout à fait remarquables. C'est rarement le cœur qui parle dans ces poésies, seule la mort d'une belle danseuse du théâtre de Vienne, Delfén, a pu lui arracher quelques accents émus. Il se plaît à exprimer des idées philosophiques et morales, comme nous en trouvons dans les Epîtres de Voltaire et dans son adaptation du poème de Pope : *Discours sur l'Homme*. Le poète hongrois se meut à l'aise dans ce cercle ; il juge avec raison que la Muse magyare, qui jusqu'alors n'avait fait entendre que des plaintes patriotiques ou des chants religieux, doit tendre à exprimer des idées plus humaines, plus générales. Il avait une haute idée du rôle de la poésie ; il savait ce qu'un poète doit exprimer et, faute de pouvoir le faire lui-même, il en a au moins donné l'idée dans une épître à son ami Barcsay, lui aussi membre de la garde royale :

« Quand l'âme d'un bon poète s'émeut, il appelle son cœur à la rescousse et met tout en mouvement. Il porte la dignité dans les lois qu'il annonce ; l'amour sourit dans ses doux sentiments. Il embrasse tout ce que veut la nature et ne se met point en guerre contre l'ordre éternel. Un pays est trop étroit pour qu'il y confine sa demeure ; il habite la nature entière : sa patrie est le monde et il en subit joyeusement les lois, dussent-elles faire saigner son cœur. De même que le rossignol qui, joyeux, se pose sur une branche verte et attend le gai soleil en chantant à plein gosier et dans son émotion chante si longtemps qu'il ensanglante sa petite langue et fait d'inconscients efforts, car ainsi le veut la

nature : de même le poète, s'appuyant sur le casque de Mars, posant sa droite sur le bouclier de Phébus, s'avance en souriant vers le Parnasse entouré de ces deux divinités, et de là, contemplant le monde, chante avec des soupirs, les combats et l'amour. Lui aussi fait des efforts, comme le rossignol, comme lui perd son sang et réjouit les autres par sa mort ».

Un sentiment très vif des beautés de la nature se manifeste dans la description du couvent de Máriavölgy, situé au milieu des forêts; dans la peinture des bords de la Tisza, quand les rayons du soleil levant dorent les herbes, que le brouillard se dissipe, que la rosée perle sur les feuilles des saules que, tout à coup, la nature se réveille de son sommeil :

« Les forêts retentissent de mille sons, les oiseaux gazouillent avec les gais chasseurs, les chiens aboient, le cor de chasse au loin résonne, les arbres gémissent sous la cognée, la barque du pêcheur glisse sur l'eau; il cherche sa proie sur le terrain brumeux ».

Les tristesses de l'hiver, puis la joie du renouveau, le spectacle varié de le nature à laquelle le poète avait voué un véritable culte (« car elle est la vérité dont il ne faut jamais s'écarter; elle alimente ton sang, remplit ton cœur et règne sur ta raison ») font l'objet d'autres pièces fugitives. Elles sont remarquables parce qu'on y perçoit pour la première fois en Hongrie, l'influence de Rousseau. D'autres poésies décrivent la danse de Mlle Delfén « dont la vue fixe la pensée et la réflexion », les fêtes d'Esterház données par le riche magnat en l'honneur de l'ambassadeur français à Vienne, qui fut reçu et amusé « à la française » en terre hongroise; l'incendie de Debreczen où nous retrouvons les réflexions de Voltaire lors du tremblement de terre de Lisbonne.

La Muse de Bessenyei est cependant la Raison ; elle l'inspire plus souvent que les beautés de la nature; elle est son guide dans les poèmes de longue haleine. Mais le disciple de Voltaire s'arrête au seuil de la révélation. Tout en reconnaissant un seul christianisme et en se moquant des prêtres, de la superstition et des symboles extérieurs du culte, il ne se risque pas

à critiquer la foi elle-même. Au fond de toutes ses poésies on trouve l'amour de la patrie et le désir ardent de la voir participer au mouvement intellectuel des autres peuples qui, eux, chantent ces belles choses dans leur langue nationale. De même que Voltaire avait adapté l'*Essay on man* de Pope, l'écrivain magyar a pris ce poème didactique et l'a arrangé à son goût[1]. Ne sachant pas l'anglais, il est tout naturel qu'il se soit laissé guider par la version française. Cependant l'*Épreuve de l'homme* n'est pas une pure traduction; elle s'écarte sensiblement de Voltaire et de Pope quoiqu'elle s'inspire d'eux. Bessenyei écrivait à ce propos à son ami Barcsay :

« Beaucoup de monde croit que j'ai traduit ce poème de Pope; tu sais que ce n'est point une traduction. J'ai seulement puisé l'inspiration dans l'auteur anglais, mais mes pensées sont beaucoup plus nombreuses que les siennes. »

Ce poème est la glorification de la philosophie optimiste. Le véritable objet des recherches humaines c'est l'homme, capable de trouver son bonheur dans ce monde ; le mal est nécessaire; toutes les dissonances forment, en s'unissant, une harmonie parfaite; le vrai bonheur est dans les bonnes mœurs. L'homme perdu dans le doute ne peut être guidé que par la nature :

« Il existe dans l'homme un bon sens inné, que ni diable, ni enfer ne peuvent lui arracher; quelques persécutions que lui fassent subir les meurtriers de l'esprit, les doctes qui se révoltent contre la nature, l'esprit conserve malgré tout son saint tribunal et instruit l'homme des vérités qu'il renferme »,

1. *Az embernek próbája*, 1772. Une seconde rédaction (encore inédite, manuscrit Quart. Hung. 136 du Musée national de Budapest) diffère sensiblement de la première. Bessenyei, qui écrit pour des ignorants, comble les lacunes que Pope a laissé subsister. — Voy. Závodszky, ouvr. cité, p. 136. — Les ouvrages anglais furent traduits, à cette époque, d'après des traductions françaises.

dit ailleurs le poète. Ce culte de la raison et de la nature rend Bessenyei souvent injuste envers les anciens. La préface de ce poème est très caractéristique sous ce rapport. Elle détonne avec le culte de la littérature latine, le seul que la Hongrie du XVIIIe siècle connût. Bessenyei est le porte-paroles des modernes. Virgile, si souvent traduit et imité, ne le contente plus :

« Il est vrai, dit-il, que si nous ne regardons que la langue, la nature, la description des animaux, nous devons l'admirer, mais dès que nous y cherchons la science et la philosophie, nous ne pouvons plus le louer. Dans cent vers de Pope, il y a plus de philosophie que dans mille de Virgile... Mais parce que les anciens ont été nos maîtres nous leur subordonnons les modernes, même quand ceux-ci les dépassent. »

Dans l'œuvre considérable de Bessenyei nous ne trouvons, en effet, nulle trace d'études anciennes. Il est le premier représentant des *humanités modernes* et principalement des humanités françaises. Il n'a traduit que le premier chant de la *Pharsale* de Lucain [1], encore ne s'est-il pas servi du texte latin, mais de la traduction de Marmontel et comme l'écrivain français il l'a traduit en prose, ce qui est tout à fait contraire aux habitudes magyares.

Dans sa solitude, l'ancien garde du corps a continué ses méditations sur l'homme et la nature. Il a consigné son testament philosophique dans un manuscrit énorme auquel il a travaillé sept ans (1794-1801) et qui ne devait voir le jour qu'en 1898 [2]. Il l'a intitulé : *Les lumières de la nature ou la saine raison*, titre qui indique suffisamment l'esprit de cette compilation en 10,405 vers. Ce poème prend l'homme dès sa naissance, l'accompagne à travers toutes les positions sociales, le montre en rapport avec la nature environnante, en lutte avec les passions sociales, religieuses et politiques, le conseille et le dirige en tant qu'il est membre d'une

1. *Lukanus elsö Könyve*, 1776.

2. *A természet világa vagy a józan okosság*, édité par Jean Bokor (*Ancienne Bibl. hongroise* n° VII).

famille et d'un État et ne le quitte qu'au moment de sa mort. Bessenyei se propose moins, en ramenant tout à la nature, de prouver l'existence de Dieu, qui pour lui ne fait point de doute, que de mettre en lumière l'harmonie qui règne dans le monde. Il n'est pas le philosophe d'une seule école, il n'a même pas de système préétabli. Il suit, d'une part, Voltaire dans ses raisonnements sur le bien et le mal, sur les lois immuables de la nature, sur la responsabilité et l'immortalité de l'âme et dans sa lutte contre le matérialisme ; d'autre part, il anime, en y mettant de son cœur, ces froids raisonnements. Il combine Voltaire avec Rousseau en abordant les grandes questions de la vie avec toute la chaleur de son âme. La religion occupe aussi chez lui plus de place que chez eux. Dès qu'il regarde le monde, il a la preuve de l'existence de Dieu, et cette existence lui inspire une grande sérénité en face du mal. Il raisonne en optimiste :

« Il n'y a pas de bonheur constant sur la terre, mais il n'y a pas non plus de malheur éternel. Le plaisir et la douleur habitent ensemble ; il n'y a pas de repos sans peine préalable. Si tu te reposais toujours, tu n'éprouverais jamais le repos et en dormant éternellement tu ne dormirais point. Tu es toi-même ton ange et ton démon ; tes peines, tes plaisirs sont le châtiment et la récompense de ton sort... Sache qu'il n'y a pas de douceur sans amertume, point de santé sans maladie. »

Le progrès de l'esprit humain fortifie l'homme dans sa lutte contre le mal et rend ainsi sa vie plus heureuse. La Providence ne contrarie point les lois de la nature et s'identifie avec elles.

Souvent l'âme calviniste de Bessenyei se révolte contre cette philosophie dont il se fait l'interprète ; souvent, par une note, il réfute ce que le vers a proclamé, mais il lui est si difficile de s'écarter de son cher Voltaire ! Il lui sacrifie même le dogme de la prédestination. Il est pour la liberté de la volonté : nier cette liberté, c'est nier notre personnalité. D'ailleurs, les religions comme les institutions sociales et les mœurs, se développent et changent et ne sont

pas exemptes d'erreur. Nous devons nous attacher à notre religion, mais l'imposer aux autres est un crime. Avec les progrès de la science se développe la tolérance et par cela même la vertu et le bonheur. Les religions sont multiples, mais les actions ne peuvent être que bonnes ou mauvaises. La vraie religion est sereine et riante ; elle n'est pas opposée à la tranquillité et à la douceur ; ses lois ne sont pas cruelles, ni gênantes. La tolérance est la bonté naturelle de l'âme ; le fanatisme n'est que scélératesse. Aussi s'en détourne-t-il avec horreur toutes les fois qu'il en trouve des exemples dans l'histoire. Mais ce n'est pas contre le clergé qu'il se révolte, c'est contre l'Ancien Testament et contre l'esprit du peuple juif. Partout nous retrouvons les idées chères à Voltaire, sauf vers la fin de son poème quand il parle de l'âme et de l'immortalité. Pour Voltaire nous nageons dans une mer et nos yeux ne voient pas la côte : Bessenyei croit fermement que cette côte existe. Au milieu des doutes dont son âme est tourmentée c'est un port de salut :

« O immortalité ! douce consolation ! espoir fugitif ! gloire, croyance et foi ! Objet de notre morale, majesté divine, instinct de notre âme, félicité éternelle ! Heureux celui qui croit en toi et dont l'âme repose en toi sans douter !

Ce long poème qui, dans l'esprit de Bessenyei, devait éclairer et instruire, resta en manuscrit. La censure sous François II était trop ombrageuse pour permettre l'impression de pareilles œuvres. Aujourd'hui qu'on peut lire ce poème, on voit que l'auteur, tout en parlant de l'homme, en général, a surtout en vue son pays. Dans les parties concernant la société, la culture de l'esprit, la langue nationale, il prodigue des conseils dont ses contemporains auraient pu profiter.

Le poème de Voltaire qui a le plus occupé et charmé les écrivains magyars de cette époque est la *Henriade*. Son influence sur la poésie épique se fait sentir jusqu'au commencement du XIXe siècle. Elle a servi de modèle à Besse-

nyei dans son épopée en six chants : *Le roi Mathias* [1]. Si pour Voltaire, l'idéal du bon roi est Henri IV, pour l'écrivain hongrois c'est Mathias Corvin (1458-1490), qui unissait la gloire militaire à l'amour de la science, s'entourait de savants et d'écrivains et avait réalisé un des vœux les plus chers de Bessenyei : la création d'une société savante. Cette épopée suit plus rigoureusement l'histoire que la Henriade. Elle raconte les guerres de Mathias contre les Tchèques, ses querelles avec son oncle Michel Szilágyi, sa campagne de Turquie, récit où se trouvent quelques belles descriptions de bataille et s'arrête à l'année 1468. Nombreuses sont les réflexions sur les misères de la guerre et sur l'inutilité des luttes religieuses. Nous y trouvons, comme dans le modèle français, l'allégorie et le rêve. La *Nature,* cette grande déesse de Bessenyei, demande secours à Dieu contre les belligérants, car elle craint qu'on ne respecte plus ses lois. Mathias, en revenant blessé de Moldavie, a un rêve en tout semblable à celui de Henri IV. L'âme de Szilágyi lui fait visiter les ombres de ses aïeux. Au séjour des ombres, il voit le roi André II (1205-1235) croisé, qui lui dit l'inutilité de ses combats en Terre-Sainte. Il exhorte Mathias à faire la paix, à rendre le peuple heureux et à éviter les mauvais conseils :

« La gloire des guerres est nulle si la raison n'en est pas divine. Sois homme, regarde la nature et apprends à connaître le genre humain. N'attaque pas celui qui ne pense pas comme toi car tu n'es pas responsable de ses croyances. »

L'âme du grand Hunyad lui parle dans le même sens. Podiébrad prononce un discours véhément contre Rome qui, dans son fanatisme, arme chrétiens contre chrétiens. L'archevêque Jean Vitéz, le grand humaniste, se fait l'avocat de la

1. *Mátyás Király*, composé vers 1778. Manuscrit de la Bibl. de l'Académie hongroise. Quelques fragments en ont paru dans le *Musée magyar* de Bacsányi, t. I, (1788-1789).

tolérance et engage le roi à faire la paix avec le roi de Pologne, Casimir. Mathias y consent, l'ange de la paix descend sur son armée et le démon de la guerre s'enfuit.

C'est là une première, mais encore bien faible imitation de l'épopée voltairienne en Hongrie. La Henriade ne tarde pas à être traduite [1] et à inspirer des épopées d'un souffle plus fort, notamment la *Hunnyade* de Palóczi Adam Horváth (1787).

V

L'œuvre en prose de Bessenyei, en grande partie inédite, montre encore mieux l'influence exercée par la philosophie française au XVIIIe siècle. Elle se compose de deux romans, de plusieurs travaux historiques, de quelques recueils et discours et d'un ouvrage récemment publié sous le titre : *L'Ermite de Bihar* [2].

Le premier roman ne nous est connu que par la traduction hongroise que le jeune Kazinczy en fit étant encore élève à Sárospatak ; il l'intitula : *La conversion à la religion chrétienne des américains Podotz et Casimir* (1776). L'original en est perdu, on croit qu'il était écrit en allemand et portait le titre : *Die Amerikaner*. Podotz et son fils Casimir, nés en Amérique où ils adoraient le soleil, sont jetés tout à coup dans le pays des Mahométans. Ils continuent à y célébrer le culte du soleil dont les effets bienfaisants sont décrits dans quelques belles pages, les meilleures de tout le roman. Les Musulmans veulent les convertir et les amènent à Constantinople ; les Américains sont frappés de l'ignorance absolue dans laquelle les prêtres maintiennent le peuple. Le grand mufti a beau les catéchiser, Podotz déclare que Mahomet n'est

1. Par Péczeli en 1786, par Szilágyi en 1789.

2. *A bihari remete vagy a világ igy megyen* (L'Ermite de Bihar ou Ainsi va le monde) édité par F. Széll. Debreczen, 1894.

qu'un imposteur. Cette déclaration excite la colère des prêtres qui commencent à les frapper. D'autres Américains déjà convertis et vivant à Constantinople comme esclaves se révoltent contre les muftis et en tuent un grand nombre. Podotz et Casimir se sauvent de la ville. Ils rencontrent un moine qui s'intéresse à eux et les comble de bienfaits. Ils embrasseront le christianisme, car comme dit le petit Casimir : « Cet homme sert un bon prophète, car il est humain, bon et miséricordieux. » — Ce petit roman a dû plaire à l'entourage de Marie-Thérèse, car il oppose le fanatisme des Turcs à la bonté des chrétiens ; la cruauté des uns à la charité des autres. Il s'inspire de Voltaire dont l'*Ingénu* vient également du Canada et au *Mahomet* duquel Podotz a emprunté ses invectives contre le prophète.

Le roman à thèse philosophique et sociale fait ainsi son apparition, grâce à Voltaire, dans la littérature magyare. Bessenyei et ses imitateurs feront aussi beaucoup voyager leurs héros qui viendront tantôt de l'Amérique, tantôt de l'Asie et ne seront au fond que des Hongrois. Ils parleront de tolérance avec Bessenyei, prêcheront la suppression de l'esclavage dans les récits de Pierre Vajda, vers 1840, jusqu'à ce qu'enfin l'école romantique donne au roman une forme nouvelle.

Le second roman de Bessenyei : *Le voyage de Tariménès* est encore inédit [1]. Ecrit vingt ans après sa conversion au catholicisme, loin de la Cour, dans sa solitude de Bihar, ce roman est le fruit de nombreuses lectures et de méditations. Il expose un conflit entre la tradition et la philosophie des lumières, entre la vie sociale des Hongrois à la fin du XVIIIe siècle et les idées réformatrices qui hantaient l'écrivain. C'est une imitation de *Candide* [2] et de l'*Ingénu*, mais une imitation lourde et très délayée. Elle manque de concision et le récit

1. *Tarimenes utazása*, Mscrit Quart. Hung. 1016 de la Bibl. du Musée national de Budapest, mais qui ne contient que les livres IV et V; le texte intégral des trois premiers livres fut acquis par le Musée en 1886. — Voy. sur ce roman, Beöthy, ouvr. cité, II, p. 303 et suiv.

2. Un anonyme a donné une traduction de *Candide* en 1793.

est mal adapté à la thèse soutenue. L'écrivain magyar disserte trop ; son roman est un recueil de discussions politiques, philosophiques et religieuses. Ses personnages sont des entités et non pas des caractères. Cependant au milieu de ces dissertations on trouve quelques pages empreintes d'une grande mélancolie et surtout quelques satires qui ne manquent pas de vigueur.

Il est facile de substituer les noms historiques aux noms bizarres dont Bessenyei a affublé ses héros. Ce roman est la glorification de Marie-Thérèse sous le nom d'Arténis ; Buzorkan est Frédéric II ; Trezéni est van Swieten, le sage conseiller de la reine qui a réformé l'instruction publique dans le royaume ; Kantakuczi est Bessenyei et Ténéri n'est autre que Schönbrunn [1].

L'antique manoir de Tariménès à Médénia tombe en ruine, pendant que le maître écrit l'histoire des temps anciens. Il cherche un précepteur pour son fils, le jeune Tariménès et le trouve en Koukoumedonias, pastiche de Pangloss, qui sous un pédantisme calviniste, cache beaucoup de bon sens. Le maître et l'élève commencent leur voyage. Ils arrivent d'abord à Puczufalu chez Kantakuczi dont la conversation pleine d'ironie et de scepticisme montre Bessenyei, désabusé, retiré du monde, au milieu de ses pâtres et de ses bouviers, dans sa demeure délabrée où le vent souffle au travers des vitres cassées, où les fauteuils n'ont que trois pieds. Un chien pelé couché à ses pieds est le symbole vivant de la pauvreté. Le vieux philosophe a tracé dans ces pages un tableau mélancolique de sa retraite. Les voyageurs quittent la puszta et arrivent au château de la reine Arténis. Ténéri-Schönbrunn, le Versailles de la Cour de Vienne avec ses splendeurs et ses belles princesses, excite leur étonnement, mais la reine surtout les charme. Sachant que les étrangers sont venus pour étudier la loi et la religion de son pays, elle leur tient des dis-

1. Ténéri est une réminiscence de Vénéri, près de Turin, que Bessenyei avait vu lors d'un voyage en Italie et dont il décrit le charme dans *Holmi* (Mélanges), 1779.

cours fort intéressants : « La puissance est plus forte quand elle est plus juste ; plus stable quand elle est plus clémente. En vain le roi est glorieux si le peuple gémit sous le joug. Toute la philosophie du monde ne peut persuader à un homme affamé qu'il est rassasié. Celui-là seul gouverne vraiment dont le pays prospère et qui prodigue les biens à son peuple. » Le lendemain arrive le sage du pays, Trézéni, le soutien du trône, le voltairien Van Swieten que la reine consulte volontiers malgré l'opposition des jésuites. Il n'est pas venu seul, il a avec lui le sauvage Kirakadès qui veut s'initier aux progrès de la civilisation. C'est l'Ingénu de Voltaire. Dans ses questions continuelles, dans son étonnement on sent percer la satire contre les cérémonies de la Cour, contre le mariage, les théologiens et les abus du pouvoir. Trézéni conduit les trois étrangers dans sa demeure isolée et commence leur instruction. Il disserte, en voltairien qu'il est, sur les rapports de la civilisation et de la nature, sur les devoirs de l'homme, sur le fondement de la société civile, sur l'essence de la religion et de ses cérémonies. Il parle de l'influence bienfaisante de la science, du contentement dans les limites de la nature et dissipe les doutes qu'expriment ses interlocuteurs.

Les discussions politiques nous montrent que l'idéal de Bessenyei était la monarchie constitutionnelle ; une large tolérance en matière de religion, le soulagement des pauvres serfs attachés à la glèbe et une notable diminution de la puissance du clergé. Le IIIe livre du roman nous fait assister à une sorte de Diète idéale. On y décrète la soumission des prêtres au pouvoir royal, la confiscation de leurs biens, leur exclusion des tribunaux civils, l'expulsion des fakirs et des derviches, c'est-à-dire l'abolition des Ordres et avec eux de la censure ; on y établit la liberté de conscience et un code pénal plus humain. Mais, en vrai noble, Bessenyei trouve juste que la noblesse soit exempte d'impôts et jouisse de privilèges ! « Que Dieu préserve les paysans de l'égalité » dit un de ses personnages.

Nous assistons ensuite à une guerre d'où Arténis sort victorieuse grâce à son courage, aux sacrifices de son peuple, à la bravoure des soldats, à la capacité des généraux. Malgré la piété exagérée de la reine et sa manie de faire des prosélytes, Bessenyei l'excuse et lui oppose le roi de Jajgadia, Buzorkan, véritable tyran qui veut occuper le pays d'Arténis sous prétexte qu'une de ses aïeules y a gouverné six siècles auparavant. L'autocrate Buzorkan dit : « Je suis riche parce que mon peuple est pauvre ; puissant parce que mes sujets sont des serfs. La richesse rend le peuple orgueilleux, la liberté le rend mutin. Il faut l'appauvrir pour pouvoir le dominer. » Mais son armée d'esclaves est battue, lui-même livré à la reine. Elle ne veut pas occuper Jajgadia et laisse le peuple libre d'élire un autre prince.

Après cet épisode guerrier nous assistons, comme il convient dans tout roman, à l'épisode amoureux. Le ton des conversations et des lettres rappelle celui du *Philosophe* ; le jeune homme surtout nous exaspère avec sa logique froide. Ce ton ne convient pas à Tomiris. « Je ne peux pas embrasser tes raisonnements, lui dit-elle, ni toucher de mes mains tes hautes pensées. Un baiser vaut mieux que toute ta philosophie. » Avant de se marier il faut que le jeune païen se convertisse. Tariménès court vers le grand prêtre Hélioposzi. Il y a là une scène très amusante quoique, à travers la raillerie, on y démêle la douleur de Bessenyei. Toute l'amertume qu'il a éprouvée, en 1779, lorsqu'il fut mis dans la nécessité d'abjurer sa foi, lui monte du cœur aux lèvres. La haine et le mépris lui dictent ces pages où il condamne l'hypocrisie et la lâcheté. Tariménès sort de chez le grand prêtre tout bouleversé. Il raconte à Trézéni comment on l'a forcé à croire — que le mur blanc était noir, qu'il ne marchait pas sur la terre, que les hommes volaient avec des ailes — avant de l'admettre dans la communauté. Trézéni le console en lui disant qu'il ne faut pas accepter ce qui répugne à notre raison, tout en maintenant que le peuple a besoin d'une religion et d'un culte. Tomiris console, à son tour, son

fiancé : « Tu pourras croire dans ton for intérieur ce que tu voudras. La religion sans foi est une nécessité, conséquence de la faim et des conditions matérielles de la vie. » La reine unit enfin les deux jeunes gens qui partent avec Koukoumédonias pour le manoir des parents de Tariménès.

Telles sont les premières imitations des romans de Voltaire en Hongrie. La censure a trouvé sans doute que les attaques contre le clergé y étaient trop visibles et n'a pas autorisé leur impression. C'est pourquoi les autres membres de l'École française traduisent et imitent les romans chevaleresques du XVIIe siècle d'où toute allusion politique ou religieuse est bannie. Le public se nourrira de ces imitations et ignorera les hardiesses de l'Ermite de Bihar.

VI

Il nous reste encore à examiner le dernier groupe des œuvres de Bessenyei. Ce sont des ouvrages philosophiques et historiques où se fait jour, outre l'influence de Voltaire, celle de Montesquieu. De tous ces travaux on n'a publié que l'*Ermite de Bihar* en 1894 [1], les autres sont en manuscrits à la Bibliothèque du Musée national de Budapest. L'ermite est Bessenyei qui sort de sa retraite pour se réjouir du spectacle du monde et pour porter son effort sur les questions qui se sont si longtemps imposées à son âme. « Jamais, dit-il dans une note de cet ouvrage [2], on n'a philosophé de cette façon dans un livre hongrois. Toutes les lectures, les expériences, les réflexions et les sensations de ma vie sont condensées dans ce livre. » Ce sont des articles détachés sur le libre arbitre, la conscience, les sensations, la vérité, la nature, la renommée, la force, le mérite, le malheur, l'orgueil, la fai-

1. La deuxième partie de l'*Ermite de Bihar* intitulée : *La recherche de la raison dans ce monde*, est encore inédite. Quart. Hung. 150 du Musée national.
2. Page 122.

blesse, le péché, la naissance, l'éducation et la royauté. On dirait autant d'articles du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, avec quelques accents de Rousseau (« La nature a tout bien fait, l'homme a tout bouleversé »)[1] et des considérations de Montesquieu [2], auxquelles s'ajoutent quelques attaques contre les faiseurs de prosélytes.

Ses principes sociaux et moraux exprimés dans ses poèmes et dans ses romans, nous les retrouvons dans ses écrits politiques. Les États et les sociétés, dit-il dans *La Constitution de la Hongrie* [3] se sont fondés parce que le bien-être des hommes l'exigeait. Ce furent, au commencement, des réunions libres; voilà pourquoi les citoyens doivent se soumettre à la volonté commune. Le droit de légiférer appartient donc à la société, l'exécution des lois au gouvernement. C'est le contrat social qui règle les rapports entre la nation et le roi. Le peuple décide lui-même de son sort; c'est là un droit aussi ancien que la nature. La loi du gouvernement en est issue, car qui pourrait gouverner sans le peuple? Gouverner sans lui c'est le priver des biens éternels de la nature. Le peuple, pour Bessenyei, constitue la force du pays; il faut cependant qu'il y ait une caste privilégiée, une noblesse. Ce disciple des Encyclopédistes s'arrête dès qu'il s'agit des prérogatives de sa classe. Dans un examen des différentes formes du gouvernement, il trouve la royauté constitutionnelle préférable aux autres; là, le bonheur du peuple est fondé sur les lois qui garantissent non seulement la dynastie, mais font encore que le peuple supporte toutes les charges, car elles sont consenties.

Le pouvoir exécutif tel qu'il fonctionnait alors en Hongrie, est en butte à ses critiques; il fustige surtout les tribunaux seigneuriaux où le seigneur est juge et partie en même

1. Page 31.
2. Page 107. Sur les fonctions publiques dans une monarchie et dans une république.
3. *Magyarország törvényes állása* (1804). Manuscrit du Musée national, Quart. Hung. 75.

temps et où les assesseurs, ses invités, l'approuvent toujours. « Depuis vingt ans, dit-il, on m'a appelé seulement trois fois à siéger dans un semblable tribunal, mais on ne m'y appellera plus. J'y ai mangé et bu et pourtant je me suis montré assez hardi pour trouver la cause du seigneur injuste [1]. » Bessenyei est pour l'élection des fonctionnaires par le Comitat; il voudrait seulement qu'on considérât le mérite, non la religion; car, dit-il, il est stupide de récompenser quelqu'un pour sa foi; il y a déjà assez de distinctions causées par la naissance. Il condamne la corvée et les dîmes tout en trouvant que la loi les autorise et qu'il doit exister des serfs dans tous les pays.

Pour ses ouvrages historiques, Bessenyei ne pouvait choisir de meilleur modèle que Voltaire qui, avec son *Charles XII* et son *Siècle de Louis XIV*, avait frayé de nouvelles routes à l'historiographie. Ce sont là des œuvres que même Lessing, qui n'avait pas l'enthousiasme facile, admirait sans réserves. En Hongrie, les historiens du XVIIe et du XVIIIe siècles écrivaient pour la plupart en latin; les mémoires en magyar étaient encore inédits, le style historique n'existait pas. Bessenyei voulut le créer à l'aide du *Charles XII* qu'il avait constamment sous les yeux en composant sa *Vie de Jean Hunyad* [2]. Après tant de chroniqueurs, il veut écrire « d'une plume brillante »; il ne s'occupe pas, comme ses prédécesseurs de la généalogie de son héros, il ne donne pas beaucoup de dates non plus. Il s'efforce visiblement de faire que son livre soit d'une lecture aisée et intelligible à tous. Il aime les descriptions de batailles et fait les réflexions morales que lui inspire la conduite d'Hunyad, encore plus admirable que celle de Charles XII.

1. Les critiques faites par Bessenyei ont été très souvent depuis adressées à ces tribunaux. Nulle part elles ne se trouvent exprimées avec autant d'éloquence et d'ironie que dans le roman de Joseph Eötvös : *Le notaire du village*, (1845). Ces tribunaux ne furent abolis qu'en 1848.

2. *Hunyadi János élete és viselt dolgai* (Vie et faits de Jean Hunyad), 1778.

L'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* n'exerça pas sur Bessenyei une moindre influence. Il y apprit le secret de voir dans l'histoire, non une succession de rois et de batailles, mais le développement des idées et la façon dont elles influent sur la vie morale, religieuse, sociale et politique des nations. Et, ce qui lui a surtout plu, comme à ses contemporains, ce sont les jugements portés au nom de la tolérance, de la liberté de conscience et de la justice. Il a d'abord résumé les chapitres 39, 42-44, 46 et leur a donné le titre d'*État de toute l'Europe au* XIe *siècle* [1]. « De tout côté du feu et du sang, dit-il ; on ne se reposait que dans les couvents, partout ailleurs on s'entr'égorgeait ». Jetant un coup-d'œil sur l'histoire de son pays, il trouve que le XIe siècle caractérisé par la consolidation de la royauté et la propagation du catholicisme, ne montre que misère et injustice. Mais cet essai n'était qu'un exercice : il voulait traiter l'ancienne histoire de Hongrie dans l'esprit de Voltaire. Il n'a pu achever que celle du premier siècle, de Saint-Étienne à Coloman, en se servant des chroniques de Bonfini, Heltai, Pethö et Kovács. Il a donné à son Essai le titre : *Sur les coutumes, les mœurs, le gouvernement et les lois du peuple hongrois* [2]. Ses sources lui offrant peu de choses à ce sujet, il s'efforça de tirer du Corpus juris et des anciennes lois les données de son ouvrage. Les lois pénales sont, pour lui, le miroir de la société [3], mais comme Saint-Étienne avait édicté des lois très sévères pour refréner les mœurs sauvages et pour empêcher le retour du paganisme, Bessenyei dépeint tout ce siècle comme violent, rapace, débauché et superstitieux. Il reproche aux anciens Magyars d'avoir trop bu après leurs victoires « sous l'égide de la Sainte Trinité », ce qui prouve qu'on peut plus facilement changer de religion que

1. *Egész Europa formája a* XI-*ik században*. Manuscrit de l'Académie hongroise.

2. *A magyar nemzetnek szokásairul, erkölcseirül, uralkodásának modjairul, törvényeirül.* Manuscrit de l'Académie.

3. On voit là l'influence des idées de Beccaria — à travers Voltaire.

de mœurs. En voltairien, il jette des regards dédaigneux sur le clergé, ne sachant quel rôle civilisateur il avait rempli sous les Árpád. Il ne s'écarte de son modèle que dans les pages où il parle des droits nobiliaires. Malgré sa grande sympathie pour la « misera plebs contribuens » l'égalité devant la loi et l'impôt est pour lui une chimère. Ce sont des prérogatives acquises dès la fondation du royaume et qu'il faut maintenir. Bessenyei comme d'autres membres de l'*École française* prêche l'humanité envers les « jobbágyones » (serfs), mais il reste bien loin des audaces des *Révolutionnaires*.

Ces deux essais historiques sont encore inédits. « Les têtes tonsurées » n'en ont pas permis l'impression. La censure exercée par les prêtres était impitoyable pour tout ce que Bessenyei écrivait dans sa solitude. « Sa mission semble être, disait-il, de ne pas permettre que le peuple s'éclaire. La clef de la vérité est entre des mains qui restent toujours fermées. » Et, lorsque ses amis l'engagent à se montrer plus modéré, il déclare qu'il ne peut rien écrire contre la vérité et la nature.

Son *Histoire romaine* [1] écrite entre 1801-1803 est aussi inédite. Il s'inspire de Montesquieu en l'amplifiant. Un article sur cet écrivain français dans *Holmi* [2] prouve que Bessenyei le lisait assidûment ; il regrettait seulement qu'il fût si peu connu en Hongrie. Dix ans plus tard, on s'en occupe sérieusement et les écrits politiques citent volontiers le passage de l'*Esprit des lois* où il parle des Hongrois. Dans son *Histoire romaine* Bessenyei ne glorifie pas tant ceux qui ont subjugué des peuples que ceux qui se sont montrés clé-

1. *Rómának viselt dolgai.* Manuscrit du Musée national. Quart. Hung. 56 en 2 vol.

2. *A Holmi*, 1779, pp. 298-303. Ce sont des *Mélanges* littéraires et philosophiques. On y trouve également un article sur Voltaire. L'influence de Montesquieu est encore visible dans *L'origine de la société et son gouvernement* (A társaságnak eredete és országlása). Manuscrit conservé au Collège de Sárospatak. Voy. *Szeremlei Barna* dans E. Philol. K. tome XV (1891).

ments envers le peuple. Titus et Marc-Aurèle lui semblent plus grands qu'Auguste et Trajan. Il ne s'arrête pas trop aux batailles, mais se plaît à examiner les institutions et montre comment les Romains sortent de leur état de grossièreté et de sauvagerie pour s'acheminer vers la civilisation. Il examine le mobile des actions, trace des portraits, mais ne nous présente que des monstres ou des anges, car l'art des nuances lui fait défaut. Son récit est mêlé de réflexions sur la religion qu'on retrouve dans presque tous ses écrits :

« Faire du bien, dit-il, voilà la vraie religion, qu'elle soit pratiquée par des païens ou par des chrétiens. Titus et Antonin ne furent pas élevés dans la doctrine chrétienne ; il serait pourtant absurde de prétendre que leurs bonnes actions aient déplu à Dieu. Seulement, alors que le paganisme *peut* inspirer de bonnes actions, la vraie religion *doit* les inspirer, sous peine de ressembler à une bulle de savon, de n'être qu'un mensonge. La vraie religion est celle-là seule qui est exempte de fanatisme. »

Ainsi dans ce dernier ouvrage, il reste fidèle aux idées qu'il a exprimées dès le début. Il y a peu d'écrivains dont la carrière littéraire atteste plus fortement l'influence profonde exercée par Voltaire.

VII

Bessenyei dont nous venons d'analyser les ouvrages, est le premier esprit universel de la littérature hongroise. Faire participer la Hongrie arriérée au mouvement intellectuel de l'Occident, tel fut son but ; briser les obstacles, secouer les inerties qui empêchent le libre essor du génie national ; grouper autour de lui quelques esprits d'élite qui, chacun dans un genre différent, contribueront à relever le niveau littéraire ; faire comprendre à la noblesse et au clergé qui seuls s'occupaient des choses de l'esprit, que la vraie culture n'est

possible qu'à la condition de perfectionner la langue nationale : voilà où tendent ses efforts [1].

Dès 1778, il lance un appel vibrant. Le titre de l'ouvrage était : *Magyarisation* [2]. Et voici comment il parle à ses concitoyens de plus en plus entichés de culture latine :

« Regardez autour de vous, voyez les Français, les Allemands, les Russes ; tous ont des sociétés pour cultiver la littérature et les sciences dans leur propre langue : il n'y a que les Hongrois qui ne veulent pas abandonner le latin. On dit qu'on ne peut pas bien écrire et raisonner en magyar, parce que la langue manque de force, parce qu'elle est impuissante à rendre de belles et profondes pensées. C'est comme si tu disais à une grande montagne pleine d'or qu'elle ne vaut rien, parce qu'il n'y a ni mine, ni mineur. Est-ce la faute de cette montagne si on n'exploite pas ses trésors? Est-ce la faute de la langue magyare si ses enfants ne veulent pas la perfectionner et l'orner? Aucune langue n'est dès l'origine forte et profonde ; il en est pourtant beaucoup qui le sont devenues. Rappelle-toi qu'aucune nation ne s'est civilisée avant d'avoir cultivé les sciences dans sa langue nationale. »

Et les yeux fixés sur l'Académie française, il élabore son projet (1781). « Étudions les langues et les littératures anciennes et modernes, dit-il, pour traduire d'abord, pour nous inspirer ensuite. Ces efforts doivent tendre à rendre notre langue souple et expressive. Pourquoi l'Université de Pest n'a-t-elle pas de professeur de hongrois ? pourquoi n'y enseigne-t-on pas la langue et la littérature nationales [3] ? » Il voudrait même que les lois fussent rédigées en magyar, car la justice et le droit doivent être compris de tous et non exclusivement des savants :

1. *A nyelvet kipallérozni* (polir la langue) est peut-être l'expression qui se retrouve le plus souvent sous la plume de Bessenyei et des écrivains de son groupe.

2. *Magyarság*, 1778.

3. Ce n'est qu'après les réclamations de la Diète de 1790 qu'on créa à l'Université de pest une chaire de hongrois (1791) dont le deuxième titulaire, Révai, devint le fondateur de la philologie comparée hongroise (*Antiquitates litteraturae hungaricae* 1803. *Elaboratior grammatica hungarica*, 3 vol., 1803-1806).

« Ne nous attachons pas aux anciennes habitudes, car s'y attacher revient à dire : nous voulons rester dans l'ignorance. Il faut aussi changer notre manière d'enseigner [1]. Tant que nous n'aurons pas d'Académie hongroise, nous pouvons parler les langues étrangères, mais nous ne sortirons pas le génie hongrois des ténèbres. Répandre la science, c'est rendre le pays heureux ; or, la clef de la science est la langue et seule une société savante peut la rendre apte à exprimer les résultats de toutes les sciences. »

C'est ainsi qu'il trace le projet de cette docte compagnie, projet dont on s'inspirera en 1830. Il demande qu'il y ait un certain nombre de membres payés, qui puissent ainsi consacrer toute leur activité à l'Académie. Celle-ci élira tous les trimestres un président ou directeur — c'est la coutume en France — elle aura des secrétaires perpétuels, une imprimerie [2], une bibliothèque, des prix annuels. Ses membres — ordinaires ou honoraires — devront être élus sans distinction de religion, ils seront pris dans toutes les parties du pays, en vue de l'étude des différents dialectes et représenteront toutes les branches de la science. La principale occupation sera l'élaboration du Dictionnaire et de la Grammaire. Tout savant sera libre de lui communiquer ses recherches; elle fera la critique des livres hongrois et elle éditera les ouvrages d'un mérite exceptionnel. Quand les lettres et les sciences auront fait des progrès, quand l'industrie et le commerce seront florissants, alors la civilisation hongroise sera connue à l'étranger et l'on apprendra le magyar. La haute culture rendra la Hongrie apte à

1. C'est pourquoi Bessenyei fut vite gagné à la *Ratio educationis* de Marie-Thérèse.

2. Bessenyei envoya ce projet à l'imprimeur Landerer de Pozsony (Presbourg), mais celui-ci craignant pour son privilège et redoutant la concurrence éventuelle de la société savante, n'édita pas le manuscrit. C'est Révai qui, en 1790, au moment où la Diète était réunie, le publia sous le titre : *Egy magyar társaság iránt való jámbor szándék* (Vœu ardent pour la fondation d'une Société hongroise). On prétend que Révai ne savait pas le nom de l'auteur. Ceci est, en somme, très probable, car dans la liste des futurs académiciens qu'il dressa dans sa brochure : *Candidati erigendae Eruditae Societatis Hungaricae* (1791) le nom de Bessenyei ne se trouve même pas.

jouer aux confins de l'Occident et de l'Orient, un rôle prépondérant. De même qu'au moyen âge elle a défendu les frontières avec l'épée, elle servira plus tard la civilisation avec son génie ; jadis bouclier de l'Occident contre l'invasion des Turcs, elle en sera, dans l'avenir, l'interprète en Orient. Vision vraiment prophétique! et pourtant rêve bien loin d'être réalisé! Aussi Bessenyei disait-il : « Un doux rêve vaut mieux que l'amère réalité. »

Bessenyei se faisait une haute idée de la forme littéraire ; ses modèles français lui avaient appris que « les œuvres bien écrites sont les seules qui passent à la postérité. » Cette idée était neuve en Hongrie ; en effet, ses *Mélanges* (*Holmi*, 1779), sont le premier livre magyar où les effets produits par la beauté de la langue et l'art de l'expression soient analysés. « La postérité mérite, disait-il, que les idées sublimes soient exprimées dans une langue sublime. » Il voulait que la langue fut vive, légère et harmonieuse. Il en fut le premier ouvrier conscient ; il jeta la semence qui devait germer trente ou quarante ans après. Pour lui et son école, il s'agissait avant tout d'assouplir la langue. Or, pour réaliser cette fin, rien ne valait la traduction et l'adaptation. Le cadre, la pensée et l'invention une fois donnés, il fallait s'ingénier à rendre toutes les nuances de l'original. Ainsi on « polissait » la langue, on créait les termes qui lui manquaient encore. C'est pourquoi les traductions occupent une place si importante dans cette première période du renouveau littéraire. Elles ont formé le fondement sur lequel, au commencement du XIXe siècle, s'élèvera l'édifice de la littérature nationale. Le commerce assidu de Bessenyei avec Voltaire, Montesquieu et les Encyclopédistes fit connaître, en outre, les idées françaises : c'était alors le seul moyen de réveiller la nation de sa torpeur. D'autres membres de la garde royale élargiront le cadre dressé par leur chef, mais ils resteront toujours les disciples des Français.

VIII

Il est très probable que les livres de Bessenyei n'ont agi que sur l'élite intellectuelle. Mais il a stimulé ses camarades de la garde et parmi ceux-ci il s'en trouvait qui, tout en possédant un esprit moins vaste, ont mieux su conquérir le public. Tel *Alexandre Báróczy* (1735-1809 [1]). Il n'est que traducteur, mais ses œuvres ont laissé des traces profondes dans la formation de la prose hongroise. Sa langue souple et harmonieuse s'insinuait mieux que celle du maître. Son activité plus modeste s'exerce sur un autre terrain. Pourquoi imiter ou traduire des œuvres dramatiques quand il n'y a pas de théâtre? Pourquoi philosopher, si la censure ne permet pas d'imprimer? Mieux vaut traduire et imiter les romans, les contes et agir ainsi sur la masse. Ce sera là une nourriture légère que le peuple digérera plus facilement et assimilera mieux. C'est dans cette pensée qu'il devint le représentant de la « belle prose » (széppróza) comme on dit en hongrois. Ses traductions marquent l'avènement du récit en prose des Français, genre où, au XVIIIe siècle, ces derniers étaient incontestablement passés maîtres. Cependant Báróczy ne traduit pas les romans de Voltaire, il remonte plus haut.

1. Il était entré dans la garde royale, l'année même de sa fondation, en 1760, cinq ans avant Bessenyei. Né à Ispánlaka dans le comitat Alsó-Fejér, en Transylvanie, Báróczy fit ses études dans la célèbre école de Nagy-Enyed et fut attaché ensuite à la chancellerie transylvaine. La littérature française très répandue depuis le XVIIe siècle dans cette partie orientale de la Hongrie, exerça de bonne heure son charme sur lui. Comme tant de jeunes nobles, Báróczy voulut se perfectionner dans la connaissance de cette langue. Un séjour à Vienne était tentant; il demanda donc son admission dans la garde. Mais la nature l'avait traité en marâtre; il était petit, mal fait, et d'une laideur repoussante. Il lui fallut la haute protection du comte Étienne Mikes, qui voyait en lui une des futures gloires littéraires du pays, pour décider le comitat à l'envoyer à Vienne. Il y arriva en automne 1760 comme premier représentant de la Transylvanie; il y fit toute sa carrière et se retira avec le rang de colonel. Il mourut en 1809 sans être retourné une seule fois dans son pays natal.

Ce n'est pas le roman philosophique qui lui plaît, mais le roman héroïque et chevaleresque, celui de la Calprenède. Ne nous en étonnons pas. Le héros de la *Cassandre* n'est-il pas un prince de Scythie, Orondatès, qui aime ardemment et parle avec feu. Or, au XVIIIe siècle, les Scythes se confondaient avec les anciens Magyars. Báróczy en lisant la *Cassandre* dans son pays natal, en Transylvanie, reconnut dans le héros un proche parent.

« N'est-il pas digne, dit-il dans sa Préface, de faire parler en hongrois un noble prince issu du sang de nos ancêtres, d'admirer ses actions glorieuses, ses nobles mœurs et de les vanter à ses descendants hongrois qui voudraient l'imiter ? On voit par ce roman que même dans les temps les plus anciens, la nation hongroise n'était pas si barbare, puisqu'on a pu offrir en exemple ses nobles actions aux peuples les plus civilisés et les plus glorieux. »

Báróczy doit sa notoriété à deux traductions : *La Cassandre* de la Calprenède (1774) et les *Contes moraux* de Marmontel (1775). Rarement traductions ont exercé une telle influence sur le développement d'une langue. Ce n'est pas tant par la force des idées qu'ils contenaient que ces ouvrages se répandirent. C'est la langue du traducteur qui leur valut le succès. L'art d'adapter une œuvre étrangère au génie de la langue nationale, d'en rendre toutes les nuances était encore inconnu en Hongrie. Faludi était le seul qui l'eût déjà tenté, mais le caractère religieux de ses traductions l'empêcha d'exercer une grande influence. Bessenyei travaillait beaucoup trop vite pour donner à une œuvre tout son fini. Báróczy, au contraire, garda pendant quinze ans la *Cassandre* et les *Contes moraux* dans son tiroir et ce n'est que sur la prière de ses amis qu'il se décida à les publier. Ce fut une révélation quant au style. La Transylvanie avait depuis des siècles fourni les meilleurs écrivains ; la langue y conservait une pureté, une force qu'elle avait depuis longtemps perdues dans la Hongrie proprement dite. Aussi comprendrons-nous l'enthousiasme du

jeune Kazinczy qui rappelle dans ses *Mémoires* [1] l'effet produit sur lui par la lecture du Marmontel hongrois :

« Je reconnais encore les endroits où dans l'admiration de son doux parler, je poussai des cris de joie. Je voulais aller le voir à Vienne, afin que la moitié de son âme pût descendre en moi. Il resta ma lecture favorite et dès lors je me proposai de faire tous mes efforts pour l'égaler. »

Lorsque, en 1808, il traduit à son tour quelques Contes de Marmontel, il les dédie à Báróczy, son maître, son modèle. L'enthousiasme du jeune homme se retrouve chez le vieillard. A soixante-dix ans, il écrit dans la revue *Musarion* (1829) :

« Homme immortel, l'encens que je t'avais donné était le tribut de ma plus haute estime et de la plus profonde reconnaissance. Dès ma jeunesse tu étais le modèle auquel je m'efforçais de ressembler. »

C'est Kazinczy qui a donné la troisième et dernière édition de ces traductions [2] avec une biographie, un des meilleurs essais de critique littéraire qu'il ait écrit. Il voit en Báróczy le représentant le plus illustre de cette lutte pour le perfectionnement de la langue, l'instigateur d'un travail auquel lui-même consacra sa vie et qui visait à faire de la prose hongroise un objet de culture esthétique. Cette réforme, qui amena forcément la création de nouveaux vocables répondant à des idées nouvelles, ne put s'effectuer sans se heurter au camp des amateurs d'archaïsmes, philologues classiques, lesquels s'attaquaient avec une violence extrême aux innovations en matière de langue et à tous les néologismes. Cette lutte dont on put voir les commencements quelques années après les traductions de Báróczy, finit par la victoire de Kazinczy qui eut pour lui l'autorité du grand grammairien Révai. Il n'est donc pas étonnant de voir que le vieux

1. *Pályám emlékezete* (Souvenirs de ma carrière), édit. Abafi, p. 36.
2. *Báróczynak minden munkáji* (Œuvres complètes de Báróczy), 8 vol. 1813-1814.

bibliothécaire du collège de Sárospatak en annonçant au jeune Kazinczy l'arrivée des *Contes* de Marmontel en ait trouvé la langue « incompréhensible ».

Le culte que Kazinczy voua au réformateur de la langue, le rend même injuste envers les efforts tentés par Bessenyei. Dans sa Préface aux œuvres complètes de Báróczy, il s'exprime ainsi :

« C'est Báróczy qui fit sentir le premier que nous avancerions si nous le voulions ; grâce au style le plus poli et le plus soigné, à je ne sais quel charme tout à fait inconnu jusqu'ici, il fit accepter ses innovations par tous ceux qui avaient assez de goût pour reconnaître ce qui est beau ; c'est là ce qui lui vaut d'être considéré par nos puristes comme le plus dangereux corrupteur de la langue. Bessenyei, au contraire, qui emploie tout autant d'expressions neuves, effrayait ses lecteurs, car les termes les plus agrestes se trouvent accouplés aux tournures françaises. La Muse de Báróczy est une jeune fille gracieuse et de bonne éducation dont le zézaiement même a du charme ; celle de Bessenyei est une jeune servante joufflue de l'Alföld, à laquelle les manières apprises, les ornements dérobés à sa maîtresse ne vont pas bien. »

Il y avait dans la nature de Bessenyei quelque chose de violent ; le sang bouillant de cet enfant de la *Puszta* pouvait difficilement s'accommoder de toutes les convenances et se manifestait quelquefois dans toute son énergie. Báróczy élevé dans la haute société, où les mœurs étaient plus polies, la langue plus choisie, le goût plus affiné pouvait s'adonner avec volupté à ce travail patient du traducteur, pesant les mots, choisissant la meilleure tournure, remettant souvent ses phrases sur l'enclume. Or, ce sont là autant de contraintes auxquelles Bessenyei, dans son ardeur, ne se soumit qu'une seule fois : à savoir lorsqu'il traduisit le premier livre de Lucain, d'après Marmontel.

Báróczy commença à traduire la *Cassandre* étant encore en Transylvanie. Elle parut en 1774, dédiée « à sa glorieuse nation » à laquelle tous les gardes royaux pensent au milieu de la société viennoise. De là Calprenède était également

garde-du-corps de Louis XIV. Son Orondatès personnifie l'héroïsme et l'amour constant. Il est l'idéal de la Cour de Versailles qui doit apprendre aux Hongrois que « l'amoureux dans toutes les péripéties de la vie, est tenu de rester fidèle à sa flamme et comment il reçoit finalement sa récompense ». La traduction n'est pas littérale ; Báróczy a seulement respecté les lettres intercalées dans le récit ; celles-ci sont traduites exactement, mais il a notoirement abrégé l'histoire elle-même. « Souvent, dit-il, j'ai lu dix, douze et même vingt-quatre pages qu'après réflexion j'ai condensées en deux ou trois. » Il reste ainsi à peu près la moitié de l'original français.

De la *Cassandre* aux *Contes moraux* de Marmontel le saut est assez grand. Ni les romans de Lesage, encore moins ceux de la Régence n'ont trouvé de traducteur ou d'imitateur au XVIIIe siècle. Marmontel, par contre, le collaborateur de l'Encyclopédie, membre de « la haute École du perfectionnement de la langue » — c'est-à-dire de l'Académie française — était fort goûté.

Ce sont surtout les *Contes moraux* qui attirèrent les traducteurs. Ceux-ci tâchaient d'atteindre à l'élégance du style, à la vivacité, au coloris de l'original. Báróczy perd souvent courage en poursuivant ce but. Deux fois il commence, deux fois il s'arrête. « Ma faiblesse, le manque de mots frappants dans notre langue et la nouveauté du style de l'écrivain me rendent perplexe », dit-il. Ce n'est qu'au troisième essai qu'il achève un volume, contenant : *Alcibiade ou le moi*, *Les deux infortunées, Lausus et Lydie, L'amitié à l'épreuve, Laurette, La Bergère des Alpes* (1775), volume illustré des mêmes gravures que l'édition française parue quatorze ans auparavant.

Báróczy envoya sa traduction à Marmontel qui le remercia et exprima l'espoir que bientôt les dames de la Crimée liraient ses œuvres, puisque, à en croire les historiens, on parle le hongrois en Crimée et dans le pays des Tartares. Bien que cette espérance fût vaine, il n'en est pas moins

vrai que le nom de Marmontel devint très populaire en Hongrie. L'année même où parut le recueil de Báróczy, l'écrivain populaire Jean Kónyi, qui se nommait « le simple soldat de la patrie hongroise », traduisit : *Laurette, La bergère des Alpes, Lausus et Lydie* [1], en y mêlant quelques chansons qui excitèrent la raillerie de Bessenyei, mais qui devaient plaire au public auquel cet écrivain médiocre mais rempli de bonne volonté s'adressait. Plusieurs pièces de théâtre tirées des *Contes* et du *Bélisaire* [2] figurent au répertoire naissant de la fin du XVIIIe siècle, et, en 1808, Kazinczy lui-même, rivalisant avec Báróczy, traduit six *Contes* de Marmontel [3].

Après avoir donné une traduction très soignée des *Moralische Briefe zur Bildung des Herzens* de Dusch [4], dont le ton sentimental et pathétique avait beaucoup plu, Báróczy ne publia rien pendant quinze ans. Il sortit enfin de sa retraite, afin de combattre pour la langue nationale, comme Bessenyei l'avait fait toute sa vie. Il démontre à son tour que la culture nationale n'est possible que par la langue; que le latin peut à la rigueur rendre des services dans les écoles, mais que c'est nuire au développement littéraire que de le conserver dans la législation, dans la juridiction et dans la vie quotidienne. Et ces exhortations patriotiques partaient de la capitale de l'Autriche! C'est à Vienne que se publient également les premiers journaux hongrois entre 1780 et 1790. Görög et Kerekes, deux rédacteurs, proposèrent en 1789 un prix de vingt ducats pour le meilleur ouvrage sur les questions suivantes : « Dans quelle mesure la langue nationale contribue-t-elle à la conservation du caractère national et au

1. *Diszes erkölcsökre tanitó beszédek* (Contes enseignant les mœurs exquises), 1775, avec les gravures d'une édition française.

2. *Bélisaire* fut traduit par P. Zalányi en 1773 et par E. D. Vargyasi en 1776.

3. *Alcibiade, Les deux infortunées, Laurette, Les quatre flacons ou les Aventures d'Alcidonis de Mégare, Le Scrupule ou l'Amour mécontent de lui-même, Les mariages samnites.*

4. C'est le même Dusch que Lessing rudoya si fort en s'attaquant à sa mauvaise traduction des *Géorgiques*.

bonheur du peuple? Dans quelle mesure la langue latine est-elle nécessaire aux Hongrois? » Or, il se trouva des concurrents pour soutenir que l'usage de la langue nationale menaçait les lois et les libertés! Báróczy répond à ces retardataires dans un dialogue intitulé : *Défense de la langue hongroise*[1] (1790) où il oppose très spirituellement Étienne, le champion du développement nécessaire du magyar, à Aloïs, le latiniste. Les nombreuses citations d'Horace, d'Ovide, de Cicéron, de Martial, de Tacite prouvent que l'auteur était aussi versé dans la littérature latine que ses adversaires; mais s'il ne veut pas éliminer le latin de l'école, il trouve qu'il n'est pas à sa place dans la vie du peuple. Que la nation avec son roi, dans ses diètes comme dans ses livres, parle hongrois! Il demande aussi que pour cultiver la langue, pour perfectionner le goût et les mœurs, on crée un théâtre. Kazinczy dit de ce travail :

Nous y voyons un philosophe et un patriote qui de sa retraite avait observé son pays luttant pour échapper au naufrage et sur le point d'être sauvé. Il n'est pas seulement spectateur; si le pays a besoin de son secours, il accourt prêt à prendre une part active à la lutte. »

Dans sa vieillesse Báróczy s'adonna à une innocente manie : l'alchimie fort en vogue à la fin du XVIIIe siècle. A Vienne, l'empereur Léopold II lui-même avait son laboratoire et Martinovics, le chef des Jacobins hongrois, n'avait, dit-on, gagné ses faveurs que par ses connaissances chimiques. Báróczy n'était qu'un amateur qui cherchait la pierre philosophale, moins pour gagner de l'or, que pour passer le temps. Il se fit également recevoir dans une loge maçonnique. C'est ce qui nous explique sa dernière traduction d'un ouvrage français : *L'Adepte moderne ou le vrai secret des Francs-maçons* (Londres, 1760). L'auteur anonyme y raconte les aventures de Dela-

1. *A védelmeztetett magyar nyelv.* — Détail curieux! Lors de la réimpression des œuvres de Báróczy, en 1813, la censure n'a pas accordé *l'imprimatur* à cet opuscule.

borde et de son fils qui, accusés de faire de l'or, durent quitter la France ; il mêle à ce récit une histoire de galanterie. La censure s'opposa longtemps à l'impression de cette traduction qui ne parut qu'en 1810, un an après la mort de Báróczy[1]. Dans la préface il défend chaudement l'alchimie, ses théories naïves et ses légendes. Le roman lui-même a fait connaître en Hongrie le type de l'aventurier du XVIIIe siècle, mage et alchimiste à la fois, voyageant de pays en pays, tantôt misérable, tantôt comblé de gloire et de richesse.

Les traductions de Báróczy ont rendu d'éminents services à une époque où l'on voulait faire passer en hongrois les chefs-d'œuvre français, exprimer des idées neuves dans une société qui resta si longtemps isolée du reste de l'Europe. La prose des œuvres religieuses était insuffisante, et la plupart des écrivains du XVIIIe siècle écrivaient dans un style qui, selon Bessenyei, vous écorchait les oreilles, vous torturait l'esprit et mettait votre patience à l'épreuve. Báróczy, guidé par un goût délicat que ses lectures françaises ne pouvaient que développer, est aussi loin des vulgarités et des latinismes que des néologismes trop hardis ou inutiles. La variété qu'il introduit dans ses œuvres, le ton léger, le style pathétique, la logique même dans la sentimentalité et surtout l'art de la période oratoire : tout révèle une étude intelligente de ses modèles français[2].

IX.

Avec Báróczy commence à pénétrer en Hongrie le roman et le conte français. De 1775 jusqu'à la fin du siècle les traductions et les adaptations se succèdent sans interruption.

1. *A mostani adeptus, vagyis a szabadkömüvesek valóságos titka.* — Un article dans les *Mélanges* (Holmi) de Bessenyei, intitulé : *Peut-on fabriquer de l'or*, semble être dirigé contre cette manie de Báróczy.

2. Voy. sur les traductions de Báróczy, Beöthy, ouvr. cité, tome II. p. 14 et suiv. — J. Horváth, dans : *Budapesti Szemle*, 1901.

Elles n'ont pas toutes les mêmes qualités, mais toutes témoignent d'un effort sérieux pour perfectionner la langue et prouver qu'elle est apte à rendre les œuvres françaises. Ces œuvres éveillèrent le goût de la lecture et firent pénétrer peu à peu en Hongrie les idées de l'Occident. A en croire un de ces traducteurs, Samuel Mándi [1], les romans, particulièrement les romans français ont trois qualités qui les recommandent. D'abord, une langue pure, naturelle, encore que toujours exempte de vulgarité ; ensuite l'intrigue et le dénouement heureux qui excitent l'admiration et le plaisir ; enfin, une justice très sévère dans la fiction et partant une valeur morale. Ce sont les peuples romans, c'est-à-dire ici les Français qui ont éclairé les autres peuples. Les Allemands mêmes ne se développent intellectuellement que depuis qu'ils aiment les romans. C'est le genre qui a le plus puissamment contribué à rapprocher les peuples et à répandre la charité. Il cite l'article *Tolérance* du Dictionnaire philosophique de Voltaire. Ces traductions avaient donc un double but. Elles ne répandent pas seulement le goût, les sentiments et le savoir vivre des Français, mais elles se font, chemin faisant, les interprètes des idées sur la société et la politique, sur le gouvernement et la religion. Ainsi *Bélisaire*, traduit en 1773 par Pierre Zalányi et trois ans après par Etienne Daniel Vargyasi, exprime, sous forme de roman, les idées de Montesquieu et de Voltaire. Les actions héroïques, la galanterie et le pathos de la Calprenède y sont remplacés par des réflexions philosophiques. On aime également les romans qui prêchent la tolérance et flétrissent le fanatisme, tel les *Incas*, roman particulièrement goûté dans le cercle de Bessenyei. Il est vrai que certains traducteurs combattent dans les notes les attaques dirigées contre le dogme lui-même.

En 1778, parut la traduction sans nom d'auteur de : *Le repos de Cyrus* que le chanoine de Lyon, Jacques Pernéty,

1. *Római mesékben tett próba.* C'est un recueil de trois petits romans avec une étude sur le genre, 1786. Voy. Beöthy, ouvr. cité, II, p. 89.

avait fait paraître en 1732 [1]. En décrivant la Cour de Cyrus, c'est de celle de Louis XIV que l'auteur nous donne un tableau. On y cultive tous les genres littéraires qui florissaient à l'époque classique française, ainsi que la musique et la peinture. Araspe, l'ancien précepteur de Cyrus, y enseigne l'art de bien gouverner, de même que la princesse Cassandre se plaît à exprimer quelques idées libérales : « Les serfs ne sont pas créés pour le roi, mais le roi pour les serfs. » « Le royaume ne doit être qu'une famille, dont le roi est le père et les serfs sont les fils ». La thèse du roman est qu'il « vaut mieux faire le bonheur du monde par un règne pacifique, qu'en être la terreur et l'effroi par le carnage et l'horreur inséparables de la guerre. »

On traduit aussi les romans dont l'action se passe en Hongrie. La lutte séculaire contre les Turcs avait inspiré à quelques conteurs français du XVIIIe siècle des récits romanesques. Tel le *Pacha de Bude* (Yverdun, 1765, anonyme) que Georges Aranka (1737-1817) [2], avait traduit en 1791. C'est un roman sans aventures amoureuses qui nous raconte l'histoire d'un pâtre suisse. Il se fait soldat dans l'armée française, combat sous Montecuccoli en Hongrie, tombe entre les mains des Turcs, se distingue de nouveau pendant cette captivité et devient, sous le nom d'Apti, le dernier pacha de Bude. Olivier, son ancien compagnon d'armes, demande la reddition de la forteresse ; Apti refuse, et lors de l'assaut décisif, ils s'entretuent. Les grands événements historiques du temps forment le cadre de ce récit qu'Aranka, ennemi de toute réforme, a écrit en vieille langue [3].

1. C'est ce Pernéty que Frédéric II choisit comme bibliothécaire au lieu de Lessing ; mais ce fut un de ses parents, Antoine-Joseph qui vint à Berlin par erreur.

2. Aranka a rendu de grands services à la littérature hongroise en Transylvanie. Son nom reste attaché aux premières tentatives littéraires de ce pays. Il était en correspondance avec tous les écrivains de cette époque.

3. Le roman qui eut une grande vogue vers la fin du XVIIIe siècle *Kartigam* de Mészáros a probablement une source française. Voy. plus loin, livre II, *Le roman* § I.

Cependant le genre qui plaisait le mieux au public, est le roman sentimental qui, même en France, grâce à l'influence de Richardson et de Rousseau, dominait tous les autres. La peinture du cœur féminin, en lutte contre l'infortune, contre la ruse et la malice des hommes, voilà ce qui attire. Le public féminin surtout aime à lire ces histoires où les femmes donnent l'exemple de la persévérance, de la magnanimité, du sacrifice de soi. Qui donc a fait couler plus de larmes qu'Arnaud de Baculard ? Les traducteurs hongrois se pâmaient à la lecture des *Epreuves du sentiment*, des *Délassements d'un homme sensible* et des *Loisirs utiles*. Rousseau lui-même n'avait-il pas dit qu'Arnaud écrit avec son cœur, comme d'autres avec leur tête et leurs mains. Et les cœurs *sensibles* lisaient avec ravissement les trois contes *Adelson et Salvini*, *Lucie et Mélanie*, *Fanny*, que Samuel Harsányi avaient traduits pendant son séjour à Vienne et publiés en 1794, en les dédiant à Nicolas Esterházy, le protecteur de la garde royale [1].

Sa traduction, malgré les vocables trop longs et les nombreux gallicismes, se lit agréablement. Il réussit mieux à rendre le dialogue que le récit. Les lecteurs pouvaient se laisser délicieusement émouvoir par les douleurs dépeintes dans ces contes fortement teintés de Richardson. Les pièces de théâtre d'Arnaud trouvèrent un traducteur en *Joseph Naláczy* (1748-1822), garde-du-corps en 1766 puis « comte suprême » (föispán) du comitat Zaránd qui publia, en 1783, *Euphémie ou le Triomphe de la religion* qu'il dédia aux jeunes filles de Transylvanie, et, en 1793, *Le Comte de Comminge ou les amants malheureux* [2], avec les discours préliminaires et l'histoire fort touchante des principaux person-

1. *Érzékeny mesék d'Arnaud által* (Contes sensibles par d'Arnaud).

2. *Eufemia, vagy a vallás győzedelme. — A szerencsétlen szerelmesek avagy G. Comens* (pron. Cominge). — La seconde pièce d'Arnaud est tirée du roman de Mme de Tencin : *Le Comte de Comminges* (1735). — *Fayel*, une autre pièce d'Arnaud figure au répertoire des premières troupes hongroises entre 1792 et 1796.

nages. Ces amants que la violence ou la ruse séparent, entrent au couvent ; c'est chez les Trappistes qu'ils se retrouvent, mais les vœux prononcés empêchent leur réunion. Il ne leur reste plus qu'à expirer dans la douleur. Le traducteur hongrois a suivi fidèlement son modèle et l'a imité avec une certaine élégance. Il s'est essayé dans la suite, à traduire les *Nuits* de Young [1].

C'est de la même source que découlait l'héroïde, le genre le plus faux de tous, selon Herder [2]. De quelle vogue pourtant n'a-t-elle pas joui en France après la fameuse *Lettre d'Héloïse à Abeilard* de Colardeau ! « Les libraires ne voulaient plus entendre parler d'autre chose ; les poètes, du premier au dernier, s'empressèrent de répondre à ce nouveau besoin, et c'est sur le terrain de l'héroïde que se produisait une lutte acharnée à laquelle on allait être redevable de mainte composition ridicule et de bien des pauvretés [3] ». Les poètes eux-mêmes voyaient dans l'héroïde, l'école de la tragédie et, comme dit l'un d'eux, Blin de Sainmore : « Un jeune poète, en s'y exerçant, peut former son style et étudier le langage et la marche des passions ». Le genre plut beaucoup à Vienne et un jeune membre de la garde *Michel Czirjék* (1753-1798), qui se distingua plus tard à la tête des hussards sicules dans la guerre contre les Turcs, en traduisit quatre : *Héloïse à Abeilard*, de Colardeau, la réponse d'*Abeilard à Héloïse* de Dorat, *Mlle de la Vallière à Louis XIV* de Blin de Sainmore ; enfin, *Barnevelt à Truman* de Dorat, et les fit paraître à Vienne en 1785 sous le titre : *Lettres sentimentales* [4], en les faisant précéder d'introductions en prose.

1. *Yung éjjelei avagy Siralmai*, 1801. On lit sous le titre : « traduit du français » ; c'est là un fait qu'on peut constater souvent vers la fin du XVIIIe siècle. La littérature anglaise elle-même ne pénètre en Hongrie que grâce aux traductions françaises.

2. *Fragmente über die neuere deutsche Literatur*, p. 286, note 2. *Œuvres*, t. XIX, édit. Hempel.

3. G. Desnoiresterres, *Le chevalier Dorat et les poètes légers au* XVIIIe *siècle*. 1887.

4. *Érzékeny levelek*.

Kazinczy, dans ses *Mémoires*, nous trace un joli petit portrait de ce vaillant officier qui avec sa fiancée relit et corrige sa traduction. C'était à Regmecz, en 1784 :

« Lorsque nous entrâmes, dit-il, l'élégant officier et la superbe jeune fille étaient assis près d'une table. La fiancée lisait deux vers de l'Héloïse de Colardeau, l'officier parcourait, muet, sa traduction et la corrigeait. On ne pourrait voir de plus belle Héloïse, encore moins un plus bel homme que cet Abeilard, et l'on vit rarement plus beau manuscrit. Czirjék avait écrit dans un cahier doré sur tranche, le sable était doré et bleu, des rubans bleus et roses reliaient les pages et pendaient en longues franges. »

Cette traduction en alexandrins est très coulante et satisfait mieux que les introductions qu'il consacre au récit des vicissitudes de ses héros.

Ainsi pénétrèrent en Hongrie les romans sentimentaux, précurseurs et descendants du *Werther*. Quand Kazinczy entrera en lice, il se délectera encore aux œuvres de Marmontel et de d'Arnaud, mais il puisera également dans Rousseau, Gœthe et Miller (Siegwart) [1].

X

En compagnie de Bessenyei et de Báróczy on cite toujours *Abraham Barcsay*, dont un des ancêtres fut prince de Transylvanie [2]. Il se lia avec Bessenyei et Báróczy, fit des vers

1. Voy. sa lettre dans Irodalomt. K. 1898, page 216.

2. Né à Piski, dans le comitat de Hunyad, en 1742, Barcsay fit ses études à l'école de Nagy-Enyed et entra à vingt ans dans la garde. Après cinq ans de services, il la quitta pour entrer dans l'armée, tint garnison dans plusieurs villes hongroises, notamment à Nagy-Szombat (Tyrnavie), où il entra en relations avec le poète lyrique Paul Anyos. Il fit la campagne de Silésie, se battit ensuite contre les Turcs et prit sa retraite en 1794, avec le rang de colonel. Il vécut sur ses terres en Transylvanie et mourut subitement le 3 mars 1806, le jour même où il avait convié quelques amis à venir chasser avec lui le lendemain. Sa veuve, par respect pour un désir qu'il avait

de très bonne heure, mais ne voulut rien publier. C'est avant tout un soldat qui aime son métier. Il adresse de temps en temps à ses amis des épîtres poétiques pour servir de préface à leurs œuvres, ou bien pour répondre à leurs missives, mais il n'est nullement tenté de les réunir. Le savant Révai obtient enfin la permission de les recueillir et les publie avec les poésies d'Orczy en 1789 [1].

D'après Kazinczy, Barcsay et Bessenyei étaient les hommes les plus beaux et les mieux faits de la garde.

« Le premier avec ses yeux bleus et ses cheveux bouclés ressemblait à Antinoüs. Ses manières dénotaient le descendant d'une grande famille. Comme ses deux amis, il aimait sa patrie et en était fier ; il aimait sa langue dont il connaissait la valeur et quoiqu'elle fût encore inculte, il la voulait belle et florissante. »

Le cercle où se meut la poésie de Barcsay est très restreint. Il s'adresse principalement à ses amis, mais dans le mince volume qui constitue son bagage littéraire, la muse magyare fait entendre quelques accents nouveaux. Son ton badin, sa bonne humeur forment un contraste heureux avec la poésie didactique et philosophique de Bessenyei. Il est aussi mieux doué pour le rythme et quoique sa rime ne soit pas bien riche, on le lit avec agrément [2].

Dans son *Épître à Georges Bessenyei* (1772) il l'invite à ne

souvent exprimé, le fit enterrer sous le pommier qui avait abrité ses premiers jeux et à l'ombre duquel il venait lire ses auteurs favoris. — Marie-Thérèse, Joseph II et Léopold II aimaient et estimaient ce guerrier vaillant et ce cœur généreux (En Transylvanie il distribua des vêtements aux soldats français faits prisonniers pendant les guerres de la Révolution). La reine le convertit; le rejeton de la famille princière transylvaine embrassa le catholicisme, sans conviction, mais sans éprouver les scrupules que son ami Bessenyei exprima si souvent dans sa vieillesse. Nulle trace d'un pareil sentiment dans ses œuvres.

1. *Két nagyságos elmének kölleményes szüleményei* (Les poésies de deux esprits sublimes). — Voy. sur Barcsay, la brochure de J. Zombory : *Barcsay Abraham élete és költészete* (La vie et les poésies d'A. Barcsay), 1895.

2. Le plus souvent il fait rimer quatre vers ensemble, trait caractéristique de la versification archaïque.

pas se perdre dans les hautes pensées, mais plutôt à descendre un peu et à jouir des biens de la terre. « La crainte du pauvre oiseleur augmente, si le faucon s'élève vers le ciel, car il oublie vite sa proie et peut s'égarer dans les nuages. » « Que nos œuvres disent aux Magyars qu'ils sont les descendants héroïques des Scythes; c'est la pierre angulaire de notre liberté; sans elle nous sommes réduits en servitude. » Et s'inscrivant en faux contre la thèse du jésuite Jean Sajnovics qui, dans son ouvrage : *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse* (Nagy-Szombat, 1772) a, le premier, affirmé la parenté du magyar avec le finnois, il ajoute : « Préservons notre nation du joug de Sajnovics qui veut de force dériver notre langue de Laponie. » Comme ses contemporains il croyait que c'était rabaisser la langue hongroise que de lui trouver une parenté avec celle des pauvres Finnois! Il n'y a que les Scythes de la Calprenède qui soient dignes de figurer comme ancêtres de la race magyare!

Dans l'*Approche de l'hiver*, poésie où les rimes sont parfois très heureuses, nous trouvons des réflexions badines sur les changements dans la nature et dans l'homme. Une fois l'hiver arrivé, « nous ne nous souvenons plus des roses de l'automne et des gerbes moissonnées l'été précédent; nous rêvons seulement aux plus beaux jours de notre vie lorsque nous cueillions un baiser aux lèvres de Chloris ».

Dans l'Épître adressée à Báróczy et à Bessenyei (1775), il les loue d'avoir fait résonner la langue hongroise qui anciennement était prisonnière, méprisée de ceux qui ne savaient que le latin. Mais quel changement grâce à ces deux vaillants champions.

« Depuis que j'ai parlé avec la douce Statira [1] et que je me suis promené sur les bords de l'Euphrate avec Cassandre, notre langue avec sa force magique, son éloquence et son allure héroïque, remplit de joie mon cœur, comme la rivière transparente qui arrose des prairies desséchées. Elle m'a transporté au sanctuaire des grandes âmes et à la source

1. De la Calprenède la nomme « le plus bel ouvrage des Dieux ».

glorieuse des nobles passions. Je vois déjà Marmontel; mon ami s'avance avec lui sur le sentier de la gloire. Son pinceau magyar sait rendre avec hardiesse la savante peinture des mœurs parisiennes. Marmontel vivra éternellement et sera lu, depuis la Mer Noire jusqu'à la Morave, et c'est à la plume de Báróczy qu'il doit d'avoir fait d'une telle nation son admiratrice. Mais que vois-je encore? De quelles plaintes mes oreilles sont-elles frappées? Triste Melpomène, j'entends tes gémissements; je comprends ta douleur par les plaintes d'Agis... Peuples en décadence, prenez exemple sur la chute de Sparte! »

Une autre Épître (*A une noble dame*) nous donne la description moitié satirique, moitié humoristique de ses occupations :

« Mon cœur sensible s'occupe de mille objets; le beau et le bon plaît à mes yeux vifs, la louange est douce à mes faibles oreilles. Souvent je me plonge dans la lecture et je passe des nuits dans les bras de Minerve, puis je m'élance dans la demeure de Diane et je m'amuse des journées entières à l'ombre des chênes. Puis sur une haute montagne, guettant avec mes compagnons le lever de l'aurore, j'attends avec impatience le son des cors, la fuite du cerf, l'aboiement des chiens et le bruit des fusils. Au milieu de la cohue des grandes villes, je me promène solitaire sur les fortifications; je ris intérieurement du luxe des grands que l'ambition traîne sur son char de folie. »

Bacchus ou l'origine du vin de Tokay, une de ses meilleures pièces dont Orczy disait qu'il doit l'avoir prise sur Apelle ou Rubens, est une description des vendanges, pleine de gaieté et d'humour; cependant l'allégorie mythologique la gâte un peu. L'*Épître à Anyos*, écrite le 1er décembre 1778 pendant la campagne de Silésie, est un cri de détresse au milieu des ennuis et des tracas. Le poète voudrait pouvoir déposer son casque, se consacrer au culte des Muses, être débarrassé de toute entrave pour cultiver uniquement la sainte amitié.

Quoique le sujet des Épîtres soit tiré de sa vie, que la note personnelle y domine, il n'est pas difficile de retrouver les modèles français qu'a imités Barcsay. Ce sont d'abord les Épîtres de Voltaire et puis la poésie légère de Dorat, de Colardeau et quelquefois de Chaulieu. Mais, tandis que chez

Voltaire le sujet présente toujours un intérêt général, Barcsay ne distingue pas toujours les limites qui séparent la lettre en prose de l'épître poétique. Il faut être, en effet, très au courant de sa vie et de ses occupations pour saisir toutes les allusions.

Barcsay avait écrit de nombreuses lettres, mais elles furent presque toutes perdues. Dernièrement, on en a découvert et publié une centaine [1] qu'il avait adressées soit à sa femme, née Suzanne Bethlen, soit à son ami Jean Radvánszky. Il s'y montre « poète élégant » comme disaient ses amis. Le style est vif, léger, spirituel, souvent une pointe de mélancolie y perce. Contrairement aux habitudes de l'époque, il ne mêle aucune citation française à ses lettres.

Des trois principaux chefs de l'*École française*, Bessenyei est le grand remueur d'idées qui produit sans cesse, exhorte, stimule et voudrait transfuser tout le suc de la littérature française du XVIIIe siècle, dans le corps anémié de la littérature magyare. Il s'essaye dans tous les genres compatibles avec l'état de la langue et de la civilisation d'alors; reste sur la brèche même dans sa vieillesse, alors que retiré du monde il ne peut plus faire entendre sa voix : « vox clamantis in deserto ». Báróczy fait pénétrer dans les lettres hongroises le roman, la nouvelle, le conte, en un mot les lectures agréables. Barcsay, poète plus original que Bessenyei, n'a qu'une corde, mais elle rend souvent des sons qui n'ont jamais retenti sur le Parnasse hongrois. Tous trois sont pénétrés de la nécessité de suivre les Français pour créer un courant littéraire. Ils publient la plupart de leurs ouvrages à Vienne [2], — rarement à Pozsony (Presbourg) alors tout aussi allemande que Vienne — mais cela ne doit pas nous étonner. La Hon-

1. Publiées par I. Nagy dans : Irodalomt. K. 1893 et par Berkeszi dans les Annales de la Société *Kisfaludy*, tome XXI (1887). Ces lettres font preuve de sentiments républicains très prononcés.

2. C'est également à Vienne que Bessenyei publia sous le titre : *A Bessenyei György társasága* (La Société de G. Bessenyei) 1777, le premier recueil de vers et de prose édité par cette école.

grie manquait encore de centre intellectuel à cette époque, il n'y avait que quelques îlots où l'on s'intéressât à la littérature, comme Kassa, Komárom et quelques villes transylvaines. Mais les livres imprimés à Vienne, comme les premiers journaux hongrois rédigés dans la capitale autrichienne, pénétrèrent plus facilement dans le pays que les produits des presses hongroises. Les efforts de la garde royale ne restèrent donc pas stériles; leur exemple fut bientôt suivi en Hongrie. Ces « Français » de la Transleithanie ne sont pas les membres les moins importants du groupe que nous étudions. C'est sur le sol magyar que la semence jetée de Vienne a donné les meilleurs fruits.

XI

Les écrivains de la garde n'ont pas seulement stimulé les jeunes talents, ils ont aussi fait sortir de sa retraite un écrivain très aimable qui s'était adonné de bonne heure à la poésie mais qui n'a jamais voulu consentir à ce qu'on publiât ses œuvres. C'est le général de cavalerie, *Laurent Orczy* (1718-1789). Jean Arany, dans un article remarquable [1], a dit que si Orczy eût publié ses poésies au moment de leur composition, l'honneur d'être appelé le chef du renouveau littéraire lui reviendrait au lieu d'appartenir à Bessenyei. Il nous est difficile de souscrire à cette opinion. Tout dans le talent d'Orczy respire le calme et le repos. Il est le poète de cette « aurea mediocritas » que son favori, Horace, a chantée. Il est vrai qu'il raille amèrement la noblesse qui oublie sa langue et dédaigne le costume des ancêtres ; il est vrai que sa nourriture intellectuelle était — outre les Romains — les classiques français du XVIIe et du XVIIIe siècles — il nomme surtout Boileau, Racine et Voltaire — et cela avant que Bessenyei et son groupe aient connu les sources vivifiantes : mais il lui

1. *Prózai dolgozatok* (Œuvres en prose) p. 280-96.

manquait l'énergie, le tempérament d'un lutteur, l'élan d'un chef d'école. Ces qualités, Bessenyei était le seul à les posséder parmi ses compagnons. Hâtons-nous d'ajouter qu'Orczy prodigua ses encouragements à la vaillante garde, lorsque la renaissance se fit jour et qu'il vit dans le jeune auteur d'*Agis*, son idéal prendre corps. Ce n'était, d'ailleurs, pas la première fois que les vœux d'un écrivain se trouvèrent réalisés par un émule plus heureux qui trouve la formule et lui prête vie. C'est donc une véritable erreur littéraire de la part de M. Ballagi de placer dans son livre consciencieux [1] le poète Orczy en tête de l'*École Française* et de faire ainsi de lui le chef de ce mouvement important.

Non seulement Orczy n'avait rien publié avant 1772, mais il a fallu toute l'habileté de Bessenyei pour lui arracher quelques poésies. Il est vrai que ses premiers essais datent de 1756, que M. Ballagi a pu découvrir le titre d'un poème : *Le jardin des abeilles* (Méheskert) et un autre (Mátra, 1761) qui est resté à peu près inconnu ; que plusieurs de ses pièces manuscrites ont fait les délices d'un petit cercle ; que sur les instances de l'archevêque Barkóczy, il préparait, vers 1763, un volume pour la presse et que la mort du prélat nous a privés de ce recueil : mais ce sont là, disons-nous, des titres très insuffisants au nom de chef d'école. L'influence d'une œuvre littéraire ne peut que dater de l'année de son impression, à moins que nous ayons à faire à un apôtre qui ne publie rien mais agit par la parole.

Or tel n'est pas le cas d'Orczy [2]. La manière dont ses

1. Ouvr. cité, p. 46 et suiv.

2. Né en 1718, Orczy prit les armes en 1741 lorsque l'Europe disputait son trône à Marie-Thérèse. Il fut un de ceux qui à Pozsony crièrent : « Vitam et sanguinem » ; il combattit en tête de son régiment pendant la guerre de sécession et pendant la guerre de Sept ans. Il fit son entrée à Berlin à côté du comte Hadik ; ses hussards recrutés parmi les Cumans et les Haïdouks firent des prodiges. Après la paix de Hubertsbourg (1763), Orczy se retire avec le rang de général, devient *föispán* (comte suprême) du comitat d'Abauj, prend une part active aux travaux de régularisation de la Tisza et du Bodrog et abandonne ses fonctions en 1784. Il passa le reste de sa vie, tantôt à Pest,

poésies furent publiées montre suffisamment que ni les écrivains, ni le public, quoi qu'ils lui aient prodigué des éloges sincères et se soient montrés très affectés de sa mort, ne voyaient pas en lui un chef d'école. C'est un poète aimable, sans beaucoup d'envergure, qui a emprunté à ses modèles français le bon sens, la raillerie légère, la haine du fanatisme et de l'intolérance. Son patriotisme lui inspire de nombreux traits satiriques contre les mœurs et l'imitation de la société viennoise et lui fait regretter l'abandon de tout ce qui est hongrois. Rousseau lui a inspiré l'amour de la nature qu'il chante avec plus d'éloquence que tous les poètes de son groupe. Comme Bessenyei, il a beaucoup de sympathie pour le paysan qui, à cette époque, représentait l'élément vraiment national, pur de tout mélange. Il oppose volontiers sa vie simple et heureuse à celle des nobles qui font souvent piteuse figure dans le monde où ils singent l'étranger. Il a beaucoup de sympathie pour les serfs dont il plaint le sort misérable[1]. Mais si l'on démêle dans cette bonté certains caractères qui se retrouvent chez les écrivains français, il ne faut pourtant pas croire que les nobles magyars fussent des démocrates avant 1789. Le régime des castes

tantôt dans sa propriété de Torna-Oers où il reçut les jeunes écrivains avec beaucoup d'affabilité et de bonhomie. On l'appelait « le philosophe d'Oers ». Il mourut à Pest en 1789. Deux ans auparavant, il avait permis à Révai de donner un premier recueil de ses poésies (*Költeményes holmi egy nagyságos elmétöl* (Mélanges poétiques d'un esprit sublime) 1787, sans nom d'auteur); l'année même de sa mort parut une nouvelle édition, augmentée, contenant également les œuvres de Barcsay. Nous savons, par Bessenyei, qu'Orczy avait écrit un premier ouvrage intitulé : « Le pays des Tartares blancs, leurs lois et leurs mœurs. » C'était sans doute un roman où l'auteur conduisant ses lecteurs en Asie, critiquait l'état politique de son pays.

1. Dans son discours d'adieu, faisant allusion à la préfecture construite pendant son administration, il disait : « Je ne m'en vante pas, car je sais que la sueur et la fatigue de milliers de pauvres gens ont élevé cet édifice ; je sais que la chaux qui a servi à sa construction est faite des larmes et souvent du sang des pauvres serfs. C'est pourquoi il me cause plutôt une impression triste quand je le regarde. Que ce soit du moins un sanctuaire où l'on distribuera la justice aux pauvres paysans ! » (Discours publié dans l'*Orpheus* de Kazinczy, en 1790).

trouve en Orczy un défenseur ; il veut que chacun — noble, prêtre, bourgeois ou paysan — garde son rang. Mais comme la plupart des nobles sont ennemis de la civilisation hongroise, que le clergé a rarement des visées plus hautes, que le bourgeois est foncièrement allemand, le poète n'a plus d'espoir que dans le paysan. La renaissance nationale ne peut venir que de lui : aussi le poète veut-il lui persuader que sa vie n'est pas aussi malheureuse qu'il l'imagine. Au fond, il est aussi ennemi des révolutions politiques que des nouvelles inventions qui lui font craindre un retour fâcheux aux choses établies. Tandis que son ami Barcsay, sur lequel le souffle révolutionnaire venu de France avait plus fortement agi, cherche en Occident la source régénératrice, Orczy, avec son esprit conservateur, se tourne vers l'Orient où il n'existe pas encore d'ingénieur, ni de commissaire royal. L'invention du paratonnerre et du bateau à vapeur lui inspirent même des craintes. « A Bude, on n'a plus peur du tonnerre et on rit quand le ciel gronde..... Les jeunes gens connaissant les secrets de la nature, se moquent de leurs vieux parents. » Il craint que la pureté des mœurs dans les campagnes ne soit altérée par ces innovations qui réagiront forcément sur le caractère des paysans. En fait de progrès, il ne souhaite que celui de l'idiome national. Là, il est le premier à approuver les emprunts et l'imitation des modèles étrangers.

« Il est très difficile, dit-il, à Barkóczy, d'écrire de bons vers, mais je ne perds pas l'espoir. Les Hongrois feront de même que les Français qui ont cultivé et poli (kipallérozták) leur langue depuis un siècle [1]. Alors, alors seulement nous atteindrons à la pureté du style, à l'élégance. Je n'ai d'autre but que d'exhorter les nôtres à écrire. Nous avons des savants nombreux, mais trop timides. »

Animé de ces sentiments et pour donner l'exemple au moins à quelques amis qui l'entourent il se met à écrire. Son

1. Comme ses contemporains, il date la renaissance de la littérature française du règne de Louis XIV.

premier poème : *Discours aux pauvres paysans* est une imitation de l'*Épître au peuple* de Thomas. L'écrivain français dit que la fin de son épître est « de rendre le peuple respectable aux yeux des autres et de le consoler lui-même ». Orczy a considérablement amplifié son modèle, ajoutant de nombreux traits empruntés à la vie hongroise. Il y a des détails charmants dans cette idylle. Le grand seigneur y prodigue ses caresses; il ne trouve pas assez de métaphores pour peindre le foyer tranquille, le bonheur et la force du paysan :

« De même que tu es simple dans ton vêtement, tu l'es, et même davantage, dans tes discours. Ta vie est pure, innocente et douce, à tes plaisirs ne se mêle aucun vice. Le rire ingénu de ton petit barbouillé, le bon baiser de ta femme aimée, le beau temps, les fraîches brises, le chant des oiseaux font ton plaisir avec un bon plat de bouillie de maïs ». Le paysan est l'appui du trône ; il est l'ennemi des bouleversements et n'a rien à envier aux riches « qui, à peine âgés de trente ans, traînent péniblement leurs membres tremblants; les plaisirs immodérés ayant épuisé leurs forces, ils remplissent les cimetières avant le temps ».

L'influence de Rousseau est visible dans les poésies ou Orczy chante les beautés de son pays (*A la patrie hongroise*) et le calme de la nature où depuis l'antiquité, les philosophes ont trouvé le bonheur et la liberté. C'est ce calme qui a donné à l'humanité ses grands hommes, conducteurs et législateurs de leur peuple; c'est là que les grandes âmes se sont toujours réfugiées pour échapper à l'orgueil, à l'arrogance, à l'intempérance, à la colère et à la jalousie. De là elles ont regardé avec un doux sourire et sans aucun regret les agitations du monde, la gloire passagère, la lutte des rois pour leur couronne. « Car le bonheur est dans la médiocrité, surtout si elle s'allie à la liberté ; au-dessus d'elle il n'y a pas de stabilité : le vrai royaume c'est l'indépendance. »

Ce culte de la nature s'allie chez Orczy à un talent d'observation et de description très remarquable pour l'époque. *A l'honneur de la Csárda de Bugacz* est un petit tableau de genre que Petöfi n'aurait pas désavoué. Ce talent se manifeste surtout dans ses poésies satiriques. L'imitation de Boi-

leau y est manifeste. Orczy est le premier écrivain hongrois qui, avec Horace, ait lu et médité les Satires de son imitateur français [1]. Les deux *Préfaces* de ses poésies ne sont qu'une transcription adroite de l'Épître X (*A mes vers*) ; *La honte du genre humain* (Az emberi nem gyalázatja) une traduction libre et amplifiée de la Satire VIII (*Sur l'homme*) ; *A un fiancé* est l'imitation de la Satire X (*Les femmes*), imitation très heureuse en ce sens que le poète magyar nous y donne le portrait de la dame hongroise du XVIIIe siècle dans un cadre choisi par le poète français un siècle auparavant. *Le repas ridicule* (Satire III) a inspiré Orczy dans sa pièce : *A un jeune noble qui aime mieux la ville que la campagne* où l'on trouve plusieurs traits dirigés contre les imitateurs des mœurs étrangères et contre la vie dissipée de la noblesse. Dans ces morceaux nous avons les premiers échantillons de la poésie satirico-comique hongroise qui, au XIXe siècle, a produit plusieurs chefs-d'œuvre.

Orczy était trop conservateur pour emprunter à Voltaire ses attaques contre les autorités établies, mais comme tous les écrivains de ce groupe, il imite quelques poésies légères où perce la malice, quelques pointes mordantes à l'adresse du clergé retardataire et — quoiqu'il fût général et guerrier — il partage ses idées sur la paix universelle. Les *Vœux pour la paix* (Békeség kivánsága) sont une adaptation de la poésie *Sur la paix,* cette peinture sombre des horreurs de la guerre où Voltaire parle de l'impuissance des peuples en face de leurs princes et rend ceux-ci responsables du sang versé. Il souhaite : « Que toujours armés pour la guerre — nos rois soient les dieux de la paix; — Que leurs mains portent le tonnerre — sans se plaire à lancer ses traits. » Ce vœu est aussi exprimé par « le philosophe d'Oers » qui a pu voir de près les horreurs de la guerre. Il se montre également voltairien dans sa pièce : *Conversation amicale d'un seigneur avec son chapelain* qui est une traduction mitigée

1. *Le Lutrin* fut traduit par François Kovács, en 1789 (A pulpitus).

du *Mondain* (1736) et de la *Défense du mondain ou apologie du luxe* (1737). Le seigneur c'est Voltaire et dans le chapelain Orczy a voulu peindre « un pédant à rabats », ennemi de tout progrès et qui ne croit pas à la supériorité des temps modernes sur l'état primitif et barbare de nos ancêtres [1].

Si l'œuvre d'Orczy ne nous permet pas de le considérer comme le chef de l'École française, il a, en tout cas, le grand mérite de s'être inspiré des modèles français à une époque où ses compatriotes tenaient le bon Gyöngyösi pour le roi de la poésie magyare et imitaient même sa forme archaïque : les strophes de quatre vers avec la même rime banale. Orczy, à l'exemple des Français, a introduit dans la poésie l'alexandrin, c'est-à-dire que le plus souvent, il a fait rimer deux vers et change de rime dans la même strophe. Mais cette innovation ne fut adoptée qu'après la publication de ses œuvres.

XII

Avant de parler du disciple le plus intelligent de Bessenyei, de celui qui en Hongrie prit sa place, nous devons nous arrêter un instant pour examiner deux écrivains chez lesquels l'influence française se manifeste au plus haut degré. Non contents, en effet, de s'inspirer des écrivains, ils vont jusqu'à imiter leur prose et même leurs vers. L'un, le comte Joseph Teleki obtient l'approbation de J.-J. Rousseau, l'autre le baron Fekete de Galantha devient correspondant de Voltaire. Seul de ce groupe littéraire il entra en relations avec l'idole, avec celui qu'on lisait, traduisait et imitait sans cesse.

Joseph Teleki descend par sa mère de Paul Ráday

1. Voy. A. Zlinszky, *Les éléments étrangers dans les poésies d'Orczy*, E. Philol. K. 1889. — K. Török, *La morale dans les poésies de Laurent Orczy*, Programme du lycée de Baja, 1896.

l'homme de confiance de Rákoczy [1]; lui-même fut l'ancêtre illustre de toute une lignée d'écrivains et de savants qui tous se distinguèrent par leur amour des lettres françaises. Un de ses descendants, Ladislas Teleki, fut le représentant de Kossuth auprès de la République française (1849) et le chef de l'émigration hongroise en France [2].

C'est le baron Orczy qui avait installé Teleki, en 1782, dans les fonctions de « comte suprême ». Les deux discours d'usage, publiés la même année, respirent cette liberté, cette tolérance qui se manifestèrent sous le règne de Joseph II, dont les édits furent salués avec joie par tous ceux que la culture française avaient préparés au changement de régime. A l'éloge officiel se mêlent quelques pages bien senties prouvant suffisamment que maintes réformes de l'empereur trouvèrent de chauds partisans parmi les grands.

Les poésies de Teleki [3] nous révèlent une âme protestante fortement trempée, hostile à l'athéisme et qui s'est attachée

1. Voy. plus haut, p. 55.

2. Joseph Teleki naquit à Huszt en 1738. Il fit ses études sous la direction du savant Pierre Bod (1712-1769), auteur du premier Dictionnaire d'histoire littéraire : *Magyar Athenas* (1766). Son maître lui inspira le goût des voyages à l'étranger qui formèrent l'esprit du jeune homme. En 1759, il se met en route pour aller visiter les universités françaises, séjourne à Bâle et s'y lie d'amitié avec Daniel Bernouilli auquel il dédie son premier ouvrage. Puis nous le voyons successivement à Genève et à Lausanne, fréquenter les écoles hollandaises, rendez-vous habituels de ses coréligionnaires au cours du XVIIe siècle ; en Lorraine où Stanislas Leszczynski et le maréchal Bercsényi — fils du général de Rákoczy II — l'accueillent amicalement et lui donnent des lettres d'introduction pour lui ouvrir le monde parisien. Revenu dans son pays, il se marie (1761), mais étant protestant, ne peut obtenir, sous Marie-Thérèse, les fonctions auxquelles le destinaient sa haute situation de fortune et son intelligence. Cependant la reine et son ministre Kaunitz le tenaient en grande estime ce qui lui permit de plaider souvent auprès d'eux la cause de ses coreligionnaires. Lorsque Joseph II ouvrit enfin les carrières administratives aux protestants, Teleki devint tour à tour « comte suprême » (föispán) du comitat de Békés, puis de celui d'Ugocsa, et inspecteur de l'enseignement. En 1792, il accompagne François II à Francfort et devient en 1795 gardien de la couronne, le premier parmi les protestants, qui ait eu cet honneur. Il mourut l'année suivante.

3. Les poésies ont paru dans différentes revues ; Kazinczy les a réunies dans le t. IV de la *Minerve* (1829).

plutôt au côté sérieux de l'esprit français. Il n'aime pas la poésie légère si répandue alors. L'écrivain Aranka qui lui demandait son avis sur certaines poésies très lestes reçut de lui la réponse suivante :

« Je vois de l'esprit, du feu, une belle langue dans tes vers, mais je voudrais y voir plus d'innocence. Pardonne, mon ami, mais c'est ma nature, je ne suis pas ami du frivole, même s'il est bien exprimé... La vraie foi et les bonnes mœurs sont un grand trésor; n'empoisonne pas leurs racines. Ce que mon fils ou ma fille innocente ne peuvent pas lire sans danger, je le rejette moi-même. »

Ses poésies didactiques nous le montrent très soucieux de la morale ; les vers coulent abondamment, on y sent partout une âme aimante. Son poème le plus connu : *Monument de l'amour fraternel* (*Atyafiui barátságnak oszlopa*) est une élégie sur la mort de sa sœur Esther, morceau beaucoup trop long pour être très émouvant. Il y vante les qualités physiques et intellectuelles de la défunte, son bon cœur, son aménité, sa candeur : « La beauté parfaite du corps, de l'esprit et des mœurs fut rarement donnée à un seul être ; en elle, on pouvait admirer la réunion harmonieuse de ces trois qualités. »

Son ouvrage français porte le titre : *Essai sur la faiblesse des Esprits forts* (Leyde, 1760, 2e édit. Amsterdam, 1761, chez Michel Rey) [1]. Ce livre est plutôt remarquable par la har-

1. *Essai sur la faiblesse des Esprits forts* par J(oseph) T(eleki) de Sz(ék) C(omte) d(u) S(aint) E (mpire) R(omain). L'ouvrage est divisé en onze chapitres intitulés : I. De l'incrédulité et de la superstition en général. II. Il n'est pas possible de démontrer que la religion chrétienne soit fausse. Possibilité des miracles et du mystère de la Trinité. III. Possibilité absolue du mystère de la Rédemption. IV. Possibilité morale de ce même mystère. V. La Raison nous montre qu'il était nécessaire qu'il y eût une Révélation. VI. La vérité de la résurrection du Sauveur démontrée. VII. Argument pour la Vérité de la révélation chrétienne. VIII. Nous ne sommes pas obligés de répondre aux incrédules, après avoir démontré la vérité de notre révélation. IX. Les Incrédules ne devraient jamais divulguer leurs principes. Premier avantage que les chrétiens ont sur les Incrédules : La religion rend ses disciples heureux, dans toutes les suppositions possibles et ne peut jamais leur faire de mal. X. Second

diesse du jeune Hongrois qui ose s'engager dans une polémique avec Voltaire et les Encyclopédistes, que par la force des arguments, si toutefois on peut appeler arguments les preuves tirées du dogme de l'Église protestante. « Quiconque saura, dit Teleki dans sa lettre à Bernouilli, que mes raisonnements ont mérité votre approbation ne pourra qu'en conclure que mes adversaires n'ont pas pour eux les Esprits les plus forts ». En s'excusant de son style, il prie les critiques de se souvenir qu'il écrit dans une langue étrangère, « ma langue maternelle n'étant connue que d'une petite partie du genre humain ». Il aborde son sujet avec beaucoup de méthode, et s'efforce de démontrer les grands avantages que les chrétiens ont sur les incrédules, en soutenant ses attaques des doctrines d'Abbadie et de Ditton. L'ouvrage plut au philosophe Bernouilli qui trouva les arguments « concluants, sublimes et spirituels »; d'après le témoignage du fils de Teleki [1], J.-J. Rousseau voulait donner une nouvelle édition de ce livre, mais la maladie l'en aurait empêché. Il se peut que cette apologie du christianisme lui plut mais ce qui a dû le charmer c'était les lignes suivantes : « Le plus grand esprit fort d'aujourd'hui qu'on connaîtra bien, sans que je le nomme, au premier accès de fièvre devient un poltron vis-à-vis d'une vieille femmelette chrétienne soutenue par les

avantage : Le système des chrétiens est tout autrement propre à porter à la vertu que le système des Incrédules. XI. Troisième avantage : Les Incrédules doivent nécessairement avoir peur et manquer de courage, au lieu que les principes des chrétiens leur inspirent la confiance et la fermeté.

1. *Lebensbeschreibung des Reichsgrafen Joseph Teleki von Szék, von seinem Sohne dem Grafen Ladislas Teleki von Szék,* dans : Siebenbürgische Quartalschrift, t. VII (1801), pp. 110-146. Le passage sur Rousseau, p. 117. — Ce Ladislas Teleki (1764-1821) était également poète; ses poésies didactiques (en grande partie inédites) et ses trois tragédies : *Tell* (1782), *La Mort de Sénèque*, *La décapitation de Ladislas Hunyadi* (en manuscrit à la Bibl. de l'Académie), révèlent un disciple des Français, mais surtout de Voltaire et de Bessenyei. — Voy. pour les poésies didactiques, Charles Szász : *Poésies inconnues du comte L. Teleki* (Mémoires de l'Acad. hongroise) 1882, pour les pièces de théâtre, G. Vojnovich, dans Irodalomt. K. 1899. — Le premier fonds de la Bibl. de l'Académie hongroise provient des Teleki; les belles éditions des classiques français du XVIIe et du XVIIIe siècles montrent leur goût pour les impressions de luxe.

principes de la religion. » Et il ajoute en note : « On n'a qu'à s'en informer à Genève ». Cette allusion désobligeante à Voltaire était pour plaire à J.-J. Rousseau.

On ne peut s'imaginer contraste plus frappant que celui qui existe entre le comte Teleki et le baron Fekete. Ce dernier nous donne la quintessence de ce que la poésie légère, le conte badin et frivole a produit en Hongrie. Il est le vrai épicurien de ce groupe. Longtemps négligé par l'histoire littéraire, ce n'est que dans ces dernières années qu'il est sorti de l'ombre. En effet, ses œuvres magyares sont encore inédites [1], et celles qu'il a publiées en français sont devenues extrêmement rares [2]. Il nous intéresse cependant comme correspondant de Voltaire et à cause de ses poésies écrites en français qui montrent jusqu'à quel point l'esprit et la langue de notre pays avaient pénétré en Hongrie [3].

1. *Néhai Galónthai gr. Fekete János magyar munkáji* (Œuvres hongroises de Jean Fekete) Mscrit de la Bibl. de l'Acad. hongroise. M. irod. (Litt. hongr.) 72, en deux parties. — Voy. K. Závodszky, *Magyur Epikur*, quatre articles dans Ellenör (30 nov. 4, 7 et 20 déc. 1873) ; Gy. Morvay : dans Irodalomt. K. 1901.

2. L'ouvrage le plus important : *Mes Rapsodies* (Genève, 1781), ne se trouve dans aucune des grandes bibliothèques de Paris ; même en Hongrie les exemplaires sont assez rares. Nous avons consulté celui de l'Académie hongroise.

3. Comme la plupart des membres de l'*École française* Fekete était soldat. Il naquit (1740) à Csabrendek, dans le comitat de Zala, de parents fort riches. Son père, vice-chancelier sous Marie-Thérèse, l'envoya à l'Académie savoisienne, puis au Theresianum où la langue française était cultivée. A la Cour, le jeune Fekete fit la connaissance du prince de Ligne, de Laudon, de Noverre et de l'historien Ayrenhoff. Son mariage peu heureux avec une comtesse Esterházy, le décida à entrer dans l'armée où il avança très vite et se distingua surtout pendant la guerre de succession de Bavière (1778). Très bien vu de Marie-Thérèse, il eut vite maille à partir avec Joseph II et donna sa démission. Il se retira d'abord sur ses immenses propriétés, fit ensuite des voyages en Allemagne, en Italie, en France et en Belgique et cultiva les Muses. Son château de Fóth, près de Pest, fut installé en imitation du château de Voltaire. Le patriarche de Ferney, en effet, lui servit toujours de modèle dans sa vie et dans son activité littéraire. C'est pendant ce séjour dans son château qu'il imita Voltaire dans ses Contes badins (1), qu'il traduisit

(1). D'après une note de ses *Œuvres magyares*, il admirait ses tragédies et surtout ses Contes où il le trouve « poète beaucoup plus remarquable que dans ses poèmes épiques », opinion assez sagace à une époque où la *Henriade* était exaltée.

Fekete commença à rimer en français vers 1765 et continua jusqu'à sa mort. Il publia en 1781, sous le titre : *Mes Rapsodies ou Recueil de différents Essais de vers et de prose du Comte de* ***, deux volumes où nous trouvons, outre ses poésies badines, ses lettres à Voltaire et les réponses de celui-ci [1].

« Les éloges du plus grand poète de notre siècle, dit-il dans la Préface, tout flatteurs qu'ils soient, ne m'aveuglent pas. Si je joins à ce recueil les lettres de ce grand homme, c'est bien moins pour en étayer ma vanité, que pour donner quelque prix à cette collection qui sans ce secours en aurait si peu. »

Il s'excuse de certaines pièces scabreuses « faites à un âge où les Contes de la Fontaine, de Grécourt et les poèmes de

la *Pucelle d'Orléans*, le poème sur la *Loi naturelle*, une partie du *Roland furieux* de l'Arioste, les *Amours* d'Ovide et qu'il rédigea ses instructions épicuriennes pour son fils. Il prit part à la Diète de 1790 comme député de la ville d'Arad et se fit remarquer par ses discours enflammés et ses plaidoyers en faveur de la liberté de conscience, de la constitution et de l'armée nationale ; on le surnomma le Mirabeau hongrois.

En 1792, nouvellement élu député, il est vite convaincu que la belle ardeur de 1790 n'était qu'un feu de paille et que le Cabinet de Vienne s'opposera toujours aux réformes libérales. Il écrit des pasquinades, dans le goût voltairien, contre les hommes politiques en vue et surtout contre le clergé. Jusque là il avait surtout écrit en français, maintenant il commença à cultiver la langue nationale, mais aucun de ses ouvrages écrits en magyar n'a pu obtenir le permis d'imprimer. La censure avait même frappé de son veto le recueil de vers et de prose qu'il publia en français (1781). La Révolution, les exploits de Bonaparte, sa marche vers la gloire ont excité en Fekete un enthousiasme très vif, enthousiasme qu'il exprime dans ses Odes restées également inédites. Elles témoignent des sympathies que Napoléon, avant 1809, excita en Hongrie. Fekete resta voltairien jusqu'à la fin de ses jours (1), les cléricaux ne pouvaient le lui pardonner et parlaient mystérieusement de certaines fêtes qu'il donna à Pest et dans son château de Fóth, où il mourut en 1803, en refusant l'assistance de l'Eglise.

1. Les réponses sont reproduites dans la *Correspondance* de Voltaire ; *Œuvres*, tome XLV, nos 6921, 6976, 7052, tome XLVI. Nos 7228, 7389, 7471, 7717. Voy. en outre tome X (Poésies mêlées) p. 583 : « A M. le comte Fekete en lui envoyant les *Scythes* », et p. 595 où Voltaire lui adresse, avec une légère variante, les mêmes vers qu'au prince de Beloselski.

(1). C'est également dans le manuscrit de ses *Œuvres magyares* (p. 88) qu'il exprime son opinion sur l'ouvrage de Teleki : *Essai sur la faiblesse des Esprits forts*. « J'ai ri du nain qui avait pris les armes contre ces géants » (Voltaire et les Encyclopédistes).

la Pucelle[1] et du Balai étaient mon catéchisme... Malheureusement il est plus aisé d'atteindre au degré de libertinage de ces pièces auxquelles le sage même sourit quelquefois, qu'à leur perfection. » Cependant une grande partie du recueil se lit sans que le bon goût soit choqué. Cela est léger, badin, moqueur, lestement troussé et trahit à chaque ligne l'imitateur de modèles français bien connus. Ecoutez *Les plaisirs de la vendange* :

Sur un de ces côteaux
Que le lac Balaton arrose de ses eaux,
S'élève certaine masure,
Qui ressemble à l'antre aérien,
Que dans ses vers, enfants de la nature,
Gresset nous peint si bien.
Dans ce désert, nouvel anachorète
Transplanté je ne sais comment,
Depuis deux jours je fais une retraite,
Qui ne manque point d'agrément :
Car à mes pieds comme dans une chartreuse
Je ne vois point ces monstres odieux
Animer les plaideurs au Palais captieux
De la chicane affreuse;
De bien plus doux objets frappent ici mes yeux.
Bacchus, Silène, Amour et les Bacchantes
Au son d'un chalumeau dansant d'un air joyeux ;
Des Faunes, des Sylvains, des Nymphes innocentes,
Qui viennent se mêler aux Dieux.
Mais, où m'égare le délire
De ce poétique tableau?
Au vrai bornons ma lyre,
Sans peindre plus longtemps le beau.
Ce n'est qu'une simple vendange,
Où Lisette et Colin
Buvant, dansant, et bravant le destin
Vont cuver dans la grange
Leur amour et leur vin.

1. La traduction (inédite) de la Pucelle se trouve à la Bibl. du Musée national (Hung. oct. 27. — 492 pages) *Ax Orleansi szüz, poéma Voltér franczia verseiböl forditotta magyarra C. Alethophilos.* 1796.

Tu vois, chère Chloris, la douce fiction
Dont me berçait la poésie :
Elle change souvent l'absinthe en ambroisie ;
Mais malgré son illusion
Je sens couler mes larmes,
Elle ne peut soulager ma douleur.
L'absence ose braver ces charmes
Et je sens loin de toi s'accroître mon ardeur.
Toujours suivi de ton image,
Chloris, rien ne saurait l'arracher de mon cœur,
Je t'aimerai jusqu'au sombre rivage
Où habite la terreur,
Car mon amour, passant l'Achéron à la nage
De la mort même ose être le vainqueur.

Une grande partie de ce recueil fut soumise à Voltaire, par Fekete, dans les années 1766 à 1769. La première lettre de l'écrivain magyar au patriarche de Ferney est trop caractéristique du culte qu'on rendait à Voltaire, en Hongrie, pour que nous puissions nous abstenir de la citer « in extenso ».

Vous ne serez point étonné d'apprendre que votre nom, ce nom illustré par tant d'ouvrages, qui lui assurent bien plus sûrement l'immortalité que ne seraient les conquêtes les plus éclatantes, soit connu aux deux bouts de la terre. Si l'on se souvient encore de ces fléaux dont l'ambition l'a dévastée, c'est pour les abhorrer, tandis que la meilleure partie des hommes ne saurait penser à vous, Monsieur, sans être saisi de respect et de reconnaissance.

Qu'on ouvre ces archives de la raison que la vraie philosophie vous a dictées et que vous avez su embellir de tous les agréments de la littérature, l'on y verra cet amour de l'humanité, ce désir d'éclairer vos semblables qui seuls méritent nos hommages; la postérité, juste appréciatrice du vrai mérite, comblera les vœux de vos contemporains, en vous rendant les honneurs que tout homme raisonnable vous destine dans le fond de son âme. Et des lauriers mérités à tant de titres, fleuriront, sans doute, à jamais, à moins que les lettres et les beaux-arts ne retombent dans la barbarie, dont on a tant de peine à les tirer.

En vain l'envie et la superstition ont-elles fait siffler leurs serpents sur votre tête, vous avez su les écraser, Monsieur, et la haine des sots et des tartufes, en les couvrant de honte, a augmenté votre gloire.

Il y a longtemps que l'univers admire vos talents et vos divins ouvrages (passez-moi la seule épithète qui leur convient). Vous avez su

depuis votre retraite faire respecter votre cœur, vous ne vous y bornez point à éclairer les hommes, vous les soulagez, Monsieur ; le fruit de vos veilles et de vos travaux ainsi que votre patrimoine sont employés au secours de vos confrères, les humains ; la différence du culte ne les exclut pas de votre bienfaisance. Vous avez été le premier qui avez osé dire aux hommes qu'ils étaient frères, malgré quelques variétés dans leurs opinions, et dans ce point comme dans bien d'autres, vous ajoutez l'exemple au précepte.

Si jamais mes occupations et mon emploi me permettent de faire un voyage, je n'irai point admirer les belles ruines d'Italie, ni me remettre pour me décrasser entre les mains des friseurs, des tailleurs et des cordonniers de Paris. Je laisse les premiers aux Anglais que j'estime malgré quelques bizarreries et le second aux lourds Allemands qui ne rapportent jamais que des ridicules d'un pays qui a tant de bonnes choses pour se les faire pardonner. Le but de mon voyage sera bien plus noble : j'irai voir ce sage, que je respecte autant que je l'admire ; ce favori des muses, ce philosophe aimable qui devrait être immortel comme ses ouvrages : c'est vous enfin, Monsieur, que j'irai voir. Votre admirateur depuis longtemps, je ne date mon existence que du moment où j'ai commencé à lire vos ouvrages.

J'y ai puisé le goût de la littérature et les principes d'une philosophie épurée. Votre commerce me serait, sans doute, bien plus utile encore, mais attaché par des nœuds solides à une Cour, qui m'a comblé de bienfaits dès ma naissance, je suis presque réduit à de vains souhaits pour le bonheur de vous voir. Permettez donc, Monsieur, qu'en attendant une occasion heureuse de vous présenter ses respects, un H(ongrois) prenne la liberté de vous envoyer quelques essais de poésie française. C'est une témérité, sans doute, à un Scythe d'avoir osé faire des vers dans une langue étrangère, et n'en est-ce pas une plus grande encore d'oser les envoyer au Roi des Poètes français ? Vous avez toujours protégé, Monsieur, les jeunes gens, qui grimpent le chemin raboteux du Parnasse.

N'avoir que vingt-six ans, serait peut-être un titre pour mériter votre indulgence : mais sans vouloir me prévaloir de ma jeunesse qui ne doit pas faire pardonner de mauvais vers aux yeux du grand homme qui fit son Œdipe à vingt ans, j'ai un motif bien différent en vous présentant ces bagatelles ; c'est le désir de me corriger de la manie de rimer. L'amour propre est un dangereux conseiller ! Quand vous aurez eu la bonté de me dire, que vous n'y découvrez aucune pente à la poésie, aucune trace de ce feu et de cet enthousiasme qui est l'empreinte du génie, cette décision sera sans appel pour moi et je n'oserai plus m'amuser à une chose à laquelle vous croirez que je ne réussirai jamais ! Si contre mon attente (ce n'est pas l'orgueil d'auteur déguisé en modestie

qui me dicte ce langage) vous trouvez ces bagatelles passables, votre suffrage me servira d'aiguillon, (Dieu sait que nous en avons besoin dans un pays où on n'ose encore cultiver les lettres qu'en cachette, ce goût donnant un ridicule dans la société) et je parviendrai peut-être, animé par vous, à faire moins mal à l'avenir. Je vous supplie donc, Monsieur, de daigner me mander votre sentiment sur ces niaiseries. C'est dérober sans doute des moments précieux à l'univers, que de vouloir que vous les lisiez. Tous les vôtres sont comptés pour son utilité, ou pour son plaisir; mais je ne saurais résister à l'envie de soumettre mes rimailleries à votre jugement. C'est le seul but que j'aie, car j'ose vous supplier de ne faire aucun usage de mes vers quand bien même ils vous paraîtraient médiocres : je me suis proposé de fuir toujours l'éclat. Votre sentiment est tout ce qui m'intéresse, Monsieur, pour être sûr que je ne le dois qu'à votre justice et pour que la politesse ne vous fasse pas mitiger votre arrêt, je ne signe point cette lettre. Pardonnez ce détour, Monsieur, à un de vos plus sincères admirateurs et soyez persuadé de la vénération d'un homme que vous connaîtrez peut-être plus particulièrement à l'avenir, mais qui vous supplie aujourd'hui de lui permettre qu'il ne se dise, Monsieur, que votre très humble et obéissant serviteur.

L'Inconnu.

La plupart de ces vers ont eu l'amour pour objet; j'ai osé quelquefois traiter d'autres matières moins frivoles, mais j'attends une occasion plus sûre, Monsieur, pour vous les envoyer avec quelques essais de prose. Permettez, en attendant, que je profite de celle-ci, pour participer à une action si digne de vous et de l'humanité, en soulageant selon mes facultés les Sirvens malheureux que le glaive de la superstition persécute avec atrocité dans un siècle qui paraissait être assez éclairé, pour nous mettre à l'abri de ces coups.

Cette famille languirait, sans doute, dans la plus cruelle misère, sans vous, Monsieur, qui daignâtes lui accorder un asile et une protection assez puissante pour entraîner celle de quelques Rois que votre exemple a animés à l'être en effet. Daignez remettre aux Sirvens, cette bagatelle de la part d'un particulier qui se croit trop heureux de pouvoir employer son superflu à secourir l'innocence persécutée.

Voltaire très sensible à ces éloges répondit, le 24 juin 1767 :

« Celui qui a été assez heureux pour recevoir du noble inconnu un recueil de vers pleins d'esprit et de grâce, présente sa respectueuse estime à l'auteur de tant de jolies choses. Il admire comment l'inconnu peut écrire si bien dans une langue étrangère. Il admire encore plus la

générosité de son cœur. On serait heureux de pouvoir jouir de la conversation d'un jeune homme d'un mérite si rare. On n'ose pas s'en flatter, on connaît quels sont les liens des devoirs et des plaisirs. Il n'appartient qu'aux souverains et aux belles de jouir du bonheur de le posséder. Quand il voudra se faire connaître, on lui gardera le secret. En attendant on bénira le ciel d'avoir produit des Messala et des Catulle dans le pays où l'on prétend que les compagnons d'Attila s'établirent. »

Fekete continue à envoyer des vers en les accompagnant de quelques fûts de vin de Tokay, « qui est, dit Voltaire, après vos vers et votre prose ce que j'aime le mieux »; il corrige, comme il l'avait fait jadis pour Frédéric II, quelques-unes de ses poésies [1] et prie le poète magyar de ne pas le combler de tant de bon vin. « Je reçois les vers avec le plus grand plaisir, mais je suis honteux de tant de vin ». Voltaire lui fait hommage de sa tragédie *Les Scythes* en lui adressant les vers suivants :

Un descendant des Huns veut voir mon drame Scythe;
Ce Hun, plus qu'Attila rempli d'un vrai mérite,
A fait des vers français qui ne sont pas communs.
Puissiez-vous dans les miens en trouver quelques-uns
Dont jamais au Parnasse, Apollon ne s'irrite!
Ceux qu'on rime à présent dans la Gaule maudite
Sont bien durs et bien importuns.
Il faut que désormais la France vous imite :
Nos rimeurs d'aujourd'hui sont devenus des Huns.

Outre ces deux volumes, Fekete publia, en 1787, l'*Esquisse d'un tableau mouvant de Vienne*, où il passe en revue les différentes classes de la société : noblesse, clergé, fonctionnaires, puis l'Université qui devrait, selon lui, accueillir les protestants; les écoles, les spectacles, les promenades et les environs, comme Schönbrunn, Laxenbourg, Baden.

Fekete n'est pas tendre pour les Viennois dans lesquels il voit « l'alliage de la bigoterie la plus superstitieuse à la débauche la plus crapuleuse »; les dames ne sont pas mieux

1. Lettre du 4 avril 1768.

traitées et le clergé, comme dans ses autres ouvrages, est accusé des pires méfaits. Il parle, par contre, avec beaucoup d'égards de Sonnenfels, de Denis, de Blumauer, de Born [1] et surtout du prince de L(igne), « le chevalier de Grammont de notre siècle, aussi brave, aussi aimable, aussi unique dans son genre; qui a par dessus son original le mérite d'écrire, en prose et en vers, comme Chaulieu et Voltaire ».

Le volume inédit de poésies et de prose, conservé à la Bibliothèque de l'Académie hongroise [2], se compose en grande partie d'épîtres, de poésies de circonstance, de quelques pièces adressées à Napoléon, qui montrent clairement que le « premier consul de la République », malgré les échecs infligés à l'Autriche, était l'idole des écrivains et de tous ceux qui voulaient une Hongrie indépendante [3]; il contient,

1. Ignace Born, un des plus grands géologues de son temps dont les travaux sur les mines de Selmecz étaient universellement connus.

2. *Œuvres posthumes du Comte Jean Fekete de Galantha.* M. Irod. (Litt. hongr.), nº 83. — 164 pages.

3. On trouve quatre pièces glorifiant Napoléon dans le manuscrit : *Au premier Consul de la République* (p. 56) ; *Sur les dangers que le premier Consul a courus* (p. 58) ; *Sur l'Égypte* (p. 61) ; *Au premier Consul* (p. 63). Nous reproduisons la première, à titre de document.

Héros ! qui sut braver la rage d'Amphitrite,
Ainsi que les Argus de ces fiers tyrans,
Comme Jules César, que tout obstacle irrite,
Tu revins pour fixer les succès éclatants,
Que pendant ton absence a souillé l'ineptie
De lâches généraux, d'avides directeurs ;
Une seconde fois, tu sauves la patrie,
Ravivant l'union, la gloire dans les cœurs.
La Vendée par toi se retrouve tranquille,
Sans que des flots de sang y fussent répandus;
L'innocent émigré rentre dans son asile
Sans craindre des bourreaux les glaives suspendus ;
Le trésor sans crédit manquait de numéraire ;
Sans armes, en lambeaux, on voyait les guerriers
Redemandant enfin leur modique salaire
Pâles et décharnés oublier leurs lauriers,
Tu vins ! l'ordre aussitôt s'établit en finance,
Les arsenaux sont pleins d'armes et de canon
Et le nouveau signal de la victoire en France,

en outre, une pièce intitulée : *Au poète Lebrun*, sur la paix, le 1er novembre 1801 ; puis des « Petites réflexions sur des objets plus ou moins petits à l'usage de mes petits » où il inculque à son fils les principes d'Helvétius ; plusieurs notes sur l'histoire contemporaine et les gens de la Cour qu'il a pu observer à Vienne. Tout ce volume fut écrit à Fóth, près de Pest :

« Loin du fracas tumultueux des villes
Où l'on se livre aux bassesses serviles

Par cent bouches redit est désormais ton nom.
Avec enthousiasme au combat on s'apprête.
Les braves vétérans ranimés à ta voix
Oublient tous leurs maux et quittent leur retraite
Pour guider la jeunesse à de nouveaux exploits.
Des Alpes tu franchis la froide Bavière,
Foulant six pieds de neige, ainsi que tes soldats ;
L'ennemi qui te croit cent lieux en arrière,
Avise ta présence aux plans de tes combats.
Par un gentil bon mot tu fixes la victoire,
Sur le champ de bataille, on replace ton lit.
Donne au monde la paix, au comble de ta gloire
Et tout est arrivé, comme tu l'avais dit.
L'auguste vérité, sans basse flatterie,
Pour te rendre justice a su dicter ces vers,
Car même dans le chef d'une armée ennemie
J'admire le grand homme aux yeux de l'Univers.
Mais luttant avec toi, si contre ta fortune
J'avais dû succomber sans obtenir la mort
Avec d'autres ma chance aurait été commune,
Et malgré tes talents je m'en prenais au sort.
Si pourtant quelque hasard m'eût donné la victoire
Quand elle aurait été scellée de mon sang,
De tous les généraux je ternissais la gloire
Eugène et Villars m'eussent cédé le rang.
Éloigné des combats par l'inique cabale
J'admire ta valeur et sais l'apprécier,
Mais ne te craindrais pas à troupe et force égale
Ayant approfondi, comme toi, mon métier.
Pardonne au vieux guerrier cette fanfaronnade,
Et sois sûr qu'il mourrait plutôt que de céder,
Car il ne fut jamais un soldat de parade
Et difficilement se laisse intimider.

De l'étiquette et n'a pour tout plaisir
Que d'en sortir le plus vif désir.
Loin de ceux dont l'unique mérite
N'est que leur rang, sans que rien nous invite
A confirmer un choix souvent bizarre
Presque toujours l'effet d'un pur hasard. »

Voilà comment on rimait en français, il y a un siècle aux bords du Danube.

XIII

Bessenyei, retiré sur la puszta, fut vite oublié. Sa succession fut prise par *Joseph Péczeli* qui a consacré sa vie si courte au relèvement littéraire de son pays. Le soldat fut remplacé par le pasteur. Avec des ressources modiques Péczeli a soutenu vaillamment une lutte de huit ans, faisant imprimer livre sur livre, fondant une des premières revues littéraires et scientifiques, s'adressant aux seigneurs pour leur inspirer le goût de la littérature, stimulant les travailleurs qui se groupaient autour de lui [1].

1. Péczeli naquit, en 1750, d'une famille noble mais pauvre, à Putnok, où son père était pasteur. Il reçut son instruction à Debreczen où le professeur Jean Varjas s'intéressa à lui et dont il épousa la fille. Péczeli apprit dès le collège le latin, l'hébreu, l'arabe, le français, l'anglais et l'allemand. Ses études terminées il passa par Leipzig et Iéna, pour se fixer à Berne où le professeur de théologie Stapfer se montra fort content de ses progrès. De 1779 à 1781, il fut étudiant à Genève et entra en relations avec Horace Saussure qui lui offrit le préceptorat de son fils, et lui ouvrit sa bibliothèque ; le goût que Péczeli montra plus tard pour les sciences date de cette époque. Les lettres de Saussure (1) prouvent que le grand savant estimait fort le jeune pasteur, qui prêchait alors en latin et en français. En 1782 Péczeli quitte Genève et va à Utrecht où il subit, devant le Synode, son examen de théologie (1783). Plusieurs certificats très flatteurs attestent son talent d'orateur, son art de la controverse. Aussi quelques communautés hongroises s'empressèrent-elles de le rappeler, mais il n'accepta pas d'emploi avant d'avoir complètement satisfait à son désir d'étudier, et c'est après cinq ans d'absence qu'il revint en Hon-

(1). *Correspondance* (inédite) de Péczeli à la Bibl. de l'Académie hongroise. M. Irod. (Litt. hongr.). Nos 143 et 148. La plupart de ces Lettres sont écrites en français.

Comme le groupe littéraire auquel il appartient, Péczeli a voulu surtout agir par des traductions et des imitations et, comme Bessenyei, il s'attache surtout aux œuvres de Voltaire. Quoique pasteur, il suit ces vaillants combattants, les premiers soldats de la renaissance littéraire. Et cela ne présente rien d'anormal en Hongrie où la nationalité prime tout, même la religion. Certes, les protestants ont lutté durant trois siècles pour leur foi et cependant lorsque les plus intelligents s'adonnent à la tâche de créer une littérature nationale, c'est à la France catholique et voltairienne qu'ils s'adressent plutôt qu'à l'Allemagne protestante. Les Hongrois avaient déjà eu l'occasion d'apprécier lors de la Réforme les services que la France pouvait leur rendre et, lorsqu'il s'agit de littérature, c'est vers nous que se tournent les descendants de ceux qui, au cours du XVIe et du XVIIe siècles, ont lutté pour leur foi et leur indépendance. Péczeli est de la même lignée qu'Albert Molnár et Jean Cseri d'Apácza.

Les traductions de Péczeli sont de valeur inégale. La première, Zaïre, traduite en vers et dédiée à Joseph Teleki, parut en 1784. Cette traduction des plus réussies ne servit jamais à la scène, mais elle exerça une influence littéraire très considérable. Teleki écrit à ce sujet à l'auteur :

« Elle me fit presque autant de plaisir que son original aurait pu en faire à un grand sultan galant, si un pacha de Hongrie dans le siècle passé, lui en avait fait présent pour enrichir son sérail. Oui, Monsieur, je fus tout Orosman pour votre Zaïre. Elle est réellement si belle, que ce pauvre sultan est bien excusable d'en avoir été un peu jaloux. Il a prévu, sans doute, que sa Zaïre soutiendra bien la grande épreuve des

grie. Une des communautés calvinistes les plus anciennes du pays, celle de Komárom (Comorn), l'avait nommé pasteur. La tâche qui l'y attendait était assez lourde. Le tremblement de terre de 1783 avait détruit l'ancienne église et le jeune pasteur dut, outre l'accomplissement des devoirs de sa charge, outre la continuation de ses travaux littéraires, s'occuper de hâter la reconstruction de la nouvelle église. Cet incessant labeur mina sa santé ; il succomba en 1792 à l'âge de 42 ans. La communauté prit soin de sa veuve et de ses enfants dont l'un, Joseph, se fit un nom comme historien. — Voy. sur Péczeli, la biographie de S. Takáts, à la suite de l'édition des *Fables*, 1887.

véritables beautés et paraîtra belle dans tous les ajustements possibles. Vous l'avez assez fait voir et il faut convenir qu'en l'habillant à la hongroise, vous avez su très bien assortir à sa beauté son nouvel ajustement [1]. »

Trois autres pièces : *Mérope*, *Tancrède* (1789) et *Alzire* (1790), furent traduites en prose et jouées par les premières troupes hongroises.

En 1786, Péczeli donna la *Henriade*, une des meilleures traductions du XVIIIe siècle, dont l'influence sur les poètes épiques se fit sentir très longtemps [2].

Toutes ces traductions, accompagnées de lettres touchantes (en français pour la plupart), furent envoyées aux grands seigneurs, aux Pálffy, Sztárai, Teleki, Orczy, Podmaniczky, Ráday, Almássy, Esterházy, Hadik, Pronay et Károlyi, à cette société voltairienne qui, sauf de rares exceptions [3], se délectait de ces œuvres sans se résoudre à croire que l'idiome hongrois serait jamais apte à rendre les beautés de l'original. Péczeli veut leur prouver que cette langue peut être « ornée et polie » comme les autres et, jetant un coup d'œil sur la littérature allemande, il constate qu'il y a cinquante ans elle était aussi très pauvre :

« Il n'y avait pas un romancier, fabuliste ou poète de quelque valeur. Beaucoup d'Allemands, comme Leibnitz et Euler, avaient écrit leurs ouvrages en français, parce que les livres allemands ne trouvaient pas de lecteur. L'Académie de Berlin publiait ses Mémoires en français. Dans les grandes villes les nobles ne parlaient l'allemand que tout bas, tandis que le français retentissait partout comme s'il avait vaincu l'idiome national. Et maintenant ! au bout de cinquante ans, à quelle hauteur la littérature allemande n'est-elle pas arrivée ! D'autres nations commencent même à lui être redevables. Qui sait, mes chers compatriotes, si nous ne pouvons aller jusque là dans cinquante ans ! »

1. Lettre inédite du 21 sept. 1784 (en français).
2. Une deuxième édition (chose rare pour l'époque) parut en 1792.
3. Dans la *Correspondance* se trouve un billet du comte Antoine Károlyi daté de Vienne, 27 févr. 1788, où nous lisons : « Je souhaiterais que cet auteur (Voltaire) fût tout à fait ignoré de vous et le monde, pour ne pas empoisonner le monde et ma nation encore innocente » (en français). Ce Károlyi était un homme fort pieux. Voy. Gellért : *Anyos Pál*, p. 50.

C'était là un beau rêve qui devait se réaliser en partie. Pour Péczeli, la grande question était d'intéresser les magnats, le haut clergé et avec eux la Cour à la cause de la langue nationale. Il n'hésite pas à leur dédier les traductions auxquelles il consacre ses veilles et son argent; il trouve des accents émus pour leur parler de l'état précaire de la langue, des moyens de la relever et de la faire aimer.

« Imaginez-vous, écrit-il à Orczy, que notre chère langue, comme une veuve privée de tout, se jette à vos pieds dans son chagrin profond. Avec ses lèvres tremblantes, ses paroles entrecoupées de sanglots et de larmes, elle se plaint de ses enfants, de ces hauts dignitaires qui, malgré leurs mérites, permettent qu'on l'exile de son propre pays... La lecture de ce livre [1] vous prouvera que cette langue peut exprimer d'une manière concise et intelligible les pensées les plus profondes. Elle fera comprendre aux vrais patriotes combien est fausse l'accusation que son parler saccadé puisse blesser les belles lèvres de nos comtesses et de nos baronnes, si, dans leurs conversations, elles voulaient s'en servir. »

Dans une lettre, en français, au même Orczy il dit en lui envoyant un exemplaire de la *Henriade :*

« Vous pouvez voir dans cet ouvrage, combien notre langue est belle, touchante, pathétique et à quel point elle est digne d'être enrichie et embellie par les soins de tous les vrais patriotes. Mais outre cela, vous verrez avec bien du plaisir dans la bravoure de Bourbon comme dans un miroir, votre propre valeur et dans sa clémence votre bon caractère. »

Voilà à quelles flatteries et à quelles courbettes les écrivains d'alors en étaient réduits pour faire passer ces traductions dont les frais retombaient sur eux.

Quant aux principes que Péczeli a suivis pour ses traductions, il s'en explique dans la Préface de la *Henriade :*

« J'y ai suivi, dit-il, cette noble liberté dont se servent les traducteurs anglais et français ; dont s'est servi Pope en traduisant Homère, Letourneur en traduisant Young. J'ai suivi les sages préceptes que d'Alembert donne à ce sujet. Ce grand philosophe nous conseille, entre autres

1. C'était la traduction des *Nuits* de Young (1787).

choses, de lutter avec l'original en véritables combattants ; nous devons composer un ouvrage aussi beau, même plus beau que celui des écrivains que nous traduisons. Ai-je atteint ce but ou non ? les dignes patriotes qui ont habité longtemps l'étranger et y ont appris le français en jugeront ; eux, qui persistent dans cette fausse opinion qu'il est impossible à un pauvre Hongrois d'atteindre le poète français orné de toutes les couronnes des Muses. »

Malgré ce principe d'une traduction libre, principe accepté et pratiqué d'ailleurs par toute l'*École française,* les traductions de Péczeli sont assez fidèles pour le fond comme pour la forme. Sa *Zaïre,* ne montre aucune suppression notable ; ses alexandrins, pour la plupart, coulent avec aisance, sa langue est très pure en comparaison de celle des autres traducteurs [1]. Quant à la *Henriade*, c'est un travail fort réussi pour l'époque [2]. Péczeli suit l'original pas à pas et ne semble guère se préoccuper des préceptes de d'Alembert. Il se souvient seulement de temps en temps qu'il est pasteur. Ainsi, chant IX, après les vers : « C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale | Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale » ; il ajoute un exemple tiré de la Bible : « Tu as livré facilement ce fort Samson dès que tu l'avais endormi sur le sein de Dalila ». Une seule fois il s'est écarté complètement de son texte. C'est au chant X, dans la prière de Saint-Louis. En guise d'excuse il ajoute la note suivante :

« Cette prière diffère de celle de l'original, mais que le lecteur juge si je ne mets pas des paroles plus convenables dans la bouche d'un saint que le poète français ne l'a fait. Quand nous prions, il ne faut pas nous exprimer comme Voltaire [3], il ne faut pas croire qu'un saint du

1. Il n'y a que deux termes étrangers dans toute la tragédie : *héros* et *virtus*.

2. Voy. la comparaison de la traduction de Péczeli avec celle de Szilágyi (1789), par Vende, dans *E. Philol. K.*, 1899.

3. « Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre — L'exemple, la terreur et l'amour de la terre ; — Avec tant de vertus, n'as-tu formé son cœur — Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur. »

Paradis est encore fanatique. Seuls les pèlerins de notre sombre vallée sont ignorants, partant fanatiques. Un saint comprend dans toute leur force les paroles du Seigneur : « On vous reconnaîtra comme mes disciples si vous vous aimez les uns les autres, car au Ciel il n'y aura place ni pour la foi ni pour l'espérance, mais seulement pour l'amour. » Le poète n'aurait pas dû mettre dans la bouche de Bourbon une prière coupable tant qu'il reste dans la religion réformée, car c'est contraire aux choses célestes. Puis, je crois, que la nature du poème épique exige le changement que je me suis permis. Dans tout le poème, Bourbon est présenté comme un héros orné de beaucoup de vertus ; la Ligue, au contraire, est décrite avec des couleurs sombres comme travaillant avec les démons de l'Enfer. Au Xe chant, c'est pourtant la Ligue qui est victorieuse et elle pouvait dire à son excuse, qu'elle n'avait pas d'autre but que la conversion de Bourbon. Pourquoi peindre alors la Ligue avec des couleurs si terribles? »

Ces légers changements n'altèrent en rien la marche de ce poème, qui fut considéré longtemps en Hongrie, comme un modèle. Péczeli a surtout bien rendu les scènes pathétiques et celles où Voltaire exprime des idées philosophiques.

Cette traduction fut accueillie avec enthousiasme par la noblesse et le clergé. La lettre que le chancelier du royaume, Charles Pálffy, adressa au traducteur fit grand bruit [1] ; le piariste, Bernard Benyák, alors seul professeur qui enseignât la philosophie en magyar, se sent tout heureux de voir Voltaire qui brille dans tout l'univers, communiquer ses idées sublimes, ses réflexions spirituelles à ceux qui ne parlent que le magyar. Il souhaite que cette traduction fasse disparaître la fausse opinion qu'on a des Hongrois et de leur langue.

1. Elle est écrite en français et fut reproduite par Kazinczy en tête de sa revue *Orpheus*, t. I, 1790. Cette reproduction n'est pas tout à fait exacte ; l'original se trouve dans la *Correspondance* (n° 143) et débute ainsi : « Monsieur, je suis bien sensible à l'attention que vous avez eue de m'envoyer la traduction que vous avez *fait* de la Henriade ; j'ai trouvé en la parcourant que vous avez très bien rendu les idées de l'homme célèbre qui nous a donné ce charmant poème. Vous faites bien voir, comme notre langue est riche et qu'elle ne le cède à aucune pour la force des expressions. Vous venez, Monsieur, d'enrichir la littérature hongroise d'un ouvrage qui fera honneur à la patrie et qui vous mérite tous les suffrages de vos compatriotes » (Vienne, le 19 mai 1787).

Les principes assez larges de la traduction poétique que Péczeli avait établis d'après d'Alembert furent restreints par le critique le plus pénétrant de l'époque, Jean Bacsányi qui disait dans son *Musée hongrois* [1] : « La traduction est excellente si nous traduisons l'original mot à mot et s'il se peut dans le même ordre, car une bonne version doit ressembler à la copie d'un tableau où l'on ne doit pas omettre ou changer le moindre trait ». Mais vers la fin du XVIIIe siècle on n'était pas encore arrivé à cette perfection. Ce n'est que pendant la période suivante que des poètes comme Vörösmarty, Arany et Charles Szász ont pu, grâce à la richesse de la langue et à la souplesse des rythmes, reproduire les chefs-d'œuvre des littératures étrangères d'après les exigences de Bacsányi. Pour Péczeli et son école il s'agissait surtout d'élargir l'horizon intellectuel, et si la traduction était en beaux alexandrins ou dans une prose élevée — comme celle des *Nuits* de Young — ils avaient rempli leur tâche. Kazinczy lui-même qui tâchait de serrer le texte de près, a usé des mêmes libertés que les *Français*, dans ses traductions de Molière, de Marmontel, de Shakespeare, de Lessing et de Gœthe.

Péczeli a publié comme œuvre « originale » un recueil de *Fables* [2] (1788). Le titre dit bien « d'après Ésope » ; mais quand on a lu ces cinquante-cinq apologues, on est convaincu que le modèle de Péczeli n'était pas cet extrait sec et sans parfum poétique qui porte le nom d'Ésope, mais bien La Fontaine. Nous pouvons de nouveau constater, à propos de ces fables, que les théories littéraires de Lessing et de Herder n'avaient pas encore pénétré en Hongrie à cette époque. Péczeli connaissait probablement Lessing, mais le disciple des Français se gardait bien d'épouser la querelle du fabuliste allemand. Il trouvait encore un certain charme dans Gellert, mais les fables de Lessing avec leurs fameuses

1. *Magyar Muzeum*, revue fondée par Bacsányi, Baroti et Kazinczy en 1788.
2. *Haszonnal mulattató Mesék*. Nouvelle édition par Takáts.

dissertations le laissaient froid. Loin de bannir tout ornement de la Fable, loin de considérer l'herbier fané d'Ésope comme le seul modèle digne d'être imité, Péczeli égayait ses fables à l'imitation du modèle français. Mais il a commis une petite perfidie en laissant croire, par le titre, qu'il a travaillé, partie d'après Ésope, partie sans aucun modèle. Même dans la *Préface* il s'arrête avec plus de complaisance à la vie de Gellert qu'à celle de La Fontaine. Peut-être ce pieux pasteur ne trouvait-il pas la vie du « bonhomme » très louable ; mais ce qui est certain, c'est que le charme des fables de La Fontaine a exercé un tel ascendant sur lui qu'il l'a pris pour unique modèle. Il a même déclaré, plus tard, que les fables du poète français sont supérieures à celles des Anciens.

Péczeli a le mérite d'avoir révélé le génie de La Fontaine à la Hongrie. Les deux anciens fabulistes magyars, Pesti et Heltai [1], considéraient l'apologue à l'exemple des écrivains allemands de la Réforme (Luther, Burkart Waldis, Erasmus Alberus) comme un moyen d'exercer une action morale. L'*École française* néglige La Fontaine, fabuliste, d'abord parce que les rythmes dont il se sert étaient assez difficiles à rendre dans une langue encore peu polie ; puis, parce qu'elle croyait que la tragédie, l'épopée, l'épître, le poème didactique, le roman, le conte moral étaient plus nécessaires à une littérature naissante. Péczeli est le premier qui ait écrit des fables dans le genre de celles de La Fontaine, mais son essai est resté isolé. On n'imite pas facilement « le bonhomme » ; il demande un tour d'esprit si fin, si délié, un sens poétique si aigu du monde animal qui nous entoure, que les fabulistes hongrois (Kazinczy, Vitkovics, Fáy et Greguss) — dont aucun d'ailleurs n'était vraiment poète — se sont plutôt attachés à suivre Florian, Lachambeaudie, ou même Lessing que La Fontaine.

1. Les Fables de Gabriel Pesti ont paru en 1536, celles de Gaspard Heltai en 1566.

Des recherches récentes [1] ont prouvé que sur les cinquante-cinq fables de Péczeli, quarante dénotent l'influence de La Fontaine. Les ornements qui égayent ces apologues, le tour poétique, le choix des expressions montrent que l'écrivain hongrois connaissait à fond son modèle. Ses rythmes sont moins variés parce que, comme dit la *Préface*, les oreilles hongroises n'y sont pas habituées ; il emploie l'alexandrin avec assez d'élégance. La morale qui sert de conclusion est souvent lourde et « sent son pasteur » ; mais dans le récit même le ton est assez enjoué. Quelques traits ajoutés au modèle français nous avertissent que nous sommes dans la Hongrie féodale. Ainsi fable X, le bûcheron est changé en jobbágy (serf) qui a plus de soixante-dix ans. Il fait d'amères réflexions sur son état et sa vie passée. Les maux énumérés par La Fontaine sont amplifiés :

Je n'ai rien hérité de mes parents, si ce n'est les gouttes de sang qui coulent de mon visage ; je laboure la terre en versant de chaudes larmes et à la sueur de mon front. Malgré cela je ne puis souvent gagner ma subsistance et dans ma maison il n'y a pas un morceau de pain. Chaque semaine je donne quatre jours à mon seigneur — c'est la corvée — un, au bon Dieu, que me reste-t-il à moi-même ? Souvent, sans raison, on m'emprisonne ; on ne me dit même pas pourquoi ? et on m'administre soixante coups — voilà le trait hongrois — ; à cause de ces tortures tout mon corps est devenu bleuâtre. »

La fable XI, *Les frelons et les mouches à miel*, se termine par l'éloge de Joseph II que le prêtre réformé considère comme un bienfaiteur car il a édicté la tolérance et veut soulager le pauvre serf ; la fable XII, *L'aigle, la laie et la chatte*, est une simple traduction de La Fontaine ; à la fable XIX, *Le singe et les sauvages*, il donne comme morale : « C'est un signe de la servitude du peuple, quand les chefs sont avides de titres sonores » et ajoute la note suivante :

1. Voy. L. R. Barbarics : *Joseph Péczeli, fabuliste*, dans E. Philol. K. 1881 ; *Joseph Péczeli et La Fontaine*, ibid., 1887. — Les objections de Takáts nous semblent peu fondées, d'autant plus que Barbarics a démontré d'une façon péremptoire les emprunts faits par le fabuliste hongrois.

« Les plus grands seigneurs et les dames en France se contentent du titre de *Monsieur*, *Madame*, tandis que chez nous il faut varier le titre selon la naissance et la position sociale de l'individu [1]. C'est parce qu'on veut remplacer le vrai mérite par des titres. En France, les grands nobles sont ceux qui publient des ouvrages d'histoire naturelle — il pense à Buffon ou à Saussure — ou de philosophie. Ceux-ci ne s'occupent que des titres que donne la valeur morale et littéraire. »

Péczeli fonda, en Hongrie, une des premières revues littéraires : la *Mindenes gyüjtemény* (*Bibliothèque universelle*). On y trouve traduits et analysés de nombreux travaux de critique littéraire publiés soit dans des revues françaises contemporaines, soit ailleurs. Cette publication, très hardie pour le temps, fut lancée en juillet 1789 ; elle ne voulait faire concurrence à aucun des journaux existants depuis 1780, date de l'apparition du premier journal hongrois à à Pozsony (Presbourg). Mais un journaliste, Szacsvay qui publiait sa feuille à Vienne, s'étant montré « trop autrichien » aux yeux des patriotes, Péczeli fit paraître sa petite revue deux fois la semaine, pour contrebalancer ces efforts.

Cette feuille se distingue par des allures toutes françaises. « Il voulait allier, dit son biographe, l'utile à l'agréable, la finesse française à la force hongroise. » Il se fit surtout le champion de la langue et du costume magyars. On comprend facilement les efforts de tous les écrivains de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, efforts qui tendaient à rendre à la langue nationale ses droits si longtemps méconnus ; on comprend la révolte contre les édits de Joseph II qui voulait que l'allemand fût la seule langue officielle dans toute la monarchie ; mais par contre on s'étonne un peu, aujourd'hui, de l'amour exagéré pour le costume national.

C'est qu'alors la question du costume était intimement liée à celle de la nationalité. En vantant sa beauté on croyait combattre pour la bonne cause. Orczy, Baróti Szabó, Révai,

1. Cette coutume s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Péczeli et Anyos insistent très souvent sur la *párta*, coiffure nationale des dames, et les brillants atours des ancêtres [1]. Mais le principal était de *polir* la langue ; il fallait s'en servir continuellement dans la conversation, étudier les littératures étrangères pour enrichir le fond et la forme de la pensée hongroise, rivaliser avec cette belle littérature française qui, pour des causes multiples, devait servir de modèle.

« Il n'est pas encore trop tard, s'écrie Péczeli. Certes, il aurait mieux valu le faire il y a quarante ou cinquante ans — c'est-à-dire à l'avènement au trône de Marie-Thérèse lorsque la germanisation sévissait — mais si nos ancêtres peu soucieux ont été négligents, réparons les fautes commises. S'ils se désintéressèrent de la culture nationale, ne les imitons pas ; soutenons notre langue qui menace ruine, autrement dans un ou deux siècles les historiens parleront de nous comme on parle maintenant des Celtes ou des Sarmates. Nous nous sommes réveillés tard, mais mieux vaut tard que jamais ! Une nation qui n'a pas de langue à elle, n'est pas une nation ; elle ne mérite pas d'occuper une place parmi les nations de l'Europe. »

Malgré le nombre respectable de ses collaborateurs cette Revue eut peu d'abonnés. Le directeur avait promis que le revenu net serait employé à fonder des prix littéraires ; mais, malgré ses efforts, le nombre des abonnés ne dépassa pas 150 et le recueil lui coûta par an 300 florins. « On s'étonnera dans vingt ans d'ici, qu'une telle entreprise ait trouvé si peu de soutien », disait-il. Après le 4e volume il aurait été forcé de s'arrêter si le comitat de Hont ne l'eût aidé. Grâce à ce secours il put encore publier les tomes V et VI (1791-92) qui diffèrent d'ailleurs sensiblement des quatre premiers. Dans ceux-ci il avait prodigué ses exhortations, donné des poésies patriotiques, des mélanges scientifiques trahissant le goût de l'élève

1. En 1790 plusieurs pamphlets parurent sur la nécessité de porter le costume national ; la Diète voulut même l'imposer par une loi, mais Léopold II s'y refusa. L'auteur anonyme d'un pamphlet politique : *Réponse des hommes aux femmes* (1790), pose comme première condition à l'émancipation des femmes, l'obligation de porter le costume national, puis d'allaiter leurs enfants.

de Saussure pour les nouvelles découvertes, des études littéraires, des comptes rendus d'ouvrages étrangers et hongrois. Il y parlait çà et là de littérature française [1]. Les deux derniers volumes, au contraire, avaient pour unique fin « de faire connaître, au moins en partie, ces magnifiques chefs-d'œuvre qui ont rendu célèbres les siècles de Louis XIV et de Louis XV ». La revue était donc entièrement consacrée à la littérature française et publiait surtout bon nombre d'articles esthétiques. Elle fit connaître le nom du P. André, *esthéticien* avant que les Allemands eussent formé le mot [2].

Disons pour finir que Péczeli, dans ses lettres françaises, s'exprime très correctement, qu'il a même composé deux pièces en vers français [3], pour les couronnements de Léopold II et de François II, que dans les 4 volumes de ses *Sermons*, les traductions de Stapfer, de Pictet, de Fénelon ne sont pas rares, que le petit cercle littéraire qu'il a su former à Komárom était également imbu de littérature française et qu'un de ses membres, Mindszenthy, a traduit le Dictionnaire historique de Ladvocat, en huit volumes ; Illei, des Maximes

1. Il y a notamment des extraits de l'*Esprit des lois* de Montesquieu, des articles sur le duc de Montausier, sur Louvois et sur Lauzun, des détails scientifiques, etc.

2. On peut voir par ces deux volumes que les premières études littéraires et esthétiques faites en Hongrie étaient de source française. Les noms de Lessing et de Herder y étaient encore inconnus. Voy. R. Radnay : *Aesthetikai törekvések Magyarországon* 1772-1817. (Les études esthétiques en Hongrie de 1772 à 1817), chap. XI. — 1889.

3. Les « Vers hongrois et français pour la fête du Couronnement de Léopold II », (1790), débutent ainsi :

Allez, partez, volez magnanimes Hongrois
Pour couronner enfin le meilleur de vos rois,
L'aimable Léopold digne fils de Thérèse,
Héros bien plus vaillant que celui de la Grèce,
Il soumet en un jour par sa rare bonté,
Plus de cœurs, qu'en six ans l'autre n'en a dompté.
Alexandre a plongé l'univers dans les larmes,
Léopold sait mieux vaincre, il soumet par ses charmes :
D'être roi des heureux, c'est sa seule fierté,
Nous confondons son joug avec la liberté.

tirées du français ; Döme un ouvrage de Bossuet[1]. L'année 1791-1792 a vu sortir vingt volumes des presses de cette petite ville, chiffre qui, après la mort de Péczeli, tombe à trois. Ce pasteur était donc le digne successeur de Bessenyei, car sa vie fut entièrement consacrée au relèvement de la littérature nationale.

XIV

La poésie lyrique hongroise depuis Balassa[2] jusqu'à nos jours est essentiellement nationale. C'est sur le sol magyar qu'est née cette poésie, une des plus belles qu'aient produites les littératures européennes. Mais, quoique les sources de l'inspiration soient à chercher en premier lieu dans l'histoire du pays, dans la vie plus ou moins mouvementée de ses poètes, on ne peut nier néanmoins que même là où l'originalité de la race est la plus grande et la plus manifeste, certaines influences venues de France ne soient visibles depuis la fin du XVIIIe siècle. Il est vrai que le siècle de Voltaire, qui servait surtout de modèle aux hommes de la renaissance hongroise, ne comptait pas beaucoup de poètes lyriques. Les élégies, les épîtres, les descriptions que Bessenyei, Barcsay, Orczy et leurs disciples moins bien doués ont imitées, ne pouvaient pas produire le même effet sur la masse que les poèmes de Gyöngyösy[3], encore lus et édités au courant de tout ce siècle. Mais quand la poésie lyrique en France atteindra avec Lamartine, Vigny et Hugo des hauteurs inconnues jusqu'alors, nous verrons que les plus grands poètes hongrois s'en inspireront dans une large mesure.

La poésie lyrique du renouveau littéraire est représentée par deux écrivains, morts tous deux à vingt-huit ans. Leurs

1. *Exposition de la doctrine de l'Eglise.*
2. Voy. *Introduction*, p. 34.
3. Voy. *Introduction*, p. 35.

recueils bien courts, sont cependant assez importants pour le développement du lyrisme hongrois avant Alexandre Kisfaludy. Les œuvres de ce dernier se présentent comme le fruit le plus délicat de l'imitation française et marquent l'aboutissement des efforts de tout ce groupe. Si le premier de ces deux poètes *Paul Anyos* (1756-1784) est rangé parmi les membres de l'*École française*, il faut en chercher la raison plutôt dans ses attaches avec les principaux écrivains de ce groupe et dans la forme de ses vers, que dans les idées qu'il exprime [1].

Anyos a écrit des épîtres, des odes, des élégies et des « pensées sentimentales ». Ses œuvres montrent une versification plus ferme, un fond plus pathétique que celles des autres membres de cette École; les élégies dénotent même une certaine originalité. Il adressa ses épîtres à Bessenyei, Orczy, Báróczy, Kreskay, mais principalement à Barcsay,

1. Paul Anyos naquit à Esztergár dans le comitat de Veszprém; il entra à l'âge de seize ans dans l'Ordre des Ermites de Saint-Paul et passa dans leur couvent la première année de son noviciat. Studieux et bien doué, il fut envoyé à l'Université de Nagy-Szombat dirigée par les Jésuites. Il y acquit ses grades. Ses lectures favorites étaient Lucain — rappelons la traduction de Bessenyei — Ovide, probablement à cause des Héroïdes, imitées en France et en Hongrie, finalement Horace qui n'avait pour concurrent que les poètes français. C'est à Barcsay, « le poète élégant » qui était alors en garnison à Nagy-Szombat, que le jeune prêtre adressa sa première épître, lui demandant s'il devait persévérer. Barcsay reconnut en lui un beau talent, le mit en relations avec Bessenyei et Orczy. Ce dernier honora le novice d'une belle pièce en vers où il le félicite d'avoir bu si jeune à la source sacrée. L'Université ayant été transférée en 1777 à Bude, Anyos l'y suivit et c'est dans cette ville qu'il passa les quatre années les plus fécondes de sa carrière, restant toujours en communication avec le cercle de Vienne.

En 1781, son supérieur l'envoya au couvent de Felsö-Elefánt dans le comitat de Nyitra, au milieu d'une vaste étendue de hautes montagnes boisées. Incompris des Frères, il y fut saisi d'une mélancolie incurable. Dans son immense ennui il se mit à apprivoiser des grillons. Son supérieur voyant que ce séjour n'était pas bon pour lui, lui confia une classe de grammaire à Albe-Royale, mais les marais pestilentiels qui s'étendaient autour de la ville, minèrent sa santé déjà ébranlée et il mourut deux ans après.

Les poésies d'Anyos furent recueillies et éditées pour la première fois par Bacsányi, en 1798. Voy. sur Anyos, V. Koltai : *Ányos Pál élete és költészte* (La vie et la poésies de Paul Anyos) 1885; J. Gellért : *Ányos Pál*, 1895.

l'ami auquel il aimait à ouvrir son cœur. C'est au soldat que le prêtre confiait ses chagrins. « Parmi ses amis, dit un critique, il n'y avait que Barcsay qui sût pourquoi ses larmes coulaient, mais il était poète et quel que fût son attachement pour le jeune homme, il aimait mieux voir couler ces larmes que de les essuyer, sachant bien qu'elles seraient la source de belles œuvres. » Il réconforta cependant Anyos lorsque celui-ci lui annonça qu'il allait être ordonné prêtre. Car dès ce moment son âme fut saisie d'une profonde tristesse. Cette tristesse s'accentua encore au couvent d'Elefánt :

« Douce quiétude, doux silence, vie de notre vie ! Toi qui donnes de nouvelles forces aux cœurs fatigués comment as-tu disparu? Je suis devenu comme les ténèbres qui effrayent dans les vallées, comme les bois solitaires au milieu de hautes montagnes, comme les déserts où l'on n'entend plus de cris de joie. »

Cet état d'âme lui dicte des élégies qui se distinguent par une émotion sentie et aussi par leur facture savante. En quatre alexandrins la plainte s'exhale, large et harmonieuse, puis se termine, comme un sanglot, en vers très courts, souvent formés par un seul mot : cette strophe inconnue jusque-là exprime à merveille la souffrance et l'angoisse. Ainsi dans le morceau célèbre : *Plainte d'un cœur fidèle au tombeau de sa bien-aimée* :

« Vois près de ton cercueil debout ton amant fidèle! — Mais je vois que ta sombre crypte est fermée. — Ouvre-la! mon âme attend pour t'embrasser — Et mon cœur pour se dissoudre avec le tien — O Parques cruelles — Qui ont enfermé dans ce tombeau — Mon cœur — Et ont anéanti — Ma joie [1].

Dans les quelques élégies qu'Anyos a laissées, il y a des accents vraiment émus; on y sent une âme qui souffre. On ne sait pas au juste quel était le nom de la jeune fille qu'il

1. *Mon cœur* (szivemet), *ma joie* (kedvemet) forment en hongrois un seul mot.

désigne, à l'exemple des poètes latins et français sous les noms de Chloris, Phyllis, Cythère, Galathée ou Gratia, mais elle a sûrement existé. Quand il exhale sa *Plainte au clair de lune* nous compatissons avec lui. Ici nul clinquant, comme chez les poètes du commencement du XIXe siècle, imitateurs des romantiques allemands :

« Triste étoile, comme tes rayons mélancoliques se jouent avec les ruisseaux qui coulent doucement ; toi seule, tu veilles encore avec les malheureux dont le cœur saigne et lutte contre les maux. Je vois là-bas les croix d'un cimetière ; un doux vent remue les feuilles des cyprès ! Elles ombragent beaucoup de dépouilles mortelles qui ont senti avec moi le fardeau de la vie. »

Il voit sortir une ombre d'un tombeau et dit :

« O si elle s'approchait de moi, je n'aurais pas peur d'elle ; j'espérerais plus de son âme terrible que des tromperies des vivants dont les bienfaits ne sont pas pour moi. » Cependant l'ombre disparaît : « O, il n'y a donc personne qui veuille entendre mes gémissements et soulager mes peines ? Sonne donc, heure fatale qui me délivrera de mes tourments : arrache mon cœur inquiet de ma poitrine et rends à la poussière mon corps fait de poussière. Peut-être alors quelqu'un viendra-t-il au bord de mon tombeau et, attachant un morceau de crêpe sur la croix, se souviendra-t-il du cœur de son ami, en laissant tomber une larme sur son froid cercueil. »

Tout dans la nature est pour lui un symbole de tristesse ; le soleil couchant est l'image de notre vie qui s'écoule rapidement « car le soleil qui disparaît ne luit plus ; les fleurs fanées ne dorent plus la prairie ; les ruisseaux qui passent ne reviennent plus ; les vieux chênes desséchés ne voient plus l'été. Ainsi quand la lumière de notre vie s'éteint, elle ne se rallume plus, car le tombeau la tient enfermée ». D'élégiaque, Anyos devient pessimiste, le premier d'ailleurs que la poésie hongroise connaisse. Les larmes lui sont nécessaires car elles sont pour lui, « les signes innocents de notre amertume, une faible consolation dans notre triste vie. Et même ces larmes seraient défendues ! s'écrie-t-il, ô ces

hommes!! Ils voudraient voir un sourire sur nos lèvres quand ils nous percent de leur glaive! »

Nous pouvons voir dans les poésies d'Anyos un bel exemple de l'imitation secondée par la profondeur de l'émotion, par l'accent de sincérité et la chaleur de l'expression. Anyos a encore écrit plusieurs Odes remarquables par leur inspiration patriotique. Il plaide, comme Péczeli, le rétablissement du costume national. Sa poésie adressée à la Jeunesse de Nagy-Szombat (1782) fait l'éloge de Lycurgue et de Sparte où « l'on ne portait point de vêtements étrangers, mais où l'on suivait la coutume des ancêtres »; il décrit avec enthousiasme chaque pièce de ce costume pittoresque. « Vous, dit-il à la jeunesse, qui estimez encore votre sang scythe et notre glorieuse nation, je vous bénis parce que vous vous souvenez encore des ancêtres et de nos anciennes coutumes. » Mais si Péczeli, le pasteur réformé auquel l'édit de tolérance de Joseph II a garanti la liberté de son culte, n'a que des éloges à l'adresse de l'empereur libéral, Anyos, le prêtre catholique dont l'Ordre avait à souffrir du même empereur, ne trouve que des paroles de haine pour sa mémoire. La censure n'aurait certes pas permis l'impression du morceau extrêmement violent qu'on a publié en 1869, sous le titre : *Kalapos Király* [1]. Le poète attaque Joseph II qui, violant la constitution, ne veut pas se faire couronner et se montre ainsi ingrat envers la nation qui a sauvé son trône; il le considère comme hérétique, car il persécute les prêtres de la religion catholique.

Bacsányi, critique et poète, a rendu à Anyos le grand service de réunir pour la première fois ses poésies; Kazinczy, l'émule de Bacsányi, a rendu le même service au poète *Gabriel Dayka* (1768-1796) [2].

1. Mot à mot : *Le roi chapeauté*, allusion au refus de Joseph II de se faire *couronner* comme roi de Hongrie.

2. *Ujhelyi Dayka Gábor versei* (Poésies de G. Dayka d'Ujhely) 1813. — Voy. P. Erdélyi : La poésie de *G. Dayka*, dans : Figyelö, 1887. — Issu de parents pauvres, Dayka ne pouvait faire ses études qu'en entrant dans les Ordres, la seule carrière qui s'offrit alors aux enfants du peuple bien

D'après lui, Dayka parlait et écrivait le français. Il a traduit sous le titre : *Histoire du goût*, *L'Origine du drame*, des parties du *Cours de Belles-Lettres* de Batteux, ce code littéraire si en vogue à l'étranger [1]. Il s'essaya également dans l'héroïde en traduisant *Pénélope à Ulysse* et *Phyllis à Démophoon* d'Ovide, *Héloïse à Abeilard* de Colardeau et *Abeilard à Héloïse* de Dorat ; lut et relut la *Collection d'héroïdes et de pièces fugitives en vers* (1769), imita une poésie champêtre de Segrais.

Il s'inspira aussi d'Horace, le bréviaire des gens de goût à cette époque (*A Kazinczy*, *Chant d'hiver*), d'Anacréon, chanta comme ses modèles Chloris, Phyllis et Amira et consacra, comme tous les poètes d'alors, ses compatriotes, une pièce de vers au costume national. Kazinczy se sentait surtout attiré par la forme de ces poésies ; en effet, elles sont plus soignées que celles qui ont précédé et qui, à force de condenser les pensées, devenaient souvent obscures. Il y a dans ce petit recueil une grande variété de rythmes ; la monotonie de l'alexandrin est rompue tantôt par des strophes alcaïques et sapphiques que les *Latinistes* [2] Baróti, Rajnis et Révai avaient mises à la mode et que la langue hongroise est très propre à rendre, tantôt par le rythme national renouvelé de Gyöngyösi. Par le fond de ses poésies, Dayka se rapproche beaucoup des élégiaques français du

doués et qui voulaient échapper à la servitude. Dayka entra au séminaire d'Eger, puis à Pest où les novices formaient une société pour se perfectionner dans la langue hongroise en traduisant quelques chefs-d'œuvre étrangers (1). A cause de ses idées libérales et d'un sermon prononcé à Eger, le jeune prêtre se trouva en contradiction avec ses supérieurs et le fougueux réactionnaire, Léon Szaicz dont nous ferons connaître les pamphlets au chapitre suivant, le dénonça. Dayka quitta les Ordres, devint professeur à Ungvár et mourut bientôt après.

1. Voy. Radnay, ouvr. cité, p. 157. Le *Cours de Belles-Lettres ou Principes de la littérature* (1747-1750) fut très souvent traduit et annoté en Allemagne, notamment par Ramler (1756-1758).

2. On appelle *Latinistes* un groupe d'écrivains qui voulaient relever la poésie magyare par l'emploi de la versification des Anciens.

(1) Entre autres, les œuvres de Montesquieu. Sigismond Török proposa un prix de vingt ducats pour la meilleure traduction de l'*Esprit des Lois* (1790).

XVIIIe siècle envers lesquels les deux dernières études de MM. Pothez et de Bertrand se sont montrées si sévères. Mais il faut dire pour excuser les poètes hongrois qui les ont imités qu'ils se conformèrent par là au goût du jour et que cette école ne leur fut pas tout à fait inutile. Comme ils ne connaissaient pas encore André Chénier, les *poetae minores*, d'entre 1750 et 1770 leur semblaient des modèles dignes d'être imités. Comme eux, Dayka nous dira la *Valeur de la vertu*, écrira des *Plaintes* moins amères que celles d'Anyos, mais d'une grande mélancolie et chantera sa *Tristesse cachée* en deux strophes bien supérieures dans leur concision à de longues épîtres ; il méditera aussi sur la mort dans : *Le jour de l'an*. « Si vivre sur cette terre est continuellement espérer, trembler et se consumer sous la croix, jusqu'à ce qu'on ait accompli sa course et qu'on rentre dans le sein de la terre : O, alors, je suis mûr pour la mort. » Quoique prêtre il adressera, comme Anyos, ses plaintes à des dames souvent cruelles et chantera des hyménées.

La forme chez Dayka est impeccable et cette perfection déjà fort prisée alors, le sera encore davantage dans la période suivante.

XV

L'année même où parut l'*Agis* de Bessenyei qui marque les débuts de l'*École française*, naquit à Sümegh, dans le comitat de Zala, *Alexandre Kisfaludy* (1772-1844). Issu d'une famille noble, son ambition était dès sa jeunesse d'imiter le chef du renouveau littéraire : servir la patrie par l'épée et la plume. Après avoir fini ses études à Pozsony (Presbourg), il entra dans l'armée et fut envoyé quelques mois en Transylvanie. Nommé bientôt membre de la garde royale, il se rendit en 1793 à Vienne où il apprit le français et l'italien, entra en relations avec les écrivains hongrois qui habitaient encore la capitale, et fréquenta les théâtres. Il mena la vie

qu'avaient menée, vingt ans auparavant, les premiers membres de cette garde. Il y resta trois ans ; s'étant brouillé avec son capitaine, il est envoyé à Milan où il arrive quatre jours avant la bataille de Lodi. Il assiste au siège de Milan où il est fait prisonnier. Envoyé en France, il trouve à Draguignan dans la maison du citoyen Valentin un accueil aimable. Une Parisienne de beaucoup d'esprit et de cœur qui s'était réfugiée pendant la Terreur dans la même ville, Mlle Caroline d'Esclapon, devint pour lui une véritable inspiratrice. Cette « belle âme », comme il l'appelle, qui savait le latin et lisait Virgile, lui prêta quelques poètes légers du XVIIIe siècle, Parny, Bertin ; l'engagea à lire *La Nouvelle Héloïse* et au moment de son départ lui fit cadeau des œuvres de Mme Deshoulières. C'est ainsi que le goût du jeune poète pour la littérature française, qui s'était éveillé à Vienne, se développa de plus en plus. Plusieurs de ses poésies qui datent de cette époque : *La petite Dorilis*, *A Iris*, *La comtesse au confessionnal* sont de simples imitations ou traductions. C'est pendant cette captivité, d'ailleurs bien douce, qu'il traduisit le *Voyage de l'Amour et de l'Amitié* de Chaulieu, la première des *Chansons Madécasses* de Parny et le *Temple de Gnide* de Montesquieu, ce dernier commencé déjà à Milan [1].

D'après son *Journal* et le récit poétique de sa *Captivité en France* [2] l'influence de Mlle d'Esclapon fut encore beaucoup plus profonde. C'est elle qui l'avait engagé à chanter les amours de Pétrarque et de Laure ; elle lui parlait de la fontaine de Vaucluse qui était dans le voisinage et de tous les souvenirs qui se rattachent au nom du poète italien. C'est là que Kisfaludy devint poète et esquissa la première ébauche de son *Himfy*, ce cycle de chants enflammés qui devaient immortaliser son nom. Mais au bout de quelques mois, il fallut quitter la Provence.

1. Voy. la dernière édition des *Œuvres complètes*, en huit volumes, par D. Angyal, 1892, tome VII.

2. Le *Journal* fut édité, pour la première fois, par A. Kisfaludy dans les Annales de la Société *Kisfaludy*, tome XVIII (1883).

« Mon départ de Draguignan, dit le poète, fut émouvant, car mon cœur était plein de reconnaissance pour les nombreuses marques d'amitié que les pieux habitants, jeunes et vieux, m'avaient témoignées. Et toi, toi surtout, Caroline !... belle âme dont je me souviens toujours avec attendrissement et me souviendrai tant que je vivrai !... Je dois à ta bonté ma connaissance de la langue française ; c'est toi qui m'a encouragé à chasser mon chagrin en écrivant des vers. Voyant de combien d'amertumes était semé le chemin des captifs, tu as nourri mon cœur et mon âme par ta société et tes livres. Ton esprit était un trésor rare, comme ton âme était l'autel vénéré de la vertu féminine [1] ».

Kisfaludy fit voile vers Gênes, d'où il fut dirigé sur Klagenfurt ; il se battit encore contre l'ennemi de son pays à Osterach, Stockach, Winterthur et Zurich (1799), puis donna sa démission et se maria en 1800 avec une parente éloignée, Rose Szegedy, qu'il avait entrevue en 1795 lors des vendanges au bord du lac Balaton. Il prit part à l'insurrection des nobles contre Napoléon (1809), cette dernière tentative pour faire revivre une institution surannée qui échoua devant les troupes françaises et qui n'excita que la risée publique. Les attaques que l'on dirigea longtemps encore contre ce soulèvement ont trouvé en Kisfaludy un ardent adversaire. Le poète chanta encore dans des contes romantiques l'ancienne noblesse et la bravoure hongroise. Les aventures qui font l'objet de son récit ont pour théâtre les châteaux des environs du lac Balaton, *la mer hongroise*, et ses sites charmants.

L'œuvre la plus remarquable de Kisfaludy, celle qui marque une date dans la littérature, est *Himfy*, nom poétique de l'auteur. C'est un cycle de petits poèmes, au nombre de quatre cents. [2]

1. *Regeköltönek hattyudala* (Chant de cygne du poète des contes), chant XII.
2. La première partie en XXI chants — deux cents sonnets — est intitulée : *L'Amour qui se lamente* (A kesergö szerelem, 1801) ; la seconde partie en VII chants — deux cents sonnets — porte le titre : *L'Amour heureux* (A boldog szerelem, 1807).

« J'ai écrit *les Amours de Himfy*, dit-il dans son *Chant du Cygne* [2], avec une fougue méridionale et ma nature orientale; avec la douleur d'un cœur hongrois ayant les doux souvenirs de sa patrie dans son esprit et dans son cœur; avec toutes mes passions et une plaie ardente dans mon âme!... Un ange seul peut aimer comme Pétrarque; non Himfy, ni Saint-Preux : dans leur âme tourmentée, une tempête de sentiments fait fureur. »

La juxtaposition de ces deux noms nous indique suffisamment à quoi il nous faut attribuer le succès prodigieux de cette œuvre. Mais il en est de *Himfy* comme du *Werther :* or, celui-ci, reste une œuvre originale bien qu'il se rattache inséparablement à la *Nouvelle Héloïse.* D'autre part, il est certain que la poésie légère du XVIIIe siècle, avec sa pointe épigrammatique a exercé sur Kisfaludy une profonde influence. Kazinczy, bon critique littéraire, a appelé ces poèmes des « épigrammes amoureuses », mais ce qui leur donne plus de chaleur et plus de feu qu'aux œuvres de Deshoulières, de Chaulieu et de Parny, c'est justement la sensibilité du poète, cet accent de sincérité dans la peinture des joies de l'amour. C'est du Rousseau en vers : c'est aussi ce qui constitue leur originalité dans la littérature hongroise, car Kisfaludy ne recherchait ni les difficultés, ni les mètres étrangers. Il a créé une strophe de douze vers en trochées de quatre pieds. Dans les deux premiers quatrains qui servent à l'exposition, la rime est croisée; dans le dernier quatrain qui renferme la pointe, la rime est paire. Voici quelques exemples qui donneront en même temps une idée de la manière du poète :

« Comme le cerf atteint — Par l'arme cruelle du chasseur — S'enfuit mais trop tard, le sang coulant déjà — Laissant des traces dans la forêt: — De même je fuis ces deux yeux — La blessure au côté gauche; — La terre se mouille de mes pleurs — Partout où se pose mon pied. — Hélas ! plus je m'éloigne, — Plus le poison augmente — Et pénètre plus avant dans mon cœur. — Je cours, hélas à ma perte. »

2. Chant XII.

Citons encore le sonnet où il évoque ses promenades dans les bois d'oliviers de la Provence :

« Me promenant dans le bois silencieux — Au milieu des pâles oliviers — Mon âme souffre les horreurs — De luttes terribles. — Dans les siècles passés — Que ne produisait pas une branche d'olivier! — Elle apportait la paix — Aux pays qui se faisaient la guerre. — Et maintenant toute une forêt d'oliviers — Ne peut me procurer le repos. — Combien durera encore cette triste — Guerre qui ruine ma vie ? »

Voici celui où éclate le mieux sa passion.

« Les jours viennent, les jours passent, — Mais ma douleur ne disparaît pas; — Les heures s'envolent, — Mais mon sort ne change pas; — Les volcans s'éteignent, — Mais non pas mes feux; — Les fleuves et les lacs se dessèchent, — Mais non mes pleurs; — Les forêts et les champs s'égaient, — Les étoiles tournent, — La fortune est passagère, — Seule ma misère est constante. »

On reconnaît encore souvent dans les œuvres de Kisfaludy, les traces qu'y ont laissées ses lectures françaises ; les citations tirées de ses auteurs préférés y foisonnent. Il voua un véritable culte à Rousseau surtout à la *Nouvelle Héloïse*, « livre qu'on devrait relire tous les ans ». Il en a donné une imitation dans son *Histoire de deux cœurs amoureux* (1799) [1], où, sous le nom d'Eméric Bodorfy, le poète lui-même joue le rôle de Saint-Preux, et Rose Szegedi, sous celui de Lisette Mezödy, le rôle de Julie. Ce roman se compose d'une suite de lettres. Dès la première, Eméric conjure Lisette (en français) de lire la Nouvelle Héloïse que lui-même a lu « les yeux mouillés de larmes amères et douces à la fois ». « J'aimerais connaître, répondit-elle, ce fameux Saint-Preux qui fut sûrement un prodige entre les hommes. » Elle se procure le livre et lorsque un jeune officier lui dit : « Quoi, vous connaissez un Saint-Preux et vous n'êtes pas sa Julie » ? elle réplique en rougissant : « Je tâche d'imiter ses vertus, sans

1. *Két szerelö szivnek története*, Œuvres, t. VI. Voy. sur ce roman, *A. Werner* dans E. Philol. K. Supplément, t. II (1890).

approuver ses faiblesses. » Ces lettres sont une faible imitation du roman français. Kisfaludy y sème de nombreuses citations de Mme Deshoulières, de Dorat, de Pezay ; y mêle ses souvenirs de France, parle avec enthousiasme de la nature, du charme de la vie champêtre — il est resté gentilhomme campagnard dans l'âme — et de la douceur de la solitude en compagnie d'un cœur aimant. Des passages entiers sont empruntés au roman français dont un exemplaire usé, retrouvé dans la bibliothèque du poète, atteste qu'il a lu et relu ce livre ainsi que l'*Émile*, avec amour [2]. Il lui rappelait toujours cette « belle âme » avec laquelle il lut la *Nouvelle Héloïse* pour la première fois sous le beau ciel de Provence.

Telles sont les œuvres des principaux représentants de l'*École française*. Ces écrivains du groupe viennois, de même que leurs adeptes en Hongrie, sont les premiers ouvriers conscients de la littérature nationale. Devant le génie magyar, endormi et impuissant, ils jouent le rôle de ces hardis pionniers qui défrichent le désert et le rendent habitable. Leur courage fut grand et leur œuvre, quoique de pure imitation, réalisa ses fins. A partir de 1772, nous ne verrons plus d'arrêt dans la vie littéraire. La politique pourra entraver, retarder le développement normal du peuple, mais la flamme que la garde royale avait allumée ne s'éteindra plus. Des écrivains originaux se formeront qui, sans oublier la bonne mère nourricière, introduiront une sève nouvelle dans leurs œuvres : l'originalité nationale sera fortifiée par le romantisme et, en dépit de mille difficultés, une riche floraison s'épanouira. Mais, il faut encore attendre. La politique,

2. Voy. E. Philol. K. t. XV, p. 102.

si étroitement liée, en Hongrie, à la littérature, nous montre d'autres combattants et parmi eux des écrivains de marque. Il est nécessaire d'étudier leurs œuvres pour compléter le tableau de l'influence française à la fin du XVIIIe siècle. Ce groupe qu'on pourrait appeler *Les Révolutionnaires,* va nous occuper maintenant.

CHAPITRE II

LES RÉVOLUTIONNAIRES

I

Les hommes et les livres dont nous aurons à parler désormais diffèrent sensiblement de ceux que nous venons d'étudier. La littérature d'imitation fait place à la littérature politique, qui, véhémente dans ses attaques, a les yeux tournés « vers cette ville regardée depuis longtemps comme la capitale du monde », comme dit le juge dans *Hermann et Dorothée*. La Révolution française semant ses idées dans le monde agit puissamment sur les meilleurs esprits de la Hongrie. Le terrain d'ailleurs y était admirablement préparé. Le groupe de Bessenyei, nous l'avons vu, regardait la littérature française comme seule capable de régénérer les lettres hongroises. La quantité d'ouvrages que s'assimilent les Hongrois par des traductions, par des extraits ou des imitations est très grande. L'Autriche-Hongrie était alors un véritable atelier où maint ouvrier s'occupait à traduire des ouvrages français. Mais ni les membres de la garde royale, ni Orczy, ni Péczeli ne cherchaient dans Voltaire, dans Rousseau, dans Montesquieu et dans les Encyclopédistes des idées révolutionnaires. Bessenyei, quoique très hardi dans ses

écrits — surtout dans ceux que la censure n'a pas permis d'imprimer sous le règne de François II [1] — n'est jamais le porte-paroles des idées égalitaires. Comme d'autres esprits éclairés, il demande le soulagement du pauvre peuple, un peu plus de justice et d'équité de la part des tribunaux ; il vante même, comme Orczy, le bonheur rustique, la vie simple des paysans, mais ce serait une grande erreur de faire de ces soldats, de ces nobles, les apôtres de l'Évangile de l'égalité devant la loi et les impôts. L'esprit de caste est encore trop enraciné en eux ; leur éducation, leur entourage ne leur permettent pas de tirer les dernières conséquences des œuvres qu'ils admirent. C'est l'atmosphère politique de la cour de Marie-Thérèse qu'on respire dans leurs écrits. La grande reine avait notablement soulagé la misère des serfs, lorsque, malgré la résistance de la noblesse magyare, elle leur avait accordé la faculté de s'affranchir avec le temps et de ne plus être attachés à la glèbe. Elle réforma l'instruction publique par la *Ratio educationis* (1777) en créant l'enseignement primaire, en nommant des inspecteurs, bref en mettant l'enseignement sous la dépendance de l'État. Bessenyei crut, comme elle, que le pouvoir royal devait exercer un contrôle même dans les écoles protestantes. A l'avènement de Joseph II ces mesures humanitaires que la reine cherchait prudemment à faire adopter par la persuasion, devinrent des lois.

Joseph II fut élevé dans les doctrines des philosophes français. Il avait appris d'eux à dédaigner les théories préconçues sur l'autorité royale. Pulszky dit avec raison [2] que ce roi fut le propagateur le plus zélé des idées révolutionnaires en Hongrie. Son dédain pour les conditions d'existence de son empire hétéroclite qui ne pouvait se maintenir que par la tradition, devait faire échouer ses nobles projets

1. Pour les Hongrois *François Ier*, mais puisque les historiens français le connaissent sous le nom de François II nous lui conservons cette appellation.

2. Fr. Pulszky : *Martinovics és társai* (Martinovics et ses adeptes) 1882. Étude écrite à propos du volume de Fraknói, mentionné plus loin.

et le forcer d'annihiler sur son lit de mort toutes ses ordonnances et d'abolir toutes les lois qui visaient à créer un État moderne.

Cet État devait être organisé d'après les doctrines de Rousseau que Joseph II admirait surtout. Le *Contrat social* lui avait enseigné que la fin de toute Monarchie et de toute République doit être le bonheur des citoyens ; mais que les prérogatives de la noblesse et du clergé, les préjugés sur la naissance et les autres privilèges des grands, feront toujours obstacle à ce bonheur. C'est pourquoi il faut briser la force de ceux qui réclament des privilèges et délivrer le peuple des préjugés par une forte instruction, car, sans éducation, l'homme reste à l'état animal [1].

Joseph II se considérait comme le premier serviteur de l'État, mais ayant conscience de la noblesse de sa mission, il ne voulait partager le gouvernement avec personne. Toutes ses ordonnances visaient à établir une centralisation très forte, un gouvernement dont le chef serait informé de tout et travaillerait au bien-être du peuple. Le clergé et la noblesse perdirent certains privilèges. Au premier il fut défendu de correspondre directement avec le Saint-Siège et la juridiction ecclésiastique fut surveillée. Les Ordres qui ne s'occupaient, ni de l'enseignement, ni des soins à donner aux pauvres et aux malades, furent abolis, leurs biens confisqués et ajoutés au *fonds des études*, (fundus studiorum) créé par Marie-Thérèse lors de la suppression de l'Ordre des Jésuites (1773). Joseph II ne prit pourtant pas aux philosophes français leur athéisme et n'admit pas non plus le déisme purifié de Voltaire. Il reconnut en principe la légalité de tous les cultes. Son édit de tolérance permit enfin aux protestants d'organiser partout leurs églises, et leur ouvrit les carrières administratives et politiques d'où Marie-Thérèse les avait rigoureusement bannis.

Ces réformes furent accueillies en Hongrie de différentes

1. Bessenyei avait exprimé les mêmes idées dans l'*Ermite de Bihar*, p. 117.

façons. Tandis que les *jobbágyones* à qui l'abolition de la servitude avait donné quelques libertés, voyaient dans le roi leur libérateur; que les protestants saluaient son règne comme celui de la justice et de la sagesse et étaient tout prêts à accepter les emplois que l'empereur avait créés pour réaliser ses réformes : le clergé, une bonne partie de la haute noblesse et surtout la petite noblesse toute puissante dans les comitats, se sentaient profondément blessés dans leurs intérêts et dérangés dans leur quiétude de « beati possidentes ». Ce sont eux qui protestèrent contre la violation de la constitution qui garantissait leurs privilèges. Malheureusement, Joseph II, dans son activité fébrile avait réellement blessé le sentiment national par deux de ses édits. D'abord, en faisant transporter de Pozsony (Presbourg) à Vienne, la Sainte-Couronne à laquelle se rattachent tant de glorieux souvenirs et qui est considérée comme le symbole de l'indépendance hongroise ; puis en prescrivant pour toute la monarchie, l'usage de la langue allemande dans la vie publique et cela juste au moment où le groupe de Bessenyei proclamait la nécessité de cultiver l'idiome national. Le clergé et la noblesse se servirent adroitement de ces griefs et opposèrent une résistance acharnée à toute réforme propre à léser leurs prérogatives. Ils avaient en horreur toute ordonnance susceptible de les faire rentrer dans le droit commun et crièrent à la violation de leurs privilèges lorsque leurs manoirs et la *Maison du comitat* (megyeház), c'est-à-dire la préfecture, furent numérotés comme les autres maisons de la commune. Les chaînes employées pour établir le cadastre semblaient des chaînes de servitude.

Il ne faut pourtant pas croire que Joseph II eut besoin d'une armée de bureaucrates étrangers pour administrer le pays. La noblesse, quoique en regimbant, conservait les hautes fonctions dans les comitats. Les magnats protestants étaient des sujets dévoués et même parmi les catholiques, tous ceux qui étaient imbus des idées françaises, tous ceux dont l'horizon intellectuel dépassait la frontière de leur

comitat, se firent les auxiliaires intelligents de l'empereur. Tels François Széchenyi, le fondateur du Musée national de Budapest ; Aloïs Batthyány dont les écrits politiques sont admirables de bon sens et de générosité ; les comtes Étienne Illésházy, François Balassa, Niczky, puis les barons Simon Révay, Prónay, Podmaniczky, dans la noblesse Pásztory, Szily, Marijássy et le « Ronsard hongrois » Kazinczy. Quoique persuadés que l'empereur agissait avec trop de précipitation, que le gouvernement essentiellement aristocratique de la Hongrie ne pouvait être changé du jour au lendemain, par voie de décrets, en gouvernement démocratique ; qu'il fallait d'abord instruire la masse et la rendre capable de comprendre ces idées : ils applaudirent aux réformes les plus importantes.

Joseph II, devant la résistance passive des comitats, retira la plupart de ses ordonnances et restitua la Sainte-Couronne à Bude où elle fut reçue avec un enthousiasme indescriptible. Chaque comitat tint à honneur d'être représenté à cette cérémonie par une députation (banderium) aussi chamarrée que nombreuse.

A la mort de l'empereur, huit mois après la prise de la Bastille, nous voyons apparaître en Hongrie un singulier mélange d'esprit révolutionnaire et réactionnaire. Cet esprit est réactionnaire parce qu'il veut s'opposer à toutes les réformes égalitaires et révolutionnaires, parce que la Hongrie est alors le théâtre d'un soulèvement contre la maison régnante comme on n'en avait plus constaté depuis Rákoczy II. La réaction fait arracher par la main du bourreau les numéros des préfectures qui lui semblaient porter atteinte aux libertés des comitats ; tous les documents concernant le cadastre et le dénombrement de la population sont brûlés en place publique : hommes et femmes vêtus du costume national dansent autour du bûcher. Les employés, que Joseph II avait nommés contrairement au droit exclusif des comitats, sont chassés ; les ingénieurs du cadastre, arrêtés puis enrôlés de force. Voilà pour la réaction.

L'esprit révolutionnaire se manifeste surtout dans les comitats du Nord-Est (Zemplén, Abauj) qui se distinguèrent toujours par leur esprit d'opposition. A Cassovie (Kassa) se forme un petit cercle qu'on a surnommé les « Jacobins hongrois » ; le comitat de Zemplén lance un appel aux officiers magyars pour qu'ils demandent à la Diète d'éloigner les officiers étrangers des régiments hongrois. Or, on sait que cette demande devait être pour le régiment Gréven une cause féconde en désagréments et finalement conduire le brave Laczkovics sur l'échafaud.

D'autres comitats prétextant la violation de la constitution et confondant, comme le remarque Pulzsky, Mirabeau avec Werböczy, déclarèrent : « Ruptum est filum successionis, majestas apud populum ». Seulement sous le « populus » on entendait ici la noblesse qui seule était « membrum sacrae coronae ». C'est dans ces conjonctures que Léopold II, frère de Joseph II, monta sur le trône. Pendant son règne en Toscane il s'était montré à ses sujets comme un prince éclairé, travaillant sans cesse au bonheur de son peuple, accueillant les plaintes avec bienveillance. Tous les citoyens pouvaient rédiger leurs réclamations par écrit et jeter leurs placets dans des boîtes disposées à cet effet [1].

Les Hongrois, mettant à profit la liberté de la presse accordée par Joseph II, firent connaître leurs désirs au roi. Leurs doléances et leurs espoirs s'exprimèrent dans des livres et des pamphlets qui se répandirent dans le pays. On était alors à la veille de la Diète mémorable de 1790-1791, une des plus importantes qu'on puisse relater dans l'histoire de

1. « Je crois, écrivait-il à sa sœur Marie-Christine, que le souverain, même héréditaire, n'est qu'un délégué et employé du peuple pour lequel il est fait, qu'il lui doit tous ses soins, peines, veilles... qu'à chaque pays il faut une loi fondamentale ou contrat entre le peuple et le souverain, qui limite l'autorité et le pouvoir de ce dernier. » Lettre du 25 janvier 1790 (En français). Voy. *Leopold II und Marie-Christine. Ihr Briefwechsel*, herausgegeben von Adam Wolf. Vienne, 1867, p. 84.

la nation [1]. Il est vrai que la plupart de ces pamphlets parurent en latin ou en allemand et très peu en hongrois, mais il serait injuste de les passer pour cela sous silence, car il s'agit de montrer l'influence que la France exerça sur ce mouvement.

Ces écrits portent si nettement l'empreinte de la Révolution française, de l'Assemblée législative et de la Convention; ils montrent une union si étroite des idées hongroises avec celles qui se firent jour en France à partir du 4 août 1789, qu'ils méritent que nous en parlions avec quelque détail. Deux savants hongrois les ont fait sortir dernièrement de la poussière des bibliothèques où si longtemps ils restèrent enfouis. Ces deux érudits sont : M. Concha dans sa brochure : *Les idées réformatrices des années 1790-1791 et leurs précurseurs* [2], qui donne un aperçu ingénieux des plus marquants, puis M. G. Ballagi dans son volume un peu touffu : *La littérature politique en Hongrie jusqu'en 1825* [3] où ces brochures, — au nombre de 500 à peu près, — occupent la place principale.

Après la mort de Léopold II (1792) le règne autocrate de François II et surtout la répression sanglante de la « Conjuration » de Martinovics, changèrent de nouveau la Hongrie politique en un désert où le moindre acte de tendance libérale était épié, dénoncé et durement réprimé.

La plupart des historiens hongrois croient entendre, en lisant ces pamphlets, l'écho fidèle des rumeurs qui s'élevaient alors sur les bords de la Seine. M. Concha cependant croit, qu'à côté de l'influence française, celle de l'Angleterre, quoique à un moindre degré, s'est également fait sentir. Mais étant donné que de nombreux ouvrages poétiques

1. De Gérando (De l'Esprit public en Hongrie depuis la Révolution française, 1848) et Sayous dans son *Histoire* ayant déjà fait connaître les principales décisions de cette Diète, nous nous contentons de renvoyer à ces deux ouvrages.

2. *A kilenczvenes évek reformeszméi és elözményeik*, 1885.

3. *A politikai irodalom Magyarországon 1825-ig.* — 1888.

anglais ne furent lus à cette époque en Hongrie et à Vienne que dans les traductions françaises [1], nous sommes enclin à croire que tout ce que les pamphlets disent de la constitution anglaise, est puisé dans Montesquieu. Cela s'expliquerait facilement d'ailleurs par ce fait que Bessenyei dans ses *Mélanges*, avait attiré l'attention des Magyars sur les œuvres du philosophe français; que de plus son nom et celui de l'*Esprit des Lois* se rencontrent souvent dans les articles et dans les critiques des membres de l'*École française*. Le fait que la grande majorité des pamphlétaires ne réclamaient pas une constitution républicaine, mais bien une constitution monarchique avec de nombreuses réformes, ne prouve nullement qu'ils n'aient pas subi l'influence française, car l'idée républicaine n'était pas dominante dès la prise de la Bastille et la France révolutionnaire resta longtemps monarchique [2]. Les écrivains magyars le restent également jusqu'après la mort de Léopold II; seule la réaction qui sévit sous François II put les décider à sortir de la légalité et à répandre des « catéchismes » où pour la première fois l'idée républicaine est franchement exposée. Ce fut là ce qui perdit Martinovics et ses compagnons.

Ce qui frappe tout d'abord dans le mouvement révolutionnaire hongrois c'est que, cosmopolite à l'origine, il revêt dans la suite une forme éminemment nationale. De même que l'*École française* mit toute son activité au service de l'idée nationale et voulut cultiver la langue, créer une littérature, stimuler le patriotisme en parlant et en écrivant le magyar : de même les révolutionnaires ne propagèrent les idées françaises que par désir d'être utiles à leur pays. Pour que la nationalité fût forte et pût résister aux empiètements de la Cour de Vienne, il fallait que la société hongroise, elle-même, fût en quelque sorte refondue; c'est quand on aura obtenu, outre l'emploi de la langue magyare dans les

1. Voy. plus haut, p. 122, note 1.
2. Voy. Aulard, *Revue de Paris*, 1er mai 1898.

écoles et dans la vie publique, l'existence légale du protestantisme si fécond jusque-là en écrivains ; qu'on aura émancipé la femme et même les Juifs, qu'on aura limité le pouvoir de la noblesse et du clergé, c'est alors, alors seulement que le pays pourra se développer en toute liberté.

La plupart des pamphlétaires se meuvent dans ce cercle d'idées ; ils traitent l'une ou l'autre de ces questions, souvent plusieurs d'entre elles à la fois. Le clergé et la noblesse réactionnaires avaient également leurs porte-paroles. Ainsi éclata une lutte extrêmement violente. Il faudrait remonter jusqu'au temps de la Réforme, jusqu'au XVIe siècle, ou se reporter à la réaction catholique sous Pázmány au XVIIe, pour trouver des invectives aussi véhémentes que celles que les deux camps se lancèrent. On sent que le moment est critique, qu'il faut toucher le but, que si on le manque, tout est perdu, vu qu'on peut s'attendre à la vengeance de la réaction. Et, de fait, nous savons que le mouvement démocratique n'ayant pu triompher, il fallut reprendre la même lutte après la Révolution de juillet. Les Diètes de 1832 à 1848 discuteront les mêmes questions et ce n'est que par une révolution sanglante, mais glorieuse, que se créera la Hongrie moderne. Selon l'historien Szalay, la jeunesse libérale qui lutta de 1830 à 1848 avait puisé son instruction politique dans les pamphlets parus sous le règne de Joseph II et de Léopold II.

Parmi les pamphlétaires nous choisirons les plus remarquables, ceux dont les ouvrages présentent non seulement un intérêt politique, mais aussi un intérêt littéraire, tels qu'Aloïs Batthyány, Martinovics, le chef des jacobins hongrois, Hajnóczy, Laczkovics, et quelques-uns de ceux qui ont combattu pour les mêmes idées. La littérature proprement dite s'inspirant largement des idées égalitaires, nous aurons à examiner les œuvres de quelques écrivains qui, impliqués dans la conjuration de Martinovics, montrent l'influence prépondérante que la littérature française a exercée vers la fin du XVIIIe siècle.

II

Aloïs Batthyány est issu de la plus haute noblesse ; un membre de sa famille était précepteur des enfants de Marie-Thérèse et devint plus tard cardinal-primat du royaume ; un autre Batthyány, devint président du Conseil du premier ministère hongrois en 1848 et fut exécuté après la défaite. Nous savons peu de chose de sa vie [1]. Son nom retentit pourtant lors de la Diète de 1790-1791 lorsqu'il publia ses quatre brochures sous le titre : *Ad amicam aurem* [2], l'œuvre la plus idéaliste qui soit sortie du cerveau des pamphlétaires hongrois. Mais cet idéalisme n'empêche pas une logique rigoureuse et serrée. Exprimées dans un style hardi et brillant, les pensées se gravent dans la mémoire comme autant de maximes. Il formule ses desiderata avec la concision d'un code de justice. « Le pouvoir suprême était d'abord entre les mains du peuple » (III, 5) ou bien. « Toutes les immunités sont les restes déplorables d'une ancienne barbarie ; tous les privilèges sont d'atroces inventions des tyrans » (III, 22).

Son idéal politique est une monarchie où l'individu puisse se développer librement, où les différents pouvoirs soient nettement séparés, où les restrictions nécessaires à l'autorité absolue garantissent le peuple contre l'oppression. Parfois il ne fait que traduire en latin le chapitre de Montesquieu sur la constitution d'Angleterre [3], ainsi lorsqu'il dit : *Tyrannica*

1. Il naquit en 1750, fut élevé par les jésuites à Nagy-Szombat, entra même dans leur Ordre à l'âge de dix-sept ans, les quitta deux ans après, devint soldat et se retira dans la vie privée. Il mourut presque oublié, en 1818, à Debreczen. Kazinczy qui l'avait vu, en 1814, dit de lui : « Je n'ai pas reconnu cet homme puissant, qui fut vraiment grand.... il a été oublié. »

2. *Ad amicam aurem*, 1790 ; quatre brochures de 62, 78, 95 et 85 pages. — Batthyány a publié en outre ; *Ad amicissimam aurem*, 1791 ; *Ad utramque aurem*, 1791, contre Léon Szaicz.

3. *Esprit des Lois*, livre XI, chap. 6.

etenim imperia tyrannica methodo executioni mandabuntur, on voit qu'il a sous les yeux cette phrase : « Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté, parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement. »

Tout en condamnant l'aristocratie et la hiérarchie il voudrait que le roi soit investi d'une grande puissance afin qu'il pût prêter force à la justice et refréner la tyrannie des particuliers. Cette grande autorité du roi, dit-il, est tellement nécessaire que le salut de l'État en dépend. Batthyány ne se dissimule pas les dangers qu'offre la constitution monarchique. Le roi se croit souverain, indépendant de la volonté du peuple, alors qu'il ne gouverne que par la volonté de celui-ci, il n'est pas son juge, mais son conseiller ; il ne peut être souverain, car le peuple seul a cette qualité.

Chose curieuse ! cette souveraineté du peuple était généralement admise même par les légistes de la cour. Sonnenfels et Martini à Vienne, les manuels de droit en Hongrie qui s'inspiraient de leurs doctrines, la proclamèrent sans que le gouvernement y vît rien de révolutionnaire. Les Magyars pouvaient même remonter jusqu'à Werböczy, le grand jurisconsulte du XVIe siècle, qui avait dit qu'à l'origine le pouvoir était aux mains de la nation et que celle-ci en avait investi le roi. Batthyány combat donc la théorie du droit divin, théorie qui, d'ailleurs, n'avait que peu de partisans en Hongrie.

Mais tout en s'inspirant du *Contrat social* de Rousseau, le pamphlétaire hongrois rejette toute idée de révolution. Il veut prouver par la logique et, en partie, par l'ancien droit, que les réformes qu'il demande n'ont rien de révolutionnaire :

« Depuis des temps immémoriaux, dit-il, l'étincelle de la révolution couve sous les cendres. Cette étincelle peut dévorer la maison, mais l'incendie n'éclatera pas, tant que le peuple aura encore le souffle. Vraiment un grand État — la France — a rendu aux souverains un service

signalé en les avertissant d'éviter les chemins tortueux afin qu'ils ne soient pas forcés de se lamenter sur les ruines de leur pays. » « Quand les citoyens se réveillent de leur sommeil léthargique, ils sont comme les esclaves délivrés de leur prison, immolant à la vengeance, même ceux qui leur ont fait du bien durant la servitude. »

Batthyány est hardi, mais il reste dans la légalité. Il ne proclame pas comme beaucoup d'autres nobles : « Ruptum est filum successionis » encore moins est-il du camp de ceux qui pactisaient alors avec le roi de Prusse contre les Habsbourg.

« Si le fil de la succession est rompu, dit-il, il vaut encore mieux s'entendre avec le prince dont on connaît les tendances — avec Léopold II, — qu'avec un inconnu qui, par ses ruses, pourrait anéantir la liberté de la patrie. »

Mais son loyalisme ne l'empêche pas d'exprimer des vérités assez dures à l'adresse de Joseph II et de son successeur :

« Il faut que le couronnement rappelle aux rois qu'ils ne doivent pas leur pouvoir au hasard de la naissance, mais à la volonté des citoyens. La Diète et le monarque font ensemble les lois ; la Diète n'a donc nullement besoin de l'en remercier et de chercher à gagner sa faveur d'une manière indigne. Le monarque n'a pas le droit de déclarer que certains projets de loi offensent son autorité, puisque les deux pouvoirs pèsent du même poids dans le plateau de la justice. »

Si Batthyány accorde une place prépondérante au monarque dans l'élaboration des lois — et ici il s'écarte de Montesquieu — il lui refuse cependant le droit du *veto* quand l'Assemblée les lui soumet pour la sanction. Car l'Assemblée représente l'Etat qui se compose de millions d'individus ; ils ne peuvent pas être sacrifiés à un seul ; il est beaucoup plus juste qu'il y ait une seule victime que plusieurs. C'est pourquoi il faut que le roi s'incline devant la volonté du peuple ou qu'il ait recours à l'arbitrage d'une tierce personne, sans quoi il faudrait déclarer que le peuple « est un mouton qui présente sa laine aux ciseaux de son maître toutes les fois que c'est le bon plaisir de ce dernier ».

Le pouvoir exécutif ne doit pas être confié à des ministres responsables, mais à un Conseil choisi parmi les délégués des comitats qui, de concert avec le roi, exercera ce pouvoir. Et pour que le souverain ne puisse pas s'appuyer sur l'armée, ni mettre à profit l'esprit de caste qui y règne, il faut supprimer ce qui nourrit cet esprit, par exemple la vie de caserne. Soldats et officiers devraient jurer fidélité à la nation et non au roi, car c'est la nation qui doit choisir les chefs. Outre l'armée royale, il faudrait créer une armée de 30,000 hommes recrutés dans les comitats, une espèce de milice qui combattrait non pour la solde, mais pour son foyer et ses droits séculaires. Le roi ne pourrait déclarer la guerre sans le consentement de la nation.

C'est ainsi que Batthyány voudrait restreindre le pouvoir royal. Mais il est encore plus ennemi du gouvernement aristocratique, de l'établissement des castes et de l'intolérance du clergé que de la puissance du trône. Il revendique avant tout l'égalité et la liberté de l'individu ; la liberté politique ne lui semble qu'un moyen permettant de parvenir à l'égalité de tous les citoyens dans la vie sociale et à l'égalité des cultes. Même dans un Etat libre, dit-il, les citoyens peuvent être subjugués par mille tyranneaux dont la machine administrative ne peut se passer. Il faut que le citoyen soit tellement protégé par la loi qu'il n'ait rien à craindre ni de son prochain, ni du roi. Chacun doit contribuer aux charges publiques et cela de son propre gré. Le gouvernement aristocratique lui semble plus dangereux que la monarchie :

« Si, dit-il, la monarchie ne peut plus se maintenir, il faut que le peuple empêche par tous les moyens l'établissement d'un régime aristocratique, facilement oppresseur. Son joug serait encore plus lourd que celui d'un tyran, car il est plus facile de nourrir une seule sangsue que d'en nourrir plusieurs centaines. »

L'inégalité des fortunes le préoccupe ; s'il ne propose pas de les confisquer, il pense qu'en supprimant le droit d'aînesse

et en donnant aux filles la part qui leur est due, ces inégalités disparaîtront.

Les pamphlets de Batthyány sont surtout remarquables par le tableau qu'ils présentent de la nouvelle société démocratique rêvée. L'auteur discute de tout : Eglise, instruction publique, économie politique, justice, administration. Le mot *Liberté* a chez lui une tout autre signification que chez les magnats qui se révoltaient contre les réformes de Joseph II et qui, au fond, ne pensaient qu'à maintenir leurs privilèges. Pour lui, la liberté n'a de sens que si elle s'étend à tous les membres de la société. Les privilèges sont les inventions d'une époque barbare dont les décorations sont une survivance [1]. Les dangers que court la liberté ne peuvent être évités que par l'égalité des avantages et des charges, qui rend les citoyens solidaires.

« La liberté n'est pas si simple que beaucoup le croient, dit-il aux magnats; on en parle, et même avec hardiesse, mais si on savait quels sacrifices elle demande, quelle route il faut parcourir pour y arriver, on serait plus modéré dans son langage. Il faut porter les charges en commun pour atteindre à la liberté; là où le peuple seul paie les impôts et pourvoit aux besoins de l'État, les privilégiés ne peuvent regarder que la tête basse le sol qu'ils foulent grâce aux autres. Ce n'est qu'en renonçant à leurs privilèges injustes qu'il pourraient bien mériter de la patrie. Dire que le peuple ne paye que l'usufruit des terres est un mauvais prétexte, car depuis longtemps il a payé ce sol et l'a même acheté très cher. »

Et le pamphlétaire trace un tableau navrant de la vie des serfs ; il ne demande pas pour eux la propriété du sol qu'ils cultivent, probablement pour éviter un bouleversement trop radical. Il désire seulement que le seigneur et le paysan s'arrangent d'un commun accord [2], que certaines libertés

1. « La chaîne d'or, dit-il, à laquelle est attachée la décoration, même si elle brille d'un plus vif éclat que les astres, sera toujours la chaîne de la servitude dont le bruit blesse l'oreille. »

2. Cette idée est exprimée également dans le pamphlet de Horányi : *Eleutherii Pannonii mirabilia fata* (1791). « Facile jugum est quod sponte assumitur, nimium grave quod invite imponitur. »

accordées par Joseph II mais menacées par la Diète de 1790-1791, soient maintenues. Il demande que le serf ne soit pas attaché au sol, qu'il puisse quitter son seigneur, qu'on le délivre de la juridiction seigneuriale pour le faire rentrer dans le droit commun; qu'il ait le droit d'acquérir du bien et que ses fils puissent arriver aux emplois de l'État. Il voudrait même que chaque comitat élise deux nobles pour défendre leurs intérêts à la Diète.

La question du servage conduit Batthyány sur le terrain économique, terrain extrêmement négligé aussi bien par les écrivains que par les hommes politiques [1]. Quarante ans plus tard, il faudra tout le génie de Széchenyi pour mettre un peu de lumière dans ces questions, pour faire sortir le pays de son état féodal et le conduire sur la voie des réformes. Les vœux de Batthyány — constructions d'usine, routes de communication, écoles d'agriculture et d'industrie — semblaient alors chimériques. Pour donner plus de valeur au travail manuel, il propose la suppression de la loterie, cette plaie de la monarchie austro-hongroise, et celle des Ordres mendiants, attendu que ces deux institutions tendent à prouver que l'homme peut vivre sans travailler. En temps de paix, il faudrait employer les soldats aux travaux agricoles; coloniser les comitats où la population n'est pas assez dense, en y envoyant des nationaux et non des étrangers qui, arrivant par milliers des pays slaves, faisaient dire aux seigneurs : « Si nos serfs étaient aussi malheureux qu'ils le disent, nous n'en verrions pas tant accourir des autres pays. »

Ces pamphlets s'attaquent encore à la censure des livres, moins ombrageuse sous Joseph II et son successeur, mais qui devint si tyrannique sous François II; ils demandent la réforme de la juridiction, la séparation de la justice et de l'administration, l'amélioration du régime des prisons pour

1. Berzeviczy (1763-1822) avait seul à cette époque étudié ces questions. Son ouvrage : *De conditione et indole rusticorum* est très remarquable. — Voy. *Briefe Gregor von Berzeviczy's an seine Mutter aus Deutschland, Frankreich und England in den Jahren 1784 bis 1787*. Leipzig, 1897.

laquelle, au XIXe siècle, Deák, Eötvös et Szalay ont encore eu à lutter; le mariage civil qui ne fut accordé que de nos jours; le secret de la correspondance, l'enseignement obligatoire, l'enseignement supérieur sous la surveillance de l'État et finalement le règlement des rapports de l'Église et de l'État.

Quoique Batthyány puisse être rangé dans le groupe des Révolutionnaires, ses instincts aristocratiques et son bon goût le préservent, dans cette partie de ses pamphlets, de la violence sauvage qui blesse chez Martinovics et Laczkovics. Batthyány est une âme croyante, libre de toute superstition et de tout mysticisme, mais qui n'use pas de railleries contre toute religion établie, railleries que certains pamphlétaires avaient si bien apprises des Encyclopédistes. Il a le plus grand respect pour la morale chrétienne et c'est justement au nom de cette morale qu'il prononça son célèbre Discours à la Diète, pour revendiquer la liberté du culte protestant [1]. Malgré quelques traits satiriques, il est profondément religieux et remonte volontiers par la pensée, jusqu'au royaume du Christ où l'on n'avait pas besoin de législateurs, ni de Diète, parce que c'était le royaume de l'amour, de la vérité qui peut se passer des lois, de la raison que méprise la tyrannie, de la lumière qui éclaire le monde et de la charité que dédaignent les puissants. La vraie religion n'a pas besoin de l'appui du clergé, car le Christ surmonte toutes les difficultés et ne craint personne, quoiqu'il n'ait pour lui ni la force publique, ni l'apparat des rois. Rien ne peut rendre les citoyens bons et les stimuler à faire leur devoir si ce n'est la religion; celui qui l'attaque, ébranle la base sur laquelle repose la société. Batthyány défend le christianisme contre Rousseau; il prouve que sa doctrine n'est en opposition, ni avec le patriotisme, ni avec les devoirs civiques. Mais il se

1. Oratio boni civis, sani philosophi et veri nominis Christiani illustrissimi domini comitis Aloysii de Battyan (1791). Ce discours fut traduit en hongrois et en allemand.

garde bien de confondre le christianisme avec le catholicisme et ses prêtres. Le pape lui-même ne lui inspire qu'une confiance médiocre; la hiérarchie ecclésiastique lui est suspecte; sa disparition, dit-il, n'entraînerait nullement la chute du christianisme, bien au contraire; car alors se lèverait pour le défendre, toute une armée de héros chrétiens. Il voudrait donc limiter le pouvoir du prêtre, le confiner dans son église, l'exclure de la vie politique, séculariser ses biens, abolir la dîme, bref en faire un fonctionnaire de l'État et lui imposer le serment à la Constitution. Ce rêve ne s'est pas encore réalisé aujourd'hui en Hongrie.

Le pamphlétaire en Batthyány est tempéré par l'homme « sensible ». Nous trouvons en lui les qualités et les défauts des Encyclopédistes et des Constituants; des aspirations nobles, qui ont le tort de vouloir faire table rase de tout le passé d'un peuple. Mais ce qui nous semble aujourd'hui irrationnel et trop précipité se présentait alors, même aux meilleurs esprits, comme facilement réalisable. N'avait-on pas l'exemple de la France qui accomplissait son œuvre de démolition, pendant que la Diète hongroise était réunie! A Bude aussi on croyait que le progrès ne serait possible qu'en bouleversant la machine qui, depuis des siècles, fonctionnait si mal. Certes, les droits historiques et la force des traditions furent méconnus dans les deux pays, mais nul homme, en Hongrie, ne s'était encore élevé assez haut, pour opposer à l'esprit révolutionnaire, l'esprit plus large, plus philosophique d'un Herder et sa conception du « devenir historique [1] ». Cette conception ne percera et ne se fera jour que bien après la Révolution de 1848. Jusque-là on est littéralement hypnotisé par les réformes et les conquêtes de la Révolution française.

On peut démontrer aujourd'hui la sécheresse de la philosophie des Encyclopédistes, le peu de valeur littéraire de l'œuvre de Voltaire, cela n'empêche pas que dans la Hon-

1. Voy. E. Denis, *L'Allemagne, 1789-1810*. Chap. I. — 1896.

grie de la fin du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe siècle, les idées françaises qui répondaient si bien au besoin, au désir d'indépendance, ne l'emportassent sur toutes les théories allemandes. Le Hongrois ne comprend que ce qui est clair et naturel; il se moquera du mysticisme des romantiques allemands, de leurs élégies et de leurs rêveries au clair de lune, mais il s'enthousiasmera pour les tendances des romantiques français qu'il trouve plus clairs et plus conformes à son génie national.

III

C'était un membre de la haute noblesse qui, dans les pamphlets *Ad amicam aurem*, avait sonné le tocsin. Monarchiste dans l'âme, Batthyány restreint cependant le pouvoir royal; il en fait presque un fantôme à la merci de la volonté du peuple. Toute son ironie, toute sa véhémence sont dirigées contre l'aristocratie et le clergé. Grâce à son savoir, à son éloquence, à sa naissance, les idées hardies qu'il avait émises se propagèrent rapidement. Les journaux français, très lus en Hongrie [1], les clubs firent le reste. Les loges des francs-maçons ne laissaient pas d'exercer aussi une puissante influence. Les pamphlétaires se recrutaient surtout dans la petite noblesse qui, en somme, représentait alors la bourgeoisie puisque, entre les seigneurs et les serfs, il n'existait pas d'autre classe moyenne que les commerçants, tous d'origine allemande.

Les membres de la conjuration de Martinovics sont des prêtres, des soldats, des avocats, des médecins, des précepteurs et quelques écrivains : tous issus de cette petite noblesse qui donna ses apôtres à ce nouvel Évangile. On les

1. Surtout le *Moniteur*. Napoléon Ier dans sa *Correspondance* dira encore en 1805 : « Nos journaux sont lus partout, surtout en Hongrie » (tome XI. — 4 octobre).

appelait les *Jacobins de Hongrie*, mais comme disait l'un d'eux, Jean Bacsányi, qui dirigeait à Cassovie une des premières revues hongroises, le *Musée magyar :* « On appelle ici jacobins tous ceux qui raisonnent et parlent bien. » Ils étaient les pionniers de l'esprit nouveau; bien peu sortaient de la légalité, mais ils voulaient des réformes. Voyant que François II refusait ce que Léopold II avait accordé, ils croyaient pouvoir passer de l'idée au fait. Mais ils disposaient de moyens si faibles, le pays était si peu disposé à écouter leurs doléances, que la police de Vienne et les tribunaux magyars — assez serviles en cette occasion — eurent vite réprimé leur tentative de sédition. Sept des conjurés montèrent sur l'échafaud, vingt autres environ, traînés de prison en prison, furent enfin grâciés. Le Spielberg et Kufstein entendirent leurs gémissements; dans cette forteresse ils virent une autre victime de la rancune de François II, Maret, le futur duc de Bassano qui, en 1809, fera traduire la proclamation de Bonaparte aux Hongrois par un de ses compagnons de captivité.

Le chef de la « Conjuration » est Martinovics. Trop faible et surtout trop bavard pour tenir longtemps secrète la trame d'un complot, il ne mérite pourtant pas le dédain que lui marquent les historiens de l'Autriche. Il ne sort pas grandi de la dernière enquête que l'évêque historien M. Guillaume Fraknói a faite en utilisant de nombreux documents entrés, en 1876, au Musée national de Budapest[1], mais il n'en reste pas moins le personnage qui représente les idées libérales de l'époque et ce rôle lui coûta la vie. Son souvenir était resté vivace lors des Diètes de 1832 à 1848 [2] et le jour où la Hongrie engagea la lutte qui devait décider de ses libertés, le Tyrtée de la nation, Petöfi évoqua ce « champ du

1. *Martinovics és társainak összeesküvése* (La Conjuration de Martinovics et de ses adeptes), 1880.

2. Voy. S. Márki : *Les Jacobins hongrois,* communication faite au *Congrès d'histoire comparée,* en 1900.

sang » où tant de nobles têtes tombèrent sous la hache autrichienne.

Martinovics naquit à Pest, le 20 juillet 1755, d'une de ces familles nobles albanaises qui, au XVIIe siècle, se fixèrent dans le Sud de la Hongrie. Son père était capitaine retraité, chef d'une famille nombreuse mais peu fortunée. L'état ecclésiastique était le seul que pût alors embrasser un jeune homme sans fortune, avide de s'instruire. Martinovics entra dans l'Ordre des Franciscains à 17 ans. Intelligent, parlant plusieurs langues, il est vite remarqué de ses supérieurs qui croient trouver en lui un instrument docile. Ils lui font suivre les cours de l'Université de Bude de 1775-1779 ; il y passe ses examens de philosophie et de théologie et débute en 1780 par un ouvrage de mathématiques (Theoria aequationum omnium graduum). Il vise à l'enseignement supérieur, mais échoue au concours et est nommé professeur au séminaire franciscain de Bude. Sa nature fière et expansive est rebelle à la règle monastique et dès ce moment il a souvent maille à partir avec ses supérieurs qui malgré la publication d'un ouvrage de philosophie (Systema Universae philosophiae, 1781) l'envoient en disgrâce à Brod, sur la frontière bosniaque où il avait *quatre* novices à instruire. Martinovics se croit alors victime de la jalousie ; il écrit au supérieur de l'Ordre qu'on l'a trompé et menace de porter sa cause devant les tribunaux civils.

C'est probablement vers cette époque qu'il dénonça à Joseph II les tortures que subirent quelques membres récalcitrants de l'Ordre, dans la prison des Pères [1]. Grâce à l'intervention d'un de ses frères qui était officier, il put enfin quitter sa triste résidence et entrer en qualité d'aumônier militaire dans un régiment d'infanterie en Bukovine où il rendit des services comme mathématicien au corps des ingé-

1. Nous en connaissons les détails horribles par les Mémoires d'Ignace Fessler, l'historien des Hongrois, qui avait été autrefois capucin et avait connu Martinovics à Léopol.

nieurs. Cependant les Franciscains le réclament; on lui reproche d'avoir quitté Brod avant d'avoir réglé sa situation de prêtre et ce n'est que sur une lettre du général Enzenberg, adressée au provincial de l'Ordre, qu'il obtint de rester. Quelques mois plus tard nous le trouvons à Léopol (Lemberg) où il fréquente les savants et les aristocrates, fait un cours de mathématiques et devient précepteur du comte Potocky. Il accompagne son élève en France et ce voyage, au cours duquel il entre en relations avec Condorcet et Priestley, devait exercer la plus grande influence sur sa destinée. Il se fit recevoir à Paris dans la « Loge des Illuminés » et à partir de ce moment il se familiarise avec la littérature française du XVIIIe siècle, s'en approprie le style qu'il manie assez bien dans la suite et embrasse de toute son âme les idées révolutionnaires.

Quoique prêtre, il affiche l'athéisme dans la bonne société. En 1783, il obtint la chaire de physique à l'Académie de Léopol et lorsque, l'année suivante, l'Académie fut transformée en Université, il devient le doyen de la Faculté de philosophie et est admis par l'évêque dans le clergé du diocèse. Ses travaux scientifiques [1] furent remarqués à l'étranger. Lagrange lui écrivit des lettres flatteuses et pourtant l'Université de Pest ne voulut pas le proposer pour la chaire de physique en 1791. On lui préféra un jésuite qui avait publié une brochure sur les effets que peut produire le tocsin pour éloigner les orages. La haine de Martinovics contre les cléricaux, alors à la tête de l'enseignement supérieur en Hongrie, s'en accrut. Cependant ses connaissances en chimie devaient lui valoir une situation enviable. Gotthardi, con-

1. C'est alors qu'il publia : *Dissertatio physica de iride et halone* (1782), qui le fit nommer membre de l'Académie de Harlem; *Dissertatio de harmonia naturali inter bonitatem divinam et mala creata* (1783), où il cite souvent des ouvrages français; *Dissertatio de micrometro*; *Dissertatio physica de altitudine atmospherae* (1785); *Praelectiones physicae experimentalis* (1787), des mémoires dans les Annales de Crell et un travail pour le grand public : *Physiologische Bemerkungen über den Menschen*, où il donne libre carrière à sa haine contre les jésuites.

seiller de Léopold II, le recommanda chaudement au souverain qui, suivant en cela le penchant de plusieurs de ses ancêtres, s'adonnait à l'alchimie, occupation fort goûtée alors dans les hautes sphères viennoises. Le roi nomma Martinovics chimiste de la Cour avec un traitement de 2,000 florins et l'attacha à sa personne comme secrétaire. C'est en cette qualité que l'ex-franciscain aurait été envoyé à Paris en mission secrète auprès de Louis XVI, mission dont nous ne savons rien de positif. Le roi le combla de faveur, conféra à sa famille des titres de noblesse. Il se servit de lui pour combattre, par le pamphlet et la satire, le clergé et les magnats hongrois qui faisaient une si vive opposition à ses réformes.

Martinovics s'acquitta avec beaucoup d'adresse de cette tâche. Il publia un ouvrage français en deux volumes intitulé : *Testament politique de l'Empereur Joseph II, roi des Romains* (Vienne 1791) et plusieurs pamphlets en latin [1] qui firent sensation.

L'ouvrage français [2] est un exposé historico-politique de l'histoire des principaux États européens depuis le moyen

1. *Oratio ad proceres*, 1790, traduit en hongrois par Laczkovics ; *Oratio pro Leopoldo rege*, 1792 ; *Status regni Hungariæ*, 1792 ; *Discussio oratoria in eos, qui in librorum censuram invehuntur* (sans date). Tous ces pamphlets furent publiés sans nom d'auteur.

2. Cet ouvrage anonyme a été certainement retouché quant à la forme. En effet, les lettres françaises que Martinovics adressa à Laczkovics en 1792 et dont nous citerons plus loin (§ IX) quelques passages, ne sont pas exemptes de fautes. Ainsi il dit : « L'empereur, plus que mon père, est mort. » « Le système des affaires hongroises restera inébranlable » (2 mars 1792). « Je travaille à la nouvelle constitution hongroise qui fera un bruit brillant » (19 avril, 1792). — Dans le volume 1071 fol. Germ. du Musée national de Budapest, se trouve la copie d'une lettre française de Martinovics, datée du 25 mai 1791 où nous lisons : « De donner ma démission de la charge de professeur en Gallicie pour chercher dans ma patrie un semblable établissement ». « Un physicien qui ne veut point acquiescer aux premiers éléments de son art ». « Voilà donc la philosophie gallicienne sur le point de retomber dans les griffes des Loyolistes, si vous ne la retirez, Monseigneur, du bord du précipice où elle se voit réduite. » Et il signe : « Martinovics, professeur de *la* physique ». — Le *Testament politique*, par contre, se lit très agréablement.

âge jusqu'à la Révolution française. Il est caractérisé par une haine violente de la théocratie et une admiration sans bornes des idées de Rousseau, de Montesquieu et des physiocrates. La Révolution y est exaltée ; l'auteur attend d'elle le triomphe du droit et de la vertu. Après avoir dépeint le moyen âge féodal où « la puissance ecclésiastique foula aux pieds les lois qu'elle devait faire respecter par son exemple » et les efforts des célèbres jurisconsultes, comme Grotius et Puffendorf pour établir un système de politique, il dit : « Enfin J.J. Rousseau parut, et il osa dévoiler les tristes vérités à l'Europe étonnée et dessiller les yeux des faibles mortels sur la cause qui les enchaînait au malheur depuis un si long espace de temps ». Et, prenant le *Contrat social* pour fil directeur, il jette un coup d'œil sur le progrès de la politique chez les peuples modernes en mettant dans la bouche du défunt Joseph II, des conseils et des exhortations aux rois :

« N'oubliez jamais que gouverner c'est maintenir, protéger et guider au bonheur une société ! La morale ne peut, sans le plus grand danger, se séparer de la *politique* qui est l'art de gouverner les hommes réunis en société ; et la politique ne doit être que la morale appliquée au gouvernement des États. »

Le Testament se termine sur un éloge du roi Henri IV.

L'idée maîtresse de cet ouvrage, de même que celle des pamphlets, écrits en latin est celle du Contrat social.

« Toutes les nations, dit Martinovics (*Oratio ad Proceres et Nobiles regni Hungariæ*), que le clergé et la tyrannie des rois n'ont pas encore corrompues, considèrent la liberté comme la principale condition du bonheur. C'est le contrat social qui détermine les droits, assure la sécurité et la liberté des peuples, quelques entorses d'ailleurs qu'on ait données au cours des siècles, à ce contrat. La nation ne perd jamais le droit de le défendre, car il renaît avec chaque génération et dès que le peuple a la force physique nécessaire, il peut en revendiquer l'observance et le placer sur le trône de l'humanité. »

Or, ce contrat demande seulement autant de soumission qu'il est nécessaire pour le maintien de l'État. L'État seul

peut exiger l'obéissance, et ce droit ne peut appartenir à une caste qui se met au-dessus des autres [1]. Le fond de ce contrat est la liberté et l'égalité des citoyens ; si on s'en écarte, on tombe dans le chaos qui ne connaît ni principe de gouvernement, ni organisation, et dans un état pareil à celui de la Hongrie où les privilèges ont remplacé le contrat social. Le pamphlétaire hongrois qui défend la cause de la royauté constitutionnelle, tout en s'inspirant de Rousseau, n'arrive pas aux mêmes conclusions. Il fait une distinction entre les lois immuables de la nature et celles qui règlent une constitution. Le contrat par lequel les hommes forment un État, est à conserver, mais la constitution peut être modifiée selon les besoins de l'humanité. Dans chaque pays bien organisé existent différentes classes de citoyens, car la nature en établissant des différences dans l'esprit et le tempérament des hommes, nous avertit qu'elle veut maintenir partout cette variété et partant cette inégalité. Les pamphlets blâment seulement une monarchie dans laquelle le prince seul « et legum conditor et executor est ». Dans ce dernier cas en effet point de sécurité, point de liberté véritable.

Martinovics comme Batthyány attaque très violemment le clergé et l'aristocratie. Il loue Frédéric II et Joseph II qui ont servi la philosophie des « lumières » ; ce sont les jésuites et les magnats qui empêchent que ces lumières n'éclairent la Hongrie. Pourquoi ce pays est-il si arriéré, pourquoi sa civilisation, son commerce, son industrie sont-ils si peu actifs? Uniquement parce que ces deux ennemis du peuple sont ligués ensemble. Comparant l'état des sciences à l'étranger et en Hongrie, le pamphlétaire est effrayé de la différence. Cette infériorité tient à son régime clérical, à ses lois et aux mœurs si différentes en Hongrie de ce qu'elles sont dans les autres pays.

1. « Una civium classis in aliam nullum aliud jus, quam quod e pacto civitatis resultat, habere potest, quia nulla alia in societate civili datur subjectio, quam quæ e pacto hoc immediate derivatur. »

« Nous autres Hongrois, dit-il, nous nous délectons dans la noblesse ; nous sommes glorieux, nous voulons gouverner, nous prenons la ruse des prêtres pour de la dévotion, nous méprisons le travail des champs et l'industrie, nous supportons le joug tyrannique des seigneurs et, comme les barbares, nous attachons de l'importance à des cérémonies. Aucun acte politique ne nous semble valable s'il n'est accompagné d'une pompe extérieure : il faut que le roi soit couronné avec apparat, que les ispáns (comtes), les primats et les évêques soient installés avec force cérémonies, comme si de telles comédies les rendaient plus aptes à gouverner et à administrer. La maison d'Autriche connaissant notre ignorance, notre attachement aux vaines formules, nous traitera comme Colomb et Cook ont traité les sauvages, car nous ferons bon marché, au prix d'un peu de pompe et de clinquant, de tout ce que nous avons refusé avec tant de passion. »

Il avertit donc les nobles — et c'était là le but de sa mission — de renoncer à leur constitution vieillie qui ne cadre plus avec les progrès de la civilisation et de la transformer d'après la philosophie des lumières. La levée en masse des nobles — cet ancien droit des seigneurs hongrois que la Cour de Vienne voulait depuis longtemps remplacer par un recrutement régulier de troupes — est, selon Martinovics, tout à fait ridicule depuis que Louis XIV a créé l'armée permanente et que Frédéric II a changé la tactique. Ce droit qui a conféré tant de privilèges aux magnats, on doit l'abolir et le remplacer par la liberté individuelle, par l'égalité sociale.

L'homme de confiance de Léopold II ne se considérait nullement comme révolutionnaire en attaquant la noblesse. Il proposera, avec la même fermeté, la sécularisation des biens ecclésiastiques ; ces fonds, dit-il, devraient être employés à améliorer la situation des prêtres des autres cultes, à donner des récompenses et des retraites à ceux qui se distinguent dans les sciences, dans l'industrie, dans l'agriculture.

Il s'apitoie sur le sort du pauvre curé de campagne et l'excite même contre ses supérieurs :

« Pauvre curé, dit-il, toi qui as charge d'âme, ouvre les yeux et vois que, pendant que tu te prodigues jour et nuit aux malades, que tu pré-

pares tes sermons et instruis le peuple, tu fais plus que ces orgueilleux prélats qui s'adonnent dans leurs palais à la paresse, mènent une vie scélérate et dilapident les trésors de l'Église. Lève la tête et adresse-toi à ton sage roi et aux députés de la nation ; demande-leur qu'ils diminuent les revenus des évêques et des chanoines et qu'ils donnent un traitement suffisant à ceux qui s'acquittent bien de leur tâche ; demande-leur que ton avancement ne dépende pas de l'évêque, mais du roi. Ainsi tu seras délivré du joug théocratique ; les principes du vrai christianisme se répandront au lieu des maximes des jésuites. »

Tel est l'esprit des premiers pamphlets de Martinovics. Ils sont inspirés par le désir d'être agréable à Léopold II. Après la mort de son bienfaiteur l'ex-franciscain, nommé par François II, abbé titulaire de Szászvár, fera un nouveau pas en avant. Il ne se contentera plus de prêcher la monarchie constitutionnelle; son idéal deviendra la République égalitaire. C'est d'ailleurs ce qui le perdra. Mais avant de le suivre dans cette dernière phase de son activité, il faut que nous examinions les pamphlets de ceux qui furent directement ses collaborateurs.

IV

La lutte contre le clergé et la noblesse, déjà assez âpre dans les écrits de Martinovics, revêt une forme tout à fait sarcastique et dépasse les limites de la convenance dans les pamphlets, pour la plupart traduits, mais arrangés et complétés, de Jean Laczkovics [1].

1. Fils d'un haut fonctionnaire de Pest, celui-ci entra à 22 ans dans la garde royale (1772). Il a pu voir, pendant quatre ans, les premiers champions de la littérature naissante : Bessenyei, Báróczy et Barcsay. Comme eux il apprend le français et l'italien. Il quitte la garde en 1776, pour entrer dans l'armée et devient officier dans le régiment Gréven. Son avancement fut lent, malgré la bravoure dont il fit preuve à plusieurs reprises pendant la guerre contre les Turcs, notamment lors de la prise de Belgrade (1). Il était encore capitaine

(1). Laczkovics a glorifié ce fait d'armes dans une poésie publiée dans le *Magyar Kurir* (1789); reproduite dans A. Ballagi, *ouvr. cité*, p. 436.

C'est lui qui traduisit en hongrois l'*Oratio ad proceres et nobiles regni Hungariae* de Martinovics[1], mais avec quelques changements notables. Ainsi partout où le pamphlet latin parle du monarque en général, le traducteur ajoute des éloges à l'adresse de Joseph II et de son successeur ; le passage où Martinovics parle du souverain qui peut devenir un tyran, est passé sous silence. D'autre part, les attaques contre le clergé et la noblesse se changent sous la plume du traducteur en invectives et font du pamphlet un libelle. Le portrait du noble hongrois, peu flatté mais bien caractéristique pour l'époque, est entièrement de Laczkovics. Il vaut la peine d'être cité :

« Voici un noble qui est tout aussi bien la créature du Tout-Puissant qu'un roturier. Contrairement aux lois qui découlent du contrat de la nature et de la société, il se distingue de ce dernier par le parchemin qui prouve ses titres de noblesse avec un taureau, une corne de bœuf, un ours, un cerf, un sanglier ou une femme à moitié nue, tandis que le roturier grave sur son sceau une charrue, une herse, une ancre ou d'autres emblèmes représentant les métiers. Voici ce noble qui en récitant les *Leges sodalitatis Marianae*, le *Florilegium Forgatsianum*, l'*Officium Rakotzianum* veut s'étourdir lui-même et étourdir les autres pour ne

lorsque les sept régiments hongrois alors en Serbie, réclamèrent l'indépendance de l'armée magyare et que les officiers du régiment Gréven soumirent à la Diète (1790) une pétition demandant : 1° qu'en temps de paix des régiments hongrois seuls tinssent garnison en Hongrie ; 2° que les officiers fussent des Magyars et que le commandement se fît dans la langue nationale. Laczkovics qui avait rédigé cette pétition et le lieutenant-colonel, comte Festetich qui l'avait signée, furent cités à Pest et emprisonnés par l'autorité militaire. Sur les instances de la Diète, ils furent relâchés et Laczkovics reçut sa destination pour Mantoue. Ne voulant pas aller en Italie, il donna sa démission et s'établit à Pest avec l'espoir de rentrer dans l'armée par l'intervention de Martinovics qui le connaissait depuis son enfance. Le « chimiste de la Cour » lui ménagea une audience secrète auprès du roi au château de Vienne. Léopold reconnut les grandes qualités de Laczkovics, mais ne voulant pas se mettre en opposition avec l'autorité militaire, il lui promit de le nommer à un emploi civil. Après la mort du roi, l'espoir de l'ex-capitaine s'évanouit et c'est alors qu'il devint pamphlétaire.

1. *A Magyarország gyülésiben egyben-gyült méltóságos és tekintetes nemes rendekhez 1790-ik esztendöben tartattatott beszéd*, 1791. 182 pages (Notes p. 121 à la fin).

pas suivre les lois du bon sens[1]; qui lit tristement en fumant sa pipe, le brumeux Werböczy[2]; qui joue les airs de Bercsényi, de Rákoczy et de Bezerédi[3] sur une flûte à vous déchirer les oreilles, et danse, tantôt en chemise verte, tantôt comme les *csikós*[4] en chemise noire, les cheveux relevés ou flottants, la tête couverte de la *Kucsma* afin que son insanité ne s'évapore pas sous son couvre-chef laineux et que les vapeurs aristocratiques s'y condensent d'autant mieux; qui, au milieu des cruches de vin, vocifère contre les meilleurs et les plus sages monarques; qui fait le fanfaron avec ses privilèges et sa noblesse; joue comme un fou avec son large sabre, se bat contre des moulins, comme Don Quichotte, promet des monceaux d'or dans son ivresse et paye, à jeun, avec des pépins de citrouille; qui est poltron, qui, bien que la nature l'ait créé comme les autres pour le travail, la charrue et la bêche, ne contribue en rien au progrès du bien public, ni ne supporte les charges de l'État, tandis que le paysan laboure ses champs, fauche ses prairies et cultive ses jardins, tandis que le roturier fait le commerce, exerce un métier et construit à notre grand profit des fabriques et des manufactures. Eh bien! le serment de ces paysans et de ces roturiers n'a aucune valeur auprès de celui de ce noble fainéant. »

Laczkovics, contrairement au droit public hongrois, déclare que les lois qui reconnaissent les privilèges de la noblesse sont scélérates et que le serment extorqué au roi, lors du couronnement, n'a aucune valeur. Il épouse également les colères de Martinovics contre la théocratie. Dans sa brochure : *Le voyageur qui veut s'instruire dans la religion chrétienne*[5], il se sert de tout l'arsenal voltairien pour accabler le culte catholique. Tandis que les protestants combattaient pour la bonne cause, pour la liberté de conscience, que la Diète, après d'âpres discussions, reconnaissait enfin, dans

1. *Leges sodalitatis beatae Mariae Virginis* (1re édit. 1732) sont les lois d'une confrérie; *Florilegium Forgachianum*, selectissimum precum et sanctis patribus et variis piis libellis collectarum (1747) et *Officium Rakotzianum* in quo continentur exercitia ordinaria hominis christiani (1756) sont des livres de prières.

2. Le codificateur des prérogatives nobiliaires du commencement du XVIe siècle.

3. Bercsényi et Bezerédi étaient des généraux de Rákoczy.

4. Gardien des chevaux dans la *puszta*.

5. *A keresztény vallásban magát oktattatni vágyódó utazó ember*. 1790. 60 pages.

l'article XXVI, la liberté du culte protestant, Laczkovics et quelques autres pamphlétaires voulaient ridiculiser le dogme même avec ses cérémonies, et cela bien souvent avec le plus osé cynisme.

Outre le libelle de Trenck : *Le Héros Macédonien*[1], Laczkovics a encore traduit le pamphlet de Rautenstrauch : *L'expulsion des Jésuites de Chine*, dans lequel l'écrivain allemand avait pillé Voltaire. De même que celui-ci aime à transporter son récit en Orient pour être moins exposé aux chicanes de la censure, Rautenstrauch-Laczkovics nous montrent le jésuite Rigolet — ce nom indique suffisamment la source — qui veut convertir l'empereur chinois, en lui exposant le mystère de la Trinité, les miracles et la vie des prophètes. Il le fait dans un esprit anti-catholique, de sorte que l'empereur s'étonne de voir tant d'Etats accepter cette religion ; pour lui, monarque du siècle des lumières, il n'en veut rien savoir et chasse les Jésuites. « Nous n'avons pas l'habitude, ici, de maintenir la dignité de notre religion par le bourreau, dit-il ; nous ne voulons pas résoudre les difficultés par ce moyen. »

Dès l'arrivée de François II le traducteur de l'*Oratio ad proceres* et l'auteur du *Voyageur* furent recherchés par la police. Laczkovics, avec beaucoup de fierté, refusa tout renseignement, disant que ces moyens inquisitoriaux n'étaient pas de mise en Hongrie et qu'on rendrait le pays ridicule devant l'étranger. Il ne fut plus inquiété, mais la chancellerie lui en garda rancune et contribua, lors du procès Martinovics, à sa condamnation à mort.

V

La troisième victime de ce procès fut Joseph Hajnóczy. En lui le pamphlétaire était doublé d'un érudit. Il est, sans

1. *A matzedóniai vitéz.* 1790. L'original allemand *Macedonischer Held*, a paru en 1760.

conteste, l'écrivain le plus original et le plus profond du groupe que nous étudions. Chez aucun nous ne trouvons ce calme dans la discussion, ce sens historique, cette vue claire et ces projets empreints du plus pur libéralisme. Ce qui chez Aloïs Batthyány reste vague, trop général, trop abstrait, trop éloigné de l'application et de la pratique, trouve chez lui son explication juridique et historique. Les réformes qu'il propose ne sont pas des utopies ; on aurait pu les introduire lentement et sans secousse si le mouvement libéral n'eût pas été étouffé quelques années après la Diète [1].

Hajnóczy publia coup sur coup quatre pamphlets : *Dissertatio de regiae potestatis in Hungaria limitibus* (1791), *De comitiis regni Hungariae* (1791), *De diversis subsidiis publicis* (1792) et *Extractus legum de statu ecclesiastico cathol. in regno Hungariae latorum* (1792). On y rencontre la première théorie juridique d'une royauté constitutionnelle et par instants des vues républicaines ; le tout inspiré plutôt par les théoriciens français que par ceux de l'Angleterre. Hajnóczy accepte la théorie de la souveraineté du peuple, mais il demande que le pouvoir exécutif soit indépendant. Il ne dit pas seulement, comme Batthyány, que le pouvoir royal et la liberté de l'État sont inséparables, il accorde réellement au

1. Hajnóczy naquit en 1750. Fils d'un pasteur protestant, il fit ses études de droit à Pozsony (Presbourg) et devint l'avocat et le secrétaire d'un comte libéral, Nicolas Forgách, ancien *föispán* du comitat de Nyitra, qui s'est rendu célèbre par son opposition aux réformes de Joseph II. Puis, il entra au service de François Széchenyi, qui garda ses fonctions de commissaire royal du district de Pécs même sous Joseph II et s'attira par là le blâme de Forgách. Lorsqu'en 1786, Széchenyi se retira de la vie politique, il recommanda Hajnóczy à l'empereur, qui le nomma — un des premiers parmi les roturiers — vice-comte (alispán) du comitat de Szerém avec le titre de conseiller royal. Il s'acquit bientôt l'estime de tout le comitat. Ses profondes connaissances en droit public hongrois étaient universellement reconnues. En vrai érudit, il recueillait même des chartes. Pendant que Kaprinai, Pray et Wagner copiaient celles qui se rapportaient aux Diètes et à l'Église, Hajnóczy se faisait ouvrir les archives des familles nobles et des villes et en tirait des trésors inconnus. Après la mort de Joseph II, l'aristocratie obtint de Léopold II que seuls les nobles eussent le droit d'être fonctionnaires des comitats ; — Hajnóczy fut donc destitué. Il se fixa alors à Pest et devint publiciste.

roi le pouvoir nécessaire pour maintenir cette liberté. Le pouvoir législatif est aux mains du peuple qui peut renoncer à tous ses droits, sauf à celui-ci. Le roi ne peut refuser de donner sanction à la volonté du peuple; il peut seulement suspendre la décision quand il a des doutes et faire appel, par la Diète, au peuple entier.

Vu le système féodal en vigueur en Hongrie, le droit de sanctionner les lois doit appartenir au souverain « qui peut défendre le peuple contre les visées de la noblesse ». Hajnóczy voudrait fortifier le pouvoir exécutif, mais le rendre responsable. C'est lui qui proclame, le premier parmi les pamphlétaires, la *responsabilité ministérielle* et la nécessité de *nommer*, au lieu de faire élire par les comitats, les organes de ce pouvoir qui, par le fait même qu'ils dépendent des comitats, ne protégeront jamais le peuple contre l'aristocratie. L'ancienne Hongrie voyait une garantie de ses libertés politiques dans la dépendance du pouvoir exécutif des administrés. Selon Hajnóczy, c'est là que réside la source du mal.

« Les nations éclairées, dit-il, confient le pouvoir exécutif à un seul, parce que, de cette façon, les lois obtiennent plus de force et d'autorité. Il faut que les organes du pouvoir exécutif agissent selon les lois et non pas selon le bon plaisir du prince, qu'ils soient assurés qu'en accomplissant loyalement leur devoir, ils ne seront pas destitués. »

Hajnóczy fut aussi le premier à proclamer le principe moderne de la représentation nationale. Il voit cependant l'impossibilité de le réaliser dans un pays où la propriété foncière est entre les mains des nobles, où les députés de la Diète ne représentent qu'une infime minorité qui dicte ses volontés. C'est pourquoi il veut d'abord étendre le droit de suffrage, en rendant possible l'acquisition des propriétés à une grande partie de la population. Là seulement où le pouvoir législatif représente la majorité du peuple, les lois ont leur valeur. L'esprit public ne peut se développer que lorsqu'il n'y a pas d'intérêt particulier en jeu. Il établit même — mais seulement en théorie — qu'une seule Assemblée

politique est suffisante, la chambre des Magnats n'étant qu'un instrument du pouvoir exécutif. Mais Hajnóczy avait un sens trop vif des conditions historiques pour ne pas voir la nécessité de maintenir les deux Chambres. Il se contente de quelques réformes concernant la Diète législative où les députés devaient être élus pour trois ans ; il est pour l'exclusion des fonctionnaires de la Diète et pour l'élection du président par les députés.

La liberté de l'enseignement a trouvé dans ce jurisconsulte un fervent défenseur. Il voudrait arracher les écoles aux mains du clergé — aussi bien catholique que protestant — et les faire administrer par l'État. Il demande que les professeurs d'enseignement supérieur aient le droit de choisir la méthode, la doctrine et le manuel qui leur conviennent et que la chancellerie ne leur impose pas les livres qu'ils doivent prendre pour guide. Chose rare pour le temps, Hajnóczy demande l'admission des professeurs libres dans les Universités pour représenter les idées nouvelles en face de l'esprit étroit qui règne dans les Facultés.

Les réformes qu'il propose pour les différentes branches de l'enseignement font preuve de connaissances juridiques et historiques profondes ; il est tout aussi versé dans l'ancien système des impôts que dans les lois qui régissent l'autonomie de l'Eglise catholique ; mais encore et surtout il est imbu de littérature française.

Sa politique religieuse s'inspire également de la Révolution française. Tandis que des prélats voulaient prouver dans leurs nombreux pamphlets que la religion catholique seule est *constitutionnelle* en Hongrie, et que les protestants ripostaient de leur mieux, Hajnóczy déclare qu'aucun des cultes ne peut avoir cette prétention, car la religion ne peut être un objet de Contrat social et le pacte conclu entre Árpád et les chefs — pacte un peu légendaire il est vrai — ne fait mention d'aucune religion. Par conséquent, le clergé catholique doit être exclu de la Diète. En effet, on n'y délibère point de la félicité éternelle, mais des affaires politiques ; il faut que

ceux qui prennent part aux délibérations aient une volonté à eux ; or, le clergé — les actes des Diètes le prouvent — n'exprime que la volonté du pape qui, dès lors et logiquement, pourrait être appelé à siéger à la Diète. Mais il y a encore d'autres raisons pour exclure le clergé. D'après les lois fondamentales, les grands propriétaires ont seuls droit au vote ; or, le clergé n'a que l'usufruit des biens, il n'est pas propriétaire ; puis, il est inadmissible que des hommes notoirement hostiles à une partie de la population fassent partie d'une assemblée politique ; or, il est connu que le clergé en veut à mort aux protestants. Exclus de la Diète, les prélats seront également dépouillés de leurs immenses propriétés qui seront sécularisées. Hajnóczy, pour prouver qu'il est nécessaire d'agir ainsi, ne fait pas seulement appel aux idées ambiantes, aux opinions alors généralement admises ; il cherche encore à s'appuyer sur la législation hongroise et le fait avec beaucoup de modération. Il demande finalement que les mariages soient conclus devant l'officier civil. A la fin du XIXe siècle, cette dernière réforme a pu enfin être votée ; mais les autres attendent encore leur réalisation.

C'est également par l'histoire que Hajnóczy prouve que l'exemption d'impôts pour la noblesse est d'origine récente. Le principe « ne onus inhaereat fundo » ne peut plus se soutenir, puisque les conditions sont tout à fait changées. Si la noblesse allègue qu'en vertu de ce droit, elle a versé son sang sur les champs de bataille, on peut objecter que là où un noble fut blessé, dix enfants du peuple ont succombé. Il est de toute nécessité que l'impôt soit supporté en commun et que la terre soit imposée. L'établissement du cadastre, objet de la fureur des nobles, mérite d'éveiller la reconnaissance de tout homme juste, car c'est précisément l'absence du cadastre, qui a empêché l'ancienne législation hongroise d'établir l'impôt sur une base uniforme et solide et d'abolir ainsi les injustices en matière fiscale. La constitution du pays ne serait nullement violée si les nobles payaient leur part d'impôts. L'état actuel, dit Hajnóczy, ne mérite même pas le

nom de constitution aux yeux d'un homme sans préjugés, puisqu'il prive la majorité des citoyens des droits pour lesquels ils sont entrés dans la société.

Hajnóczy demande, en outre, la liberté d'émigrer, la liberté de pensée, celle du culte et de la presse, un renouvellement du contrat chaque fois qu'un nouveau roi monte sur le trône ; la faculté pour un roturier d'accéder aux emplois de l'État et d'acheter des terres ; le règlement amiable entre le seigneur et le serf, l'extension du principe : *nemo non citatus non convictus* à tous les citoyens ; l'égalité devant la loi et devant l'impôt, la liberté de réunion et d'association. Tout en s'inspirant des théoriciens français, Hajnóczy ne va pas jusqu'à faire table rase de l'état existant ; c'est historiquement qu'il prouve la nécessité de ces réformes, mais il veut qu'on montre beaucoup de modération dans la pratique. A la Diète de 1790-1791, il ne demande que de faire un pas vers l'égalité et la liberté, en ne chargeant pas les serfs des frais de la Diète et en leur accordant de pouvoir changer de maître. Son programme n'a pu être livré à la discussion dans son ensemble qu'après la Révolution de Juillet, dans les Diètes qui se succédèrent de 1832 à 1848 et qui aboutirent au premier ministère hongrois constitutionnel.

« La nation lutte en vain pour la liberté et l'indépendance, dit Hajnóczy ; elle crée en vain de nouvelles lois contre l'ingérence des ministres autrichiens, tant que les charges ne sont pas égales, tant que tous les citoyens ne peuvent arriver aux emplois et à la propriété de la terre, tant que l'égalité devant la loi n'est pas proclamée. »

Or, ce n'était point là une vaine prophétie : l'Autriche, en effet, qui pouvait tout se permettre en face d'un État féodal, dut céder et reculer sitôt qu'elle eut devant elle une Assemblée politique proclamant les principes de la Révolution française, dont cinquante-huit ans auparavant, Hajnóczy avait été un des plus éloquents et des plus savants propagateurs.

VI

Telle était la manière d'agir et de penser des trois chefs de la « Conjuration » qui se tramera, deux ans après l'arrivée au trône de François II. Ils n'étaient pas les seuls à battre en brèche le vieil édifice constitutionnel. Bien des figures marquantes se détachent encore dans ce mouvement réformiste ; on doit au moins signaler leurs efforts avant d'examiner l'issue malheureuse que devait avoir cette tentative.

Le pamphlet de Jean Nagyváti (1755-1819) : *Heures de délices du vrai Magyar au* XIXe *siècle* (*1790*) [1] est digne de figurer à côté de ceux de Batthyány et de Hajnóczy. Convaincu que ses projets de réformes ne seraient réalisés que dans un avenir assez lointain, il nous expose dans son pamphlet un rêve utopique auquel président les principes révolutionnaires. Son idéal est l'égalité, car celle-ci est le but suprême de l'humanité. Il le suppose réalisé et tout à coup les rapports entre seigneurs et serfs sont changés. Il subsistera sans doute une distinction entre les classes, mais le *jobbágy* ne sera plus l'esclave ; il sera l'aide et l'auxiliaire du maître, et le seigneur deviendra son père et son ami.

Dans cette utopie, le pamphlétaire n'oublie pas l'émancipation des Juifs. La question sémite était alors à l'ordre du jour ; plusieurs écrivains prirent fait et cause pour eux : la France venait de donner l'exemple. En Hongrie, on voulait avant tout abolir « l'impôt de tolérance » qu'ils payaient outre les impositions légales, et leur ouvrir les portes des villes d'où on les avait chassés [2]. Presque tous les comitats

1. *A tizenkilenczedik században élt igaz magyar hazafinak örömórái.* — 40 pages. — Nagyváti fut un agronome très distingué qui prit une part active à la fondation de la première école d'agriculture hongroise, le *Georgicon* de Keszthely.

2. Le sort des juifs hongrois était tolérable au moyen âge ; ils n'étaient même pas soumis à la *rouelle ;* les vexations commencent avec l'avènement

leur étaient favorables et, en 1807, le terrain étant préparé, les Juifs eux-mêmes osèrent revendiquer les mêmes droits que les autres citoyens. Nagyváti est un des premiers qui ait fait appel à la justice de la Diète.

« Je ne puis comprendre, dit-il, qu'on maltraite le Juif, parce qu'il a une autre barbe que moi et parle une autre langue ; qu'on l'abreuve d'injures, comme s'il n'était pas né, comme nous, avec des mains et des pieds sains et bien faits. L'impôt de tolérance est une injustice flagrante, puisque les Juifs participent aux charges comme les autres citoyens. Si on leur reproche qu'ils ne veulent pas cultiver la terre, c'est qu'ils n'en possèdent pas et les mauvais côtés de leur caractère s'expliquent par l'oppression qu'ils ont dû subir pendant des siècles..... La noblesse hongroise qui, la première, a donné aide et protection aux Juifs, l'a fait sans doute par charité; mais elle en retira un grand avantage, car encore aujourd'hui les seigneurs ne pourraient pas vivre sans eux. Puisque notre religion est fondée sur la Bible et que nous chantons les Psaumes dans nos églises, nous n'avons aucune raison d'exclure les Juifs de la société, ni de leur faire payer un impôt pour qu'ils aient le droit de vivre parmi nous. »

Nagyváti voit encore dans cette utopie, les prisons rendues plus saines, les prisonniers astreints au travail, au lieu de croupir sur la paille humide des cachots ; il voit de nombreux orphelinats, des hôpitaux pour soulager la misère. Les établissements scolaires sont sous la tutelle de l'État, car les écoles ne relèvent pas d'un certain culte, mais de la nation. C'est l'État qui doit élever les citoyens et former les savants ; il n'a pas le droit de choisir dans une seule religion les professeurs de ces écoles, car la religion ne fait pas le pédagogue.

Les autres pamphlets de Nagyváti nous montrent les progrès de la franc-maçonnerie hongroise. Les loges se peu-

des Habsbourg au XVIe siècle. On constate quelque amélioration au commencement du XIXe siècle, mais ils ne furent émancipés qu'après le rétablissement de la constitution en 1867; le Millénaire (1896) inaugura enfin la reconnaissance *légale* de leur culte. Aujourd'hui, ils ne sont plus *tolérés*, mais jouissent des mêmes droits que les autres citoyens. Voy. S. Kohn, *Histoire des Juifs en Hongrie* (1884) et les *Annuaires* de la Société littéraire israélite hongroise (depuis 1895).

plaient et se multipliaient assez rapidement depuis le règne de Joseph II. Tous ceux qui étaient pénétrés des idées libérales, tous ceux qui voulaient la suppression des privilèges monstrueux de la haute noblesse et du clergé, tous ceux qui avaient senti germer dans leur cœur les sentiments et les idées semés par les écrivains français du XVIIIe siècle faisaient partie des Loges maçonniques.

C'est là que se réfugiaient les hommes de pensée ; on y rencontre non seulement des roturiers, mais aussi des nobles comme Kazinczy, un des plus ardents apôtres de la franc-maçonnerie [1] — et même des membres du clergé. Nagyváti était de la Loge Magnanimitas. Comme ses frères, il se croit héritier des Templiers. L'esprit de cet Ordre l'anime, il en évoque le souvenir et lie intimement son sort à celui de la liberté et de l'égalité.

Les nobles considéraient Nagyváti comme un utopiste; lui, pour leur montrer les malheurs sans nombre qui fondraient sur le pays s'ils persistaient dans leurs idées réactionnaires, évoqua l'effrayant exemple de la Pologne, spectre qui hanta les esprits magyars jusque vers 1848. Il traduisit à cet effet, le pamphlet français anonyme : *L'horoscope de Pologne*, où la noblesse polonaise est rendue responsable du sort de son pays. Elle aussi était dégénérée, considérait les serfs comme des esclaves et les bourgeois comme des vaches à lait. Ce *Miroir des Hongrois* reflète crûment les défauts des aristocrates.

Une autre brochure très remarquable, intitulée : *Le vrai patriote* [2], resta anonyme. Elle se distingue aussi bien de celles qui prêchent le bouleversement total, que de celles dont les utopies étaient irréalisables. *Le vrai patriote* ne veut

1. Il écrit, en 1790, à Aranka, de fonder une loge à Kolozsvár et ajoute : « *Voltaire*, *Rousseau*, *Helvétius*, le philosophe de Sans-Souci et la franc-maçonnerie me donneront un bouclier dans la main gauche, une épée dans la droite, des ailes aux pieds pour lutter contre la superstition et démasquer son hideux visage. »

2. *Az igaz hazafi*, 1792. — 126 pages.

pas tout détruire, car il sait que des ruines il ne naîtrait pas une vie nouvelle. Tout en luttant pour le progrès, il se laisse moins influencer par les idées venues de France. C'est, comme dit M. Concha, un *reformer* conservateur. L'État, pour lui, est un organisme dont chaque membre doit se développer sans nuire aux autres. On croirait lire un sociologue de nos jours, tant il insiste sur l'analogie entre un organisme vivant et l'État : « Dans la société, dit-il, les choses ne se passent pas autrement que dans le règne animal. Le roi est la tête, les ministres, les conseillers, les généraux et les fonctionnaires sont les yeux, les oreilles, la bouche et le cœur ; les différents ordres — nobles, clergé, bourgeois et savants — sont le ventre et les intestins ; les sciences, la religion sont les sens ; l'armée, les commerçants, les industriels, les paysans sont les mains et les pieds. Tant que ces organes ne se gênent pas les uns les autres et fonctionnent pour le bien de l'État, la paix est assurée ; dans le cas contraire le soleil du bonheur est obscurci. »

Ensuite, il démontre de quelle façon ces organes doivent s'entr'aider. La royauté et la noblesse ne constituent pas l'État ; elles n'en forment qu'une partie. Tous les organes, depuis le plus noble jusqu'au plus infime, sont à son service ; c'est de là qu'ils tirent la vie, l'autorité, la force. Le roi n'est que le premier serviteur de l'État, car celui-ci n'est pas fait pour le souverain, mais le souverain pour lui, et il doit en assurer le bonheur par tous les moyens. L'État et la nation sont de même distincts l'un de l'autre ; le premier est la somme de tous les dévouements ; la nation est l'ouvrière qui procure le bien.

Les révolutionnaires hongrois ont trouvé un auxiliaire précieux quoique trop fougueux en la personne du baron Frédéric de Trenck. Celui-ci était sujet prussien, mais il s'était fixé pour quelque temps en Hongrie [1], où il a pris une

1. Il naquit à Königsberg, en 1726. Sa belle physionomie et sa haute stature plurent à Frédéric II qui le nomma cornette dans sa garde. On dit même que

part active à la lutte pour les idées libérales, mais ses pamphlets restèrent toujours suspects. On sentait en lui l'ambitieux auquel la haine et non le patriotisme avait dicté ses revendications ; on le considérait comme un agent secret du gouvernement autrichien et on ne lui pardonnait pas de s'être

la sœur du roi, la princesse Amélie, ne fut pas insensible aux avantages du jeune officier. Pour le punir, Frédéric II le fit emprisonner dans la forteresse de Glatz, sous prétexte qu'il conspirait avec l'ennemi. Le roi faisait reposer son accusation sur une lettre interceptée, lettre de François Trenck, oncle de Frédéric, chef des pandours autrichiens, qui avait infligé maintes défaites aux Prussiens. Le prisonnier parvint à s'évader et entra, avec le rang de capitaine, dans l'armée moscovite. Il y devint également suspect et faillit être envoyé en Sibérie. Son oncle mourut en 1749, lui léguant toute sa fortune à la seule condition qu'il prît du service dans l'armée autrichienne. Trenck accepta, se convertit au catholicisme, mais malgré tout ne réussit pas à entrer en possession de cette immense fortune; le fisc le dédommagea en lui versant une somme de 76,000 florins et il fut envoyé en Hongrie. Les petites villes au pied des Karpathes ne lui offrant pas tant de distraction que Berlin, Saint-Pétersbourg ou Vienne, il saisit le prétexte de régler certaines affaires de famille, quitte son régiment, en 1754, et se rend à Dantzig. Le roi de Prusse le fit immédiatement arrêter, enfermer à Magdebourg où il resta dix ans. C'est là qu'il écrivit un poème politique intitulé : *Macedonischer Held* (1760) que, trente ans plus tard, Laczkovics traduisit en hongrois. Ce poème n'est qu'une série d'invectives contre les grands conquérants : Alexandre, Jules César, et naturellement Frédéric II, que Trenck compare à Cartouche. Le prisonnier exhale sa colère contre tous les monarques, n'établissant aucune distinction entre les bons rois et les tyrans et plaignant les pays où la volonté d'un seul domine, où la succession réglée d'avance peut amener des incapables sur le trône. Puis il trace le tableau des horreurs de la guerre dont le peuple ne tire aucun profit et dont il supporte, par contre, toutes les charges ; il mêle à tout cela des attaques contre les Jésuites. Sorti de prison, Trenck se jette aux pieds de Marie-Thérèse et demande réparation; mais la reine l'engage à se tenir tranquille, à renoncer à ses propriétés en Esclavonie et à quitter Vienne. Trenck se soumet et obtient le grade de commandant. En 1765, il s'établit à Aix-la-Chapelle où il épousa la fille du bourgmestre et fonda, en 1772, le journal *Le Philanthrope*, qui démasquait les vices de toutes les hiérarchies. Le clergé ameute la population contre l'écrivain qui est forcé de fuir. Il parcourt l'Europe pour placer des vins, puis il exploite un domaine en Autriche. Enfin, en 1786, Frédéric-Guillaume de Prusse l'appelle auprès de lui et le garde à la Cour jusqu'en 1790. Alors Trenck se fixe en Hongrie et publie, pendant la Diète, ses nombreux pamphlets.

En 1793, nous le trouvons à Paris où il entre au club des Jacobins, rédige le *Journal de Trenck* (du 15 janvier au 29 juillet 1793), et le *Raisonneur* (voy. Aulard, *La Société des Jacobins*, t. V, pp. 234 et 305. Séance du mercredi

mêlé aux affaires intérieures sans les connaître suffisamment. Dans sa première brochure : *Der Trenck an alle redliche Ungarn* (1790), il s'adresse à la Diète et condamne la politique de Joseph II qu'il avait cependant louée dans : *Trauerrede bei dem Grabe Joseph des Zweyten.* Ici, pour intéresser les magnats à sa cause, il fait chorus avec eux et se souvient en frémissant des décrets sacrilèges du défunt empereur et de son refus de se faire couronner roi de Hongrie.

Trenck espère obtenir de Léopold II, ce que son prédécesseur lui avait refusé : la grande propriété de son oncle. C'est pourquoi il entonne après le couronnement son : *Triumphlied und Gedanken am Namens = und Krönungstage Leopold II* (1790) [1], où il invite les Magyars à traîner la voiture du roi ; lors de la discussion du « *Diplôme inaugural* » il conjure la Diète de ne pas restreindre la puissance royale, de renoncer à ses griefs et de s'unir étroitement avec l'Autriche. Pour éviter la Révolution, il demande aux nobles de renoncer à leurs privilèges en leur prouvant que les serfs sont des hommes comme eux. « Un seigneur honnête peut-il vivre le cœur tranquille, quand il voit que ses terres sont arrosées des larmes des *jobbagyones.* » Tout en vantant dans son *Eloge de Laudon*, la bravoure des Hongrois, tout en les flattant de mille façons, il fustige les nobles qui veulent se soustraire aux impôts, qui sont conservateurs à outrance et

17 juillet 1793). « Trenck envoie à la Société tous les numéros du *Raisonneur*, afin qu'elle puisse juger sur ces pièces de l'injustice de la dénonciation qui a été faite contre lui dans la dernière séance »), mais Robespierre le fait emprisonner comme agent secret des puissances étrangères. Un de ses ennemis en Allemagne adressa alors à la Convention et au Club des Jacobins une brochure (Sendschreiben an den National-Convent und den Jacobiner-Club in Paris, den berüchtigten Freyherrn Friedrich v. d. Trenck betreffend, 1793. — Signé : J. G. Semmler) où il conseille aux Français de se méfier de Trenck. Le 24 juillet 1794, il meurt sur l'échafaud. (Voy. Wallon, *Hist. du tribunal révolutionnaire de Paris*, t. V, p. 131.)

Comp. *La Vie de Frédéric, baron de Trenck*, écrite par lui-même et traduite de l'allemand en français. — Metz et Paris, 1788 (2e édit.) — Sa vie aventureuse a fourni le sujet d'un roman à Jókai.

1. Toutes ces brochures ont paru également en hongrois.

croient sans peine tout ce que leurs ancêtres leur ont appris. Les traits comiques dirigés contre les préjugés de cette noblesse arriérée ne manquent pas dans ses pamphlets. L'aïeul, usé et cassé, qui jetant un regard menaçant à sa famille dont les opinions diffèrent des siennes et parlant avec chaleur des privilèges héréditaires, frappe de sa main tremblante son épée et dit : « Montra te dignum patriae *nobilem!* » est bien le noble tel que Laczkovics nous l'a dépeint.

Trenck, accusait les prélats de tous les maux qui fondaient sur lui et ses brochures étaient parmi les plus virulentes. L'une d'elles, publiée en trois langues, eut un grand retentissement. C'est la fameuse *Balance* (Bilanx inter potestatem imperantis et ecclesiae prout illam Trenck ponderat, 1790)[1], qui a soulevé la colère de tout le clergé. Il peint sous les couleurs les plus sombres, les conséquences funestes de la politique cléricale, car le clergé dépendant du pape se met au-dessus des lois du pays. Les pasteurs protestants ne sont pas mieux traités.

Partout où ils ont le pouvoir, comme en Suisse, en Hollande et en Angleterre, dit Trenck, ils sont également intolérants. Ils sont cependant moins dangereux, car leur nombre n'est pas aussi grand et, grâce au mariage, ils deviennent pères et citoyens indépendants de Rome. »

Mais le clergé catholique ! Vingt mille Mongols ne dévastent pas autant un pays que dix mille curés ou Frères mendiants ; tout l'argent est envoyé à Rome !

Le clergé riposta. Grâce à son intervention, la *Balance* fut confisquée et une foule de pamphlets se mirent à pleuvoir sur la tête de Trenck. « Il se donne pour *Freyherr* disait l'un, et il n'a même pas assez de terre pour reposer sa tête fatiguée ; il se chauffe au foyer des autres, attaque les curés, les saints et les frères et non pas les forteresses, tout en se van-

1. Paru en hongrois sous le titre : *Mérö serpenyö mellyel a fejedelem és a papság hatalmát öszve-mérte,* et en allemand : *Bilanz zwischen des Monarchen und der Kirchen-Gewalt.*

tant de son titre de *commandant*. Il est resté si longtemps enfermé dans un cachot que ses yeux se sont déshabitués de la lumière du jour, pourtant il parle sans cesse de liberté et de *lumières*; ses mains tremblent encore des chaînes qu'il a portées et pourtant il écrit la *Balance*. »

Un de ces écrits fut lancé par le grand historien Etienne Katona [1]. Il se distingue par une discussion sérieuse, où l'auteur examine les griefs que son adversaire a contre le clergé, à la lumière de l'histoire. *Trenckii Bilanx pondere vacua* (1790) démontre que le clergé et le pape ont toujours eu à cœur les intérêts de la Hongrie. Dans les temps anciens, le Saint-Siège a beaucoup contribué à combattre les Turcs ; les sacrifices faits par les prélats Pázmány, Lippay, Lósi, Szelepcsényi et Kolonics en faveur de la science et de l'instruction sont notoires. Il était, en effet, très facile d'énumérer beaucoup de bienfaits, mais il n'en reste pas moins vrai que le clergé catholique qui dirigeait les écoles, les avaient abandonnées aux Jésuites, qui ne montraient guère de tolérance envers les autres cultes.

Ce qui a surtout nui à Trenck aux yeux des libéraux, ce fut son rôle équivoque. Comme les révolutionnaires hongrois, il a la haine du clergé, mais il recherche trop la faveur de la Cour. En recommandant aux Magyars une union étroite avec l'Autriche, au moment où ceux-ci tâchaient de s'en émanciper tant soit peu, il devenait suspect. Le clergé fit le reste et Trenck quitta la Hongrie.

VII

Nous avons étudié jusqu'ici les pamphlets qui s'attaquent à la forme du gouvernement, au pouvoir royal, aux prérogatives de la noblesse et du clergé : toutes questions dont la solution aurait amené un changement radical dans la vie du

1. 1732-1811, auteur de l'*Historia critica regum Hungariae* en 42 volumes.

peuple. Deux autres problèmes, d'un intérêt tout aussi immédiat, occupaient alors les esprits et étaient souvent discutés : la liberté de la presse et la reconnaissance légale du protestantisme. La Diète, bien qu'elle ait abordé les autres questions, n'a pu définitivement régler que cette dernière.

La censure pesait d'un poids très lourd sur les écrivains. Elle fut toujours considérée comme un droit de la couronne. Au commencement du XVIIIe siècle, Charles III confia au chancelier de l'Université des Jésuites à Nagy-Szombat l'examen des livres. Le clergé catholique, chargé de ce soin dans les différentes parties du pays, fit sévir toute la rigueur des lois; sa sévérité frappa surtout les protestants qui eurent ainsi continuellement à lutter pour obtenir le permis d'imprimer. Sous Marie-Thérèse la situation ne s'améliora pas, quoiqu'on ait joint aux jésuites quelques censeurs laïques, qui, d'ailleurs, étaient tous animés du même esprit. D'après l'édit de 1747, la censure dut veiller à ce que rien de contraire aux doctrines catholiques, à la Maison royale ou aux bonnes mœurs, ne fut publié.

En 1767, on prend des mesures sévères contre les livres profanes qui traitent de questions religieuses. En 1771 un jésuite se charge d'expliquer au peuple le sens exact de cette expression : livres dangereux [1]. Il y en a, dit-il, de trois sortes : 1° les œuvres immorales comme les romans, les odes, les chansons, les pièces de théâtre, en un mot tous les ouvrages poétiques; 2° les livres non-catholiques, c'est-à-dire toute la littérature liturgique des cultes non tolérés; 3° les livres des esprits forts écrits contre la religion révélée, qui portent ordinairement les titres : *La religion selon la raison*, *Les droits de la nature*, *Les devoirs sociaux*, *La critique des cérémonies religieuses*. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans le *Catalogus librorum prohibitorum*, dressé en 1765 et amplifié en 1774, des œuvres comme le *Phédon* de Men-

1. *Gedanken über das freye Lesen gefährlicher Bücher.*

delssohn, toute l'*Encyclopédie*, les œuvres de Voltaire et de Rousseau. Les nobles pouvaient néanmoins se faire envoyer ces livres, car leurs privilèges les garantissaient de l'audace des douaniers; mais les soldats qui rentraient dans leurs foyers après la guerre de Sept ans, étaient minutieusement fouillés. Les jeunes pasteurs protestants qui revenaient des Universités étrangères étaient également inquiétés.

Sous le règne de Joseph II, la censure, sans être absolue, s'inspira de principes plus conformes aux idées de l'empereur. Les imprimeurs et les libraires pouvaient s'établir sans autorisation préalable, l'empereur voulait même en augmenter le nombre [1], et ne leur demandait que d'envoyer trois exemplaires au Conseil de lieutenance (helytartó tanács). Il établit comme principe, qu'il fallait empêcher la publication des ouvrages satiriques qui blessent les citoyens dans leur honneur, mais laisser toute liberté aux ouvrages critiques et philosophiques qui combattent avec des armes loyales, alors même que ces ouvrages attaquaient la personne du roi. Il déféra les délits de presse aux tribunaux compétents. Grâce à ces mesures que Léopold II fut bien loin de restreindre, purent paraître les nombreux pamphlets que nous avons étudiés. La plupart de ces écrits demandent des garanties pour la presse. Ils fondent leurs revendications sur le droit naturel à l'homme de pouvoir exprimer ses pensées ; ils considèrent la liberté de la presse comme faisant partie intégrante de la liberté de conscience et de la pratique du culte, et comme une garantie de la constitution. *Le vrai patriote* croit que la liberté de la presse est encore plus importante que les autres, car l'esprit est toujours plus noble que le corps. Aloïs Batthyány parle aussi de l'importance politique de la presse et la caractérise avec beaucoup de verve, comme le frein des tyrans, ou le fouet des oppresseurs du peuple. Cette liberté est importante parce que, grâce à elle, le citoyen le plus humble peut donner des conseils au pays et

1. Selon Kazinczy il n'y avait alors qu'un seul libraire à Pest.

le souverain peut connaître ainsi la volonté de ses sujets. Au lieu des censeurs nommés par le gouvernement, il demande des censeurs élus par la Diète, car la liberté, sans censure préalable, lui semble dangereuse.

Sur ce point les écrivains étaient soutenus par beaucoup de comitats. Le « Magyar Kurir » de 1790 vante la conduite du comitat de Pest qui s'était opposé à la poursuite d'une brochure de Trenck et s'efforçait d'abolir la censure. Les réclamations du comitat d'Abauj et de Bihar où l'esprit révolutionnaire était assez répandu, furent même publiées dans les « Staatsanzeigen » de Schlözer parce qu'elles témoignaient une hauteur de vues vraiment surprenante (1793). Un voyageur anglais, Robert Townson, qui visita à cette époque la Hongrie, les donne *in extenso* dans ses : *Travels in Hungary*[1]. Un décret de François II, voulant imposer silence à la presse en lui appliquant le droit royal, avait motivé ces réclamations. Le comitat d'Abauj dit que la clef de la culture nationale et le moyen de rendre le peuple heureux se trouvent entre les mains des censeurs.

L'*Adresse* du comitat de Gömör, due à la plume d'André Cházár, n'est pas moins libérale[2]. L'auteur conteste au roi le droit de faire examiner les livres. Les lois, dit-il, ne font nulle part mention de cette prérogative qui appartient à la nation. Communiquer ses pensées est un droit des hommes auquel ils ne peuvent renoncer, car c'est la nature qui leur a donné la faculté de penser. Mettre des entraves à la pensée est également contraire aux droits des citoyens qui doivent aspirer au bonheur et, par conséquent, employer tous les moyens qui permettent d'y atteindre.

Le comitat de Bihar réclame également contre la censure qui avait poursuivi les livres de Hajnóczi et la traduction des *Éléments d'histoire générale* de l'abbé Millot, faite par le poète

1. *Travels in Hungary with a short account of Vienna in the year 1793.* — Londres, 1797 — P. 333 et suiv.

2. Publiée dans Irodalomt. K. 1898, p. 25.

Verseghy [1]. Le comitat rejette la censure préalable et ne reconnaît comme juste que la répression pour délit de presse, par des juges réguliers. Hajnóczy réclame également dans ce sens, car la presse elle-même n'est qu'un instrument ; de cet instrument on peut, il est vrai, user pour commettre des crimes. Mais dans ce dernier cas, les crimes commis doivent être punis selon leur nature propre. C'est ainsi que le meurtre n'est pas puni parce qu'on s'est servi de poison ou d'armes, mais parce qu'on a tué. La sanction ne doit pas atteindre l'instrument du crime, mais le crime lui-même.

Ce bel élan vers l'affranchissement de la presse ne produisit pas ce qu'on en attendait. La Diète ne fit qu'enregistrer les vœux exprimés en laissant aux commissions permanentes le soin de trancher les questions. François II, dès le début de son règne, lança ses ordonnances tyranniques. Puis, survinrent les guerres, et la « Conjuration » de Martinovics qui ruina les dernières espérances. Ce n'est qu'en 1848 que la liberté de la presse sera conquise par un de ces actes hardis qui caractérisent le début des Révolutions. Le Comité « des Dix » fera imprimer, sans censure préalable, le *Talpra Magyar!* (Debout, Magyar !) de Petöfi, qui deviendra la Marseillaise de la Révolution hongroise.

La Diète a pu voter et faire sanctionner, par contre, la reconnaissance du culte protestant (Article 26 des lois de 1790-1791). La discussion fut très chaude et de nombreux pamphlets signalèrent chaque phase de cette lutte mémorable. Outre les justifications historiques, les pamphlétaires rééditaient les théories des Encyclopédistes sur la liberté des cultes : ainsi Adam Csebi Pogány dans son *Tentamen* (1790) et un anonyme dans : « Status catholicae et evangelicae religionum in regno Hungariae ».

A la Diète même, le projet de loi fut combattu surtout par le clergé. Ladislas Kolonics, archevêque de Kalocsa, con-

1. Voy. sur le procès de Verseghy à propos de cette traduction : E. Császár dans *Századok* (Les siècles) 1900.

voqua les évêques ainsi que la noblesse catholique et la pétition suivante fut déposée par eux : 1° la conversion des catholiques au protestantisme sera punie; 2° les enfants nés des mariages mixtes seront élevés de droit dans la religion catholique; 3° les affaires matrimoniales des protestants seront réglées par l'Église catholique; 4° la religion protestante ne sera pas reçue, ce qui la rendrait égale à la catholique et il serait déshonorant pour sa Majesté d'être appelée le chef de l'Église protestante. Cette pétition monstrueuse ne fut pas signée par tous les évêques; parmi les magnats, 84 seulement y apposèrent leur signature, tandis que 291 la refusèrent. On savait que Léopold II était favorable aux protestants; sa *résolution* à la Diète, en date du 7 novembre 1790, l'avait prouvé. L'esprit libéral qui animait l'assemblée avait vite fait de balayer l'opposition cléricale. Le hardi pamphlétaire Aloïs Batthyány prononça un discours enflammé [1] en faveur de la liberté de conscience. En acceptant, disait-il, la *résolution* royale, nous convaincrons l'Europe que les ténèbres se dissipent en Hongrie et que nous aussi, nous contemplons le soleil levant; dans le cas contraire, nous serons un objet de haine et de mépris pour l'Europe tout entière.

Son discours produisit un grand effet et ne contribua pas peu à l'adoption du projet libéral Le primat fit ses réserves, mais après le vote définitif, il déclara, en son nom et pour le clergé que, respectueux de la loi, il ne ferait rien pour renouveler l'antagonisme entre les deux cultes. L'autonomie des églises et des écoles protestantes date de ce jour. Joseph Teleki de Szék, l'auteur de l'*Essai sur la faiblesse des esprits forts*, exprima à la Diète la reconnaissance de ses coreligionnaires et rassura le pays sur leur conduite. Il pria le roi et les fonctionnaires d'exécuter fidèlement la nouvelle

1. Voy. plus haut, p. 187. — Le discours de Rabaud de Saint-Étienne en faveur des protestants français fut traduit et analysé à plusieurs reprises en Hongrie au moment de cette discussion.

loi et invita les deux adversaires à lutter uniquement pour le bien de la patrie. Écrivains et poètes exprimèrent leur joie dans de nombreuses brochures et des poésies, mais peu de temps après ils eurent à pleurer la mort prématurée du roi qui avait inauguré cette ère nouvelle.

VIII — IX

Nous pouvons voir par tout ce qui précède que la Hongrie lutta vaillamment, par ses écrits, pour défendre les droits imprescriptibles de l'humanité. Mais l'horizon s'obscurcit bientôt et l'activité intellectuelle se ralentit dans le pays. Tous ces enthousiastes, qu'on appelait volontiers des *Jacobins*, furent combattus, non par des hommes d'un talent égal au leur, mais par certains membres du clergé, dont les pamphlets parfois très caustiques, le plus souvent grossiers, montraient bien que la réaction n'attendait qu'un monarque élevé dans ses principes. *Léon Szaicz* (1746-1792) [1], Frère Servite d'Eger (Erlau), fut le plus fougueux de ces pamphlétaires. Dans ses nombreuses brochures, il ridiculisait toutes les réformes projetées et combattait surtout ceux qui avaient écrit contre la hiérarchie ecclésiastique. Son *Vrai Magyar* (Igaz Magyar [2]) pose comme principe que celui qui veut être un vrai Hongrois doit appartenir à la religion catholique romaine, que le *regnum Mariae* doit appartenir aux catholiques et qu'il n'y a eu de bonheur pour la Hongrie qu'avant l'époque de la Réforme.

Szaicz mena une campagne acharnée contre les écrivains qui s'inspiraient de la philosophie des lumières [3] ; il leur impute tous les maux dont souffre son cher *regnum Marianum* et, dans sa fureur théologique, il demande le retour

1. Voy. J. Leskó : *Szaicz Leo*, 1898 (Mémoires de la *Société Saint-Étienne*, n° 30).
2. *Igaz Magyar* a paru en quatre parties : 1785 (246 pages), 1788 (370 p.), 1789 (134 p.), 1790 (212 p.)
3. Il les appelle : *Aufklärungs-phantaták*.

de l'Inquisition. Le pamphlet : *D'autres sont aussi de vrais Magyars* [1], s'adresse spécialement au peuple. — Ses libelles contre Trenck [2] et tous ceux qui, pendant la Diète, s'efforcèrent d'obtenir la reconnaissance du culte protestant, dépassent toute limite et nous rappellent les invectives des premiers réformateurs hongrois du XVIe siècle. Ils ne produisirent pas grand effet, quoique Szaicz, d'après le témoignage de Kazinczy, fût un homme très instruit et qu'il maniât bien la plume. Très peu d'écrivains se rangèrent sous sa bannière et ceux mêmes qui n'étaient pas partisans du *joséphisme*, comme l'historien Katona, ne se déclarèrent pas ouvertement pour lui.

La liberté de la presse trouva un adversaire acharné dans l'ex-jésuite Emériс Vajkovics, ancien censeur des livres sous Marie-Thérèse. Il jugea à propos de publier, pendant les débats de la Diète, plusieurs brochures [3] qu'il composa, d'ailleurs, étant en fonction. Les libertins lui inspirent une véritable horreur; il compare leurs doctrines à l'hydre de Lerne et chaque manifestation de cet esprit dangereux lui semble être une des têtes du monstre. En 1795, lorsque la réaction triompha, Vajkovics dressa la liste des jugements portés par l'Église contre les livres hérétiques. Si ces brochures ont eu peu d'écho sous le règne de Léopold II, la censure, lorsqu'elle revint sous François II aux ordonnances de Marie-Thérèse, trouva en lui un fervent auxiliaire.

La libération des serfs, réclamée par tous les libéraux, fut combattue par Georges Aranka (1737-1817), qui a bien mérité de la langue et de la littérature nationales par l'action qu'il exerça en Transylvanie. Dans sa brochure : *Comparaison*

1. *Más is igaz Magyar*, 1790 (216 pages).

2. *A Trenk mérö serpenyöjének öszve-törése* (La Balance de Trenck brisée en morceaux, 1791). — *Der entlarvte Trenk*, 1790; *Der Kampf mit dem Waldschnepf*, 1791 ; *Responsum latinum delarvantis Anti-Trenkii*, 1790.

3. Decas dissertationum ecclesiastico-politicarum de censoria librorum disciplina. — Dissertatio de censura librorum perniciosorum. — Diss. de potestate principium saecularium in censuram librorum (1791).

entre la Constitution de l'Angleterre et celle de la Hongrie [1], il combat tous ceux qui voulaient abolir la servitude. Il dit que les Anglais n'accordent pas non plus l'égalité à l'Irlande et aux colonies. Un noble Hongrois se distingue d'un paysan, comme le maître de la propriété. Il faut que le seigneur favorise le bien-être de son sujet, *de sa chose*; mais le considérer comme appartenant à la même classe, le mettre au même rang que son maître, priver celui-ci de ses droits historiques et lui faire supporter les mêmes fardeaux, c'est inique. Aucun raisonnement, aucun syllogisme ne peut prouver la nécessité de cette égalité. Encore que le traducteur allemand de cette brochure eût changé quelques expressions, les *Staatsanzeigen* de Schlözer s'indignèrent d'entendre ces voix discordantes troubler le concert où s'unissaient les cris des Magyars appelant les réformes libérales et exprimèrent le vœu qu'un monarque éclairé chassât ces Vieux-Magyars jusqu'au fond de l'Asie d'où ils étaient venus neuf siècles auparavant.

Dix-sept ans plus tard, on vit bien que l'opinion exprimée par Aranka était partagée par toute la haute noblesse. Lorsqu'en 1807, le député Paul Nagy demanda l'abolition du servage, on lui cria de toute part ce : « Ne stultizet », mot favori de François II qui aimait à le lancer aux Magyars chaque fois qu'ils revendiquaient certaines réformes. Cependant ces pamphlets d'inspiration réactionnaire, hostiles aux idées libérales, étant bien moins nombreux que ceux qui respirent l'esprit de la Révolution française, n'auraient pas amené le brusque changement que nous constatons, après 1795, si le roi n'avait été élevé dans d'autres principes que ses deux prédécesseurs. François II ne connut ni les œuvres des Encyclopédistes, ni celles de Voltaire. Les progrès de la Révolution le remplissaient d'horreur. Il les attribuait aux conquêtes de l'esprit philosophique et désirait comme son ministre Thugut, préserver la monarchie de ces idées.

1. *Anglus és magyar igazgatásnak egyben-vetése*, 1790.

« Terreur contre terreur », était leur devise. L'État et l'École devaient revenir au système patriarcal, tout mouvement libéral devait être arrêté. Comme la Diète avait voté, en 1791, quelques lois conformes à l'esprit nouveau, elle ne fut plus convoquée.

Il était à prévoir que tant d'espoirs déçus susciteraient de la résistance. Les libéraux voyant le pays retombé sous un régime autoritaire et tyrannique applaudirent aux victoires des armées françaises, croyant que la chute des Habsbourg délivrerait la Hongrie d'un joug séculaire et inaugurerait une nouvelle ère. Ladislas Orczy, haut fonctionnaire, parent du poète Laurent Orczy, aimait à envisager cet avenir ; son jeune secrétaire, Szentmarjai, qui devait trouver sa perte dans la « Conjuration » de Martinovics, était un ardent révolutionnaire ; le baron Jean Sennyei disait qu'il vaudrait mieux que chaque pays se gouvernât soi-même que de soumettre des millions d'êtres aux caprices d'un seul. Les petits propriétaires manifestaient encore plus clairement, comme le prouvent les délations d'un officier autrichien qui tint garnison dans la Hongrie du Nord et de nombreux documents des Archives magyares. Adam Szirmay disait, en plaisantant, qu'il ne voulait pas vendre ses vins pour pouvoir en réconforter les troupes françaises qui ne tarderaient pas à venir. « Si elles sont victorieuses, nous aussi, nous rejetterons le joug allemand », ajoutait-il.

Paul Szirmay déclarait qu'il sacrifierait volontiers le tiers de ses biens pour que la Hongrie devînt républicaine. On trinquait ouvertement à la santé de Dumouriez et de Kosciusko. En Transylvanie on s'arrachait les boutons d'uniformes des soldats français prisonniers où l'on pouvait lire la devise républicaine. Les premières troupes théâtrales qui s'y formèrent juste en ce moment, portaient le bonnet phrygien, et pourtant ces troupes se composaient presque entièrement de nobles [1]. Dans le comitat de Zala on plantait des

1. Voy. Z. Ferenczi : *A kolozsvári szinészet és szinház története* (Histoire de

arbres de la liberté ; à la célèbre école de Sárospatak les étudiants s'appelaient « cousins républicains » ; à l'Université de Pest ils coupaient leur catogan, ce signe de l'ancien régime. On menaçait les nobles et même le roi de la guillotine. Un avocat nommé Rudinszky applaudit à l'exécution de Louis XVI, disant qu'il souhaitait de voir ainsi périr les curés et les seigneurs. Un professeur de l'Université de Pest, Gyurkovics, qui enseignait les sciences politiques, voulut propager les idées démocratiques en fondant une société secrète. Le professeur rédigea, à cet effet, un catéchisme républicain où il demandait, comme réforme préalable, une composition nouvelle de la Diète, une Chambre haute composée de délégués des nobles, et une Chambre basse composée de roturiers. Ces deux Chambres devraient proclamer la République comme étant le seul gouvernement rationnel, convoquer une Constituante, puis une Législative. Les biens de l'Église devraient être confisqués et réunis aux domaines de l'État, aux revenus des mines et des douanes, ils donneraient une quarantaine de millions, budget suffisant pour les besoins du pays. Gyurkovics ne put exécuter son plan, car il mourut en 1793. C'est Martinovics qui se chargea de réaliser les idées du professeur.

Après la mort de Léopold II (1er mars 1792)[1], François II supprima l'emploi de « chimiste attaché à la Cour », mais accorda à l'ambitieux abbé un traitement de mille florins et le chargea de lui rendre compte des rapports officiels concernant l'état politique en France. Martinovics espérait toujours

l'art dramatique et du théâtre à Kolozsvár), 1897. Livre II. chap. 1. — En 1794, Thugut écrit à Colloredo : « Vu la turbulence de quelques esprits en Transylvanie, la prudence exigeait de ne pas trop dénuer la province de troupes » (en français). Archives du Ministère de l'Intérieur à Vienne. Lettre citée par Fraknói, p. 202.

1. Les lettres (françaises) que Martinovics, adressa à Laczkovics après la mort de Léopold II reflètent la consternation où cet événement jeta les libéraux. Martinovics écrit (le 2 mars 1792) : « Voilà un coup fatal pour l'humanité et pour nos États » ; le 7 mars : « Voilà le destin enragé contre notre bonheur qui nous ôta la petite lueur, pour nous abandonner aux ténèbres. »

être nommé secrétaire du cabinet, mais Colloredo put empêcher cette nomination ; il proposa Schloisnigg, l'ancien précepteur du roi, qui fut accepté. Voyant qu'il ne pouvait jouer aucun rôle à la Cour ; que Colloredo voulait gouverner *fide et lege*[1], c'est-à-dire en fanatique et en juge, Martinovics commença à organiser son complot. Nous connaissons déjà ses deux principaux collaborateurs : l'ex-capitaine Laczkovics et le savant Hajnóczy. Le premier ne pouvait plus entrer dans l'armée et François II ne pensait nullement à lui donner l'emploi administratif que son prédécesseur lui avait promis. En effet, un des premiers actes du nouveau gouvernement fut de faire rechercher par la police l'auteur de l'*Oratio ad proceres* et son traducteur hongrois, qui avait ajouté des remarques si subversives. Malgré ses dénégations, on fut vite convaincu que le traducteur n'était autre que Laczkovics. Hajnóczy ayant été privé de son emploi, vécut de sa plume. François II le nomma bien, en 1792, secrétaire du gouvernement; mais, malgré ces fonctions, il s'allia à Martinovics qui voulut encore s'associer un membre de la haute noblesse. Le comte Sigray lui sembla tout indiqué. Nature exubérante,

1. Martinovics écrit à Laczkovics (19 avril 1792) : « Ce vieillard — je veux dire le ministre — est un fourbe, rendu craintif par bigotisme, ignorant par son faible esprit et enflé par sa naissance privilégiée. Ce véritable roi dont le vrai roi ne fait que la figure hait tous les partisans de feu Léopold, de Joseph et de la vérité même. C'est lui qui dicta la devise pour son Telemachus *Fide et lege*, c'est-a-dire par fanatisme, par les tribunaux et barreaux politiques qu'il veut gouverner son peuple. Hélas! quelle triste espérance qui nous reste ? Alors que nous voyons amenées et effacées les lois qui étaient établies avec tant de peine par Joseph II. C'est lui qui me considère comme un mal nécessaire ; il voit que je sais tous les secrets du Cabinet touchant la ligue des monarques d'Europe contre la nation française. C'est pourquoi il me ménage; il fait semblant de m'aimer, pendant qu'il me voudrait écraser; il craint que je n'aille pas en France pour y publier toutes les cabales destinées pour forger les chaînes d'un nouveau despotisme à la nation française. » Martinovics engage son ami Laczkovics à ne plus prendre service dans l'armée « pour tirer l'épée contre une nation qui triompha contre les prêtres et les aristocrates ignorants ». Il lui dit de venir à Vienne. « Nous ferons ici un plan selon lequel il nous faut diriger notre boussole politique pour l'avenir. » (Lettres françaises de Martinovics conservées au *Musée national* de Budapest. Quart. Germ. 810.)

prodigue et presque ruiné, dilettante et imbu des idées révolutionnaires, Sigray qui vivait à l'écart, lui offrait son concours. Le quatrième affilié au complot fut le beau Szentmarjai que Kazinczy comparait volontiers à Antinoüs. A Pest, il était l'âme des étudiants révolutionnaires; il avait appris le français dans les œuvres de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau. Son enthousiasme pour la Révolution française était sans bornes. Secrétaire du comte Ladislas Orczy, il traduisit le *Contrat social* qu'il allait mettre sous presse, au moment de son arrestation. Il traduisait également les articles les plus remarquables du *Moniteur* et les répandait en hongrois, en allemand et en latin ; il chantait la Marseillaise et souhaitait la victoire des armées françaises en maudissant les rois coalisés contre la liberté.

Martinovics partagea la Hongrie en quatre districts ; se réservant la haute direction, il confia à chacun de ses adeptes un district pour y faire de la propagande. A l'exemple du comte Gorani qui, dans le *Moniteur*, adresse ses lettres aux souverains étrangers [1], il composa d'abord en français une missive fort blessante pour le roi. Hajnóczy la traduisit en latin, en hongrois et en allemand. Un exemplaire latin est conservé dans les Archives de Budapest, sous le titre : *Litterae ad imperatorem et regem Hungariae Franciscum II de dato 7 Octobris 1792.* Reipublicae vero gallicae anno primo, datae a Goranio. Ex idiomate gallico translatae in latinam. Martinovics s'y moque du roi qui avait dit qu'il rétablirait l'ordre.

« Toi ! et l'ordre ! Toi, qui dois apprendre mot à mot ce que tu veux répondre aux députations ; toi, qui divulgue les secrets de l'Etat devant ta femme et tes laquais ! Vraiment, il aurait mieux valu apprendre le

1. Voy. *Lettres sur la Révolution française* par J. Gorani, citoyen français, à son ami Ch. Pougens. 1793. — Ces lettres ont paru dans le *Moniteur* à partir du 20 juin 1792, et furent traduites en plusieurs langues. Cf. Marc-Monnier : *Un aventurier italien. Le comte Joseph Gorani d'après ses mémoires inédits.* Paris, 1884.

Télémaque que les enfants savent par cœur, que de suivre les préceptes de l'hypocrite Schloisnigg et du fanatique Colloredo. Sois raisonnable ! sache que jamais tes armées n'entreront à Paris. »

Quelques passages de cette *Lettre* montrent des vues politiques très élevées qu'on chercherait en vain dans les missives de Gorani. Martinovics connaît bien les ministres dont s'entourait le despote « soupçonneux et oppresseur » et il les caractérise à merveille. Il reproche amèrement au roi d'avoir repoussé la couronne offerte à son frère par la malheureuse Pologne, et de s'être allié avec la Prusse et la Russie pour démembrer ce royaume.

Souverain aveugle ! dit-il, tandis que tes rivaux, avec ton consentement, accroissent leur force et leur territoire, toi, tu te ruines, car, plus la Prusse augmente, plus tu dois trembler devant elle. Si la France ne s'y oppose pas, la Prusse fera descendre l'Autriche du rang de grande puissance ; la Russie, dès qu'elle sera voisine de l'Autriche, grâce au démembrement de la Pologne, la menacera continuellement, car c'est l'habitude des grands tyrans de se combattre après avoir dévoré les petits. Le but politique de la Russie est d'établir son trône à Constantinople, et alors, ne vois-tu pas ta propre ruine ! Elle n'aura qu'à fomenter dans les parties sud de la Hongrie, en Croatie et en Esclavonie, le fanatisme religieux toujours prêt à éclater et nourri par les aspirations nationales. On pourra facilement persuader à ces populations de se détacher de la Hongrie qu'elles considèrent comme leur tyran et de recevoir les Russes comme des libérateurs !

C'était là des paroles prophétiques.

La police, qui avait déjà fait rechercher l'auteur de l'*Oratio ad proceres*, s'ingénia également à découvrir celui de cette *Lettre*. Personne ne pensait à Martinovics, car très habilement, il avait médit de Joseph II et de Léopold II, alors qu'auparavant, il les avait exaltés : il dépista ainsi les recherches de l'autorité [1].

Le pamphlet de Martinovics coïncide avec le décret de la Convention nationale, approuvé dans la séance du 19 no-

1. Fraknói parle « d'ingratitude noire », mais c'était simplement une manœuvre pour ne pas être inquiété.

vembre 1792, qui dit : « La Convention nationale déclare, au nom de la nation française, qu'elle accordera fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté et charge le pouvoir exécutif de donner aux généraux les ordres nécessaires pour qu'ils portent secours à ces peuples et défendent les citoyens qui auraient été vexés ou qui pourraient l'être pour la cause de la liberté (*Moniteur* du 20 novembre).

Le Comité du Salut public chargea plusieurs révolutionnaires étrangers de faire une propagande active, non seulement pour favoriser les idées françaises, mais encore pour susciter des embarras aux gouvernements qui combattaient la France. Georges Forster devait servir d'intermédiaire entre le Comité du Salut public et les Comités austro-hongrois. Le député de Mayence connaissait personnellement Martinovics. Nommé par Catherine II professeur à Vilna, Forster s'arrêta à Léopol (Lemberg), où il fit la connaissance du futur chef des Jacobins magyars, alors professeur de physique. C'est Forster qui le proposa au Comité de Paris comme agent pour l'Autriche-Hongrie. Martinovics accepta la mission et pria Forster de ne pas lui envoyer ses lettres par la poste, mais par des voyageurs. L'agent hongrois fut connu au Comité sous le nom de Démocrite Lamontagne [1].

Pour répondre à la confiance de ses commettants, Martinovics rédigea en français, son *Catéchisme républicain*, qui fut traduit en hongrois par Laczkovics et Hajnóczy. Il fallait le répandre. Pour cela, chaque membre de la société secrète devait s'engager à le copier et à recruter deux nouveaux membres, mais de telle façon que les nouveaux adeptes ne connussent pas les noms des premiers. Le nombre de ceux qui le copièrent ne dut pas être bien considérable, car, malgré les recherches les plus minutieuses, la police n'en découvrit en Hongrie que soixante-quinze. Un seul exemplaire

1. D'après la déposition de Martinovics devant la police viennoise.

manuscrit de ce catéchisme — unique pièce sérieuse du procès — avait échappé à l'autodafé ordonné par la police [1].

Ce *Catéchisme* n'est en somme qu'un résumé des « Droits de l'homme », avec un chapitre complémentaire sur la meilleure forme de gouvernement, qui est la République. Il se divise en cinq parties : *De l'homme*, *Des Citoyens*, *De la Servitude*, *Du droit qu'a le peuple de se soulever contre les tyrans* et *Des rois*. Comme les Catéchismes français il procède par questions et par réponses. Ses principales maximes sont : Pour que l'homme soit heureux, il faut qu'il soit libre ; la liberté doit être guidée par la raison ; tout autre titre que celui de *citoyen* est injuste et criminel, étant en opposition avec le Contrat social ; la loi est l'expression la plus haute de la volonté du peuple, elle est la même pour tous ; la monarchie et l'aristocratie ne gouvernent que par la force et font la guerre pour satisfaire leur ambition et pour saigner le peuple ; entre les jobbágyones (serfs) et les bêtes qui traînent les charrues il n'y a pas de différence ; la révolution est la fin de la servitude et le commencement de la liberté ; lors d'une insurrection une partie des citoyens doit prendre les armes ; les soldats doivent se réunir à eux, tandis que les autres continuent les travaux nécessaires pour soutenir la lutte ; le peuple doit élire une assemblée nationale ; les États européens, excepté la France et quelques cantons suisses, ont amplement raison de se soulever, car le joug féodal s'appesantit sur eux ; il faut faire périr les tyrans et les traîtres à la cause de la nation, afin de sauvegarder la liberté ; les rois, les nobles et le clergé, rendent l'insurrection nécessaire ; la saine raison doit les regarder comme le triple fléau de l'humanité.

La dernière partie du Catéchisme est la plus violente ; elle reflète les opinions émises lors du procès de Louis XVI. Le droit divin y est nié : « C'est une imposture dont les rois ont

1. Le récit de Sayous est à rectifier dans ce sens. — Le *Catéchisme* est publié *in extenso* dans le livre de Fraknói. *Appendice*.

profité durant des siècles privés de lumières. » Le Catéchisme demande : Est-il permis de renverser le trône? il répond : « Ce n'est pas seulement un droit, c'est le devoir du peuple; car si le roi est tyrannique, la royauté est impie et même s'il est bon, le système du gouvernement royal verse son venin dans le peuple. »

Toutes ces théories étaient répandues depuis quelques années en Hongrie. Martinovics croyait donc que la propagande se ferait assez vite, et, pressé par Moreau[1] [?] qui était arrivé à Vienne pour profiter de l'effervescence, il se rendit à Pest au commencement de 1794. Mais le caractère hongrois est peu apte aux conspirations. Ni Martinovics, ni Laczkovics ne surent garder le secret et, peu de temps après la communication au comitat de Zemplén de la lettre de ce dernier proposant la déchéance du roi, la police viennoise découvrit le complot.

Quatre mois après son voyage à Pest, le chef de la « Conjuration » fut arrêté à Vienne. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans les détails du procès que le procureur royal Németh, âme basse, servile et cruelle, espérait pouvoir faire servir à son avancement. Il voyait partout des complices ; il eût volontiers fait condamner à mort tous les inculpés. Parmi ceux-ci, il s'en trouvait dont la faute unique était d'avoir copié le *Catéchisme* qu'ils pensaient être une œuvre de Volney, de Rabaud ou de Billaud de Varennes. Kazinczy, dans sa déposition si noble, déclara hautement qu'un caractère tel que Hajnóczy ne pouvait conseiller quelque chose de criminel. Dès l'arrestation des prévenus, la cour de Vienne viola les lois de 1715 et de 1790 selon lesquelles, un noble ne peut être jugé que par un tribunal magyar. Martinovics ayant été arrêté à Vienne, on y transféra les autres accusés et ce n'est que sur la réclamation de plusieurs comitats que le roi consentit à envoyer à Bude les conspirateurs, alors en état

1. C'est le nom donné par Martinovics dans sa déposition. — Voy. Fraknói, ouvr. cité, p. 202.

d'arrestation. Puis, au lieu de les considérer comme des prévenus, la Cour les traitait déjà en coupables. Toute la procédure fut secrète, entachée de ces illégalités que l'on constate toujours quand le pouvoir exécutif intervient dans les affaires judiciaires; seuls, les avocats montrèrent un certain courage, malgré les menaces de Németh [1].

Déclarés *coupables* par la police de Vienne, les inculpés ne pouvaient guère se défendre; on ne discutait que sur la durée des peines. Un seul plaidoyer fut permis et le procès terminé avec une rapidité honteuse. Le 30 novembre 1794 on dressa l'acte d'accusation. Martinovics et les quatre chefs du complot furent interrogés le 3 décembre. Les autres arrestations eurent lieu au courant de ce mois et le 3 janvier le mot *coupable* était prononcé. Les confrontations durèrent jusqu'au 20 avril et en mai plus de cinquante procès étaient jugés. La « table royale » prononça la peine de mort non seulement pour les cinq chefs, mais aussi pour huit autres « conjurés » parmi lesquels se trouvaient les trois écrivains : Kazinczy, Verseghy et Szentjóbi Szabó; vingt trois accusés furent condamnés à la prison, d'autres furent acquittés.

Les jugements rendus furent souvent illogiques : les moins coupables étaient les plus maltraités. Le tribunal suprême, la « Table septemvirale » (hétszemélyes tábla) montra encore plus de bassesse que le premier tribunal. Contrairement à l'habitude, elle demanda au roi l'autorisation d'aggraver les peines. C'est ainsi que Bacsányi acquitté, se voit infliger un an de prison. Le roi se contenta d'abord de faire exécuter les cinq chefs (20 mai). Leur attitude, excepté celle du comte Sigray, fut très digne. Pendant l'horrible cérémonie dans l'église des Franciscains où, trois ans auparavant, le roi avait été couronné, et où maintenant Martinovics était dégradé de la prêtrise et excommunié, le chef de la Conjuration déclara hardîment qu'il avait péché contre le

1. La relation d'Ant. Szirmay, *Jacobinorum hungaricorum historia* écrite en 1809 (éditée par Abafi avec les notes de Kazinczy en 1889) est très partiale.

roi, mais non contre la patrie. Hajnóczy mourut en Socrate, Laczkovics entonna l'ode d'Horace : « Justum et tenacem propositi virum ».

Le *Vérmezö* (champ du sang) de Bude attendait encore d'autres victimes. L'avocat Oez, qui avait parlé avec un esprit d'indépendance qui déplut aux juges, et Szolárcsik, qui dans sa prison avait dessiné un arbre de la liberté avec les noms des condamnés et cette inscription : « Laetius e trunco florebit », furent décapités le 3 juin. Les autres traînèrent de prison en prison : le dernier qui recouvra la liberté fut le poète Verseghy, le traducteur de la Marseillaise.

A l'étranger on ignorait ce mouvement révolutionnaire. Maret, le futur duc de Bassano, qui se trouvait emprisonné à Kufstein vit plusieurs membres de cette « Conjuration ». « Les prisonniers hongrois, dit-il dans ses Mémoires, prirent part à nos conversations ; nous apprîmes ainsi les événements qui s'étaient passés dans leur pays et que le gouvernement autrichien avait intérêt à soustraire à la connaissance de l'Europe [1]. »

Le *Moniteur,* ordinairement bien renseigné, et que ces révolutionnaires hongrois lisaient avec tant d'ardeur, apporta le 7 juin 1795 cette nouvelle : « Les cinq principaux chefs de la conjuration de Hongrie ont été condamnés par le tribunal dit de la *Table royale*, établi à Bude. Ils en ont appelé à la Table septemvirale qui a confirmé la sentence. »

X

Quatre écrivains qui nous intéressent, tant par leurs œuvres que par les idées toutes françaises qui les animent, avaient été impliqués dans le procès de Martinovics. Ils se

1. Voy. La captivité d'Hugues Maret, 1792-1795 dans *Le Carnet historique et littéraire*, 15 mars 1898.

distinguent nettement du groupe des pamphlétaires dont le rôle fut plutôt de préparer le terrain politique.

Le premier d'entre eux *Jean Bacsányi* eut la vie la plus mouvementée qu'eût menée jusqu'alors un écrivain hongrois; le deuxième, *François Verseghy*, ancien prêtre de l'ordre de Saint-Paul, traducteur de la *Marseillaise*, rappelle les aimables abbés de l'ancien régime qui écrivaient des chansons à boire et se complaisaient dans le conte badin; cependant avec le temps, Verseghy ajouta d'autres cordes à sa lyre; le troisième de ces écrivains *Ladislas Szentjóbi Szabó*, mourut dans sa prison de Kufstein trop tôt pour avoir pu donner sa mesure; il ressemble à Dayka et à Anyos, enlevés aussi à la fleur de l'âge; enfin, vient le traducteur habile de Molière et de La Rochefoucauld, l'émule de Báróczy, *François Kazinczy*. Élevé dans les idées de la Révolution, franc-maçon hardi, à qui une captivité de six ans n'a jamais fait renier les principes qu'il avait professés dans sa jeunesse, esprit curieux et novateur, il sera le premier qui, tout en louant les modèles français, rendra justice à la littérature allemande, surtout à sa poésie lyrique et au classicisme de Weimar. Son œuvre nous servira de transition entre une époque où l'influence française était prédominante et une période où cette influence diminue un peu. Plus tard, le mouvement littéraire inspiré par l'École romantique française poussera la littérature nationale dans des voies différentes de celles qu'avait frayées Kazinczy.

Jean Bacsányi naquit à Tapolcza, dans une contrée voisine de l'Autriche, en 1763. Quoique fils de paysan, il fit ses études à Keszthely, à Veszprém et à Sopron; à vingt ans, il vint les achever à Pest, au lycée des Piaristes. Là, Horányi, le savant auteur d'une Histoire littéraire [1], et Benyák qui, le premier, enseigna la philosophie en magyar, éveillèrent en lui l'esprit national. Étudiant en droit, il entra comme précepteur dans la maison de Laurent Orczy, dont le fils faisait aussi son droit.

1. *Memoria Hungarorum*, 1775-1777, et *Nova Memoria Hungarorum*, 1795.

C'est chez eux que Bacsányi acquit ces manières distinguées qui, malgré son humble naissance, le firent recevoir dans la meilleure société. Le vieux baron pressentit en lui un homme d'avenir et le traita plus en ami qu'en subordonné. Il lui rendit possible l'impression de son premier ouvrage : *La bravoure des Hongrois illustrée par des exemples des temps anciens* [1], livre adapté du latin, mais dont la préface adressée à son élève révèle déjà le démocrate qui n'estime la noblesse que quand elle s'allie au mérite. Le jeune Orczy mourut de bonne heure et Bacsányi dut accepter un poste dans l'administration des finances à Cassovie. C'est une des villes de Hongrie où l'esprit libéral pénétra de bonne heure. Le comitat d'Abauj, dont Cassovie est le chef-lieu, était connu pour ses protestations hardies contre le système oppresseur de la Cour. Il est vrai que les libéraux y étaient surveillés étroitement; mais, malgré tout, le chef-lieu devint bientôt un des centres littéraires et politiques de la Haute-Hongrie.

Plusieurs des professeurs du lycée de la ville n'étaient pas des inconnus dans la littérature. David Baróti Szabó, ex-jésuite, chef de l'École des *Latinistes*, qui, en opposition avec Bessenyei et son groupe, imitait dans ses poésies les formes anciennes, notamment les mètres d'Horace que la langue magyare peut rendre avec une grande exactitude; Christophe Simai, un des premiers pionniers de la comédie hongroise qui adapta quelques pièces de Molière, puis le poète Dayka. Kazinczy était inspecteur des écoles du comitat, occupant ainsi une fonction créée par Joseph II. Ce milieu convenait à l'esprit entreprenant de Bacsányi. L'année même de son arrivée (1788) il fonda la *Société hongroise de Cassovie* dont l'organe, le *Musée hongrois* (Magyar Muzeum) est une des revues qui ont le plus contribué à éveiller l'esprit public, à

1. *A magyaroknak vitézsége, régiek példáival megvilágositva*, 1785. — Voy. sur Bacsányi, F. Bayer : *Bacsányi János*, 1875; Charles Széchy : *Bacsányi Jánosról* (Sur J. Bacsányi) dans ses : *Benyomások és emlékek* (Impressions et souvenirs), 1897, pp. 17-76; F. Szinnyei dans : Irodalomt. K. 1898. — Les papiers de Bacsányi sont conservés à la Bibl. de l'Académie hongroise.

stimuler les écrivains, à créer un public et qui ont le mieux défendu la cause de la langue et de la nationalité.

Bacsányi, Baróti et Kazinczy, l'un calviniste, l'autre jésuite, le troisième franc-maçon rédigeaient cette revue à laquelle les écrivains les plus connus collaborèrent. Kazinczy dont les goûts aristocratiques s'accommodaient mal du franc parler d'un roturier comme Bacsányi, se retira bientôt de l'entreprise. La haine qu'il a vouée à son ancien collègue, les calomnies dont il a chargé sa mémoire s'expliquent par cette première brouille et par quelques mots très désobligeants prononcés au sujet d'un livre de Kazinczy. Celui-ci, saisi par la fièvre werthérienne, avait traduit un ouvrage allemand des plus médiocres [1] que Bacsányi lui conseilla de brûler, disant qu'il sied mal au peuple héroïque des Magyars de gémir et de se lamenter comme une femmelette amoureuse. Bacsányi, malgré son penchant et son goût particulier pour l'école française, réunit dans cette revue les représentants des Latinistes et de l'*École populaire* et s'efforça surtout de combiner les différentes influences au profit de la littérature naissante.

Le souffle révolutionnaire qui parcourait tout le pays, se fit sentir très fortement à Cassovie et surtout dans ce cercle littéraire. Bacsányi avait écrit quelques vers, pour sa revue, au moment de la prise de la Bastille, plusieurs critiques contre le clergé que la censure très tolérante sous Joseph II et Léopold II avait laissés passer. Après 1792, les écrivains étant surveillés de près, il se trouva des âmes assez viles pour dénoncer ces vers et ces articles qui avaient pourtant reçu le *visa* du censeur. Bacsányi, qui n'était pas en bons termes avec son chef immédiat et qui s'était plaint de ce que tout homme qui pense était traité de Jacobin, fut bientôt destitué et dut quitter la ville (1794). Par suite de son départ, le *Musée magyar* cessa de paraître, au grand

1. *Bácsmegyeinek gyötrelmei* (Les tourments de Bácsmegyei) d'après *Adolph's Briefe* (Leipzig, 1778).

détriment des lettres hongroises. Bacsányi revint à Pest et trouva un emploi de secrétaire auprès du comte libéral Nicolas Forgách, auquel il avait adressé, en 1790, une lettre ouverte pleine de patriotisme et de nobles sentiments. A peine était-il installé que la « Conjuration » fut découverte. Déjà surveillé par la police, il fut arrêté pour avoir copié le Catéchisme. Il put cependant prouver qu'il n'avait communiqué à personne la brochure et qu'il s'était toujours défié de Martinovics. Le tribunal l'acquitta. Dans sa joie, il écrivit avec du charbon, sur le mur de sa prison : « Il est beau de souffrir pour la patrie et de porter des chaînes pour elle ; il est glorieux de mourir pour elle. L'homme qui vit et périt pour son pays anoblit (*sic*) des peuples entiers avec son nom. »

Bacsányi n'avait pas compté sur la férocité du tribunal suprême. Usant du droit spécial accordé par le roi, « la Table septemvirale » lui infligea un an de prison, parce que, dans sa défense, il avait fait entendre des principes dangereux [1]. Il passa cette année avec Kazinczy et Szentjóbi à Kufstein et eut comme compagnon de captivité Maret, retenu par François II contre le droit des gens [2].

Une fois sorti de prison, il s'établit à Vienne, et cela pour deux raisons. D'abord, il voulait éviter tous les soupçons. Voyant que Kazinczy et Verseghy étaient traînés de prison en prison, il voulut, pour éviter les dénonciations, vivre sous les yeux mêmes de la police. Le préfet Saurau lui procura un emploi modeste à la banque de l'État ; il végéta de 1796 à 1803 dans cette situation, gagnant 1 florin 20 par jour ! En 1804, il fut nommé rédacteur et arriva en 1807 au traitement de 1,000 florins. Sa seconde raison pour résider à Vienne était que cette ville, tout comme au temps de Bes-

1. Bacsányi avait dit que personne, en Hongrie, ne désirait la révolution, mais que beaucoup de patriotes souhaitent la réforme de la Constitution.

2. Maret qui, dans ses Mémoires, parle de Kufstein, de la Conjuration de Martinovics et se rappelle bien un autre codétenu politique, le bavarois Spaum, ne mentionne pas Bacsányi.

senyei, était toujours un centre littéraire à cause des journaux magyars qui s'y publiaient. Dans la maison du rédacteur Demetrius Görög se réunissaient quelques écrivains, anciens ou nouveaux membres de la garde royale et Bacsányi, malgré ses occupations accablantes, espérait pouvoir reprendre ses travaux littéraires.

Il entreprit, en effet, de publier une collection sous le titre : *Magyar Minerva* (1798) dont le premier volume donna les poésies de Paul Anyos, avec une bonne biographie [1].

Quoique pauvre, Bacsányi, grâce à ses manières distinguées et à son grand savoir, eut accès dans les meilleures familles. C'est ainsi qu'il fréquenta la maison du directeur des archives de la Cour, Baumberg, dont la fille écrivait des vers d'un sentiment tendre et élevé. Blumauer, Alxinger, ces disciples viennois de Wieland, Haydn, étaient les amis de l'archiviste. Bacsányi sut gagner le cœur de la jeune fille qui, restée orpheline, l'épousa en 1805. Leur bonheur ne dura pas longtemps. Il fut brisé par un événement qui se place à l'époque de l'entrée de Napoléon à Vienne et qui est resté entouré de mystère. Presque tous les historiens prétendent que lorsque Maret, duc de Bassano, voulut faire traduire en magyar la proclamation de Napoléon aux Hongrois, il se rappela que Bacsányi avait été jadis son compagnon de prison, il le fit appeler et obtint qu'il traduisît la pièce ; Bacsányi, oubliant sa situation officielle, introduisit même certains traits pour frapper encore mieux l'imagination des Hongrois. Ce qui prête une certaine vraisemblance à cette assertion, c'est que Bacsányi quitta Vienne avec les troupes françaises, s'installa à Paris où il obtint, en 1811, une pension de 2,000 francs ; que les Autrichiens en entrant à Paris, s'emparèrent de sa personne et l'envoyèrent au Spielberg. Cependant aucun document officiel n'est venu

1. Voy. plus haut, p. 160, note 1.

corroborer cette hypothèse [1]. Bacsányi et sa femme l'ont toujours nié ; les tribunaux autrichiens ont dû l'acquitter faute de preuves et Metternich est intervenu lui-même, sous Louis XVIII, pour faire liquider la pension que Bacsányi devait toucher jusqu'à sa mort [2]. Quoi qu'il en soit, l'écrivain magyar, fixé à Paris, entra en relations avec quelques députés, des écrivains et des académiciens et nous avons retrouvé sa trace dans le *Mercure étranger* [3] où les articles sur la langue et la littérature hongroises — les premiers qui aient paru en France — sont de lui. Sa femme vint le voir à Paris et y resta de 1811 à 1814. Après sa détention au Spielberg, Bacsányi fut interné à Linz où il publia encore quelques brochures sans grande valeur, et une édition de Faludi [4] qu'il exalta aux dépens des hardis novateurs de la langue et du rythme. La jeune génération l'avait presque oublié et l'ancienne inimitié de l'arbitre du goût littéraire d'alors, Kazinczy, lui ferma les portes de l'Académie. Ce n'est qu'en 1843, que la docte compagnie lui rendit un hommage bien tardif, en le nommant membre correspondant. Le vieillard, aigri et désabusé, n'exprima même pas ses remerciements. Il s'éteignit en 1845 et fut enterré à Linz.

L'œuvre de Bacsányi n'est pas très considérable, ce qui ne doit pas nous étonner [5]. En effet, son activité littéraire fut entravée de bonne heure, et pendant son long séjour à l'étranger il n'a pu rester en communion d'idées avec son pays. Dans sa jeunesse il était pourtant destiné à devenir le guide littéraire de sa génération. Ayant reçu une instruction beau-

1. Jusqu'ici nous n'avons rien trouvé de positif ni aux Archives nationales, ni aux Affaires étrangères.

2. Voy. l'étude de Fr. Szinnyei, p. 57.

3. *Mercure étranger*, 1813 et 1814 ; série de cinq articles. Voy. notre étude : *Bacsányi Párisban* (Bacsányi à Paris), dans E. Philol. K. 1899, déc.

4. Voy. plus haut, p. 55.

5. Bacsányi lui-même a publié deux éditions de ses *Poésies* (1827 et 1835), puis Toldy a réuni en un volume toutes les poésies et un choix de ses écrits en prose : *Bacsányi János költeményei válogatott prózai irásaival egyetemben*, 1865.

coup plus étendue que ses contemporains, connaissant à fond les littératures latine, française et allemande [1], il sentait vivement l'état d'infériorité de son pays et chercha à y remédier.

Le *Musée magyar* prouve qu'il avait de hautes visées et que s'il n'a pas réalisé ses espérances, la faute en est plutôt aux temps troublés où il vécut qu'à lui-même. Il ne manquait ni d'énergie, ni d'intelligence. Dans la Préface de cette Revue il énumère ce qui a été déjà fait depuis Bessenyei et ce qui reste encore à faire. Il rend hommage au chef de l'*École française* qui vivait alors retiré sur la puszta. Leurs âmes étaient parentes, mais Bacsányi, enfant du peuple, avait un idéal politique différent. Il demande des réformes radicales et ses vues sur la réorganisation politique et administrative du pays sont celles d'Aloïs Batthyány.

Il ne désire pas l'abolition de la royauté, mais une constitution qui permette aux fils de la démocratie de donner leur mesure. Il est cependant trop patriote pour approuver les mesures de Joseph II dans lesquelles il ne voyait que des violations du sentiment national. Il espérait qu'un renouveau politique se produirait grâce à la Révolution française. A peine la prise de la Bastille était-elle connue à Cassovie qu'il publia dans sa Revue deux quatrains qui, par la force de l'expression, la concision des termes, ne sont pas seulement, comme le dit Kazinczy, les meilleurs vers de Bacsányi; ils résonnèrent comme le tocsin aux oreilles de la noblesse. Ces deux strophes suffirent à faire poursuivre leur auteur, puis à le faire surveiller et finalement destituer de son emploi.

Nations et pays ! vous qui gémissez dans un hideux cachot et dans les chaînes affreuses de la servitude ; vous qui n'avez pas pu jusqu'ici secouer le joug de fer qui vous tient enfermés comme dans un cercueil

1. Sa poésie latine : *Mantua* (1799) plut beaucoup à l'historien Jean Müller; une épigramme latine à Herder prouve que Bacsányi a senti, le premier parmi les Hongrois du XIXe siècle, la grande importance des *Idées*.

— Et vous aussi, tourmenteurs jurés de vos fidèles paysans, dont le sang est réclamé par la nature, venez, et, si vous voulez voir le sort que l'avenir vous réserve, regardez avec attention du côté de Paris !

C'était la prophétie la plus menaçante qu'on pût faire alors; il faudra attendre 1848 pour trouver, dans Petöfi, des accents aussi hardis en face de la féodalité toute puissante [1].

Au mois de juin 1792, lorsque la coalition s'apprêtait à envahir la France, le poète magyar reproche aux rois de faire de leurs sujets des bêtes carnassières et de vouloir opprimer la liberté.

Chefs insurgés de peuples trompés ! c'est à cause de vous que coule tant de sang; mais il arrivera un temps où l'on vous en demandera compte, où le Seigneur appréciera votre œuvre [2].

Dans une autre poésie, écrite probablement après les premières victoires de l'armée française, les mêmes idées sont encore mieux développées et on y voit sa grande sympathie pour la France. Cette pièce, intitulée : *Le Visionnaire,* ne fut publiée que récemment [3].

Réjouis-toi, âme en tristesse ! le monde se renouvellera avant que ce siècle ne finisse. Chante, mon luth ! Que tous ceux qui aiment leur nation et leur pays, tous ceux qui, sous le ciel changeant de la Hongrie, sont encore amis de la liberté, m'écoutent ! Vous, dont le cœur était noyé dans un chagrin éternel, le gai soleil de vos espérances brille ; les rayons de la vérité se propagent et les autels néfastes de la superstition, où l'on a sacrifié pendant des siècles à l'idole atroce des ténèbres, tombent. Cette nation glorieuse (La France) s'est soulevée, elle sera la libératrice des deux mondes, son bras vaillant, délivré des chaînes, montre déjà ce que peut une nation — si elle veut ! En faisant briller les droits éternels de l'humanité oppressée, elle jette dans la poussière les idoles et en envoyant aux Enfers nos ennemis communs, elle tend vers nous ses bras, pour nous embrasser. Que le trône de la Morale s'élève ! peuples et pays, adorez-le ! Que la Raison, le Mérite, la Vérité,

1. Voy. L. Arany, *A magyar politikai költészetröl* (La poésie politique hongroise), dans *Budapesti Szemle*, 1874.
2. Voy. *Poésies,* p. 42.
3. Par Fr. Szinnyei, dans *Irodalomt. K.* 1898, p. 179.

la Loi, l'Égalité et la sainte Liberté règnent ! Les assassins couronnés regardent avec horreur le sort qui les attend, eux qui, naguère, ont pu envoyer par un geste ou par une parole, des centaines, des milliers d'hommes à la mort! eux qui ont pu voir, tranquilles, la ruine des grandes villes, comme si c'était des fourmilières. — Réjouis-toi, âme en détresse ! le monde se renouvellera avant que ce siècle ne finisse !

Ces appels du poète s'unissent aux revendications du pamphlétaire. Dans plusieurs Épîtres (*Lettre écrite d'un vieux manoir*, *A Szentjóbi*, *A Abraham Barcsay*) qui révèlent l'influence des Épîtres françaises du XVIIIe siècle, on trouve mêlées d'une façon fort heureuse les aspirations du peuple hongrois à des considérations sur les événements du jour. Dans la première, écrite en faveur de la langue nationale, il dit :

« Les années passent, les choses humaines changent, et vois : l'Europe se transforme tous les jours à vue d'œil. Le temps nous avertit! Plus tard, tous nos efforts seront stériles, et ce sera une grande honte de nous épuiser alors en plaintes inutiles, d'accuser le ciel et le destin inexorable, quand Dieu même ne pourra plus nous aider! »

Le courant politique et social créé par la Révolution française doit servir aux aspirations libérales de la Hongrie ; l'exemple de la France doit éveiller le sentiment puissant de la nationalité, faire cultiver la langue et la littérature. Les mêmes idées, mêlées à quelques réminiscences de l'ancienne gloire des Hongrois, de la défaite de Mohács, se retrouvent dans ses autres Épîtres, dont les appels étaient alors comme une sorte de *sursum corda*, entonné pour la liberté.

Mais le malheureux Bacsányi devait bientôt faire retentir de ses plaintes, le donjon de Kufstein. Le beau panorama du Tyrol qui s'étendait au pied de la forteresse redoublait sa douleur cuisante. « Quel séjour ravissant, disait Kazinczy, pour un homme libre ! » C'est là que Bacsányi composa ses plus belles pièces. *Chagrin* (*Apostrophe à la lune*), *le Prisonnier et l'Oiseau*, *Tourment*, *le Patient* sont les élégies les plus profondes de la littérature hongroise du

XVIIIe siècle. L'expression dans l'*Apostrophe à la lune*, est encore plus vraie, plus saisissante que dans la pièce connue d'Anyos [1]. Dans l'élégie de Bacsányi la lune nous apparaît comme la compagne des nuits sans sommeil du captif. Il attend son arrivée pour la bénir et lui soupirer ses plaintes.

« Viens, ô déesse qui brilles d'un éclat ravissant au milieu d'un ciel azuré. Parais, ô témoin sensible de mes peines, et dissipe la triste obscurité de la nuit. Relégué loin de ma patrie, sur une terre étrangère, ceinte par des montagnes arides, du sein de mon cachot creusé dans un rocher dont la cîme touche les nues, je lève les yeux vers le ciel et j'attends en soupirant ton apparition [2]. »

Dans le *Prisonnier et l'Oiseau,* le poète a très bien rendu, avec un rythme très libre, l'opposition entre le captif et le petit oiseau libre, « éloquent, au beau plumage », dont le chant donne un peu de gaieté au cœur ulcéré du prisonnier. Dans l'hymne rapsodique le *Patient*, le poète demande pourquoi la vertu est persécutée et punie, tandis que la méchanceté triomphe. Une voix intérieure lui ordonne de mettre son espoir dans la bonté divine. « Chante, âme immortelle, chante la louange de ton Créateur », s'écrie-t-il, et le blasphème se change en hymne et en prière. Lorsque Bacsányi entend dans sa cellule les gémissements de son ami Szentjóbi qui succomba au mal qui le minait, il écrit le *Tourment* où se révèle la tendresse de son âme :

« Je ressens tes tortures et mon cœur se brise. Mais hélas! je ne puis arriver jusqu'à toi! C'est en vain que j'étends les bras, je ne puis fléchir personne, personne n'écoute mes plaintes! Les murs du cachot me renvoient l'écho de mes prières et tes gardiens ne permettent pas que je te voie. »

La prison ne s'ouvre que pour laisser passer un cercueil. En deux belles strophes, Bacsányi déplore cette perte : *la Plainte de Lina* exprime son désespoir.

1. Voy. plus haut, p. 162.
2. Cette poésie fut traduite en français par Bacsányi lui-même. Voy. *Mercure étranger*, 1813.

Sorti de sa prison de Kufstein et redevenu libre, Bacsányi a imité les réflexions philosophiques des poètes français du siècle. Il a encore composé quelques morceaux dignes de remarque, quoique dans ce genre il soit resté au-dessous de ses poésies révolutionnaires et de ses élégies. *Le Maître et le Disciple* met en garde l'apprenti poète contre les louanges des écoles, et lui recommande de suivre toujours les lois éternelles de la raison et de l'expérience.

« Suis, dit-il, le feu sacré de tes émotions, et le vol hardi de ton propre esprit. Élève-toi sur ses ailes jusqu'à la Divinité, jusqu'à la dernière limite de la religion, de l'espoir et de l'imagination..... Scrute les mille secrets de la vie et de la société et apprends les vicissitudes de ta race, de ton peuple et de ton pays. Désire ardemment la gloire et le bien de ta nation, écoute attentivement les voix de tes ancêtres qui reposent à Mohács.... Instruis le noble dégénéré, poltron, fier et paresseux qui se targue des vertus des autres, et ne comprend pas le temps où il vit ; qui passe ses journées en bombance et végète dans la paresse. »

Dans *Várna et Mohács* il rappelle avec beaucoup de force les deux grands désastres de l'ancienne Hongrie et y mêle quelques allusions à l'état politique de ce pays au commencement du XIXe siècle. Pendant la période de réaction qui suivit le procès de Martinovics, ces souvenirs anciens pouvaient seuls être évoqués. Cette période dura trente ans, jusqu'à ce que Széchenyi, secouant la torpeur du pays, lui prophétise un avenir plus brillant que le passé.

Le sentiment fait place à la réflexion rétrospective dans le cycle : *Le poète hongrois sur la terre étrangère*, composé à Paris et à Linz. Bacsányi se réjouit de l'éclat qu'Alexandre Kisfaludy jette sur le Parnasse hongrois. Il est fier de constater qu'une Revue française, le *Mercure étranger*, parle de la littérature hongroise.

« Qu'on sache qu'on s'occupe déjà de nous ici (à Paris) qu'on loue notre belle langue, qu'on admire nos poésies lyriques et nos vers d'un rythme plus libre. On commence à connaître le génie magyar et ses meilleures productions, le grand mérite de nos anciens écrivains et les victoires de nos contemporains. Ainsi notre renommée arrivée jus-

qu'à la Seine blonde, pénétrera bientôt jusqu'aux colonnes d'Hercule et de là, dans le pays du grand Washington et de Bolivar et jusqu'aux dernières limites du Nouveau Monde. »

Les œuvres en prose de Bacsányi reflètent également les idées pour lesquelles il a combattu. Un amour ardent de son pays et de la liberté, un désir immense de voir ce qu'avait semé Bessenyei germer et donner une belle moisson littéraire, sont les sentiments qui l'animent. Lui aussi, comme les *Français*, il veut affiner le goût par de bonnes traductions; il trace même les règles de ces traductions, car il les désirait aussi fidèles que possible et ne se contentait pas d'adaptations plus ou moins exactes. Il avait une haute idée du rôle du traducteur; il réclame de lui une certaine communauté d'idées et de sentiments avec l'auteur qu'il traduit. Bacsányi traduisit avec beaucoup de souplesse quelques poésies d'Ossian; il a bien rendu le mouvement de cette poésie nébuleuse. Kazinczy s'était également occupé de cette œuvre, mais dans son désir de tout exprimer il avait souvent fait violence au génie de la langue, créé de nombreux néologismes qui n'acquirent que plus tard droit de cité. C'est pourquoi Bacsányi, dans un mouvement de mauvaise humeur, inscrivit ce quatrain sur son exemplaire de la traduction de Kazinczy.

Ces traits nobles, hardis, sublimes tour à tour
Sous un pinceau grossier s'effacent sans retour.
Malheureux ! en touchant à l'œuvre du génie,
Il ne le traduit pas, mais il le calomnie.

La critique de Bacsányi était sévère ; il cite souvent Diderot et Voltaire qui étaient ses modèles. Il aime à parler des instigateurs de la renaissance littéraire et encourage le public à les lire. Il consacre un article élogieux à Bessenyei, loue Barcsay et Báróczy dont il édite, dans le *Musée hongrois,* la *Défense de la langue magyare.* Il donne le premier recueil des poésies d'Anyos, fait ressortir le mérite, en l'exagérant un peu, de Gyöngyösi et de Faludi. Tout en louant

les anciens, il décoche quelques traits aux néologues et à leur chef Kazinczy. Il admet les nouveaux vocables, mais seulement dans la mesure où le permet le génie de la langue ; il les veut conformes à l'étymologie, à l'analogie, à l'harmonie et au bon goût.

Dans sa *Lettre au Comte Forgách* [1], écrite en 1790, il soutient, que jamais une nation n'est arrivée à la gloire littéraire en se servant d'une langue étrangère.

« Les pays ne sont pas seulement conquis et gouvernés par l'épée et par la force, mais aussi par la plume et par l'esprit. La littérature et les sciences doivent être cultivées dans la langue nationale et non pas en latin, car avec la langue on abandonne les mœurs et les coutumes et tout ce qui constitue le caractère propre d'une nation. »

Si les Hongrois, dit-il, avaient attaché plus d'importance à leur idiome, Joseph II n'aurait pu rendre l'allemand obligatoire dans l'administration. C'est pourquoi il faut créer une Académie et cultiver l'idiome national que les Croates et les Slovaques de Hongrie apprendront également, au lieu de se servir d'une langue morte. Le moment est favorable. Le peuple français énervé, subjugué, se réveille de son sommeil et tournant ses yeux vers les lumières de la philosophie, brise ses chaînes. C'est maintenant qu'il faut agir « autrement nous deviendrons de nouveau les singes des Allemands ».

Pour Bacsányi, comme pour le groupe de Bessenyei, l'imitation des œuvres françaises doit servir à créer un courant éminemment national ; les débuts de la Révolution doivent apprendre à la Hongrie, comment elle pourrait se délivrer du joug autrichien pour vivre de sa vie propre et développer de ses propres forces les germes féconds que la domination étrangère avait jusque là empêchés d'éclore.

1. *Œuvres*, p. 233.

XI

Un an de prison a suffi pour briser la carrière littéraire de Bacsányi. François Verseghy (1757-1822) a subi une détention de près de neuf ans à Kufstein, à Gratz et à Brunn, et ce n'est que sur les prières de sa vieille mère qui se jeta aux genoux du roi, qu'il fut délivré. Il ne faudra pas nous étonner de voir une légère différence dans l'expression de ses sympathies pour la Révolution française avant 1794, lorsqu'il pouvait exprimer ses vraies pensées et après 1803, lorsqu'il vivait sous la protection du palatin Joseph et faisait des grammaires hongroises à l'usage des classes [1].

Verseghy se fit connaître dans la *Revue* de Bacsányi et adressa, lors de la réunion de la Diète en 1790, deux poésies pour la défense de la langue et de la littérature nationales à cette Assemblée dont tous les patriotes attendaient des réformes urgentes. « La science a besoin de largesses et de liberté; les grands esprits ne peuvent que végéter si on les leur refuse [2]. » La même année, il commença à traduire les *Eléments d'histoire générale* de l'abbé Millot, livre sur lequel Bessenyei avait attiré l'attention dès 1778 et que Bacsányi estimait également [3]. Verseghy ne se contenta pas de traduire le texte ; il y ajouta les notes de Christiani et de Mielck, en outre dix traités qui contiennent des attaques contre les prêtres et une satire des cérémonies religieuses [4]. A l'avène-

1. Comme Anyos, Verseghy fit son noviciat au couvent de Maria-Nostra ; il s'adonna ensuite à la théologie et à la littérature à Nagy-Szombat et à Pest et devint un des meilleurs orateurs de la chaire. En 1786, l'Ordre de Saint-Paul fut supprimé et Verseghy entra dans l'armée comme aumônier ; il servit, en cette qualité, dans la guerre contre les Turcs où il contracta une grave maladie. Après son rétablissement il se consacra tout entier au culte des belles-lettres.

2. *Verseghy Ferencz költeményei* (Poésies de François Verseghy), édit. Toldy, 1865, p. 88.

3. *A világnak közönséges történetei*, tome I, 1790 ; tome II, 1792. — La traduction de l'ouvrage de Millot fut continuée par Dugonics et Kis.

4. Voy. notamment la 3e dissertation : *Sur les premiers législateurs*, la 5e : *Sur l'origine et le progrès de la religion* et la 6e : *Sur l'idolâtrie.*

ment de François II, lorsqu'on rechercha les auteurs des pamphlets anonymes et que la confiscation des livres imbus d'un esprit révolutionnaire fut mise à l'ordre du jour, Verseghy qui demandait justement à être nommé censeur, fut dénoncé comme étant l'auteur de ces dix traités. Le roi ordonna au cardinal-primat Batthyány de faire interner Verseghy, pour trois mois, au séminaire de Nagy-Szombat et de le forcer à rétracter ce qu'il avait dit dans ses attaques, ordre que le cardinal se hâta d'exécuter.

Verseghy, qui pouvait à peine vivre de sa pension de 300 florins et qui espérait toujours être nommé censeur des livres, fit amende honorable. Cependant la confiscation du Millot hongrois avait trop remué les comitats, pour qu'il fût possible à la Cour de le nommer. La conversion de l'ex-ermite de Saint-Paul n'était d'ailleurs pas sincère. Il avait manifesté à plusieurs reprises ses sympathies pour les idées libérales, son aversion pour la hiérarchie ecclésiastique; il se trouva tout désigné pour propager le *Catéchisme* de Martinovics. Il entra donc dans la société secrète, se fit le traducteur de la *Marseillaise* et composa des airs pour plusieurs chants révolutionnaires [1]. Arrêté dans la nuit du 10 au 11 décembre 1794, Verseghy fut condamné à mort. Le roi commua cette peine en celle d'un emprisonnement de durée indéterminée. Une fois remis en liberté, il voulut, comme Bacsányi, se mettre dorénavant à l'abri des soupçons. Il devint maître de langue hongroise dans la maison du palatin Joseph qui lui réserva le droit d'écrire les grammaires hongroises à l'usage des écoles [2]. L'ancien révolutionnaire vécut ensuite très retiré à Bude. Les hommes de lettres

1. Le procureur Németh disait dans son accusation : « Tam cantionis Massiliensis... ad tactus musicos redactio, nec non croaticae quoque cantilenae pestiferas expressiones continentis ad metrum redactio. »

2. Les professeurs s'en servaient à contre-cœur, car elles étaient diamétralement opposées aux doctrines de Révai qui triomphait alors dans les luttes des néologues et des puristes. — Sur Verseghy grammairien, voy. J. Bánóczy : *La Vie et les Œuvres de Révai*, 1879, chap. VII.

l'évitaient à cause de ses attaques philologiques contre Kazinczy et Révai ; Toldy raconte qu'à son enterrement il n'y eut que Bajza et lui pour faire cortège au cercueil du défunt.

Verseghy fut poète, romancier, grammairien et musicien, mais malgré ses nombreuses œuvres, il n'est pas une figure littéraire aussi originale que Bacsányi. L'abbé savant, un peu frivole, qui dans bon nombre de ses poésies s'inspire des chansons légères que certains écrivains du groupe de Bessenyei ne dédaignèrent pas non plus, s'unissait en lui au révolutionnaire qui aspirait à la liberté de conscience, à l'abolition de la servitude aussi bien physique qu'intellectuelle. C'est en même temps un grand admirateur de Voltaire aussi bien de ses poèmes philosophiques et de *la Henriade*, que de ses contes et de ses romans. Il a commencé un poème sur la *Création* dans l'esprit de Voltaire (1791) et lorsque Péczeli traduisit *la Henriade*, il lui écrivit une Épître enflammée où il dit : « Sage nature ! enfante de tels Voltaire dans notre pays ; peu importe qu'il soit hérétique pourvu qu'il ait son esprit ! alors le Parnasse verdoiera chez nous aussi et la vraie sagesse y dominera ! »

Mais ce sont surtout les contes et les romans qui l'attirent : *Zadig* a fait ses délices ; le deuxième chapitre : *le Nez* l'a très bien inspiré dans le conte en vers : *Madame Szentesi* (Szentesiné) qui est peut-être le plus réussi de toute la littérature hongroise au XVIIIe siècle. Verseghy a beaucoup amplifié la matière de ce fabliau qui, sous le nom de la *Matrone d'Éphèse*, a fait son chemin d'Orient en Occident. Il s'est rappelé que La Fontaine avait traité ce sujet en vers.

Les *Fables* devaient être sa lecture favorite. Il s'en est inspiré à plusieurs reprises. Ses adaptations en hexamètres prouvent, — comme nous l'avons déjà constaté à propos des fables de Péczeli, — que l'apologue tel que l'avait conçu La Fontaine fut plus goûté et plus souvent imité, en Hongrie, que les fables philosophiques de Lessing. Non seulement Verseghy n'abrège pas son modèle, mais il l'amplifie, tout

en suivant fidèlement la trame du récit. Ainsi les quatre premiers vers des *Deux Amis* (VIII, 11) : « Deux vrais amis vivaient au Monomotopa — L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre. — Les amis de ce pays-là — Valent bien, dit-on, ceux du nôtre », — sont délayés en neuf hexamètres où Verseghy s'étend sur les liens de l'amitié. — Dans la traduction de *La laitière et le pot au lait* (VII, 10), la morale est beaucoup trop longue, mais le récit est fidèlement rendu ; *Le Meunier son fils et l'âne* (III, 1) devient un véritable conte sous sa plume [1].

Verseghy a lu également Delille ; il a tiré de son poème sur *l'Imagination* un morceau intitulé : « Les grandes œuvres de l'imagination. » Dans ses romans, aujourd'hui bien oubliés, il s'inspirait aussi des romanciers les plus goûtés au XVIIIe siècle. *Le comte Ladislas Kaczajfalvi ou l'homme selon la nature* (1808) nous raconte l'histoire d'un noble qui vit retiré dans une vallée solitaire après avoir beaucoup souffert de la méchanceté des hommes. Il élève son fils, Ladislas, loin de la société et fait de lui, d'après les principes de Rousseau, un jeune homme franc, aimant la nature et ne connaissant pas le vice. Cependant ce jeune homme veut voir le monde. Il entre dans la société qu'il connaît si peu et y joue à peu près le rôle de *l'Ingénu* de Voltaire. Ne pouvant s'entendre avec sa fiancée, il s'en va aux Indes où il trouve enfin en Nahida, la fille d'un paria, l'âme sœur qu'il a cherchée si longtemps. Il revient avec elle en Europe et fonde dans la vallée où il a été élevé, une colonie modèle où tout le monde est heureux et paisible, d'après les principes de la nature.

Dans les trois parties de ce roman, Verseghy s'est tour à tour inspiré de l'*Émile* de Rousseau, de l'*Ingénu* de Voltaire et de la *Chaumière Indienne* de Bernardin de Saint-Pierre :

1. La fable *Le moineau et la colombe*, (A veréb és gerlicze), avec ses termes français (sottise, me voilà, ah ! que vous êtes bien brave, canaille, par Dieu ! Mademoiselle, ah ! mon cher) trahit également l'imitation d'un modèle français.

ce dernier récit est quelquefois traduit littéralement, surtout quand il s'agit de décrire les beautés de la nature [1].

Tous ces auteurs ont enseigné à l'écrivain hongrois le culte de la forme. S'il est vrai que ces récits soient bien faibles par le fond, on ne peut nier d'autre part qu'il n'y règne une certaine harmonie. L'auteur a fait des efforts sérieux pour adapter la poésie aux exigences du chant, et ses vers se prêtent mieux à la musique que ceux de ses contemporains.

Le conte badin et la satire mêlés d'un peu de morale sont les genres où il excelle. Son épopée comico-satirique en douze chants : *Mathias Rikóti* (1804) où, à la manière de Boileau, il raille les mauvais poètes qui dédaignent les théories, a obtenu un certain succès. Rikóti, chantre dans une église de village, se croyant poète, néglige sa famille et ses devoirs ; il est ramené à la raison par le curé qui, interprète de Verseghy, expose ses théories artistiques et prouve au pauvre chanteur la nécessité des règles, en poésie comme dans tous les arts. Ce poème interminable plut, dans les premières années du XIXe siècle, aux lecteurs magyars. On voit que les guerres napoléoniennes n'ont pas amené qu'en France la décadence littéraire.

XII

Après cinq mois de détention dans la prison de Kufstein, le troisième poète impliqué dans la « Conjuration » de Martinovics : *Ladislas Szentjóbi Szabó* mourut [2].

1. Voy. E. Császár : *Une utopie hongroise au commencement du* XIXe *siècle*, dans Irodalomt. K. 1900.

2. Il était né en 1767, dans le comitat de Bihar, de parents réformés ; il fit ses études à Debreczen et voulut embrasser l'état ecclésiastique, lorsque les réformes libérales de Joseph II, ouvrant l'accès des écoles laïques aux protestants, le firent entrer dans l'enseignement. Il professa d'abord à Nagy-Várad, puis à Nagy-Bánya. La mort de Joseph II brisa sa carrière. De même que Hajnóczy fut destitué de son emploi administratif, Szentjóbi se vit forcé de

C'est dans la Revue de Bacsányi, le *Musée hongrois* que Szentjóbi se révéla poète lyrique [1]. Il imita d'abord la poésie légère du XVIIIe siècle et chanta souvent les Chloé et les Daphnis, les Phyllis et les Doris; puis les Anacréontiques allemands qui, eux aussi, n'ont fait que mélanger le faux Anacréon et Horace avec Chaulieu et La Chapelle. Mais, à l'exemple d'Anyos et de Dayka, il tendit à un lyrisme plus élevé. Ses poésies intitulées : *le Matin*, *le Tombeau*, *le Printemps*, *la Plainte d'un dédaigné*, peuvent être considérées comme les premiers échantillons de cette poésie lyrique qui, grâce aux efforts de Kazinczy, s'épanouira au commencement du XIXe siècle pour se faner et mourir sous le rire ironique de Petöfi. Ces morceaux étaient d'une belle facture, et cela suffisait aux lecteurs formés par Kazinczy. Nous trouvons aussi dans Szentjóbi quelques pièces plus conformes à son goût personnel et qui trahissent l'influence française. Ce sont les poésies où l'humour et le badinage dominent. Son *Paysan stupide* qui, envoyé par son seigneur à la poste, marchande sur la taxe à payer, puis voulant se venger de l'employé allemand dérobe une lettre afin de l'envoyer à son frère en

chercher un autre moyen de vivre. Il devint étudiant en droit à Pest, obtint en 1794 une fonction plutôt honorifique dans son comitat et devint en même temps secrétaire du comte Samuel Teleki. Pendant son séjour à Pest, il avait fait la connaissance de Hajnóczy et de Szentmarjai. Le fameux Catéchisme lui fut communiqué; il le copia, mais sentant le danger, il se retira de la société secrète. Arrêté néanmoins comme complice, il fut condamné à mort pour n'avoir pas dénoncé le complot à l'autorité. Le roi, pour le couronnement duquel (1792) il avait écrit un drame historique débordant de sentiments patriotiques, commua la peine en prison « jusqu'à ce qu'il ait montré un repentir sincère et une amélioration complète et que les circonstances permettent de prendre d'autres mesures ».

Le poète, d'une constitution délicate, ne put résister longtemps au régime en vigueur dans les prisons autrichiennes au XVIIIe siècle. Le 10 octobre 1795, il succomba ; il n'avait que vingt-huit ans. Son compagnon Bacsányi dit : « La mort bienfaisante lui a déjà ouvert le port, tandis que notre navire vogue au milieu des flots et que nous ne savons où il trouvera enfin un abri. Vierges du Tyrol et vous, jeunes citoyens, venez entonner votre chant funèbre sur la tombe de mon ami, d'un ami de l'humanité! »

1. Ses *Œuvres* furent éditées par Toldy. *Szentjóbi Szabó László költöi munkái* (Œuvres poétiques de L. Szentjóbi Szabó) 1865.

garnison à Albe-Royale, est bien dessiné et le récit a beaucoup de verve. Cette pièce figure encore aujourd'hui dans les Anthologies, de même que quelques scènes des vendanges (A nagy szüret Telegden, A bús puttonos) qui, au point de vue de l'invention, sont certainement supérieures à la niaiserie pastorale de Gellert que Szentjóbi s'est donné la peine de traduire : *A pántlika* (le Ruban). On trouve également dans son recueil quelques vers qui montrent l'influence des idées libérales et qui ont dû peser dans la balance de la justice lors de son procès. C'est d'abord une héroïde intitulée : *Pierre Zrinyi, ban de Croatie, à l'Empereur Léopold I.* Ce descendant du héros de Szigetvár, frère du poète guerrier, Nicolas Zrinyi, fut l'âme de la résistance patriotique sous Léopold I et quoique *ban* de Croatie il n'hésita pas à s'adresser à Louis XIV et à se lier avec Wesselényi, Nádasdy et Frangipani contre les actes arbitraires du sombre et cruel Habsbourg. Venu à Vienne, avec un sauf-conduit, il fut jeté en prison et décapité le 30 avril 1671.

Dans cette *Epître*, Pierre Zrinyi énumère les services que ses aïeux ont rendus à la maison d'Autriche et veut fléchir la colère du roi. La censure laissa passer la pièce sous Joseph II, elle l'eût certainement arrêtée sous François II, de même que les deux épigrammes à la mémoire de l'empereur libéral et à Mirabeau. La première est une nouvelle preuve que les réformes de Joseph II ne furent pas mal vues de tous les Magyars. Les protestants lui étaient surtout reconnaissants. Le poète exprime son admiration dans cette épitaphe :

Serviteur fidèle du genre humain, miroir et exemple de la fraternité ; qui par la raison et la sagesse voulut réformer les lois de son pays, mais dont les intentions et les efforts furent vains et disparurent avec lui ; qui voulut faire de grandes choses et ne fit, hélas ! qu'abréger sa vie ; qui sacrifia son existence pour nous sans que nous eussions reconnu en lui notre vrai bienfaiteur, qui fut pourtant plus grand que tout son siècle : regarde, voyageur, c'est ici que repose Joseph !

Le quatrain adressé aux mânes de Mirabeau, s'il n'exprime

pas aussi franchement des idées révolutionnaires que les deux strophes qui firent persécuter Bacsányi, est pourtant assez éloquent.

Au milieu des tours tombées de la ville de Paris et des ruines de ses édifices publics, la France a élevé, en pleurant, une colonne où elle a inscrit le nom de Mirabeau!

Szentjóbi, comme membre du cercle de Cassovie, était imbu d'idées égalitaires; il tendait vers un idéal de justice plus conforme aux doctrines des Encyclopédistes. Les réformes de Joseph II et le rétablissement de la Constitution par Léopold II lui faisaient espérer que leur successeur continuerait à marcher dans la voie du progrès. Il composa donc pour son couronnement une pièce de circonstance : *Le Roi Mathias ou l'Amour du peuple est la récompense des bons princes* [1], qui est plutôt un récit historique dramatisé qu'un véritable drame.

Le théâtre naissant venait alors à la rescousse pour éveiller le sentiment national. Les drames du brave prêtre Dugonics, taillés sur le modèle des *Ritterstücke* allemands, étaient des tranches d'histoire ou se succédaient sans interruption les tirades patriotiques. C'est ainsi que Szentjóbi nous représente l'élection de Mathias à Bude en 1458, lorsque l'infortuné fils du grand Hunyad était encore captif du roi tchèque Podiébrad; nous décrit son amour pour Catherine, fille du roi de Bohême et sa délivrance. Ce drame est éminemment patriotique; il montre en Mathias l'idéal du roi magyar, entouré de l'aristocratie — Szilágyi — et du clergé — Vitéz — l'assurant de leur dévouement et lui prodiguant des conseils qui s'adressent autant à François II qu'à Mathias Corvin. Cette pièce fut jouée pendant cinquante ans, le plus souvent à l'occasion des grandes cérémonies nationales; elle fut traduite en allemand.

Les quelques pages en prose qui nous restent du malheu-

1. *Mátyás Király, vagy a nép szeretete jámbor fejedelmek jutalma.*

reux écrivain trahissent également une double influence. Les idylles et quelques pensées traduites de Rabener nous ramènent à cette littérature sans nerf et sans caractère dont Gessner était le modèle; tandis que le fragment sur la *Vie de la reine Marie*, fille de Louis d'Anjou, le premier essai magyar d'un récit historique sous forme littéraire, trahit la lecture assidue des œuvres de Voltaire et de Millot.

Ces œuvres des *Révolutionnaires* complètent celles du groupe de Bessenyei. La littérature, vers 1790, commence à exercer son influence sur la vie politique. Au nom des grands principes proclamés par la Révolution française, les écrivains demandent des réformes radicales. Sans doute, leur tentative a avorté, mais nous serions bien injustes envers eux, si nous voulions mesurer l'action qu'ils ont exercée sur ses résultats immédiats. Grâce à eux, en effet, la Hongrie libérale va se réveiller et les Diètes suivantes livreront une lutte acharnée pour défendre les mêmes principes. Malgré tous les obstacles, la semence qu'ils ont jetée germera. Si, au commencement du XIXe siècle, la crainte fait taire les revendications, l'esprit *français* n'en continuera pas moins à agir et cela, à une époque, où tout ce qui venait de France était suspect aux yeux de Metternich et de ses agents magyars. Ainsi donc, même pendant cette période de transition où d'autres influences se firent sentir, la France exercera encore son ascendant sur la Hongrie.

CHAPITRE III

LA TRANSITION

I

Le culte de la littérature et des idées françaises de 1772 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle était très grand; même les écrivains que l'histoire littéraire range dans d'autres écoles subirent l'influence de la France. Tous en étaient pour ainsi dire imprégnés. « La littérature, les sciences, la société et la politique, en un mot, toute la civilisation prend, depuis Bessenyei, son mot d'ordre en France », dit le critique Beöthy [1]. Le procès de Martinovics et les guerres napoléoniennes n'arrêtèrent pas complètement ce courant.

La carrière littéraire de *François Kazinczy* (1759-1831) en est un exemple frappant [2]. Le rôle qu'il a joué ressemble beaucoup plus à celui de Ronsard ou de Malherbe qu'à celui

1. *Képes magyar irodalomtörténet* (Histoire de la littérature hongroise avec des illustrations), II, p. 121.

2. Kazinczy fit ses études au célèbre collège des réformés à Sárospatak; devint, sous Joseph II, inspecteur des écoles nationales, et se consacra après la suppression de cet emploi, à la littérature. Impliqué dans la « Conjuration » de Martinovics, il resta en prison un peu plus de six ans. Retiré dans le Comitat de Zemplén, il se créa à Széphalom (Belle-Colline) une retraite bien modeste d'où il ne cessa de diriger le Parnasse contemporain. Il agit surtout par ses nombreuses traductions, par ses efforts pour réformer la langue et sa vaste *Correspondance* que l'Académie hongroise édite depuis 1890.

de n'importe quel écrivain allemand. Le franc-maçon hardi et libéral qui s'enthousiasmait pour Rousseau et Helvétius, qui traduisait du Molière et du La Rochefoucauld, du Marmontel et du Lemierre, ne peut pas être considéré comme un ennemi de la littérature française. Mais, au commencement du XIXe siècle, Weimar brillait d'un tel éclat qu'un homme doué d'une large compréhension comme le fut Kazinczy, ne pouvait rester confiné uniquement dans l'imitation des Français; et cela d'autant plus qu'autour de lui d'autres tendances se manifestaient.

En 1801, après six ans de détention, Kazinczy sortait enfin de prison. En quelques années, il réussit à devenir l'arbitre du goût littéraire et le resta jusqu'à sa mort. Les circonstances le favorisèrent. Parmi les adeptes des *Français*, les uns étaient morts, les autres s'étaient retirés de la vie littéraire : Bessenyei vivait oublié sur la puszta ; Báróczy, vieux et sceptique, s'occupait d'alchimie ; Bacsányi végétait hors du pays, à Vienne, puis à Linz. Kazinczy mit toute son ardeur à son apostolat. Le pays n'ayant pas encore de centre littéraire, il put régenter le Parnasse, par sa correspondance énorme : Széphalom devint l'oracle de Delphes. Quelques voyages à Pest, où ses fidèles lieutenants Paul Szemere, Michel Vitkovics et Étienne Horvát travaillaient sous sa direction, lui suffirent pour maintenir son prestige. Ce prestige ne s'explique que par le goût vraiment classique du maître qui savait trouver dans les chefs-d'œuvre français, allemands ou anciens, les sources où il fallait puiser et les modèles qu'on devait imiter.

Très aristocratique dans sa vie, il l'était aussi dans ses préférences littéraires. Le ton populaire dans la conversation et dans la poésie l'offusquait. Il disait des vérités peu aimables à ceux qui, au milieu des *Français* et des *Latinistes*, voulaient ressusciter, par sentiment patriotique, les œuvres un peu dures de Gyöngyösi et qui, dédaignant les formes savantes du nouveau lyrisme, tâchaient de ramener la poésie à son berceau, à sa première enfance.

Dans l'œuvre immense de Kazinczy, il n'y a qu'un volume de *Poésies;* tout le reste se compose de traductions, de critiques et de travaux scientifiques. Ce qu'il goûte chez les Français, c'est le classicisme ; la forme impeccable, la généralité philosophique qui caractérise dans leur littérature les sentiments et les passions ; le caractère humain de leurs œuvres.

Dans son code littéraire, il blâme tout ce qui est trop personnel et ce qui porte la marque du terroir. Les critiques acerbes qu'il n'a même pas ménagées à Alexandre Kisfaludy, portent sur ces deux points. Il sut si bien imposer ses vues que, pendant vingt ans, les poètes suivaient docilement ses préceptes. Cependant avec la fondation du cercle *Aurora* (1822) qui a adroitement combiné l'élément national avec le romantisme, sa domination s'affaiblit et son règne commence à décliner. Jusque-là il régente les lettres comme Boileau avec lequel il a, en tant que poète, maints traits de ressemblance. Les *Épîtres* à Berzsenyi, à Vitkovics, où il rappelle avec tant de sûreté de goût le développement de l'ancienne littérature hongroise, et caractérise ses prédécesseurs de l'*École française* et ses contemporains, rappellent manifestement l'*Art poétique*. Certaines épigrammes contre ses adversaires littéraires attestent également une lecture assidue des *Satires* et des *Épigrammes* du poète français dont les principes furent adoptés en bloc par le législateur du Parnasse magyar.

Le principal titre de gloire de Kazinczy est la réforme de la langue et de la versification. Toute réforme de ce genre est en même temps l'indice d'un changement dans le courant littéraire. Les *Français* et les *Latinistes* avaient eu à lutter contre la pauvreté de l'idiome national. Le vocabulaire philosophique et esthétique, celui même de la vie sociale et politique, était en grande partie à créer; il fallait, d'autre part, remplacer par des vocables magyars les mots étrangers que l'usage du français, de l'allemand et du latin avaient introduits. Kazinczy rechercha, à cet effet, des mots tombés

en désuétude, fit appel aux patois, créa surtout, avec une hardiesse inouïe pour le temps, de nouveaux mots et imita les figures poétiques des langues anciennes et modernes. Des batailles littéraires s'ensuivirent; néologues et puristes se combattirent pendant vingt ans; Kazinczy, soutenu par le plus grand philologue de son temps, Nicolas Révai (1750-1807) sortit vainqueur de cette lutte. Il devint ainsi le Ronsard hongrois.

Ses nombreuses traductions [1] faites avec un soin minutieux en font le grand maître de la langue. Les deux comédies de Molière : *Le Médecin malgré lui* et *Le Mariage forcé*, étaient destinées aux premières troupes du théâtre hongrois [2], qui luttèrent si misérablement à Bude et dans d'autres villes du royaume. Kazinczy voulait ainsi montrer comment on peut s'exprimer, même dans les farces, sans blesser les oreilles les plus délicates. *Lanassa* (*La Veuve du Malabar*) de Lemierre était également destinée aux premières représentations hongroises. Les *Maximes* de La Rochefoucauld (1810) admirablement traduites pour l'époque, restèrent longtemps l'unique traduction hongroise de ce chef-d'œuvre; les *Contes* de Marmontel, où Kazinczy lutta avec Báróczy, sont le fruit le mieux venu de la réforme de la langue.

Alors qu'il admirait beaucoup les œuvres en prose et la langue de la conversation des Français, Kazinczy, en tant que poète, se sentait surtout attiré par Weimar. Dans un passage supprimé de ses *Mémoires* [3] il affirmait que les Français n'avaient pas de poésie lyrique parce que leur langue ne s'y prêtait pas. Certes, à un homme imbu des doctrines esthétiques de Schiller et de Gœthe, la poésie fugitive, la poésie

1. Outre ses traductions d'auteurs français, il a donné celles de Gessner, Lessing (*Fables*, *Miss Sarah Sampson*, *Minna*, *Émilie Galotti*), Herder (*Les Paramythies*), Gœthe (*Stella*, *Frère et sœur*, *Clavigo*, *Egmont*), Shakespeare (*Hamlet*), Ossian, Salluste et quelques œuvres de Cicéron. Voy. sur ces traductions, A. Radó, dans *E. Philol. K.*, t. VII (1883).

2. Voy. sur ces traductions J. Bayer, dans : *Irodalomt. K.* 1896.

3. *Pályám emlékezete*, édit. Abafi, p. 279.

légère du XVIIIe siècle qui avait encore inspiré les membres de l'*École française*, ne pouvait plaire. Il sentait que le lyrisme hongrois est appelé à s'envoler plus haut que les Dorat, les Parny et les Chaulieu. S'il avait connu André Chénier, de Vigny ou Lamartine, il aurait certainement changé d'avis. Ce qui a pu encore attirer Kazinczy vers les Allemands, c'est l'hellénisme. Les écrivains qui l'avaient précédé ne savaient pas le grec ; lui, sans être très versé dans cette langue, la comprenait un peu. Il pouvait se permettre de citer un poète grec et lisait Anacréon [1].

Voyant les grands services que l'hellénisme ressuscité par Winckelmann, Lessing et Herder, avait rendus au classicisme allemand, sentant, d'autre part, la décadence des études grecques en France au XVIIIe siècle, il croyait pouvoir plus facilement saisir quelques étincelles du génie grec en se plongeant dans les œuvres des grands poètes de Weimar.

Cependant, même au plus fort de son règne, il n'a pu persuader tous les écrivains magyars de la supériorité des Allemands. Les œuvres d'Alexandre Kisfaludy, qui n'avait rien emprunté aux Allemands, faisaient les délices du public. Ses poésies étaient infiniment plus goûtées que celles de Kazinczy et de ses disciples. Ceux-ci, incapables d'imiter Gœthe et Schiller, s'enthousiasmèrent pour les poètes sentimentaux et mélancoliques, pour Matthisson, Salis et Hölty, ces éternels pleurnicheurs au clair de lune qui parlent de mourir, même en chantant leurs amours. Puis, la génération élevée par le groupe de Bessenyei ne supportait pas d'entendre médire des Français. Ainsi, le comte Joseph Dessewffy (1772-1843) écrit à Kazinczy (11 mars 1811) :

Je ne crois pas que les Français réussissent seulement dans la poésie légère. Plus une langue est délicate, plus elle a de mérite d'avoir eu des écrivains comme Montaigne, Jean-Jacques, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Patru, Montesquieu, Raynal, Crébillon aîné, Chénier, etc., etc.

1. Voy. L. Kaufmann : *Les classiques grecs et latins dans la Correspondance de Fr. Kazinczy*, dans Irodalomt. K., 1898.

Je ne puis vous accorder que ceci : aucune langue n'est plus apte à la poésie légère que la française, aucune n'offre plus de difficultés de versification dans la poésie sublime ! On ne doit pas juger les Français d'après les littérateurs de nos jours. Ce qui est étonnant chez ce peuple, c'est d'avoir produit, en dépit de sa légèreté, des penseurs aussi forts que profonds. Je sais que certains écrivains allemands refusent la profondeur à une nation chez laquelle on trouve aujourd'hui des mathématiciens comme Lagrange, Laplace, Lambert, etc. L'opinion de Mme de Genlis sur les philosophes français n'a aucun poids. On ne peut pas nier que Voltaire ne reste partout Voltaire, comme Cicéron reste partout Cicéron..... Quelle nation a porté à un plus haut degré *l'esprit d'analyse, d'ordre, de clarté et de précision* et comme ils disent *de méthode*, que les Français ! *Ils sont profonds, sans être creux, exacts et méthodiques sans être ou minutieux ou ennuyeux.*

Dessewffy répète souvent dans ses œuvres que les Hongrois doivent s'inspirer des Français.

Je sais, dit-il ailleurs, que les Allemands *qui ont pour l'ordinaire fort peu de netteté dans l'esprit* ne se soucient guère de clarté et de précision, en disant : *Das ist flache Begreiflichkeit,* mais cette clarté et cette précision dans les idées valent mieux que l'obscurité et le non-sens... La caractéristique de leur littérature est : die metaphysische Poesie und ihre Metaphysik spielt in das Unerreichbare, Unbegreifliche, Verwirrte, Unfassbare, Unanwendbare, und vor lauter Höhe in das Nichts oder auf's wenigste in das Leere hinein, Kategorien, Constructionen der Natur, etc... *Grandes misères !...* Je ne nie pas que le génie de la langue allemande soit parent du nôtre, mais, en général, le génie du peuple hongrois est beaucoup plus proche de celui du français [1].

Vingt ans plus tard, tous les écrivains hongrois partageront l'avis de Dessewffy.

Kazinczy reste, malgré tout, le grand réformateur de la langue ; le premier « homme de lettres » de la littérature magyare, l'écrivain qui aida beaucoup à l'affranchissement intellectuel des Magyars.

1. Voy. J. Ferenczy, *Gróf Dessewffy* (pron. Desjeufi), *József életrajza* (La vie du comte J. Dessewffy), 1897, pp. 112 et suiv. — Les passages soulignés sont en français.

II

Un grand sens esthétique, un goût affiné, beaucoup de mesure dans l'expression des sentiments, de la hardiesse dans la formation des nouveaux vocables, un souverain mépris pour tout ce qui est populaire : tels sont les traits caractéristiques de Kazinczy et de ses disciples : Kis [1], Szemere [2] et Kölcsey. Le mot dédaigneux de Gœthe : *Werke des Geistes und der Kunst sind für den Pöbel nicht da*, que le maître avait mis en tête de ses poésies, *Épines et fleurs*, leur plaît beaucoup; mais leurs œuvres mélancoliques, simples pastiches des élégiaques allemands, s'accordaient mal avec la nature hongroise. Le premier souffle de vraie poésie lyrique, telle que Vörösmarty, Petöfi et Tompa l'ont cultivée, renversa ces œuvres fragiles. Ces disciples ont cependant le mérite d'avoir écrit les premiers essais de critique littéraire et esthétique.

Au XVIIIe siècle, tout écrivain était loué, car, publier un livre était alors œuvre patriotique. Kazinczy fut le premier à montrer que la bonne volonté seule ne suffisait pas pour produire des œuvres littéraires. Son but était de créer une *Poétique* magyare en s'adressant tour à tour à la France et à l'Allemagne. Les théories de Boileau et de Voltaire étaient connues du groupe de Bessenyei; l'école de Kazinczy les approfondit et emprunta à Batteux le code du classicisme. Son *Cours des Belles Lettres* jouissait alors en Allemagne d'une renommée qui contrastait avec le peu de

1. Jean Kis (1770-1846) a traduit Tibulle, Properce, les Épîtres d'Horace, Juvénal, Perse (tous dans le rythme de l'original), le *Traité du Sublime* de Longin, la *Rhétorique* d'Aristote et les *Leçons d'esthétique* de l'anglais Blair. Il avait un goût prononcé pour la poésie de Thomson et de Delille. Ses *Mémoires*, édités en 1790, attestent une connaissance assez approfondie de la littérature française du XVIIIe siècle.

2. Paul Szemere (1785-1861) a rédigé les deux meilleures revues d'avant 1830 : *La Vie et la Littérature* (1826-1827) et *Musarion* (1829). Il excelle dans le sonnet; ses critiques esthétiques font preuve d'un sens artistique très sûr.

notoriété obtenue par cet ouvrage en France. Dayka et Révai l'avaient déjà traduit en partie, Péczeli lui fit des emprunts ; dans les classes on enseignait ses principes.

Avec le *Cours* on lisait également la *Poétique* de Marmontel ; mais tandis que les *Français* se contentaient de ces deux écrivains, Kazinczy et ses disciples s'adressèrent également à Lessing et à une autorité beaucoup moins considérable, Sulzer, qui dans sa *Théorie générale des Beaux-Arts* s'inspirait de Batteux et feignait d'ignorer le *Laocoon* et la *Dramaturgie*. Les articles de son Dictionnaire ont servi aux esthéticiens hongrois depuis Péczeli jusqu'à Kölcsey [1]. Ce dernier est le représentant le plus illustre du cénacle de Kazinczy ; ses œuvres sont comme l'aboutissement de cette école gréco-allemande.

Dans ses poésies, Kölcsey s'inspire de l'idéal schillérien du Beau et de la Liberté, mais le pitoyable état politique de son pays lui arrache des accents douloureux qui répugnent à la sérénité classique. Comme son maître, il nous laisse froid ; son idéalisme reste incompréhensible pour le lecteur ; il se perd dans les nuages ; ses idées et la forme qu'il leur donne sont de la dernière obscurité [2]. Seules, ses poésies patriotiques, surtout son *Hymne* qui fut longtemps le *Chant National*, resteront. Trop sentimental comme poète lyrique, il est d'une grande fermeté comme critique littéraire. Sa connaissance approfondie des littératures anciennes et modernes, des doctrines littéraires et esthétiques de la France et de l'Allemagne [3] font de lui le juge littéraire le plus compétent

1. Voy. R. Radnai, ouvr. cité, chap. XIII. — La première *Esthétique* hongroise était encore écrite en latin : *Aesthetica, sive doctrina boni gustus ex philosophia pulchri deducta in scientias et artes amoeniores* (1788). L'auteur, G. Szerdahelyi (1750-1808) combinait ingénieusement le P. André avec Baumgarten. Son livre, très remarquable pour l'époque, était peu répandu, probablement à cause de la langue. Mais il y avait, dès 1774, une chaire d'esthétique à l'Université.

2. Voy. A. Kardos : *A magyar szépirodalom története* (Hist. de la littérature hongroise), 1892. — Chap. XXIII.

3. Voy. R. Szegedy, *Les travaux esthétiques de Kölcsey*, dans E. Philol. K. 1897.

de son groupe. Son travail sur le *Zrinyi* de Körner est une des meilleures études dramatiques de l'époque. Il se montre très partial dans ses jugements sur Berzsenyi et sur Csokonai. Sa critique des œuvres de ce dernier est comme un écho des attaques de Schiller contre le malheureux Bürger.

Kölcsey est le créateur de l'Éloge académique; pour ce genre il ne put qu'imiter la France. En effet, les discours de réception à l'Académie française l'ont bien inspiré. Ses éloges de Kazinczy et de Berzsenyi devinrent les modèles du genre dans lequel excellèrent Joseph Eötvös et Paul Gyulai. Kölcsey, orateur politique, continue l'œuvre de ces esprits libéraux qui, à la Diète de 1790-1791, ont combattu pour la liberté. Député de Szatmár en 1832, il devint bientôt un des premiers orateurs de la Chambre. Il y discutait les principes de 1789 et eut des accents émus pour la Pologne. Dans un de ses discours, il alla trop loin au gré de ses mandataires. Il dut donner sa démission (1834) ; son dernier discours fit une telle impression que la Diète leva la séance. Le jeune Kossuth, qui rédigeait alors les comptes rendus des séances, fit encadrer sa feuille de noir. Les jeunes orateurs parlementaires considéraient Kölcsey comme leur maître. Les idées libérales venues de Paris après la Révolution de Juillet trouvaient en lui un défenseur et respiraient déjà dans ses discours avant d'atteindre à leur triomphe définitif en 1848.

III

Français, Latinistes et *Gréco-allemands* élargissaient ainsi l'horizon intellectuel de la Hongrie et travaillaient à rendre l'idiome national apte à exprimer les idées poétiques, esthétiques et sociales de l'Occident. Kazinczy rendait justice à Bessenyei, car il savait que la lumière commençait à pénétrer grâce à ses efforts ; il savait aussi ce que la prose hon-

groise devait à Báróczy et il s'efforça de l'égaler; il loua Virág et Berzsenyi à cause de la forme concise de leurs strophes horatiennes. Tout écrivain qui alliait à des pensées sérieuses une forme classique — que cette forme fût ancienne ou moderne — trouvait en lui un juge bienveillant prêt à le tutoyer fraternellement. Un seul groupe d'écrivains avait la propriété de l'irriter, c'était le groupe *populaire* qui ne voulait pas accepter son code classique. S'adressant à la petite noblesse, peu instruite et surtout au peuple, il leur donnait des lectures agréables, faciles à comprendre, terre à terre, où les héros populaires jouent le rôle principal. Craignant l'invasion des mœurs étrangères, il dirigeait des satires contre la noblesse *francisée* et la bourgeoisie germanisée. Les écrivains de ce groupe produisaient des romans, soit en vers, soit en prose, des épopées héroï-comiques dans une langue lâche et diffuse; ils rejetaient les innovations de Kazinczy et attaquaient même sa réforme de la langue et de la prosodie.

André Dugonics (1740-1818) de l'Ordre des Piaristes fournit au public féminin des romans ineptes débordants de chauvinisme; Adam Palóczi Horváth (1760-1820) écrivit des épopées aujourd'hui illisibles; Joseph Gvadányi (1725-1801) donna son *Notaire de Peleske* (1790) avec la devise : *Omnis mutatio periculosa*, et son roman d'aventures *Paul Rontó*, fidèle compagnon du comte Maurice Benyovszky (1793) ; tandis que les poètes de Debreczen s'inspiraient de la Muse populaire dans leurs poésies lyriques.

Il ne faudrait cependant pas croire que ces écrivains ne connaissaient pas les littératures étrangères. Leur réaction semble surtout dirigée contre l'esprit allemand. Dans leurs œuvres, nous pouvons constater maints emprunts à la littérature française. C'est que depuis Bessenyei jusqu'à nos jours, tout écrivain devait connaître les chefs-d'œuvre français. Gvadányi lui-même connaissait Voltaire. *La vie de Charles XII, roi de Suède* (1792) n'est qu'une adaptation que l'écrivain hongrois agrémenta çà et là de quelques

notes du Journal de Pierre le Grand et de quelques passages de Rochonville. Mais la grâce et l'élégance de l'original disparaissent sous sa plume, pour se changer en un style lâche et confus; de plus, les critiques qu'il adresse à son auteur sont enfantines[1]. Le même Gvadányi a entrepris la traduction de Millot, commencée par Verseghy. Le premier volume des *Éléments d'histoire générale* parut en 1796 et le cinquième en 1798. Gvadányi y a ajouté des pages de Rollin et donné ainsi la première histoire universelle qui ait paru en Hongrie. Il combat les athées et les matérialistes, mais dans les volumes suivants il dirige ses attaques contre les princes, les papes et les magnats. La censure s'en mêla et les trois derniers volumes remaniés n'ont pu paraître qu'après sa mort. « Monsieur le comte Gvadányi, général de bataille au service de Sa Majesté Impériale et Royale apostolique[2] », connaissait donc les Français.

Palóczi Horváth doit également le plan de son épopée *Hunnyade* (1787) à la Henriade, qui avait été traduite par Péczeli. Dans le cercle calviniste de Debreczen, qu'on croirait isolé du mouvement littéraire, le courant français se faisait pourtant sentir. Les deux principaux représentants de ce cercle : *Michel Fazekas* (1766-1828) et *Michel Csokonai Vitéz* (1773-1805), malgré le ton populaire de leurs poésies lyriques, sont imbus de lectures françaises. Sous cette influence ils deviennent démocrates et humanitaires.

Fazekas était soldat et fit la campagne de France[3]. Son séjour en Champagne et en Lorraine, la lecture assidue de Rousseau ont effectué une véritable métamorphose dans son âme. Le jeune officier, jadis belliqueux, quitte l'armée à

1. Voy. Charles Széchy : *La Vie de Gvadányi* dans les *Történeti életrajzok* (Biographies historiques), 1894, pp. 275 et suiv.

2. Les adresses des lettres s'écrivaient toujours en français à cette époque.

3. Voy. sur Fazekas, l'étude détaillée de R. Tóth dans Irodalomt. K. 1897, reproduite en tête de son édition des *Poésies* (*Ancienne Bibl. hongroise*, n° XVII, 1900).

trente ans, pour devenir un philanthrope, un égalitaire, un vrai philosophe des *lumières*. Il déteste le carnage, comme Bessenyei, Barcsay et Báróczy; la haine de Napoléon s'explique par ses idées humanitaires. Dans ses poésies lyriques, nous trouvons plusieurs morceaux traduits du français, notamment le *Philosophe des Alpes* de La Harpe, où il a trouvé l'expression philosophique de ses goûts personnels. Démocrate ardent, il a sa place marquée dans cette lignée d'écrivains que la Révolution française a inspirés.

Au milieu des guerres napoléoniennes, lorsque le noble élan de 1790 semblait éteint, il composa une petite épopée comique intitulée : *Ludas Matyi* (Mathias, gardeur d'oies) [1], où il a créé le type du serf qui, vexé et opprimé par son seigneur, se venge par des tours spirituels du hobereau qui le tourmente. Mathias va au marché vendre ses volailles ; le seigneur Döbrögi les lui fait prendre de force et il est de plus rossé par ses domestiques. Matyi jure de se venger et, en effet, déguisé tantôt en architecte italien, tantôt en médecin, il réussit à rendre à son seigneur la monnaie de sa pièce. Le sujet est vieux sans doute et se trouve dans les fabliaux, mais il n'appartient pas au folklore magyar.

Le dernier biographe de Fazekas croit que le poète, pendant son séjour en France, a lu ou entendu ce récit, remanié pendant la Révolution pour railler la noblesse... Le roman de Trubert [2] et un conte lorrain ont force analogies avec le récit magyar. La composition ferme, le grand intérêt de la fable, les caractères bien dessinés font de cette épopée populaire un petit chef-d'œuvre et, ce qui lui donne le charme de la nouveauté, c'est qu'on y voit pour la première fois, après le procès de Martinovics, un poète prendre parti pour le serf contre le seigneur, cela dans un temps où les Diètes ne se réunissaient que « pour défendre les garanties du trône,

1. Conte burlesque de 454 hexamètres, 1815.
2. Voy. *Histoire littéraire de la France*, tome XIX, p. 734 et suiv.

de l'ancienne constitution et des droits nobiliaires ; pour faire résistance aux idées et aux armes françaises. »

Csokonai, le talent le plus original de ce groupe, est un mélange de Rousseau et de Piron. Élevé dans la stricte discipline du collège de Debreczen, il y professa quelque temps, mais dut quitter sa chaire à cause des désordres de sa vie privée. Il se voua exclusivement à la poésie, ne pouvant se plier à une occupation régulière. Résolution hardie ! car le métier d'homme de lettres n'était guère lucratif alors. Aussi après plusieurs années de vagabondage à travers le pays, il revint, épuisé, mourir dans les bras de sa mère ; il n'avait que trente-deux ans [1].

C'est une grande erreur de ranger cet homme d'un talent lyrique si remarquable parmi les détracteurs de la Révolution française. Il est cosmopolite et ne s'est jamais départi de ses sympathies pour les principes que proclamèrent ses contemporains. On lui reproche d'avoir rédigé, en 1796, une petite feuille qui eut en tout onze numéros : *La Muse hongroise de la Diète*, grâce à laquelle il espérait voir surgir des Mécènes parmi les magnats. Mais, comme dit son biographe, M. Jules Haraszti, ces morceaux tantôt traduits, tantôt dictés sans enthousiasme à son imprimeur, ne sont que des phrases mises dans la bouche du palatin. « C'est froid comme la chanson à boire d'un buveur d'eau ou les vers amoureux d'un vieillard rhumatisant. » Le vrai Csokonai est un disciple enthousiaste de Rousseau dont le nom est sur ses lèvres toutes les fois qu'une grande douleur l'étreint. C'est Rousseau qui inspire ses poèmes philosophiques, notamment les morceaux célèbres sur l'*Immortalité de l'âme*.

« Toi, qui reposes dans l'île isolée d'Ermenonville sous l'ombre fraîche des peupliers, réveille-toi et admire une créature hardie qui ose faire de plus grands sacrifices que toi ! »

L'amour de la nature, qui a trouvé dans Csokonai des

1. Voy. Sa biographie par Haraszti : *Csokonai Mihály*, 1880.

accents inconnus jusqu'à lui, l'esprit de tolérance prêché dans son beau poème : *Constantinople*, permettent de démêler les vraies sources de son inspiration. Ses chansons anacréontiques rappellent par plus d'un point la poésie légère du XVIIIe siècle, mais elle devient chez lui parfois obscène ; cela lui attira les critiques de Kölcsey. Csokonai connaissait Dorat, Colardeau, Parny, Pezay et Piron ; mais, tout en s'inspirant d'eux, il a su donner à ses chansons une tournure populaire qui leur prête un charme impérissable.

L'épopée comique *Dorothée ou le triomphe des Dames au Carnaval* s'inspire de la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope [1], et du *Seau enlevé* de Tassoni, cependant le rôle d'Eris est imité du *Lutrin* dont une traduction complète fut donnée par Kovács. Csokonai voulait chanter les exploits d'Arpád ; d'après le plan de cette épopée [2], on voit clairement que c'eût été une imitation de la *Henriade* : la mythologie, les prophéties, les visions, jusqu'au palais des Destins et les tirades politiques, tout, en effet, se retrouve dans cette esquisse, découverte dans les papiers de Dessewffy. Csokonai projeta également une Poétique hongroise d'après le plan de Marmontel, mais il n'acheva que la partie traitant de l'Épopée.

Les œuvres de Fazekas et de Csokonai nous montrent suffisamment que la littérature française pénétra jusque dans ce coin isolé et puritain que fut Debreczen. Une petite querelle survenue après la mort de Csokonai en est une nouvelle preuve. Kazinczy avait demandé pour le poète un monument sur lequel serait gravé le premier vers, devenu proverbial, d'une poésie de Schiller : « Moi aussi, j'étais né en Arcadie ». Les écrivains et les savants de Debreczen qui ne connaissaient pas la poésie allemande, consultèrent le *Voyage du jeune Anacharsis* de Barthélemy et y découvrirent bientôt cette phrase dans la description de l'Arcadie : « Les pâturages y

1. Csokonai avait traduit l'œuvre de Pope « sur une traduction française ». Voy. Radnai, ouvr. cité, p. 201.

2. Voy. Haraszti : *M. Csokonai*, p. 262 et suiv.

sont excellents, surtout pour les ânes. » Appuyé de l'autorité de Barthélemy, ils refusèrent le monument et invectivèrent Kazinczy auquel, d'ailleurs, ils gardaient rancune pour sa réforme du langage.

IV

Si nous pouvons constater dans le cercle *populaire* de Debreczen, loin de la capitale, une connaissance si intime de la littérature française, nous l'observerons encore mieux dans des milieux plus favorables [1]. Les petites sociétés littéraires de Cassovie, Komárom, Györ (Raab), Pozsony, puis de Sopron, Nagy-Enyed, Kolozsvár étaient très au courant de ce qui se publiait à Paris ; mais un grand centre intellectuel, industriel et commercial manquait encore L'idée même d'en créer un et de faire de Pest une vraie capitale germa d'abord dans la tête d'un écrivain : *Joseph Kármán* (1769-1795). La France centralisée, avec sa capitale, ses écrivains, ses salons fut donnée comme exemple dès Bessenyei ; mais la Hongrie ne put réaliser ce rêve que vers 1830. Quand les écrivains de cette époque parlent de l'unité nationale, quand ils désirent cultiver la langue et la littérature pour éveiller la nationalité, c'est toujours l'image de la France unifiée qu'ils ont devant les yeux ; ils savent les services que rend l'Académie française, ils comprennent de quelle utilité sont les salons et l'influence salutaire que les femmes peuvent exercer sur le mouvement littéraire. C'est pourquoi Kármán, jeune enthousiaste épris de Rousseau

1. Il est hors de doute que le culte de Virgile dans le cercle des *Latinistes*, les nombreuses traductions et imitations des Géorgiques viennent, en grande partie, de France. Un des principaux membres de ce cercle, David Baróti Szabó (1739-1819), a traduit en hexamètres le *Praedium rusticum* du jésuite Jacques Vanière (1664-1739) sous le titre : *Paraszti majorság* (1779). Ce pastiche de Virgile, de même que les imitations de Delille le prouvent suffisamment.

et de l'idéal des Encyclopédistes, fonda sa revue : *Uranie* (1794). Il était affilié à la société de Martinovics, mais ne fut pas dénoncé, de sorte qu'il put mourir, sans être inquiété, au moment même où le procès se déroulait. Kármán comptait surtout sur le public féminin dont il attendait le relèvement des mœurs, des coutumes et de l'esprit magyars.

Uranie publia son roman : *Les reliques de Fanny* (Fanny hagyományai), vrai chef-d'œuvre pour la peinture des passions, inspiré de la *Nouvelle Héloïse* et un peu de *Werther*. Fanny, dont le cœur sensible est froissé par un père aux préjugés aristocratiques et par une marâtre, aime un jeune homme d'une condition sociale inférieure. Le mariage étant déclaré impossible, on les sépare et alors commencent le journal et les notes qui constituent le roman : celui-ci se termine par la mort de Fanny.

Le disciple de Rousseau a su mêler à ce récit des images et des scènes de la nature qui, dans leur forme exquise, ont ravi les contemporains et qu'on retrouvera quelques années plus tard dans le Saint-Preux magyar : Alexandre Kisfaludy. Et de même que celui-ci chantera d'abord *L'Amour qui se lamente*, puis *l'Amour heureux*, Kármán dans les *Lettres d'un jeune marié*, débordantes de joie et d'enthousiasme, dépeint, d'après Rousseau, l'état d'âme d'un amant heureux. — Le fragment dramatique : *Condamnation capitale* est une sortie véhémente contre les seigneurs tyranniques qui foulent aux pieds les sentiments les plus nobles de leurs serfs.

Bien qu'il eût été enlevé à la fleur de l'âge, Kármán peut prendre rang à côté des écrivains qui personnifient les aspirations libérales des années mouvementées qui précèdent 1795. Comme ses compagnons d'armes, il lutte pour la conservation de la langue et du caractère magyars, pour un centre intellectuel, pour une société savante qui réunirait en un faisceau les efforts que leur dispersion rend stériles. Il espère voir bientôt paraître des ouvrages originaux et des lectures agréables pouvant gagner le public à la cause de l'idiome national.

V

Toutes ces œuvres parurent au milieu des guerres napoléoniennes. Il est curieux d'observer la grande réserve de tous les écrivains de l'époque au moment de la lutte de l'Autriche contre la France. Nous chercherions en vain parmi eux des Arndt, des Schenkendorf ou des Koerner [1]. Ils observèrent plutôt la sérénité olympienne de Goethe qu'ils n'imitèrent les cris désordonnés des Allemands. Kazinczy était un grand admirateur de Napoléon et le rôle que Goethe joua vis-à-vis du conquérant lui aurait probablement convenu.

Le pays, s'il montra quelque ardeur dans les premières années de la guerre, ne vit plus la nécessité de faire des sacrifices après le traité de Lunéville; c'est toujours en maugréant que les Diètes votaient les subsides. On savait d'avance que toutes les promesses de la Cour resteraient lettre morte. Les meilleurs esprits, ceux qui étaient imbus des grands principes de la Révolution, souhaitaient ardemment un écrasement complet de l'Autriche qui leur eût permis de reconquérir leur indépendance. La proclamation de Napoléon en 1809 était donc, au point de vue politique, très adroite. L'Empereur était bien renseigné sur l'état des esprits; il savait que les journaux français étaient très lus en Hongrie [2].

1. « Aucun poète (hongrois) ne chanta la victoire de Leipzig, ou la prise de Paris », dit avec raison Sayous. — En 1802, Adrien Lezay écrit à Napoléon : « En général, il y a peu de Hongrois qui n'ait en haine les Autrichiens, en mépris la maison régnante, en admiration les armées françaises. » *Archives nationales*, AF IV, 1677.

2. Voy. *Correspondance de Napoléon* Ier, tome XI, 4 octobre 1805. Par suite de la banqueroute financière de 1811, le prix des journaux français devint presque inabordable. *Le Moniteur de Paris* se payait 420 florins, la *Gazette de France*, le *Journal de Paris*, le *Journal des Débats*, 236 florins. Voy. F. Krones : *Aus Oesterreichs stillen und bewegten Jahren*, 1892, p. 65. — Sur les rapports de Napoléon avec la Hongrie, voy. Wertheimer, dans *Ungarische Revue*, 1883; et : *Ausztria és Magyarország a XIX. század elsö tizedében* (L'Autriche et la Hongrie dans le premier décennat du XIXe siècle) 1884-1890. — R. Chélard dans la *Revue britannique*, 1897, nov.

Quoique averti par ses émissaires que le mouvement libéral de 1790-1791 n'était qu'un feu de paille, il se risqua tout de même à essayer d'agir en ce sens, croyant que les écrivains exerceraient aux bords du Danube la même influence qu'en France. Il se trompait. Les magnats qui détenaient tous les emplois étaient trop « Autrichiens » pour proclamer l'indépendance. Mais ce qui est indéniable, c'est l'absence de haine contre les Français dans la littérature de ce temps. Quelques pièces de commande du pauvre Verseghy au service du palatin et de Csokonai en quête d'un noble protecteur, ne comptent vraiment pas, d'autant plus que la sincérité de ces auteurs est démentie par leurs autres œuvres.

Un seul poète se fit, en 1797, le Tyrtée de la nation : Daniel Berzsenyi (1776-1836), le meilleur poète parmi les *Latinistes*. Mais dans ses Odes horatiennes il exprime plutôt sa douleur et sa résignation qu'il n'excite à la résistance. Jamais un mot blessant contre l'ennemi de son pays n'a échappé à ses lèvres et dans ses strophes d'une facture vraiment admirable on aperçoit des lueurs d'espérance bientôt suivies d'un grand abattement.

Lorsque la noblesse hongroise accourt à l'appel de François II, il s'écrie : « Les petits des aigles ne peuvent être que des aigles — Et la panthère de Nubie — Ne peut engendrer de timides lièvres. » Mais voyant que les troupes ne sont plus animées de l'ancien esprit belliqueux, il désespère de l'avenir de son pays et se console par cette idée que tout doit périr selon la loi éternelle : « La main d'airain des siècles bouleverse tout ; — La noble Ilion est tombée, — Ainsi que la fière et puissante Carthage ; — Rome et Babylone sont déchues. » Les quelques distiques adressés à Napoléon après 1815 montrent que Berzsenyi était fort sobre dans ses expressions :

« Ce n'est pas toi, c'est l'âme de ton temps qui a remporté la victoire, c'est la liberté dont tes troupes glorieuses portaient les étendards ! Les peuples tombés dans une erreur sublime se sont prosternés devant toi, et le sort de la sainte humanité fut confié à ta main. Mais toi, tu subordonnas tout à ta fantaisie chimérique, et voilà que la palme divine est

remplacée par la couronne d'épines. La main qui t'a élevé est celle qui t'a abattu : la destinée du genre humain est vengée en toi. »

Le poète qui s'était retiré à la campagne où il vivait en dehors des grands courants européens, reste entiché de la noblesse à laquelle il attribue toute la gloire du passé, selon lui, plus brillant que le présent. Le souffle des idées démocratiques ne l'avait pas touché. Comme beaucoup de nobles il était opposé à l'émancipation des serfs et à l'impôt sur la propriété foncière. Il trouve que le paysan hongrois n'est pas si malheureux qu'il semble; il se contente encore en 1833, de recommander qu'on observe une certaine mesure dans les peines corporelles et un peu d'humanité : il attend d'ailleurs les meilleurs effets de l'instruction du peuple.

Malgré ses tendances réactionnaires, Berzsenyi n'était pas un ennemi de l'influence française ; plusieurs de ses poèmes philosophiques, pleins de mélancolie, rappellent la poésie de Delille dont les œuvres étaient fort répandues au commencement du XIXe siècle en Hongrie et inspiraient les poètes campagnards.

Kazinczy et Kölcsey, critiques littéraires et réformateurs de la langue ; Alexandre Kisfaludy et Csokonai, poètes lyriques, dominent cette époque de transition qui finit par l'avènement de l'école romantique. Un monde nouveau, un idéal différent se révèle alors à la Hongrie par l'intermédiaire de la littérature française.

Les poètes et les écrivains du XVIIe siècle et principalement du XVIIIe, dont l'influence fut si prépondérante pendant la période que nous venons d'étudier, cèdent le pas aux poètes, dramaturges et romanciers de l'École romantique

La fondation du *Théâtre National* de Pest, en 1837, donne aux efforts louables de la période précédente une nouvelle direction. La littérature dramatique naît et se développe pendant soixante ans sous l'influence de la scène française. Le roman, qui se trouve alors pour la première fois dignement représenté, s'inspire également des œuvres françaises. La vie savante fortifiée par la fondation de l'Académie (1830), institution que Bessenyei dans son patriotisme clairvoyant demandait déjà, reprendra tout son essor pendant cette période, et nous trouverons là encore de nombreuses traces françaises.

Jusqu'ici nous avons pu constater que, grâce à la littérature française, les Magyars, malgré de nombreuses difficultés — apathie du public, malveillance des autorités viennoises, censure tracassière — ont créé une littérature qui possède des écrivains autres que des traducteurs ou des adaptateurs. Après avoir joué le rôle d'initiatrice, la France reste un guide sûr, une conseillère et une inspiratrice, et cela même pour des poètes dont les œuvres sont comme l'expression de la vie magyare. Ils l'aiment comme le génie tutélaire de l'humanité qui dissipe les ténèbres et se trouve toujours au premier rang quand il s'agit de combattre pour les droits de l'homme, la justice et la liberté !

LIVRE II

(1837-1896).

INTRODUCTION

I

Dans les pages précédentes, nous avons vu comment est née la littérature hongroise ; nous avons vu avec quel enthousiasme, malheureusement trop vite réprimé, la Hongrie embrassa les idées de la Révolution française et, comment le génie français, malgré cette répression, n'a cessé d'influer sur les meilleurs esprits qui, au commencement du XIXe siècle, sont les représentants les plus éminents de la vie littéraire.

Ces débuts ont été suivis d'une floraison extrêmement riche : la poésie lyrique atteint son apogée avec Vörösmarty, Petöfi et Arany ; la poésie dramatique est représentée par le fécond Szigligeti et le roman s'épanouit grâce à Jósika, Eötvös, Kemény et Jókai. On appelle cette période « romantique et nationale » à la fois. La première de ces dénominations doit nous arrêter un instant. Le « romantisme » en Hongrie ne signifie pas la même chose qu'en France ou en Allemagne, par cette simple raison que sa littérature n'a pas d'âge classique. Les juges les plus compétents s'accorderont à affirmer que les œuvres de Kazinczy et de son groupe ne constituent pas une littérature classique, encore moins les Odes horatiennes de Berzsenyi. Le romantisme hongrois n'est pas non plus une résurrection du moyen

âge, qui en littérature et en art n'a pas laissé de traces bien profondes ; ce n'est pas non plus le sentimentalisme vague et les rêveries obscures des romantiques allemands : penchant diamétralement opposé au caractère magyar et plante exotique qui n'a jamais pu s'acclimater en Hongrie.

Le romantisme s'y caractérise, en poésie, par l'effort pour puiser dans la conscience populaire comme à une source d'où toute vraie poésie doit jaillir ; il cherche aussi à revenir au rythme national et à s'émanciper des mètres anciens, comprenant qu'il lui sera ainsi plus facile d'agir sur le peuple. Le romantisme, en politique, signifie la reprise de la lutte pour les idées de la Révolution française : il veut faire renoncer le pays à son état féodal, afin que la noblesse s'accoutume au travail et que le règne de l'égalité commence.

A partir de la mémorable Diète de 1825 jusqu'à la Révolution hongroise, les esprits les plus éminents dans les lettres et dans la politique poursuivent ce but, les yeux constamment tournés vers la France. Certes, la lutte fut longue et l'Autriche ne voulant pas céder, la Révolution éclata (1848). L'héroïque soulèvement fut suivi d'un régime réactionnaire abominable, mais le pays acquit enfin, avec son indépendance, le moyen de réaliser les vœux de cette génération *romantique* qui a donné à la Hongrie ses plus grands écrivains et ses plus éloquents orateurs.

La période que nous allons étudier a donc, comme point de départ, en politique, la Diète de 1825, d'où la Hongrie moderne devait sortir ; en littérature, la fondation du *Théâtre National* (1837). C'est là aussi un fait important, qui eut sa répercussion sur toute la littérature. Les poètes se servaient de la scène pour prêcher les doctrines libérales. Jusqu'à la Révolution c'est le *romantisme français* qui triomphe. Dans aucun pays peut-être, on ne rendit à Victor Hugo, à Alexandre Dumas, à Béranger, à Lamartine, à Balzac et à George Sand un culte pareil à celui dont ils furent l'objet, à cette époque, en Hongrie.

Non seulement le théâtre et le roman, comme nous le ver-

rons, s'inspirent des œuvres françaises, mais la tribune, le journalisme, même la poésie lyrique qui est pourtant une fleur bien autochtone, décèlent par certains côtés l'influence française.

La jeunesse ne lisait que les livres ou les journaux venus de Paris ; tout ce qui était allemand était banni. L'aversion de Petöfi pour Gœthe est connue : il ne voulait pas aller à l'école « d'un serviteur des princes », fût-il le plus grand génie.

Jókai, dans ses notes biographiques et dans ses romans, décrit souvent cette fièvre *française* et nous montre que tous ceux qui, vers 1840, entraient dans la carrière littéraire ne juraient que par les Français.

La tribune, — selon Sayous, la plus éloquente après celle de France, — retentit des mêmes revendications que celle de la *Constituante* et de l'*Assemblée législative;* Kossuth en devint le Mirabeau et son *Pesti Hirlap*, le premier journal hongrois de grande envergure, imita les journaux parisiens jusque dans leurs moindres détails. Le groupe politique surnommé les *Doctrinaires*, et dont les chefs étaient Csengery, Eötvös, Kemény, Szalay et Trefort demandait la centralisation et un ministère responsable ; ils unissaient la science et la politique et considéraient comme leurs maîtres Guizot, Royer-Collard, Camille Jordan, de Serre et tous les libéraux de France. Les discussions qui éclataient à la Chambre française, étaient commentées dans les journaux et à la Diète. De même aussi, les œuvres de Thiers, de Mignet et des Thierry servirent de modèles aux premiers historiens magyars.

La Hongrie, en 1848, se croyait déjà libre lorsque la Révolution éclata et retarda de dix-huit ans la réalisation de ses espérances. Mais le charme exercé par la France ne cesse pas pour cela d'agir. Les émigrés les plus éminents se fixent à Paris, à Genève, à Bruxelles et continuent à vivre dans une atmosphère française [1]. De nombreux magnats, que leur âge

1. *La libre Recherche* (Bruxelles, 1855-1860), cet organe des émigrés français du second Empire, donna de nombreux articles sur l'histoire et la litté-

empêche de quitter le pays, envoient leurs enfants dans les pays de langue française pour qu'ils échappent à l'influence autrichienne. C'est alors que s'établissent les premières relations qui aient lié des écrivains français et magyars; c'est alors que l'on commence à s'occuper en France de ce pays et à renouer une tradition qui remonte à Louis XIV. On traduit Petöfi, quelques romans et récits de Jósika et de Jókai. Les émigrés, le comte Ladislas Teleki en tête, Szalay, de Gérando, Irányi, Ludvigh, Horn, Boldényi publient des livres, des brochures et des articles en français pour agir sur l'esprit public.

Les écrivains qui sont restés en Hongrie n'osent parler bien haut. La scène n'est plus une tribune ouverte ; la censure défend les sujets historiques et croit voir partout des allusions politiques. Alors les écrivains observent les travers de la société et amusent le public avec des sujets anodins : Victor Hugo cède la place à Scribe. D'habiles traducteurs font passer en hongrois les chefs-d'œuvre de la poésie lyrique française de la première moitié du XIXe siècle. Leur langue n'est plus saccadée ; on ne sent plus, en lisant ces auteurs, l'effort de l'écrivain luttant contre la pauvreté d'un idiome rebelle. Ils se servent d'un rythme harmonieux, leur langue est riche et colorée, bref ils se montrent dignes de leurs modèles.

Lorsque le dualisme (1867) apporte enfin la liberté et l'indépendance, et que les émigrés rentrent, l'influence française ne diminue pas. Elle est tout aussi profonde, mais se manifeste d'une manière plus discrète. La politique impose une certaine réserve : les sympathies deviennent moins bruyantes, mais un coup d'œil jeté sur le théâtre, le roman, la critique littéraire et le mouvement artistique, si accentué

rature hongroises. — Si le chef de l'émigration, Kossuth, ne s'est pas fixé en France, c'est uniquement à cause du gouvernement impérial qui lui fit entendre dès son débarquement à Marseille que son séjour ne serait pas vu de bon œil. La population lui fit, par contre, un accueil chaleureux.

dans ces dernières années, suffit pour nous prouver que le génie français règne encore au bord du Danube.

Cette influence est maintenant plus réfléchie : elle est nourrie par l'étude minutieuse de la littérature française et surtout par l'organisation de l'enseignement du français dans tout le pays. Les trente dernières années offrent seules, sous ce dernier rapport, les documents authentiques, qu'on chercherait en vain sous la domination autrichienne. C'est ce qui nous a fait étendre sans hésiter notre enquête jusqu'à l'année du Millénaire (1896).

II

Les écrivains magyars, pendant ces soixante ans, ont tant produit que nous devons nous borner aux genres littéraires les plus importants. Un volume de pure bibliographie ne suffirait pas à énumérer tous les ouvrages qui passèrent alors par la traduction ou par l'adaptation d'une littérature dans l'autre, si nombreux sont les liens de toute sorte qui réunissent les deux pays. Pour nous, il s'agit surtout de démontrer comment la littérature nationale des Magyars a pris, grâce à la littérature française, une direction toute nouvelle. Cette action profonde s'accuse surtout dans deux genres où l'influence de la France se fait le plus longtemps et le plus fortement sentir : nous voulons dire le théâtre et le roman. La poésie lyrique, purement nationale, est hors des limites de notre sujet, quoique les réminiscences n'y manquent pas.

Depuis Eötvös et Petöfi, pour lesquels Victor Hugo et Lamartine étaient des dieux, jusqu'à nos jours, les Romantiques et les Parnassiens, voire même Baudelaire, n'ont pas été seulement traduits en vers, mais aussi imités dans une certaine mesure. Cependant, depuis que la *Société Kisfaludy* a fait recueillir, en 1843, les chansons populaires,

tous les poètes s'abreuvèrent à cette source et les étrangers — à moins qu'ils ne combattent pour les idées humanitaires et ne se fassent les interprètes des revendications du peuple — n'ont pas beaucoup influé sur les œuvres hongroises. Si nous examinons l'œuvre immortelle de Petöfi (1823-1849), nous ne trouverons nulle part la trace de l'imitation. Ni dans les poésies où il reflète l'âme du peuple magyar, ni dans celles où il chante le charme de la vie sur la puszta, ni dans celles enfin qu'il dédie à sa mère et à sa patrie, le poète ne se montre autrement que libre de tout modèle et complètement original. L'approche de la Révolution lui fait abandonner ces sujets ; le culte qu'il voua longtemps aux Français, notamment à Victor Hugo [1], Lamartine [2] et Béranger [3] fait du poète si éminemment national un Tyrtée s'inspirant uniquement des idées françaises [4].

C'est sans doute un hommage rendu au pays vers lequel l'attiraient ses sympathies ; mais il faut convenir que dans

1. Dans sa mansarde, on voyait le portrait de Victor Hugo à côté de celui de Vörösmarty, le grand poète national. Voy. Z. Ferenczi : *Petöfi életrajza* (Vie de Petöfi), tome I, p. 331.

2. C'est dans les *Girondins* que Petöfi apprit, pour ainsi dire, à lire le français. C'était son livre de chevet, avec *L'Esprit de la Révolution et de la Constitution en France* de Saint-Just (1791).

3. Le culte de Béranger en Hongrie, vers 1848, ne doit pas nous étonner. On le traduit, d'ailleurs, encore aujourd'hui. Petöfi l'adorait. Il a traduit plusieurs de ses chansons, notamment *Souvenirs d'enfance*, *Le bon vieillard*, *Le voyage imaginaire*, *La nostalgie*, et sous le titre : *Béranger legujabb dala* (Dernière chanson de Béranger), les *Stances aux mânes de Manuel sur la Révolution de février 1848* que Béranger fit paraître le 10 mars 1848 à l'imprimerie Schneider (4 pages). Ces *Stances* ne figurant pas dans les *Œuvres complètes*, les érudits hongrois ont longtemps et vainement cherché l'original de la traduction de Petöfi. Nous le leur avons signalé dernièrement. Voy. E. Philol. K. 1897, p. 776. — Sur Béranger et Petöfi, voy. Z. Ferenczi, ouvr. cité, tome II, p. 8 et suiv. Gy. Halász : *Petöfi és Béranger*, Programme du lycée de Brassó, 1898 ; S. Imre : *Petöfi et les Français*, dans ses *Irodalmi tanulmányok* (Études littéraires), tome II, p. 151 et suiv. 1897.

4. Voy. A. Steinherr : *A franczia forradalom eszméi Petöfi költészetében* (Les idées de la Révolution française dans les poésies de Petöfi), 1898 (brochure).

ces pièces, dont quelques-unes, comme l'*Apôtre*, sont d'une grande violence, il est loin d'atteindre au charme de ses premières poésies qui « ne sont plus de l'art, mais un chant divin s'échappant un moment du ciel pour rappeler à l'homme les voluptés de l'Eden perdu », comme le dit son premier introducteur en France [1]. Cependant, la grande affinité de son génie et du génie français a pu faire dire à son traducteur Desbordes-Valmore : « Ne retrouve-t-on pas dans cette bouche étrangère des accents déjà familiers aux oreilles et au cœur français ? »

Petöfi est le poète hongrois le mieux connu en France [2] ; Jean Arany (1817-1882) que la critique place à côté de lui, est purement national, aussi bien dans ses poèmes épiques (*Toldi*, *La mort de Buda*) que dans ses ballades. Esprit très cultivé, d'un sérieux confinant à la froideur, maître incontesté de la forme et du rythme, il écrit dans une langue si proprement magyare et nationale, il emprunte, de plus, si souvent ses sujets aux anciennes légendes et aux contes populaires qu'il est extrêmement difficile de le faire passer dans une autre langue. Une longue carrière lui a permis d'aller toujours se perfectionnant et de demeurer dans les régions sereines : il n'est pas sorti de son pays, pas même en pensée si ce n'est pour traduire quelques pièces de Shakespeare, des poésies de Burns et les comédies d'Aristophane.

Michel Tompa (1817-1868) puise également son inspiration dans les chansons populaires, soit qu'il écrive des *Contes de fleurs*, soit qu'il cache sous une allégorie sa douleur patriotique, après l'issue fatale de la Révolution. La note populaire domine toujours. La fortune immense des poésies

1. Thalès Bernard dans l'*Athenaeum français*, 3 nov. 1855. — Bernard a dédié ses *Poésies nouvelles* (1857) à la mémoire de Petöfi.

2. Voy. outre les articles de H. Desbordes-Valmore (*Revue contemporaine*, 1er oct. 1856, et *Revue européenne*, 1er févr. et 15 mars 1860) de Saint-René-Taillandier (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1860), de Dozon (*Revue germanique*, 1861), la biographie de Ch. L. Chassin : *Le poète de la Révolution hongroise*, 1860, et la traduction d'un choix de ses poésies par Desbordes-Valmore et Ujfalvy. Paris, 1871.

de Petöfi suscite toute une école qui, sans avoir le génie créateur du maître, ne fait qu'imiter sa manière. Quelques-uns forcent la note, aucun n'élève la voix contre la tyrannie qui oppresse le pays, car la censure est inexorable et l'autorité jette en prison ou fait enrôler dans les régiments autrichiens ceux qui osent protester. Ils ne peuvent que gémir, espérer et pleurer. Le courant patriotique et populaire diminue sensiblement après le dualisme ; il n'est plus nécessaire d'évoquer sans cesse le souvenir des glorieux ancêtres pour exciter le courage et stimuler la résistance. L'horizon poétique s'élargit et un véritable flot de traductions en vers [1] des œuvres lyriques françaises, commence à pénétrer dans le pays. Charles Szász (né en 1829), actuellement évêque des réformés à Budapest, traduit des parties de la *Légende des siècles*, des morceaux de Lamartine, de Vigny, de Béranger et de Lemoyne. De plus on fit des anthologies de Musset, Baudelaire, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Théophile Gautier, Coppée, Manuel, de Hérédia et Verlaine. Le nombre de ces traductions augmenta avec le grand essor que prit la presse périodique. Les jeunes écrivains, arrivés à la maturité depuis le dualisme, s'inspirent souvent de l'un ou de l'autre de ces poètes.

Jean Vajda (1827-1897), Émile Abrányi (1851), Jules Reviczky (1855-1889) font entendre des accents baudelairiens, d'autres, comme Joseph Kiss, imitent quelques tableaux de la vie des humbles de Coppée ou de Manuel. Un des plus beaux talents du Parnasse contemporain, Andor Kozma, imite et traduit avec beaucoup de bonheur l'éloge du *Vilain*,

1. Pour ces traductions, on emploie le mot *müfordítás*, qui veut dire « traduction artistique ». En effet, les œuvres poétiques sont toujours rendues dans le rythme et le mètre de l'original. Il n'existe pas en Hongrie de traduction en prose des poésies lyriques de Victor Hugo, de Lamartine ou de Musset. L'art du traducteur y est porté, grâce à la souplesse de la langue qui se plie à tous les mètres, anciens et modernes, à un si haut degré de perfection que le public peut goûter dans ces versions les beautés de l'original. Aussi voyons-nous que les plus grands poètes ne trouvent pas au-dessous de leur mérite de donner quelques traductions.

du *Paysan*, de l'*Homme du peuple* de Béranger; Antoine Radó traduit magistralement les *Nuits* de Musset, des pièces de Hugo, Coppée, Sully-Prudhomme. La *Budapesti Szemle*, grande revue dirigée par Paul Gyulai, contient dans presque tous ses fascicules la traduction en vers de quelques poésies françaises [1].

Cependant la poésie française est plutôt un guide, une conseillère, soit pour la mesure, soit pour la forme extérieure : il serait très difficile de parler d'une influence directe, au moins jusqu'en ces derniers temps. Le poème lyrique, le conte épique, la ballade ne vont pas chercher la source de l'inspiration en dehors du sol natal et — faut-il le dire — c'est précisément là leur plus grand titre de gloire et ce qui fait leur beauté.

Nous aurons donc surtout à examiner le théâtre et le roman ; là les Magyars sont largement tributaires de la France. Puis nous consacrerons quelques pages à la langue et à la littérature françaises dans la société et dans l'enseignement, qui compléteront notre enquête. Il faut seulement remarquer que l'influence ne se manifeste pas, dans cette seconde période, de la même façon que dans la première. De 1772 jusque vers 1820, les écrivains ne font que traduire ou imiter — imiter servilement. Les moules littéraires ne sont pas encore créés; la langue elle-même subit, grâce aux réformes de Kazinczy et des néologues, de profonds changements. Les premiers disciples des Français sont de hardis combattants, pleins de zèle et de feu auxquels il manque encore l'instrument nécessaire. Peu à peu, la langue qui, depuis Csokonai et Alexandre Kisfaludy jusqu'à Kazinczy et Vörösmarty avait été si bien façonnée et rendue si apte à

1. C'est à ce commerce continu avec les poètes français qu'il faut attribuer ces traits de parenté qu'un écrivain a dernièrement constatés dans la *Nouvelle Revue* (15 sept. 1900. B. Khaller : *La poésie hongroise*). « L'on est frappé de la similitude qui se manifeste entre la pensée hongroise et la nôtre..... Leurs comparaisons ressemblent à celles que nous avons été accoutumés à aimer et à comprendre, parce qu'elles répondent le mieux au génie de notre race. »

exprimer toute la gamme des sentiments, reçut ses lettres de noblesse.

Lors de l'ouverture du *Théâtre national*, au moment où les leçons du romantisme français furent écoutées si religieusement en Hongrie, les plus grandes difficultés étaient vaincues. On ne se contente plus de traduire et d'adapter ; on prend la littérature française pour guide ; on l'imite avec originalité. Le courant national se voit sans cesse grossi par l'apport de la poésie lyrique ; enfin, le théâtre et le roman eux aussi contribuent à sa puissance. Il est facile cependant d'y démêler la part qui revient à l'influence française.

CHAPITRE I

LE THÉATRE [1]

I

Rien ne prouve mieux l'état déplorable de l'ancienne Hongrie, l'âpreté de ses luttes incessantes contre des ennemis séculaires que l'histoire de son théâtre. Pour que les autres genres littéraires réussissent, pour que leur développement soit possible, les lecteurs suffisent; il n'en est pas de même du théâtre. Ici, en effet, il faut un milieu social approprié, une salle, des acteurs et surtout des spectateurs qui permettent à l'entreprise de se soutenir. Rien de tout cela n'existait dans l'ancienne Hongrie.

A l'époque où nous voyons le théâtre s'organiser en Occident, la vie matérielle était extrêmement précaire chez les Magyars. Du XVIe au XVIIIe siècle la nation eut de tout autres préoccupations. Les guerres contre les Turcs, les luttes pour

1. Les meilleures monographies sur le théâtre hongrois sont : Joseph Bayer : *A nemzeti játékszin története* (Histoire de l'art dramatique national) 2 vol. 1887. C'est l'histoire extérieure du théâtre de 1790 à 1837. — Du même : *A magyar drámairodalom története* (Hist. de la littérature dramatique hongroise) 2 vol. 1897. Depuis les origines jusqu'à 1867. — B. Váli : *A magyar szinészet története* (Hist. de l'art dramatique hongrois), 1887. Depuis les origines jusqu'à 1837. — Z. Ferenczi, ouvr. cité sur le théâtre de Kolozsvár (Transylvanie), 1897.

sauvegarder la constitution contre les empiètements de la Cour, occupaient toute son activité. Les troupes allemandes qui jouaient à Pozsony et à Pest défendaient leurs positions; il fallait donc lutter avec elles comme si l'on se fut trouvé sur un sol étranger. C'est ce qui fait que nous ne voyons au XVIIe et au XVIIIe siècles que les drames scolaires des Jésuites en latin, puis ceux des Ermites de Saint-Paul qui, animés de sentiments patriotiques, remplacèrent peu à peu le latin par le magyar [1]. *Passions* et *Mystères* ne furent joués qu'au XVIIe et au XVIIIe siècles dans certaines villes où la bourgeoisie était assez importante [2].

Ce n'est qu'avec le renouveau littéraire et surtout depuis 1790 que l'on agite la question d'un théâtre national. Encore était-ce le patriotisme et non le génie de la race qui fit naître les premiers essais dramatiques. Paul Gyulai a remarqué avec raison que les misères de toute sorte n'étaient peut-être pas l'unique raison du manque presque total [3] de littérature dramatique. Il y a dans le caractère magyar une horreur instinctive et invincible de la momerie, du masque, partant de l'illusion théâtrale. Cet instinct atavique, qui dénote d'ailleurs l'origine asiatique de la race, a longtemps fait abhorrer tous les jeux scéniques et ce n'est que peu à peu que les Jésuites venus de l'étranger ont habitué la jeunesse des écoles à se travestir. Aussi est-ce de leurs écoles que sortent les premiers acteurs. C'est le groupe de Bessenyei qui a fourni les premières œuvres, les premières traductions ou adaptations. Nous avons vu que la date mémorable du renouveau littéraire — 1772 — est celle où Bessenyei fit paraître son *Agis;* les autres pièces suivirent rapidement; elles por-

1. Voy. *Pálos iskola — drámák a* XVIII. *évszázból* (Drames scolaires des Ermites de Saint-Paul du XVIIIe siècle) édités par J. Bayer, *Ancienne Bibl. hongroise*, n° II, 1897.

2. Voy. *Csiksomlyói nagypénteki miszteriumok* (Mystères du Vendredi-saint de Csiksomlyó) édités par A. Fülöp, ibid, n° III, 1897.

3. On ne peut citer que quelques pièces du XVIe siècle qui avaient mis sur la scène la querelle des théologiens protestants et catholiques. — Voy. plus haut p. 33.

tent toutes les marques extérieures de la tragédie classique française, sans atteindre à sa perfection.

Les pièces de Voltaire que Bessenyei et ses camarades de la Garde virent représenter à Vienne, leur firent souhaiter que de pareils spectacles fussent bientôt possibles en Hongrie. Mais ce désir ne se réalisa pas; leurs tragédies ne furent pas jouées. Le chef de l'*École française* vivait déjà retiré, lorsque la Diète de 1790 exprima le désir que pendant la session législative, il y eût deux ou trois représentations par semaine à Pest et à Bude. Le gouvernement ne s'occupa nullement de la construction d'un théâtre; d'ailleurs il ne voulait pas priver les troupes allemandes de leur gagne-pain.

C'était donc aux écrivains de créer quelque chose. Comme les *Français*, le philologue Révai, l'ardent Verseghy et Kazinczy voyaient la nécessité de l'existence d'une scène nationale, ne fût-ce que pour cultiver la langue, habituer le public à des sentiments plus élevés et le dégrossir un peu. A défaut de pièces originales, ils se contentèrent de traductions. Grâce à leurs efforts et à ceux de quelques magnats, la première représentation en langue hongroise eut lieu au théâtre allemand, le 25 octobre 1790. Les encouragements ne firent pas défaut, mais l'absence de pièces originales se fit bientôt sentir. Le poète épique, Adam Palóczi Horváth, promit dans un accès d'enthousiasme, de donner toutes les semaines une tragédie ou une comédie originale ; Joseph Péczeli, le traducteur de *Zaïre*, *Alzire* et *Mérope*, offrit les maigres profits de sa Revue pour la fondation d'un prix de vingt ducats. Diverses « Bibliothèques théâtrales » furent fondées; malgré tous les encouragements, aucun talent dramatique ne se révéla. La seule pièce originale que cette troupe pût jouer, était le *Philosophe* de Bessenyei [1], pièce qui fut accueillie à la première avec enthousiasme (6 avril 1792), mais qui disparut vite de l'affiche. Le public aimait mieux le drame larmoyant de Mercier, Falbaire et Sedaine ou les

1. Voy. plus haut p. 85.

traductions plus ou moins réussies de quelques pièces de Molière [1], de Voltaire et de Shakespeare. Cependant l'auteur qui plaisait le plus était Kotzebue. Cette première tentative pour constituer une troupe hongroise échoua. Le directeur allemand qui prêtait son théâtre imposa à la troupe hongroise des conditions si lourdes, les recettes étaient, d'autre part, si minimes qu'elle fut forcée de se disloquer.

A défaut des sympathies du public métropolitain, il se trouva heureusement quelques villes de province où l'élément magyar plus nombreux que dans la capitale permit à quelques troupes d'acteurs de vivoter : telles furent Cassovie, Miskolcz, Albe-Royale, Debreczen, Nagy-Várad et surtout Kolozsvár, la capitale de la Transylvanie. Dans cette principauté le théâtre trouva un terrain plus favorable que dans la Hongrie proprement dite. Moins dévastée au cours des siècles, elle présente même avant le XVIIIe siècle, le spectacle d'une vie intellectuelle plus intense. Des représentations théâtrales égayaient fréquemment la Cour des princes nationaux et les manoirs des nobles. La langue française y était très répandue ; si bien que quelques acteurs français y ont joué dès le XVIIIe siècle [2]. D'autre part, les nobles eux-mêmes jouaient la comédie en français dans leurs châteaux.

1. Molière fut connu de bonne heure en Hongrie ; les drames scolaires qu'on commence à éditer le prouvent. On a trouvé dernièrement le manuscrit d'une traduction du *Bourgeois gentilhomme* qui date de 1769 ; la pièce fut jouée par les élèves du collège d'Eger (Erlau). — En 1784, Szerdahelyi (voy. plus haut p. 261, note 1), dans son ouvrage : *Poesis dramatica ad aestheticam, seu doctrinam boni gustus conformata*, dit : « Molière, ce fidèle observateur de la nature, réunit en lui les principales qualités de Plaute et de Térence. Il est le père de la comédie française non seulement pour la conception, mais aussi pour l'exécution. La composition, le dialogue, les caractères, l'esprit, la vivacité, la grâce et la richesse sont ses principales qualités. C'est avec raison qu'on le préfère à Aristophane, Plaute ou Térence. Dans son *Misanthrope* et ses *Femmes savantes* il a créé des caractères merveilleux. Cependant dans ses traits piquants il dépasse quelquefois les limites et il n'est pas toujours heureux dans le dénoûment du nœud dramatique ». Voy. Radnai, ouvr. cité, p. 93. — Sur les traductions de quelques comédies de Molière à la fin du XVIIIe siècle, voy. J. Bayer dans Irodalomt. K. 1895 et 1896.

2. Vo. Z. Ferenczi, ouvr. cité, chap. V.

La première traduction hongroise du *Cid*, due au comte Adam Teleki, parut à Kolozsvár en 1773. La première troupe régulière constituée en 1792 se composait presque entièrement de jeunes nobles sortis des écoles protestantes ou de chez les Jésuites. Les sympathies pour la France qui, lorsqu'on sut que les habitants fraternisaient avec les prisonniers français, causèrent des embarras au gouvernement autrichien, se manifestèrent dans la composition de cette troupe. Elle s'appela « République » ; on y portait le bonnet phrygien et des boutons avec l'inscription : Liberté, Égalité. Ces sympathies unies au désir de cultiver l'idiome national caractérisent les premières traductions des étudiants de Nagy-Enyed qui publièrent en 1792 *Le mariage forcé* et *Le médecin malgré lui*, pièces que Kazinczy traduira de nouveau, avec plus d'élégance et qui resteront au répertoire. Simai adapta *L'Avare* sous le titre : *Zsugori* et *Sganarelle* sous celui de *Gyapai Márton*. La même année (1792) on joua *Le Malade imaginaire*; en 1793, les *Fourberies de Scapin*, en 1794 *Amphitryon*[1].

En 1794 également on joue *Brutus* et *Tancrède* de Voltaire ; l'année suivante la Diète transylvaine vote la construction d'un théâtre national. Le baron Nicolas Wesselényi, ardent patriote, considéra la scène comme un moyen puissant d'action sur la nationalité et sur les mœurs. Quoique les sommes nécessaires pour la construction du théâtre fussent votées dès 1811, il fallut attendre encore dix ans avant son ouverture. A la première représentation (12 mars 1821), tous les rôles étaient tenus par des nobles ; le jour suivant des acteurs ordinaires jouèrent le *Roi Mathias*, ce drame patriotique d'une des victimes de la Conjuration de Martinovics[2]. C'est le théâtre de Kolozsvár qui a formé les premiers grands

1. Le manuscrit de cette traduction se trouve à la Bibl. du Musée national de Budapest (Oct. Hung. 26) Il est signé Sz. M. d'après Bayer (Irodalomt. K. 1895) Szomor Máté. Le prologue est traduit en vers, la pièce en prose.

2. Voy. plus haut p. 252.

acteurs ; c'est là, puis à Cassovie et à Albe-Royale que se recruta la troupe du Théâtre national de Pest.

Malgré l'état misérable des troupes ambulantes [1], malgré l'apathie du public dans les trente premières années du XIXe siècle, nous voyons l'art dramatique se développer et produire quelques œuvres qui, encore qu'elles ne s'inspirent pas exclusivement du théâtre français, doivent cependant être mentionnées ici. Elles nous feront mieux comprendre les raisons pour lesquelles le drame romantique français a pu établir sa domination dès l'ouverture du Théâtre national ; elles nous expliqueront aussi comment l'influence française, dans cette seconde période, détermina un changement complet du style, de la manière des écrivains magyars.

L'année 1819 marque une date assez importante dans l'histoire du théâtre hongrois. Elle révéla le premier talent dramatique : *Charles Kisfaludy* (1788-1830) [2]. Il a le mérite d'avoir donné les premières pièces viables. Il est vrai qu'il devait ce succès à ses tirades patriotiques et qu'elles furent favorisées par le courant national qui, vers 1820, se faisait si puissamment sentir. Kisfaludy est un écrivain qui écrit pour la scène et non pour la lecture. *Les Tartares en Hongrie* (1819) pièce qui fonda sa réputation, *Ilka* (1819), ne sont que des dialogues patriotiques dont l'auteur lui-même disait plus tard : « Le Hongrois est vainqueur, cela suffit pour que la galerie applaudisse. » Son *Woïwode Stibor* est surtout remarquable par ses sorties vigoureuses contre les seigneurs qui oppriment les serfs. La pièce montre suffisamment que, malgré la répression du mouvement libéral, les idées égali-

1. Voy. le *Journal de Madame Déry* (Déryné naplója) une des étoiles de ces troupes. Ce *Journal* fut édité d'abord par K. Törs (2 vol. 1879, 1880) puis dernièrement par J. Bayer (3 vol. 1900).

2. Frère d'Alexandre Kisfaludy. Il fit ses études à Györ (Raab), entra dans l'armée et prit part aux campagnes d'Italie et d'Allemagne. Il donna sa démission en 1811, voyagea en Allemagne, en France et en Italie et se fixa, à Pest, en 1817. On lui doit, outre ses pièces de théâtre, des poésies lyriques et quelques contes.

taires continuaient à faire leur chemin. C'est grâce à l'expression qu'elles reçurent si souvent au théâtre et dans la poésie lyrique qu'elles finirent par triompher. La meilleure tragédie de Kisfaludy est *Irène* (1820). Le sujet est une anecdote racontée par Mikes dans ses *Lettres de Turquie* [1]. Irène, captive grecque à Constantinople, déjà fiancée, est aimée du sultan Mohamed. Dans le but d'adoucir le sort de son pays, elle épouse le sultan. Le pacha Zagán et le parti de la guerre voient avec dépit que, depuis son mariage, celui-ci ne combat plus les Infidèles. Ils l'excitent alors contre sa femme et lorsqu'ils ont enfin convaincu Mohamed qu'Irène ne lui a accordé sa main que par ruse, il la tue.

Outre la pièce de Bólyai, *Mohamed II*, Kisfaludy a eu sous les yeux *Zaïre*, traduite en 1784, par Péczeli. Non seulement la 2e scène du 3e acte rappelle la pièce de Voltaire (II, 2 et V, 8, 9) ; mais, dans la langue et la composition, la tragédie française a laissé de nombreuses traces. Les situations dans *Irène* sont vraiment dramatiques et s'enchaînent rigoureusement.

Kisfaludy, auteur comique, est le premier qui ait voulu donner sur la scène une idée de la vie sociale de son pays, de ses vues bornées, de ses ridicules, mais aussi de la bonhomie de ses habitants. Ce sont tous gens de province, car la capitale n'avait rien de magyar. Les soubrettes rusées, les dames sentimentales, les vieilles filles en quête d'un mari, le petit noble avec ses prétentions ridicules et ses bribes de latin, figure déjà esquissée par Bessenyei dans son *Philosophe,* le jeune hobereau ignare et bouffi : tous ces types défilent devant nos yeux dans de nombreuses comédies d'intrigues et de quiproquos qui dénotent une lecture assidue de Kotzebue. Ce dernier fut, en effet, souvent joué et imité en Hongrie à cette époque. Nous savons que quelques-unes de

1. Voy. l'Introduction de G. Heinrich à la réimpression de cette pièce. *Ancienne Bibl. hongroise*, nº XIV, 1899. — Mikes a pris l'anecdote dans la traduction française de Bandel : *Histoires tragiques*, traduites par Pierre Boisteau et François de Belleforest (1559 et très souvent depuis).

ses pièces furent même représentées à Paris quoique le larmoyant de ses drames vienne de France et que, dans ses comédies, il n'ait jamais pu s'élever à la hauteur de Marivaux.

Le public magyar demandait alors des pièces patriotiques ou larmoyantes ou bouffonnes. Kisfaludy sut se plier à ses exigences. Un autre poète dramatique Joseph Katona (1792-1830) [1] qui longtemps, avait imité les drames de chevalerie issus en Allemagne du *Goetz de Berlichingen*, visa plus haut et, d'un coup de maître, écrivit la première et peut-être la meilleure tragédie hongroise : *Bánk-bán*.

En 1814, le théâtre de Kolozsvár ouvrit un concours pour un drame original, avec un prix de 1,000 florins. Au nombre des douze tragédies présentées se trouvait la pièce de Katona. Le jury se prononça en 1818 et partagea le prix entre deux écrivains de peu de mérite. Katona remania sa pièce et voulut la faire jouer en 1819, à Pest, mais la censure s'y opposa. L'auteur la fit alors imprimer, mais le livre n'eut aucun succès. Ce n'est qu'après la mort de Katona que le public et les écrivains s'aperçurent des grandes beautés de cette tragédie.

Le sujet en est national et montre le conflit qui divise la noblesse magyare et les étrangers attirés à la cour d'André II (1205-1235) par Gertrude, princesse de Méran. C'est un tableau grandiose d'une époque mouvementée, où se meuvent des caractères dignes de Corneille et de Shakespeare et où nous voyons une conception tragique comme le théâtre hongrois n'en eut jamais avant et bien rarement après cette tragédie [2].

La mort de ces deux écrivains coïncide avec la Révolution

1. Né à Kecskemét ; il fit ses études de droit à Pest, mais fut bientôt attiré par le théâtre et surtout par les charmes d'une des meilleures actrices du temps, Madame Déry. Après l'échec de *Bánk-bán*, Katona se retira dans sa ville natale où il devint procureur.

2. Gombocz a démontré dernièrement (Budapesti Szemle, 1899, sept.) que Katona, en composant cette pièce eut sous les yeux la traduction hongroise d'une nouvelle française intitulée : *Berthold, prince de Moravie*, parue dans le *Décaméron français* d'Ussieux, tome I, p. 103-168 (1775). D'Ussieux a rédigé sa nouvelle d'après le récit de Bonfini.

de Juillet et le triomphe du romantisme en France. Quelques années suffisent pour amener la victoire de ces idées françaises en Hongrie. Kotzebue disparaît pour faire place à Victor Hugo et à Dumas. L'Académie, nouvellement fondée et qui avait, entre autres missions, celle de fournir des pièces soit traduites soit originales, reçoit en 1836, pour être jugées les traductions d'*Angelo*, de la *Tour de Nesle*, d'*Henri III et sa Cour*, de *Marion Delorme*, du *Sonneur de Notre-Dame* (Quasimodo).

Toute une phalange de jeunes écrivains sur lesquels les pièces et les préfaces de Victor Hugo avaient produit une grande impression, prêchent le nouvel Évangile et démontrent les inepties de Kotzebue et des poètes des faubourgs viennois dont les farces amusaient le public magyar. C'est ainsi que le théâtre français commence à être mieux connu et, depuis cette époque, son influence reste dominante et se maintient jusqu'à nos jours.

La littérature dramatique hongroise de ces soixante dernières années passe par toutes les phases du développement de la scène française depuis le Romantisme jusqu'au Réalisme. Ce qui rend pourtant les œuvres magyares intéressantes, c'est que les dramaturges qui commencent par des imitations, arrivent parfois à créer de vrais chefs-d'œuvre. Ils ne restent pas toujours des imitateurs comme leurs aînés de l'*École française*; ils se pénètrent des doctrines littéraires, s'approprient les procédés, mais choisissent presque toujours des sujets nationaux : en un mot, ils font œuvre d'imagination et de composition et arrivent ainsi à enrichir le théâtre d'un grand nombre de pièces originales.

II

Quoique Victor Hugo et Alexandre Dumas fussent connus dès 1830 en Hongrie, on fait généralement dater l'influence

du drame romantique de l'année *1836* qui vit paraître la traduction d'*Angelo* par le baron Joseph Eötvös. En tête du livre l'auteur avait placé une préface qui nous montre à merveille ce que les écrivains pensaient de cette nouvelle forme dramatique [1]. La Préface est visiblement inspirée par celle de *Cromwell*; elle produisit en Hongrie les mêmes effets que celle-ci en France. Et remarquons que l'auteur est un baron, un membre de cette caste privilégiée dont la majorité déclarait encore à la Diète de 1832 qu'elle aimerait mieux se baigner dans le Nil au milieu des crocodiles affamés que de céder un pouce de ses anciennes prérogatives. Mais l'esprit d'Étienne Széchenyi, le « plus grand des Magyars », qui anime cette génération, avait pénétré d'autres magnats. Eötvös, qui devint deux fois ministre de l'Instruction publique, en 1848, et, lors du dualisme, en 1867, était dès sa jeunesse un adversaire du régime aristocratique sous son ancienne forme. Il était imbu des idées de la Révolution française; exalté par celles de 1830, il a combattu pendant toute sa vie pour son idéal, aussi bien à la tribune que dans ses œuvres littéraires, gardant toujours un souvenir reconnaissant à la France et aux libéraux de la monarchie de Juillet, ses premiers maîtres. La Préface montre une connaissance intime du courant littéraire français.

« La littérature du siècle de Louis XIV, dit-il, n'était l'apanage que d'une caste ; elle ne pouvait prendre de racines bien profondes dans le peuple. L'Académie et le théâtre avaient, pour ainsi dire, confisqué tous les droits. La littérature ressemblait à ces arbres de Noël auxquels on attache des surprises pour les enfants et non pas au chêne vigoureux sous l'ombre duquel l'homme cherche le repos. L'ancienne indépendance était abhorrée; chaque mot avait besoin d'un passeport délivré par le Dictionnaire de l'Académie ; des formes fixes et immuables furent tracées à toutes les manifestations de l'esprit. Comme dans les jardins, on coupait dans le monde des pensées tout ce qui était force et exubérance, si bien que les serpes des jardiniers firent oublier la vraie forme des arbres. Et les jeunes, à l'âme ardente, le cœur palpitant se

1. *Angelo, dráma Hugo Viktor után báró Eötvös József.* Pest, 1836.

trouvaient au milieu de momies du moyen âge; ils regardaient avec angoisse cette patrie vieillie, brûlée, consumée et cherchaient quelque chose de mieux. Ne trouvant rien, ils se taisaient dans leur tristesse. Et l'Académie les voyant si pâles, leur dit en les narguant : « Soyez poètes » et elle leur donna les anciens classiques pour apaiser leur soif de vengeance. Et les jeunes gens pâles prirent ces livres et y lurent l'histoire des grands hommes, leurs nobles actions. Un désir ardent de les imiter les remplit; ils vécurent dans l'antiquité. Le genre humain leur parut mort, c'est pourquoi ils ressuscitèrent les héros qui leur parlaient d'une ancienne gloire, d'une ancienne vertu. Le peuple les écoutait, comme les enfants écoutent les contes. Le spectacle fini, poète et public sortaient du théâtre illuminé pour rentrer dans les sombres ruelles; ils étaient contents des merveilles qu'une heure avait rendues vraisemblables... Les grands seigneurs se réjouissaient également à ce spectacle qu'ils regardaient si commodément de leurs loges, parce qu'ils croyaient se reconnaître eux-mêmes dans les héros antiques; et pour récompenser les poètes de leurs flatteries, ils leur envoyaient quelque tabatière ou quelques pièces d'or. C'était là votre vie, votre sort, ô poètes! D'abord le mépris, puis l'Académie et, du moment que vous y étiez entrés, c'était la fin de la poésie. Le peuple ne savait que par l'inscription de votre pierre tombale que vous aviez jadis été poètes.

« Avec la mort de Voltaire tout ce qu'il y avait de grand dans le classicisme est descendu au tombeau. Il en était de la littérature classique, alors même qu'on la montrait sur le trône, comme du cadavre de Soliman, qui fut jadis exposé aux regards des soldats, lors du siège de Szigetvár [1], pour les empêcher d'élire un autre roi.

« Tout ce qu'on avait écrit après les grands maîtres en des volumes innombrables, ne compte pas [2]. Dans l'histoire des littératures deux grandes époques ne se suivent pas sans interruption, il y a toujours une période entre elles qui est remplie par l'admiration. La jeunesse est beaucoup plus portée à admirer et à suivre les grands maîtres qu'à se

1. En 1566. Le sultan étant mort pendant le siège, ses vizirs mirent son cadavre sur un cheval pour faire croire aux soldats que leur chef était toujours vivant.

2. On peut remarquer que les écrivains hongrois n'ont guère pris connaissance des œuvres écrites depuis la mort de Voltaire jusqu'à l'avènement de Victor Hugo. En effet, dans la première période de l'influence française, ce sont Voltaire et les Encyclopédistes, Marmontel, d'Arnaud, les Élégiaques, les poètes légers, quelquefois les classiques du XVIIe siècle qu'on imite et dont on s'inspire; dans la seconde période, la littérature romantique est l'unique source où l'on puise.

frayer de nouvelles voies. Ce qui est arrivé partout, serait arrivé en France, si de grands événements n'eussent pas détourné le peuple de l'art. L'âge de l'action était arrivé; il était venu le jour de la bataille, avec son éclat rouge : tous ceux qui avaient de la force et de l'âme s'en allèrent guerroyer. Qui aurait chanté à cette époque où personne n'écoutait le chant, où quelques chansons populaires traversèrent le pays comme le tonnerre. La France vivait une grande épopée; qui donc aurait voulu rimer ou conter des histoires à ce peuple habitué à la voix des héros ? Il y eut cependant des hommes pour se plaindre de ce temps, où ils furent incompris et qu'ils ne comprirent pas. Leurs œuvres pleines d'anciennes fadaises, d'alexandrins ennuyeux et d'idées rabâchées, ont vu le jour pendant la République et l'Empire. On les a laissées vivre, parce qu'on les dédaignait et parce que le grand Empereur le voulut ainsi, lui qui seul alors avait de la volonté en France.

« Un siècle d'Auguste peut être favorable à la littérature, l'époque de Napoléon ne pouvait guère l'être. Le présent était trop beau pour qu'un poète parlât des temps anciens et le peuple était habitué à tant de gloire qu'il n'avait pas besoin de poésie. Jadis Louis XIV pouvait dire : « L'État, c'est moi. » Napoléon, lui, aurait pu dire : « La Gloire, c'est moi ! » Tout se concentra dans l'admiration de cet homme qui avait accompli tant de grandes choses que le récit fidèle de ses exploits, semblait une flatterie. Lui aussi est tombé ; il est devenu la pierre tombale de la Révolution où l'on inscrivit ce qu'il avait accompli. Il fut détrôné et la France fit entendre un gémissement, mais ce gémissement devint le premier vagissement d'une vie nouvelle qui se développa vigoureusement. Avec cet homme, elle perdit son présent : c'est alors qu'elle se tourna vers le passé et que ses anciennes pensées se réveillèrent.

Après ce coup-d'œil jeté sur l'ancien classicisme, Eötvös caractérise le mouvement romantique.

« La littérature aussi a fêté sa Restauration. L'Académie se montra, fière et magnifique et commença à parler de sa légitimité. Elle s'assit comme un Cerbère à quarante têtes à l'entrée de la littérature, veilla à ce que personne ne sortît du royaume des ombres..... et continua son Dictionnaire. Mais la France s'était transformée, elle s'enthousiasma pour une idée et comme le jeune homme en qui s'éveille l'amour, elle devint poète. Son chant retentit de plus en plus haut. Chacun se créa de nouvelles formes, de nouveaux vocables pour exprimer de nouvelles sensations ; et si, de temps en temps, les anciennes chaînes firent encore leur bruit, c'est parce qu'elles se brisaient. Le peuple écoutait attentivement ce chant qu'il comprit pour la première

fois, se berçant de l'espoir d'un avenir meilleur que ces accents lui semblaient prédire.....

« Le Romantisme commença et parce qu'il commença, parce qu'il avait poussé de fortes racines dans certains cœurs, parce qu'il devint conviction, il fallait qu'il sortît vainqueur de la lutte. Si nous ouvrons les annales de l'histoire, ce journal du genre humain où nous ne trouvons qu'incertitude; si nous regardons en arrière, vers les époques de combat, nous trouvons partout que le nouveau remporte la victoire sur l'ancien, justement parce qu'il est nouveau, parce qu'il est issu du siècle et trouve son écho dans le siècle, parce qu'il faut qu'il soit, parce qu'il est jeune et porte en soi le germe de la vie, comme l'ancien porte le germe de la mort.

« La poésie n'est pas seulement un art, comme la sculpture, la peinture ou l'architecture; la poésie est une nécessité, un cri de détresse du genre humain désirant le bien, un son qui cherche son accord et devient dissonance, s'il ne le trouve pas. La poésie a une patrie, un siècle et c'est seulement dans cette patrie, dans ce siècle, qu'on la comprend entièrement. Le classicisme fut toujours, en France, d'inspiration étrangère; le poète cherchait son inspiration sur le Parnasse, sur l'Hélicon et à la source Castale; son chant parlait de héros étrangers dont le nom même, estropié par la prononciation française, ne devint jamais français. La mythologie étrangère à laquelle personne ne croyait plus, qui depuis qu'on l'enseignait dans les classes avait perdu tout parfum de poésie, suffisait pour gâter l'intérêt. L'Académie avait des poètes, le peuple n'en avait pas, et il en avait grand besoin. Alors vint Victor Hugo!

« Il y a des hommes qui précèdent leurs siècles; des hommes dont l'âme aspire à un avenir plus beau et qui, semblables à l'aérostat, s'élèvent dans l'air plus pur et regardent l'humanité à leurs pieds, n'ayant comme l'aigle, rien d'autre à craindre que les flèches. Il existe de tels hommes et nous les admirons. C'est là leur seule récompense. Mais celui-là qui a vécu avec son temps, qui l'a compris, peut exercer une grande influence : tel Victor Hugo. Son époque est le XIXe siècle, sa patrie est la France. Il a senti tout ce qui a touché le cœur du peuple français; toute sa joie, tout son espoir et toute sa douleur ont trouvé un écho dans son âme. Depuis son Ode à la naissance d'Henri V jusqu'au *Roi s'amuse*, il n'a chanté que ce que le peuple sentait, et sa grandeur vient de ce qu'il fut assez grand pour ne pas dédaigner la popularité. Lorsqu'il vit cette froide poésie du XVIIIe siècle avec ses fleurs sans parfum, son jour livide, ses personnages sans vie ; lorsqu'il vit cet art semblable à une statue pâle et glacée, objet des réminiscences des lettrés, vide pour les ignorants : il sentit qu'il devait y avoir une autre poésie que celle qui naît de l'imitation. Il s'est frayé des routes nou-

velles, ne prenant pour guide que son sentiment, n'ayant pour but que la vérité. Son chant avait besoin du passé, mais il sentait que notre passé n'était pas le monde romain ou grec, mais le moyen âge. Il a donc représenté cette époque de jeunesse de l'humanité avec toute sa grandeur et ses misères, avec ses rêves et ses espoirs.

« Sa poésie est un monde, mais un monde comme le nôtre, plein d'amertume, où l'on voit souvent le soleil voilé de lourds nuages; un monde sans fleurs, rempli de tombes; sans joie et plein de gloire; un monde que nous admirons, mais dont nous voudrions sortir. Le poète s'est adressé à son siècle, dans sa langue; quoi d'étonnant si sa voix semble rude? Il a donné un tableau de son époque; quoi d'étonnant que ses traits soient sévères? Ce siècle a eu un Napoléon, faut-il qu'il se réjouisse des chants d'un Delille?

« Le but de Victor Hugo n'était pas de plaire, mais d'être utile, et ce but, il l'a atteint. La poésie était trop sacrée, trop grande à ses yeux pour qu'il la regardât comme un jeu, comme une fin en soi; elle était pour lui un moyen dont il se servait pour fortifier le peuple, et la force est une vertu. Ce qu'il a cherché, ce qu'il a trouvé, c'est la Vérité, et c'est la vérité qui lui prêtera vie dans la mémoire des hommes comme au plus grand témoin de son époque.

« Je ne puis terminer cette Préface sans citer les paroles de Victor Hugo mises en tête d'*Angelo* et où il exprime ses idées sur la poésie dramatique : « Le drame doit donner à la foule une philosophie, aux idées une formule, à la poésie des muscles, du sang et de la vie, à ceux qui pensent une explication désintéressée, aux âmes altérées un breuvage, aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil, à tous une loi..... Au siècle où nous vivons, l'horizon de l'art est bien élargi. Autrefois le poète disait : le public; aujourd'hui le poète dit : le peuple. »

Si nous avons cité tout au long ce remarquable manifeste, c'est qu'il montre mieux que des commentaires avec quel enthousiasme la doctrine du maître français fut accueillie en Hongrie. Mais ici il ne s'agissait pas tant de démolir, il fallait surtout édifier. La poésie lyrique, le roman, le théâtre prennent leur mot d'ordre en France. La génération de 1830 ne pouvait plus se contenter ni du lyrisme édulcoré de Kazinczy, ni des comédies à tiroir de Kotzebue, ni des féeries avec chant des poètes viennois Nestroy et Raymund. La Hongrie était à la veille de sortir de l'état féodal et de reconquérir sa liberté. Toute la littérature devait y concourir. On peut s'ima-

giner quel effet durent produire sur la jeunesse les *Préfaces* de Victor Hugo. Quand il disait : « Le drame a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine »[1], tous les écrivains qui s'étaient révélés après Charles Kisfaludy : Vörösmarty en tête, puis les Jeunes avec Szigligeti et ses adeptes : Kuthy, Vahot, Czakó, Obernyik proclamèrent les mêmes idées sur la scène du *Théâtre national.* Celui-ci put enfin ouvrir ses portes en 1837 et son histoire se confond désormais avec l'histoire même de l'art dramatique magyar. Le théâtre devient une cause nationale. Les paroles mordantes et incisives, souvent enflammées de Széchenyi, qui dans la vie politique et sociale battirent en brèche les anciens préjugés, trouvèrent leur écho sur les planches, En voulant faire de Pest le centre intellectuel du pays, le grand patriote aida puissamment à la construction de ce temple du romantisme. C'était, après la fondation de l'Académie, la deuxième victoire remportée par le sentiment national réveillé. Vörösmarty, alors dans tout l'éclat de son talent, fut chargé d'écrire la pièce d'ouverture (22 août). Il donna un poème allégorique : *Le réveil d'Arpád* (Arpád ébredése) où il place le théâtre magyar sous la protection du conquérant. Le romantisme fit alors une entrée triomphale sur la scène dont il s'empara complètement. Les Jeunes disent avec le maître français que « c'est le grand qui prend les masses » et non pas les niaiseries; pour eux aussi, *romantisme* et *libéralisme* sont des termes synonymes et ils s'efforcent de créer « un théâtre vaste et simple, national par l'histoire » — c'est une des plus belles conquêtes des romantiques hongrois — « populaire par la vérité » — ce sera l'origine de la *pièce populaire* créée par Szigligeti — « humain, naturel, universel, par la passion ». « La première représentation d'*Hernani* (1837), dit un critique, fut une véritable étincelle dans le répertoire aride et démodé du théâtre magyar; elle le brûla et le ressuscita comme un nouveau Phénix. Le public,

1. Préface de *Lucrèce Borgia.*

dégoûté du pain sec et de l'eau offerts par le théâtre allemand, vit dans *Hernani* les sentiments de son cœur ardent, les rêves de son âme opprimée et la forme de ses idées confuses... Encouragée par ces nobles exemples, la nation devenue indifférente, puisa dans ces œuvres l'espoir d'un avenir meilleur; ses peines, ses douleurs et ses tourments représentés par un auteur étranger l'excitaient à l'action. Lorsque furent renversées les barrières que le préjugé avait élevées pendant des siècles et qui se dressaient comme une muraille infranchissable entre les puissants et les opprimés, on vit, pour la première fois, les puissants dépouillés de leur auréole à laquelle personne n'avait osé toucher. On écoutait la défense des faibles, des persécutés et on respirait, car ces personnages dramatiques ressemblaient au peuple hongrois qui secouait ses chaînes, mais n'osait s'en délivrer. Lorsque le romantisme triompha en France, on comprit en Hongrie la grande parenté de sentiments et de pensées qui unissait les deux peuples. Nous avons senti avec les Français l'horreur de l'esclavage, le grand désir de rompre le joug qui s'appesantissait sur eux; nous avons compris la lutte souvent réprimée, mais toujours éclatante pour la liberté. Nos poètes et nos écrivains regardaient avec piété vers le pays d'où ils attendaient le salut, comme le tournesol se tourne vers l'astre lumineux. Et comme si l'exemple donné par la France eût prêté de nouvelles forces aux âmes désespérées, notre peuple se réveilla et nos poètes commencèrent à chanter [1]. »

Le changement profond que le romantisme français fit subir au théâtre hongrois se manifeste d'abord dans les pièces de *Michel Vörösmarty* (1800-1855). L'histoire littéraire reconnaît en lui le premier grand poète hongrois [2]. Depuis son début éclatant : *La fuite de Zalán* (Zalán futása, 1825), épopée qui chante la conquête du pays par Arpád, jusqu'à

1. I. Csorhalmi-Hecht : *A franczia romanticismus korszaka* (L'époque du romantisme français), 1893, p. 26.

2. Le centenaire de sa naissance fut fêté en Hongrie avec un éclat extraordinaire (nov. et déc. 1900).

l'arrivée de Petöfi, il domine le Parnasse, non pas comme Boileau, comme Kazinczy, mais comme le créateur génial de la langue poétique. Il est le chantre de l'époque des réformes et exprime par les accents de sa lyre les conceptions de Széchenyi. Si, après la chute définitive de la Pologne, sa voix s'assombrit et exprime, dans l'*Appel* (*Szózat*) devenu Chant national, la grande tristesse que le sort de son pays lui a inspirée, il n'en est pas moins vrai qu'en chantant les épisodes glorieux de l'ancienne histoire magyare, il a réveillé le génie guerrier dans la nation et l'a rendue attentive aux exploits de ses ancêtres.

Vörösmarty est le premier grand poète romantique de la Hongrie. Lorsqu'en 1837 il se consacra entièrement au théâtre et à la critique dramatique, il eut l'idée d'amalgamer dans ses pièces les innovations de Victor Hugo avec celles des tragédies fatalistes si à la mode en Allemagne vers 1820. C'est là ce qui a nui à leur succès. Quoique ses pièces [1], au point de vue de la diction et du souffle poétique, soient supérieures à celles des autres romantiques, elles n'eurent jamais autant de succès que celles de Szigligeti. C'est que Vörösmarty n'était pas né poète dramatique. Dans une de ses épigrammes il avoue franchement que ses héros parlent trop pour pouvoir agir, que leurs discours paralysent leurs actions. Ils pérorent trop, en effet ; en eux se manifeste à outrance le caractère déclamatoire de la race. Mais si nombreux qu'y soient les défauts de composition, si faiblement qu'y soient analysés et développés les caractères, ses drames n'en ont pas moins exercé une influence décisive, par la beauté de la langue poétique et la hardiesse de la diction. Ils ont indiqué quel chemin on devait suivre pour éviter la niaiserie et la platitude d'un Kotzebue.

1. *Le roi Salamon* (1827), *Les Sans-Patrie* (1828), *Les noces ensanglantées* (1833), *Marót bán* (1838), *Le Sacrifice* (1840), *Cilley et les Hunyadi* (1844).

III

Tous les écrivains dramatiques de cette époque étant disciples des romantiques français, nous allons tout d'abord dégager de leurs œuvres les traits essentiels, révélateurs de l'influence profonde exercée sur eux par Victor Hugo et Alexandre Dumas. Ce qui frappe d'abord c'est le grand nombre de drames historiques et nationaux. Szigligeti et ses émules, tout en admirant les pièces historiques françaises, s'aperçurent vite que l'histoire de leur pays offrait des caractères et des épisodes susceptibles d'être traités de la même façon. Depuis les temps les plus anciens jusqu'à François II Rákoczy, que de sujets dignes d'être portés à la scène ! Ici les « *Héros du deuil* » (*Gyászvitézek*), ces malheureuses victimes de l'orgueil magyar, qui revinrent seuls de la bataille d'Augsbourg (955), au nombre de sept, annoncer le grand désastre et qui, pour ne pas avoir péri dans la mêlée comme leurs frères, durent mendier leur pain et se virent rejetés de la société. Là, les intrigues de Cour après la mort du prince héritier Émeric (1031) fils de Saint-Étienne, intrigues où les nationaux magyars luttent contre les étrangers soutenus par la bavaroise Gisèle et qui sont la cause d'atrocités vraiment asiatiques ; puis les querelles de Pierre, successeur de Saint-Étienne, et d'Aba Samuel ; la lutte fratricide entre André Ier (1046-1061) et Béla, avec la mystérieuse entrevue au château de Várkony ; l'histoire de Borics, fils illégitime de Coloman (1095-1114) d'où Szigligeti a tiré son meilleur drame *Le Prétendant ;* le règne mouvementé d'André II, celui de Ladislas IV (1272-1290) qui passe sa vie au milieu des Cumans et de leurs filles dont la beauté l'enivre. On a souvent traité ce sujet avec de nombreuses réminiscences du *Roi s'amuse*. Ensuite arrivent les Anjou. L'histoire navrante de Claire Zách qui, séduite par le frère de la reine, vengée par son père, amène la ruine de toute sa famille,

a tenté plusieurs écrivains. La discorde sous Ladislas V (1452-1457) entre les Hunyad et les Czillei, la captivité de Mathias Corvin, la jacquerie de Dózsa sous Wladislas II (1514), finalement avec l'arrivée des Habsbourg les nombreux épisodes qui montrent l'héroïsme des Magyars subjugués par l'Autriche et la Turquie à la fois, jusqu'au jour où la défaite de Rákoczy met fin à l'âge héroïque hongrois : ces huit siècles d'histoire, tantôt glorieuse, tantôt lugubre étaient si riches en sujets que les dramaturges n'avaient que l'embarras du choix. C'est eux qui créèrent le drame romantico-historique, lequel s'est développé jusqu'à nos jours où nous le voyons encore cultivé par Grégoire Csiky, le dernier grand représentant du théâtre hongrois, par Louis Bartók et Alexandre Somló.

Dans quelques-uns de ces drames, on rencontre à plusieurs reprises ce mélange du tragique et du comique, préconisé par Victor Hugo. Les poètes recherchent tous la couleur locale ; ils rivalisent avec leurs modèles français par la minutie avec laquelle ils décrivent les décors au début des actes. Comme ceux-ci, ils négligent les unités de temps et de lieu et cela d'autant plus facilement que le classicisme, connu seulement par les faibles imitations de Bessenyei, n'eut jamais la valeur d'un dogme en Hongrie. Comme les écrivains français, ils se plaisent à indiquer par des titres significatifs l'idée maîtresse de chaque acte.

Ce qui est plus important c'est que le drame romantique dans ce pays accompagne et soutient les luttes politiques et sociales qui s'y livrent. Le poète mêle sa voix aux discussions des Diètes ; il prépare le public aux idées d'égalité et de liberté. Qu'il choisisse un cadre historique ou que le sujet soit de son invention, il donne toujours le rôle ingrat aux nobles entichés de leurs titres, de leurs prérogatives et adonnés à la fainéantise ; le beau rôle, par contre, au fils du peuple qui aspire par son travail et son intelligence à se créer lui-même une carrière, à se frayer une voie. Et, chose curieuse, quoique les barrières qui séparaient alors les castes

fussent tombées, le théâtre contemporain procède de la même façon. Les romantiques montrent cette lutte, soit par une antithèse des plus choquantes — par exemple le chef d'une jacquerie qui aime une jeune fille noble et périt par elle — soit par le spectacle beaucoup plus fréquent d'un roturier enrichi par le travail qui veut épouser une jeune fille pauvre de famille noble. La lutte contre les seigneurs inspire des pièces où le poète peut montrer les abus existants dans le régime du comitat, ces citadelles de l'opposition acharnée aux idées libérales ; où il donne en spectacle la corruption qui règne à tous les degrés de l'échelle dans la hiérarchie ; où il produit, en un mot, tous les arguments par lesquels un peuple opprimé peut défendre sa cause et plaider pour son droit.

Ce ne sont pas là des déclamations vagues à la manière des romantiques allemands; c'est le théâtre transformé en arène politique, c'est un combat livré dans une langue si enflammée, ce sont des accents si sincères et si convaincus qu'on sent encore aujourd'hui en lisant ces pièces le souffle révolutionnaire qui les a inspirées.

Les poètes romantiques n'oublient jamais qu'en combattant pour les droits immortels de l'humanité, il s'agit avant tout de remédier aux maux dont souffre le pays, de donner avant tout des garanties sérieuses à l'indépendance nationale, d'affaiblir l'influence prépondérante du clergé ; quelquefois, on trouve même chez eux un plaidoyer pour l'émancipation des Juifs.

Le mélange du beau et de l'affreux, du sublime et du grotesque, l'horrible sous toutes ses formes, les antithèses dans l'âme humaine, le jeu de l'extraordinaire, de l'incroyable : toutes ces innovations du drame de Victor Hugo et de Dumas se retrouvent dans le théâtre hongrois. L'histoire ou la fiction offrait des Quasimodo, des Triboulet, des Homodéi et des Laffemas ; et quand un épisode de l'histoire étrangère — comme Struensée — était nécessaire pour illustrer une idée romantique, Szigligeti n'a pas hésité à s'en servir.

Les Romantiques magyars ont choisi pour leur théâtre des sujets qui leur permissent d'être en parfait accord avec leurs modèles français. Les Thisbé, race bohémienne et tzigane sont, en somme, des enfants du pays magyar ; Lucrèce Borgia avait une émule en Élisabeth Báthory et Claire Zách subit la même honte que la fille de La Vallière ou celle de Triboulet. Si ce n'est le roi lui-même qui leur fait violence, c'est alors le frère de la reine et cette reine — fait caractéristique — est toujours d'origine étrangère.

La recherche des effets dramatiques, souvent même mélodramatiques, apparaît dès lors au théâtre hongrois. Des enfants abandonnés qui sont reconnus par des princes ; la jeune fille qui se sacrifie pour sauver son amant, même si celui-ci la trahit; le pardon qui arrive au moment de l'exécution ou quelques instants après ; la tempête et l'ouragan sévissant au moment pathétique de l'action; le caveau de famille comme lieu de réunion des conjurés, l'échafaud tendu de rouge et de noir, la porte dérobée, les cavernes, le narcotique, le philtre amoureux qui agit comme un poison, les sorcières et bohémiennes : tous ces personnages et accessoires romantiques servent aux Magyars comme aux Français.

Le choix des sujets est intimement lié aux problèmes qui agitent la société. Le poète ne se considère plus comme un amuseur public, il s'attaque aux questions vitales. Ce ne sont plus des intrigues politiques qui n'intéressent que les grands : la plus large place est donnée aux passions qui intéressent le peuple et retombent sur lui. C'est pourquoi le drame romantique nous introduit dans l'intérieur des familles royales; il veut montrer que les passions qui s'y agitent sont les mêmes que celles qui tourmentent les habitants des chaumières ; il veut prouver que la misère tragique est la même dans un palais que sous un toit de chaume et que nous sommes tous égaux devant la fatalité inéluctable.

Renverser les barrières que la naissance et le système de caste ont élevées : voilà où tendent tous ces dramaturges.

Souvent ce n'est pas le noble qui aime une fille du peuple; ce sont des enfants du peuple qui veulent gravir les échelons pour renverser les obstacles qui les séparent des grandes dames. La lutte entre les castes mène à la révolte contre les têtes couronnées et les dramaturges mettent sur la scène des sujets en harmonie avec les idées de Kossuth et de Petöfi.

La pitié universelle qui règne dans le romantisme français, inspire également quelques poètes; ils demandent la protection des faibles et des opprimés, et vont jusqu'à réclamer l'émancipation des nègres; mais, au fond, sous les traits du nègre, ils peignent le serf magyar dont le sort, avant 1848, n'était guère plus enviable. On part en guerre contre l'intolérance religieuse, contre le droit d'aînesse et celui *d'aviticité*[1] : toutes questions débattues depuis 1825 jusqu'à la Révolution. Quelques-uns vont même jusqu'à vouloir réhabiliter la courtisane. Le vers de Victor Hugo :

« Et ton amour m'a fait une virginité »

se retrouve avec plusieurs variantes. On plaide pour les enfants illégitimes et abandonnés. Les fautes commises par eux sont expliquées par Szigligeti (*Le Prétendant*, *Gritti*) et par Vahot (*Les descendants de Zách*) de la même façon que par Dumas dans son *Richard Darlington*. La mère qui abandonne sa fille — Czakó dans *Le Testament* — reçoit le châtiment mérité. Souvent la haine éclate entre père et fils, mère et fille qui aiment la même personne. *Mère et rivale* est le titre de plusieurs pièces émouvantes (Obernyik, Kovács), ce qui prouve que cette situation n'était pas rare. Mais, jamais dans le conflit entre mère et fille, les saintes lois de la nature ne sont violées. La fille ne tue pas la mère; celle-ci disparaît pour ne pas empêcher l'union de sa fille avec son fiancé. Le

1. C'était la loi qui permettait à l'héritier, pendant un espace de trente-deux ans, d'annuler la vente consentie par ses parents et de reprendre le domaine patrimonial au simple prix d'achat.

mariage et même les fiançailles sont sacrés quand ils sont le fruit d'une sympathie mutuelle. Mais la femme qui, par une circonstance quelconque, est forcée de subir le joug du mariage, s'en affranchit dès que son cœur trouve l'objet digne de son amour.

L'influence française apparaît également dans la peinture des caractères féminins, qui étaient presque complètement effacés avant les Romantiques. Même Mélinda dans *Bánk-bán*, la victime de la passion d'Othon, ne savait que gémir et ses réflexions sont plutôt sottes. Lucrèce Borgia, Donna Sol, Blanche, Marie Tudor ont donné la vie à toute une série de caractères féminins où l'on retrouve les qualités maîtresses des originaux français : fermeté, amour passionné, décision, sacrifice de soi-même, souvent cruauté dénotant une force surnaturelle. Poussées par l'ambition, ces femmes n'hésitent pas à préparer le poison à ceux qui entravent leurs desseins et les difficultés de la situation ne les effrayent nullement. A ces Borgia hongroises se joignent les aventurières de haut parage, l'ange devenu démon, la courtisane genre Marion Delorme, puis des figures angéliques comme Blanche, des amoureuses comme Donna Sol, des héroïnes du patriotisme [1]. A côté d'elles, nous voyons des épouses qui se sacrifient à leur devoir conjugal et qui professent cette maxime : « La femme ne vit que tant qu'elle est fidèle ». Un soupçon les tue ou bien leur fait abandonner le toit conjugal ; elles ne reviennent que lorsque le mari est convaincu de leur innocence. Toutes agissent et prennent une part active à l'action ; ce ne sont plus des jeunes filles gauches et timides, mais des âmes trempées par la douleur, par l'amour ou par l'esprit de vengeance.

L'influence de Victor Hugo et de Dumas se manifeste aussi dans la peinture des caractères d'hommes. Ainsi il y a une grande différence entre les tyrans, tels que les représente Charles Kisfaludy et ceux de Szigligeti. C'est que *Cromwell*

1. Charlotte Corday fut souvent mise sur la scène hongroise.

avait appris aux romantiques comment il faut laisser apercevoir derrière le tyran, l'homme qui, dans son intérieur, souffre comme ses sujets. Ainsi *Aba* et *Gritti* de Szigligeti, deviennent les victimes de leur ambition. Les tyrans amoureux et jaloux comme Angelo, les tyrans faibles, jouets de leurs conseillers et des intrigants, comme Louis XIII dans *Marion Delorme*, ont servi de modèles à toute une série de caractères. *Constantin*, dans le *Maître du monde* et *Akos* dans les *Héros du deuil* de Szigligeti, *Murat* dans *Brankovics* d'Obernyik ressemblent au premier; les nombreux *Ladislas V* entourés de Gara, de Czillei sont calqués sur le second. Louis XIII ne se débat pas plus entre les mains puissantes de Richelieu que le prince Apafi entre celles des *Deux Barcsay* de Jósika. La petite principauté de Transylvanie où le pouvoir suprême était une charge élective, où les grandes familles intriguaient constamment les unes contre les autres, où les conseillers des princes agissaient dans les ténèbres et n'avaient de répit que lorsque leur victime était anéantie, a donné au théâtre de nombreux caractères d'intrigants que les dramaturges ont façonné d'après leurs modèles français. Cette Cour n'avait pas de bouffon; c'est pourquoi les imitations du rôle de Triboulet y sont gauches et mal venues.

En face de la Cour et des puissants nous voyons le pauvre opprimé qui devient rebelle. Le type d'*Hernani* n'est pas étranger à la littérature hongroise. La poésie populaire met en évidence la figure du « pauvre gars » (szegény legény). Celui-ci, quoique à un échelon inférieur de la hiérarchie sociale, est également un révolté en lutte contre la société, contre l'ordre établi, sans cesse exposé, menacé mais souvent aimé des jolies villageoises. Son amour ardent de la liberté et de la *puszta*, le mécontentement, le combat qu'il livre aux autorités du comitat font de lui un type tout à fait magyar; mais c'est le souffle démocratique venu de France qui lui prête vie comme personnage dramatique.

A un degré supérieur nous trouvons ces grands « Mécontents » qui ont nom Thököly et Rákoczy qui remplirent de

leurs exploits les dernières années du XVIIe et le commencement du XVIIIe siècles. Ils furent souvent évoqués avant 1848; leurs tirades enflammées servaient de signe de ralliement à tous les démocrates. L'ennemi n'était-il pas alors comme au XVIIe siècle la camarilla de Vienne? Voyez la *Captivité de François II Rákoczy* de Szigligeti. Sans doute, ce n'est qu'une suite de tableaux, mais avec quelle force la haine contre l'Autriche éclate dans chacune des paroles de Rákoczy et dans celles de sa mère, Hélène Zrinyi.

On retrouve encore *Hernani* dans le Csanád des *Gyászvitézek*, qui combat pour la liberté, la constitution, la vertu et l'amour et qui hait Akos, comme son modèle français hait Carlos; Bukné, dans *Aba*, les deux frères Jean et Pierre Pókai (*Les Pókai*), le chef de la jacquerie dans *Georges Dózsa* de Jókai, sont également issus d'Hernani.

Ruy Blas et Darlington ont servi de modèles au *Struensée* de Szigligeti, et à tous ces enfants du peuple qui luttent contre les préjugés et qui, pour arriver à leurs fins, précipitent des familles entières dans la ruine. Le théâtre de Czakó et d'Obernyik est très riche en caractères de ce genre, auxquels on oppose l'aristocrate dégénéré qui ternit le blason de ses ancêtres, indigne rejeton d'une race autrefois vaillante. C'est don Salluste, qui se trouve rarement près du trône magyar, mais d'autant plus souvent dans la vie sociale. Le romantisme français a encore donné les jeunes amoureux comme Didier, le philosophe calme qui, peu apte à l'action, contemple le monde et devient panthéiste, les inventeurs, les génies méconnus, comme Kean, l'ouvrier idéalisé, comme Gilbert dans *Marie Tudor*, et enfin les monstres du mélodrame.

Les passions qui animent tous ces personnages, les mobiles qui les font agir, tout, jusqu'à la langue enflammée, les cris et les gestes, porte l'empreinte des modèles français. Qu'ils expriment l'amour, la vengeance, la haine, l'ambition, le fanatisme, la jalousie, ces caractères ont une variété, une richesse de nuances et de tons dont l'ancien théâtre hongrois n'offre aucun exemple. On peut dire que le

romantisme forme la première phase remarquable de la poésie dramatique magyare. C'est alors que se crée la langue théâtrale, que se forgent les expressions et les nuances qui permettront de rivaliser avec les modèles. Sous ce rapport Hugo et Dumas ont fourni à la scène hongroise plus que les caractères et les passions; ils ont aidé à enrichir la langue en forçant leurs imitateurs à chercher des équivalents. Mme Cserhalmi-Hecht dit avec raison : « L'expression poétique de l'amour de notre peuple pour la liberté est née uniquement grâce au romantisme français qui, par ses paroles enflammées, avait exprimé dans chaque phrase les sentiments d'un peuple, parent du nôtre [1]. »

Vörösmarty, doué d'un grand talent pour exprimer ces passions dans une langue neuve et vibrante, a montré le chemin ; les autres ont suivi. En même temps que florissait la poésie lyrique, la langue dramatique se développait et s'enrichissait. Le lyrisme n'a pas plus nui au théâtre magyar qu'au drame romantique en France [2]. S'agit-il d'exprimer la douleur, la colère, la fureur, on se sert des mêmes phrases saccadées, des mêmes apostrophes violentes. Les épithètes de Victor Hugo excitent l'émulation de Szigligeti et de Kuthy ; celles de Dumas trouvent leurs imitateurs en Czakó et Obernyik. La langue devient colorée, s'enrichit, non pas tant par des termes nouveaux, que par un certain agencement où l'harmonie française est très heureusement imitée. Des termes anciens retrouvent sous la plume des écrivains une nouvelle force ; les métaphores, les figures et la personnification des objets inanimés remplacent les comparaisons fastidieuses. Dans ces métaphores tout l'univers qui nous environne revit ; elles nous montrent les replis les plus secrets de notre âme et les changements multiples des sensations. Les hyperboles, les antithèses, une certaine ironie très fine, inconnue auparavant dans la littérature, la tendance à nuancer la pensée par des

1. Voy. ouvr. cité, p. 444.
2. Voy. Nebout : *Le drame romantique*, 1895.

expressions bien choisies, par l'anaphore, par le redoublement, par la réticence, tout cela donne au dialogue très pesant avant l'influence du romantisme, une certaine grâce, une légèreté et en même temps une force, une sublimité inconnues jusque-là.

Les longues périodes où l'école de Kazinczy avait entortillé ses pensées, disparaissent peu à peu et font place à un dialogue vif, empreint de la passion qui agite les personnages; les mots qui *portent*, comme on dit dans la langue technique du théâtre, apparaissent alors pour la première fois.

Si nous ajoutons qu'avec l'ouverture du *Théatre national*, la scène elle-même s'améliora beaucoup grâce aux représentations des pièces, soit traduites, soit imitées des romantiques français; que le jeu des acteurs devint meilleur; que les costumes, les accessoires, les décors, en un mot tout ce qui constitue le côté extérieur du théâtre fut porté à un degré de perfectionnement inconnu jusqu'alors, nous aurons esquissé dans ses traits généraux l'influence du romantisme en Hongrie. Il nous suffira de caractériser les principaux représentants et de donner une idée des œuvres les plus remarquables issues de cette influence.

IV

L'année même où parut la traduction d'*Angelo* avec la préface désormais célèbre du baron Eötvös, un jeune acteur du Théâtre de Bude, qui, sous la direction de Döbrentei jouait, dansait et chantait pour la somme de 14 florins par mois, faisait représenter un drame historique — *Diénes* — où l'on constate l'imitation directe du théâtre romantique français Ce jeune homme — Joseph Szathmári — était venu en 1834 à Pest pour y faire ses études d'ingénieur. Il se lassa bientôt des mathématiques et se mit à écrire. Il fréquentait beaucoup le théâtre de Bude où les pièces de Hugo et de Dumas

étaient jouées avec succès. Malgré la défense et les menaces de son père, il se fit acteur, et pria Döbrentei de lui trouver un beau nom. Le directeur lisait un conte poétique (Csobáncz) d'Alexandre Kisfaludy; il tomba sur ce passage : « Nous vivrons à Szigliget, heureux dans notre amour. » Il dit alors au novice : « Le nom de *Szigligeti* vous ira très bien, il sonne vraiment bien. » Szathmári changea encore son petit nom en celui d'Edouard et le pseudonyme d'*Edouard Szigligeti* (1814-1878) est devenu célèbre dans les annales du théâtre hongrois [1].

« Alexandre Kisfaludy lui avait donné son nom, dit Paul Gyulai, et, il était appelé à suivre les traces de Charles Kisfaludy. » Il les suivit, en effet, tout en imitant d'autres modèles. Ces modèles, nous les connaissons, furent les pièces romantiques françaises. Dans ses *Biographies d'acteurs hongrois*, où l'on trouve tant de détails intéressants sur l'âge héroïque du théâtre magyar, Szigligeti parle ainsi de l'effet que produisirent les premières représentations de ces pièces :

« Avant le drame romantique français on avait bien joué à Bude *Hamlet*, *Lear*, *Othello*, *la Vie est un rêve* de Calderon, *Emilie Galotti* de Lessing, *les Brigands*, *Cabale et Amour*, *Marie Stuart et Fiesque* de Schiller, mais c'étaient Kotzebue, Ziegler, Raupach, Birch-Pfeiffer, Iffland et autres écrivains de deuxième ou troisième ordre qui occupaient la plus grande place. C'était le triomphe du sentimentalisme ; les femmes étaient toutes d'une innocence sans tache. On jouait ces pièces faute de mieux, mais on goûtait davantage les mélodrames français, tels la *Maison des fous à Dijon*, ou l'*Orpheline de Genève*. Cependant le triomphe de Hugo et de Dumas fut foudroyant et décisif. *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *La Tour de Nesle* furent alors représentés à

1. Szigligeti a écrit des tragédies, des drames, des comédies et des pièces populaires. D'une fécondité prodigieuse (il a donné environ 110 pièces) il domina le théâtre hongrois pendant quarante ans. — On a beaucoup écrit sur lui, mais on attend encore une monographie complète. Voy. outre J. Bayer, ouvr. cité (tome I, pp. 493-529, tome II passim) l'éloge de Szigligeti par Paul Gyulai dans les *Emlékbeszédek* (1890) ; A. Végh : *Szigligeti mint dramaturg*, dans ses *Tanulmányok* (Etudes) 1896. Les *Œuvres complètes* ne sont pas encore réunies.

Bude. Citons un exemple de l'accueil enthousiaste qu'on leur fit. Telepi avait choisi la *Tour de Neste* pour sa représentation à bénéfices. Il espérait que le théâtre serait plein, mais le ciel ne le favorisa pas, car dans l'après-midi la pluie se mit à tomber à torrents et les habitants de Pest, sans lesquels il n'y avait pas de public, à l'exception de quelques hardis jeunes gens, n'osèrent pas se déranger [1]. Il n'y avait guère qu'une quarantaine de personnes au théâtre, mais elles manifestèrent tant de plaisir qu'après la représentation un spectateur se mit debout sur son fauteuil et, tout enflammé d'enthousiasme, proclama que cette pièce « magnifique » méritait bien qu'on payât une entrée double. En disant cela, il ôta son chapeau, fit une collecte et, en dix minutes, il recueillit dans son chapeau le double de ce que contenait la caisse » [2].

Sans entrer dans la critique des pièces romantiques, Szigligeti constate seulement que leur interprétation a changé même jusqu'au débit des acteurs habitués à la monotonie et au pathos des pièces allemandes. Lendvay et Egressy, les deux gloires du *Théâtre National*, jouaient les rôles des héros romantiques français, notamment d'Etelwood, Sir Patrick, Ruy Blas, Kean, Don César de Bazan, avec une perfection qui assurait à ces pièces une longue série de représentations.

Ces quelques faits suffisent à prouver combien profonde fut l'impression produite vers 1836 par les pièces romantiques françaises. Szigligeti en subit tellement le charme qu'il resta fidèle toute sa vie aux maîtres qui dirigèrent ses premiers pas. Le jeune acteur devint bientôt secrétaire, puis dramaturge et finalement intendant du *Théâtre National*. Il avait donc l'expérience de la scène et cette connaissance pratique jointe à la nouveauté du genre fit la fortune de ses nombreuses pièces. Il a le grand mérite d'avoir

1. Il n'existait alors qu'un pont de bateaux entre Pest et Bude et lorsque le Danube charriait des glaçons on ne pouvait guère aller à Bude où jouait la troupe magyare. Les acteurs passaient les mois d'hiver dans la plus grande détresse.

2. *Magyar szinészek életrajzai*, 1878, p. 88. — Voy. aussi une étude de Szigligeti sur l'influence de Hugo, de Dumas et de Scribe dans les *Annales* de la Société *Kisfaludy*, tome VII 1ère série, 1849.

produit pendant 40 ans sans relâche, d'avoir rendu le *Théâtre National* attentif au mouvement dramatique français. Depuis sa fondation, ce théâtre est toujours resté fidèle à cette tradition; il a pu ainsi exercer une influence remarquable sur l'art dramatique hongrois en général. On n'a cependant pas épargné les attaques à Szigligeti; on lui reprochait surtout de trop rechercher l'effet théâtral au détriment de la profondeur. Personne cependant ne peut nier que son théâtre ne soit très vivant. Il offre le bel exemple d'un écrivain qui reçoit sa première impulsion de l'étranger, mais qui, sous cette influence, se perfectionne de plus en plus pour atteindre enfin à une grande beauté. Il est resté jusqu'à sa mort, le maître incontesté de la scène; quelques autres ont pu un instant lui disputer la palme, mais ils ont vite disparu : lui est resté.

Disciple de Victor Hugo et de Dumas dans ses drames historiques, de Scribe dans ses comédies, Szigligeti ne manque cependant pas d'originalité. Il est, en effet, le créateur d'un genre tout nouveau : *la pièce populaire* (népszinmü). Celle-ci s'est développée grâce au courant démocratique qui se fit sentir de 1840 à 1848 — peut-être même sous l'influence des romans de George Sand. On trouvait dans ces pièces populaires tant de couleur locale, on leur fit pendant quarante ans un tel succès qu'on les considère comme appartenant à un genre éminemment national, qui a même son théâtre (depuis 1875).

Szigligeti a écrit une quarantaine de drames historiques. Il a mis sur la scène les épisodes les plus marquants de l'histoire magyare depuis Saint-Étienne jusqu'à François II Rákoczy, cherchant toujours à intéresser plutôt par les événements multiples que par la peinture des caractères. On peut démontrer la faiblesse de plusieurs de ces drames; aucun cependant n'est sans mérite; quelques-uns se sont conservés au répertoire. Très adroit dans le choix des sujets qu'une lecture assidue des historiens, notamment de Fessler, lui suggérait, il n'a pas assez de force pour peindre une époque et croit avoir atteint son but en accumulant les surprises et les

atrocités. Il a cependant appris de ses modèles français l'art d'expliquer les événements historiques par des motifs souvent mesquins. En général, ses expositions sont bonnes, mais l'action n'en découle pas toujours et il se sent forcé — faute de puissance créatrice — d'ajouter des épisodes. En habile dramaturge, cependant, il mêle ses fils avec tant d'adresse que l'œil inexpérimenté ne s'aperçoit pas que l'action est souvent double, ou même triple. Il conçoit ses héros en vue de l'effet dramatique qu'il veut obtenir ; effet auquel il sacrifie souvent la vraisemblance et la vérité poétique. On s'agite beaucoup dans ses drames ; la vie et le mouvement ne font défaut à aucune de ses pièces : le grand metteur en scène, habile à ménager les surprises s'y révèle à chaque instant.

Dans ses premiers drames, Szigligeti est encore un simple imitateur de Hugo ; il arrange les épisodes de l'histoire magyare en vrai romantique. C'est ainsi qu'il fait de la conjuration de *Diénes* (Dionyse) contre le roi Béla (1235) le point de départ de sa pièce. Ce Dionyse est tyrannique et débauché ; il doit être puni par ses propres enfants qu'il abandonna anciennement. Esther et David, ignorant leur parenté, s'aiment ; le tyran les a séparés, mais il est trahi par son propre fils et au moment du supplice le mystère se trouve dévoilé. *Gyászvitézek* est également un drame sombre où une histoire d'enfants abandonnés, puis retrouvés, constitue l'intrigue de la pièce. L'action se passe sous le règne de Saint-Étienne au temps où la sauvagerie des Hongrois n'avait pas encore été adoucie par le christianisme. L'esclavage était en vigueur et c'est pour une belle esclave — Rose — que deux frères, Akos et Csanád, se font la guerre. Après de nombreuses péripéties on apprend que Rose est leur sœur qui fut vendue comme esclave dans son enfance. — *Vazul* et *Aba* sont des tranches d'histoire ; le premier de ces drames nous montre les intrigues de la Cour pour faire du vénitien Pierre, le successeur de Saint-Étienne ; *Aba* raconte la chute de Pierre, la révolte d'Aba, ses succès et

l'opposition de l'évêque de Csanád qui ne veut pas le couronner. Toutes ces scènes sont mêlées de surprises terribles, de malédictions, de phrases pompeuses sur la fidélité au roi, sur le châtiment épouvantable des conspirateurs.

Jusqu'en 1848, Szigligeti a persisté dans la même voie : *Les Frères Pókai*, *le Faux André*, *Couronne et Épée*, *Frédéric Czilley*, *Gritti*, *les Descendants de Zách* sont autant d'évocations historiques dans la manière de Hugo. L'année même de la Révolution, il écrit la *Captivité de François II Rákoczy* qui est plutôt un tableau dramatique qu'une pièce ; mais on y respire le souffle de la révolte. Le romantique hongrois a adroitement découpé dans la vie du héros, les scènes qui pouvaient enflammer les cœurs à la veille de la rupture avec l'Autriche. Le tableau final, sans aucun lien avec ce qui précède, est un *Sursum corda* : « Poursuivons la fortune avant qu'elle ne disparaisse de devant nos yeux », crie Rákoczy à ses compagnons d'armes.

La Révolution de 1848 n'était pas plus heureuse, mais la foi dans la justice était sauvée et après une période de réaction, les beaux jours sont venus. Pendant cette réaction, le théâtre dont Szigligeti était le dramaturge, fut étroitement surveillé. Il fallait être très circonspect dans le choix des sujets, car le public saisissait à demi-mot les moindres allusions. Mais le talent de Szigligeti s'était affermi, il se perfectionna et donna quelques pièces qui dépassent de beaucoup les imitations purement romantiques d'avant 1848. Il choisit toujours de préférence ses sujets dans l'histoire nationale, mais il ose mettre sur la scène des empereurs romains (Constantin, dans le *Seigneur du Monde*, Dioclétien), il fait retentir dans *Struensée* les doctrines des philosophes français, comme les pamphlétaires hongrois le firent en 1790. Dans le *Seigneur du Monde*, où Constantin excité par sa seconde femme sacrifie son fils du premier lit — Crispus, — il peint avec force la lutte des sentiments paternels et des préoccupations politiques. L'imitation servile des romantiques français cède à une composition réfléchie, la langue

même atteste un grand progrès. Les caractères sont mieux nuancés et au lieu des surprises mélodramatiques c'est le jeu des passions qui excite l'intérêt. Dans *Paul Béldi* et le *Prétendant* ces qualités se montrent à un très haut degré.

Le premier de ces drames tiré de l'histoire transylvaine qui alimentera longtemps le théâtre et le roman, nous peint le faible et pusillanime Apafi, guidé et gouverné par sa femme, Anne Bornemisza. Deux intrigants — Naláczi et Székely — veulent se débarrasser des deux magnats les plus puissants de la principauté : Bánfi et Béldi. Ils excitent d'abord ce dernier contre Bánfi qui, dans un bal, s'est permis d'embrasser sa femme. La jalousie née dans le cœur de Béldi, le pousse à accepter la mission d'arrêter Bánfi sous prétexte qu'il a conspiré et de le faire décapiter. Sur l'échafaud Bánfi proclame n'avoir eu aucune relation avec Madame Béldi et que le baiser fut volé et non accordé. Après la mort de Bánfi les intrigants veulent se débarrasser de Béldi ; la femme de celui-ci, qui sur le soupçon de son mari a quitté le château, est une véritable héroïne romantique. Inébranlable dans sa résolution de ne plus vivre avec son mari, elle accourt au moment du danger et Béldi retrouve en elle une compagne fidèle. Arrêté par l'ordre du prince, mais bientôt relâché, il sent l'illégalité commise à son égard et devient rebelle. Il se sauve en Turquie, ce refuge des mécontents hongrois ; le sultan offre de le nommer prince de Transylvanie s'il s'engage à payer un tribut plus fort que ne paie Apafi. Béldi ne veut pas acheter la couronne au prix de l'or, sachant que la Transylvanie est déjà assez appauvrie ; il préfère le poison au trône.

Le Prétendant (*A trónkereső*, 1868) marque, de l'avis unanime de la critique hongroise, l'apogée des drames historiques de Szigligeti. Nous connaissons le héros de la pièce, Borics ; nous l'avons vu au camp du roi de France, Louis VII, lorsque celui-ci traversa la Hongrie pour aller en Terre-Sainte [1]. Dans la pièce de Szigligeti, Louis VII s'exprime à peu près de la même façon que chez le chroniqueur Eudes de Deuil, qui nous a conservé le souvenir de cet acte chevaleresque. L'histoire de Borics est éminemment pathétique et

1. Voy. plus haut, p. 13. — Petőfi, dans son drame : *Tigris és hiena* (Tigre et hyène, 1846) a également dramatisé l'histoire de Borics dans la manière des Romantiques, mais sa pièce ne fut jamais jouée.

romantique : Szigligeti l'a traitée avec une mesure dans l'expression qui montre jusqu'à quel degré de perfection l'imitation bien comprise peut conduire un écrivain de grand talent.

Borics est le fils du roi Coloman ; sa mère, Predszlava, accusée d'adultère, a été chassée du royaume et s'est retirée dans un couvent de Pologne. Là, Borics a épousé Judith, la fille du prince Boleslav. Des magnats hongrois, exilés du pays par le roi Béla II, viennent le trouver et lui offrent le trône de Hongrie. Borics, se croyant fils légitime du roi, accepte cette mission ; sa mère ne lui a jamais rien dit de sa naissance et ne veut pas encore divulguer son secret. Le prétendant avec ses alliés, les Polonais, fait irruption en Hongrie et pousse jusqu'au Sajó. Avant la bataille décisive, le palatin annonce aux Polonais que leur chef n'est pas le fils du roi et qu'il n'a aucun droit à la couronne. La bataille a lieu cependant, mais Borics est battu. Sa mère meurt au couvent, laissant à Judith une lettre révélatrice du fatal secret. Judith en pressent le contenu, mais, pour ne pas affliger son mari, elle garde encore cette missive. Le prétendant continue à guerroyer, car il se croit descendant du trône et veut venger la mémoire de sa mère. Cependant la fortune se détourne de lui : « La malédiction pèse sur moi et le malheur m'accompagne ; une main invisible lutte contre moi, » dit-il au chef des Cumans, Bodomér, qui s'est joint à lui et dont la fille, Rose, lui a déjà sauvé la vie. Judith et Rose se rencontrent au camp des croisés ; la jalousie éclate. Borics, sauvé par Louis VII, s'enfuit chez les Cumans : alors Judith, blessée dans son amour, lui fait remettre la lettre de Predszlava. Rose, voyant que Borics n'aime que sa femme et son enfant, se tue ; le prétendant, une fois au courant du secret de sa naissance, reste brisé et anéanti. Il refuse de conduire les troupes ennemies contre son pays et tombe sous les coups des Cumans.

Après le *Prétendant*, Szigligeti remporta encore un beau succès avec *Valérie* (1873), sujet tiré de la décadence romaine où nous voyons encore une fois apparaître une de ces âmes fortes, trempées par le malheur, si chères au théâtre romantique. Douce et pure, Valérie ne vit que pour son mari, lorsque des intrigants précipitent son époux du haut de sa gloire et le font périr : sa femme alors se lève comme un démon vengeur. Avec une astuce héroïque elle se montre coquette et légère pour attirer les ennemis de son mari dans ses filets, puis elle assouvit sa vengeance et meurt.

Dans ces pièces, l'influence du drame romantique se fait toujours sentir, mais Szigligeti est devenu plus artiste. Les actions de ses personnages sont mieux motivées ; les effets ne sont pas la conséquence du jeu mystérieux et souvent cruel du hasard ; ils découlent des caractères et des situations mêmes. Le dramaturge hongrois mûri par l'expérience a mieux pénétré le génie de Hugo et de Dumas.

Le drame historique n'est qu'un des aspects de l'activité prodigieuse de Szigligeti. Laissant de côté pour le moment les quelques bonnes comédies qu'il a données après la Révolution, nous allons dire encore un mot de ses pièces populaires, jugées par certains critiques supérieures à ses drames. La pièce populaire (*népszinmü*), avons-nous dit, est issue du mouvement démocratique [1]. C'est le vaudeville national qui, d'après la définition de Gyulai, n'est ni une comédie, ni une tragédie, mais un genre mixte, qui peut être accompagné de musique et de chant. C'est plutôt une sorte de mélodrame, à base comico-tragique avec une tendance nettement sociale.

Le *népszinmü* est franchement démocratique, ses sujets sont exclusivement tirés de la vie provinciale ou villageoise en Hongrie. Ce n'est pas en phrases sonores qu'on y prêche l'abolition du servage ; mais l'action s'y déroule de façon à être en elle-même un plaidoyer éloquent en faveur des droits du peuple. Les vexations que font subir les seigneurs et les magistrats, les procédés inhumains qui accompagnent le recrutement militaire, l'état déplorable des prisons, en un mot tous les griefs du peuple se trouvent dramatisés dans ces pièces ; les chansons qui accompagnent certaines scènes ne les empêchent pas de faire des abus dont souffre le peuple, une éloquente satire.

Il est vrai que le peuple, en tant que personnage drama-

1. C'est en 1843, date de la première pièce populaire de Szigligeti, que la Société littéraire *Kisfaludy* décida de faire recueillir les poésies populaires hongroises. Ces recueils eurent une influence décisive sur la poésie lyrique.

tique, ne manquait pas dans les pièces de Charles Kisfaludy et de ses imitateurs Gaal, Kovács et Fáy, mais il paraissait seulement dans des épisodes qui ridiculisaient ses travers. Szigligeti eut cette idée ingénieuse de nous montrer le peuple, non plus seulement comme une foule, comme un chœur chargé de mettre les grands seigneurs en relief par le contraste, mais il en fit un rôle principal qui devint intéressant, qui valut par lui-même. Il nous représenta l'homme du peuple chez lui, à son foyer, dans son intérieur au milieu de luttes et de passions tragiques; avec sa haine tenace, ses qualités et ses défauts, ses joies et ses douleurs. Or, cette pièce populaire, elle aussi, était issue du drame romantique. Non pas que nous puissions citer un modèle français du genre (les romantiques français n'ayant jamais fait de véritables pièces populaires, malgré leurs tendances démocratiques), mais c'est à eux qu'on emprunte les problèmes agités et surtout les procédés; bref, ce qu'on appelle vulgairement les trucs.

Voyons le *Déserteur* (Szökött katona, 1843) qui ouvre la série de ces pièces si en vogue pendant une quarantaine d'années.

La comtesse Monti a eu dans sa jeunesse une liaison avec le lieutenant Völgyi; l'enfant né de leur amour, Grégoire, a été confié à une paysanne, Mme Korpádi, pour qu'elle l'élève avec soin. Mais celle-ci le maltraite et lorsque Grégoire arrive à l'âge de vingt ans, elle le fait enrôler, d'abord pour soustraire au service son propre fils, un vaurien, et puis pour le séparer de Juliette, riche orpheline qu'il aime. Les abus commis lors du recrutement annuel sont exposés dans plusieurs scènes. Rien n'était plus pénible alors pour le jeune paysan que d'être enrôlé, puis envoyé dans les pays autrichiens où il se sentait si peu chez lui. « On fait le récrutement chez nous avec des cordes, on prend par force le pauvre gars : le riche a cinq ou six enfants, on les lui laisse; le pauvre en a un, on le lui prend », dit une chanson dans la pièce. Et quelle société on trouvait au régiment ? « Le contingent n'est pas encore complet avec les vauriens, les voleurs de chevaux et le gibier de potence, il faut que nous prenions aussi les fils d'honnêtes familles », dit un personnage. Rien d'étonnant dès lors à ce que Grégoire, envoyé à Milan, placé sous la domination autrichienne, déserte à trois reprises. Il est

condamné à mort. La comtesse Monti qui sait que c'est son fils, obtient sa grâce de Völgyi, maintenant colonel. Cela excite la jalousie du comte qui provoque l'officier. Celui-ci dévoile toute la vérité. Grégoire est gracié, mais il déserte une quatrième fois. Dénoncé par le notaire de son village, il est sauvé par Völgyi qui, après la mort du comte Monti, a épousé la comtesse. Grégoire est légitimé; il pourra obtenir la main de la riche orpheline circonvenue par le fils Korpádi.

Dans les autres pièces populaires, comme le *Csikós, Deux pistolets, l'Enfant trouvé*, véritables mélos populaires, tous les personnages sont des villageois et le conflit tragique a pour théâtre les maisons basses qu'ils habitent. Ce qui est essentiellement magyar dans ces pièces et leur assura un grand succès, ce sont les chansons populaires qui s'y trouvent. Ces chansons s'adaptent merveilleusement à la situation des personnages; la poésie lyrique devient ici l'auxiliaire de l'art dramatique, en faisant comprendre les états d'âme du héros ou de l'héroïne. Et l'on peut se figurer le succès qu'elles obtiennent lorsqu'elles sont dites par de grands artistes. Ces pièces étaient tout aussi émouvantes que les drames historiques; elles furent mieux comprises. Le culte des ancêtres a beau être très grand en Hongrie, la réalité, les discussions politiques attiraient alors avec une force irrésistible l'attention sur le peuple et sur ses misères. C'était l'expression dramatique de l'époque, et c'est le mérite de Szigligeti d'avoir créé un genre où se sont distingués plus tard, Édouard Tóth (1844-1876), Csepreghy (1842-1880) et Abonyi (1833-1898).

V

Le drame romantique eut encore avant la Révolution quelques représentants qui tous ont subi l'influence française, mais d'une façon différente. Leur carrière ne fut ni aussi brillante ni aussi longue que celle de Szigligeti ; le nombre de leurs pièces est très petit, mais quelques-unes

ont des qualités qui manquaient à celui-ci. Ce qui caractérise ces auteurs, c'est qu'ils commencent tous à écrire de bonne heure; ce sont des jeunes gens auxquels il manque l'expérience de la vie et de la scène; ils cessent d'écrire ou disparaissent avant d'avoir réalisé les belles espérances que leur jeune talent avait éveillées. L'originalité leur fait défaut : la fougue remplace l'observation. Ils ont pour marque distinctive une certaine ardeur juvénile qui entre 1840 et 1848 changea les écrivains en héros et fit de plusieurs des martyrs. Les beaux talents ne sont pas rares parmi eux; tel Ladislas Teleki, l'auteur du *Favori*, qui est resté son œuvre unique; tel Hugo Bernstein, qui, pour montrer ses attaches romantiques, se fit appeler Hugo tout court; talent bizarre, plein de paradoxes, qui écrivit en trois langues — hongroise, allemande, française, — plein d'idées, technicien habile, pouvant même devenir classique, comme il l'a montré dans sa pièce la plus remarquable : *Banquier et baron.*

Le premier en date de ces disciples du romantisme français est *Sigismond Czakó* (1820-1847 [1]). Il se fit acteur à vingt ans et débuta en 1844 avec son drame : *Marchand et marin* (Kalmár és tengerész) qui fut bientôt suivi du *Testament* (Végrendelet), *Léona*, les *Hommes insouciants* (Könnyelmüek), puis

1. Né à Deés, en Transylvanie. Son père se ruina à rechercher la pierre philosophale. Le jeune Sigismond, d'un caractère indiscipliné, fit ses études à Kolozsvár, à Nagy-Enyed, et s'engagea dans une troupe de comédiens de province. Arrivé à Pest, il obtint un emploi subalterne au Théâtre national, mais fut bientôt chargé de la revision des pièces traduites, principalement des pièces françaises. Le grand succès de ses deux premiers drames lui procura quelque aisance, mais il resta toujours taciturne et d'un commerce difficile. Un article de journal où il attaqua la direction du théâtre auquel il était attaché, fit grand bruit et lui suscita beaucoup d'ennuis. Dans un moment de folie, il se tua d'un coup de pistolet au bureau de rédaction du *Pesti Hirlap* (14 déc. 1847). Arany et Petöfi ont chanté sa mort tragique. Ses *Œuvres complètes* (Czakó Zsigmond összes müvei) furent éditées par J. Ferenczy, avec une Introduction (2 vol. s. date). Voy. en outre, A. Berczik : *Sur S. Czakó*, dans les *Annales* de la Société *Kisfaludy*, t. X (1875); Vértessy : *Czakó Zsigmond*, 1899 (brochure).

de deux drames historiques : *Saint-Ladislas et son temps* et le *Chevalier Jean*. Czakó avait évidemment des visées moins hautes que Szigligeti. En cherchant parmi les pièces françaises celles qui convenaient le mieux à son tempérament, son choix se fixa sur celles de d'Ennery dont il a d'ailleurs traduit *Marie-Anne, une femme du peuple* (1846). Le modèle qu'il a choisi est caractéristique de sa manière ; mais il était trop inexpérimenté et manquait complètement des connaissances techniques nécessaires; il n'est pas arrivé à cet « art particulier qui consiste à combiner les événements de telle sorte que les scènes à effet soient rendues à peu près vraisemblables », ce qui, d'après un critique éminent, est la formule du mélodrame. Mais ses traîtres sont bien noirs ; on respire dans toutes ses pièces l'horreur à haute dose et il fait hurler le vent avec une intensité et une fréquence vraiment effrayantes.

Dans *Marchand et marin*, le traître Arthur est calqué sur Appiani de *Marie-Anne*. Il est en dernier lieu comptable chez le marchand Kelendi ; il séduit sa femme et la tue parce qu'elle ne veut pas se laisser voler par lui. Il a brisé le cœur de Louise Feldner, a dissipé la dot de sa propre sœur qui se voit par suite forcée d'entrer au couvent. Le marin aime cette sœur délaissée, Marguerite, mais pour sauver son propre frère, le commerçant Kelendi, du désastre financier causé par Arthur, il s'engage à épouser la riche Feldner dont ce même Arthur a été l'amant. Celle-ci s'empoisonne, le traître est livré à la justice, le marin épousera Marguerite et le pauvre benêt de marchand pourra continuer à pleurer sa femme qu'il croit innocente.

Ce qui a charmé le public dans ce drame, vers 1844, c'est la langue belle et hardie du jeune auteur — langue qui n'est pas exempte de locutions vicieuses, mais qui a tout de même impressionné plus favorablement les spectateurs que la prose assez plate de Szigligeti — jointe à une action rapide, à quelques coups de théâtre bien amenés, à la sympathie qu'éveillent les personnages qui souffrent injustement et à une certaine mélancolie dont toute la pièce est imprégnée.

Le Testament est mieux charpenté, mais suit toujours les

sentiers battus du « Boulevard du Crime ». Ici c'est le grand monde que Czakó veut nous montrer.

La comtesse douairière, Mme Alpári a commis, il y a vingt-cinq ans, forfait sur forfait. Séduite par le comte Táray, elle a abandonné à l'étranger une petite fille, fruit de sa faute. Pour se venger de son séducteur, elle a substitué un autre enfant à celui que le comte avait eu de sa femme légitime ; elle a découvert à celle-ci l'infamie de son mari et a causé ainsi la mort de la jeune femme. Maintenant, Mme Alpári est une veuve respectée ; sa fille Antoinette aime le jeune comte Táray qui, après un séjour assez long à Paris [1] est revenu en Hongrie. Mais il n'est pas revenu seul : le sculpteur Kereszti qui lui doit toute sa carrière et la chanteuse Nina Riole sont avec lui. Pour ne pas accorder la main de sa fille à Táray, la comtesse fait allusion devant elle à la liaison du jeune comte avec Nina, la chanteuse. Faut-il dire que Nina est chaste, qu'elle est la propre fille de Mme Alpáry, que le vrai descendant du comte Táray est le sculpteur ramassé sur le pavé de Paris par le faux Táray ? Lorsque ce dernier ouvre le testament de son père, il apprend tous les crimes de Mme Alpáry et devient fou. Nina, pour venger celui qu'elle aime, tue sa propre mère qui n'aurait qu'à dire un mot pour être sauvée. Táray guérit et épouse Antoinette, Nina prend du poison, le sculpteur renonce à son héritage.

Ce qui fait l'unité et l'harmonie de la pièce c'est, en somme, le passé de la comtesse douairière. La langue pleine de feu et d'antithèses rappelle le style de Victor Hugo, mais la marche de la pièce ne trahit que trop l'emploi des procédés habituels au mélodrame français. Les allusions à la noblesse fainéante qui dissipe son argent à l'étranger sont ce qui prête à ces pièces un caractère hongrois.

Le drame le plus original de Czakó est peut-être *Léona*.

L'action se passe à Byzance au XIIIe siècle. Eraste a séduit la nonne Léona. Celle-ci ayant été incarcérée, Eraste se retire au milieu des montagnes où il élève son fils Aquil dans le culte de la nature. Il adopte également Irène, qui aime Aquil. De leur union naît un enfant. Pendant une absence d'Aquil, Léona enfin délivrée de sa prison

1. Presque tous les héros romantiques magyars ont fait un stage plus ou moins long à Paris. C'était le complément indispensable de l'éducation d'un noble d'alors.

assouvit sa vengeance. En vrai démon du mal elle incite Irène à tuer son enfant, conçu dans le péché et non baptisé. La faible jeune femme, sous la suggestion de cette fanatique, tombe évanouie et c'est Léona elle-même qui étrangle l'enfant. Aquil, longtemps prisonnier à l'étranger pour ses idées révolutionnaires, revient. Eraste, devenu aveugle, lui confie le secret de sa vie. Léona écoute avec horreur ce récit qui lui apprend qu'elle a tué l'enfant de son fils. Irène et Eraste meurent. Léona pour son châtiment continue à vivre et le panthéiste Aquil lui pardonne en déclarant qu'il n'y a ni bien ni mal.

Czakó s'est efforcé, dans cette pièce bizarre et fort obscure, d'opposer le culte de la nature au fanatisme religieux. L'invention montre une certaine originalité, mais l'idée maîtresse du drame est la même que celle du *Testament*, à savoir qu'une erreur commise dans la jeunesse entraîne, tôt ou tard, le châtiment. Si le poète s'abstient ici des procédés mélodramatiques, on ne peut pourtant pas nier que l'opposition entre la nature et le fanatisme, l'énumération des misères humaines sous toutes leurs faces (acte III, scène 3), le lyrisme continuel et les tirades ne soient marqués au coin du romantisme.

Les hommes insouciants sont un franc mélodrame. La pièce est découpée en tranches régulières séparées par des intervalles de plusieurs mois ou de plusieurs années [1]. Elle fut

1. Dernöy, jeune noble, aime Adèle, mais son père s'oppose à son mariage, l'emmène à l'étranger et meurt d'une attaque d'apoplexie. Pendant cette absence, Adèle, âme légère et tête sans cervelle, s'est fait enlever par le baron Felvizi. Dernöy, revenu en Hongrie, considère le châtiment de ce couple comme son devoir le plus sacré. Toute la pièce nous montre la chute de plus en plus rapide du couple Felvizi et la manière dont Dernöy poursuit sa vengeance. Les dettes du baron facilitent sa tâche. Au premier acte, Felvizi vit encore dans son manoir ; au deuxième Dernöy peut déjà l'en chasser. Adèle voudrait bien reconquérir son ancien fiancé, mais celui-ci veut se venger et non se faire aimer. Deux ans plus tard, Felvizi, complètement ruiné, a abandonné sa femme malade et ne la rejoint que pour comploter un crime. Ils se décident à tuer le propre frère du baron qui, resté longtemps célibataire, veut se marier sur ses vieux jours, et à s'emparer ainsi de l'héritage. Dans l'accomplissement de ce dessein, Felvizi succombe sous la main de Dernöy qui, par hasard, se trouve dans la chambre du baron ; Adèle est prise et condamnée. Relâchée, elle vit misérablement dans un faubourg éloigné et

froidement accueillie, le public, quoique habitué aux coups de théâtre, à l'étalage de la misère humaine dans toute son horreur, a néanmoins senti que l'élément vraiment tragique faisait défaut, que la composition de la fable était manquée, que les personnages avaient pour unique rôle de débiter les maximes pessimistes de l'auteur. Le sujet convenait pourtant à une pièce à thèse, à un vrai drame social, mais Czakó — n'oublions pas qu'il était très jeune — a préféré avoir recours aux surprises d'Eugène Sue et de d'Ennery. Il visait trop au « tableau » [1].

On retrouve la même fougue et la même passion, la même langue poétique et exubérante, pleine d'antithèses et d'exclamations oratoires dans ses deux drames historiques, qui n'eurent que quelques représentations : *Saint-Ladislas et son temps* et *Le Chevalier Jean*. Ici c'est Hugo qui a servi de modèle. C'est dans sa manière que Czakó a peint le moyen âge hongrois, sa rude barbarie et ses superstitions religieuses, les luttes entre le roi Ladislas et le roi exilé Salomon (ou comme Czakó l'appelle : Sólom) d'un côté; celles de la veuve de Louis d'Anjou, Élisabeth, et de sa fille Marie avec le prétendant napolitain Charles le Petit, de l'autre. Il nous montre quelques serviteurs dévoués à leur maître, mais aussi des traîtres et des hypocrites, des tempéraments sanguinaires comme le palatin Gyula dans *Saint-Ladislas* et Jean Paliszna, ce chevalier de l'Ordre de Saint-Jean qui se croit l'exécuteur de la colère divine ; il peint avec émotion quelques figures de femmes et les entoure d'une auréole romantique ; telles Yolanthe, la reine Marie, Dorothée.

implore une dernière fois le pardon de Dernöy. Celui-ci, qui a recueilli l'enfant des Felvizi, la petite Vilma, reste inflexible. Adèle s'empoisonne. Dernöy a assouvi sa vengeance. « Et maintenant, dit-il, que Dieu soit avec moi dans la solitude des forêts et des montagnes », et il emporte l'enfant de ceux qu'il a ruinés, pour l'élever probablement dans un désert, comme Eraste l'a fait avec Aquil.

1. D'après une de ses lettres à Charles Szász, le drame doit viser surtout *le tableau, le groupe*. Voy. Vértessy, ouvr. cité, p. 28.

Mais ici, comme dans ses quatre pièces principales, le poète ne voulait voir que le côté sombre de la vie ; c'est son propre moi qu'il exprime en créant des caractères. Le sort atteint ceux qui auraient le plus de droit au bonheur. « Ses personnages, dit M. Bayer, sont les porte-paroles du pessimisme. Ses héros ne luttent pas avec la vie, ils sont engloutis par des accidents contre lesquels il n'y a pas de lutte possible. Malheur à celui qui est entraîné dans ce tourbillon ! Son seul refuge est le poison ou le pistolet, ou encore l'isolement complet du reste de la société. Il n'y a pas d'amour idéal sans tache ; la maternité apparaît sous des formes hideuses ; un frère se précipite sur l'autre ; l'enfant même est la victime de l'hypocrisie : tantôt on l'étouffe, tantôt on l'abandonne et il passe devant le cadavre de sa mère sans le connaître. Ses philosophes ne luttent pas contre les idées : ce sont les idées qui les subjuguent. Dans ce monde de malades de corps et d'esprit, de souffrants et de persécuteurs, de désespérés, d'assassins et de suicidés, on ne trouve pas une scène qui repose, où l'âme pourrait se recueillir [1]. » Le poète, hanté par ses visions, en opposition avec le monde qui l'entourait, a fini, comme tant de ses héros, par le suicide.

VI

Czakó est le pessimiste des romantiques hongrois ; il nous présente le côté triste de la vie humaine en général ; les allusions à l'état social de la Hongrie sont assez rares et les rumeurs politiques qui s'élevèrent alors n'ont point trouvé d'écho dans ses drames. *Charles Obernyik* (1815-1855) [2] au

1. Ouvr. cité, tome II, p. 188.

2. Né à Kömlöd, dans le comitat de Komárom. Il fit ses études à Debreczen et devint précepteur dans la maison de Kölcsey (1837). Il y resta jusqu'en 1849. Il professa ensuite au collège de Kecskemét. Kölcsey (voy. plus haut p. 261) eut une grande influence sur la formation de son talent. C'est chez lui qu'il lut Corneille, Voltaire et Victor Hugo. Les pièces d'Obernyik trahissent plutôt

contraire, s'est saisi avec une énergie toute juvénile de quelques problèmes sociaux et les a mis à la scène au moment où leur discussion était à l'ordre du jour. Ses procédés sont les mêmes que ceux de ses contemporains. Comme eux, Obernyik invente des fables captivantes, s'entend à ménager un coup de théâtre et faiblit dans la peinture des caractères qu'il crée en vue des situations dramatiques. Les trois pièces où, avant la Révolution, il aborda le problème éternel de la différence des castes, la lutte des roturiers et des nobles, la question du droit d'aînesse, excitèrent une curiosité extrême. Après 1849, ces problèmes ne passionnaient plus le public ; Obernyik composa alors quelques tragédies historiques et un drame où la politique était remplacée par un tableau de la misère humaine.

La première de ces pièces : *Seigneur et Serf* (Föur és pór) remporta le prix au concours académique de 1843 et fut accueillie sur la scène avec enthousiasme. Nous la considérons comme une des meilleures que les romantiques magyars aient composées. Elle renferme des scènes vraiment admirables [1] et resta longtemps la pièce type symbolisant le conflit entre la noblesse et le peuple. Czakó lui-même lui a emprunté plusieurs situations dans ses *Hommes insouciants*.

Malheureusement, la donnée du drame repose sur une confusion. Obernyik a pris pour représentant du peuple un homme sorti des couches les plus basses, qui usurpe un nom de la petite noblesse. Il a beau lui prêter de grandes qualités, le présenter comme un travailleur qui s'est créé par ses propres forces : la supercherie qui amène la catastrophe gâte un peu la pièce. — Nous voyons d'abord le comte Zalánfy et

l'influence de la tragédie bourgeoise que celle du drame romantique proprement dit. En outre de ses pièces de théâtres, il a encore écrit quelques nouvelles. Les *Œuvres complètes* (Obernyik Károly szépirodalmi összes munkái) furent éditées par J. Ferenczy en quatre volumes, 1879. Avec une Introduction. Voy. en outre : M. Faragó, *Obernyik Károly*, 1898 (brochure).

1. Telle la scène VIII de l'acté IV (Le comte devant le tribunal). — Les locutions françaises dont se sert le journaliste Tollasi, dans cette pièce, prouvent que le français était couramment parlé à cette époque.

sa sœur Julie acculés à la ruine : Zalánfy, joueur et paresseux, est homme à commettre les crimes les plus bas pour se procurer de l'argent. Puis paraît Szenkey, serf jadis chassé de la maison des Zalánfy pour avoir osé lever les yeux sur Julie. Plein d'amertume et de ressentiment, il offre ses services aux ennemis de ses anciens maîtres. Bien accueilli, il sait gagner le cœur de son nouveau seigneur. Celui-ci, en partant pour l'Amérique avec son fils, emmène le dévoué serviteur. Tous deux meurent et lèguent au serf leurs propriétés de Hongrie. Celui-ci revient et prend le nom de ses bienfaiteurs : Szenkey. Il est intelligent, riche et s'élève vite à un haut degré de la hiérarchie administrative de son comitat. Telle est la situation lorsque s'ouvre la pièce. Le nouveau Szenkey veut encore se faire aimer de Julie qui ne reconnaît pas en lui l'ancien serf, mais comme de par son nom, il n'appartient qu'à la petite noblesse, elle refuse de l'entendre malgré la grande misère où elle se trouve. Szenkey, furieux d'avoir essuyé ce refus, jure de se venger. Zalánfy est en prison et doit être jugé, selon la coutume en vigueur, par le vice-comte (alispán) qui est Szenkey et les fameux assesseurs (táblabirók), lesquels opinent toujours comme le chef du tribunal. Szenkey ne pourra cependant assouvir sa vengeance. En partant en Amérique, il avait laissé une pauvre sœur, Amélie, qui était devenue chanteuse. Cette sœur aime Zalánfy qui l'a courtisée, mais Szenkey lui ayant dévoilé son secret, elle quitte immédiatement le théâtre et vient s'installer dans la maison de son frère. Le monde suppose qu'elle est sa maîtresse. D'autre part, Julie, dans l'angoisse de son cœur et tremblant que son frère ne soit condamné à mort, vient implorer la grâce de celui-ci auprès d'Amélie qui, dans un moment d'oubli, trahit le secret de son frère. Fort de la preuve qu'il a de la supercherie de Szenkey, le comte lui donne un soufflet en plein tribunal en déclarant qu'un serf n'a pas le droit de juger un seigneur. Szenkey le force à se battre et le tue, mais sentant qu'il ne pourra supporter sa honte, il s'empoisonne.

« Il est mort, » dit-il, en regardant le cadavre de son ennemi. « Je suis vengé. Et maintenant il faut que je meure aussi ! (il prend le flacon). O Dieu, fais que les hommes soient égaux ! et ne permets pas qu'une science vaine et des lois stupides séparent les hommes, et des millions d'êtres béniront ton nom ! Mon crime, si j'en ai commis un, est uniquement causé par la fausse organisation de la société humaine, par la pression et le mépris dont on nous accable. Mon âme a désiré le ciel et j'ai voulu briser les chaînes qui l'entravaient dans son élan. Le pauvre serf aura-t-il un jour un meilleur sort ! Privera-t-on encore pendant des siècles des millions d'hommes de la liberté, de la vie constitutionnelle ? Le temps viendra-t-il où l'homme, distingué par ses mérites et ses connaissances, n'entendra plus crier : Ote-toi de cette place, tu n'es qu'un serf, et tu n'es pas digne de faire des lois et de les appliquer ? Oui, oui, ce temps viendra !.. Mourir si jeune et dans la plénitude de sa force !!.. »

L'enfant du peuple est ainsi la victime du préjugé de noblesse. Dans sa seconde pièce, l'*Héritage* (Oerökség) Obernyik nous présente les préventions que nourrissent l'industriel, le commerçant enrichi contre la noblesse ruinée. « Pauvre, désœuvré, négligent et fier, prodigue et plein de préjugés, » c'est ainsi que le commerçant Schmid [1] caractérise le noble Hongrois de son temps [2].

Il est facile de constater que cette seconde pièce n'est qu'une variante de la première. Les nobles y sont maltraités. Vincent Pókfalvi commet des lâchetés pour pouvoir hériter

1. Remarquons que ce grand commerçant porte un nom allemand, et ce n'est pas sans intention. Le commerce et l'industrie, vers 1840, étaient en effet, entre les mains des étrangers qui ne songèrent à se magyariser qu'après le dualisme.

2. Schmid élève une de ses parentes, Mathilde à laquelle il voudrait laisser toute sa fortune, à la condition qu'elle épouse un roturier comme lui. Dans une ville d'eau, cependant, elle a fait la connaissance de Louis Nyáray, noble sans fortune. Celui-ci, refusé par Schmid, enlève Mathilde dans un bal où elle s'était rendue sans son oncle et se marie clandestinement avec elle. Vincent Pókfalvi, élevé également par Schmid, voit avec plaisir cette fuite, car il espère ainsi hériter de la fortune de son oncle. En véritable traître de mélodrame, il empêche la réconciliation. Mathilde, reniée par son oncle, vit misérablement avec Nyáray qui, apprenant les machinations de Vincent contre lui et sa femme, le provoque et le tue en duel. Un domestique fait savoir au commerçant la grande misère de Mathilde et que son union avec le comte est légitime. Schmid lui pardonne et lui lègue sa fortune.

seul de son oncle et le roturier Schmid n'a pas assez de sarcasmes pour une caste, veule, fainéante, orgueilleuse et sans scrupules. Il est vrai que Nyáray a quelques traits qui le recommandent à notre sympathie ; il est vraiment épris de Mathilde et l'épouse contre la volonté de ses parents, à lui, qui le déshéritent, mais Obernyik nous le montre, dans la suite, assez faible pour faire une tentative auprès de sa femme en vue de lui arracher un consentement de divorce et ce n'est que l'amour sans bornes de sa femme qui le maintient dans le droit chemin. Cette scène (IV. 6) avec celle où Schmid, averti par une lettre anonyme que sa nièce sera enlevée au bal par Nyáray, consent malgré ses inquiétudes à laisser partir la jeune fille (II, 4), sont les mieux réussies de la pièce.

Dans l'*Aîné* (Elsöszülött), c'est le droit d'aînesse qui forme le pivot de l'action, mais il faut avouer que l'intérêt politique disparaît devant l'action tout-à-fait mélodramatique.

Deux frères, dont l'aîné, Georges Várnay, a hérité de toute la fortune de ses parents, tandis que l'autre, Charles, est pauvre, aiment la même jeune fille : Louise, la fille d'une veuve qui est débitrice du comte Georges, et qui oblige moralement sa fille à lui accorder sa main. Pourtant Louise, même mariée, n'a pu oublier Charles qui vient déguisé au château et obtient d'elle un rendez-vous ; poursuivi par le secrétaire du comte, il tire sur lui et le blesse. Tout le reste de l'action est de pur mélodrame. Georges, sentant qu'il n'est pas aimé, passe son temps dans les tripots ; une nuit, sortant du jeu, il est attaqué et blessé grièvement par des brigands. Son frère qui se trouve, par hasard, sur le théâtre du crime, est arrêté. Comme il ne veut pas dire son nom et que personne, excepté Louise ne le connaît, il est condamné à mort. La mère de la comtesse, craignant un esclandre, défend à sa fille de dire la vérité, car le monde croirait certainement que le comte est tombé victime des machinations de sa femme et de son frère. Tous deux sont prêts à s'empoisonner lorsque Georges, dans un dernier effort, peut encore déclarer que Charles est innocent. Il lui lègue sa fortune et meurt.

De nombreuses tirades contre le droit d'aînesse, contre la vénalité des électeurs, raillée dans plusieurs comédies de ce

temps [1], ramènent constamment l'action sur le terrain politique, mais ici ce n'est pas au profit de la pièce.

Après la Révolution, les dramaturges devaient s'abstenir de traiter sur la scène des questions alors brûlantes; il s'agissait de la liberté perdue et non de réformes sociales. Mais le tempérament politique d'Obernyik était si fort que, même après 1849, il discute certains problèmes sociaux.

La pièce *Mère et rivale* (Anya és vetélytársnö. 1850) contient un plaidoyer très chaleureux et très noble en faveur de l'émancipation des Juifs; il était cependant fort maladroit de faire du Juif de la pièce, le docteur Aron, le porte-paroles de ces revendications et de choisir pour plaider cette cause celui-là même qui, quatorze ans auparavant, avait sur l'ordre de la baronne de Bánfalvi, empoisonné le comte de Montenegro au moment où celui-ci allait se battre en duel avec le mari de cette dernière [2].

La pièce est bien construite quoique un peu trop chargée ; elle semble découpée dans un roman d'Eugène Sue ou d'Alexandre Dumas. L'influence du mélodrame français y

1. Notamment dans *Tisztujitás* (Élection des fonctionnaires) d'Ignace Nagy (1843).

2. Cette baronne coupable a une fille, Amélie, qui aime éperdûment le comte Marino, faux nom sous lequel se cache le fils de Montenegro. La mère sent également son cœur s'émouvoir pour lui ; enfin Mariette, la sœur du médecin, en est aussi amoureuse. La baronne, pour séparer sa fille de Marino, propose à celui-ci de s'établir en Amérique où le grand ami de la maison, le docteur Aron, veut vivre désormais parce qu'il croit que dans ce pays de liberté ses connaissances et ses talents seront mieux appréciés. Mais la fatalité, qui règne dans cette pièce en souveraine, amène la catastrophe. Un vieux domestique de la baronne révèle au comte les agissements anciens d'Aron; celui-ci, blessé dans son honneur par le comte Marino, veut se venger. Il dit à sa sœur Mariette que le comte veut la voir en secret. Il envoie Marino au rendez-vous en lui disant qu'il y trouvera Amélie. Le frère sacrifie ainsi sa sœur à sa vengeance. Amélie voyant que son mariage est retardé uniquement à cause de sa mère, lui fait les reproches les plus amers. La baronne consent enfin, mais ne peut survivre à cette union. Elle s'empoisonne après la cérémonie du mariage; Mariette devient folle, Aron se tue sans divulguer son secret terrible. Le comte et Amélie pourront vivre heureux.

est visible ; quelques scènes sont vraiment émouvantes et très bien conduites [1]. Outre cette influence on y trouve maints détails d'un caractère fataliste [2] qu'on doit considérer comme des réminiscences du théâtre allemand, le mélodrame français ayant très rarement revêtu ce caractère.

Les deux tragédies historiques d'Obernyik : *Khélonis* et *Georges Brankovics* montrent beaucoup de beautés dans le détail, surtout la première qui traite à peu près le même sujet que l'*Agis* de Bessenyei.

Montrer par la chute de Sparte combien la ruine de leur pays était probable, exciter les Hongrois à l'héroïsme pour les sauver du désastre, stimuler l'ardeur et le patriotisme, voilà le but que les deux écrivains ont poursuivi à quatre-vingts ans de distance. C'est à Vienne que Bessenyei fait entendre sa voix. Dans cette ville, en effet, étaient nées les tentatives pour créer à l'aide de la littérature française un courant intellectuel hongrois. *Agis* ne devait jamais être jouée. Après la défaite de 1849, Obernyik voit dans ce tableau des temps passés un stimulant contre l'abattement universel. *Khélonis* n'est que de l'histoire découpée en tranches, mais nous y trouvons un rôle admirable de femme, Khélonis, fille de Léonidas, épouse de Cléombrote qui dans la lutte entre beau-père et gendre n'écoute que la voix de son cœur et se range toujours du côté du vaincu. Lorsque Agis et Cléombrote, maîtres de la ville où ils veulent rétablir l'ancienne discipline, chassent le faible Léonidas de Sparte, Khélonis n'hésite pas un instant. Elle accompagne son père dans l'exil. De même lorsque, par un revirement de la fortune, et grâce aux troupes étrangères, Léonidas est remis sur le trône, qu'Agis est tué et Cléombrote chassé, Khélonis déclare à son

1. Notamment celle où la baronne avoue au médecin son amour pour le jeune comte : Acte II, scène 6.

2. Acte II. sc. 4. « Une puissance invisible a tout décrété depuis des temps éternels ; dans le livre du destin se trouve aussi bien prédite la peste qui dévaste le pays, que la vie du ver de terre, où la floraison de la rose ; le chemin tracé d'avance aux mortels ne peut pas être évité. »

père : « N'ai-je pas tout quitté pour toi lorsque tu fus forcé de t'exiler ? Crois-tu que cette Khélonis qui t'as accompagné, n'existe plus ? Ou bien qu'elle préfère le bonheur et l'éclat à son rôle d'épouse. Si j'avais deux cœurs, l'un resterait ici avec toi, mais maintenant tout mon cœur appartient au malheureux[1]. »

Dans cette pièce point d'action trop compliquée, rien de mélodramatique. Il y règne une simplicité toute classique et les caractères conservent leur grandeur antique. Les personnages parlent avec beaucoup de force et de vigueur, comme toujours chez Obernyik, mais habitué à des plats fort épicés, le public n'a pas fait bon accueil à cette pièce qui n'eut que deux représentations.

Georges Brankovics ne fut pas entièrement achevé par l'auteur; ses amis Bulyovszky et l'acteur Egressy n'ont trouvé dans ses papiers que trois actes ; le reste est leur œuvre. C'est une de ces tragédies dont le modèle est la *Zaïre* de Voltaire, traduite dès 1784 par Péczeli. Le conflit entre chétiens et musulmans et au milieu des batailles sanglantes entre l'Occident et l'Orient une jeune fille chrétienne, aimée par un sultan, qui tombe finalement victime de l'entourage du prince : ce sujet était de circonstance en Hongrie où les Turcs dominèrent pendant cent cinquante ans. Aussi dès le commencement du XIXe siècle Bólyai s'inspirant de Voltaire le traita dans son *Mahomet II*, sujet repris un peu plus tard par Charles Kisfaludy qui le traita dans sa meilleure tragédie : *Irène*.

Obernyik nous montre le sultan Murad II amoureux de la belle Mara, fille de Georges Brankovics, prince de Serbie. Longtemps allié des Hongrois, Brankovics renonce après la mort du roi Albert à cette alliance et fait la paix avec les Turcs. Il leur donne comme otages ses deux fils, mais le sultan ayant appris que le parti hongrois a le dessus à Belgrade, fait aveugler les deux princes et les renvoie ainsi à leur père. La guerre

1. *La mort d'Agis* de Guérin de Bouscal (1642), qu'Obernyik n'a certainement pas connue, nous montre le même caractère de Khélonis ou *Telonis*.

éclate de nouveau ; Mara enlevée de force par Murad devient grande sultane. Le conflit tragique eût été de nous montrer Mara, comme Zaïre, partagée entre son amour pour le sultan et la fidélité à sa religion. Obernyik n'eut pas le temps de terminer cette œuvre ; ses héritiers littéraires l'ont achevée sommairement. Le vieux Brankovics vainqueur, prend le harem et y trouve sa fille qu'il veut tuer; mais il n'en a pas la force. Epuisé par ses blessures, il meurt et Mara se jette éperdûment sur son cadavre.

Ce drame s'est conservé longtemps au répertoire grâce au grand acteur Egressy dont Brankovics était le rôle favori [1]. Erkel en a tiré un des premiers opéras hongrois. — Obernyik a aussi écrit une comédie : *Le mari sans femme*, dans la manière de Scribe, et *Une petite aventure* qui rappelle les proverbes de Musset. Comme nouvelliste il montre d'agréables qualités d'écrivain. Son nom cependant reste surtout attaché à ses pièces de théâtre où, dans des fables émouvantes, il a su dramatiser les questions politiques et sociales du temps.

VII

C'est également sous l'influence romantique que fut écrite la seule tragédie du comte *Ladislas Teleki* (1811-1861), descendant d'une famille illustre où le culte des lettres françaises était, pour ainsi dire, héréditaire [2]. Cette tragédie, intitulée

1. Egressy est mort sur la scène en jouant ce rôle (30 juillet 1866).

2. Voy. plus haut, p. 135. — Teleki est surtout connu comme homme politique. Il était le représentant du gouvernement révolutionnaire à Paris (1848) et publia en cette qualité plusieurs brochures, en français, pour éclairer le public sur les événements qui se passaient en Hongrie. Il devint, après la défaite, le chef de l'émigration, fut fait prisonnier contre le droit des gens par la Saxe (voy. sur cet acte arbitraire, Saint-René Taillandier, *Revue des deux mondes* du 1er janvier 1861 et la justification de Beust dans ses *Mémoires : Aus drei Viertel-Jahrhunderten,* II, p. 27), puis rentra dans son pays en acceptant les conditions dictées par la Cour de Vienne. Lorsque, malgré lui, il se vit à la tête de l'opposition, il se suicida la veille du jour, où il devait prononcer un discours à la Chambre (8 mai 1861). Voy. sur son rôle politique,

le Favori (Kegyencz, 1841) nous transporte dans la Rome de la décadence, époque de prédilection des romantiques, chaque fois qu'ils voulurent peindre des monstres sur le trône et des traîtres sortis de la lie du peuple. Quelques critiques voient dans le *Favori* un chef-d'œuvre qu'ils placent bien au-dessus des autres œuvres dramatiques de cette époque. Ils le comparent volontiers aux tragédies de Shakespeare, tant le bas-empire s'y trouve merveilleusement dépeint et caractérisé. Si le sujet en était national, disent-ils, cette œuvre pourrait être citée de pair avec le *Bánk-bán* de Katona.

Il faut constater, en effet, que ce n'est pas là une œuvre banale, écrite à la hâte comme nombre de drames de Szigligeti; cependant jamais celui-ci n'aurait commis une faute aussi lourde dans le choix du sujet. Certes, la vengeance comme motif tragique, se rencontre dans de nombreuses pièces romantiques, mais jamais elle ne fut présentée d'une manière aussi repoussante que dans le *Favori*. Une simple analyse de la pièce suffira à le montrer.

L'empereur Valentinien III est un débauché. Les courtisanes ne lui suffisent plus; il a jeté les yeux sur Julie, la femme de Pétrone Maxime, son ministre. L'eunuque Héraclès attire Julie dans un guet-apens, mais l'empereur qui la croit en son pouvoir, peut à peine la voir, car elle réussit à se sauver. Maxime jure de venger l'outrage fait à son honneur; ainsi commence la série des méfaits qu'il commet et qui forment la trame de la pièce. Si cette vengeance s'effectuait par la ruse de Maxime, nous applaudirions à la réussite de son entreprise; mais pour ne pas éveiller les soupçons du tyran, le mari livre lui-même sa femme, la vertueuse et innocente Julie, qu'il installe dans une maison isolée dont l'empereur seul a la clé. Pour soulever le mécontentement général, Maxime fait d'abord tuer le général en chef Aétius par Valentinien, puis il lui suggère de nommer sénateurs ses compagnons de

Ch. L. Chassin : *Ladislas Teleki,* 1861 (brochure); sur sa tragédie, F. Hoffmann : *Le Favori de Teleki,* dant E. Philol. K. 1879; Z. Beöthy dans *Szinészek és Szinmüirók* (Acteurs et dramaturges), 1882. — Teleki publia en français : *La Hongrie aux peuples civilisés, De l'intervention russe* (1848) et plusieurs articles dans le *National.*

débauche, ce qui lui aliène tout le Sénat ; il fait augmenter les impôts et ainsi à force de vexations réussit à provoquer une révolte. C'est alors qu'il assouvit sa vengeance. Il séduit l'impératrice Eudoxie, tue l'empereur et est acclamé par la foule comme nouveau César. Arrivé au trône il voudrait délivrer sa femme ! Lui qui l'avait répudiée sur un soupçon, désire la reprendre après l'avoir livrée ! Aussi, la Némésis l'atteint dans ses plus chères affections. Julie s'empoisonne ; son fils qui a voulu défendre la retraite de sa mère assiégée par la foule, meurt de ses blessures, après avoir perdu sa fiancée Placidia, fille d'Eudoxie. Ce n'est pas sans raisons que Maxime, entendant la foule le proclamer empereur, s'écrie : « Rome ! ne me railles pas ! »

Ainsi se termine le drame qui, comme peinture d'une époque de décadence, est excellent. La monomanie de la vengeance ne peut être analysée d'une manière plus pénétrante ; mais le défaut capital est l'action inhumaine de Maxime envers sa femme. Le sacrifice révoltant de Julie ne peut être racheté par la beauté du détail et la couleur locale. « La vengeance, cette lourde épée à double tranchant, ne doit être maniée que par les dieux ; car si un mortel a recours à elle, elle frappe du même coup l'innocent et le coupable » ; ces paroles de Julie (acte I, sc. 2) sont ici d'autant plus vraies que cette vengeance s'accomplit par des moyens qui n'ont rien de théâtral. « A leur su et à leur insu, dit un critique [1], ces personnes marchent dans le crime. Elles trompent et sont trompées à leur tour. On attire l'ennemi dangereux dans un guet-apens pour l'y étouffer ; l'empereur est amené à faire les actions les plus stupides. Le peuple opprimé n'a pas un seul digne représentant, pas un seul ami : chacun ne cherche que son propre intérêt. Cela peut être historiquement vrai, mais, sur la scène, notre âme est opprimée et fatiguée de cette longue suite de crimes. » C'est ce que le public a également senti et toutes les fois qu'on a voulu depuis remettre la pièce au répertoire, on n'a obtenu qu'un succès d'estime.

Pour Teleki, la peinture de l'époque était la chose principale ; il a inventé l'histoire après coup et l'action dramatique

1. J. Bayer, ouvr. cité, tome I, p. 474.

ne fut qu'un instrument au service de l'idée. Le poète a voulu donner un commentaire dramatique à ces paroles de Tite-Live placées en tête de la pièce : « Deinde ut magis magisque lapsi sint, tum ire coeperint praecipites : donec ad haec tempora, quibus nec vitia nostra, nec remedia pati possumus perventum est .»

Vörösmarty, dans un compte rendu, a dit que l'empereur Valentinien rappelle le *Caligula* de Dumas. Celui-ci date de 1837; Teleki l'a certainement connu, mais le seul point de contact entre les deux pièces est le tableau de la décadence de Rome. L'influence du drame romantique se manifeste plutôt dans la recherche de la couleur locale et surtout dans l'importance démesurée du rôle de Maxime, un traître comme il n'en existe guère.

VIII

Nous pourrions ainsi analyser bon nombre d'autres pièces de différents écrivains, toutes écrites sous l'influence du drame romantique français [1] : mais en analysant les principales, nous avons suffisamment fait paraître cette influence. Avant d'aborder l'étude de la réaction et de l'époque contemporaine, il faut nous arrêter un instant aux œuvres de *Charles Hugo* (Bernstein) qui, avant 1848, était unanimement reconnu comme le génie dramatique le plus puissant de la Hongrie.

1. Telles : *Tirus, Kuthen, Yolanthe* de Cyrille Horváth; *Vata, Ekebontó Borbála, Ladislas Hunyadi, Agnès Bonow* de Laurent Tóth ; *Élisabeth Bátori, Le dernier khan hongrois* de Garay (les ballades de ce poète fort goûtées vers 1840 montrent également l'influence romantique); *Blanc et noir, Charles Ier et sa cour, Ariane, La femme insouciante*, de Louis Kuthy ; *Ladislas IV* de Gyurman; *La famille Zóch* d'Eméric Vahot, quelques drames du romancier Jókai, etc.

Charles Hugo (1808-1877 [1]), après ses pérégrinations en Allemagne et en Autriche où il publia bon nombre de drames qu'il n'a pu faire représenter, vint en Hongrie et débuta avec le *Roi hongrois* (1846), suivi bientôt de *Brutus et Lucrèce* et de *Banquier et baron* (1847) ; les journaux le proclamèrent le Shakespeare hongrois. Jókai débordait d'enthousiasme et l'auteur, doué d'une bonne dose de vanité, se croyait bien supérieur à Szigligeti. Remarquons cependant qu'il n'apprit le hongrois que fort tard et que ce ne fut que grâce au grand acteur Egressy, le bon génie de tous les écrivains dramatiques de son temps, qui remania ses pièces au point de vue de la langue, qu'elles purent être jouées. Lorsque, après la représentation de *Banquier et baron*, on découvrit que le sujet et une partie du dialogue étaient empruntés à une nouvelle de Bazancourt, intitulée *Louise Dalmar* [2], les huées et les sifflets commencèrent à se faire entendre. L'auteur se justifia tant bien que mal, décocha quelques traits ironiques à ses compatriotes, quitta le pays, parcourut l'Allemagne et la France et ne revint qu'au bout de dix ans ; mais déjà des symptômes de mégalomanie se manifestaient d'une façon inquiétante.

Quoique Hugo se comparât volontiers à Shakespeare, il est facile de constater que, dans ses trois meilleures pièces, il s'inspire plutôt du théâtre français que de celui des Anglais ; à moins qu'on ne mette sur le compte de Shakespeare ce mélange de comique et de tragique que nous trouvons dans

1. Hugo était médecin ; disciple ardent de Hahnemann, il fut appelé à Paris par ce dernier, mais y étudia plutôt le théâtre que la médecine. On dit aussi que Jules Janin s'intéressa à ses projets. Voy. sur sa vie, E. Körös, dans Irodalomt. K. 1894 ; le même sur : *Un roi hongrois*, ibid., 1897 ; sur *Banquier et baron*, 1894 (brochure).

2. Cette nouvelle a paru dans la *Revue des feuilletons*, 1841, pp. 214-240. Elle fut traduite, la même année, en allemand sous le titre : *Lebenswirren* dans l'*Allgemeine Theaterzeitung* de Vienne. Les accusations de la critique contemporaine étaient fondées. Nous avons comparé la pièce de Hugo à la nouvelle française ; M. Császár l'a comparée à la traduction allemande et nous avons pu constater que le plaidoyer de M. Körös n'enlevait rien de son poids à l'accusation. Voy. E. Philol. K. 1899, mars.

Un Roi hongrois (Egy magyar király). Ce roi est Mathias Corvin. L'histoire glorieuse et tragique de la Maison des Hunyad avait la prédilection des romantiques. Jean Hunyad, le vainqueur des Turcs, ne fournissait guère, il est vrai, l'étoffe d'un drame; mais les intrigues des Gara et des Czillei contre ses deux fils, Ladislas et Mathias; la faiblesse et la félonie du roi Ladislas V, qui, pour venger le meurtre de Czillei, fit décapiter, malgré un sauf-conduit, l'aîné des frères; la captivité du jeune Mathias, son séjour à Prague chez Podiébrad où il noue une tendre liaison avec la fille du roi tchèque, Catherine; son élection comme roi magyar, malgré la résistance de Gara, le châtiment qu'il inflige aux seigneurs longtemps rebelles, brisant ainsi la puissance oligarchique; ses instincts despotiques qui le poussent à faire incarcérer jusqu'à son oncle Szilágyi qui avait le plus contribué à son élection : autant de sujets dramatiques que de nombreux écrivains ont mis sur la scène en s'inspirant des pages de l'historien Fessler. C'est ce que fit Charles Hugo pour son *Roi Magyar*.

Au premier acte, les deux orphelins du grand Hunyad sont encore à Bude où on les fait prisonniers; au deuxième, Ladislas est décapité; au troisième, Mathias est roi : alors seulement commence la véritable action qui nous montre dans ce roi surnommé *le Juste*, plutôt un despote de la Renaissance qu'un monarque aimé de ses sujets. Longtemps il dissimule, mais à la fin son caractère irascible éclate; il châtie alors aussi bien le trésorier Perényi que son oncle Szilágyi qui ose lui résister. La pièce, en somme, n'est qu'une suite de tableaux; elle a les défauts communs à beaucoup de drames historiques magyars qui, embrassant une époque trop longue, fatiguent le spectateur par la multiplicité des événements et intéressent plutôt par quelques scènes détachées que par l'ensemble.

L'idée de Hugo, dans cette pièce qui ne constitue que la première partie d'une trilogie inachevée, était de prouver qu'un roi hongrois peut être assez puissant pour briser l'oli-

garchie. La haute noblesse se sentit humiliée dans la personne de Gara et les tirades du poète indisposèrent tellement ces spectateurs, les plus nombreux du *Théâtre national*, qu'ils firent pendant la représentation une exode assez significative. Il n'y eut que quatre représentations.

La critique contemporaine opposait volontiers Hugo aux fournisseurs ordinaires de la scène romantique ; on le trouvait plus riche d'idées, moins soucieux des effets dramatiques que de la peinture psychologique des caractères. Lui-même voulait réagir contre la tendance de Szigligeti et de Czakó et ramener le théâtre à la simplicité classique. Cette réaction même n'est qu'un écho des théories littéraires qu'on proclamait en France et dont le principal représentant fut Ponsard. La tragédie *Lucrèce* suggéra à Hugo l'idée de mettre sur la scène l'héroïne romaine. Il écrivit d'abord son drame en allemand [1] et le traduisit ensuite en hongrois ; le public fit à *Brutus et Lucrèce* un accueil chaleureux. La critique y vanta surtout le caractère de Brutus, aussi habile à dissimuler que le roi Mathias. C'était, comme dit M. Körös, le trait essentiel du caractère même du poète « qui longtemps a feint l'ignorance parmi ses contemporains et caché ses vrais desseins ». Le caractère de Lucrèce est fort bizarre et c'est par cette bizarrerie que Hugo voulut se distinguer de Ponsard. Chez lui, Lucrèce n'est pas la victime de la violence, mais de la calomnie ; c'est à cause de cette calomnie qu'elle s'abandonne à son suborneur, car elle aime mieux vivre coupable que de succomber sous les coups de la calomnie. La pièce est écrite en vers si raboteux et la langue en est si souvent obscure, les jeux de mots dont elle est pleine sont, d'autre part, si insupportables qu'on ne comprend guère aujourd'hui les éloges de la critique contemporaine.

Ces éloges, par contre, étaient pleinement mérités pour *Banquier et baron* (Bankár és báró [2]). C'est à coup sûr une

1. *Brutus und Lucretia*, Vienne, 1845.

2. Paru en allemand sous le titre : *Der Kaufmann von Marseille* (1859), puis : *Des Hauses Ehre* (1861).

des meilleures pièces de ce temps ; elle s'est maintenue au répertoire jusqu'aujourd'hui. Hugo y atteint, avec le minimum de personnages et tout en observant les trois unités, les effets les plus dramatiques. Mais une bonne part du succès revient à Bazancourt dont la nouvelle contenait déjà toutes les situations utilisées par Hugo. Néanmoins, les changements qu'impliquait une transformation de la nouvelle en drame, montrent qu'il avait un grand talent de metteur en scène. Si Hugo avait ajouté au titre, « d'après une nouvelle de Bazancourt », les accusations de plagiat ne se seraient pas fait entendre et ainsi eût été évitée la brouille de l'auteur et des critiques. Il n'est d'ailleurs pas prouvé que Hugo, avec son caractère exalté, aurait jamais pu s'acclimater quelque part.

Cette pièce ne compte que trois personnages auxquels le poète hongrois a conservé leurs noms français : Granville, riche banquier de Marseille, âgé de soixante ans, sa femme Adèle et le baron Arthur Mirmont. Adèle, jeune fille noble mais pauvre, a été élevée dans une maison amie ; c'est là qu'Arthur a fait sa connaissance et l'a séduite. Il l'installe à Paris dans l'intention de l'épouser, malgré l'opposition de ses parents qui font courir le bruit de son mariage avec une riche héritière et font même publier les bans à son insu. Adèle va justement à l'église le jour de cette publication. Folle de douleur, elle quitte Paris sans en avertir Arthur, vient trouver à Marseille sa mère qui meurt de chagrin en recommandant Adèle au banquier ; celui-ci, au bout de quelque temps l'épouse. Cependant Arthur était innocent ; il s'est battu en duel à cause de cette supercherie ; il a été blessé et n'est pas encore guéri lorsqu'il reçoit une lettre pressante de Granville qui lui demande son aide pour éviter une faillite et lui rappelle qu'autrefois il a sauvé son père et l'a élevé. A ce moment la pièce commence. Granville très inquiet attend à tout moment l'arrivée de son sauveur. Il engage avec sa femme une conversation où se trouve une caractéristique du négociant qui rappelle singulièrement celle que donne Sedaine dans son *Philosophe sans le savoir*. Adèle raconte à Granville les malheurs de sa jeunesse et au moment où elle veut prononcer le nom de son séducteur, de Mirmont entre. Granville ne se doute de rien ; les deux amants s'expliquent dans une scène qui est une des meilleures du théâtre hongrois (acte II, scène 2), tant pour le pathétique que pour la finesse de l'analyse psychologique. Arthur sent qu'il est toujours aimé. Sa convic-

tion s'accroît encore lorsque Granville demande avec insistance à Adèle quel est son séducteur et que celle-ci, pressée de nommer son amant, désigne, au lieu de Mirmont, un certain Arthur Belmont. Mirmont dit à Granville qu'il connaît cet homme ; il va jusqu'à le défendre, car il ne s'est jamais marié et aime toujours Adèle. Dans une autre scène fort pathétique l'amour du baron pour l'épouse du banquier éclate irrésistiblement ; Adèle rappelle son devoir d'ami au baron, mais il ne veut rien entendre et essaye d'entraîner de force la jeune femme lorsque le mari apparaît brusquement et lui ordonne de quitter sa maison.

Le conflit tragique trouve son dénouement au troisième acte. Le banquier, quoique menacé de faillite, ne peut plus accepter l'argent du baron ; il le refuse avec dédain et provoque Arthur, car il pense qu'un d'eux doit mourir. Arthur veut disparaître pour sauver la situation. Adèle essuie de graves reproches de la part de son mari qui, cependant, ne veut pas se montrer moins généreux qu'Arthur ; il se suicidera pour laisser la place à son rival. Au moment où il tente d'exécuter son projet, Arthur qui l'a vu du dehors, se précipite dans la chambre par la fenêtre et détourne le coup. Maintenant le banquier est convaincu de ses nobles intentions. Une grande tristesse s'empare de lui et de sa femme au moment où Arthur leur fait ses adieux en laissant l'argent nécessaire pour éviter la faillite. Bientôt on le rapporte mourant ; son ancienne blessure s'est rouverte lorsqu'il a escaladé la fenêtre pour sauver Granville. Il meurt et Adèle ne tarde pas à le suivre. Granville paiera ses dettes et quittera aussi la vie. « Encore un jour, mon cœur ; bats jusqu'à demain, ensuite tu te reposeras après soixante ans de durs travaux. Permets, ô ciel, que je meure entouré du respect de tous et que je repose tranquillement à côté de ces deux êtres chéris [1]. »

Le succès de cette pièce fut immense. Si, par la simplicité de la mise en scène, par l'observation des trois unités et par la marche rapide et concentrée de l'action, ce drame porte le cachet du classicisme, il est tout de même romantique par la manière dont le sujet est traité. La recherche des effets apparaît constamment ; les coups de théâtre par lesquels finissent les deux premiers actes et qui se trouvent dans la nouvelle française, suffisent à mettre en lumière l'influence du romantisme. La vraie conception tragique y manque. « La mort d'Arthur, dit M. Bayer, n'a rien de tra-

1. Dans la nouvelle de Bazancourt le banquier seul se tue ; l'amant s'embarque pour la Nouvelle-Orléans et la veuve reste seule.

gique; il veut ravir cette femme en usant de sa force physique : c'est l'intervention du mari qui seule arrête les coupables. La mort d'Adèle ne s'explique pas non plus par la passion ; elle nous laisse froids. C'est plutôt l'apparence du tragique que sa force irrésistible. »

Les pièces de Hugo nous montrent, à côté d'un romantisme débordant, une certaine mesure dans l'expression et un effort pour revenir à la forme classique. Il est certain que pendant son séjour en France vers 1840, puis après 1848, il a pu constater que le drame romantique, tel que le concevaient Dumas et Victor Hugo, cédait peu à peu la place à de nouvelles formes, tel le néo-classicisme de Ponsard. Il étudia donc les poètes tragiques du XVIIe siècle et, dans sa dernière œuvre dramatique, écrite en vers français, il nous a laissé un exemple vivant de ce culte que tous les romantiques hongrois ont rendu au génie français. Cette tragédie cornélienne s'intitule *l'Iliade finie* [1] et met sur la scène la chute de Troie causée par la ruse de Sinon, en suivant fidèlement le récit du IIe livre de l'*Énéide*. [Les personnages sont : Priam, Hécube, Cassandre, Corèbe, Énée, Andromaque, Hélène et Sinon. Après l'Invocation et le Prélude entre les Muses et le poète, la pièce proprement dite s'ouvre par les plaintes de Priam :

Que je suis triste, hélas ! un saule sans verdure
Dont l'hiver a coupé la sombre chevelure,
Qui nage sur le fleuve à la merci du vent,
Tandis que son écot (?) demeure un mort vivant,
Moi, je reste immobile, ô fatale vieillesse !
Entre des pleurs sans fin et des soupirs sans cesse,
Sur le seuil de la mort, je ne sais ni mourir,
Ni voler au combat, ni percer l'avenir.

1. Voy. Charles Hugo : *La Merveille en deux faces*. I. *Le Cosmos fini*. Traité en cinq parties et en prose. II. *L'Iliade finie*, tragédie en cinq actes et en vers. Paris, 1867. Prix un napoléon d'or. — *Le Cosmos fini* donne les idées de Hugo sur la nature, la poésie, l'industrie, la politique, bref ses idées de réforme sociale.

Corèbe annonce que les Grecs se sont retirés. Il a protégé Sinon contre la fureur de ses compatriotes, et celui-ci fait entendre le récit virgilien :

> Rebutés des malheurs essuyés par Hélène
> Dans cette guerre injuste et longue autant que vaine
> Les Grecs se sont enfin résolus à rentrer
> Dans leurs foyers.....

Malgré les avertissements de Cassandre, on tire le cheval dans les murs. Sinon donne le signal aux Grecs et Troie est perdue.

La pièce a toutes les allures de la tragédie classique. L'élément romantique cependant n'y manque pas, mais les passions se manifestent avec beaucoup de mesure. Cassandre est aimée de Corèbe et d'Énée, mais ne partage point leur amour. Au moment où elle veut tuer Sinon, elle éprouve pour lui de la pitié, pitié qui se transforme bientôt en un sentiment plus tendre. Mais lorsque la perfidie de Sinon éclate au grand jour et qu'il vient lui déclarer son amour, elle le tue en prédisant la grandeur de Rome :

> Le vieux Tibre verra la nouvelle Ilion.

Malgré les fautes de versification et les expressions impropres qu'un écrivain étranger ne saurait éviter, on ne peut nier que l'*Iliade finie* ne soit une imitation fort remarquable de la tragédie classique française. Elle resta inconnue en Hongrie ; en France même, où Hugo la déclama tout seul devant le public, elle passa également inaperçue. Il est néanmoins curieux de voir le romantique hongrois devenir, à la fin de ses jours, un disciple de Corneille et de Racine.

IX

La Révolution de 1848-1849 a arrêté l'essor du théâtre hongrois. A un moment où la vie politique n'existait plus ; où

une profonde tristesse entravait la vie sociale qui commençait à se développer sous l'impulsion du comte Széchenyi; où, poètes et écrivains, s'ils n'étaient pas tombés sur le champ de bataille, étaient enrôlés de force dans les régiments autrichiens, envoyés loin de leur pays, enfermés dans les cachots de Kufstein et du Spielberg; où l'on défendait même aux sociétés savantes de se réunir; où les hommes les plus remarquables, échappés à l'échafaud, erraient de Genève à Paris, et de Paris à Bruxelles, la littérature dramatique dont l'existence était si intimement liée aux progrès rapides de la nation, ne pouvait que péricliter.

Il fallut un certain temps à la nation pour se ressaisir; les rares écrivains qui étaient restés en Hongrie, se serrèrent autour du seul temple dont l'accès ne fut pas interdit : Le *Théâtre national*. Mais on devait être circonspect dans le choix des sujets, car la censure soupçonneuse frappait de son *veto* toute pièce où respirait un souffle libéral, toute pièce où l'on parlait de tyrans et de peuples esclaves.

Un écrivain de cette époque, Louis Kövér, disait avec raison, dans la Préface de ses œuvres :

L'époque où je suis entré dans cette carrière était l'hiver rigoureux de la littérature hongroise, le crépuscule d'une longue et pénible nuit. Le fol espoir seul pouvait nous faire croire à une résurrection future, mais une voix intérieure nous disait qu'on pouvait bien endormir pour un temps la nation, qu'on pouvait la plonger en léthargie, mais qu'on ne parviendrait jamais à l'anéantir ! Il fallait du courage pour lutter contre des circonstances aussi difficiles, car si les autres peuples — il pensait surtout aux Français — ont trouvé leurs écrivains et les ont distingués, nous autres écrivains magyars, nous ne pouvions qu'espérer l'approbation tacite d'une infime minorité et les railleries des oppresseurs. Ils se sont moqués de nos œuvres, comme le geôlier raille l'ouvrage en bois sculpté de son prisonnier que celui-ci exécute dans les ténèbres et sans outils, uniquement à l'aide de quelques morceaux d'os [1].

1. *Kövér Lajos szinmüvei* (Œuvres dramatiques de Louis Kövér), 1860, 4 vol.

La plupart des talents qui, dans les années qui précédèrent la Révolution, avaient donné leur mesure, disparaissent. Szigligeti reste toujours sur la brèche et tout en continuant à cultiver le drame historique, il commence à s'essayer dans la comédie. A côté de lui, d'autres écrivains surgissent, mais ils n'ont point l'importance de leurs devanciers [1]. Ce sont, pour la plupart, des acteurs, comme Dobsa, Szigeti, Hegedüs, Feleki, Lendvay, Szerdahelyi, Szentpétery; ou des écrivains qui ont épousé des actrices, comme Kövér et Jókai. Ils cultivent encore le drame romantique, mais, de même qu'en France, ce genre a fait place à la comédie et au drame à thèse sociale, en Hongrie, où ne fait bien souvent que se refléter le mouvement littéraire français, ces drames historiques disparaissent peu à peu de l'affiche, entre 1850 et 1867 [2] : comme en France aussi, la comédie et le drame social inaugurent leur règne. C'est à l'évolution de ces deux genres que nous voulons consacrer les dernières pages de notre chapitre ; là encore nous aurons à mettre en lumière l'influence française.

La comédie française a attiré les écrivains hongrois dès Bessenyei. Alors qu'il n'existait pas encore de théâtre, il a composé le *Philosophe* et *Laïs* en prenant comme modèles Destouches et Marivaux. Molière fut traduit et adapté dès la fin du XVIIIe siècle; la traduction de ses œuvres complètes, entreprise par la Société Kisfaludy, en 1863, et achevée en 1883, prouve assez de quel culte le grand comique français

1. C'est pendant la réaction que Madách publia sa *Tragédie de l'homme* (Az ember tragédiája, 1862). Si on veut dégager la nature des influences qui s'exercèrent sur ce poème dramatique assez connu à l'étranger (la traduction française est due à M. Bigault de Casanove, 1896), c'est certainement plutôt vers la *Légende des siècles* que vers le *Faust* qu'il faut tourner les yeux. Madách était, d'ailleurs, un grand admirateur de Hugo. Voy. Bayer, ouvr. cité, II, p. 316. — La scène du phalanstère (tableau XII) est sans conteste inspiré par les œuvres de Fourier et des Saint-Simoniens. Voy. Szigetvári, dans E. Philol. K. 1898.

2. Il n'y a que le *Ladislas IV* de Dobsa (1856) et les *Martyrs de Szigetvár* de Jókai (1860) qui aient obtenu un grand succès.

fut l'objet en Hongrie. Sans doute, au moment où le théâtre magyar s'organise, on joue, et on imite surtout Kotzebue; mais cette influence allemande n'empêche pas *Paul Csató* (1804-1841), esprit primesautier, nourri des lectures de Duval et des Comédies-proverbes de Leclercq, de se faire jour. Il réagit contre cette tendance et recommande au lieu des comédies à tiroir, le spirituel vaudeville français mêlé de couplets. Il écrit une comédie très fine où le dialogue pétille d'esprit : *Les jeunes mariés* (Fiatal házasok, 1837) qu'on joua pendant vingt ans et qui sert de trait d'union entre l'ancien vaudeville et la comédie de Scribe [1]. Le règne de ce dernier, en Hongrie, commence avec *Louis Kövér* (1825-1863), surnommé le Scribe magyar. Comme Dobsa, comme Szigligeti, il a pour modèle dans ces premières comédies Scribe et les autres vaudevillistes dont les noms couvrirent, sous la Monarchie de Juillet et au commencement du second Empire, les affiches parisiennes, et dont les œuvres, d'ailleurs, formèrent le fond du répertoire du *Théâtre national.* Seulement, la légèreté, la finesse de touche des modèles, devient souvent platitude chez les imitateurs; là où l'écrivain français glisse rapidement, le magyar insiste, de sorte que les sous-entendus deviennent des grivoiseries. La critique ne fut pas tendre à leur égard, car elle constate dès lors, que la langue hongroise, qui avait atteint un si haut degré de perfection dans la poésie lyrique et épique et même dans les premiers romans de Jókai qui datent de cette époque, était horriblement maltraitée dans ces comédies et ne pouvait lutter avec les originaux.

Le critique Kecskeméthy, contrarié sans doute de voir la comédie hongroise suivre servilement les traces de la comédie française, proposa de faire un retour en arrière et de reprendre Iffland et Kotzebue. Alors les voix les plus autorisées

1. Les *Œuvres* de Csató (Nouvelles et comédies avec quelques poésies traduites de Béranger — les premières qui aient paru en Hongrie —) furent éditées par la Société *Kisfaludy* : *Csató Pál szépirodalmi munkái.* Avec une introduction, 1883.

s'élevèrent contre cette prétention. La *Budapesti Szemle*, organe de Csengery et le *Koszoru* (Couronne), celui du poète Arany, s'écrièrent :

M. Kecskeméthy a des idées bien bizarres! Nous n'avons donc rien de mieux à faire que d'aller à l'école de Kotzebue et des Allemands pour apprendre à écrire une comédie. Nous avons assez appris d'eux au commencement de ce siècle. Charles Kisfaludy s'en est inspiré et il en a appris tout ce qu'il est possible. Il serait dommage de continuer cet apprentissage ! Les Allemands eux-mêmes n'ont jamais pu écrire une bonne comédie ; eux aussi ont imité et imitent encore les Français qui, dans ce genre, dépassent toutes les nations de l'Europe. Il vaut mieux puiser à la première source, dans la mesure où un poète peut puiser à une source étrangère. Même les écrivains comiques du second ordre excellent en ce qui nous fait grandement défaut : dans l'intrigue, dans la composition et dans le dialogue. La proposition de M. Kecskeméthy est venue trop tard et ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Au bout d'une quinzaine d'années d'essais, une amélioration notable se fit sentir. Szigligeti se perfectionna et vers 1866 une jeune génération, que ne préoccupait pas uniquement l'effet scénique, et qui attachait beaucoup d'importance à la forme, eut gain de cause. L'*Ésope* d'Eugène Rákosi marque la fin de l'influence de Scribe et du vaudeville anodin. De vigoureux talents font leur apparition, qui réunissent les avantages d'une grande richesse d'invention dramatique et d'une forme irréprochable. Le genre représenté par Scribe cède la place à une comédie plus fine, plus élevée, souvent aussi plus agressive. Feuillet, Augier, Sardou sont alors consultés, même par Szigligeti toujours attentif aux mouvements du dehors.

Ne condamnons cependant pas cette génération de 1850-1867. Pensons aux tristes circonstances où elle a eu le courage de travailler pour le théâtre. Kövér nous l'a dit. Ces écrivains voulaient amuser, par des moyens bien inoffensifs, une société composée en partie seulement de Hongrois, car l'élément riche et influent, qui n'avait pas émigré, s'était retiré sur ses terres. Il ne restait que la jeunesse des écoles, les bourgeois et les fonctionnaires et parmi ces derniers les

étrangers étaient en majorité. Il fallait aider ces braves gens à tuer une soirée. Pour cela les travers de la petite bourgeoisie, le ridicule des grands propriétaires, la ruse des femmes et surtout des femmes de chambre devait suffire dans les rares soirées où l'on donnait une pièce originale.

Tout ceci est bien anodin et porte la marque des théâtres du boulevard parisien. Ainsi le « Scribe magyar » nous montre, dans *De la patience !* (Csak kitartás, 1855), trois personnages : Csendei, le riche propriétaire rural, Tárnoki, son intendant, et Benoît, son valet, poursuivant chacun leur but et y arrivant à force de persévérance. Le propriétaire qui traduit Virgile veut devenir membre de l'Académie, l'intendant fait une cour discrète à Berthe, fille de Csendei et le valet joue à la loterie espérant gagner un lot. Csendei devient académicien grâce aux articles de son intendant qui a consigné sous son nom ses expériences agricoles; Tárnoki après de tels services obtient la main de Berthe, et Benoît gagne enfin un lot qui, d'ailleurs, ne représente qu'une faible partie des sommes qu'il a consacrées à sa malheureuse manie.

Soir et matin (Este és reggel, 1853) nous présente d'un côté Armand Fellengi, avocat, qui néglige sa femme Léona; de l'autre, le frère d'Armand, Guillaume Fellengi, peintre, épris de Betty, sœur de Léona. Pour se marier il leur faut le consentement de l'avocat; celui-ci hésite et refuse le matin ce qu'il a promis le soir. Alors Füvesi, un intrigant, type familier du théâtre de Kövér, dit aux amoureux d'user d'un stratagème. Guillaume fera la cour à Léona et Betty se montrera sensible pour Armand. Ce jeu réussit : pour rétablir la paix dans son ménage, Armand accorde enfin son consentement. Les bluettes : *Ma femme est morte, La première exigence, L'un des deux*, avec l'éternel contraste du hobereau hongrois qui a passé toute sa vie sur la *puszta* et du noble élevé à Paris et qui émaille son parler de bribes françaises; de même que : *Je veux mourir, Principe d'homme et ruse de femme*, sont d'agréables levers de rideau sans prétention.

Nous nous élevons d'un degré avec *Fidélité par infidélité* (Hüség hütlenségböl, 1856).

Nous sommes quelques années après la Révolution qui a émancipé les serfs. Bon nombre de riches bourgeois ont acheté les terres des émigrés avec des titres nobiliaires. Ainsi Tühegyi, de son vrai nom Nadelberg, a acquis un manoir et se croit aristocrate pur sang. Il trouve que les paysans affranchis ne sont pas assez respectueux et qu'ils imaginent toujours quelque tour pour le vexer. L'un d'eux n'avait-il pas l'audace de l'appeler : Monsieur le voisin! L'arrogance de ce « nouveau seigneur » le rend ridicule. D'abord sa belle-sœur, Mme veuve Nadelberg lui fait sentir assez souvent son origine roturière et comme il refuse de l'épouser, elle lui rappelle à chaque instant qu'il lui doit 80,000 florins. La fille de Tühegyi, Irène, aime le peuple et surtout les poésies d'un roturier, Halmai, qui est du même village et dont le père a autrefois sauvé le sien, pendant la Révolution. Le poète, pour éprouver les sentiments de la jeune fille et pour humilier son père, arrive sous le faux nom de baron Kételyi, tandis que Ugroczi, vrai hobereau qui connaît le faible d'Irène pour les poètes, se fait passer pour Halmai. La jeune fille, voyant que la réalité ne répond pas à son idéal, consent, sur les instances de son père, à épouser le faux baron Kételyi et lorsque celui-ci avoue son stratagème Tühegyi est confondu, mais il tient sa promesse.

Cette pièce, par l'intrigue aussi bien que par le dialogue est toute française ; elle reste pourtant inintelligible pour ceux qui ne connaissent pas l'état politique et social de la Hongrie quelques années après la Révolution.

La meilleure comédie de Kövér est la *Conquête au village* (Hóditás falun). L'intrigue ne jaillit plus des situations, comme dans ses autres pièces, mais des caractères. Ici nous voyons de vrais personnages comiques ; point de travestissements, de quiproquos ni de platitudes. L'opposition entre la grande coquette de la capitale, la baronne Bernei, et la jeune fille naïve et bonne de la campagne est très bien rendue. La baronne, après avoir régné dans la capitale sur tant de nobles têtes, voudrait — par pur caprice — subjuguer le jeune comte Kendi, élevé à la campagne par le capitaine en retraite Uthází. Elle n'y réussit guère et ce sauvageon se montre insensible à ses

coquetteries. Il aime la fille d'Uthází, Julie, qui par sa candeur, désarme la baronne et remet à sa place le « lion » Ferdei, que celle-ci avait appelé à son secours pour exciter la jalousie du comte. Cette comédie est bien agencée et montre le talent de Kövér en progrès. Malheureusement une mort prématurée empêcha le poète de donner toute sa mesure.

Louis Dobsa (né en 1824)[1], qui doit, d'ailleurs, à des drames la majeure partie de sa gloire, ne fait pas preuve dans ses comédies, d'autant d'originalité que Kövér. « Non seulement, dit M. Bayer, ses personnages sont des Français habillés à la hongroise, mais même dans le dialogue, il imite le ton français ; seulement l'esprit dégénère chez lui en une continuelle recherche de bons mots. » L'idée de : *Mon neveu, marie-toi* ! (Oecsém, házasodjál, 1850) est bien trouvée. Cet oncle ridicule, Kátori, qui voudrait à tout prix forcer ses deux neveux et héritiers, Olivier et Armand, à se marier et s'aperçoit à la fin que le premier — un intrigant peu propre à la comédie — est amoureux de sa femme à lui, tandis que l'autre est amoureux d'une jeune fille, Irma, qu'on ne voit pas dans la pièce — cet oncle est un bon personnage comique. Mais Dobsa, en faisant du traître Olivier, qui écrit des lettres anonymes et tend des embûches à sa tante, la cheville ouvrière de sa comédie, en a détruit tout le charme.

Dans *Le flair de Pacsuli* (Pacsuli világismerete) Dobsa a délayé en trois actes un sujet très maigre fournissant à peine la matière d'un acte. Dès le commencement de l'action nous voyons que Pacsuli embrouille trop l'intrigue cousue d'ailleurs de fil blanc. La veuve Ligeti qui a donné rendez-vous à son fiancé Igali à Balaton-Füred, croit trop facilement que la sœur de celui-ci est la maîtresse de Coloman Szenczi qui la

1. Dobsa était à Paris en 1848 et fut témoin de la Révolution de février prélude de celle de son pays. C'est lui qui conduisit la jeunesse hongroise de Paris rendre hommage à Lamartine.

courtise. Naturellement Coloman a, dans le temps, fait la cour à la belle veuve. Dobsa n'hésite même pas dans cette pièce à faire parler ses personnages directement au public : ce procédé, loisible dans la pièce populaire, ne l'est pas dans la comédie.

Ces œuvres, de même que celles de l'acteur Szigeti qui a donné quelques bonnes pièces populaires et des tableaux tirés de la vie de province ; les pièces à tiroir de Degré et d'autres, dramatisant le contraste entre le pur Magyar et l'affectation des modes étrangères, sont faites à l'imitation de Scribe, non pas tant de l'auteur du « Verre d'eau », mais plutôt du Scribe du vaudeville, où règnent en maîtres les quiproquos, les lettres égarées, les erreurs d'adresse ; où tout dépend de maintes *ficelles* du même genre.

Bientôt Feuillet, Augier et Sardou — dont toutes les productions nouvelles étaient aussitôt représentées à Budapest — apprirent aux dramaturges que la comédie de situations peut être renouvelée par une étude plus approfondie des caractères. Et c'est encore Szigligeti dont le génie d'adaptation est vraiment merveilleux qui, le premier, quitte les sentiers battus pour donner dans ses trois comédies : *La Maman* (1857), *Tout ce qui brille n'est pas or* (1858) et *Gouvernement de femmes* (1862), de vrais modèles de la comédie de salon.

Les caractères sont bien dessinés ; on peut même dire que les deux dernières, où se font jour des préoccupations artistiques, ne sont pas indignes d'Augier. Ces trois pièces n'ont rien de spécifiquement magyar. La belle-mère qui veut tyranniser son gendre ; l'avocat économe qui est, pendant le carnaval, entraîné par sa femme à des dépenses folles pour marier leurs filles ; le châtiment d'une femme qui veut régner seule dans la maison ; ce sont là des sujets universels et Szigligeti, en les traitant d'une façon magistrale, a bien prouvé que les écrivains hongrois peuvent, en dehors de l'histoire de leur pays et des mœurs nationales, produire des œuvres solides.

Dans la première de ces pièces: *La Maman*, Szigligeti ne s'était pas encore émancipé de l'influence de Scribe. Quoique le caractère de Madame Mogori, veuve très riche d'un vice-comte (alispán) qui a marié sa fille Cécile à Berki et garde le couple dans sa maison pour mieux surveiller son gendre, soit un peu plus étudié que dans ses autres comédies: le mouchoir et le gant oubliés qui embrouillent la marche de l'action ; le valet, qui se fait payer les secrets de son maître sont des procédés de vaudeville et n'appartiennent pas à la haute comédie. La belle-mère est, bien entendu, punie de sa défiance; sa fille Cécile rejoint son mari qui s'était enfui dans un hôtel et la nièce Esztike, que Mme Mogori a voulu forcer à épouser un vieil avocat, se marie clandestinement avec Béla Ormi, un jeune avocat, ami de Berki, qui lui a prêté son aide dans cette circonstance.

Les deux autres pièces, dont la première est en vers, sont les deux chefs-d'œuvre de la comédie hongroise avant 1867. « *Tout ce qui brille n'est pas or* (Fenn az ernyö, nincsen kas) atteste une étude sérieuse du théâtre d'Augier. L'intrigue est bien mince pour trois actes, mais les caractères sont finement tracés et la langue — chose rare dans la comédie d'alors — n'est pas entachée de banalité.

Donátfi est un avocat très économe, mais il est entraîné par sa femme à des dépenses exagérées pour marier ses deux filles. Les prétendants ne manquent pas; mais l'un, Rejtei, n'a aucune fortune et croit en imposer à son entourage par les bribes de français dont il sème son dialogue. Il a jeté son dévolu sur Etelka, celle des deux filles qui ressemble à son père et n'aime pas les dépenses inutiles. L'autre prétendant, le baron Várkövi, est riche mais avare. Il voudrait refaire la fortune de ses ancêtres; il trouve que Gisèle qu'il courtise ne pense qu'au bal et aux amusements. Cette intrigue trouve un dénouement assez facile. Etelka deviendra la femme du baron et Rejtei, dont les billets de change tombent entre les mains de Donátfi, est éconduit.

Le style de cette comédie prouve l'influence d'Augier ; certaines scènes ont un ton plus léger de vaudeville, par exemple celle où Claire veut persuader à son mari que les dépenses extraordinaires cesseront après le carnaval et qu'on réalisera même des bénéfices en revendant mobilier, chevaux et voitures.

Dans le *Gouvernement de femmes* (A nöuralom) Szigligeti

nous montre par l'exemple de deux ménages, comment ce gouvernement s'exerce dans la famille et quelles en sont les conséquences.

Hélène exerce sur son mari une tyrannie capricieuse et a la prétention de persuader au pauvre Szirtfoki qu'il est le plus heureux des mortels. Mais, d'autre part, elle est contrariée de voir que son frère, Somkuti, est sous la férule de sa femme qui se montre inexorable pour lui, car il joue et boit. Une visite que font les Somkuti à la campagne chez les Szirtfoki met l'étincelle aux poudres. Hélène en excitant son frère à se rendre à une chasse à laquelle il est invité et en refusant ce plaisir à son mari, se prive à jamais de l'ascendant qu'elle exerçait sur lui, car il part avec son beau-frère. C'est alors que, dans sa colère, Hélène se fait faire la cour par Kondori ; voyant l'indifférence de son mari pour cette intrigue et comprenant, d'autre part, que ses calomnies contre Rose causeront un duel, elle revient à de meilleurs sentiments et s'excuse.

La marche de l'action et une caractéristique plus profonde ont fait de cette comédie une des meilleures du répertoire de Szigligeti.

Le rétablissement de la Constitution, en 1867, permit aux poètes comiques d'aborder à nouveau les problèmes qui étaient interdits depuis la Révolution. L'esprit éminemment politique de la nation s'est senti attiré de bonne heure par ces sujets. A peine la comédie avait-elle quitté les traces suivies par Charles Kisfaludy et ses imitateurs, qu'Ignace Nagy, nouvelliste et romancier de l'école d'Eugène Sue, montra sur la scène une des plaies de l'ancienne Hongrie : la corruption des électeurs. Les comitats jouissaient alors d'une grande autonomie ; la petite noblesse — et c'était tout le monde, le serf et le juif exceptés — élisait tous les fonctionnaires du département. L'agent électoral appelé *kortes* avait fort à faire au moment du renouvellement des pouvoirs. Armé de sa formidable hachette fichée au bout d'une canne (fokos), il blessait souvent mortellement les récalcitrants ; détesté de tous, il devint la cible des poètes, des dramaturges et des romanciers. Nagy, dans sa comédie : *Élection des fonctionnaires* (Tisztujitás, 1843), a montré le

kortes d'un de ces comitats pourris; dans le cadre d'une intrigue amoureuse, il a dévoilé un fait assez connu : la vénalité des agents et des électeurs.

Pendant la réaction, la comédie populaire dut garder le silence, mais le nouvel état social inauguré par le dualisme exerça la verve de plusieurs écrivains. Les mieux doués d'entre eux sont : *Coloman Tóth* (1831-1881) et *Étienne Toldy* (1844-1879) ; ils prirent comme modèle Sardou, mais le Sardou de *Rabagas*. L'indépendance dont ils font preuve est cependant suffisante pour qu'on puisse les considérer comme des écrivains originaux. Sans doute, cette comédie agressive leur a servi de modèle ; mais d'autre part, les comédies hongroises sont loin d'être un simple plagiat; il est manifeste, en effet, que les situations où les personnages se trouvent placés sont tout à fait propres à la Hongrie. Un nouveau monde commence à occuper la scène à partir de 1867. Les grands propriétaires qui jusque-là étaient restés tranquillement dans leur province sont attirés par l'éclat de la capitale où le parlement ressuscité, les ministères et leurs bureaux, la magyarisation de tous les services et finalement la mêlée des partis donnent naissance à une vie nouvelle. Les femmes avec leur manie de paraître, avec leur esprit d'intrigue, ont leur part dans cette nouvelle vie et donnent au tableau un cadre parfois riant, le plus souvent sombre et attristant.

« Une nouvelle ère constitutionnelle s'est ouverte pour la nation, dit l'ambitieuse Christine à son mari, Bánfalvi, riche propriétaire de province; les hommes ne sont pas les seuls qui doivent en profiter, les femmes aussi doivent y trouver leur compte; le char des temps nouveaux s'est mis en marche, et celui qui n'y monte pas restera dans la poussière[1]. »

Joignez à ces ambitieux, le monde interlope qui forme la suite des parlementaires, les lanceurs d'affaires véreuses, les conseils d'administration qui se font présider par des barons

1. C. Tóth, *Les femmes dans la Constitution*, Acte Ier, sc. 1.

ruinés dont la noblesse est fort douteuse, à seule fin d'attirer les dupes, et vous ne serez pas étonnés d'assister finalement à la faillite que la folie des grandeurs doit nécessairement amener. La comédie, comme le drame, ont trouvé là un vaste domaine à exploiter. Tóth et Toldy ont senti les premiers tout le comique de cette situation; dix années plus tard, Grégoire Csiky, le plus grand dramaturge de la Jeune Hongrie, en découvrira le côté tragique et deviendra ainsi le créateur du drame social de la Hongrie contemporaine.

Coloman Tóth, dans sa comédie : *Les femmes dans la Constitution* (Nök az alkotmányban, 1871) nous montre une victime de ce nouvel état des choses.

Bánfalvi vivait heureux et respecté sur ses terres, mais sa femme Christine est prise du désir de jouer un rôle dans la capitale. Elle fait élire Bánfalvi député, mais il est si dépourvu de tout talent oratoire qu'il est incapable de dire un mot de remerciement en public. Cependant Christine flatte celles de ses amies dont les maris ont quelque influence sur les électeurs et la façon dont elle s'abouche avec le marchand de vin de l'endroit est tout à fait désopilante. Tóth nous fait assister avec beaucoup de finesse à la genèse et au développement de ces mensonges, de ces calomnies inventées pour compromettre un concurrent politique et qui finissent par ruiner la réputation du plus honnête homme. Szilvásy est représenté par ses adversaires politiques comme un faussaire ; on l'accuse de descendre d'un juif, ce qui, dans certains milieux campagnards hongrois, était, à ce qu'il semble, la dernière injure qu'on pût faire à quelqu'un. Christine, en vraie fille de la noblesse, dédaigne ceux qui doivent leur fortune à leur intelligence. Elle ne peut souffrir l'architecte Bercsey qui a construit une fabrique au juif Leffler, et cela pour de l'argent! Arrivée à Pest, elle est vite désabusée. Hautaine envers celles qui ont aidé son mari à devenir député, elle ne rêve que visites de ministres et de chefs de parti. Son pauvre diable de mari qui doit faire un discours à la Chambre, s'embrouille dès le début et devient la risée de l'assemblée. Depuis qu'il est député, il a reçu de sa circonscription des centaines de demandes d'emploi. Tous les ratés, tous les fruits secs veulent manger au râtelier de l'État, de ce jeune État qui commence à s'organiser. Christine est cruellement humiliée et son orgueil est vite corrigé. Le baron Szlankeményi qu'elle voulait pour gendre est un vulgaire escroc qui a failli extorquer une somme assez rondelette à son mari pour une entreprise frauduleuse, si Bercsey n'y avait veillé. Celui-ci doit à ses connaissances

techniques d'être nommé commandant dans l'armée nouvellement organisée des honvéds et Mme Bánfalvi est tout heureuse de lui donner sa fille.

Non moins spirituelle, et tout à fait dans le genre français, est la comédie historique de Tóth : *Le roi se marie* (A király házasodik, 1863). Nous sommes transportés à la cour de Louis-le-Grand de la maison d'Anjou, dans cette ville de Visegrád à laquelle se rattachent tant de beaux souvenirs.

Tóth nous montre le roi, jeune et aimable, sur le point de se marier. Une aventurière de haut parage, la vénitienne Fiori, soutenue par la reine-mère et les deux italiens Balbo et Guido, voudrait gagner les faveurs de Louis, mais le parti magyar, représenté par le ban de Croatie et Kopjai, déjoue ces intrigues dangereuses pour la couronne hongroise. La fille du ban, Élisabeth, arrivée de la veille, captive le cœur du jeune roi. Cette ingénue a toutes les grâces des jeunes filles d'Augier. Elle fait le buste du roi dans son atelier, sans se douter du rang de son modèle. La scène où Louis le lui apprend est d'une finesse de touche qui trahit une connaissance profonde du théâtre français. Les Italiens sont battus, le roi épousera Élisabeth et la reine-mère, jusqu'ici sous l'influence italienne, deviendra hongroise de cœur.

Le talent de Toldy [1] est plus âpre ; ses comédies comme ses romans et ses nouvelles ont quelque chose de brutal. Sa pièce : *Les bons patriotes* (A jó hazafiak, 1872), pourrait être intitulée : *Le chemin de fer d'intérêt local.* On connaît les intrigues qui se nouent partout à propos d'une nouvelle ligne qui peut apporter la prospérité à telle contrée et causer la ruine économique de telle autre. La comédie de Toldy emprunte son intérêt à cette circonstance que l'action se passe au moment où le gouvernement magyar, encore à ses débuts, avait à réagir vigoureusement contre l'omnipotence des comitats pour fortifier ainsi le pouvoir central. Dans certaines tirades de cette comédie, on croit entendre le journaliste qui fulmine contre les « gros bonnets » des comitats, lesquels sont capables, pour des intérêts purement

1. Fils du célèbre historien de la littérature hongroise.

privés, de sacrifier les intérêts supérieurs du pays, tout en se disant « bons patriotes ».

Toldy a représenté avec une grande adresse les deux partis rivaux d'un comitat ; ils guettent l'arrivée de l'ingénieur du gouvernement qui doit se prononcer sur le tracé de la nouvelle ligne. Passera-t-elle par Tarczavölgy ou par Bondavölgy ? Chaque parti met ses batteries en mouvement, chacun promet à l'ingénieur de le faire élire député, chacun tâche de le séduire. Le parti de Tarczavölgy utilise les charmes de la jeune veuve Gabrielle, l'autre ceux de la naïve Aranka qui, bien loin de soupçonner les intrigues de sa mère, devient sincèrement amoureuse du jeune ingénieur qui s'est formé à l'étranger et auquel toutes ces petitesses répugnent. Il déjoue vite les ruses de Gabrielle, mais Aranka fait une profonde impression sur lui. Honnête avant tout, il veut se rendre compte des avantages et des inconvénients de chaque tracé, lorsqu'il est averti qu'une troisième ligne serait plus lucrative, la contrée possédant des mines de charbon inexploitées. Un ami de son père, un vieux proscrit de la Révolution, qui vit retiré du monde, l'initie aux intrigues du comitat et lui prouve que c'est la construction de cette dernière ligne qui présente le plus d'avantages. L'ingénieur se décide donc dans ce sens ; il obtiendra, malgré tout, la main d'Aranka, grâce au roi qui lui restitue la grande fortune de son père qui avait été confisquée après la Révolution.

Toldy dans : *Les Hommes nouveaux* (Uj emberek, 1873) exerça sa veine satirique contre les ambitions politiques du juif, émancipé en 1867, puis magyarisé, finalement ennobli. Personne ne songera à nier que certains israélites, assez riches pour s'acheter des titres nobiliaires, n'aient parfois manqué de mesure lorsque la loi les proclama les égaux de tous les citoyens. Mais l'idée première de la pièce est peu généreuse et encore moins libérale, car la fusion des races que la loi voulait obtenir, ne peut qu'être retardée par d'aussi violentes satires.

Très goûtée au moment de la transformation du pays, la comédie politique fut bientôt délaissée. Ces satires plaisent à certains moments, mais comme elles offensent une partie de la société, leur vogue cesse vite. Par contre la peinture des petits travers qui sont universels, celles de caractères ridicules où personne ne pense à se reconnaître, excite-

ront la gaieté toutes les fois que l'écrivain nous les montrera dans une fable bien agencée. Le modèle de ces comédies est donné par Labiche, admis de très bonne heure au *Théâtre national* hongrois, bien avant que le « Théâtre français » ne lui eût ouvert ses portes. Son imitateur hongrois *Arpád Berczik* (né en 1842) a remporté maints succès. Ses comédies égratignent légèrement plutôt qu'elles ne blessent. Berczik a bien appris de son modèle à créer des situations comiques, à mêler et démêler avec une rare habileté le fil embrouillé d'une intrigue. Mais il se dégage rarement de ses pièces une idée profonde, comme c'est le cas pour le *Voyage de Monsieur Perrichon*. Chez Berczik, c'est le dialogue qui l'emporte; il est vif, pétillant, et ne dédaigne point les jeux de mots. Il raille doucement dans *les Gommeux* (Svihákok) cette jeunesse dorée qui, avec ses airs méprisants, jette de la poudre aux yeux du monde et plume le bourgeois enrichi désireux d'entrer dans leur société. Le commerçant enrichi, Szalagi, persuadé par son nigaud de fils, promet la main de sa fille Frida à un de ces gommeux, mais la jeune personne s'aperçoit bientôt que Zalán n'en veut qu'à sa dot, l'éconduit et épouse un ingénieur.

Dans *Regarde la mère*, le point de départ est un proverbe hongrois.

Le vieux Téssy doit laisser sa fortune à son neveu Louis, à la condition qu'il épouse une jeune fille simplement élevée, ennemie du luxe. Sa devise est : « Regarde la mère, puis épouse la fille ». Ce neveu aime Édith, jeune fille répondant aux conditions de l'oncle, mais sa mère Léontine qui reconnaît en Louis le jeune homme qui l'a effrontément abordée dans la rue, ne veut pas entendre parler de ce mariage. Connaissant les idées du vieux Téssy, elle affecte les façons d'une femme du monde, légère et insouciante, danse et sable le champagne. Mme Homoki, qui a aussi une fille à marier, joue la bonne ménagère espérant séduire ainsi le jeune homme. Malgré tout, Louis épouse Édith, et Iza la fille de Mme Homoki se fiance à Szeredy, celui-là même que Léontine destinait à sa fille.

La *Protection* nous montre en Mocsing un de ces déclassés qui tonnent contre la corruption et qui eux-mêmes sont fort

corrompus. Le conseiller ministériel Pataky, ennemi de toute protection, a justement proposé pour l'avancement Veres qui aime sa fille à son insu. Mis au courant de la situation, il s'opposera plutôt au mariage que de s'exposer aux attaques de Mme Igali qui voudrait que son parent Huszthy obtienne le poste.

Le Papa est l'éternelle querelle entre gendre et beau-père ; mais la farce est poussée ici un peu loin ; quel singulier père que celui qui pousserait sa fille à l'adultère pour avoir un motif de divorce. Toute la pièce est semée de scènes drôlatiques, tout à fait dignes de Labiche et qui se passent dans un établissement Kneip.

Le même Labiche a inspiré Csiky dans plusieurs de ses comédies (*Mukányi*, *Káviár*, *Le bon Philippe*) et aussi Herczeg dans une des meilleures pièces de ces dernières années : « Les trois gardes du corps ». Par contre, les comédies en vers de Rákosi (notamment *Ésope*) et celles de Dóczy (*Le Baiser*) où le charme de la poésie se joint à une intrigue bien combinée, attestent plutôt l'influence de Banville.

X

Le drame à thèse sociale, après la Révolution, nous montre peut-être encore mieux que la comédie, quelle influence prédominante exerça le théâtre français. Ce genre suppose, en effet, une société bien organisée, une vie mondaine très intense : toutes choses qui n'existaient pas en Hongrie à l'époque de la réaction politique. Szigligeti, Kövér et Dobsa ne pouvaient donc auparavant qu'imiter le drame ou le mélodrame français. C'est pourquoi l'historien du théâtre hongrois, M. Bayer, dit : « Ce qui caractérise le drame social magyar entre 1850 et 1867, c'est l'imitation des modèles français [1]. » Cette imitation est encore plus marquée que celle

1. Ouvr. cité, tome II, p. 300.

du drame romantique avant la Révolution. Alors, on empruntait surtout les procédés, mais grâce au cadre historique qui était presque toujours magyar, on était arrivé au moins à un semblant d'originalité ; dans le drame social, au contraire, tout est français, même les noms des personnages. L'action se passe fréquemment à Paris ou tout au moins en France; quelquefois c'est une nouvelle française dont on tire un drame, comme l'avait déjà fait Charles Hugo ; souvent on a recours à une héroïne d'origine française, probablement parce qu'on croit une dame hongroise incapable, soit de dissiper la fortune de son mari, soit de tenir un salon. Les critiques contemporains ont souvent fait aux auteurs un reproche de ce fait que leurs personnages ne sont pas magyars, mais français; que l'action se passerait avec plus de vraisemblance à Paris qu'à Pest. Le public cependant fit bon accueil à ces pièces. Tout ce qui venait de Paris était sûr d'être bien accueilli ; les œuvres françaises qui, autrefois, tenaient l'affiche vingt jours sur trente avaient habitué les spectateurs à la vie parisienne.

Szigligeti, toujours prêt à contenter le goût du public, a écrit une pièce dans ce genre : *Les ombres de la lumière* (A fény árnyai, 1865) qu'on loua beaucoup à cause de la technique savante et des situations dramatiques, mais qui, au fond, est une de ses pièces les plus faibles, une de celles où les personnages ne sont que des fantoches.

Au premier acte, nous sommes à Paris. Béla Nyárai, le riche magnat, a épousé une marquise ruinée, d'origine française. Certes, à une époque où les grands propriétaires hongrois dépensaient leur fortune en France, où les chefs de l'émigration vivaient à Paris, le mariage de l'un d'eux avec une Française n'avait rien de surprenant. Nyári ayant dépensé sans compter pour sa belle marquise s'est ruiné ; il faut qu'il retourne en Hongrie. Sa femme semble accepter cette situation avec assez de courage, mais ce n'est qu'une feinte; Nyári est averti que sa femme entretient une correspondance avec Eugène Szenczey ; il devient taciturne et l'on craint la folie. Sa femme, pour égarer ses soupçons, lui fait croire que Szenczey s'occupe de Mathilde, jeune parente élevée dans la maison. Rusée et intrigante, elle va jusqu'à faire enfermer son

mari dans une maison de santé d'où il s'échappe. Finalement Nyárai la force à s'empoisonner et à mourir avec lui.

Dobsa a également écrit une pièce dans ce genre : *Insouciance* (Könnyelmüség, 1850), dont le sous-titre : *Le Marquis de Brumon*, indique suffisamment à quelle source l'auteur a puisé son inspiration. L'action se passe à Paris et dans ses environs ; les personnages, à l'exception d'un seul, sont des Français. Le sujet rappelle par certains côtés celui de *Seigneur et serf* d'Obernyik. Il s'agit, là aussi, de l'antagonisme d'un serf et d'un marquis ruiné par ses folies, qui a séduit la sœur d'un roturier. Pour se venger, celui-ci pousse vers l'abîme le noble, tout en cherchant à séduire sa femme. La formule une fois trouvée, ces drames sont faciles à construire.

Kövér, qui fut « le Scribe hongrois », s'essaya aussi dans le drame ; ses trois pièces : *Richesse et pauvreté* (Gazdagság és szegénység, 1855), *Célestine* (1856) et la *Belle Marquise* (A szép marquisné, 1857) sont intéressantes à plusieurs points de vue, notamment la deuxième qui, à notre avis, est le meilleur drame à thèse sociale que cette période ait produit. La lecture en est intéressante encore aujourd'hui. *Richesse et pauvreté* ou *L'éducation avant tout* est tant soit peu didactique et montre quelque gaucherie. Seul le commencement de la pièce, où apparaît la rivalité du seigneur et de son secrétaire, atteint à la hauteur du drame ; le reste est de pure convention. Pour *Célestine* l'action se passe en Hongrie : les personnages ont des noms magyars, mais on reconnaît bien vite dans cette Célestine le type de l'écuyère échappée d'un cirque parisien. Elle se venge terriblement de Guillaume Gerlei qui, après avoir séduit sa sœur et l'avoir abandonnée, tombe amoureux fou d'elle-même. Elle lui fait subir toutes les humiliations, le ruine, ne prétend être à lui que légitimement. Cependant Gerlei est fiancé à Léona qui l'aime et qui est prête à tout lui sacrifier ; elle lui avance une partie de son héritage, fascinée qu'elle est par ses beaux discours. Elle ira même jusqu'au sacrifice suprême et consentira, le

cœur déchiré, à renoncer à lui. Gerlei expliquant à Léona son amour pour l'écuyère ; la rage où le met sa résistance ; la domination, pour ainsi dire mystérieuse, qu'il exerce sur sa faible fiancée ; les tortures que Célestine, qui le rejoint dans sa maison de campagne, lui fait subir : tout cela devait produire un grand effet. Au IVe acte Léona, se voyant abandonnée par Gerlei, donne sa main à l'avocat Szervei qui l'adore, mais elle ne lui cache pas ses sentiments. Gerlei croit enfin pouvoir conduire devant l'autel Célestine, qui, en effet, arrive en robe de mariée, mais elle amène avec elle sa sœur en deuil et profère de terribles imprécations contre le séducteur. Elle part et laisse Gerlei qui est tué en duel par Szervei.

Le troisième drame de Kövér : *La belle marquise*, où les beaux coups de théâtre remplacent l'observation, est la mise en action de la nouvelle de Balzac : *La duchesse de Langeais* (1834), qui avec *Ferragus* et *La fille aux yeux d'or*, forme l'*Histoire des Treize* [1]. Dobsa a fait de la duchesse une marquise ; il lui a conservé le caractère froid et hautain de son modèle français. Le général qui chez Balzac s'appelle Armand de Montriveau porte chez Dobsa le nom de Bourignard, emprunté à *Ferragus* : «Elle (la duchesse) voulut, dit Balzac, que cet homme ne fût à aucune femme et n'imagina pas d'être à lui. » Dans la pièce magyare, en effet, le général — il n'a que trente-trois ans et revient d'Afrique — renonce à sa fiancée, Hélène Marsay, pour s'attacher à la duchesse. La scène où « un soir, il procéda par une sombre mélancolie à la demande farouche de ses droits illégalement légitimes », est représentée de la même façon que dans la nouvelle française. Par hasard, le journal de la coquette tombe sous les yeux du général qui est vite convaincu « qu'elle voyait dans la passion de cet homme vraiment grand un amusement pour elle, un intérêt à mettre dans sa vie sans intérêt ». La

1. *La duchesse de Langeais* fut dédiée par Balzac au musicien hongrois, François Liszt.

vengeance du général est la même dans la nouvelle et dans le drame. Bourignard fait enlever la duchesse dans un bal; on l'amène dans sa maison de campagne où on l'attache pieds et poings liés sur un canapé. Là il veut la défigurer, chez Dobsa en la vitriolant, chez Balzac en lui imprimant au front une croix de Lorraine; mais il est pris de pitié et l'épargne. La duchesse commence alors à aimer cet homme et voyant qu'il reste insensible elle s'empoisonne [1].

Cette pièce eut un grand succès, grâce surtout à l'actrice Mme Bulyovszky qui, dans le rôle de la marquise, a ravi le public. Les affiches mentionnaient la source française, mais dans l'édition de ses œuvres, Dobsa a oublié le nom de Balzac comme Hugo (Bernstein) avait oublié celui de Bazancourt.

Cette imitation du drame français continua après le dualisme, encore qu'il se soit formé une société nettement magyare dans la capitale. La vie constitutionnelle, la conquête de tous les emplois administratifs par l'élément hongrois; la volonté généreuse, souvent exagérée, de vouloir tout nationaliser jusqu'aux noms de famille qui trahissent une origine allemande ou slave; les débuts d'une capitale qui se développe à la façon des villes américaines, la crainte continuelle des empiètements de l'autre partie de la monarchie où l'élément allemand domine : tout cela donne naissance à un état de choses qui fournit au théâtre une riche matière. Il ne manquait plus qu'un dramaturge qui la mît en œuvre. Ce fut *Grégoire Csiky* (1842-91) [2]. Il est plus original que Szigligeti,

1. Chez Balzac, elle s'enfuit en Espagne et se fait carmélite; Montriveau la retrouve cinq ans après; mais, au moment où il veut l'enlever, il la trouve morte.

2. Né à Pankota. Il fit ses études à Arad et entra au séminaire de Pest. Ordonné prêtre à vingt-trois ans il fut envoyé à *l'Augustineum* de Vienne où il passa son doctorat en théologie. Il professa ensuite au séminaire de Temesvár (1870-1878) le droit canon et l'histoire, et écrivit ses premières pièces (*L'Oracle*, *Janus*, *le Mage*, *l'Irrésistible*) sous l'influence des comédies de Rákosi et de Dóczy. En 1879, il passa quelques mois à Paris pour étudier le théâtre. A partir de ce moment, il ne cultiva que le drame social. Ayant quitté les Ordres en 1881, il devint dramaturge du *Théâtre national*. Outre

Kövér et Dobsa ; mais, dans ses œuvres les plus importantes, ses drames à thèse sociale, on retrouve l'influence d'Alexandre Dumas fils. Il avait d'abord subi celle de la tragédie antique et de la comédie espagnole, mais le théâtre français qu'il est venu étudier sur place à Paris pour se rendre compte de l'effet scénique[1], les nombreuses traductions et les adaptations de pièces françaises qu'il fit pour le *Théâtre national* ont façonné son esprit et donné à ses meilleures pièces un cachet caractéristique.

Csiky aime à prêcher, comme Dumas. Il y était porté tout naturellement ayant été prêtre catholique et professeur au séminaire avant ses démêlés avec la hiérarchie ecclésiastique. Il est surtout observateur sagace des nouvelles couches de la société magyare ; il a vu leurs tares et les a impitoyablement mises à la scène. Ses caractères les mieux tracés sont ceux des déclassés qu'il appelle *Prolétaires* (A proletárok). C'est là le titre de son premier drame social (1880) qui eut un succès rare dans les annales du théâtre hongrois.

Par de nombreuses transformations de ce type, Csiky montre la lutte de la société contre les exigences du temps, le combat pour la vie que livre la race magyare. C'est tantôt le déclassé qui a fait ses études et ne trouve pas d'emploi, tantôt le jeune hobereau qui a vécu sans soucis sur les terres hypothéquées de son père et se réveille un beau matin pauvre comme Job. Il faut qu'il se procure des moyens d'existence,

ses pièces de théâtre, au nombre de 31, Csiky a écrit plusieurs romans et nouvelles, a traduit — en vers — les tragédies de Sophocle et les comédies de Plaute, l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine, *Le génie de Pindare* de Villemain, l'*Histoire de la poésie romaine* de Ribbeck. — Dix-huit de ses pièces ont été éditées par l'Athenaeum, d'autres ont paru dans la *Bibl. bon marché* (Olcsó Könyvtár) et dans celle du Théâtre national. — Voy. sur Csiky, l'éloge de Berczik dans : Akadémiai Értesitö (Bulletin de l'Académie) 1894 ; A. Gedeon : *G. Csiky dramaturge*, 1899 (brochure) : J. Janovics : *Csiky Gergely élete és müvei.* (La vie et les œuvres de Gr. Csiky) Kolozsvár, 1900. I. vol (jusqu'en 1880).

1. « Csiky brachte sich von Paris einen frischen Realismus mit, der auch seine starke humoristische Ader zum Pulsiren brachte », dit Silberstein (*Ungarische Revue*, 1881, p. 70).

non pas honnêtement — ce dont il est incapable — mais par toutes sortes de turpitudes. Pour le premier, Csiky a des trésors d'indulgence ; c'est avec une douleur mêlée de tendresse qu'il l'observe et le fait agir. Tel Darvas, le seul caractère sympathique des *Prolétaires* avec Irène, la pauvre fille adoptive de l'aventurière Szederváry.

Darvas expose ses déboires d'une façon touchante :

Mes pauvres parents, dit-il, qui étaient paysans, m'ont fait faire des études et m'ont élevé; ils sont morts avec cette douce consolation d'avoir fait de leur enfant un homme heureux. O pourquoi ne m'ont-ils pas laissé paysan ! Mon éducation m'a donné des désirs dont l'accomplissement m'est défendu par la société. C'est en vain que j'offre mes services, c'est en vain que je dis à cette société : J'ai étudié pour t'être utile, pour que je puisse vivre; elle me répond : Ce n'est pas assez; où sont tes recommandations? où sont tes protecteurs? Elle me repousse et ne veut pas que je gagne mon pain par mon savoir. J'ai essayé de tout ce dont mon instruction m'a rendu capable et partout j'ai échoué. J'ai vu des intrigants, des incapables protégés, prendre ma place; mon caractère s'est aigri : naturellement, au lieu de trouver des protecteurs, j'ai trouvé des ennemis et je suis devenu ce que je suis : un prolétaire... Je suis devenu membre de cette classe honorable qui forme une société dans la société, et qui demain sera plus nombreuse que toutes les autres classes réunies. Oui, nous sommes nombreux, nous pouvons nous en vanter, nous qui végétons au jour le jour, qui vivons, sans travail, sur le corps de la classe laborieuse, comme le champignon sur le tronc de l'arbre. Je suis prolétaire comme tant de milliers d'êtres qui ne savent pas eux-mêmes comment ils vivent... Ils vivent de la vanité, de la sottise des autres, ou bien de l'air du temps. Les hommes honorables se détournent d'eux et ne regardent pas si c'est la paresse, la veulerie ou la nécessité qui nous ont jeté si bas ! (Acte I, scène 21).

A côté de ce déclassé par la faute de la société, nous voyons l'aventurière Camille Szederváry qui, dans sa jeunesse, a vécu d'espionnage et qui, une fois vieille, accable de ses lettres tous les nobles du pays auprès desquels elle se donne comme veuve d'un honvéd tué pendant la Révolution. Elle recueille une orpheline, Irène, qui lui sert à amorcer les nigauds, sans d'ailleurs s'en douter, et qui est heureusement sauvée. L'homme qui a jeté son dévolu sur cette innocente,

vivant au milieu de la corruption, Benoît Zátonyi, est un déclassé tombé dans cette situation par veulerie. Si Csiky se montre indulgent pour les pauvres hères pour lesquels la lutte pour la vie dans la société actuelle est si dure, en Hongrie comme ailleurs, il est sans pitié pour ceux de la noblesse paresseuse qui ne peuvent s'habituer au travail. Ce Zátonyi est un être abject; il n'est pas de la catégorie des scélérats du drame romantique que Szigligeti, Czakó et Obernyik avaient peints : c'est un produit de la vie moderne. Il s'entend à merveille à changer de femme grâce aux « mariages transylvains ». En effet, dans cette province, les unions se dissolvent très facilement. Six semaines après le mariage, le divorce peut être prononcé pour peu que le mari y tienne et y voie son profit. Zátonyi, déjà divorcé avec Elsa qu'il a cédée à son amant pour dix mille florins, épouse Irène, dans l'intention de la donner moyennant un bon prix au benêt Timot. Elsa voit sa spéculation et lui dit :

Je ne t'en veux pas; je te trouve même plus aimable depuis que tu n'es plus mon mari... Tes ancêtres vendaient leur vin et leur blé, toi, tu vends ta femme pour avoir de l'argent — ô, en tout honneur, par la voie légale!... « Pour avoir de l'argent », s'écrie Zátonyi, toujours le même reproche! Mais, est-ce de ma faute si la vie a des exigences que je ne puis satisfaire qu'avec de l'argent. Est-ce moi qui ai créé la société et établi ses lois? A l'âge où les autres enfants sont encore à califourchon sur les genoux de leur père, moi, je chevauchais déjà sur un cheval fougueux à travers les prairies et les forêts de mon père, tout en sachant que ce cheval n'était pas encore payé et que ces prairies et ces forêts appartenaient depuis longtemps aux créanciers. Cependant, j'ai vu qu'on pouvait vivre aussi de cette façon et les feuilles mêmes de la forêt hypothéquée me chuchotaient à l'oreille que celui qui est né seigneur doit vivre en seigneur. Je savais que j'avais un nom, des titres, que je dois leur faire honneur, mais personne ne m'avait appris comment il faut s'y prendre pour m'en procurer les moyens. Ces moyens, il faut que je les aie, mon rang m'y oblige; on me les demande ou l'on me traite de drôle. Je suis habitué au luxe, au confort; ils me sont nécessaires comme l'air que je respire, et si l'homme qu'on étrangle a le droit de mordre la main de celui qui lui serre le cou, pourquoi n'aurais-je pas le droit de mépriser cette société aux idées vulgaires, cette société aussi exigeante qu'avare, qui a excité mes convoitises sans les satisfaire? Qu'elle se con-

tente que j'observe ses lois et que je n'entre pas en conflit avec son code pénal — le reste c'est mon affaire (Acte III, scène 5).

Partout où Csiky nous montre des seigneurs fiers de leur blason qui ne veulent pas s'astreindre au travail et considèrent la bourgeoisie laborieuse, comme leurs ancêtres considéraient les paysans : c'est pour leur faire entendre de dures vérités. Il continue, en cela, la tradition des romantiques, mais il est plus mesuré. Aux cris désordonnés et aux vociférations mélodramatiques il substitue l'observation et la logique. Au milieu de ces familles vouées à la ruine il a soin de nous montrer un caractère supérieur à son entourage par son activité et son intelligence, et c'est presque toujours une femme.

Telle la baronne Berthe Héthársy dans la *Famille Stomfay* (A Stomfay család, 1882) et la comtesse Szerémi dans la *Grand'mère* (A nagymama, 1891). Toute la famille Stomfay en veut à Agnès Keresztes, de ce que le membre le plus riche et le plus influent de cette famille, Akos, qui avait eu une liaison avec elle, l'a prise dans sa maison comme gouvernante de sa propre fille, Marguerite. Celle-ci, au début de la pièce, doit épouser un de ses cousins, pauvre, vaniteux, plein de préjugés qui, connaissant la situation d'Agnès, exige qu'elle quitte la maison pour toujours. C'est alors que la baronne Héthársy, jadis elle-même victime de cet orgueil nobiliaire, montre ses torts à Stomfay et obtient qu'il épouse Agnès. Marguerite, instruite des menées odieuses de son fiancé, donne sa main et sa fortune au fils de Lipóczy, honnête roturier.

Dans la *Grand'mère*, la comtesse Szerémi ne juge pas autrement ces préjugés nobiliaires qui ont brisé son cœur et poussé au suicide un de ses fils. Elle consent que son petit-fils épouse l'orpheline qu'il aime quoiqu'elle soit enfant naturelle.

La noblesse ruinée cherche souvent à redorer son blason. Le fait est surtout fréquent en Hongrie. Les conditions de la vie furent radicalement changées par le dualisme ; de nombreuses

familles nobles qui comptaient obtenir après le rétablissement de la Constitution, des emplois lucratifs, furent amèrement déçues. Incapables de toutes autres fonctions que celles du comitat où, depuis des siècles, ils avaient le monopole des charges, pleins d'horreur pour l'armée, par suite de l'esprit allemand qui y régnait, les rejetons de ces grandes familles se virent forcés d'épouser, soit des filles de riches roturiers, soit des juives millionnaires. (*Le Mariage de Cécile*).

A côté du prolétaire intellectuel et du noble ruiné, les drames de Csiky nous montrent la misère des petits employés qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts ; celle de hauts fonctionnaires qui, voulant imiter le grand monde, s'endettent et deviennent la proie de l'usure.

Les usuriers de Csiky sont des hommes qui ont leurs entrées dans la meilleure société, qui ont des avocats à leur service et qui n'agissent jamais en personne. Ils font manœuvrer de malheureuses femmes dont c'est le gagne-pain. Députés, juges de la Haute Cour, conseillers référendaires, deviennent la proie de ces êtres invisibles et se débattent entre les griffes de leurs subordonnés.

Misère dorée (Czifra nyomoruság, 1881) nous expose avec une gradation savante le sort pénible de tous ces fonctionnaires qui doivent lutter contre les exigences de la vie. Gustave Bálnai, conseiller à la Cour des comptes, est tout près de la ruine et n'est sauvé que par l'amant de sa femme ; Antoine Sodró, rédacteur dans un ministère, est la proie des sœurs Zegernyei qui prêtent à la petite semaine. Le mobilier du pauvre hère est fréquemment vendu aux enchères. Sa mauvaise humeur éclate dans cette tirade bien typique :

« Qui pourrait m'aider ? Après vingt ans de service, je suis arrivé à gagner 800 florins et à tant de dettes que leurs intérêts dépassent le double de mon traitement. Comment en suis-je arrivé là ? je n'en sais vraiment rien. Personne ne demande comment je me tire d'affaire. L'État me donne ses 800 florins et me dit : Tiens ! pour cette somme, tu dois travailler du matin au soir ; nourris bien ta famille, fais donner de l'instruction à tes enfants, loue un appartement convenable, souscris une somme assez rondelette pour la fête de ton chef de bureau, ne porte

pas de vêtements usés et, avant tout, sois honnête! Depuis vingt ans, je vis ainsi aux frais de l'État et maintenant que je me suis habitué aux usuriers, aux saisies, aux ventes et à la misère, vous voulez me secourir ? » (Acte I, sc. 9).

Csiky comprenait à merveille l'âme féminine. Il avait été réellement un « confesseur ». Sans doute, l'étude du théâtre français, notamment celle de Dumas fils, de Feuillet et d'Augier, a laissé des traces profondes, non seulement dans sa manière d'exposer, de nouer et de dénouer l'intrigue, mais aussi dans la peinture des caractères de femme. Son théâtre est remarquable par la variété des rôles féminins. Ceux qu'il peint le mieux sont ceux qui font pendants aux nobles fainéants qui dissipent leur patrimoine et ruinent leur entourage. Telle cette Malvine, du *Modèle de mode* (Divatkép, 1888), femme d'un grand propriétaire, négligée par son mari qui passe ses nuits au cercle. Malvine a des goûts excentriques ; elle veut que la haute société s'occupe d'elle et que tout le monde l'admire. Elle a un ami, Sárkány, qui est une silhouette du théâtre de Dumas. (Disons à ce propos que l'intrigue de la pièce rappelle celle de *Francillon* par plus d'un trait.) Celui-ci lui adresse les paroles suivantes :

« On ne pardonne à la beauté, comme à tout ce qui est extraordinaire, que quand elle reste modestement cachée. Vous faites juste le contraire. Vous êtes partout la première, vous vous habillez d'une façon tapageuse, vous montez à cheval, vous faites de l'escrime, vous fumez, vous changez tous les six mois la couleur de vos cheveux et, ce qui est plus grave, vous vous attachez, rien que pour vous amuser, les hommes qui font la cour à vos amies. »

Ce qui devait arriver, arrive. Un des adorateurs de Malvine, s'y croyant autorisé, provoque par sa conduite un esclandre dans un bal où Malvine est allée seule contre la volonté de son mari. Il en résulte un duel ; l'insolent est blessé et Malvine se réconcilie avec son mari. Mais elle a pu voir que sa sœur, Rose, mariée à un honnête avocat, s'occupant toujours de ses enfants et restant tranquillement à la maison, loin du

bruit mondain est, au fond, plus heureuse qu'elle. Rose a du bon sens ; elle ne veut pas imiter les mœurs à la mode.

Même en France, dit-elle, de telles femmes sont l'exception, et la plupart des femmes françaises — sauf dans les romans — sont des ménagères tout aussi ennuyeuses que moi.

Ici, c'est la manie de paraître et le désœuvrement causé par la conduite du mari qui désunit le ménage ; dans les *Bulles de savon* (Buborékok, 1884), ce sont les idées de luxe et les dépenses exagérées qui amènent la ruine de la maison. Ignace Solmay n'a pas su résister aux ambitions de sa femme qui a élevé ses enfants dans des idées de grandeur. Sa fille Séraphine épouse un chef de bureau et accepte des cadeaux de ses amies dont les maris demandent des concessions au gouvernement, cadeaux qui sont des pots-de-vin déguisés. Solmay, mis au courant, se révolte enfin ; ses filles trouvent également qu'il vaudrait mieux se retirer tranquillement dans le manoir des ancêtres à la campagne, que de poursuivre des chimères dans la capitale où l'on se ruine.

Encore ces jeunes femmes sont dans une situation aisée ; mais qu'adviendra-t-il des jeunes filles pauvres et ambitieuses. On le devine.

Dans les *Belles filles* (Szép leányok, 1882), les deux filles de l'instituteur Bihari, Terka et Lina sont jolies, instruites et remplies de bonnes intentions, lorsqu'elles arrivent dans la capitale. L'une Lina, la moins sérieuse, devient bientôt courtisane ; l'autre, qui voudrait travailler, est abandonnée par son fiancé et réduite à se mettre servante. Elle ne peut demeurer nulle part, car elle veut rester sage. Le calvaire de la *Blanchette* de M. Brieux avait déjà été raconté dans les tribulations de Terka. Enfin, cette vaillante fille entre comme servante dans une auberge des faubourgs. Un des amis de sa sœur lui en exprime son étonnement.

Vous vous étonnez, lui dit-elle ; comment pourrait-il en être autrement? Je fus trompée par mon fiancé et j'ai vu avec désespoir le monde se détourner de moi ! J'ai cessé mes études ; le peu d'argent que j'avais,

fut vite dépensé. J'ai voulu travailler — mais il n'est pas facile à une jolie fille de gagner honnêtement sa vie. J'ai été dans un magasin, puis dans un café; j'ai voulu servir comme bonne, mais je n'ai jamais pu rester. C'est en vain que j'ai le désir de travailler, cela ne m'a servi à rien! Ou bien on m'a renvoyée, ou bien il me fallait partir parce que ... vous le savez bien, car vous êtes de leur nombre. J'ai quitté ma dernière place il y a huit jours; ma maîtresse m'a renvoyée parce qu'elle était jalouse, le maître parce que sa femme avait tort (Acte II, sc. 7).

Au dernier acte, les deux sœurs, la courtisane et l'honnête fille se trouvent à l'aube grise près du Danube pour s'y noyer. Un brave ouvrier, longtemps amoureux de Terka, les sauve.

Ainsi, chaque pièce de Csiky pose un problème social. Une haute moralité se dégage de ces drames; ils plaisent par la hardiesse de l'auteur lequel ne craint pas de soulever le voile et de montrer à nu les plaies de la société. Une composition ferme, des effets dramatiques amenés sans violence et une langue forte distinguent ces pièces. Le théâtre hongrois contemporain a perdu en lui son soutien le plus ferme.

Le *Théâtre libre* n'a exercé jusqu'en 1896 aucune influence notable en Hongrie; quelques essais, peu réussis d'ailleurs, ont vite disparu de l'affiche. Si Henri Becque et François de Curel n'y sont pas inconnus, le *Théâtre national*, le seul qui compte jusque-là, est demeuré réfractaire aux tranches brutales de la vie bourgeoise [1]. L'auteur qui depuis la mort de Csiky a obtenu le plus de succès, François Herczeg (né en 1863) suit dans sa *Fille du Nabab de Dolova* et dans sa *Maison Honthy* les traces de Csiky, mais en choisissant comme centre d'observation la vie de province, la vie de garnison et celle des grands propriétaires ruraux.

On peut voir par ce résumé de la littérature dramatique hongroise depuis l'ouverture du *Théâtre national* jusqu'au Millénaire que la production est intimement liée à l'évolution du théâtre français. Depuis la célèbre *Préface* de

1. *La Parisienne* de Becque fut jouée, pour la première fois, au Théâtre national en janvier 1901.

Joseph Eötvös en faveur du drame romantique jusqu'à nos jours, ce sont les tragédies, les comédies et les drames français qui dominent sur la première scène du pays. Le drame romantique accompagne les aspirations libérales; il tire de l'oubli les épisodes dramatiques de l'ancienne histoire hongroise et montre les faits les plus marquants depuis les temps anciens jusqu'à la défaite de Rákoczy. Il forme — sauf pour Charles Kisfaludy et Katona — les premiers talents dramatiques qui se groupent autour de Szigligeti et produisent, un peu avant la Révolution, des œuvres remarquables. Pendant l'arrêt subit causé par les désastres du soulèvement national, les écrivains se tournent de nouveau vers la France, mais alors c'est la comédie de Scribe qu'ils lui empruntent et les drames à caractère social. Pour ces derniers, l'imitation devient même trop marquée, car au lieu de transporter le drame dans un milieu magyar, on lui laisse même sa couleur parisienne et les personnages y agissent comme des Français. Avec la liberté reconquise, une vie sociale plus mouvementée permet de créer la comédie et le drame avec des types hongrois; mais les auteurs les plus applaudis sont toujours Augier, Feuillet, Sardou et Dumas fils; leur influence, si elle n'est pas exclusive, est toujours prédominante. On voit donc que ces soixante ans de la vie théâtrale hongroise reflètent, en tenant compte des retards dus aux circonstances, l'évolution même du théâtre en France. On imite naturellement les plus grands, mais les talents de second ordre ne sont pas non plus négligés. Jusqu'au dualisme nous voyons sur les affiches magyares avec les noms de Hugo, Dumas père, Ponsard, Scribe, ceux d'Arago-Vermond, Bayard, Desarnould, Fournier, Legouvé, Duvert, Dumanoir, Pyat, Mallefille, Souvestre, Soulié, Bouchardy, Ancelot, Anicet Bourgeois, Clairville, Gozlan et Picard. Chacun d'eux apprend quelque chose aux dramaturges magyars. Le règne du dualisme inaugure les quatre grands noms déjà cités : Augier, Dumas, Feuillet et Sardou; non seulement on joue leurs œuvres principales, mais on imite

aussi leur technique, on écrit dans leur esprit. Avec eux on joue Musset, Barrière, Sandeau, d'Ennery, Meilhac et Halévy, Labiche, Bisson, Gondinet, Pailleron, Coppée, Daudet, Ohnet et tout dernièrement Prévost, Hervieu et Brieux.

Les deux nouveaux théâtres ont fait applaudir les vaudevillistes jusqu'à Feydeau et Gandillot [1]. Si l'on ajoute à l'influence exercée sur les écrivains nationaux, le nombre des représentations de pièces françaises, on voit que la Hongrie est un des pays où l'art dramatique français a trouvé le plus d'imitateurs.

1. *Magyar Szinház* (Théâtre hongrois) et *Vigszinház* (Théâtre comique). — D'après une statistique publiée à l'occasion de l'Exposition universelle, ce dernier théâtre a donné du 1er mai 1896 au 1er décembre 1899 *trente* pièces françaises qu'on a jouées 644 fois, *dix* pièces allemandes, jouées 232 fois et *treize* pièces hongroises jouées 116 fois. Au *Théâtre national,* le berceau de l'art dramatique hongrois, on a de tout temps représenté en majorité des pièces françaises. Une statistique dressée par M. Bayer à notre intention donne des chiffres éloquents. Sur 204 représentations données en 1850, l'on en compte 110 consacrées à des pièces françaises. Cette proportion n'a pas varié jusque vers 1860 et depuis notre théâtre occupe encore un tiers des représentations.

CHAPITRE II

LE ROMAN ET LA NOUVELLE[1]

I

Lente et laborieuse fut la naissance du roman hongrois. La poésie devait déjà quelques chefs-d'œuvre au génie d'Alexandre Kisfaludy et de Vörösmarty; le théâtre même pouvait s'enorgueillir des succès de Katona et de Charles Kisfaludy, alors que le récit en prose était encore dans son enfance. On dirait que les générations qui se succédèrent de 1772 à 1836 se développèrent à l'école des poètes; qu'on eut, à cette époque, pour lecture favorite des poésies légères, ou sentimentales, ou bien encore des poèmes épiques évoquant l'ancienne bravoure de ces conquérants qui avaient donné une nouvelle patrie à la race magyare.

Les *Amours de Himfy* et les *Contes poétiques* d'Alexandre Kisfaludy berçaient les cœurs de leurs rythmes mélodieux. Chantés dans tout le pays ils remplacèrent longtemps les romans. Les épopées puissantes de Vörösmarty écrites en hexamètres impeccables et d'une allure si martiale étaient

1. Le roman hongrois n'a pas encore trouvé son historien. L'ouvrage capital de Beöthy (voy. plus haut, p. 62, note 3) ne va que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

la lecture des jeunes et des vieux. Une riche éclosion poétique précéda ainsi les premiers bégaiements de la prose, car le génie de la race est plus apte à rendre les rythmes les plus difficiles qu'à s'astreindre aux exigences des belles périodes, à la concision du style narratif, à la propriété des termes. La prose est restée longtemps lâche et diffuse, semée de constructions et de termes étrangers, sans élégance et sans clarté. La tradition manquait, car après les premiers efforts de l'*École française,* surtout de Báróczy, vint la grande lutte entre néologues et puristes et pendant les vingt ans qu'elle dura, la prose subit de notables transformations.

Malgré la victoire des néologues, malgré la richesse de l'idiome, il manquait encore de nombreux termes pour exprimer les nuances de la pensée et les idées abstraites, souvent même les termes pour désigner le costume et le mobilier modernes. Ce manque de stabilité d'une part, la pénurie de la langue de l'autre, sont les deux causes principales qui s'opposèrent aux progrès de la prose hongroise avant 1836.

Pour ce qui est spécialement du roman, il suppose, outre une langue souple, une vie mondaine plus développée qu'elle ne l'était en Hongrie au commencement du XIXe siècle. La Transylvanie est la seule contrée où la société noble ait fait preuve, au cours des siècles, d'une certaine cohésion; où se soient établis quelques centres de réunion. Nous ne serons donc pas étonné de la voir produire deux des principaux romanciers hongrois : le baron Jósika et le baron Kemény. Les mœurs anciennes de la Transylvanie fournirent ainsi le sujet des premiers romans magyars. Rappelons aussi que le premier écrivain qui accoutuma le public, à tout le moins par des traductions, aux récits romanesques était également originaire de cette région : nous voulons parler d'Alexandre Báróczy, membre de la garde royale sous Marie-Thérèse [1].

1. Voy., plus haut, *L'École française*, § VIII.

Le besoin de lire des romans, des histoires merveilleuses est cependant naturel à l'homme arrivé à un certain degré de culture. Le Magyar qui, aux XVIe et XVIIe siècles, subissait le joug de la Turquie, lisait outre la Bible et son livre de prières, les contes qui, depuis le moyen âge, sont le patrimoine commun des nations européennes [1]. Le recueil des *Gesta Romanorum*, la *Destruction de Troie* par Guide de Colonne et la *Vie d'Alexandre* trouvent un traducteur très habile dans le comte Jean Haller qui, pendant une captivité de quatre ans, écrit ses *Trois histoires* (Hármas historia, 1695), un des livres les plus lus au XVIIIe siècle et devenu si populaire que nombre de ses récits volent encore de bouche en bouche. Un autre Haller, Ladislas, traduira le *Télémaque* de Fénelon (1755).

A partir de cette date jusqu'au moment où naît le roman hongrois, ce sera le récit français ou d'inspiration française qui alimentera presque exclusivement la littérature. En effet, de 1772 à 1836, année où parut l'*Abafi* de Jósika, c'est le roman chevaleresque qui domine. Nous avons vu que lors du renouveau littéraire Báróczy traduit la *Cassandre* de la Calprenède. Les récits qui charmèrent le grand Condé et Mme de Sévigné n'avaient pas encore perdu tous leurs attraits pour le public hongrois de la fin du XVIIIe siècle. Nous avons fait ressortir l'importance de cette traduction au point de vue de la prose hongroise. Báróczy chercha, en outre, parmi les œuvres d'imagination, des récits à la fois instructifs et amusants. Il éprouva, le premier, le charme des *Contes* de Marmontel qui, dans un cadre plus restreint, offraient à l'imagination hongroise « la plus naïve imitation de la nature dans les mœurs et dans le langage [2] ».

Il est cependant facile de constater que des trois genres

1. Voy. Introduction, p. 34.

2. Voy. sur Marmontel en Hongrie, *O. Weszely*, dans E. Philol. K., t. XIV (1890), article dont Wlislocki a donné un extrait dans *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1894.

que dès le XVIIe siècle on peut, selon M. Maigron [1], distinguer dans le roman français et qui sont : le genre idéaliste, le genre réaliste et le genre pittoresque, c'est le premier qui a exercé en Hongrie la plus profonde influence. Depuis la Calprenède jusqu'à Mme de Genlis la littérature française offrait de nombreux romans que les écrivains magyars n'avaient qu'à traduire ou à imiter pour offrir à leurs lecteurs la pâture quotidienne. Œuvres extrêmement faibles, tant au point de vue de la langue qu'au point de vue de la composition, ces romans sont aujourd'hui illisibles. On ne peut qu'admirer les efforts des écrivains auxquels la langue magyare doit d'avoir pu, cinquante ans après cette époque d'enfance et d'apprentissage, s'élever à la hauteur qu'elle atteignit vers 1840 dans le récit romanesque.

Le roman le plus répandu à cette époque primitive était visiblement inspiré d'un roman français : le fameux *Kartigam* d'Ignace Mészáros [2], qui parut l'année même où Bessenyei donna son *Agis* : en 1772. Il n'était pas de jeune fille, en Hongrie, qui ne le connût ; les bonnes vieilles dames de province s'en régalaient encore vers 1840, tant les aventures de la belle captive turque, ses chansons sentimentales intercalées dans le récit, étaient faites pour ravir le cœur féminin. Or, ce fameux roman n'est que la traduction d'un livre allemand paru en 1723 sous le titre : *Der unvergleichlich schönen Türkin wundersame Lebens-und Liebes-Geschichte*. Zur angenehmen Durchlesung aufgezeichnet von Menander [3]. Selon l'opinion des critiques hongrois [4] — ce que d'ailleurs une simple lecture prouve suffisamment —

1. *Le roman historique à l'époque romantique*, 1898.

2. 1721-1800. Mészáros est né à Felsö-Bár dans le comitat de Pozsony (Presbourg) ; il fit ses études à Pozsony, Györ (Raab) et Vienne et devint secrétaire de l'archevêque de Kalocsa. Vers la fin de sa vie, il se retira à Bude. Il n'appartenait à aucune des « écoles » qui ont contribué au renouveau littéraire.

3. Voy. G. Heinrich, Introduction à la réimpression de *Kartigam*, p. 9. (Dans *Olcsó Könyvtár*), 1880.

4. G. Heinrich, ibid., p. 10 ; Beöthy, ouvr. cité, tome I, p. 250.

l'écrivain allemand a eu sous les yeux un de ces romans de chevalerie français qui doivent leur origine aux guerres entre l'Islam et la chrétienté, guerres qui eurent surtout pour théâtre la Hongrie. Mlle de Scudéry avait déjà écrit en 1641 *Ibrahim ou l'illustre Bassa* et depuis, les aventures des captives chrétiennes en Turquie ont été souvent contées.

Kartigam est la fille d'un pacha qui, lors de la prise de Bude, est faite prisonnière par le comte français Andro venu avec des troupes brandebourgeoises au secours de la capitale hongroise. Le comte emmène à Paris ce souvenir vivant de ses exploits; Kartigam y est baptisée sous le nom de Christine. Sa beauté, ses manières exquises et ses vertus lui gagnent tous les cœurs. Un jour, elle se rencontre avec le roi Louis XIV dans les jardins de Versailles. Comme le roi s'informe si elle se plaît en France, elle lui répond avec tant d'intelligence que celui-ci l'élève immédiatement au rang de comtesse. A cette nouvelle, son frère Akmet vient à Paris et ne la quitte plus. Le duc Alexandre de Tussano s'éprend de la comtesse turque; ils se fiancent: mais il faut que Kartigam passe par bien des épreuves avant de se marier, comme cela se doit dans tout roman de chevalerie.

Elle est d'abord enlevée par un comte Venezini qui s'embarque avec elle à Marseille. L'inévitable naufrage se produit: le séducteur périt, Kartigam est sauvée. Vendue comme esclave, elle est délivrée, grâce à son costume masculin, par la fille du pacha et parvient après de nombreuses péripéties à unir son sort à celui du duc de Tussano.

L'origine française de cette histoire n'est pas douteuse. Elle est inspirée par les *Journées amusantes* de Madeleine Gomez dont Clément Mikes, dans son exil à Rodosto, avait traduit quelques parties; c'est la même série d'aventures, de péripéties, de sauvetages invraisemblables; les mêmes déguisements, la même étiquette et le même langage amoureux. Le style « galant », dont la traduction de Cassandre a donné le premier exemple, se retrouve dans ce récit romanesque.

Le second roman de Mészáros est également une traduction d'un ouvrage français : « *Lettres de Madame du Montier à la marquise de*** sa fille, avec les réponses. Où l'on trouve les leçons les plus épurées et les conseils les plus délicats d'une mère pour servir de règles à sa fille dans l'état du mariage; même dans les circonstances les plus épineuses, et pour se con-*

duire avec religion et honneur dans le grand monde. L'on y voit aussi les plus beaux sentiments de reconnaissance, de docilité et de déférence d'une fille envers sa mère » (1756) [1]. Si Kartigam montre de quelle façon une jeune fille bien élevée doit se comporter vis-à-vis de son fiancé, ce recueil de lettres veut apprendre aux dames hongroises quelles règles de vie elles ont à suivre dans le mariage. Pour Mészáros le point de vue littéraire était tout à fait secondaire [2]. Il voulait instruire; les dames le lisaient, peu lui importait que les hommes de lettres fissent peu de cas de ses traductions.

Nous pouvons ranger dans la même catégorie les romans chevaleresques et patriotiques de l'infatigable André Dugonics, de l'Ordre des Piaristes [3]. Son *Etelka* (1788) fut beaucoup lu, quoique ce soit encore l'enfance du récit romanesque. Il place l'action aux temps d'Arpád et de Zoltán à l'époque où les Magyars conquirent le pays. Il veut mettre en lumière les vertus de sa race et se sert à cette fin d'une histoire d'amour mêlée çà et là d'attaques violentes contre les réformes de Joseph II. Non seulement le sens historique y fait défaut — on ne pourrait guère en faire reproche à un romancier magyar du XVIIIe siècle — mais la langue même est de la dernière rudesse. Dugonics, ennemi des novateurs, voulut conserver à l'idiome la forme qu'il revêtait dans les

1. Lyon, 2 vol. D'après Riedl (E. Philol. K. 1879) l'auteur serait Mme Marie de Prince de Beaumont. En voici le sujet : Mlle Montier est d'une famille noble, mais pauvre. Elle reçoit de sa mère une éducation fort soignée. Un jour l'archiduc N. ami de son père est renversé de sa voiture tout près de leur maison. Il y est soigné pendant quinze jours, fait la connaissance de la demoiselle et l'épouse. La mère se trouvait justement absente à cause d'un procès; elle apprend donc par les lettres de sa fille comment le mariage s'est fait. Madame Montier lui donne alors des conseils pour la guider en différentes circonstances.

2. Le troisième ouvrage de Mészáros, en effet, est un *Parfait Secrétaire* (1793) où les missives amoureuses seules trahissent le traducteur de romans.

3. 1740-1818. Dugonics était professeur de mathématiques. Ses réminiscences classiques lui dictèrent d'abord *La Prise de Troie*, *Ulysse*, *Les Argonautes*, puis des romans nationaux : *Les bracelets d'or* (Az arany pereczek, réimprimé dans *l'Ancienne Bibl. hongroise*, n° VIII. 1898) *Jolánka, Cserei*.

campagnes et réagit contre les réformes des *Français* et des *Latinistes*, les considérant comme nuisibles à la pureté de la langue. Aussi ses œuvres, tout en imitant les romans de chevalerie à la mode, ne sont que des récits baroques et insipides.

La Calprenède, Mlle de Scudéry et leurs successeurs ne furent pourtant pas les seuls que la littérature naissante s'efforça d'imiter. Dans quelques œuvres — il est vrai, isolées — l'influence de Rousseau se fait sentir. Nous avons déjà mentionné le roman exquis de Joseph Kármán, les *Reliques de Fanny*, où la *Nouvelle Héloïse*, *Werther* et quelques tableaux des *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre sont si ingénieusement mis à profit. Malheureusement, ce roman publié dans une revue peu à la mode, ne fut connu que de quelques lettrés et l'auteur fut enlevé à la fleur de l'âge.

Les *Tourments de Bácsmegyei* de Kazinczy sont l'adaptation d'un roman werthérien allemand de peu de valeur ; ce roman, lui non plus, n'eut pas beaucoup de vogue. Le public magyar n'était pas encore préparé à ces analyses subtiles de l'âme, à l'évangile de Rousseau, encore moins à la mélancolie et aux tristesses des Werther. Il préférait à tout cela les esquisses de la vie patriarcale que Charles Kisfaludy et ses disciples Kovács, Gaal et surtout André Fáy lui donnèrent dans les premières années du XIXe siècle.

On ne peut méconnaître dans ces petits tableaux une certaine observation de la vie des hobereaux de province, mais, au fond, ce ne sont que des anecdotes délayées, bonnes pour des almanachs ou des journaux de petite ville. L'art de la composition y fait défaut ; aucun de ces écrivains n'a assez de souffle pour mener à bonne fin un véritable roman. Le seul qui en fit l'essai, André Fáy [1], échoua avec sa *Maison Bélteky*

1. 1786-1864. Esprit lucide, écrivain utile, mais nullement artiste. Il a écrit des fables, des romans et des pièces de théâtre. Ce sont les premières qui montrent un peu d'originalité. Fáy est le représentant typique de ces écrivains qui secondaient les efforts de Széchenyi. — Voy. sur Fáy la biographie si complète de F. Badics : *Fáy András életrajza*, 1890. Sur la *Maison Bélteky*, p. 373 et suiv.

(A bélteki ház, 1832). On avait lu avec plaisir quelques-unes de ses nouvelles, surtout le *Curieux Testament*; ses fables en prose et ses aphorismes — ces derniers attestent une lecture sérieuse de Rabelais, de La Rochefoucauld et de Lesage — furent très goûtés, mais on accueillit froidement son roman. Il ne présente, en effet, nul intérêt : la composition en est défectueuse et l'amas de notes biographiques dont il se compose ne tient pas debout. Fáy voulait plaider, dans ce roman, la cause des réformes sociales de Széchenyi. A cet effet, il a montré dans le vieux Mathias Bélteky, le type de l'ancien Magyar, vivant paresseusement sur ses terres, isolé du reste du monde, ignorant des progrès, gaspillant sa fortune en bombance, négligeant femme et enfants. La jeune génération, au contraire, gagnée aux idées réformatrices, est représentée par son fils, Jules Bélteky, qui fait ses études à l'étranger; il voudrait que son pays profitât de l'expérience qu'il a acquise, mais il se heurte aux préjugés de l'ancienne noblesse, comme les réformateurs de 1825 se heurtèrent longtemps à la résistance tantôt passive, tantôt opiniâtre des conservateurs.

Au lieu de donner corps à ces idées dans un récit attachant, comme le fera vingt ans plus tard Maurice Jókai, dans ses deux romans : *Un nabab magyar* et *Zoltán Kárpáthy*, Fáy se contente de débiter des maximes pédagogiques ; il se perd dans le détail et ne dégage pas suffisamment le caractère de ses principaux personnages.

Cet ouvrage présente de tels défauts de composition qu'ils choquèrent les critiques contemporains eux-mêmes, portés pourtant à l'éloge. « L'action principale, disait l'un d'eux, est reléguée au second plan ; le lecteur après s'être longtemps ennuyé, attend une catastrophe romanesque, mais il en est pour ses frais. » Ce roman fort primitif n'a pas laissé de traces dans l'histoire littéraire.

Les récits de la vie provinciale manquaient également de variété. Les disciples de Charles Kisfaludy étaient devenus horriblement plats et si quelques-uns de leurs bons mots fai-

saient encore rire, le public qui lisait les traductions de Walter Scott, d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo ne pouvait plus goûter ces fadaises.

Paul Csató, un disciple des Français, avait montré dans quelques nouvelles comment la passion doit parler dans le récit romanesque. Ce qui frappe surtout chez Csató, c'est la langue aisée, le ton agréable de la conversation et son habileté à manier le dialogue : qualités qui trahissent la lecture des nouvelles françaises. *On ne badine pas avec l'amour* (A szerelemmel nem jó játszani, 1838) est surtout remarquable sous ce rapport. Bénédicta, jeune fille hautaine et originale élevée par son père qui est médecin; Szálnoky, qui veut épouser cette jeune fille mais essuie un refus ; le mondain Zerednyei qui, sous prétexte de vouloir aider Szálnoky dans son projet, se fait aimer de Bénédicta, mais s'éprend d'elle et est ainsi puni de sa forfanterie, sont des caractères bien dessinés, qui évoluent magistralement dans le petit cadre que Csató a choisi. La nouvelle magyare n'eut qu'à suivre cette voie ; mais le roman était encore à créer. Enfin parut l'année même de la célèbre *Préface* de Joseph Eötvös, préconisant le drame romantique français (1836) l'*Abafi* de Jósika.

II

Si l'éclosion du genre romanesque fut laborieuse en Hongrie, les soixante années qui s'écoulèrent de l'apparition d'*Abafi* jusqu'au Millénaire furent par contre d'une fécondité prodigieuse. Nous ne pouvons considérer ici que les principaux représentants de ce genre. Nous nous bornerons à examiner leurs chefs-d'œuvre, car nous nous proposons surtout de montrer dans quelle mesure le roman français, depuis Victor Hugo et Balzac jusqu'à Maupassant et Bourget, a

exercé son ascendant sur les grands maîtres et leurs principaux disciples. Il faut d'abord déclarer que les romanciers surent mieux que les dramaturges conserver une certaine originalité en imitant; que parmi eux, se trouvent des écrivains admirablement doués qui incarnent au plus haut degré le génie de la race, et qui, tout en subissant l'influence française dans leur jeunesse et assouplissant ainsi leur génie, ont donné des notes personnelles et créé là où la plupart des dramaturges n'avaient fait que copier.

Un cœur chaud et ardent comme Eötvös, un psychologue comme Kemény, une imagination riche et hardie comme Jókai, peuvent se développer à l'école de l'étranger et subir même assez longtemps son ascendant; mais ils savent donner à leurs œuvres un cachet national; ils le font même avec tant d'art que celui qui ne connaît pas les antécédents de leurs ouvrages les prend facilement pour des produits indigènes. Il s'agira donc pour nous de montrer par l'analyse de quelques-uns de leurs romans quelles influences secrètes ils ont subies; avec quel modèle français ils voulaient rivaliser, tout en conservant leur caractère national, tout en adaptant leurs œuvres aux besoins d'une société dont les préoccupations ne coïncident pas toujours avec celles de la société française après 1830.

Nous avons vu que le roman français a pénétré en Hongrie au XVIIIe siècle, sous la forme chevaleresque; de la Calprenède, Mlle de Scudéry et leurs imitateurs ont été lus et traduits; les romans et les contes de Marmontel et de Voltaire y furent goûtés, Rousseau n'y était pas non plus inconnu. Lorsque au XIXe siècle, la Hongrie crée enfin un genre nouveau pour elle : le roman, elle le fait sous l'impulsion du roman historique et il est curieux d'observer que ce genre a, dans ces soixante dernières années, subi une évolution parallèle à celle du roman français.

Avec le roman historique à la manière de Hugo et de Dumas, on imite les études sociales de Balzac, puis George Sand et ses généreuses utopies, Eugène Sue avec ses récits

mélodramatiques, les romanciers du second Empire, sauf Flaubert ; Jules Verne avec ses voyages extraordinaires et sa science vulgarisée ; en dernier lieu Zola, Maupassant et Bourget. Tous ces romanciers ne furent pas seulement lus ; ils exercèrent sur les conteurs magyars une influence à laquelle ceux-ci ne purent se soustraire.

De 1836 à 1896, cinq grands noms illustrent le roman hongrois : Nicolas Jósika (1794-1864), Joseph Eötvös (1813-1871), Sigismond Kemény (1815-1875), Maurice Jókai (né en 1825) et Coloman Mikszáth (né en 1849). A l'exception du dernier, ces romanciers sont, avant tout, hommes d'action et accessoirement écrivains. Tandis que les poètes leurs contemporains sont de purs lettrés, ils prennent une part considérable à la transformation politique et sociale de leur pays. Ce sont des esprits larges et libéraux sur lesquels les idées, la vie parlementaire et même la presse françaises, exercent une influence indéniable. Jósika, d'abord officier puis vice-président de la Chambre des Magnats, se distingua par sa fermeté politique pendant la Révolution ; exilé à Bruxelles il y vécut dans une atmosphère toute française, au milieu des proscrits du second Empire qui firent connaître l'écrivain magyar dans leur revue : *La libre recherche* [1].

Joseph Eötvös, qui formait avant la Révolution avec Szalay, Csengery et Trefort, le groupe des doctrinaires ou centralisateurs, est aussi bien comme homme d'État que comme écrivain une des figures les plus marquantes de la Hongrie du XIXe siècle. Kemény, surnommé « le roi des journalistes », fut la main droite de François Deák et facilita par son entente de la politique, la réconciliation de son pays avec l'Autriche. Jókai, un des héros des journées de mars 1848, resta toute sa vie orateur parlementaire et journaliste ; sa noble carrière, son esprit épris de justice et d'idéal donne un bel exemple à la jeune génération qu'il relie à la génération qui fit le dualisme.

1. Tome V (Gunda Melith), tomes X et suiv. (Le Notaire Tibod) trad. par Ch. L. Chassin.

Mikszáth fait également partie du Parlement, mais sur les bords du Danube comme ailleurs, les grands débats ont fait place à la discussion des questions économiques : au lieu d'y prendre part, Mikszáth s'amuse à crayonner des silhouettes de parlementaires. Ces cinq coryphées se sentirent, en tant qu'écrivains, attirés vers la France ; chacun y choisit ses modèles selon son tour d'esprit, non pas pour les suivre uniquement et servilement, mais pour tâcher de les égaler.

Le créateur du roman magyar, Jósika, commença à écrire sous l'influence romantique. De même que Szigligeti et ses émules se firent les disciples des écrivains français et vouèrent ainsi à l'oubli Kotzebue et ses imitateurs, de même Jósika en publiant son *Abafi,* en créant le premier roman viable, mit fin aux récits anodins de la vie bourgeoise et provinciale et ferma l'ère des romans de chevalerie.

Les Français lui apprennent à conter et à composer un récit de longue haleine. On l'a appelé le Walter Scott de la Transylvanie ; mais il ne faut pas oublier que l'influence du romancier écossais qui se fit sentir dans toute l'Europe vers 1820, ne s'exerça sur lui que par l'intermédiaire des romans historiques venus de France. A peine installé à Bruxelles, c'est, en effet, Alexandre Dumas et Balzac qu'il se propose d'imiter. — Eötvös se rattache à la lignée de Rousseau et à ses représentants de l'école romantique, notamment à George Sand. Cœur débordant de générosité, il considère le rôle d'écrivain comme étant avant tout un sacerdoce.

« Un auteur, dit-il dans un de ses romans[1], doit avoir un autre but que de remplir une certaine quantité de papier. On déshonore la poésie quand on ne travaille pas, par elle, pour son temps ; quand on ne s'efforce pas de dévoiler les vices et de soulager les maux de son prochain. Celui qui ne cherche son contentement que dans la forme artistique de son œuvre, celui qui n'examine les misères de son temps que dans ses travaux savants, celui qui, sans se soucier de la terre trempée de sang, ni de l'humanité qui lutte pour transformer son existence, peut chanter

1. *Le Notaire du village*, chap. XVII.

les fleurs et la fraîcheur du soir, celui-là, nous pouvons l'admirer, l'envier, mais non le vénérer. Celui-là seul qui a un cœur pour les souffrances de l'humanité mérite notre amour et notre estime. »

« L'art pour l'art », voilà donc ce qui est entièrement étranger à son œuvre; il veut éclairer, réchauffer et réconforter les cœurs, agir sur les intelligences pour préparer les réformes nécessaires à un renouveau moral et politique.

Kemény est le physiologiste du cœur; il applique au roman historique les procédés de Balzac. A force de vouloir trop approfondir les mobiles de nos actions, il devient souvent obscur et n'obtient pas le succès que méritaient ses romans, tout à fait supérieurs comme œuvre de pensée.

Jókai commença également à écrire sous l'influence des romantiques, notamment de Dumas; mais, doué d'une imagination extraordinaire et d'un talent d'adaptation merveilleux, il a dans sa longue carrière, touché comme en se jouant, à tant de genres que le critique qui veut définir son œuvre reste confondu devant cette production gigantesque. Il excelle dans le roman romanesque, fait des incursions dans le roman historique, imite admirablement, s'il le veut, Jules Verne, aussi bien que Zola. Avant tout, il est un romantique, un de ceux que la jeune génération appelle « vieille barbe ». Mais lui, au moins, avait un noble idéal pour lequel il sut bien combattre. La « Jeune Hongrie », représentée par Mikszáth, a rompu avec la tradition du roman historique ; elle aime le récit court et animé, observe la société contemporaine jusque dans ses couches les plus basses et donne des tranches de la vie politique et sociale. Son idole est Guy de Maupassant ; elle cherche à rivaliser avec Bourget et s'efforce d'atteindre aux finesses d'Anatole France.

Ainsi, chacun de ces grands romanciers est attiré par un modèle français qui lui donne l'inspiration première; mais à côté de cette inspiration, un cadre historique ou social tout à fait magyar fait que le roman, entièrement au service des idées nationales, montre une originalité à laquelle le théâtre a rarement atteint.

III

« Fortifier le sentiment national par l'évocation des anciennes gloires », telle était le but de Jósika lorsqu'il commença à écrire des romans. Descendant d'une de ces grandes familles transylvaines [1] qui furent intimement liées avec la Cour, tant que les Báthori, les Bethlen et les Rákoczy régnaient dans la principauté; charmé par la lecture des anciens mémoires que les grands seigneurs des XVIe et XVIIe siècles avaient laissés en manuscrit, élevé dans un château dont la collection d'armes anciennes était célèbre, entouré de femmes aux sentiments nobles, incarnant l'héroïsme de leur race; enfant de cette Transylvanie dont les hautes montagnes, les manoirs des ancêtres font une seconde Écosse, nourri de la lecture des romanciers étrangers comme Walter Scott, Victor Hugo, Dumas, Balzac [2], le jeune magnat se sentait irrésistiblement attiré vers le roman historique. Et, en effet, dans l'ensemble de ses œuvres, nous ne trouvons qu'une dizaine de volumes qui aient pour cadre la vie sociale de son temps : tout le reste est consacré à ressusciter les siècles passés. Depuis l'invasion des Mongols jusqu'à la Révolution de 1848, il y a peu d'épisodes marquants dans l'histoire nationale dont il n'ait retracé le souvenir. Il le fait à la façon des romantiques. Ses héros sont ou pleins de force, de bravoure, de fidélité et

1. Jósika est né à Torda; il fit ses études à Kolozsvár, entra dans l'armée, fit la campagne d'Italie où il se distingua dans le combat du Mincio. Après la guerre, il vécut à Vienne; revenu en Transylvanie, il s'adonna à la littérature. Pendant la Révolution, il déploya une grande activité dans la Commission de la défense nationale. Après la défaite, il put gagner l'étranger. Il s'installa à Bruxelles, puis à Dresde où il mourut. Son œuvre ne compte pas moins de 125 volumes. Voy. outre les éloges de Paul Gyulai (*Emlékbeszédek*, 1879) et de Jókai (Annales de la société *Kisfaludy*, tome III) la biographie de L. Szaák : *Báró Jósika Miklós élete és munkái.* (La vie et les œuvres du baron N. Jósika) 1891.

2. Les devises en tête de certains chapitres de ses romans, attestent aussi la lecture de Vigny, de Lacroix, de Janin et de Casimir Delavigne.

d'orgueil, ou bien de sombres traîtres sur la tête desquels est suspendu le châtiment. Les femmes, les plus belles créations de son beau talent, attestent plus nettement encore le caractère romantique de ses œuvres. Le premier en Hongrie, il leur donne une place prépondérante et a créé ainsi une série de nobles types féminins. Il a introduit dans le roman la peinture de l'âme féminine. Ses héroïnes sont dévouées, passionnées; elles soutiennent leur mari ou leur fiancé dans la lutte, elles les stimulent et exercent toujours une action bienfaisante sur eux. Comme fond nous voyons le peuple avec ses mœurs et ses costumes pittoresques, les châteaux féodaux de la Transylvanie, les villes saxonnes jalouses de leurs prérogatives, les défilés des Karpathes, nids d'aigles où les rebelles se défendent avec acharnement.

Fertile en inventions, doué d'une imagination toujours prête à forger de nouvelles situations, Jósika abuse des souterrains et des portes dérobées. Il se sert d'ailleurs des mêmes moyens que les romantiques: enlèvements d'enfant, que leur père où leur mère reconnaissent avant de mourir; sorciers et sorcières, chefs de brigands qui sont des nobles déguisés; juifs qui enlèvent de jeunes chrétiennes, Tziganes dans le genre d'Esmeralda, type familier aux romantiques hongrois.

Toutes ces fables embrouillées à souhait par l'écrivain, sont racontées avec beaucoup de charme; chaque chapitre nous conduit dans un autre lieu, expose un autre épisode jusqu'à ce qu'enfin le récit avec ses principaux personnages forme un tout animé. Souvent un chapitre écrit en guise de préface à la manière des romantiques français s'explique plus loin dans la suite du roman. Sans doute, l'art de conter, la peinture des héros et des héroïnes, les trucs, l'enchevêtrement de la fable étaient usités et connus du roman contemporain français; mais c'étaient là autant de nouveautés dans la Hongrie de 1840.

Nouvelle aussi était cette manière d'enchaîner les causes et les faits dans un récit de longue haleine. Là où ancienne-

ment on ne lisait que de vagues dissertations pédagogiques, on trouva, grâce à l'influence exercée par le roman français, la vie et le mouvement. Le cri d'enthousiasme du critique Szontagh à l'apparition d'*Abafi* s'explique donc très bien. « Inclinez-vous, Messieurs, depuis qu'on écrit en hongrois, on n'a pas encore vu un roman pareil. » Outre le charme du récit, on sentait que cette œuvre servait d'expression à une idée morale. Ce jeune noble dont une éducation négligée et un tempérament fougueux auraient pu causer la perte, si le cœur d'une femme, Marguerite Mikola, ne l'avait soutenu et préservé, c'est Jósika lui-même que l'amour de sa femme, Julie Podmaniczky, avait transformé.

Ce tableau du XVIe siècle où la peinture de l'époque était assez réussie, montrait, en outre, que le romancier, s'il veut vraiment intéresser, doit pénétrer l'âme de ses héros. Jósika a très finement montré comment Olivier Abafi ardent, généreux et brave, déploie peu à peu toutes ses qualités grâce à l'influence de Marguerite. Elle veille sur lui, sans qu'il le sache; grâce à elle, il prend part aux délibérations des assemblées politiques où il fait une opposition acharnée au gouvernement tyrannique de Sigismond Báthori, toutes les fois que le prince tente de violer la Constitution. Dans les tournois et sur les champs de bataille, Abafi n'a pas non plus son égal. La reine, une princesse étrangère, abandonnée par son mari, s'intéresse vivement à ce vaillant guerrier que toute la noblesse montre avec orgueil. Le prince voudrait bien se débarrasser de lui, mais Marguerite lui fait épouser Gisèle Csáky, jeune fille élevée dans la maison des Mikola. Grâce à ce mariage, Abafi devient un des soutiens du trône. L'élément romantique dans ce récit est représenté par une femme guerrière, Villám, dont Abafi a sauvé l'enfant; c'est elle qui l'avertit quand un péril le menace.

Abafi est resté le chef-d'œuvre de Jósika; dans aucun de ses romans il n'a usé des procédés du romantisme avec autant de sobriété. L'auteur a surtout en vue de nous montrer les efforts d'une âme généreuse qui arrive au bonheur à force de volonté.

Zólyomi, par contre, nous montre une de ces passions violentes dont les cœurs à demi-sauvages du XVIe siècle devenaient facilement la proie. Peut-être le contact avec les Turcs et la vie des pachas ont-ils fortement agi sur certains hommes tels que le Zólyomi du roman de Jósika [1].

Comme tableau de mœurs, ce roman est excellent, mais il n'a ni la clarté, ni la belle ordonnance d'*Abafi*. Le caractère de Zólyomi reste énigmatique ; le récit, surtout au commencement, est obscur et ce n'est que vers le milieu que Jósika jette un peu de lumière sur l'intrigue qu'il a si bien embrouillée [2].

Après le succès de ces deux romans en un volume, Jósika à l'exemple de Dumas, entreprit des romans historiques en trois, quatre ou cinq volumes. Il y déroule la vie d'un héros et se propose surtout de peindre des époques mouvementées. Ces romans se ressemblent tous pour la facture et quand nous aurons analysé les plus célèbres : *Le dernier Báthori* (Az utolsó Bátori, 1840, 3 vol.) et les *Tchèques en Hongrie* (A csehek Magyarországban, 1840, 4 vol.), l'on pourra se faire une idée de ces vastes compositions qui auraient souvent gagné à être écourtées.

1. Nous sommes toujours en Transylvanie à l'époque de Báthori, plus exactement en 1573. Zólyomi fait enlever par ses acolytes des jeunes filles qu'on enferme dans un de ses châteaux au milieu des montagnes et qu'on lui livre les yeux bandés, afin qu'elles ne puissent pas le dénoncer. Un jour, ses sbires s'emparent d'Hélène, fille du noble Kendefi, mais le peintre Raphaël les empêche d'exécuter leur plan. Celui-ci vit retiré dans un site romantique avec sa sœur Irène qui, charmée par Zólyomi, s'est unie clandestinement à lui. Aux grandes assises de Vajda-Hunyad où le prince en personne tient tribunal, on accuse le peintre de tous les méfaits commis par Zólyomi. Ses acolytes ont si bien échafaudé leur accusation que la condamnation semble imminente. C'est alors que Báthori, informé des crimes du grand seigneur, fait acquitter le peintre qui épouse Hélène après une grande résistance de ses tuteurs, et Irène, instruite de la vie désordonnée de son mari, se sépare de lui en emmenant son petit enfant. Tous trois s'en iront en Grèce, patrie de Raphaël.

2. Jósika, qui a puisé le sujet de ses romans dans des chroniques dignes de foi, dit dans *Zólyomi* : « Selon la coutume des nobles, Hélène parlait et écrivait bien *le français*. » C'est, en effet, au XVIe siècle que les princes transylvains entrèrent en rapport avec la France.

Le règne des Báthori, que Jósika avait surtout étudié et mis en lumière, lui a suggéré l'idée de dépeindre dans le dernier de ses rejetons, le caractère hardi et vaillant, mais en même temps cruel et soupçonneux, sensuel et perfide de cette famille princière. Déjà se lève l'astre de Gabriel Bethlen auquel la Transylvanie doit d'être entrée dans le concert européen. Nous le voyons dans ce roman jouer le rôle de conseiller, mais comme il gêne, on l'écarte et il ne reparaît qu'à la fin pour prendre en main, avec le consentement de la Sublime Porte, les rênes du gouvernement.

Le dernier Báthori s'appelle Gabriel. L'exposition du roman est excellente. Elle nous introduit dans une classe de collège où le professeur interroge les élèves sur l'histoire contemporaine. Nous apprenons là, tout ce que la Transylvanie a souffert jusqu'en 1608, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de Gabriel Báthori. Parmi les élèves se détache Dimon, frère bâtard du prince, grande intelligence qui sera le traître romantique dans toute cette histoire remplie par les passions de Báthori et les assauts qu'il doit livrer aux villes saxonnes qui s'insurgent contre sa tyrannie. Vénus et Mars sont les deux divinités de Gabriel. Les nobles Transylvaines, les dames Kendi et Kornis ne sont pas à l'abri de ses entreprises et il pousse l'audace jusqu'à s'introduire dans leur demeure.

Être la maîtresse d'un prince n'était pas considéré comme un honneur dans ce pays aux mœurs patriarcales. Le mari insulté préfère quitter le pays, ourdir un complot, tomber dans la bataille ou sur l'échafaud plutôt que de ternir son blason. Une autre fois, le prince se déguise pour pouvoir s'approcher d'une jeune fille de la bourgeoisie, Célesta, la fille de Weiss, bourgmestre de la ville saxonne Brassó. Chaste et héroïque, partagée entre son amour pour sa ville natale, pour son père, que combat le prince, et l'inclination qui l'entraîne vers Ecsedi, qui n'est autre que le prince déguisé, elle aime mieux se cacher dans une crypte et y demeurer plusieurs semaines que de s'approcher de celui qui a abusé de sa confiance. Elle ne permet cependant pas que les conjurés l'assassinent. Lorsque son père tombe sur le champ de bataille en défendant la ville de Brassó, Báthori toujours épris, propose à Célesta un mariage, qu'elle refuse. Elle épousera Séraphin, le fidèle varlet de son père et demandera au prince de ménager sa ville natale. Némésis atteint enfin le tyran. Les mécontents, Bethlen à leur tête, s'approchent avec une armée ; le prince veut les combattre, mais il est tué par deux nobles. Avec lui, s'éteint la famille des Báthori.

Sur cette trame historique, Jósika brode de nombreux

épisodes romantiques. Il nous conduit du siège d'une ville dans un château, de là dans les défilés des Karpathes où s'ourdit un complot. Il mêle l'histoire, qu'il a la manie de documenter, à des aventures qui ont pour théâtre les cryptes et les souterrains. Il faut reconnaître que dans ce roman l'élément mélodramatique ne se fait pas trop sentir aux dépens de la description historique. Le règne du dernier Báthori est illustré dans cette œuvre d'une façon fort remarquable et ces procédés qui nous semblent aujourd'hui un peu vieillis, avaient en 1840 le charme d'une grande nouveauté.

Avec les *Tchèques en Hongrie*, Jósika quitte la Transylvanie — non sans y revenir encore souvent — et nous montre le début du règne de Mathias Corvin, ce prince de la Renaissance que les romanciers hongrois ont si fréquemment choisi comme héros. Mathias Corvin est le contemporain et l'allié de Louis XI, et les deux monarques se ressemblent par plus d'un point. *Notre-Dame de Paris*, *Quentin Durward*, se passent sous le règne de Louis XI, et il est indéniable que ces romans historiques ont inspiré Jósika. Il faut cependant être fort au courant de l'histoire magyare pour saisir tous les détails de ce récit enchevêtré. Ce qui fait le fond de ce dernier est le combat incessant que Mathias dut livrer aux Hussites qui infestaient une partie de la Hongrie. Ils y étaient venus, sous la conduite de Giskra, pendant les troubles du règne de Ladislas V qui, pour fortifier son autorité, les avait appelés dans le pays. Les Tchèques, dont les étendards portent d'un côté le calice et de l'autre l'image de Jean Huss, se retranchent dans leurs forteresses presque inaccessibles; le brigandage est continuel, la sorcellerie et la magie se répandent de plus en plus. Il faut la main ferme de Corvin pour combattre ces fléaux.

Sur ce fond historique, trois couples se détachent : le roi qui aime la fille de l'astrologue Bretislaw, Isabelle, et se marie morganatiquement avec elle; un des vaillants chevaliers de l'armée de Mathias, Zokoli, qui aime Séréna, la fille de Giskra et qui accusé faussement de

trahison combat, visière baissée, sous le nom d'Elemér l'Aigle, jusqu'à ce que son innocence éclate; Aminha, jeune chrétienne, élevée par un juif, aime Nephtali et l'épousera. A ces couples viennent se joindre : le chef des brigands, Komoróczy, qui apprend par un sorcier qu'il est le fils du seigneur Káldor, qui fut chassé de son château incendié; la belle Ilka Nankelreuther, sœur d'Aminha, mais séparée d'elle dès son enfance. Rien de plus dramatique que le récit des sièges, des ruses de guerre, des surprises dans les souterrains où vivent les brigands. Le récit de l'amour naissant d'Isabelle pour Mathias est une page exquise de psychologie féminine; les aventures d'Elemér, lorsqu'il veut s'approcher de Séréna, ses actes héroïques qui touchent au prodige, alternent avec les méfaits des Tchèques, les tortures qu'ils font subir à leurs prisonniers et les scènes de magie dans le *Zugliget*, près de Bude où le vieux Káldor s'est retiré.

C'est dans ce roman que Jósika s'est montré le plus maître de son sujet; on y voit un mélange très heureux d'histoire documentée et d'imagination créatrice que l'auteur réalise en utilisant les procédés de Walter Scott et des romantiques français.

Dans ses autres œuvres, c'est tantôt l'histoire, tantôt l'imagination qui l'emporte. Ainsi « *Voici les Tartares!* » (Jö a tatár) est entièrement découpé dans le « Carmen miserabile » où Rogerius raconte l'invasion des Mongols (1241); dans *Zrinyi, le poète* (Zrinyi a költö), c'est exclusivement l'élément romantique qui domine.

Dans le premier de ces romans où Rogerius lui-même est introduit, l'époque n'est pas suffisamment étudiée; mais à ce moment, les historiens eux-mêmes ne la connaissaient guère [1].

Dans *Zrinyi*, par contre, il n'y a d'historique que l'inimitié

1. Le traître Libor, le clerc, est de tous les temps ; les brutalités de Héderváry envers sa femme Yolanthe, le dévouement chevaleresque de Talabár pour Dora, restée seule dans son manoir, qu'il défend héroïquement contre les Mongols, ne sont pas suffisamment caractéristiques de l'époque. Il est vrai que le meurtre de Kuthen, le chef des Cumans, meurtre suivi de tant de misères et de ruines, est raconté avec vivacité, cependant on sent que Jósika s'est trop attaché aux documents historiques.

de Montecuccoli contre le général magyar, qui fut ban de Croatie et auteur de la première épopée magyare [1].

Ces quelques analyses peuvent donner une idée de la manière de Jósika. Avant la Révolution, travaillant sans soucis, il avait le temps de polir ses œuvres; pendant son exil à Bruxelles, privé de ses biens, il dut produire rapidement pour gagner sa vie. Son tempérament, qui l'attirait toujours vers les romantiques français, lui fit prendre pour modèle, tantôt Dumas, dont l'influence apparaît dans *Esther*, le meilleur roman qu'il ait écrit pendant son exil, dans la *Fille du savant*, *les Deux reines* et dans son dernier roman historique : *François II Rákoczy*; tantôt Eugène Sue dans la *Maison à deux étages;* tantôt Balzac dont il a visiblement subi l'influence dans ses romans tirés de la vie sociale.

Les aventures amoureuses des rois et des reines, les intrigues des courtisanes de haut parage, les prouesses des cavaliers qui savent que la reine ou quelque grande dame les protège : tels sont les sujets de la plupart des romans historiques de Jósika écrits après la Révolution. L'intérêt pour la peinture d'une époque, la caractéristique des personnages disparaissent peu à peu devant l'action romanesque et les scènes à effet. Dumas, en cela, inspira l'auteur magyar. Le parallèle entre deux rois amoureux : Louis-le-Grand, de la maison d'Anjou, qui aime la fille du ban de Bosnie, Lizinka, se rend dans ce pays, déguisé en ambassadeur et se marie finalement avec elle ; et Casimir, roi de Pologne, qui adore Esther, la juive merveilleusement belle, en fait sa maîtresse et est gouverné par elle : tel est le sujet d'*Esther*. Le dou-

1. Voy. plus haut p. 35. — Zrinyi, lors d'une tempête, a sauvé la vie à Violette Zéno, belle Vénitienne fiancée de Rialti, médecin et secrétaire du Conseil des Dix, qui veut faire assassiner le héros magyar. Rialti est exilé de Venise, devient espion dans l'armée autrichienne et excite Montecuccoli contre Zrinyi. La famille de Violette est éprouvée à son tour : son père est assassiné par un Cornaro ; sa mère est faite captive par les Turcs, elle est sauvée par une jeune danseuse qui est sa propre fille. La danseuse se tue, Zéno épouse Zrinyi, Rialto est pendu à cause de ses relations secrètes avec les Turcs.

ble caractère de Casimir est tout à fait dans le genre de Dumas. Puritain, observant strictement l'étiquette en tant que prince, il est sans frein et sacrifie tout à son plaisir quand il s'agit d'aventures secrètes. — Dans la *Fille du savant* (A tudós leánya) Jósika prit comme point de départ ce mot d'Enée Sylvius sur le roi Sigismond (1387-1437) et sa femme Barbe Czilley : « In plures arderet, infidus maritus infidam facit uxorem, adulter ignovit adulterae. » Il nous peint les aventures de la reine, légère et insouciante, qui, négligée par son mari, s'éprend du chevalier Wallmeroden, mais celui-ci refuse de déshonorer son roi. Alors la reine qui connaît son amour pour Méta, la fille du savant Wingardus, la fait enlever par un chef tzigane et enfermer à Siegmundseck, forteresse inaccessible dans le Tyrol. Pour compléter sa vengeance, elle y fait également emprisonner le jeune Gara, espérant bien que Méta ne tardera pas à oublier Wallmeroden. Mais Gara est sauvé et avec l'aide du chevalier il délivre l'innocente Méta. La reine est exilée par Sigismond à son retour du concile de Constance; sévèrement réprimandée par l'archevêque d'Esztergom, elle est finalement grâciée non sans avoir l'humiliation de voir défiler devant elle ses favoris, tous heureusement mariés.

Dans ce roman, les préoccupations historiques disparaissent entièrement devant l'intrigue. Jósika croit avoir sacrifié à son premier penchant en nous décrivant les livres de la bibliothèque du savant Wingardus.

L'immense succès des *Mystères de Paris* ne pouvait passer inaperçu en Hongrie, ni manquer de tenter les écrivains à l'affût du succès. Ainsi l'auteur de l'excellente comédie *Election des fonctionnaires*, Ignace Nagy, les imita-t-il dans ses *Mystères hongrois*, et Louis Kuthy, surtout connu par ses nouvelles, dans les *Mystères de la patrie*.

Jósika a également sacrifié à cette idole dans *Une maison à deux étages* (Egy kétemeletes ház), roman qui introduit le lecteur dans les quartiers les moins connus de la capitale, dans les guingettes et dans les bouges. Mêlant le passé au

présent, il imprime un certain mysticisme aux scènes terribles qu'il raconte. Pas plus que les autres écrivains qui imitèrent Eugène Sue, il n'a remarqué que vers 1850 la capitale hongroise n'était qu'une bonne ville de province où ces horreurs, à peine vraisemblables dans la banlieue parisienne, détonnaient tout autant que la vie mondaine importée par les drames français.

La lecture de Balzac exerça une influence plus profonde sur Jósika. Ses romans tirés de la vie sociale : les *Insouciants*, *Volonté et instinct* [1], *Pygmalion ou Une famille hongroise à Paris*, les *Périls du premier pas*, la *Plaie secrète*, *Deux marâtres* sont inspirés par la *Comédie humaine*.

Jósika, dit son biographe, n'a pas seulement aimé la facture de Balzac et les sujets de ses romans, il lui a emprunté également la manière de pénétrer la vie secrète des personnages pour créer des types inconnus jusqu'alors. C'est le romancier français qui lui a appris à divulguer les secrets du cœur, jalousement gardés, de même que ceux de la vie de famille. Cette influence a élargi la manière de Jósika et lui a fait abandonner son goût exclusif des descriptions; il veut dorénavant analyser au lieu de peindre. Il est vrai que cette analyse lui fait souvent oublier le sujet principal. Il se règle encore sur Balzac lorsqu'il décrit avec tant de minutie le théâtre de l'action : les quartiers de la ville, les rues, les ornements des maisons, les bizarreries de l'architecture et jusqu'à la mousse qui envahit les bâtiments. Minutieusement il fait la description des souterrains, des cryptes, de la forme des escaliers et de la longueur des corridors. Puis il passe au mobilier, aux tableaux et enfin aux domestiques. Il nous fait remarquer la physionomie, le maintien, la moindre ride sur le front de ses principaux personnages. Ayant ainsi représenté leur extérieur, il s'efforce, comme Balzac, de pénétrer dans leur âme ; d'expliquer par leur éducation, ou par la société qu'ils fréquentent, leur manière de penser. Malheureusement, toutes ces descriptions auxquelles Jósika mêle souvent des réflexions soi-disant philosophiques, alourdissent le sujet ; le lecteur impatient les laisse de côté et court au récit. On voit que Jósika, tout en voulant imiter Balzac, l'a fait

1. C'est le premier roman hongrois qui ait paru, à l'exemple des romans français, en *feuilletons*, dans le *Budapesti Hirado* (1845) Voy. J. Ferenczy : *A magyar hirlapirodalom története 1780-tól 1867-ig.* (Histoire de la presse hongroise de 1780 à 1867), 1887. Livre II. chap. 6.

presque à regret. De là vient que cette imitation qu'on sent forcée et presque en désacord avec la nature de l'auteur, n'a pas produit les résultats espérés [1].

Nous ne pouvons que souscrire à ce jugement. Ces romans tirés de la vie sociale se distinguent uniquement par l'ingéniosité de l'invention ; mais en voulant unir la manière de Dumas et de Sue, conforme à son talent, à celle de Balzac, il n'a pas réussi à créer des œuvres durables. La gloire d'avoir appliqué la méthode de Balzac aux sujets historiques et d'avoir excellé dans ce genre, appartient au romancier Kemény.

Avec ses premiers romans Jósika publia également des nouvelles. Pour celles-ci, le sujet et la manière de traiter étaient entièrement empruntés aux romantiques français, dont les nombreuses productions paraissaient alors dans les revues et dans les journaux : Méry, Soulié, Bazancourt, la comtesse Dash, Souvestre et d'autres excellaient dans ce genre. C'est à leur exemple que Jósika nous conduit chez les brigands espagnols, en Amérique, chez les Peaux-Rouges, aux Indes et dans les colonies anglaises ; en Pologne, en Bosnie, en Albanie, au milieu des scènes sanglantes de l'époque païenne des Magyars. Ces nouvelles charment par le tour du récit, le merveilleux et les coups de théâtre. Le pastiche est réussi, mais il n'y a aucune originalité.

Jósika fut dépassé dans ce genre par *Louis Kuthy* (1813-1864) dont les *Nouvelles* [2], dans le genre français, ont eu une vogue énorme avant 1848. L'auteur qui, dans ses manières et ses goûts raffinés, imitait les auteurs parisiens à la mode, était l'enfant gâté des dames. Elles lui rachetèrent son mobilier qu'il avait fait venir de Paris et qu'il était

1. L. Szaák. ouvr. cité, p. 329 et suiv.

2. Réunies en dix volumes. — Kuthy fut, pendant la Révolution, secrétaire du président du Conseil, Louis Batthyány, puis de Szemere. Il a écrit également des drames romantiques. Voy. B. Váli, *Kuthy Lajos élete és munkái* (La vie et les œuvres de L. Kuthy), 1888.

obligé de vendre aux enchères. La Revue *Athenaeum*, où parurent ses nouvelles, vit doubler le nombre de ses abonnés et Paul Csató qui, dans le vaudeville et la nouvelle, suivait les traces des Français, saluait en lui « un disciple intelligent de Victor Hugo », probablement à cause des épithètes sonores, de la hardiesse de la fiction et du langage.

Cet homme si adulé se vit, après la Révolution, honni et repoussé par toute la société, parce qu'il fut assez faible pour accepter un emploi administratif sous la réaction autrichienne. Ses nombreuses nouvelles sont un témoignage éclatant de l'ascendant que ce genre, tant cultivé par les romantiques français, exerça en Hongrie. L'action de plusieurs d'entre elles se passe à Paris, pour marquer encore mieux quelle intimité d'idées et de sentiments réunissait alors la société magyare à la France. Ainsi l'*Actrice* (A szinésznö), une des meilleures, nous raconte les premières aventures de la belle Adélaïde, une des étoiles de la Comédie française.

Le vicomte Deraune est amoureux d'elle ; il est assez heureux pour faire partager ses sentiments. Une autre actrice s'éprend du trop heureux vicomte : elle lui écrit une lettre fort aimable ; mais Adélaïde, qui en a connaissance, force Deraune à envoyer une réponse si blessante que, la ruse découverte, Adélaïde est obligée de quitter le théâtre. Le public qui l'adorait ne veut pas se passer d'elle et exige son retour. Elle doit reparaître dans Ophélie, mais peu avant la première, elle a une scène de jalousie avec Deraune qui se tue en lui laissant sa fortune. Adélaïde veut cependant paraître en scène, mais elle est saisie de folie pendant la représentation et meurt.

La *Sapho de Toulouse* raconte l'histoire de Clémence Isaure et de Raoul qui, parti à la guerre, n'est plus revenu. Clémence le croit mort et institue en son souvenir les Jeux Floraux, puis elle meurt. Quelques années plus tard, Raoul revient, prend part au concours des poètes, obtient le prix et se tue sur la tombe de sa fiancée.

Même dans les nouvelles dont l'action se passe en Hongrie, on voit par les noms propres français (le marquis de Penieu dans le *Jaloux*, le banquier Mevillon dans *Une nuit*

dans la capitale), que ce sont des nouvelles des journaux parisiens adaptées avec quelques légers changements. C'est de la même façon que l'auteur adapta plus tard les *Mystères de Paris* à la capitale magyare. Kuthy a surtout frappé ses lecteurs par la hardiesse de ses images qu'il empruntait aux romantiques et dont la traduction, souvent fort embarrassée, ne manquait pas de faire impression. Il montre beaucoup de goût pour la belle rhétorique ; ainsi les discours insinuants de Cléopâtre (dans la nouvelle du même nom), ses ruses en face d'Antoine sont d'un grand effet. Souvent l'horrible se mêle au pathétique; ainsi dans *Barbe Czilley* que Jósika nous avait présentée dans la *Fille du savant*, l'horreur des crimes et le châtiment ont quelque chose d'infernal. Cette Lucrèce Borgia, qui a déshonoré le trône, nous y est montrée dans toute son ignominie.

Le récit chez Kuthy est rapide et haletant ; ce sont les mêmes heurts brusques que chez ses modèles français : des tableaux frappants, des images hardies, une langue colorée suffisaient à donner à ces nouvelles un cachet d'originalité et à intéresser de nombreux lecteurs.

IV

En 1836, Joseph Eötvös fit un voyage à travers l'Europe et s'arrêta assez longtemps en France [1]. La remarquable

1. Né à Bude, il fit ses études à Pest, fut attaché à la chancellerie royale à Vienne, voyagea en Suisse, en France, en Angleterre et en Allemagne. Dès 1839, il prit une part active à la vie politique et devint avec Batthyány le chef du parti des réformes. Il forma avec Szalay, Csengery, Lukács et d'autres le groupe des *doctrinaires*. Ministre en 1848, il se retira à l'étranger lorsqu'il vit que la rupture avec l'Autriche était devenue inévitable. Rentré en Hongrie, il devint le collaborateur de Deák et, en 1867, ministre de l'Instruction publique. — Outre ses romans, on lui doit un ouvrage politique très important : *L'influence des idées dominantes du* XIXe *siècle sur la société* (2 vol. 1851 et 1854). Voy. les Éloges de Paul Gyulai, de Lónyay et de Csengery ; F. Pulszky dans : *Jellemrajzok* (Caractères, 1872) ; J. Péterfy : *B. Eötvös József mint regényiró* (J. Eötvös, romancier), dans Budapesti Szemle, 1881.

Préface à la traduction d'*Angelo* était déjà écrite et parut la même année. Nourri de la moëlle des grands écrivains, notamment de Rousseau, l'idole de sa jeunesse, de Victor Hugo et de tous ceux qui combattirent pour les droits imprescriptibles de l'humanité, il assista à Paris au plein épanouissement de cette poésie romantique dont il se fit l'apôtre en Hongrie. « Citoyen du monde », dans le meilleur sens du mot, il n'oublie pas un instant son pays et la charmante poésie des *Adieux* (Bucsu) qu'il écrivait avant son départ pour l'étranger, exprime avec l'immense douleur que lui inspirait la situation de la Hongrie d'alors, son espoir en un avenir meilleur. Le pays était, en effet, à la veille des grandes réformes. Tout le monde sentait que l'ancien état des choses devait s'écrouler, mais personne ne savait comment rompre avec le passé. Les institutions du moyen âge et l'enthousiasme pour les idées modernes, les tendances aristocratiques et le culte de la démocratie se combattaient; tous ceux qui, comme Eötvös, se rangeaient sous la bannière de Széchenyi constataient avec tristesse la lenteur avec laquelle les idées européennes se frayaient un chemin en Hongrie.

Journaliste, poète, romancier, auteur dramatique, Eötvös fut un des champions les plus hardis et les plus avisés qui luttèrent pour la transformation politique et sociale du pays. Son action sur les esprits les plus éminents, comme sur la masse fut profonde. A trente-cinq ans, il fit partie du premier Cabinet hongrois présidé par Louis Batthyány où on lui confia le portefeuille de l'Instruction publique. « Instruire », telle était sa devise; devenu une seconde fois ministre en 1867, dans des circonstances plus favorables, il put doter son pays de la charte de l'enseignement primaire et lui donner cette loi mémorable de 1868 qui organisait les écoles primaires dans un pays où les confessions et les nationalités empêchèrent longtemps cette indispensable réforme.

Eötvös, lui aussi, ne voit dans le roman qu'un moyen d'illustrer ses idées humanitaires, qu'une occasion de prou-

ver qu'un grand cœur peut vaincre des obstacles devant lesquels, bien souvent, l'esprit le plus puissant recule. « Dans ce monde, il n'y a qu'une chose qui rende heureux : le cœur; c'est là seulement qu'il faut chercher vos joies et vos plaisirs », dit le héros du *Chartreux*. C'est ce qui a dicté à Eötvös ses poésies et ses romans. Le nombre de ces derniers est très restreint; il n'en a écrit que quatre dont trois: le *Chartreux*, le *Notaire du Village* et la *Hongrie en 1514* ont paru avant la Révolution et attestent au plus haut degré l'influence de certains romanciers français.

Le Chartreux (A Karthausi) parut de 1839 à 1841 [1]; il fut le premier roman hongrois où les douleurs de l'humanité en général étaient décrites par une analyse très subtile de l'âme. Le sujet, contrairement à l'habitude des romanciers hongrois, n'est pas national. Ce roman eut un grand retentissement, car il donna à la Hongrie un équivalent de *René*, *Adolphe*, d'*Obermann* et de la *Confession d'un enfant du siècle*. Le sujet n'étant pas national, devait forcément être français. On dit même que ce récit fut fait à Eötvös par un moine français pendant un de ses voyages. Le héros est un certain comte, Gustave, qui appartient « à cette génération ardente, pâle, nerveuse, conçue entre deux batailles, élevée dans les collèges au roulement des tambours » ; collèges où, comme le dit le romancier hongrois, l'éducation, égale pour tous, est le plus souvent une éducation également mauvaise pour tous.

Né près d'Avignon, le comte Gustave est envoyé d'abord chez les Jésuites de Fribourg ; il fréquente ensuite les cours de l'Université de Toulouse. Son père est royaliste ardent et lorsque le jeune homme se rend à Paris, après la Révolution de Juillet, il lui donne comme règle de conduite ce mot : « Ce siècle est égoïste: ne crois en personne. Paris a encore dépassé son siècle ; il n'y a pas de constitution politique dont le fondement ne soit la bassesse. » Et le jeune homme part pour la capitale. Eötvös nous fait une description vraiment magistrale de cette

1. Dans *Budapesti Arvizkönyv* (Le livre de l'inondation; 5 vol.) dédié par quelques écrivains à l'éditeur Heckenast, dont l'imprimerie fut détruite par l'inondation de 1838.

ruche humaine vers l'année 1836. Doué d'un regard perçant, le voyageur hongrois met bien en relief les différentes classes sociales : noblesse, commerçants, boursiers, ouvriers ; en décrivant la physionomie des différents quartiers il montre aux lecteurs, tous avides de connaître la capitale de la France, ce qu'étaient ses habitants et son esprit.

Gustave qui à Avignon a connu la jeune veuve Julie, se présente immédiatement chez son père, un marquis entiché de sa noblesse, et obtient de la jeune femme une promesse de mariage. Le marquis désire ardemment cette union, mais Julie depuis longtemps en aime un autre. Pourquoi alors a-t-elle accueilli les vœux de Gustave ? « Je ne comprenais pas, dit l'Octave de Musset, par quelle raison une femme qui n'est forcée ni par le devoir, ni par l'intérêt, peut mentir à un homme lorsqu'elle en aime un autre. » C'est ce que Gustave se demande également lorsque Julie, la veille du jour où il devait l'épouser, s'enfuit avec Dufey. Dans ce personnage Eötvös a voulu peindre un type d'homme nouveau, égoïste et sans scrupules qui ne cherche que son plaisir et une grosse dot. Son grand-père était un valet de chambre ; son père s'est enrichi pendant la Révolution, lui-même a été élevé à la dignité de comte ; il est, de plus, désigné pour un poste de consul. Julie l'a tenté, autant par sa beauté que par sa fortune. Il l'a séduite, mais lorsque le marquis dans sa colère lui déclare que Julie n'est que la fille d'une bourgeoise qu'il a connue en Allemagne pendant la Révolution et qu'elle aura seulement cinquante mille francs de dot, Dufey l'abandonne lâchement. La pauvre femme se réfugie dans le Midi où elle met un enfant au monde. Mourant de faim et de fatigue, pauvre et déguenillée mais toujours belle, elle devient, pour élever son enfant, la maîtresse du duc Amalfi. Le chagrin de Gustave est immense. Il retourne dans le Midi, voyage avec un jeune peintre en Italie, mais il est la proie d'un immense dégoût. Ses réflexions sur le néant des choses, sur la vie oisive que mène l'aristocratie, sur la mauvaise éducation, sur l'égoïsme et le manque de foi sont empreintes d'un profond pessimisme. Il se rend encore une fois à Paris, fréquente la haute société et espère trouver l'oubli dans la débauche. Une jeune ouvrière, Betty, aux yeux de laquelle il se fait passer pour un étudiant, devient sa maîtresse. Il passe des journées délicieuses avec elle à la campagne, loin de la société polie et dépravée ; son amour de la nature le réconcilie avec son sort. Mais Betty apprend qu'il est riche et de famille noble : alors le bonheur de Gustave s'évanouit. Il aimait en elle sa simplicité, sa conduite ingénue ; maintenant qu'il l'a installée luxueusement aux environs de Paris, qu'elle apprend à chanter et à jouer du piano pour lui plaire, le charme est rompu sans qu'il ait la force de l'avouer. Son compagnon de plaisir Werner, un bon vivant calqué sur le Desgenais de Musset, le rend pessimiste à l'égard des femmes. Ainsi est provoqué le dénouement. Dans une scène de débauche,

il retrouve Julie qui est restée l'idole de son cœur; Betty se querelle avec elle et Gustave s'enfuit. Quand il revient chez lui, il apprend que Betty a quitté la maison. Un cadavre repêché dans la Seine lui fait croire au suicide de sa maîtresse : il ne veut plus vivre avec les autres hommes et se retire au couvent des Chartreux. Il revoit Betty qui lui dit que malgré tout, elle n'a jamais aimé que lui. Maintenant Gustave retrouve son ami Armand qui vit en paysan avec sa femme et ses enfants près de la Chartreuse, et la vue de ce bonheur simple inspire sa dernière lettre.

Ce roman porte la marque de Rousseau; on y trouve le culte de la nature et une frappante opposition établie entre la société corrompue des grandes villes et les habitants paisibles des campagnes. « La nature, dit Eötvös, se venge toutes les fois que nous nous écartons de ses chemins et ne permet pas que ceux qui ont quitté sa sphère partagent ses plus beaux dons. »

Le Chartreux est un composé très vivant de Saint-Preux et de René, d'Adolphe et d'Octave. Son cœur est agité par tous les problèmes sociaux et moraux, mais lui-même est incapable d'agir. Il est tantôt adorateur de la nature comme Rousseau, tantôt déiste, comme le Vicaire Savoyard, tantôt sceptique comme Obermann, mais le plus souvent chrétien comme le héros de Chateaubriand [1]. Ce mélange a donné naissance à un roman hongrois où les problèmes qui agitaient la jeunesse d'alors, étaient exposés en paroles enflammées, avec une profondeur de sentiment rare dans la littérature magyare. Et ce qui était encore plus rare, ce sont les réflexions qui élevaient le lecteur dans une sphère où les romanciers n'ont guère coutume de les conduire. On peut dire que le *Chartreux* est un poème lyrique plutôt qu'un roman, il n'en est pas moins vrai qu'il reste encore aujourd'hui une des plus belles œuvres de la littérature hongroise.

Dans ses autres ouvrages, Eötvös, dont le talent de conteur s'était affermi, s'est mêlé hardiment à la lutte des partis politiques. Démocrate sincère, il voulut, par son *Notaire*

1. Voy. V. Huszár, *Rousseau és iskolája a regényirodalomban* (Rousseau et son école dans le roman , 1896. Sur le *Chartreux*, p. 107 et suiv.

du village (A falu jegyzöje, 1845), dévoiler toutes les plaies du système féodal encore en vigueur dans le pays. Il a pu dire avec un certain orgueil dans ses *Pensées* :

« J'ai été un soldat dévoué de cette démocratie qui ne fait pas de bruit, mais qui travaille ; qui ne veut pas rabaisser les autres, mais qui tâche de s'élever jusqu'à eux ; qui ne désire pas la domination de la populace, mais la liberté. Si ma vie ne peut pas servir d'exemple à ceux qui veulent le contentement d'eux-mêmes, elle a pourtant son prix : c'est qu'à l'instar de l'aimant, j'ai toujours montré une seule direction, et cela aussi a sa valeur. »

Cette direction tendait, avant la Révolution, à affranchir le peuple de l'esclavage ; après la Révolution, à l'affranchir de l'ignorance.

Pour accomplir cette œuvre civilisatrice, Eötvös demandait d'abord la réforme de l'administration et une centralisation sage et modérée. Dans son *Notaire*, il a montré à vif les misères du gouvernement tyrannique des comitats. Ce livre est plus qu'un roman, c'est le fait d'un homme d'action. Jamais on n'avait exposé d'une manière aussi serrée, cruelle et saisissante les actes et les folies de ces tyranneaux de province qui faisaient tant souffrir le peuple. Nous avons là toute la vie municipale de l'ancienne Hongrie avec ses tares et son déplorable système d'administration.

Le personnage principal du roman est Tengelyi, caractère qui personnifie l'auteur. Il a fait ses études à l'étranger; de retour dans son pays, ses idées libérales lui créent toute sorte de difficultés jusqu'à ce qu'il ait trouvé, grâce au pasteur Vándory, la place de notaire à Tiszarét. Le notaire, dans les communes hongroises, était à cette époque un personnage assez important. Secrétaire et archiviste de la mairie, il devait appartenir au moins à la petite noblesse ; les roturiers étaient impitoyablement exclus des fonctions du comitat.

Le pasteur qui a fait ses études avec lui, est également un esprit libéral, mais optimiste. Il vit tranquille sous le faux nom de Vándory, car il est en réalité le frère du vice-comte (alispán) du comitat ; enfant d'un premier lit. Les vexations qu'il avait à subir de la part d'une maràtre lui ont fait quitter la maison paternelle. Il part pour l'Allemagne et fait cession à son frère de tous ses droits d'héritier. Ce frère, Réty, a une femme ambitieuse qui, sachant le pasteur en pos-

session de certains papiers établissant sa naissance et ses droits, tente de les faire voler. Une première fois, elle échoue ; alors Vándory, pour plus de sûreté, dépose ses titres chez Tengelyi, le notaire, qui les enferme avec ses propres titres de noblesse.

Le notaire, déjà décrié à cause de sa fermeté et de son esprit libéral, devient l'objet de la haine de tous les autres fonctionnaires, parmi lesquels le juge Nyuzó, qui ne connaît que coups de bâton et coups de poing dans l'exercice de ses fonctions. C'est lui qui, à force de vexations, a fait de l'honnête Viola un brigand. Tengelyi ayant donné l'hospitalité à la femme et aux enfants de ce pauvre homme, devient encore plus suspect ; et lorsque Viola, connaissant le secret de Madame Réty, arrache des mains de Czifra les papiers qu'il vient de voler, toutes les forces administratives et judiciaires du comitat sont ameutées contre lui et Tengelyi. Viola traqué avec ses hommes dans une forêt, garde toujours ce paquet compromettant et ne sort de sa hutte qu'à moitié aveuglé et asphyxié par le feu qu'on a mis pour le faire partir. Katzenhauser, l'avocat de Madame Réty, lui arrache les papiers ; le pauvre homme est jugé par le comitat et condamné à la potence ; mais au dernier moment, des mains secourables le délivrent. La nuit, il se faufile jusque dans la chambre de l'avocat qui demande à Madame Réty 50,000 florins pour les papiers et menace de la trahir si elle ne les lui donne. Viola tue l'avocat, se saisit du paquet, mais il n'arrive pas à le rendre au notaire. Les soupçons les plus graves pèsent maintenant sur celui-ci : on l'accuse d'avoir usurpé ses titres de noblesse et comme il n'a plus les actes qui l'établissent, on le menace de lui enlever son emploi ; d'autres l'accusent d'avoir tué l'avocat, son ancien ennemi. On l'emprisonne, mais Viola, averti du péril où se trouve son bienfaiteur, se risque une dernière fois à paraître sur le territoire du village où Nyuzó a causé sa ruine. Poursuivi par les gendarmes, il tombe frappé d'une balle, tenant les papiers précieux dans ses mains. L'origine noble, en même temps que l'innocence de Tengelyi sont ainsi établies. Madame Réty, déçue dans son ambition et craignant la honte que son secret divulgué pourrait faire rejaillir sur elle, s'empoisonne.

Malgré ses visées politiques et sociales, ce roman est très attachant. Les couples amoureux jettent sur ce sombre tableau quelques rayons de gaieté. Il y a d'abord la fille du notaire, Guillemette, qui est la fiancée d'Achatius Réty, fils du vice-comte, né d'un premier mariage. Ce jeune homme, esprit libéral et généreux, reproche amèrement à sa belle-mère de faire cause commune avec des hommes, comme

Katzenhauser, pour commettre des vols ; il quitte d'ailleurs la maison paternelle pour suivre le penchant de son cœur. Puis Adélaïde, sa sœur, amie de Guillemette et fiancée à Coloman Kislaky, qui défend si vaillamment Tengelyi lors de la réélection des fonctionnaires (restauratio) et fait échapper Viola condamné à mort par un tribunal improvisé. Par la bouche de ces personnages sympathiques et gagnés à la cause libérale, le romancier plaide pour les idées qui lui sont chères : égalité devant la justice, émancipation des serfs et des juifs, pouvoir centralisé entre les mains d'un gouvernement responsable, amélioration du régime pénitentiaire. Il y a surtout deux abus qui sont étudiés avec beaucoup de finesse et d'ironie mordante : l'élection des fonctionnaires, raillée également par quelques dramaturges, mais dont toutes les turpitudes sont ici dévoilées ; puis le *statarium*, ce droit de vie et de mort des comitats et des seigneurs sur les révoltés. On voit dans ce roman la faiblesse du président qui n'ose résister aux procédés illégaux des Nyuzó et des Katzenhauser ; mille entorses données à la loi, une précipitation coupable quand il s'agit de la vie d'un homme, en un mot, l'absence de toute garantie dans le jugement des serfs.

Eötvös a chaleureusement plaidé cette cause dans le seul roman historique qu'il ait composé : *La Hongrie en 1514* (Magyarország 1514-ben, 1847). Ce n'est pas une œuvre dans le genre de celles de Jósika. Il ne s'agissait pas pour lui d'évoquer la gloire des ancêtres, mais de montrer au contraire dans quel état pitoyable le pays se trouvait au commencement du XVIe siècle : état qui en fit la proie facile des Turcs. Ce roman est l'histoire de la Jacquerie hongroise, de la sédition de Dózsa qui a laissé des souvenirs terribles dans la mémoire de la nation aussi bien par les cruautés commises que par le châtiment inhumain qui les suivit.

Le faible et pusillanime roi Wladislas II est sur le trône ; le pouvoir est aux mains du cardinal Bakács qui est fils de serf, mais que ses grandes qualités ont désigné pour gouverner le pays. La haute noblesse

le regarde d'un mauvais œil et lorsqu'il revient de Rome avec une bulle prêchant la croisade, il est vivement combattu dans le conseil du roi. Cependant des milliers de paysans qui gémissent sous le joug de seigneurs cruels, répondent à son appel et Georges Dózsa, un héros sicule [székely] issu du peuple, se met à leur tête. Mais au lieu de marcher contre les Turcs, les troupes rassemblées, excitées par les discours de Frère Laurent, attaquent et pillent les châteaux. Sous les murs de Temesvár, elles sont battues par Zápolya qui convoite la couronne. Un châtiment terrible est infligé aux chefs de la Jacquerie.

Deux couples se détachent dans ce sombre tableau : Euphrosyne, fille du puissant seigneur Telegdi mis à mort par les paysans, et son fiancé Artándi, beau, vaillant et sans scrupules. Il a séduit la fille du commerçant Szaleresi, Claire, qui en vraie héroïne de George Sand est tellement enivrée de son amour que malgré tout, elle a toute confiance en son séducteur. Elle hait profondément Euphrosyne et met tout en œuvre pour lui nuire. C'est elle qui a soudoyé une troupe de paysans pour qu'ils pillent la maison des Telegdi ; c'est elle qui trahit la cachette de la jeune fille et la fait prendre par les serfs qui l'emmènent dans leur camp où elle est délivrée par Urbain, clerc élevé par Telegdi. Le caractère de cet enfant du peuple qui meurt pour celle qu'il aime, est un des plus beaux du roman. Comme Claire, la roturière, espère gagner le cœur d'Artándi : Urbain, dont le dévouement pour les Telegdi est sans bornes, ose lever les yeux jusque vers la belle Euphrosyne. Tous deux tombent victimes des préjugés de la noblesse. Claire est lâchement abandonnée et ne peut que montrer à son séducteur de quelle ignominie il s'est ainsi couvert. Urbain tombe dans la bataille décisive en combattant avec les serfs auxquels il s'est joint pour sauver celle qu'il aime. Szaleresi, le père de Claire, longtemps prisonnier, est enfin délivré ; il part avec sa fille au moment où Paul épouse Euphrosyne.

La grande sympathie que l'auteur éprouvait pour la cause du peuple éclate à chaque page de cette œuvre magistrale. Frère Laurent est le porte-parole des idées généreuses et humanitaires de l'écrivain. Quoique fanatique, il plaide la cause de l'abolition du servage ; il peint la décadence de la Hongrie causée par la rivalité des nobles et l'oppression inouïe du peuple. Si le soulèvement de 1514 a avorté, il espère que l'avenir réparera les torts que subit la « plebs contribuens ».

Eötvös, par sa manière de conter, se rattache directement à

George Sand. Si dans son premier roman il a ingénieusement combiné Rousseau avec Chateaubriand et Musset pour se peindre lui-même au milieu d'une société qu'il désirait réformer, il a, dans la suite, étudié surtout George Sand dont le nom se trouve à plusieurs reprises sous sa plume. Cette pitié pour les pauvres et les déshérités ; cette éloquence en faveur des droits du cœur se refusant à se soumettre aux exigences de la société; ce tour tantôt pathéthique, tantôt ironique du récit dénotent — malgré la différence des sujets — un commerce très intime avec l'auteur de *Lélia* [1].

Les paroles prononcées si souvent dans les pièces populaires : « J'écoute la voix de mon cœur et non celle des convenances », sont comme la devise des héros de ces romans où les crimes commis contre les droits du cœur et contre ceux de la nature sont cruellement châtiés.

V

L'année 1848 sembla réaliser les vœux d'Eötvös, mais bientôt l'horizon s'obscurcit et une réactien abominable se mit à peser sur le pays. Les deux romanciers qui à cette époque ont donné leurs chefs-d'œuvre, Kemény et Jókai, forment un contraste bien frappant. Kemény est un pessimiste qui se réfugie dans le passé pour en tirer des épisodes tragiques ; Jókai descend jusqu'au peuple et prend l'évolution politique, sociale et littéraire du XIXe siècle comme sujet de ses romans; ou bien il peint avec un humour incomparable quelques types d'avant 1848 et de la réaction. Pour le premier, l'influence de Balzac est apparente; le second présente un mélange indé-

1. Dans une de ses nouvelles : *La fille du meunier*, Eötvös a également plaidé pour les droits du cœur. Ce riche meunier qui promet d'abord sa fille à un jeune homme formé par lui, mais qui, plus tard, veut la forcer d'épouser un fonctionnaire du comitat, noble et gueux, est sévèrement puni, car sa fille préfère se noyer la veille de son mariage que de se reprendre à Sátonyi qu'elle aime.

finissable de Dumas et de ces romantiques dont l'imagination sans frein crée des situations extraordinaires, mais chez lui persiste un fond de bonhomie magyare qui rappelle tantôt la petite ville, tantôt l'horizon illimité de la puszta.

Kemény [1] ne pose pas de problèmes moraux, encore moins s'essaie-t-il à décrire le détail extérieur, comme Jósika; quoique libéral il ne fait pas de politique sociale dans ses romans, comme Eötvös. Il ne s'occupe que de l'homme et de sa destinée en analysant avec force et subtilité les mobiles de ses actions. Ce qu'il dit d'un peintre, dans son premier roman, pourrait s'appliquer à lui : « Il connaissait à fond l'écriture cachée des lignes, les secrets des muscles et le mélange des passions qui se combattent, les expressions qui portent en elles nos sensations, nos colères, nos idées fixes et nos penchants, en un mot l'influence de l'âme sur l'individu. »

Ses romans sont les plus tragiques de la littérature hongroise. Mais ce n'est pas la tragédie des vices et des passions qu'il écrit, c'est celle des erreurs du dévouement et de la loyauté. Il se dégage de ses œuvres cette doctrine peu consolante qu'il est plus facile d'éviter le péché que les conséquences d'un noble emportement, qu'il ne suffit pas de ne pas méconnaître les lois de la morale, car il y a d'autres intérêts qu'on ne néglige pas impunément. « Dieu peut pardonner, dit-il, à celui qui se confesse et se repent sincèrement, mais les intérêts politiques méconnus sont impitoyables, car ils portent avec eux la déesse vengeresse. »

1. Né en Transylvanie; il fit ses études à Nagy-Enyed et se fixa, en 1846, à Pest, où il devint rédacteur du *Pesti Hirlap*. Après la Révolution, il dut rester longtemps caché; il revint, en 1855, et prit la direction du *Pesti Napló*, dont la grande renommée s'attache à son nom. Kemény fut l'auxiliaire le plus dévoué de François Deák. Il publia, outre ses romans, de nombreuses études politiques et historiques. Voy. les Eloges de Charles Szász (Annales de la Société *Kisfaludy*, tome XII) et de Paul Gyulai; Salamon, dans ses *Etudes littéraires* (tome II, p.308 et suiv.) J. Péterfy, *S. Kemény, romancier*, dans Budapesti Szemle, 1881; P. Károly : *B. Kemény Zsigmond, mint régényiró* (S. Kemény, romancier) 1899 (brochure); J. Beöthy : *A tragicum*, 1885 (La plupart des exemples dans cet ouvrage d'esthétique sont tirés des romans de Kemény).

Kemény, comme Jósika, emprunte de préférence ses sujets à l'histoire de la Transylvanie « où, comme il dit, un morceau de bois est une relique, où l'on voit dans la poussière les traces de géants, où l'air porte sur ses ailes de nobles cendres et où la montagne de granit veille comme un monument éternel sur le souvenir des grandes actions ».

Doué du sens de l'histoire, possédant une forte culture, il connaît à merveille l'âme des personnages qui, aux XVIe et XVIIe siècles, occupèrent la scène. Tout revit et s'anime dans cette évocation ; il peint en traits si frappants la physionomie du passé qu'on chercherait en vain des portraits aussi exacts, même chez les historiens, ses contemporains. C'est Kemény qui, par ses romans et ses études, a enseigné à ces derniers l'art de caractériser les hommes politiques. En quelques traits marquants, il nous présente les princes et leurs conseillers ; la séparation douloureuse de la Hongrie et de la Transylvanie après la bataille de Mohács, la lutte du catholicisme et du protestantisme, les intrigues de Vienne et de Constantinople, le fanatisme des sectes religieuses opprimées et persécutées ; l'aristocratie et le clergé, les bourgeois et le peuple, les aventuriers et les comédiens étrangers, les renégats qui deviennent les espions de la Turquie : tout se détache admirablement sur un fond d'événements toujours tristes et parfois tragiques.

Si, malgré ces grandes qualités, les romans et les nouvelles de Kemény n'ont pas obtenu le succès qu'elles paraissent mériter, la faute en est aux faiblesses de la composition, aux longueurs qui fatiguent le lecteur. La langue ferme et sobre ne coule pas comme celle des autres grands romanciers magyars ; ses phrases sont comme taillées dans le roc et ce penseur profond manque d'aisance. Ses conceptions tragiques effrayent le lecteur et, selon le mot de Péterfy : « Il peut aussi bien devenir populaire qu'un volcan au milieu d'un désert peut devenir le séjour préféré des excursionnistes. »

Ce n'est qu'après sa mort que les critiques Beöthy, Péterfy

et Paul Gyulai, auquel nous devons la dernière édition de ses œuvres, ont mis ses qualités en valeur, et il est permis d'espérer pour lui un regain d'actualité.

Nous avons de Kemény quatre romans historiques, un roman social et une série de nouvelles. Il use dans toutes ses œuvres du même procédé. C'est un disciple de Balzac qui, outre Balzac dont le nom revient fréquemment sous sa plume, avait lu et médité ceux des prosateurs français qui se distinguent par la profondeur de leur pensée, notamment La Bruyère, La Rochefoucauld et Montesquieu. Combien ces modèles ont façonné son style et sa manière de penser et à quel degré était française l'atmosphère où il a vécu : c'est ce qui apparaît au ton du récit, à l'enchevêtrement de l'intrigue, ainsi qu'à de nombreux termes français. Kemény les emploie, en effet, sans scrupule, surtout dans ses nouvelles où il les a préférés à des équivalents magyars, probablement parce que le mot français rendait mieux la nuance de sa pensée [1]. Ses romans sont exempts de ces citations ; mais ici l'analyse minutieuse des caractères, les longues réflexions et les méditations que font ses personnages avant de risquer un pas décisif, montrent suffisamment que Kemény a bien mieux que Jósika profité de la lecture de Balzac. Le nom de « Balzac hongrois » que lui a donné la critique est pleinement justifié ; sans porter atteinte à la puissante originalité du romancier magyar, ce nom indique de quel écrivain il fut surtout le disciple.

1. Nous avons relevé dans les *Images flottantes* : gêne, liane, toilette, partie, bulletin, atelier, abbé, géranium, dessin, attitude, cabaret, rococo, piquant, poudré, mansarde, saison, bourgeoisie, pairie, ignorer, touriste, sujet, vaudeville, corset, en vogue, gourmand, pantomime, confort, enfilade, gêner, couvert, salon, parc, savoir-vivre, étiquette, manœuvre, stratagème, contour, puritain, poste, émancipé, boudoir, (le) mémoire, démon, tabouret, éloge, bouder (boudirozva), pruderie, omelette, parole, gelée, parvenu. — Dans *Amour et Vanité* (Szerelem és hiuság) : souverain, apanage, charge, haute-volée, aquarelle, caprice, scandale, (les) dehors, bêtise, coterie, chaise-longue, allure, platitude, fade, lecture, (femme) entretenue, migraine, saison, élan, roué, contenance, escamoteur. — Dans les *Abîmes du cœur* : niveau, routine, par dépit, courtisane.

Kemény a débuté en 1847 par un roman en cinq volumes intitulé *Paul Gyulai*. Dix ans plus tard, il donna : *La veuve et sa fille* qui atteste un grand progrès au point de vue de la composition ; en 1859, *les Fanatiques*, son roman le plus achevé ; enfin, en 1862, *les Temps funestes*.

Dans l'intervalle, il écrivit : *Mari et femme*, roman inspiré, dit-on, par le cas du duc de Praslin, et une série de nouvelles dont la plus importante : *Images flottantes sur l'horizon de l'âme*, relie d'une façon romanesque la Transylvanie où plongent les racines de son talent, à la France, seconde patrie des romanciers hongrois, et symbolise ainsi les relations trois fois séculaires qui existaient entre les deux pays.

Paul Gyulai (Gyulai Pál) nous transporte, comme les nombreux romans de Jósika, à la cour des Báthori. Gyulai élevé dans les Universités italiennes, revient en Transylvanie ; impliqué bientôt après, dans un de ces nombreux soulèvements qui sont le trait dominant de l'histoire de ce pays au XVIe siècle, il est arrêté, mais Christophe Báthori se montre clément à son égard ; d'autre part, Étienne Báthori, devenu plus tard, roi de Pologne, lui témoigne sa faveur et le prie de rester fidèle au jeune Sigismond et de l'aider à gouverner. Gyulai veut montrer sa reconnaissance ; toutes ses pensées tendent à fortifier le trône, à maintenir le jeune débauché dans le droit chemin et à le débarrasser de ses ennemis.

Le plus puissant, parmi ces derniers est un parent du prince, Balthasar Báthori, comte de Fogaras, guerrier très populaire. Le conseil secret, sous la présidence de Gyulai, a décidé de faire exécuter Balthasar à la première illégalité commise par lui ; mais malgré les efforts de Gyulai pour l'entraîner sur le terrain révolutionnaire, il fait strictement son devoir. Le fidèle conseiller, dont l'âme est hantée par la crainte de la chute du prince, voudrait bien se retirer dans son village et se consacrer à ses chères études, mais toujours la promesse faite au roi de Pologne le ramène à la Cour, qui pour lui devient un enfer. Il voit Balthasar gagner de plus en plus la faveur du peuple ; il se décide alors à faire jeter en prison un comédien nommé Senno appartenant à une troupe italienne qui représente un mystère, et cela parce qu'il a manifesté bruyamment en faveur de Balthasar.

Gyulai, qui voit partout des complots, profite de l'effervescence causée par cette arrestation et fait étrangler Senno dans sa prison. C'est ainsi que son dévouement le rend criminel ; ce faux pas sera la cause

de sa chute qui est racontée dans le *Journal* de la comtesse de Tiefenbach. La femme de Senno, Éléonore, noble transylvaine qui s'était mariée malgré l'opposition de son père, avec l'aventurier italien devient l'instrument de la vengeance. Elle se jette dans les bras des Jésuites qui poursuivent la réunion de la Transylvanie à l'Autriche et voient d'un mauvais œil le conseiller puissant qui appartient au parti turc. Le faible Sigismond a confessé au jésuite Alfonso Cariaglia que Balthasar doit être exécuté à la première manifestation de révolte. Le confesseur divulgue ce secret et s'arrange pour qu'Éléonore arrive à la Cour sous le titre de « comtesse de Tiefenbach ». Le prince ne tarde pas à s'éprendre d'elle; Éléonore résiste d'abord, mais elle a juré de venger Senno et cette vengeance n'est possible qu'au prix de sa vertu. Alors Balthasar se réconcilie avec Sigismond: Gyulai, d'abord éloigné de la Cour, est vite accusé de haute trahison et le prince au service duquel il a consacré ses forces et son talent le fait exécuter. Éléonore va le voir dans son cachot; il peut revoir celle qu'il a aimée et qu'il a poussée dans les bras du prince; il mesure l'inanité de ses efforts et le triomphe d'une cause qu'il avait combattue avec tant d'ardeur.

L'analyse de l'état d'âme de Gyulai, les combats intérieurs qui se livrent dans le cœur d'Éléonore avant qu'elle accepte de devenir la maîtresse de Báthori, sont dignes de Balzac. Malheureusement, le récit est lent et trop enchevêtré. Kemény a voulu représenter dans son ensemble l'histoire intérieure de la Transylvanie. Les conciliabules secrets du parti turc, les agissements des Jésuites, la vie désordonnée de la Cour, les comédiennes étrangères, tantôt frivoles, tantôt franchement amoureuses, la vie de couvent : tout cela est présenté en des descriptions ou sous forme d'analyses qui en rendent la lecture souvent pénible. On trouve dans ce roman des parties brillantes, des caractères dessinés avec une force surprenante, des réflexions profondes; mais dans la composition éclatent de grands défauts. Les préliminaires occupent trop de place et tout ce qui suit la mort de Senno trop peu. « Chaque page de ce roman, disait un critique, vaut plus que le roman en entier, » car il faut dire que *Paul Gyulai* est l'œuvre la plus tragique de la littérature hongroise.

L'historien Szalay avait reproché à Jósika de n'avoir pas, dans ses romans tirés de l'histoire de la Transylvanie, fait à

la vie religieuse, si importante aux XVIe et XVIIe siècles, la place qu'elle méritait d'occuper : Kemény a comblé cette lacune. C'est le fanatisme religieux au service, tantôt des intérêts particuliers, tantôt de la politique, qui a inspiré ses deux romans : *La veuve et sa fille* (Oezvegy és leánya) et *Les Fanatiques* (A rajongók). L'action se passe pour tous deux au temps de Georges Ier Rákoczy (1630-1648). Une tragédie intime se déroule dans le premier ; le second nous montre la rivalité de deux chanceliers et les persécutions subies par une secte religieuse, les Sabbathaires[1].

Dans *La veuve et sa fille*, la mère s'appelle Rebecca Tarnóczy. Sa fille, Sarah était, dès son enfance, destinée par la volonté de son père à épouser un des fils Mikes. Cependant Rebecca, ardente calviniste, ne veut à aucun prix consentir au mariage de sa fille avec un catholique. Elle a promis Sarah au riche Haller et est ainsi résolue à faire de sa fille la compagne d'un vieillard. Les Mikes veulent empêcher ce sacrifice et, pour sauver la jeune fille, Jean Mikes l'enlève pour la mettre chez son père en attendant le retour de son frère Clément, qui fait la guerre. Juste à ce moment le prince Georges Rákoczy descend avec sa suite dans la maison des Mikes auxquels il doit de la reconnaissance, car un de leurs fils, Maurice, entré dans l'ordre des Jésuites, lui a sauvé la vie lors d'une chasse. Mais cela ne l'empêche pas de se montrer très dur envers cette famille catholique. Les plaintes, les cris de Rebecca Tarnóczy qui conjure le prince de lui rendre justice, font prononcer à Rákoczy que la jeune fille doit retourner chez sa mère et que les biens des Mikes seront confisqués au profit du futur mari de Sarah.

La veuve, tout en marmottant ses prières, continue son œuvre de vengeance. Les fils Mikes se sont enfuis ; l'un d'eux est grièvement blessé en duel, pour avoir défendu l'honneur de Sarah. Lorsque Rebecca voit cette victime, elle exulte et s'empresse d'apprendre la nouvelle à sa fille qui n'a cessé d'aimer Jean Mikes depuis son enfance. A cette nouvelle Sarah se plonge un couteau dans le cœur. Même la mort de sa fille n'assouvit pas la vengeance de cette mégère. Elle vient encore annoncer une mauvaise nouvelle aux vieux parents désolés, lorsqu'elle apprend que le prince a pardonné et que les Mikes rentrent en grâce : de rage et de saisissement elle meurt sur le seuil de leur porte.

Rebecca est un caractère balzacien ; l'avarice, la haine

1. L'histoire de cette secte, peu connue des théologiens, a été écrite par S. Kohn : *A szombatosok*, livre traduit en allemand : *Die Sabbatharier* (1894).

religieuse, le fanatisme font d'elle « une machine vivante que les roues de la passion entraînent avec rapidité et toujours dans la même direction jusqu'à ce qu'elle se brise au premier obstacle ». Elle est peut-être dessinée avec une régularité trop absolue depuis le commencement jusqu'à la fin, poursuivant sa vengeance aveuglément. Sa fille, par son mutisme et son obéissance passive, entraîne la catastrophe. Si elle avait manifesté son amour pour Jean, le malentendu causé par l'enlèvement se serait vite dissipé. Comme dans tous les romans de Kemény, une certaine fatalité pèse sur la famille Mikes, probe et austère pourtant, mais que l'acte irréfléchi de leur fils précipite dans le malheur.

Le second roman *Les Fanatiques* est tout aussi remarquable par la peinture de l'époque et de plus mieux composé. Tout un monde s'y agite et le romancier tient les nombreux fils avec beaucoup de maîtrise. Cette œuvre marque l'apogée de son talent.

Nous y trouvons face à face deux chanceliers de la cour transylvaine : l'avare, sordide et rancunier Kassai, tout puissant à la cour de Rákoczy ; et Pécsi, son prédécesseur, caractère ferme, qui s'était élevé à force de travail aux plus hautes fonctions, mais que ses sympathies pour les Sabbathaires tiennent éloigné de la Cour. Il est toutefois assez puissant pour tenir en échec Kassai qui n'attend que sa perte pour accaparer ses immenses domaines : soixante et onze villages.

De même que Paul Gyulai cherchait à faire commettre à Balthasar Báthori une action irréfléchie et y employait toute son astuce, de même Kassai voudrait que Pécsi manifestât ouvertement son adhésion à une secte religieuse condamnée par la loi. Il se sert à cet effet d'un sabbathaire fanatique, Szöke Pista, surnommé « l'Ange de Sardis » qui, sous le nom d'Étienne Laczkó, a épousé Claire Bodó. Szöke est tout simplement un serf qui s'est enfui des terres de Kassai. Celui-ci le fait prendre et lui promet sa liberté à condition qu'il se fasse l'espion de Pécsi. L'ex-chancelier accueille avec faveur ce fanatique qui lui demande de convoquer une assemblée générale des Sabbathaires à Balázsfalva et d'y promulguer la doctrine de la secte. La description de cette assemblée est le plus beau morceau du roman ; elle montre l'art auquel Kemény sait atteindre dans la peinture d'une foule aux passions déchaînées et dans l'excitation de la terreur et de la pitié tragiques.

Kassai sait que l'assemblée défendue aura lieu ; il veut que son fils

adoptif Elemér — celui-là même qui aime la fille de Pécsi, Deborah surnommée « la rose de Saron » — emprisonne par ordre du gouvernement les chefs du mouvement sectaire. Elemér, venu pour avertir Pécsi des intentions du chancelier, entre dans le temple où se tient la réunion. Il est dénoncé par « l'Ange de Sardis » et écharpé par la foule fanatique. La force armée arrive; Laczkó tombe percé de coups et Pécsi lui-même est mis aux fers. Les troupes ramènent le cadavre d'Elemér avec le vieux Pécsi chargé de chaînes et Deborah rencontre le triste convoi. Kassai est frappé dans sa seule affection ; Pécsi voit également « que toute sa vie est manquée ». Le chef des Sabbathaires est cependant amnistié et lorsque le parti de la guerre contre l'Autriche prend le dessus — nous sommes en 1638 — Kassai, qui conseillait toujours la paix, est congédié et finit ses jours dans l'isolement et le silence.

Kemény a introduit dans ce roman la femme de Rákoczy, Suzanne Lorántfi, âme pieuse, à laquelle le célèbre collège de Sárospatak, ce foyer de la vie intellectuelle protestante, doit sa grandeur et sa prospérité. Son chapelain Dayka lui a présenté la femme de Laczkó, Claire Bodó, un des plus beaux caractères que Kemény ait créés. Modèle de la femme dévouée et de la mère aimante, elle expose à la princesse, avec beaucoup de simplicité, le sort de son mari qui se débat entre les griffes de Kassai et que sa félonie envers Pécsi a rendu presque fou. La princesse la garde à la Cour et, après la mort tragique de son mari, elle lui donne une petite terre où cette femme admirable devient l'ange consolateur des faibles et des malades.

Ici encore, ce sont les nobles erreurs plutôt que les mauvaises actions qui amènent la catastrophe. Certes, il était contraire aux lois d'embrasser les doctrines des Sabbathaires, mais on comprend cette âme élevée qui, au milieu des discussions arides des théologiens, des guerres continuelles, aime à remonter jusqu'à l'ancien Testament et espère voir le règne du Seigneur établi sur la terre. Malheureusement, cette religion nouvelle avait ses fanatiques et ce sont eux qui causent la ruine de Pécsi et des nombreux sectaires qui avaient répondu à son appel.

Dans le dernier roman historique : *Les temps funestes*

(Zord idök), c'est une erreur politique du grand jurisconsulte Werböczy qui sert de point de départ. Après la mort de Jean Zápolya (1541), il avait conseillé à sa veuve, Isabelle, de demander protection plutôt au sultan qu'aux Habsbourg. Il avait ainsi livré la capitale, Bude, aux Turcs qui y établirent leur domination pendant 150 ans. Sur ce fond se détache une aventure tragique.

Le bruit des combats livrés autour de Bude est arrivé jusqu'en Transylvanie. Les vieux Deák, parents de Werböczy ne pouvant prendre part eux-mêmes à la guerre, y envoient le jeune chevalier Elemér et le clerc Barnabé. Tous deux aiment la belle Dora et chacun tâchera de la mériter par une conduite héroïque. Barnabé laid, brutal et envieux, cherche à nuire à Elemér qui lui pardonne ses grossièretés, mais ce clerc rancunier, pour pouvoir assouvir sa vengeance, se fait mahométan et se met à la tête d'une petite troupe sous le nom de Hamzsa-bég. Lors d'une bagarre dans les rues de Bude, il tue Elemér qui était attaché à la personne de Werböczy. Celui-ci, élevé par le pacha au rang de juge suprême du pays, demande une punition sévère : on lui envoie la tête de Hamzsa-bég. Bien qu'ayant obtenu cette satisfaction, le grand jurisconsulte assiste impuissant aux conquêtes des Turcs qui se débarrassent de lui par le poison. « Ma mort violente, dit-il, peut servir d'exemple à ceux qui se fient à des alliances contre nature. »

Dora, qui aimait Elemér, accompagne Isabelle, la reine désolée qui, forcée de quitter Bude, se retire d'abord en Transylvanie, puis à l'étranger.

Ce dernier roman historique nous ramène aux débuts littéraires de Kemény. Historien ou romancier, il s'est toujours occupé de l'époque qui suivit le désastre de Mohács. Il en a étudié les causes et devant le tombeau de Frère Georges dit Martinuzzi, à Gyula-Fehérvár (Albe-Julie), il a longtemps médité sur le rôle politique de ce conseiller d'Isabelle qui, de simple moine de Saint-Paul qu'il était, s'éleva par son énergie et par ses intrigues à un si haut degré de puissance. Il lui a consacré son premier roman dont le manuscrit fut perdu en 1848 ; c'est encore lui que nous rencontrons dans les *Temps funestes*. Kemény considérait Frère Georges, comme une victime des fautes politiques ; comme un de ces pasteurs de peuples « dont les plus belles actions ne sont

pas exemptes de supercheries, mais dont les crimes sont excusables ».

Ces quatre romans historiques, sont le principal titre de gloire du « Balzac hongrois ». Dans ses autres œuvres, le grand psychologue ne se dément pas; ses caractères de femme surtout n'ont point ce convenu, cette exagération qu'on rencontre si souvent chez Jósika. Celui-ci en fait trop souvent des anges ou des démons; chez Kemény au contraire, c'est la nature prise sur le vif; mais son récit manque de facilité et d'abondance; là aussi on regrette des longueurs fatigantes.

L'histoire du comte de Praslin dont toute l'Europe a retenti en 1847 a suggéré à Kemény l'idée de son roman : *Mari et femme*. (Férj és nö, 1852).

L'amour coupable d'Albert Kolostory pour l'aventurière Iduna, entrevue en Italie et installée ensuite en Hongrie, en constitue le sujet. Le romancier hongrois a peint dans Albert l'homme politique infatué de ses succès oratoires, libéral au fond, demandant l'égalité pour tous, mais qui est resté dans les questions religieuses un adepte de Montalembert [1]. Endetté, il ne pense pas à se marier, cependant il n'est pas insensible aux charmes d'Adèle Stralenheim qui, dans son enthousiasme patriotique apprend ses discours parlementaires par cœur. Il quitte la Hongrie sur la nouvelle qu'Adèle va se marier, parcourt l'Italie et se fixe à Rome [2] où il fait la connaissance de la fille du banquier Norbert, Élise, qui s'éprend de lui. Il se marie avec elle, mais ne cesse dans ses lettres d'accabler la pauvre Adèle de ses reproches. Celle-ci, pressée par son père, doit épouser le frère d'Albert, un hobereau cynique, vivant sur ses terres et ne connaissant rien d'autre. Sa conduite effrontée le lui rend odieux; elle refuse de se marier. Albert revient alors en Hongrie avec femme et enfant et c'est là qu'il rencontre de nouveau Iduna qui l'attire adroitement dans ses filets. La pauvre Élise souffre, mais espère que son mari lui reviendra; elle ne veut pas divorcer. Lui, de son côté,

1. Montalembert, probablement à cause de sa *Vie de Sainte-Élisabeth de Hongrie*, était en relations avec plusieurs hommes politiques et écrivains magyars et eut une correspondance assez suivie avec Joseph Eötvös. Cette correspondance doit paraître prochainement.

2. Les descriptions enthousiastes des villes italiennes trahissent l'influence de *Corinne*, mais aussi le contrôle exercé par un observateur sagace qui a vu lui-même — en 1846 — tout ce qu'il décrit.

raconte dans ses lettres à Iduna que le démon l'a maintes fois poussé à tuer sa femme, mais que son visage serein et innocent lui a fait perdre courage. Un jour cependant il est décidé au meurtre, lorsque des journaux lus au salon lui font connaître le cas du comte de Praslin qui a tué sa femme pour vivre avec sa maîtresse. A cette lecture, Élise sent qu'elle se trouve elle-même dans une situation analogue à celle de la comtesse. Pour rendre la liberté à son mari que ses scrupules religieux écartent d'une conversion qui serait un cas de divorce, elle dira que son père l'a forcée à ce mariage, ce qui est un autre cas reconnu. Albert, ne pouvant se résigner à accepter ce sacrifice, met fin à ses jours.

Les caractères d'Adèle, d'Iduna et d'Élise nous montrent Kemény à ses débuts. Ce sont là ses premiers essais de psychologie féminine : ses *Nouvelles*[1] nous le feront voir en pleine possession de son talent. Si les romans sont remarquables par le jeu des passions et une certaine fatalité tragique qui détermine les actions les mieux intentionnées, les nouvelles se distinguent surtout par l'étude des caractères féminins. Comme les romans, elles sont empreintes de tristesse. Nous chercherons à déterminer par un seul de ces récits — qui est considéré comme le meilleur et où les acteurs principaux sont des Français, — quelle est la manière de Kemény.

Le titre en est un peu bizarre : *Images flottantes sur l'horizon de l'âme* (Ködképek a kedély láthatárán); il se compose de deux récits qui au fond n'en font qu'un.

Le vieux comte Villemont a émigré pendant la Terreur avec sa fille Stéphanie ; il a acheté une terre en Transylvanie. Son fils Florestan est rentré avec les alliés en France. Le sort de ces deux enfants fait l'unité du récit. Villemont a comme voisin le comte Édouard Jenö, ancien officier qui, rentré dans la vie privée, veut introduire des réformes dans les six villages qu'il possède : améliorer le sort des paysans, les habituer à l'hygiène, installer des écoles et rebâtir leur chaumière. Villemont est aussi un philanthrope ; il a combattu dans les rangs du peuple le 14 juillet 1789, ce qui ne l'a pas empêché d'être proscrit. Il est le bienfaiteur des paysans transylvains, mais il les laisse vivre à leur guise, tandis que

1. Outre les *Images flottantes*, Kemény a écrit : *Les abîmes du cœur ; Les deux heureux* (1852) ; *Amour et vanité ; Alhikmet, le vieux nain ; Vertu et convenance* (1853).

Jenö veut *imposer* ses réformes. Jenö demande la main de Stéphanie, élevée dans une pension à Pest [1], et l'obtient; mais Villemont ne consent pas à lui vendre les terres qui arrondiraient son domaine. Le réformateur à outrance est fort mal récompensé de ses efforts; ses paysans le quittent ou lui jouent de mauvais tours. Attristé par l'insuccès, il néglige sa femme et ne tarde pas à la soupçonner. Un de ses parents, Adolphe qu'il a pris comme secrétaire, voit jeter son père en prison pour dettes. Jenö refusant de l'aider, Stéphanie engage ses bijoux pour lui donner l'argent nécessaire et cela déplaît fort à son mari. La rupture complète est amenée par une aventure bizarre. Voyant les plus beaux fruits de son parc saccagés par les paysans, Jenö fait mettre cette inscription menaçante : « Une dent pour chaque pêche ». Deux de ces fruits venant à disparaître, Stéphanie avoue les avoir pris. Dans son entêtement le comte s'apprête à exécuter sa menace; déjà il tient l'instrument dans sa main tremblante, quand Adolphe fait irruption dans la chambre et se déclare coupable. Le comte le chasse; Jenö par sa dureté a brisé le cœur de sa femme; elle le quitte et se retire dans un couvent. Jenö, de plus en plus découragé, brûle toutes ses lettres de créances et se retire, en vrai misanthrope, dans son manoir.

Le frère de Stéphanie, Florestan, n'est pas plus heureux. Il a épousé Améline et vit dans un de ses châteaux des Pyrénées. Il a une fille qui fait le bonheur de ses parents, lorsque la naissance d'un second enfant, un affreux négrillon, détruit la tranquillité de la famille. Comment la belle Améline a-t-elle pu mettre au monde un pareil avorton? Un quiproquo tragique qui s'est passé dans « la chambre rouge » où les rayons du soleil ne pénètrent jamais en est la cause. Une jeune femme de chambre à laquelle Florestan faisait la cour, avertit Améline que son mari l'attend dans la chambre rouge. Améline se rend sans soupçons au rendez-vous; le comte, pour punir la domestique récalcitrante, y avait envoyé son nègre. Et voilà l'explication! Florestan ne peut voir cet intrus; il le fait élever loin de lui et lors d'un voyage de sa femme à Paris il le laisse mourir faute de soins. La fillette étant morte aussi, Améline quitte son mari et vient en Hongrie où un de ses amis lui raconte l'histoire de Jenö.

1. Kemény, pour montrer la supériorité de cette jeune Française sur ses jeunes camarades magyares dit : « La différence fut uniquement que Mlle Stéphanie, tout en ayant moins de connaissances, savait en tirer plus d'idées; avec moins de toilettes, elle s'habillait mieux, avec moins de talent, elle savait tirer des accords plus mélodieux du piano. Ses mouvements, son maintien, son goût, ses caprices et sa manière innocente de plaire avaient trop d'attraits pour ne pas faire taire les envieux et pour ne pas enchanter ses amies. »

Voilà les sujets macabres qui plaisent à l'imagination de Kemény. « L'âme de ses personnages, dit Endrödi [1], remplie d'amertume, prévoit le malheur; leurs rêves sont des cauchemars et leur destin est fatal. Ils sont nerveux et agités, comme leur auteur; le moindre mouvement les surexcite, les femmes surtout sont de véritables énigmes; elles voient l'invisible et pressentent l'avenir. Ce sont des fleurs de serres chaudes. Leur beauté effraye, leur charme attriste. On comprend pourquoi les hommes qui les entourent ne connaissent pas la sérénité de la vie. Ils sont réduits à vivre dans l'ombre; rarement ils rient et quand ils le font, cela est terrible. Leur figure se contracte et leur gaieté est amère et sinistre. Ils ne peuvent pas être de bonne humeur; leur rire se change en ricanement et produit un bruit sourd comme les pelletées de terre qu'on jette sur les cercueils. Ce sont des plaisanteries de cimetières, des danses de squelettes. »

Kemény est le dernier balzacien magyar. Ni Jókai, ni les autres romanciers qui se sont distingués entre 1850 et 1870, n'ont suivi la manière de l'auteur d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot*, quoique bon nombre d'entre eux se soient délectés à la lecture de la *Comédie humaine*.

VI

Le romancier hongrois le plus connu en France est Maurice Jókai. Les Magyars montrent avec fierté la collection de ses œuvres, une de leurs gloires nationales. Jókai, comme Eötvös et Kemény fut intimement mêlé à la vie politique de son pays : le fait qu'il ait pu, malgré ce rôle, écrire cent volumes de romans, nouvelles, croquis et pièces de théâtre, sans compter des milliers d'articles sur les ques-

1. *Századunk magyar irodalma* (La littérature hongroise de notre siècle), p. 178.

tions du jour et des discours innombrables prononcés à la Chambre des députés ; ce fait prouve une fécondité et une force d'imagination qui, à elles seules, commandent le respect. « C'est un grand mérite, dit M. Gaston Boissier, de tenir pendant cinquante ans tout un peuple en haleine ; c'en est un plus grand encore et plus rare d'avoir dépensé assez de talent dans ces improvisations pour qu'elles méritent de survivre et que la postérité puisse s'intéresser à ce qui n'était guère fait que pour charmer les contemporains [1]. » Beaucoup de ses romans et surtout de ses esquisses, écrites dans le ton populaire, survivront en effet. L'historien des tristes années de la réaction (1849-1867), pendant lesquelles Jókai a donné ses chefs-d'œuvre, y trouvera un document précieux pour la connaissance de cette société qui, par sa résistance passive, a su forcer le conquérant à capituler. Les œuvres du grand romancier consolaient alors jeunes et vieux, tous ceux qui, d'un bout du pays à l'autre, lisaient ces romans avec avidité. Aucun autre écrivain magyar n'a joui d'une telle vogue et, en 1894, le pays n'a fait qu'acquitter une dette en célébrant avec une pompe dont on ne trouve point d'exemple dans l'histoire des lettres hongroises, le cinquantenaire de son activité littéraire.

Reportons-nous de cinquante ans en arrière, c'est-à-dire en 1844, à l'époque de la pleine effervescence romantique. Jókai aime à raconter ses souvenirs de jeunesse ; il a consacré toute une série de romans au récit des épisodes de la Révolution ; il nous initie lui-même aux premières influences qu'il a subies. Ces confidences sont très importantes, car elles nous montrent la large part qui revient à la France dans la formation de ce génie. Ainsi, en 1872, dans une

1. Préface à la traduction de quelques nouvelles de Jókai, par E. Horn, 1895. — Les *Œuvres* de Jókai (édition nationale) ont paru en 100 volumes (1894-1898). Mais l'écrivain est toujours sur la brèche. Parmi les études qu'on lui a consacrées, nous ne mentionnons que celles de Péterfy dans : Budapesti Szemle, 1881, et de Beöthy dans l'Histoire de la litt. hongroise de l'*Athenaeum*, 1896.

séance de la Société *Kisfaludy*, il disait, en parlant des années 1844-1848 :

« Dans la littérature politique Csengery, Szalay, Eötvös, Irinyi, Emödy et Pákh avaient commencé la lutte en faveur du régime parlementaire et de la centralisation hongroise. Les questions sociales furent traitées avec un grand libéralisme : abolition de la servitude, gouvernement du peuple, impôt égal pour tous, égalité devant la loi, liberté de conscience, relèvement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce : tout cela fut traité dans l'esprit des temps nouveaux, et ces idées pénétrèrent également dans la littérature. *Nous étions tous les disciples de l'école française*, de cette école qui va de Lamartine à Hugo et de Dumas à Béranger et qui réunit en elle tout ce qui est beau comme idée, ce qui est hardi dans l'exécution, ce qui captive les sentiments, ce qui échauffe le cœur, ce qui élève l'âme. Le noble enthousiasme, la conviction forte et les rêves glorieux des écrivains français entraînèrent toute la jeunesse aux visions nobles. Nous étions tous des Français! Nous ne lisions que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Victor Hugo, Béranger, et si des poètes anglais ou allemands ont trouvé grâce devant nous, ce sont Shelley et Heine, bannis eux-mêmes de leur pays, anglais et allemand seulement par la langue, mais français par l'esprit. Chez Petöfi ce culte des Français devint une véritable adoration. Sa chambre était littéralement tapissée de gravures précieuses qu'il faisait venir de Paris; les hommes de la Révolution de 1789 : Danton, Robespierre, Saint-Just [1], Marat et Madame Roland. Il s'entretenait avec eux chaque jour ; il laissa même pousser sa barbe à la française et les autres imitèrent son exemple, tous excepté moi, par cette simple raison que je n'en avais pas encore. Le plus grand éloge que fit de moi Petöfi fut de me présenter en ces termes : Celui-là écrit de véritables romans français en hongrois. Et, en effet, je le faisais. A moi aussi le merveilleux, le surprenant, l'extraordinaire avaient plu [2]. »

C'était l'époque où l'on imitait même les journalistes parisiens, où leurs articles donnaient le ton à la presse magyare. Dans un de ses romans : *La femme aux yeux perçants*, (A tengerszemü hölgy, 1889) où il entremêle d'une manière

1. Parmi les « Reliques de Petöfi » conservées au Musée national de Budapest, se trouve un exemplaire de l'*Esprit de la Révolution et de la Constitution en France* de Saint-Just avec cette inscription : *Petöfi kincse* (Le trésor de Petöfi) due à la main du grand poète.

2. Annales de la Société *Kisfaludy*, t. VII (1872).

charmante ses souvenirs personnels et le récit romanesque, Jókai dit encore :

« *Voilà le vrai Français!* C'est avec ces mots que Petöfi me présenta à la jeune société. C'était alors le plus grand éloge. Toutes les nations aspirant après la liberté regardaient vers la France ; c'est de là qu'on attendait l'aurore d'un temps nouveau. Nous lisions des livres français; l'*Histoire des Girondins* de Lamartine et la *Démocratie* de Tocqueville étaient notre Bible. Petöfi avait le culte de Béranger, moi je regardai Victor Hugo comme mon idéal. Albert Pálffy était notre Eugène Sue, Degré notre Paul de Kock, Joseph Irinyi notre Émile de Girardin, Albert Pákh notre Jules Janin. Cette école aurait pu devenir dangereuse pour ceux qui la composaient, si le souffle populaire ne s'était mêlé à son influence [1] ».

Et maintenant, est-il possible que de telles impressions de jeunesse s'effacent chez un homme à l'imagination aussi ardente? N'aura-t-il pas, même plus tard, les yeux tournés vers le pays qui a intellectuellement affranchi le sien et lui a fourni des armes dans le combat de la lumière luttant contre les ténèbres? Si une influence s'est exercée sur cet esprit primesautier, c'est à coup sûr en première ligne celle des romantiques français, puis des historiens. Ils ont exercé le plus grand ascendant sur lui au moment où son talent se formait; s'ils n'ont guère inspiré de sujets à son imagination vraiment prodigieuse, du moins lui ont-ils appris la manière de pétrir des caractères, d'agencer le récit et de conter agréablement.

Ce qui constitue son originalité, c'est d'abord sa profonde connaissance de la façon de penser, de parler et d'agir du peuple hongrois, puis une langue souple qui ne fatigue jamais le lecteur. Au contraire de Kemény qui voit tout en noir, Jókai possède une source intarissable de bonne humeur. Celle-ci se fait jour jusque dans ses récits les plus tristes. Cet optimisme — vraie quintessence de l'humour magyar — prête un grand charme à ses croquis où il

1. Première partie, chap. V.

représente la vie du peuple avec une netteté remarquable de contours.

Sur ce patrimoine national se sont greffés les emprunts que Jókai a faits aux romanciers français qui avaient le même tour d'esprit que lui. Il est incontestable qu'il présente beaucoup d'analogie avec Alexandre Dumas père, non seulement par sa fécondité, mais aussi par sa manière de conter et d'arranger l'histoire. On a reproché souvent à Jókai un certain manque de psychologie, une tendance au grossissement, à l'exagération ; ses héros sont ou surhumains, tant par leurs forces physiques et intellectuelles que par la noblesse de leur caractère ; ou bien des traîtres sans âme ni conscience : voilà qui dénote nettement l'influence de Dumas.

Quand, d'autre part, il a peint des femmes exaltées qui suivent librement leurs penchants, il s'est rappelé George Sand avec laquelle il partage encore ce défaut, qu'après avoir bien posé ses personnages au début du récit et engagé l'action selon les lois de la probabilité, il lâche la bride à son imagination extraordinaire et roule ses héros comme les flots roulent les épaves, s'embrouille dans des complications inextricables et finit souvent le roman en queue de poisson. Ce défaut est surtout sensible dans les romans postérieurs à 1867, lorsque la vie politique absorbant une grande partie de son temps, il travaillait vite pour satisfaire aux exigences des journaux qui donnaient la plupart de ces récits en feuilletons.

Balzac et Eugène Sue ont laissé moins de traces dans ses œuvres; l'influence du premier est pourtant visible dans la peinture de certains personnages secondaires qui sont, d'ailleurs, pour la plupart mieux réussis que les principaux; celle du second dans la description des salons, des clubs et des théâtres parisiens que reproduisent si souvent les romans de Jókai. Car à l'instar de ses contemporains, toutes les fois qu'il fait voyager ses personnages, c'est en France et surtout à Paris que nous les retrouvons.

S'étant toujours complu dans l'extraordinaire et observant de très près le développement du roman français, Jókai fut ravi des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne et comme son imagination se prêtait à merveille à ces récits il en composa quelques-uns (*Le roman du siècle futur, Océania, Jusqu'au Pôle Nord*). Il y mit à profit ses connaissances variées en histoire naturelle et en physique, voire même en paléontologie [1]. Mais l'influence prédominante, celle que Jókai subit jusqu'en 1896 est l'influence romantique.

Jókai est un idéaliste; ni les changements du goût, ni le flot montant du naturalisme n'ont pu ébranler sa foi. Il est resté fidèle aux écrivains qui lui étaient chers vers 1848 et si, dans son œuvre immense, on rencontre çà et là quelque concession à la mode du jour, l'ensemble est empreint d'un pur idéalisme qui fait de lui le dernier représentant du romantisme hongrois. Il est comme le trait d'union qui unit la génération de 1848 à celle qui commença à produire après le dualisme.

Jókai a écrit quelques romans historiques, non pour exposer des principes moraux, comme Jósika, ni pour peindre une époque ou l'état d'âme d'un homme d'État, comme Kemény, mais à la façon de Dumas : arrangeant l'histoire à sa manière, et faisant d'un événement historique le plus surprenant récit de cap et d'épée. Tels sont : *L'âge d'or en Transylvanie ; La domination turque en Hongrie, Le château féerique, La dame blanche de Löcse, Frère Georges.* Ce n'était là que les amusements d'un homme de génie.

La grande originalité de Jókai et ce qui fait son mérite, c'est d'avoir compris que la Hongrie doit surtout s'intéresser au temps présent, c'est-à-dire au XIXe siècle et accorder au peuple, dans la littérature, la place qu'il devait occuper dans la politique. L'ami intime de Jókai, Petöfi, le plus

1. Voy. la *conférence* d'Iván Berend sur la sixième partie du monde dans les *Diamants noirs* (Fekete gyémántok).

grand poète lyrique de la Hongrie, avait montré comment la poésie populaire bien comprise peut régénérer la littérature, et que toute œuvre qui ne s'appuie pas sur le peuple, n'est qu'un vain jeu. Le mot célèbre du grand réformateur Széchenyi, lancé dès 1831 : *Magyarország nem volt, hanem lesz* (la Hongrie n'a pas été, mais elle sera!) disait aux écrivains : « Poètes, romanciers! Ne regardez plus derrière vous; ne contemplez pas mélancoliquement un passé à jamais perdu. Le pays ne sera capable de se relever que si vous consacrez toutes vos forces à élever, à éduquer le peuple et à lui inspirer confiance en l'avenir! » C'est, en effet, à cette aurore des temps nouveaux, à cette époque des réformes qu'on a appelée l'époque de Széchenyi (1825-1848) que Jókai a consacré ses meilleures œuvres. Elles ne sont pas seulement captivantes par le récit et empreintes d'un haut idéal, mais elles attestent l'énergie de la race magyare qui, par ses efforts, a changé un État aux mœurs féodales en un pays démocratique. Tels *Un nabab magyar* (Egy magyar Nábob, 1854) et *Zoltán Kárpáthy,* deux romans qui sont considérés comme ses chefs-d'œuvre.

Avec quel art il a caractérisé la Hongrie de 1820 dans le premier, celle de 1840 dans le second! Il peint dans le Nabab, Jean Kárpáthy, le type de ces nobles qui menaient sur leur domaine immense une vie d'oisiveté et de débauche ; se désintéressant de tout ce qui se faisait pour le relèvement national, passant leur temps en bombances pantagruéliques et dépensant des fortunes en enfantillages. Le neveu du nabab, Abellino, célibataire lui aussi, guette l'héritage dont il a mangé par avance une bonne partie en vivant luxueusement à Paris et en faisant folies sur folies dans la société des « lions ».

En face de cette noblesse « ancien régime », nous voyons d'autres nobles qui, même à Paris [1], rêvent un avenir meil-

1. Toute la première partie de ce roman, à l'exception du chap. I (la rencontre du vieux Kárpáthy avec son neveu dans une csárda), se passe à

leur pour leur pays et qui, de retour en Hongrie, s'efforceront d'y faire germer une vie nouvelle. On reconnaît les silhouettes du comte Étienne Széchenyi, du baron Nicolas Wesselényi, deux figures historiques, puis à côté d'eux, le baron Szentirmay dont l'histoire romanesque forme la trame du récit. Tous sont animés du désir de faire de Pest une véritable capitale, le centre de leurs efforts, de la vie économique, sociale et littéraire du pays. Zoltán Kárpáthy se joindra à eux; comme tous les héros de Jókai, il possède de grandes qualités physiques et intellectuelles.

Le romancier nous le montre de son enfance à son mariage, luttant contre vents et marée et, bien entendu, voyageant en France, où il fait la connaissance de Victor Hugo et de Béranger, ces deux idoles de la jeunesse magyare. Fruit de l'union tardive de Jean Kárpáthy avec la pauvre Fanny Mayer qu'Abellino avait juré de perdre; exposé aux calomnies de la part du « roué » dont sa naissance a brisé les espérances, il a été élevé par son tuteur Szentirmay dans les principes des aristocrates réformateurs. Le procès intenté par Abellino qui est aidé des conseils de Köcserepy et de l'avocat Maszlaczky — deux caractères balzaciens — fait bien ressortir les hautes qualités morales de Zoltán. La divulgation de l'infâme accusation tendant à prouver que sa mère eut des relations coupables avec Szentirmay suffirait à le rendre malheureux pour toujours. Il aime mieux abandonner son riche héritage qui échoit ainsi, non pas à Abellino, auquel on servira une rente, mais au conseiller Köcserepy. Mais, « Bien mal acquis ne profite pas »! La fille unique du conseiller qui aime Zoltán meurt de chagrin lorsqu'elle voit cette infamie couronnée de succès; sa femme devient folle et lui-même, le cœur brisé, cède le riche domaine à Zoltán. En épousant la fille de son tuteur, tué en duel par un spadassin soudoyé par ses ennemis, ce dernier met fin aux malveillants racontars.

Au milieu de cette fable romantique, Jókai a intercalé la description magistrale de l'inondation de 1838, qui a

Paris. Jókai n'avait pas encore vu la France, mais son imagination et ses lectures des romans français ont suppléé à tout. Il y a là un chapitre très touchant sur le tombeau de Rousseau à Ermenonville. Le jeune apprenti ébéniste magyar vient passer ses dimanches, loin des cabarets, près de la tombe d'un homme « dont les œuvres présentent plus d'intérêt que n'importe quel spectacle, parce qu'elles sont écrites de telle façon que même l'homme le plus simple peut s'en délecter. »

dévasté la jeune capitale; c'est là une description artistique au plus haut degré, car elle n'est que le récit de différentes actions : actions héroïques de Wesselényi et de Zoltán, actions basses de Maszlaczky, le tout mêlé aux scènes poignantes du sauvetage.

L'ancienne Hongrie est vaincue dans ces romans par la nouvelle, celle qui a fêté avec tant d'enthousiasme l'ouverture du Théâtre National — 1837 — que Jókai a décrite, non sans intention, en tête de *Zoltán Kárpáthy*. Nous savons que cette date marque le regain de l'influence littéraire française en Hongrie.

D'autres romans de Jókai ont également leur point de départ dans cette période des réformes où l'esprit ancien luttait contre le nouveau jusqu'au triomphe des idées libérales et du régime démocratique. Puis vient la Révolution et la grande catastrophe; Jókai comme orateur, écrivain et soldat, y fut intimement mêlé. Dans une série de *Tableaux de bataille* (Csataképek); dans ses romans : *Tristes jours*, *Le livre du sang*, *Les modes politiques*, *Les fils de l'homme au cœur dur*, *La femme aux yeux perçants*, il a montré de quels dévouements sa race était capable. On lisait ces récits les larmes aux yeux, car, qui n'avait perdu dans la tourmente, soit un père, soit un fils, soit un époux. Jókai n'oubliait pas le rôle joué par les femmes dans ce soulèvement héroïque ; elles rivalisèrent d'énergie avec les hommes pendant la dure épreuve. Avec un art exquis, le romancier mêle les aventures romanesques de leur vie avec leurs actions d'éclat. Il montre également les exploiteurs hypocrites de la cause nationale que l'on rencontre dans les situations les plus tragiques. Jókai ne prend jamais des airs de justicier à leur égard. Une ironie fine, un humour inaltérable nous font rire à leurs dépens et c'est là leur châtiment. Les traîtres et les franches canailles sont tantôt frappés dans leurs plus chères affections ; tantôt ils voient le plan qu'ils ont échafaudé avec tant de ruse et de patience s'effondrer au moment où ils vont le réaliser.

Le régime détestable de la réaction a dicté au journaliste des articles fulminants qui lui valurent à plusieurs reprises de faire connaissance avec la prison de Bude ; mais ses romans dont l'action se passe pendant le gouvernement de Bach, racontent avec malice les exploits des fonctionnaires autrichiens, surnommés « les hussards de Bach ».

Dans le *Nouveau Seigneur* (Uj földesur, 1863), il rend même sympathique ce brave colonel autrichien Ankerschmidt qui, pour sa retraite, s'achète une terre en Hongrie — elles y étaient très bon marché à cause de l'émigration et de l'exil — et s'installe à côté de Garanay. C'est dans ce vieillard de pure race magyare que Jókai a incarné la résistance passive des Magyars qui finalement devait vaincre la bureaucratie viennoise. Garanay a fait le serment de ne pas quitter l'enclos de son domaine, de ne plus fumer le tabac imposé, tant que les Autrichiens gouverneront le pays. Il ne se soucie nullement de son voisin, mais des circonstances imprévues les mettent en rapport. Un aventurier, Straff, qui avait d'abord espionné le seigneur hongrois, séduit la fille du colonel et la maltraite jusqu'à la faire mourir. La sépulture de sa fille attache Ankerschmidt au sol magyar ; sa fille cadette prend « un petit nom » hongrois, délivre le jeune Garanay, Aladár qui, pour avoir pris part à la Révolution, était enfermé à Kufstein et se marie avec lui. Ajoutons que cet Aladár, devenu ingénieur dans la compagnie de la régularisation de la Tisza, fait des prodiges pendant une inondation. Cette inondation, comme en général tous les grands désastres qui ont frappé la Hongrie au cours du XIXe siècle, est décrite avec une intensité d'émotion où l'artiste se révèle à chaque page.

Les romans de Jókai reflètent les grandes phases de l'évolution politique, sociale et littéraire depuis le commencement du XIXe siècle jusqu'au dualisme. Toute la Hongrie s'y trouve en raccourci et le secret de sa popularité immense est justement d'avoir raconté d'une façon romanesque les épisodes qui montrent de quelle façon la Hongrie moderne

est sortie de la Hongrie féodale, quels efforts surhumains ces luttes incessantes supposent et que la liberté tant de fois menacée, mais finalement conquise doit être maintenue par un esprit de justice et d'égalité. Ce noble idéal des romantiques français, Jókai avait appris dès sa jeunesse à l'aimer et il lui est resté fidèle. Il n'a jamais flatté le pouvoir établi, mais il a défendu vaillamment les vues politiques qui lui semblaient justes et conformes à l'esprit de son pays. Il n'a jamais fait étalage d'opinions cosmopolites, mais il a toujours considéré la France comme l'initiatrice de son talent, comme la terre vers laquelle le portaient ses rêves idéalistes. Il lui a montré ses sympathies profondes au moment où toute l'Europe se détournait d'elle [1], et lorsque, dans sa dernière visite à Paris, il a tenu à déclarer qu'il devait beaucoup aux écrivains français, ce n'était pas là un propos de circonstance, mais l'expression d'une conviction intime, d'une conviction qu'il a d'ailleurs exprimée à maintes reprises dans ses romans et dans ses souvenirs de jeunesse.

VII

Autour de Jókai se groupent de nombreux conteurs, romanciers et nouvellistes qui, tout en étant loin d'atteindre à sa renommée et à sa fécondité prodigieuse, ont tout de même charmé le public par des récits où ils imitent tantôt le ton populaire, tantôt la manière plus raffinée des salons.

Bien peu ignorent la France, car la lecture des romanciers français semble être la première des conditions pour un écrivain magyar. Un des rares survivants de cette époque, Charles Vadnai, romancier lui-même, ne manque jamais, dans les

1. Comme directeur du *Hon* (La Patrie) en 1870-1871. Dans le même journal et dans le *Neuer freier Lloyd* ont paru alors les articles si sympathiques de Horn, longtemps exilé en France. Ces derniers ont été réunis et traduits en français sous le titre : *La grande Nation*, 1870-1871, Préface de Jules Simon. Paris, 1891.

Éloges académiques qu'il consacre à ses collègues, de relever leurs préférences pour la littérature française. Il est incontestable que les deux plus renommés de ces écrivains : *Albert Pálffy* (1820-1897) et *Aloïs Degré* (1820-1898), ont largement subi l'influence de cette littérature : le premier celle de George Sand et de Balzac, le second celle de Soulié, Féval et Paul de Kock.

Pálffy, dans sa jeunesse, était un révolutionnaire, journaliste terrible et même quelque peu anarchiste. Son journal, *le Quinze Mars*, offusquait même Kossuth. Interné après la Révolution dans une petite ville de Bohême, Páffy se calma peu à peu ; il devint un paisible architecte et un bourgeois fort rangé. Ses romans [1] se distinguent par un certain poli et une composition très serrée. Il raconte simplement, sans emphase, sans allusions aux réformes désirables. Lorsqu'il nous présente des nobles ruinés et qui voudraient redorer leur blason avec les millions des roturières, comme dans *Le Professeur de Mlle Esther*, il cherche plutôt à nous intéresser par une fable bien agencée, par une langue bien harmonieuse que par des problèmes sociaux. Rien de plus amusant que les manœuvres du député Zoltán Bogárdy, le tuteur d'Esther, qui a une dot de cinq millions, contre le noble décavé, Arthur Bendeffy, son fiancé.

Bogárdy, le député radical, l'enfant terrible de la Chambre, s'irrite en vrai démocrate contre ce noble entiché de ses titres. Il préfère le jeune député Paul Gencsy, issu d'une famille modeste de Transylvanie. A force de ruses et d'atermoiements, il amène Bendeffy à se désister et c'est Gencsy qui longtemps a joué le rôle de conseiller, de *professeur*, de la riche héri-

1. *Le Millionnaire magyar; Le livre noir* ; *Le professeur de Mlle Esther ; Le roman d'un architecte ; La maison paternelle ; Les dernières années de l'ancienne Hongrie* ; les romans historiques : *La filleule du prince, La maison de Szeben, Le mari de quatre-vingts ans, Georges Radvánszky*. — Voy. l'Éloge de Pálffy, par Vadnai, dans Budapesti Szemle, 1898. — C'est Pálffy qui attira l'attention de Petöfi sur les romantiques français. Voy. Z. Ferenczi, ouvr. cité, II, p. 25.

tière qui obtiendra sa main. Il y a dans ce roman des silhouettes amusantes, comme celle du cynique baron Porczogh, qui vient au secours de Bendeffy quand il se désespère ; celle de la tante de Gencsy, Suzanne, dont les missives au jeune député sont vraiment amusantes.

Bendeffy quoique noble n'est pas rendu ridicule ; il est intransigeant quand il s'agit de ses principes aristocratiques et aime mieux renoncer à la dot que d'ajouter le nom roturier de sa future femme au sien. Il épousera la veuve sans grosse fortune du duc Burghammer plutôt que de subir les caprices du député radical.

Les dernières années de l'ancienne Hongrie, sorte de Mémoires où Pálffy raconte ses souvenirs de 1844-1848, sont un nouveau témoignage des sympathies des écrivains magyars pour la France. « Nous regardions, dit le romancier, du côté de la France et nous lisions avec un zèle infatigable le *Journal des Débats* [1]. » Pálffy égale dans cette œuvre, par sa finesse de touche vraiment remarquable, les modèles qu'il s'est efforcé d'imiter.

Le récit des quatre années de la vie de Paul Zsadányi, son amour pour Rose, fille d'un colonel joueur et qui jadis avait forcé le père de Paul à se donner la mort ; l'éducation de Paul par sa tante qui promet de lui laisser toute sa fortune s'il renonce à cette jeune fille ; les déboires du héros qui finalement tombe sur le champ de bataille pendant la Révolution, tout cela est raconté avec un grand accent de sincérité et un manque de prétentions qui a fait de Pálffy un des auteurs préférés du public.

Aloïs Degré était le fils d'un médecin français réfugié en Hongrie et d'une Magyare. Avant la Révolution, il était le porte-parole de la jeunesse universitaire et il haranguait souvent la foule. Il faisait partie, avec Petöfi et Jókai, de la

1. C'était, en effet, le journal le plus répandu en Hongrie avant la Révolution ; il fut remplacé plus tard par le *Temps* et le *Figaro*.

société des Dix [1] et ne jurait que par les romanciers français. Fin, élégant, vif et tranchant, il a fait dire de lui qu'il écrivait des romans français en hongrois. Il raffolait des œuvres de Soulié, de Féval et des romanciers qui brillèrent surtout dans le feuilleton. Il s'est approprié leur style léger, la vivacité de leur exposition et fut longtemps, avec Jókai, l'auteur préféré du public. Les *Mémoires du diable* (Az ördög emlékiratai, 1860) n'ont pas emprunté seulement le titre à Soulié, mais aussi la mise en scène et l'exposition. Fantastique et macabre au même degré que son modèle français, il est pourtant plus concis et se contente de deux volumes au lieu de quatre. Le diable, comme dans le roman de Soulié, promet à Elemér Hamvay de lui dévoiler tous les secrets, de lui montrer tout ce qui l'intéresse, s'il lui cède quelques semaines de sa vie.

A cet effet, il lui donne un sifflet pour l'appeler en cas de nécessité. Le pacte conclu, le lugubre cauchemar commence. Elemér voit d'abord les infidélités de sa maîtresse; puis il entend les calomnies dont ses amis l'accablent en son absence; il apprend les infamies de Mme Oházy, respectée par le monde bien qu'elle ait abandonné son enfant; celles d'Ehrenburg qui laisse sa famille mourir de faim et vit dans la débauche. — Pendant son rêve le diable a pris sa place auprès de sa maîtresse et de sa fiancée. A peine réveillé, il court après la première jusqu'à Paris : et c'est une occasion pour Degré de donnner une de ces descriptions enthousiastes de la capitale de la France et de la vie parisienne, comme nous en trouvons fréquemment dans les romans magyars de cette époque. Elles montrent que pour ces écrivains, Paris et l'esprit qui l'anime était le modèle idéal. « Là, dit Degré, après avoir décrit les boulevards, la rue de Rivoli et la place de la Concorde, l'âme se rajeunit, la vie renaît. » Ce descendant des Français raille les romanciers allemands que quelques critiques osaient recommander. Il fait dire au Diable. « Je suis allé en Allemagne, et j'ai fait la connaissance de Hauff ; je lui croyais assez d'esprit pour m'introduire dans la bonne société et faire connaître mon voyage en Allemagne. Et voilà ce qui arriva ! Ces pauvres Allemands m'ont fait aller à l'école, ils m'ont

1. Les autres membres de ce cercle étaient: Pálffy, Obernyik, Pákh (un humoriste, fondateur de la *Vasárnapi Ujság*) Bérczy — le seul écrivain de ce groupe qui fût *Anglais* — Tompa, Kerényi et Lisznyai, trois poètes lyriques.

impliqué dans des intrigues d'étudiants et m'ont suscité des duels ridicules. Une seule fois j'ai pu arriver à Berlin, dans une société où l'on prenait le thé ; et là aussi l'ennui m'a presque tué. Un jeune homme maladif déclamait une nouvelle sentimentale, pendant que les jeunes filles s'occupaient des uniformes des officiers[1]. Heureusement le « Juif errant » était là ; je me suis amusé avec lui, car il a beaucoup voyagé, beaucoup vu ; il s'ennuyait comme moi. Je me suis esquivé sans dire adieu et je suis venu en France. Ah ! quel changement ! comme la vie y bouillonne ! quel séjour ravissant ! J'ai vécu dans la société la plus splendide, chez des ministres, des banquiers. Et enfin l'immortel Soulié qui a présenté mes Mémoires d'une façon si intéressante et si fidèle me rappellera toujours mon séjour en France. »

Degré dans ses romans se moque de ceux qui voudraient amoindrir le culte dont Balzac, Soulié et Dumas sont l'objet en Hongrie.

Les *Mémoires du Diable* de même que *Deux ans de la vie d'un avocat*, *Le sang bleu*, *Le héros du jour*, *L'aventurière* — ce dernier fort compliqué, souvent fantastique et macabre — sont des lectures agréables, mais qui en somme ont peu de profondeur, se contentent d'une caractéristique très superficielle et ne visent qu'à amuser[2].

Les romans et les nouvelles de *Charles Vadnai* (né en 1832) se distinguent surtout par une langue harmonieuse, un grand souci de la forme et la peinture de l'âme des jeunes filles. Il fait partie de ces romanciers qui se sont inspirés, avant l'apparition du naturalisme, des romantiques français. Le plus grand service que Vadnai ait rendu aux lettres françaises consiste dans les nombreuses traductions des poètes, romanciers et nouvellistes contemporains publiées par lui dans son journal exclusivement littéraire : *Fővárosi Lapok* (Feuilles de la capitale). Il le dirigea pendant vingt-six ans (1867-1892) ; cette publication a fait pénétrer la quintessence de la littérature française en Hongrie et a influé notablement sur la formation des jeunes écrivains

1. Allusion aux « Mémoires de Satan » de l'écrivain allemand.
2. Voy. sur Degré l'Éloge de Vadnai dans : Budapesti Szemle, 1897.

qui presque tous y ont débuté. Leur seule ambition était d'approcher les auteurs français qui y occupaient la place la plus importante.

VIII

Les romanciers qui furent en vogue jusque vers 1880 appartiennent tous au mouvement idéaliste. La puissante personnalité de Jókai avait imprimé cette direction à la littérature d'imagination. Il y avait bien quelques pessimistes parmi ses disciples, mais en général « le genre Jókai » triomphait. Une dizaine d'années après le dualisme, son règne était fini et la « Jeune Hongrie » se mettait à l'école de Zola d'une part, de Maupassant et de Bourget de l'autre. Pour expliquer ce changement de goût, il faut se rappeler la situation politique et sociale du pays, et surtout l'influence toujours grandissante du roman français. La vie sociale si restreinte, si mesquine, si dénuée d'intérêt sous la domination autrichienne a pris avec le dualisme une intensité et une force qui ouvrent aux romanciers un très vaste champ d'observation. Le roman, avant 1867, vivait de souvenirs historiques, tantôt glorieux, tantôt tristes ; le roman actuel vit de la société telle que l'a faite le dualisme. Le mot d'ordre venu de France, d'observer au lieu d'inventer, a trouvé de l'écho aux bords du Danube. C'est ce qui différencie les écrivains de l'école de Jókai, où l'imagination débridée se livre aux jeux les plus extraordinaires, des romanciers de la jeune école, qui se préoccupent moins de créer des situations anormales que de peindre fidèlement la vie quotidienne avec ses misères et ses luttes, et parfois aussi d'en dégager l'humour.

Les romans en plusieurs volumes, autrefois si en vogue, effrayent nos contemporains ; c'est la nouvelle, le croquis, l'esquisse ou une suite de tableaux qui sont à la mode. La transformation des journaux de Budapest qui imitent ceux

de Paris, avec leurs contes et leurs nouvelles, est en grande partie cause de ce changement. La réunion de ces croquis, en volume, à la manière française est devenue la forme d'édition la plus courante dans la librairie. Le roman proprement dit atteint de 150 à 200 pages et l'auteur veut qu'il lui rapporte dix fois plus que les romans en trois ou quatre volumes ne valaient à un Jósika. Les exhortations des critiques de l'ancienne école, de ceux qui ont vu à l'œuvre les écrivains qui s'appelaient Eötvös, Kemény, Jókai, sont vaines, car on ne remonte pas un courant littéraire. Paul Gyulai, le plus grand parmi ces critiques, a beau s'efforcer de ramener les jeunes écrivains aux anciennes formes, les supplier de ne pas mépriser l'histoire et de concentrer leurs efforts pour créer quelques-unes de ces œuvres de longue haleine qui, pense-t-il, ont plus de chances de survivre que les nouvelles et les croquis quelque brillants qu'ils soient. Il prêche dans le désert ! Le public, d'accord en cela avec les auteurs, donne toute sa préférence aux scènes courtes et caractéristiques d'un Mikszáth, d'un Herczeg, d'un Bródy, d'un Ignotus [1], d'un Ambrus, d'un Malonyay, inspirées pour la plupart de la dernière nouvelle ou du dernier roman français à la mode.

L'imitation du « genre français » dans la production romanesque est tellement prépondérante qu'un poète satirique Géza Lampérth, fait dire, dans une pièce, à un de ces « Jeunes : » « Je ne lis plus Arany [2], ni Horace, ni ce que la mauvaise plume des vieux a écrit ; mais j'avale avec délices Maupassant et *le Figaro*. Adieu les trois collines et les quatre fleuves [3] ! Je ne cherche plus mon inspiration parmi vous :

1. Pseudonyme de Hugo Veigelsberg.

2. Le poète national, par excellence. Voy. plus haut, p. 283.

3. Allusion à l'écusson de la Hongrie, où les trois collines symbolisent la Tátra, Fátra et Mátra et les quatre barres blanches : le Danube, la Tisza, la Drave et la Save. — Voy. cette poésie dans : Akadémiai Értesitö (Bulletin de l'Académie), avril 1900.

Paris, Paris... c'est là qu'on trouve la vraie poésie, c'est de là que je la ferai venir dorénavant. »

Mais si la note patriotique, le sentiment national qui animaient les romanciers d'avant 1867 sont absents des œuvres de la Jeune Hongrie, elles marquent bien évidemment un progrès notable au point de vue de l'art. On peut accuser ces écrivains de cosmopolitisme, comme l'a fait Arany pour les jeunes poètes lyriques ; on peut leur reprocher leur manie d'exotisme, mais on ne peut contester que les meilleurs d'entre eux n'aient singulièrement élargi l'horizon intellectuel de leurs lecteurs. Il est vrai que tous ont débuté par l'imitation d'un modèle français ; mais peu à peu le travail d'assimilation se fait et, de cette étude approfondie de nos romanciers, ils sortent munis d'un instrument perfectionné qu'ils mettent au service de l'art national.

Quelques-uns sont morts à la tâche, comme ce délicat Sigismond Justh, l'auteur du *Livre de la Puszta*, traduit en français ; d'autres sont encore sous le charme des souvenirs de leur séjour à Paris et trop jeunes pour s'être débarrassés complètement de l'étreinte étrangère, comme Jules Pekár et Désidère Malonyay ; mais ceux qui ont appris de nos réalistes à observer, et qui se servent de leur technique pour peindre la société contemporaine, comme Mikszáth, Herczeg et Bródy, ont créé des œuvres vraiment remarquables.

De même que Csiky, en observant la société magyare issue du dualisme a créé le drame social magyar, ces conteurs, en peignant fidèlement la vie quotidienne avec ses misères et ses luttes, ses dévouements et ses turpitudes, ont fait entrer dans la littérature des types et des situations inconnus avant eux. Ils ont donné et continuent à donner tantôt des tableaux empreints d'une grande compassion pour les malheureux, tantôt des esquisses pleines de saveur de la vie des campagnards et des citadins, tantôt des pages émouvantes sur le cœur féminin. Ce qui distingue leur manière de celle des « anciens », c'est la brièveté et la concision. La forme qu'ils ont adoptée les a amenés à concen-

trer leur talent et ce qui demandait à un Kemény trois volumes est facilement condensé en 200 pages.

Souvent lorsqu'ils imitent un roman français tout à fait moderne, ils en expriment la quintessence et en font une nouvelle [1]. L'imitation de Zola s'est presque toujours traduite par des œuvres de ce genre. Incapables de lutter avec leur modèle ; ne possédant au même degré ni l'art de peindre les masses, ni celui de dérouler un récit d'allure épique, ni la même science de la composition, les Magyars se sont contentés de découper dans ces romans quelques tranches amères et pessimistes.

Le chef incontesté de la « Jeune école » est *Coloman Mikszáth*, né en 1849 parmi les Palócz [2] au pied de la montagne Fátra. Il s'occupa d'abord d'agriculture, d'où son amour passionné du sol natal et sa grande connaissance de l'âme des paysans. Les *Récits villageois slovaques* et les *Bons Palócz* (1882) ont établi sa renommée. Ce sont des esquisses sans commencement ni fin, où, en quelques pages, se trouve peinte toute une vie. « Cela tient du conte et du poème. Chacune de ces scènes rustiques contient à la fois un petit drame, un paysage, une étude de caractère, un tableau de mœurs locales. En quelques mots, les personnages se dressent, pleins de vérité et de vie; le milieu où ils se meuvent est évoqué, l'action éclate et se précipite. C'est rapide et c'est complet [3] ».

Dès ses débuts, Mikszáth s'est montré un réaliste de fort bon aloi qui, par l'utilisation des moindres détails, fait voir le peuple et le pays sous leur vrai jour, écartant cette fausse sensiblerie qui caractérise les paysans de beaucoup de romanciers. Le même réalisme se montre dans les nouvelles et

1. C'est ce que fit Zoltán Ambrus dans la *Destruction de Ninive* (Ninive pusztulása, 1895) où il donne la quintessence de *Thaïs* d'Anatole France et résume cette œuvre en une quarantaine de pages.

2. Peuplade du Nord de la Hongrie qui a conservé ses anciennes coutumes et son patois.

3. Préface de Fr. Coppée aux *Scènes de la vie hongroise* traduites par E. Horn. — 1890. D'autres romans de Mikszáth ont paru dans le *Siècle* et le *Journal des Débats*.

dans les romans tirés de la vie de province. Mikszáth connaît le comitat, anciennement citadelle de la liberté, aujourd'hui sous le régime parlementaire, le centre des mesquineries et des potins du département. Élu député, le romancier eut l'occasion d'étudier la vie parlementaire. « Au lieu de la simplicité de la vie de province, il a vu la grande Hongrie, un monde en fermentation, un véritable chaos où se dessinent cependant en contours très précis, des individualités et des efforts égoïstes. Il a compris comment se fait l'histoire, comment le monde est gouverné, ce qui remue notre époque, quel est le fond du tableau qui s'agite sur la scène [1] ». Dans *A Tisztelt ház* [2] (1886) il a donné des croquis du parlement, tantôt humoristiques, tantôt narquois; ensuite sa verve satirique lui a dicté des romans dont les héros sont ces députés pour lesquels il a forgé le néologisme : *akarnok* (celui qui veut arriver). *Le pigeon dans la cage* (Galamb a kalitkában, 1892) nous montre deux de ces arrivistes. Ce roman est curieux parce que Mikszáth nous y expose d'une façon allégorique la différence qui sépare les romanciers idéalistes de l'ancienne école des jeunes réalistes. Il se compose de deux récits où nous voyons une jeune fille aimée de deux jeunes gens. Un parfum délicat quoiqu'un peu fade se dégage du récit qui se passe en Italie; une atmosphère lourde et étouffante, mais que l'humour de Mikszáth rend moins insupportable, enveloppe le second. C'est l'allégorie du romantisme et du réalisme; la fantaisie du conteur génial qui s'appelle Jókai opposée à l'observation scrupuleuse, à l'ironie amère d'un Mikszáth ou d'un Bródy.

Dans la première partie nous sommes en Italie, le pays des contes. Un médecin de Vérone, nommé Beaudoin Gervais (Gervasius), aime passionnément les fleurs. Pour voir une espèce très rare de roses il

1. B. Lázár : *A tegnap, a ma és a holnap* (Hier, aujourd'hui et demain) Études critiques, IIe série, 1900, p. 189 et suiv.

2. *Honorée Chambre!* C'est le titre que chaque député donne à la Chambre avant de commencer son discours.

va à Naples chez son ami Albert Marosini ; il y rencontre une jeune fille d'une grande beauté, s'éprend d'elle et veut fuir sur-le-champ pour ne pas trop souffrir. Marosini, qui a élevé cette orpheline loin des yeux du monde, s'aperçoit qu'elle aime Beaudoin : il les marie et leur donne tous les trésors qui lui avaient été confiés. Après le départ de la jeune fille, il s'adonne à la boisson et dissipe sa fortune. Pauvre et misérable, il se rend à Vérone pour demander du secours à Gervais, lorsqu'il est accusé de meurtre et sur le point d'être exécuté. Son ami qui le sait innocent se déclare coupable pour le sauver ; mais bientôt le meurtrier se fait connaître. La belle Esre, qui n'était pas encore la femme de Beaudoin, est rendue à Albert qui devient un riche et heureux citoyen de Vérone.

Dans le second récit nous sommes à Budapest dans un milieu contemporain. Deux députés, Étienne Altorjay et Pierre Korláthy, sont endettés et cherchent de grosses dots ; Altorjay la trouve avec Esther Wilner, pupille du député Szabó ; mais comme il n'est pas assidu auprès de sa fiancée, son cher collègue en profite et au jour fixé pour le mariage, Altorjay trouve l'oiseau envolé. La belle Esther s'est enfuie à Pozsony (Presbourg) où elle s'est mariée avec Korláthy. Après le duel inévitable et inoffensif, les deux députés deviennent amis ; un beau jour, Korláthy, qui a déjà mangé la dot de sa femme et qui craint le scandale, offre sa femme à Altorjay, la lui laisse et s'enfuit à Hambourg. Mais Esther est une honnête femme, elle refuse ce marché, et à bout de ressources signe de faux billets pour avoir les moyens de poursuivre l'infidèle. Elle est bientôt réduite à la misère et se fait bouquetière. Un soir, elle découvre son mari au bras d'une riche Américaine. Cet homme délicat la fait arrêter par la police : infamie qui ne l'empêche nullement de reparaître à Budapest en possession d'une belle fortune, de faire partie des clubs et même de présider des jurys d'honneur.

Mikszáth dissimule par une fine ironie l'indignation que lui inspirent ces députés féroces, qui veulent arriver à tout prix ; ces faux démocrates, qui promettent au peuple monts et merveilles. On voit comme la vie mondaine de la capitale les prend dans ses filets et combien leur situation devient précaire, s'ils n'ont pas recours à d'autres expédients. Les uns guettent de riches mariages, d'autres des préfectures. Les ministres qui viennent jouer au club, sont les soleils autour desquels ces papillons voltigent ; chacun a quelque chose à demander et l'on voit ce que coûtent à recruter les majorités ministérielles.

Quoique le talent de Mikszáth soit très national, on ne peut nier que les romanciers réalistes français n'aient exercé sur lui une grande influence, qui est surtout visible dans ses romans tirés de la vie politique et parlementaire. Son émule *François Herczeg* (né en 1863) est considéré comme le « Maupassant hongrois », tant sa composition serrée, sa langue nerveuse et son « impersonnalité » rappellent l'illustre conteur français. Herczeg choisit de préférence la vie de province et surtout la vie militaire qu'il connaît bien, comme sujet de ses nouvelles. Il établit sa renommée par une série d'esquisses (*Les fils Gyurkovics*, *Les filles Gyurkovics*, *Mutamur, Contes d'Occident, La première hirondelle*) qui le mirent hors de pair. Elles se distinguent par un grand savoir faire. Il y a peu de profondeur dans *Les fils Gyurkovics* qui arrivent à de belles situations grâce à leur figure avenante et à l'opiniâtreté, à l'audace avec laquelle ils savent courtiser n'importe quelle femme. Peu à peu Herczeg a appris à observer le cœur et les penchants de ses personnages : *Fleur du marais* (Lápvirág) et surtout : *Le Mariage de Szabolcs* et *Parmi des étrangers*, sont des peintures exquises de l'âme féminine. Malvine dans le premier; Paulette dans le second sont des caractères dignes de Bourget, que Herczeg prend maintenant volontiers comme modèle.

L'auteur du *Disciple* est, d'ailleurs, fort à la mode en Hongrie. Jamais on n'a tant parlé psychologie dans les romans hongrois que depuis une quinzaine d'années. Il est vrai que Kemény a aussi pénétré les profondeurs de l'âme humaine ; mais les romanciers hongrois ne se servent que maintenant des procédés psychologiques et médicaux que la science met à leur disposition.

L'écrivain le plus raffiné dans ce genre est *Sigismond Bródy* (né en 1863). Il trouve dans le « faubourg Saint-Léopold » ce quartier de la haute banque et du grand commerce, dans l'Avenue *Andrássy* et sur la plage hongroise et aristocratique d'Abazzia, près de Fiume, un terrain favorable aux études de psychologie féminine. Il combine très adroite-

ment Zola avec Bourget. Tandis que Mikszáth et Herczeg nous amusent, Bródy nous fait réfléchir.

Prenons par exemple, son *Docteur Faust* (Faust orvos, 1888).

Dionyse Lengyel est une sommité médicale pour les maladies nerveuses. Dans son antichambre se presse une foule de détraqués, de névrosés, mondains et mondaines. Le célèbre docteur cherche une occasion d'expérimenter les ravages que peut faire l'amour dans un cœur de jeune fille et les phases de ce mal. Il choisit pour « sujet » de cette expérience, une enfant élevée chez un médecin, directeur d'une maison de santé. Ida, c'est son nom, fait la connaissance de Lengyel au bal donné aux pauvres idiots traités dans l'établissement. La description trop réaliste de ce bal, est un morceau brillant qui laisse une impression fort pénible. Ida, apprenant la mort de son père dans un hôpital de Vienne, part avec Lengyel pour lui rendre les derniers devoirs et demeure ensuite chez lui. Elle gère la maison et s'éprend du docteur qui ne voit en elle qu'un « sujet ». L'assistant du grand praticien, Alexandre Richter, un pauvre juif, aime Ida, se fait baptiser et l'épouse. C'est alors que commencent les tortures du Faust moderne. Il analyse ses sentiments et voit avec rage et douleur que la jeune femme qui naguère s'offrait, est maintenant perdue pour lui. Il fait donner une mission à Richter qui part pour Naples. Lengyel essaie de parvenir auprès de la jeune femme qui se refuse; alors, au comble du désespoir, il veut s'empoisonner, mais Ida paraît et se donne. Le lendemain, il l'emmène vers une ville de Transylvanie où il désire vivre loin du bruit de la capitale. Mais sur le point d'arriver, il change d'avis et abandonne brusquement la pauvre jeune femme. On la rapporte mourante à Budapest. Lengyel, pris de remords, la soigne avec dévouement, mais en vain : elle meurt de ce coup et Richter qui revient éclate en sanglots au lieu de se venger. Tous deux sont comme anéantis. Et dans l'antichambre, la foule des hystériques et des névrosés continue à se presser.

La manière de composer décèle en Bródy un disciple très ingénieux des naturalistes français. Les Morticoles l'attirent, la Salpêtrière, Charcot et d'autres sommités médicales sont souvent mentionnés par lui; les critiques et les esthètes qu'on rencontre dans ses romans sont taillés sur nos décadents. Quelquefois, il s'essaye dans la psychologie du cœur féminin. Ainsi dans *La femme à l'âme double* (A kétlelkü asszony, 1893) il étudie un meurtre savamment préparé.

Au début du livre, Jolane avoue à son mari Arthur Oláh qu'elle fut adultère et que le fils qu'ils ont, est né de ses rapports illégitimes. Le mari en reste anéanti. L'enfant est immédiatement séparé de ses petites sœurs et envoyé avec une bonne dans le Szepes où il périt misérablement. C'est alors que commence le calvaire des deux époux. Arthur Oláh est un haut employé du ministère et ne peut, ni ne veut causer de scandale. Le séducteur, une espèce de brute, Szenttamási, est le mari de la sœur d'Oláh. Une nuit, Oláh l'emmène de café en café, et, dans son ivresse, il lui fait tenir des propos équivoques. Le lendemain, Arthur fait de graves reproches à son beau-frère et finit par décider un duel entre eux. Le jour arrivé, on apprend l'assassinat de Szenttamási. On arrête un pauvre détraqué, pendant qu'Oláh et sa femme voyagent en Italie. Rien ne peut soulager Jolane, car c'est elle qui a tué son beau-frère.

De retour à Budapest où l'on juge l'affaire, elle fait parvenir au président de la Cour, une lettre où elle s'accuse. Elle est condamnée à six ans de réclusion : après avoir subi sa peine, elle se retire dans le Havasalföld, aux confins de la Transylvanie et de la Roumanie, avec son mari et ses enfants.

La décadence morale et physique, la ruine des individus et des familles, voilà les thèmes favoris de l'auteur, les sujets qu'il aime à traiter. « C'est mon genre, dit-il dans une de ses nouvelles, car ces choses sont en elles-mêmes tellement émouvantes, qu'il est inutile d'être grand poète pour les orner. Elles agissent, par elles-mêmes, sur le lecteur. » Le cynisme de son « Ami Mephisto » — qui nie la divinité, l'idéal, la morale, la fidélité des femmes et qui pourtant aime tendrement ses enfants — est presque révoltant ; sa « Comtesse Sapho » est un lys fleuri dans un marais. La veulerie de la noblesse ruinée, source inépuisable pour les romanciers magyars, y est représentée sous des couleurs particulièrement sombres. La vie des agents de change, des boursiers véreux, de tous ces aigrefins qui vivent de la naïveté d'autrui ; l'ignominie des hôtels garnis : tout cela s'étale avec complaisance dans les œuvres de Bródy. Sa dernière création remarquable, *La chèvre d'argent* (Az ezüst kecske) est d'une couleur moins noire. L'ambitieux Alexandre Robin est un de ces types de députés qui arrivent vite au pouvoir,

mais qui, parvenus au faîte, voient leur puissance s'écrouler. Car les bassesses dont se rendent coupables les membres de la famille où ils sont entrés pour avoir une grosse dot, sapent en quelque sorte le fondement sur lequel reposait leur réputation.

Autour de ces trois écrivains qui représentent le roman dans la Jeune Hongrie, se groupent de nombreux nouvellistes chez lesquels l'analyse des sentiments a remplacé le récit romanesque. Tous, depuis Sigismond Justh jusqu'au « boulevardier » Szomaházy, cherchent la *forme* en France. Dans les *Éléments de Paris,* l'auteur du « Livre de la Puszta » a conseillé à ses confrères d'apprendre « dans la nouvelle Babylone » *la forme* qui manquait selon lui aux anciens conteurs. Et ils sont venus en foule. Les uns ont fait leur apprentissage dans les bureaux du *Mercure de France* — Jules Pekár — d'autres ont trouvé dans les critiques et les romans de Bourget et de Huysmans, dans les études de Ribot sur les maladies de la volonté, des types chez lesquels l'impuissance d'aimer, est analysée avec un grand talent — Desidère Malonyay — et d'autres se sont laissés séduire par le renanisme d'Anatole France : tel Zoltán Ambrus. Enfin, la nouvelle « genre boulevard » est imitée par des feuilletonistes d'un vrai talent dont les productions défrayent les revues mondaines et les nombreux journaux littéraires qui se sont fondés ces dernières années à Budapest. Bref, le groupe compact des « cosmopolites » cherche son inspiration en France. Or, aujourd'hui, ce groupe domine dans le roman et dans la nouvelle [1].

1. Voy. Lázár, ouvr. cité, pp. 238-280 ; K. Pintér : *Ujabb elbeszélö irodalmunk* (Notre récente littérature narrative) dans les Mémoires de la Société *Saint-Étienne*, n° 23, 1897.

Le romancier Kemény, dans une série d'articles littéraires que son grand admirateur Paul Gyulai a édités sous le titre : *la Vie et la littérature* (Élet és irodalom) [1], a observé, dès 1853, que pour le roman la Hongrie a moins emprunté aux nations étrangères, notamment à la France, que pour le théâtre.

Dans un certain sens cette opinion est justifiée. Il est indéniable que les grands romanciers magyars montrent plus d'originalité, même en face de leurs modèles français, que les dramaturges. Aussi avons-nous eu soin de rappeler dès le commencement de ce chapitre que malgré la source toute française de leur inspiration, les principaux représentants du roman et de la nouvelle, ont pu créer des œuvres essentiellement magyares, œuvres écrites tantôt pour faire valoir une idée morale, tantôt pour discuter une thèse sociale. Mais tout en maintenant ce caractère d'originalité nous avons pu montrer que, pendant les trente premières années de son évolution, c'est-à-dire depuis l'apparition d'*Abafi* jusqu'au dualisme, le roman historique français de l'École romantique, les œuvres de Balzac, de George Sand, d'Eugène Sue et même celles de Soulié furent prises par les écrivains magyars comme modèles. C'est le sujet toujours national qui prête au roman historique magyar cette apparence originale que Kemény a constatée, mais la composition, les procédés techniques d'un côté; la parenté d'esprit et de tendance avec les romanciers français de l'autre, prouvent suffisamment à quelle source tous ces écrivains ont puisé.

Notre exposition ne signifie pas autre chose; nous ne voulons nullement faire d'un Eötvös, d'un Kemény, d'un Jókai ou d'un Mikszáth des disciples des Français au même titre que les Szigligeti, Czakó, Obernyik, Kövér et la plupart des dramaturges magyars. Tout ce que nous voulons prouver en caractérisant ces romanciers et en analysant leurs œuvres les plus remarquables, c'est que le roman hongrois, issu du mouvement romantique presqu'en même temps que le

1. Édités, en 1882, dans *Olcsó Könyvtár*, p. 109 et suiv.

théâtre de Szigligeti, a suivi pour la forme de l'exposition, pour la peinture des caractères, les grands romanciers français; pour chaque grand écrivain — outre sa propre confession concernant l'influence française sur lui et sur ses contemporains — nous avons pu facilement montrer le modèle qu'il étudiait de préférence et qu'il voulait revêtir pour ainsi dire de couleurs magyares.

Si cette dépendance peut se démontrer pour les quatre grands représentants du roman jusqu'au dualisme, elle est encore plus manifeste et pour ainsi dire plus palpable chez les écrivains contemporains. Le changement profond apporté par les *Jeunes* à la forme du récit, les nombreuses traductions depuis Zola jusqu'à Prévost et Hervieu, en passant par Bourget, France, Daudet, Maupassant; l'avidité du public se jetant sur le dernier roman français habillé à la hongroise ; la complaisance avec laquelle les jeunes talents plutôt portés à imiter qu'à créer, se soumettent à ces exigences ; la place de plus en plus considérable prise dans ces dernières années par la nouvelle et le croquis « genre français » dans les journaux et les revues : tout cela suffit à établir que le conte, la nouvelle, le roman français, traduits et adaptés dès l'époque du renouveau littéraire de la fin du XVIIIe siècle, ont exercé sur la création d'une littérature romanesque magyare une très puissante influence ; influence qui, durant toute la période qu'embrasse notre étude, ne s'est pas démentie un instant.

CHAPITRE III

LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISES DANS LA SOCIÉTÉ ET DANS L'ENSEIGNEMENT

I

Comme supplément à notre enquête d'un caractère purement littéraire nous allons réunir, en utilisant les rares documents qui existent, quelques données sur la pénétration et les progrès de la langue française en Hongrie, sur le rayonnement du génie français dans les sociétés savantes, dans la presse et dans les écoles.

Une littérature étrangère agit par la langue qui lui sert en quelque sorte de véhicule. Tant que le latin était d'usage dans l'enseignement, dans la vie publique et dans l'administration, l'étude de notre langue ne pouvait intéresser que ceux qui, par leur situation, étaient en contact direct avec la France. Ainsi, il est certain qu'au XVIIe siècle la Cour transylvaine et tous ceux qui faisaient partie du conseil de la couronne comprenaient le français. Les rapports entre Gyula-Fehérvár (Albe-Julie), Kolozsvár et l'ambassadeur de France à Constantinople étaient trop fréquents, les émissaires trop nombreux pour que cette connaissance ne fût point indispensable.

Nous trouvons dans les romans de Jósika et de Kemény dont l'action se passe à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle des réminiscences fréquentes puisées dans des documents authentiques, qui permettent de conclure que les grandes familles, toutes plus ou moins apparentées aux princes, parlaient et lisaient couramment notre langue.

Avec l'intervention de Louis XIV dans la politique de cette principauté, les rapports entre elle et la France deviennent encore plus fréquents. Nous avons vu que la cour de François II Rákoczy devint tout à fait française grâce aux nombreux officiers qui formaient son entourage. Les proclamations du prince sont rédigées en latin et en français ; l'hégémonie intellectuelle du siècle de Louis XIV aidant, la littérature elle-même commence à pénétrer peu à peu en Hongrie. Si Clément Mikes, « gentilhomme de la chambre » de Rákoczy et son fidèle serviteur à Rodosto, eût pu déployer son activité littéraire en Hongrie, s'il avait publié ses ouvrages, au lieu de les laisser en manuscrit, il eût été l'initiateur d'un mouvement littéraire du plus pur esprit français. Rákoczy et son entourage magyar ne se sentaient nullement dépaysés à Paris et les *Mémoires* du prince ne laissent rien à désirer au point de vue de la forme. Les nombreux documents de cette époque, conservés aux Affaires étrangères, prouvent que la chancellerie de Rákoczy maniait bien la langue des Cours [1].

2. Une note conservée aux Affaires étrangères (*Hongrie*, *Correspondance* XVI, p. 316) dit à propos des Mémoires : Les Mémoires du prince Ragotzki (Rákoczy) contiennent des détails suivis et fidèles de la guerre qu'il a faite en Hongrie depuis 1701 jusqu'en 1710. Ces détails pourront plaire à ceux qui ont du goût et de la curiosité pour tout ce qui concerne le métier des armes ; outre les connaissances et les instructions qu'ils en tireront, ils y trouveront un caractère de vérité et de bonne foi qui les touchera et qui fait, à mon avis, le principal mérite de cet ouvrage. — *Mais il est absolument nécessaire d'en retoucher le style, non pour le rendre élégant, car il n'en est pas besoin,* mais pour le rendre supportable. Quoique le prince Ragotzki y montre partout beaucoup de sagesse et de modération, comme la guerre qu'il a faite a eu pour objet la liberté de la nation hongroise, et qu'il ne lui est pas possible de dissimuler l'ambition, les injustices et la dureté du gouvernement impérial,

Après la chute de la principauté transylvaine, les traditions françaises se maintinrent encore pendant tout le cours du XVIIIe siècle. Les premières troupes de comédiens français qu'on rencontre sur le sol hongrois, jouaient en Transylvanie et la noblesse elle-même se divertissait en représentant nos comédies dans le texte original. Les Haller, les Teleki, les Bethlen, les Jósika, les Báróczy et les Barcsay, bref les familles les plus illustres de cette principauté devenue autrichienne après la paix de Szathmár, y maintiennent le goût des lettres françaises et c'est de leurs rangs que sortiront, au moment du renouveau littéraire, les premiers traducteurs qui, à l'aide des œuvres du XVIIe et du XVIIIe siècles, poliront et affineront l'idiome national. Combien le français était cultivé en Transylvanie à cette époque, c'est ce que prouve le livre que la comtesse Séraphine de Batthyány a traduit de l'*italien* en *français* pour le rendre accessible au public féminin [1].

Dans la Hongrie proprement dite les progrès furent plus lents jusque vers le milieu du XVIIIe siècle. C'est alors que, sous l'influence de la Cour de Vienne, où François de Lorraine introduit l'étiquette et la langue de son pays pour remplacer celles d'Espagne, la noblesse magyare se met également à étudier le français. Élevée en grande partie au *Theresianum* où cette étude était obligatoire, elle se familiarise de bonne heure avec notre littérature. Attirée à la Cour par la reine, elle ne se « francise » que trop au gré des patriotes. Par la création de la garde royale hongroise, Marie-Thérèse fait naître — bien malgré elle — les premières œuvres magyares

je penserais qu'il conviendrait de ne les imprimer qu'avec *permission tacite* et dans la forme des impressions de Hollande. C'est ainsi qu'on en use pour les Mémoires dont les matières sont trop récentes, et c'est un moyen d'en rendre le débit meilleur et plus prompt. J'ajouterai qu'il me paraît que ces Mémoires pourraient, suivant les conjonctures, produire en Hongrie de bons effets.

1. *Pensées instructives* et toutes sortes d'exemples propres à former le cœur des jeunes gens, traduit de l'italien par Mlle Séraphine, comtesse de Batthyan. Clausenbourg (Kolozsvár), 1787.

de l'*École française*. Les jeunes membres de cette garde veulent donner à la langue nationale quelque chose du fini qui distingue celle de Voltaire. Dans cette atmosphère imprégnée de son esprit ils arrivent même à s'exprimer très correctement en français. Malheureusement, le chef de ce groupe littéraire : Georges Bessenyei, ne nous a laissé aucune lettre manuscrite en cette langue. Dans un de ces ouvrages nous avons cependant trouvé quelques pages qui nous montrent à quel point notre langue lui était familière [1].

Un autre membre de la garde royale, Barcsay, fils de la Transylvanie et descendant d'une famille princière, a même composé en francais quelques poésies [2].

Les écrivains de cette école qui ne faisaient pas partie de la garde royale apprirent le français pendant leur séjour en Suisse et en France. C'est ainsi que le comte Teleki de Szék, disciple de Bernouilli à Genève, arriva à s'exprimer avec une rare perfection pour un étranger. Son *Essai sur la faiblesse*

1. *Die Geschäfte der Einsamkeit*, Vienne, 1777. A partir de la page 73 se trouvent des lettres en français. Nous citons la troisième de ces lettres qui prouve, en même temps, que la littérature anglaise ne fut connue de Bessenyei qu'à travers des traductions françaises. « Vous demandez mon avis sur les auteurs anglais. J'en ai lu quelques-uns en français, et je puis vous dire que ce sont des gens très sensés et sublimes dans leur raisonnement, où ils vont quelquefois si loin, qu'ils semblent passer les bornes de l'imagination humaine. Ils ont de temps en temps des pensées effrayantes, mais toujours sublimes. Lisez Milton, Shakespeare, Young, et vous verrez comment la raison humaine peut devenir à la fois majestueuse et terrible. Pope, cependant, célèbre auteur anglais, montre le génie d'un Français dans ses écrits, puisqu'il est majestueux, sublime, agréable et instructif à la fois, sans faire peur à l'imagination de ses lecteurs, comme l'immortel Young le fait par ses *Nuits* dont l'énorme élévation à sa première vue nous saisit d'épouvante et fait rire d'étonnement à la fin quand on l'a examiné pendant quelque temps. Je pense qu'aucun auteur ancien ne ressemble mieux à M. d'Young que Lucain. L'imagination ardente de ce poète romain semble embraser tout l'univers et engloutir des régions de pensées ; en faisant marcher César vers Pompée, il fait armer nos deux hémisphères, l'un contre l'autre, et submerge le monde bouleversé dans l'immense étendue de son imagination. »

2. Ces pièces furent publiées après sa mort (probablement par Kazinczy), dans : *Neues allgemeines Intelligenzblatt für Literatur und Kunst* (supplément de la *Neue Leipziger Literatur-Zeitung*), 1809, nº 39.

des esprits forts, ses lettres à Péczeli encore inédites dont nous avons cité quelques fragments, peuvent prendre place à côté des meilleurs ouvrages français écrits par des étrangers.

Le baron Fekete de Galantha élevé à l' « Académie savoisienne des nobles » à Vienne, publia des poésies après les avoir soumises à Voltaire lui-même; il échangea plusieurs lettres avec le patriarche de Ferney. Péczeli, le pasteur calviniste, a prêché en langue française à Genève et à Utrecht, a fait deux poésies de circonstance — il est vrai, assez faibles — et a correspondu en français avec Teleki, Orczy, Pálffy et les principaux écrivains de la fin du XVIIIe siècle. Les Jacobins hongrois, principalement leur chef, Martinovics, et tous ceux qui furent impliqués dans la Conjuration, savaient le français. Or, c'étaient des gens de la petite noblesse qui ne voyageaient pas beaucoup et qui devaient l'apprendre chez eux. En effet, dans tous les grands collèges, aussi bien catholiques que protestants, le français était enseigné « praeter classem ordinariam », c'est-à-dire comme matière facultative, soit par des précepteurs français résidant en Hongrie, soit par des candidats aux fonctions ecclésiastiques qui avaient étudié dans les Universités suisses et hollandaises.

Au collège de Nagy-Szombat (Tyrnavie), cette citadelle des Jésuites où les livres « classiques » employés en France n'étaient pas rares, où l'on enseignait la Logique et la Métaphysique d'après les œuvres d'Arnauld et de Nicole [1], on organisait même des représentations théâtrales en français [1].

1. Voy. E. Fináczy, *A magyarországi közoktatás története Mária Terézia korában* (Histoire de l'instruction publique en Hongrie sous Marie-Thérèse), t. I, p. 98. — 1899.

2. Dans les actes de l'Internat de Nagy-Szombat (Tyrnavie) pour l'année 1768, nous lisons : « Postremis Bacchiteriis (les jours gras) domestico in theatro cum omnium applausu dramata exhibita fuerunt, primum quidem germanico, dein vero hungarico *gallicoque* idiomate. » Pour l'année 1765. « Iterum ..... *gallico sermone* nondum his locis audito omnes applauserunt. Res et novitate et scenae magnifico apparatu et peregrini

Ce furent surtout les Piaristes, l'ordre enseignant le plus nombreux après la suppression des Jésuites, qui, s'inspirant de Port-Royal, de Rollin et de Crévier, introduisirent dans leurs écoles, outre l'enseignement de la langue nationale, celui du français. Un de leurs principaux, Jean Cörver, publia en 1770, une « *Politique chrétienne*, abrégé méthodique à l'usage des jeunes princes et de la noblesse », ouvrage remarquable en français qui contient les expériences faites au cours d'une longue carrière dans l'enseignement ; puis un « Essai d'accomplir l'éducation des jeunes princes et des cavaliers par une sage et chrétienne politique ». Les novices furent initiés aux doctrines pédagogiques françaises et Benyák lui-même, qui enseigna le premier la philosophie *en langue magyare* et traduisit les œuvres de l'abbé Brueys, dit dans ses cahiers manuscrits que son professeur dictait les cours de l'Université de Paris [1]. Le même professeur recommandait chaudement, dès 1764, « les excellents ouvrages du bon Charles Rollin » particulièrement le *Traité des Études*, le *Quintilien*, les *Lettres*, les *Discours latins* et les *Vers latins*. Chez les Piaristes, on imite les conférences entre professeurs d'où est sorti le Tite-Live de Louis Crévier, commentateur du *Traité des Études*. On introduit les livres classiques employés en France. Benyák, une des gloires des Piaristes, a beaucoup pris à Fénelon et à Rollin ; son *Histoire du jansénisme* est écrite d'après des sources françaises. Pour mieux propager notre langue parmi les élèves, il composa une grammaire dans la Préface de laquelle il dit : « La majesté et l'élégance de la langue française m'ont tellement enflammé que par amour pour mon pays, j'ai écrit cette grammaire ». Sa méthode est celle de Port-Royal ; il déduit les règles des

sermonis facundia ac elocutione ita confluentibus non modo Tyrnaviae, sed Posonio etiam illustrissimis spectatoribus probata fuit, ut ejus fama permotus Excellentissimus Agriensium praesul (l'évêque d'Eger) sumptus liberalitate obtulerit. (Documents communiqués par M. Fináczy.)

1. Voy. S. Takáts, *Benyák Bernát és a magyar oktatásügy* (B. Benyák et l'instruction publique hongroise), 1891.

exemples, donne des extraits des poètes français, des petites histoires et des fables. Un autre Piariste, Kátsor, fait, le premier, lire et admirer le théâtre classique du XVIIe siècle, notamment celui de Racine.

Les premières grammaires françaises qui paraissent au cours du XVIIIe siècle sont rédigées soit en magyar, soit en latin, soit en allemand [1]. Cela ne doit pas nous étonner puisque l'enseignement de la langue nationale était tout à fait négligé ; qu'il était interdit depuis le XVIIe siècle aux élèves de se servir de leur langue maternelle à l'intérieur des établissements [2] ; elle fut admise, plus tard, à titre de matière facultative [3]. Il était donc naturel d'employer le latin ou bien pour la bourgeoisie d'origine germanique, l'allemand. Ainsi nous voyons paraître en 1727 : *Pronunciatio linguae gallicae*, ad accentum inclytae nationis Hungaricae adornata (Sopronii), brochure où l'auteur anonyme se propose d'enseigner la bonne prononciation française et déclare que celle-ci ne diffère guère de la hongroise !...

« Quantumvis pleraeque nationes magnam sane experiri soleant difficultatem in bene pronuncianda lingua gallica, *nullam tamen natio Hungarica sentit*, quin imo summam probat facilitatem in efferendis gallicis vocibus ; siquidem lingua gallica cum hungarica in pronunciatione litterarum et diphtongarum *plurimam* habet similitudinem. »

En 1749, Nicolas Liszkai publie un Recueil de conversation et de proverbes à l'usage des Magyars. La première grammaire complète due à Jean Thomas parut à Sopron en 1763 sous le titre : *Nouvelle Grammaire française et hon-*

1. Les dictionnaires français-hongrois sont de date beaucoup plus ancienne. Dans la *Nomenclatura sex linguarum* de Gabriel Pesti (1538) il y a déjà une partie française.

2. Voy. R. Békefi : *A sárospataki föiskola 1621-iki törvényei* (Les lois de 1621 de l'école supérieure de Sárospatak) et : *A debreczeni föiskola XVII. és XVIII. századi törvényei* (Les lois de l'école supérieure de Debreczen des XVIIe et XVIIIe siècles), 1899.

3. La première chaire de langue hongroise à l'Université de Pest fut créée en 1791.

groise nommée : Le sincer (sic !). *Maître. Az az : Uj francia és magyar Grammatica, amelly Igaz Nyelv Mesternek nevezteti.* Le même auteur avait publié, deux ans auparavant, une *Grammaire française et allemande*, mais il avoue que celle qu'il a écrite pour les Hongrois dépasse l'autre, car

« il n'y a pas une seule langue en Europe dont la prononciation ressemble autant à la française que la magyare. En effet, les lettres ö, ü, oly, ely, öly, ny, zs, correspondent tout à fait au français, *eu, u, ail, eil, euil, gn, gé*. C'est pourquoi les Hongrois peuvent apprendre le français sans maître. »

Thomas a ajouté à sa grammaire des « Préceptes de la civilité » et un « Recueil de bons contes et de bons mots tirés des ouvrages des plus beaux esprits de ce temps [1] ». Le livre est dédié à François Esterházy de Galantha, à ce grand seigneur qui invita le cardinal de Rohan, ambassadeur français, à venir admirer son château et son parc copiés sur Versailles. Pendant plusieurs jours les distractions, les représentations théâtrales en français, pouvaient faire croire à l'ambassadeur qu'il était encore à la Cour de France. Ces « Fêtes d'Esterház » furent célébrées par Bessenyei et lui inspirèrent l'idée de composer des tragédies dans le goût des Français.

La série des grammaires françaises en langue allemande, parues en Hongrie, s'ouvre par le livre de Jean Frédéric Wagener : *Deutscher Hauptschlüssel zur französischen Sprache* (Presbourg, 1769).

L'introduction prouve à quel point l'étude de la langue française semblait nécessaire à cette époque.

« Parmi les langues vivantes, dit l'auteur, aucune n'est aussi répandue, aucune n'est aussi indispensable, aucune n'est aussi goûtée que la française. Elle est la langue des Cours ; le savant l'apprend, le com-

1. Le même auteur publia, en 1763, un « Recueil des titres français et latins ». Il faut rappeler, à ce sujet, que toutes les adresses de lettres étaient, à cette époque, écrites en français, alors même que la lettre était en magyar.

merçant la parle et tous ceux qui aiment les mœurs fines et polies lui sont dévoués. Je ne crois pas qu'on puisse ranger parmi les hommes instruits celui qui ne connaît pas cette langue. »

Cette opinion était généralement admise. Savoir l'allemand n'était guère considéré, en Hongrie, comme une supériorité intellectuelle; le commerçant, le petit bourgeois le parlaient comme leur langue maternelle, tandis que tous ceux qui voulaient faire partie de l'élite, apprenaient le français. Comme symptôme de l'aversion innée du Magyar pour ce qui est germanique, les progrès que firent les études françaises dans la seconde moitié du XVIIIe siècle sont très remarquables. Le fait même que le renouveau littéraire ait été l'œuvre d'un groupe qui s'inspirait uniquement de la littérature française et que même les écrivains appartenant aux autres écoles, connurent nos grands auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècles, l'atteste suffisamment. Les services rendus à la langue magyare par les nombreuses traductions des œuvres de Voltaire, de Marmontel, de Molière, de Corneille, de Boileau et des poètes légers du XVIIIe siècle, sont trop grands pour être évalués. Ces traductions ont façonné, assoupli la langue, l'ont rendue apte à exprimer des idées philosophiques et esthétiques, lui ont donné le tour oratoire, le nombre et l'harmonie [1].

II

L'influence française dominante à la fin du XVIIIe siècle a subi une légère éclipse pendant les guerres napoléoniennes et lors de l'avènement de l'école gréco-allemande de Kazinczy, pour recommencer à agir avec une force nouvelle vers 1830, au moment où les œuvres de l'École romantique

1. Voy. N. Könnye, *L'influence de la langue française sur le style hongrois au XVIIIe siècle*. Programme de l'école *réale* municipale de Budapest (VIIIe arr.), 1881.

commencèrent à être connues en Hongrie. De cette date au dualisme, c'est-à-dire depuis les luttes mémorables livrées dans les Diètes pour les libertés constitutionnelles, pour la disparition de l'état féodal, jusqu'aux conquêtes définitives de 1848 et la paix avec l'Autriche, la langue française et avec elle l'esprit libéral dont elle aime à exprimer les tendances, ont fourni à la Hongrie moderne ses armes de combat. Il n'est pas alors un seul écrivain, pas un homme politique qui ne sache notre langue. Le fait est constaté dans toutes les biographies. Même les poètes dont les œuvres ne trahissent aucune influence étrangère, tels Petöfi et Arany, se familiarisent avec la poésie de Victor Hugo, de Lamartine, de Vigny et de Béranger.

L'Académie qui se fonde en 1830 est calquée sur l'Institut de France [1]. Le vœu de Bessenyei, de Báróczy et de Révai qui, au XVIIIe siècle, avaient constamment les yeux tournés vers l'Académie française et demandaient une institution analogue qui permît de cultiver et de régler la langue nationale, était donc enfin exaucé. Les historiens les plus renommés de cette docte compagnie Teleki, Szalay et Horváth prennent pour modèle Thiers, Guizot et les Thierry.

Dès sa fondation, l'Académie hongroise fit traduire — avec plus d'élégance qu'au XVIIIe siècle, — le *Cid*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Phèdre*, *Athalie*, *Zaïre*, *Alzire*, *Tancrède*, *l'École des femmes*, *Tartufe*, *l'Avare*, *le Bourgeois gentilhomme*, *les Femmes savantes*, *le Joueur* de Regnard, le *Roi de Cocagne* de Legrand, le *Vieux célibataire* de Colin d'Harleville et l'*École des Vieillards* de Casimir Delavigne [2]. Elle décida également la traduction de quelques ouvrages où la beauté de la forme s'alliait à la solidité du

1. Avec cette différence que les poètes, romanciers et dramaturges, font partie de la première classe (Philologie et belles-lettres) que les archéologues entrent dans la deuxième classe (sciences morales et politiques) et que les beaux-arts ne sont pas encore représentés.

2. Les pièces traduites pour le *Théâtre national*, de même que les romans et les nouvelles traduits pour les journaux et les revues, ne se comptent plus depuis 1837.

fond, tels l'*Histoire de France* de Ségur, le *Traité d'économie politique* de J.-B. Say, les *Nouveaux principes d'économie politique* de Sismondi, le *Précis élémentaire de physique expérimentale* de Biot, le *Règne animal* et le *Discours sur les révolutions de la surface du globe* de Cuvier. Les premiers orateurs de l'Académie : Kölcsey et Eötvös transplantent l'éloge académique français sur le sol hongrois. Enfin, l'Académie a toujours été fière de s'adjoindre comme membres associés étrangers les savants français d'une renommée universelle, et ceux dont les études présentaient un intérêt particulier pour la littérature magyare.

La Société littéraire *Kisfaludy,* fondée en 1836 par quelques amis de Charles Kisfaludy se proposait de cultiver les études critiques et esthétiques dans le goût français et d'affiner la langue par la traduction des chefs-d'œuvre étrangers. C'est à elle qu'on doit les « Œuvres complètes » de Molière (1863-1883) où les pièces en vers sont, selon l'habitude magyare, traduites dans le rythme même de l'original, et cela par de vrais poètes ; on y trouve aussi une bonne biographie du grand écrivain due à Jules Haraszti, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Kolozsvár.

Les « Essais critiques et littéraires » que cette Société a publiés, notamment ceux de l'esthéticien Erdélyi, de Salamon, d'Alexandre Imre, portent tous le cachet français. L'érudition ne s'y étale pas ; beaucoup de finesse dans la critique et une composition artistique les caractérisent. Plusieurs de ces volumes contiennent l'analyse pénétrante d'œuvres françaises. C'est encore à cette Société qu'on doit la meilleure traduction en vers de l'*Art poétique* de Boileau, œuvre de Jean Erdélyi, et de nombreuses études sur la littérature française contenues dans les Annales[1].

1. Elle vient de publier également le premier volume d'une *Anthologie de la poésie lyrique française du XIXe siècle* (*Anthologia a XIX. század franczia lyrájából.* 1901) où nous trouvons les traductions en vers très réussies de vingt poètes, notamment : Chénier, Béranger, Lamartine, de Vigny, Victor Hugo, Gautier, Moreau, Musset, Ackermann et Soulary.

La presse quotidienne et périodique qui s'est développée depuis 1840, a subi également l'influence française. Les articles de Széchenyi, de Kossuth, d'Aurèle Dessewffy, de Csengery, d'Eötvös, de Szalay et de Trefort pourraient être sortis des bureaux de l'ancien *Journal des Débats*. Comme la discussion des théories purement politiques était entravée par la censure, ils traitaient de préférence les questions sociales et économiques, de la solution desquelles, d'ailleurs, dépendait le sort du pays. Michel Chevalier et ses théories furent connus de bonne heure à la rédaction du *Pesti Hirlap;* les *Études* de Trefort qui, après le dualisme, devint le successeur d'Eötvös au Ministère des cultes et de l'instruction publique, attestent cette influence prédominante des idées françaises sur la Hongrie à la veille de la Révolution, et l'on sait que ce sont les événements de 1848 qui brisèrent définitivement là-bas, la féodalité et le joug autrichien.

Si nous voulons connaître les lectures dont se nourrissait cette jeunesse, nous n'avons qu'à consulter ce même Trefort qui parla si souvent de Thiers, de Mignet et de Guizot aux séances de l'Académie[1]. « J'ai lu avec passion, dit-il, les œuvres de Rousseau, surtout l'*Émile*, de même que Voltaire et Montesquieu ; j'y ajoutai plus tard Mme de Staël, Ségur (Campagne de Russie), Daru (Histoire de Venise), Mignet (Histoire de la Révolution) [2].

Quoique nous n'ayons aucune donnée précise sur l'enseignement du français dans les écoles hongroises à cette époque, on peut croire qu'il n'était pas négligé. Si on ne l'enseignait pas encore comme une matière obligatoire, la jeunesse avait cependant bien des occasions de l'apprendre. Il ne manquait point de gouvernantes et de précepteurs français dans les bonnes familles, et la génération de 1848 savait

1. Le successeur de Mignet à l'Académie française, Duruy, l'en a remercié dans son discours de réception. Les éloges de ces historiens ont paru également en français dans la *Revue internationale* de Gubernatis, tome V, VI et IX.

2. Préface à ses *Études littéraires, économiques et politiques*, 1882.

bien notre langue. Les émigrés en tirèrent avantage : leur chef, le comte Ladislas Teleki, l'auteur du *Favori,* celui-là même qui initia Saint-René Taillandier aux beautés de Petöfi, a publié plusieurs brochures en français, pour plaider la cause de son pays. La *Budapesti Szemle* a donné dernièrement plusieurs lettres[1], que les émigrés adressèrent à l'historien Ch.-L. Chassin qui, sous le second Empire, combattit si vaillamment et d'une façon si désintéressée pour les peuples opprimés. Ces lettres[2] montrent que si ces écrivains et ces soldats ne maniaient plus notre langue aussi bien que Bessenyei, Fekete ou Joseph Teleki — grand-père de Ladislas Teleki — ils ne laissaient point pourtant de s'exprimer assez convenablement. Nous avons déjà rappelé les œuvres françaises de Charles Hugo qui appartient également à cette génération : les études, interrompues dans les premières

1. Septembre, 1899.

2. Il y en a de Kossuth, de Teleki, de Jósika, du général Czetz et de l'archéologue Henszlmann. Nous donnons, à titre de document, celle de Teleki, datée de Melun, 6 nov. 1855. « Monsieur, je vous remercie bien de la bonne et aimable lettre que vous m'avez adressée. Si je n'y ai pas répondu plus tôt, c'est que j'espérais vous rencontrer à Paris et pouvoir vous exprimer mes sentiments de vive voix. N'ayant pu prolonger mon séjour à Paris au-delà de deux jours j'ai dû malheureusement renoncer à cet espoir. Je prends donc ma plume pour vous exprimer ma reconnaissance en attendant que je puisse faire mieux et aller vous serrer la main. C'est avec un intérêt bien vif et bien naturel, du reste, que je vais étudier votre livre sur la Hongrie dont on vient de me remettre les exemplaires ; les parties que j'en connais déjà me font augurer qu'il intéressera aussi la France. Mes compagnons d'infortune et moi, nous n'avons été à l'étranger que les fondés de pouvoir et pour ainsi dire les avocats d'une nationalité opprimée. Mes écrits n'ont été par conséquent que des plaidoyers. Pour populariser notre cause en France il faut une autre plume, une plume française. C'est à vous non seulement de mettre le doigt sur nos plaies sanglantes, mais de ressusciter notre cause en la rendant française c'est-à-dire en la présentant à votre pays et partant au monde sous sa face civilisatrice et européenne. Ai-je compris votre noble tâche ? Je le crois. Merci de l'avoir acceptée ! Je ne puis que faire des vœux pour la réussite de votre généreuse entreprise.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma très haute considération et de mon dévouement bien sincère.

Ladislas Teleki.

années du XIXe siècle, avaient fait des progrès rapides après 1830.

La grande autonomie dont jouissent les écoles hongroises les a préservées, sous la réaction, d'une germanisation complète. Pour combattre les tendances du gouvernement autrichien, on s'adonna avec d'autant plus d'ardeur au français. Certaines familles envoyèrent même leurs enfants en pays français pour les soustraire à un régime scolaire où l'esprit allemand dominait.

Il est vrai que le ministre Thun, dont le nom est attaché à la réforme de l'enseignement secondaire en Autriche, avait introduit en Hongrie les écoles *réales*, où notre langue était enseignée. Mais les bons professeurs étaient bien rares et puis les Magyars ont longtemps éprouvé une grande antipathie pour les études sans latin. La culture latine leur semblait depuis le moyen âge une condition absolument indispensable sans laquelle ils n'auraient pu rester en contact avec le reste de l'Europe et se hausser au niveau de la civilisation des autres États. Si donc les parents continuaient à envoyer leurs enfants dans les *gymnases*, ils leur faisaient apprendre le français à la maison. C'est ainsi que la plupart des écrivains se familiarisèrent avec notre langue. Ils la possédaient plus ou moins bien suivant que les occasions qu'ils avaient de la parler ou de l'écrire étaient plus ou moins nombreuses.

III

Avec le dualisme (1867), la cause nationale avait triomphé. La Hongrie est enfin maîtresse de ses destinées. Elle a montré, chez elle, lors du Millénaire (1896) et quatre ans plus tard à Paris, ce qu'une nation, avide d'apprendre et de progresser, peut faire en trente ans dans tous les domaines où s'exerce l'activité humaine. Et le grand écrivain national

Maurice Jókai, celui qui relie le présent au passé, est venu pour proclamer à nouveau les sympathies de sa race pour la France qui initia son pays à toutes les nobles pensées. Son action continue à s'y faire sentir ; la France n'agit pas seulement par le théâtre et le roman, comme nous l'avons vu, mais elle exerce aussi une influence prépondérante par ses penseurs et ses érudits. Dans ces trente dernières années l'organisation de l'enseignement du français depuis l'école primaire supérieure jusqu'aux Facultés, a imprimé une nouvelle force à ce mouvement.

Pour s'exercer d'une manière plus réfléchie, plus méthodique, cette influence n'en est pas moins profonde. Le français n'est plus l'apanage des nobles, des riches qui peuvent avoir précepteur et gouvernante, ou des écrivains de profession, mais il fait partie de l'éducation de tout homme bien élevé. Le nombre des livres, des revues et des journaux français qui entrent dans le pays a décuplé. Le corps enseignant remplit sa tâche avec conscience. On ne lit plus uniquement notre théâtre et notre littérature d'imagination, mais aussi nos études historiques et littéraires, que l'on s'applique à imiter; on prend connaissance de nos travaux d'érudition et de nos thèses de doctorat. La Hongrie fut même citée dernièrement comme un des pays qui contribuent à faire avancer les études de la littérature française [1]. En effet, les revues *Budapesti Szemle* et *Egyetemes Philologiai Közlöny*, contiennent un grand nombre d'études littéraires et philologiques sur nos écrivains et cette dernière, qui fut fondée en 1877, publie depuis vingt ans des rapports sur les travaux français concernant l'antiquité, les littératures françaises et étrangères. Nous ne sommes donc pas uniquement les « amuseurs » du public magyar, nous contribuons à former les esprits par la substance de nos travaux savants. Ce résultat est dû à l'organisation officielle de l'enseignement du français. Grâce aux efforts

1. M. G. Lanson dans la *Revue de synthèse historique*, n° 1, 1900.

persévérants des ministres J. Eötvös, Trefort, Csáky et Wlassics, notre langue figure comme matière obligatoire dans toutes les écoles *réales* (enseignement moderne) dont le nombre est de 33, avec 10,600 élèves. Ces établissements sont principalement fréquentés par les futurs ingénieurs et industriels; quelques élèves entrent dans l'enseignement des langues vivantes.

La durée des études y est de huit années et le français est enseigné dès la troisième : cinq heures par semaine au début, quatre les années suivantes. L'enseignement est théorique et pratique tout à la fois : les élèves lisent des extraits de Corneille, Racine, Molière, Pascal, La Fontaine, Mme de Sévigné, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Chateaubriand ainsi que de Victor Hugo, Lamartine, Béranger, Coppée, Thiers, Ségur, Barante, Arago et Sainte-Beuve. Les résultats sont, en général, satisfaisants et les professeurs constatent l'entrain des élèves pendant les classes. Le Magyar, en effet, naît polyglotte : sachant que sa langue maternelle n'est pas comprise en dehors des frontières de son pays, il se familiarise de bonne heure avec les idiomes étrangers. Il regarde surtout vers l'Ouest et oublie facilement qu'il est entouré du monde slave. Il néglige, et cela d'une manière surprenante, le russe, le tchèque et le croate, mais il apprend avec ardeur le français. Quant à l'allemand, les relations politiques en nécessitent la connaissance.

Le français est obligatoire dans les écoles de commerce, au nombre de 37 et qui comptent 5,475 élèves; à l'école orientale du commerce à Budapest et dans les lycées de jeunes filles. Il est enseigné, et cela depuis Marie-Thérèse, dans tous les pensionnats où une bonne partie de la noblesse envoie ses filles, sans compter que dans toute famille aisée la gouvernante venue de France ou des environs de Genève est pour ainsi dire de rigueur. Dans les *gymnases* (enseignement classique), la langue vivante obligatoire est l'allemand, mais dans 66 de ces établissements, il existe des cours facultatifs auxquels 1822 élèves assistent. Plusieurs

d'entre eux se destinent au professorat des langues vivantes. — Les deux Universités : Budapest et Kolozsvár (en Transylvanie) ont chacune leur chaire magistrale de français. Celle de Budapest est actuellement consacrée surtout aux études philologiques, celle de Kolozsvár à l'histoire littéraire.

Avec l'organisation de cet enseignement dans les écoles il fallut créer de nouveaux diplômes. Au début les exigences étaient plutôt modestes. Ainsi on recommandait aux candidats l'étude des ouvrages de Brachet, de Lafaye (Synonymes) de Pellissier (Principes de la rhétorique française) de Quicherat (Traité de versification française) et les histoires de la littérature de Nisard et de Démogeot. Au fur et à mesure que cet enseignement se développait le cadre des matières de l'examen fut élargi. On créa un diplôme spécial pour les *maîtres ès langue française* destinés à professer les cours facultatifs; la philologie romane fut introduite et la connaissance intime de notre littérature exigée; les candidats durent faire une composition en langue française et avoir une certaine facilité de parole. Le ministère envoie chaque année à Paris plusieurs de ces jeunes gens pour qu'ils suivent les cours de la Sorbonne et du Collège de France; il forme ainsi des maîtres vraiment à la hauteur de leur tâche.

Les grammaires françaises et les éditions d'auteurs classiques s'améliorent; quelques professeurs ont même pris contact avec la librairie parisienne et suivent les méthodes françaises. Les dictionnaires deviennent de plus en plus compacts; on a fondé un journal à l'usage des classes : *Le Progrès,* dont les articles sont en français avec des notes en magyar. Ce journal rend de grands services à la jeunesse studieuse.

L'influence de la presse quotidienne et périodique française va augmentant ces trente dernières années. On peut la constater depuis la fondation du *Pesti Hirlap,* le célèbre journal de Kossuth qui, en 1844, passa entre les mains des *doctrinaires :* Csengery, Eötvös, Szalay et Trefort, tous imbus

du plus pur esprit français [1]. Pendant la réaction, contemporaine du Second Empire en France et de la censure, les journalistes français ont enseigné aux publicistes magyars, notamment à Kemény, l'art d'écrire des articles que le public comprenne à demi-mot. La phrase de Prévost-Paradol : « Quelle volupté de compter et de peser ses mots, d'enfoncer délicatement l'aiguille, d'ajuster à coups posés..... Que ce silence général est favorable ! » [2] s'applique fort bien à la Hongrie. Après le dualisme, les chaînes tombèrent; à côté de la discussion politique il y eut place pour d'autres sujets. On commença même à consacrer l'article de tête à des questions sociales ou littéraires, souvent à un fait divers typique et qui montrait le besoin d'une réforme quelconque. Le *Figaro* exerça sous ce rapport une influence décisive sur le journalisme hongrois ; cette feuille, ainsi que les journaux dits « littéraires » ont transformé une partie de la presse doctrinaire et exclusivement politique. Le journal hongrois se fait de plus en plus « parisien ». Le nouveau *Pesti Hirlap,* le *Budapesti Hirlap,* le *Pesti Napló,* ancien organe des « deákistes », le *Magyar Nemzet,* organe de Jókai, et d'autres encore ont maintenant des chroniqueurs à la plume alerte et fine ; la chronique théâtrale s'inspire des « lundistes » de Paris et la critique d'art, si longtemps négligée occupe une place de jour en jour plus importante dans les journaux.

Pour continuer les relations entre la France et la Hongrie on a fondé des journaux rédigés en français : d'abord la *Gazette de Hongrie* (1880) dirigée tour à tour par Dionyse Pázmándy, un des volontaires hongrois qui combattirent pour la France en 1870, ensuite par Amédée Saissy ; puis la *Chronique d'Orient* fondée en 1886.

Les revues s'adressant au grand public prennent aussi modèle sur les publications similaires françaises. La plus

1. Voy. J. Ferenczy, *Histoire de la presse hongroise*, livre II, chap. V ; G. Beksics : *A magyar doctrinairek,* 1882.

2. Voy. O. Gréard, *Prévost-Paradol*, 1894, p. 65.

ancienne : La *Budapesti Szemle,* fondée en 1840 par le groupe des doctrinaires dans le but de doter la Hongrie d'un recueil semblable à la *Revue des deux Mondes* ou à l'ancienne *Revue de Paris,* ne pouvait prospérer avant la Révolution [1]. Csengery, un « écrivain français », fit un nouvel essai de 1857 à 1869; enfin Paul Gyulai prit la succession en 1873. Les cent et quelques volumes de cette publication peuvent être comparés à nos grandes revues. Il est vrai qu'ils ne renferment ni critique dramatique, ni bulletin politique; mais pour le reste la similitude est absolue.

Paul Gyulai, le directeur actuel, poète d'un sentiment élevé, nouvelliste de l'école française, critique littéraire et professeur à l'Université de Budapest, est un esprit éminemment français, par la clarté et la lucidité dont il fait preuve quand il expose, par la prédilection que lui inspire la forme artistique, par son dédain des vétilles et des notes érudites. La place qu'il accorde dans sa revue à la littérature d'imagination française, aux articles sur les ouvrages français, prouve qu'il voit « aux bords de la Seine » dans la ville où il séjourna étant jeune homme — il est né en 1826 — la source vivifiante.

A côté de cette grande revue, certaines feuilles hebdomadaires comme la *Vasárnapi Ujság*, fondée par Albert Pákh en 1854, continuent « le genre *Illustration* », tandis que les plus récentes comme *A hét* (La semaine), dirigée par le poète Joseph Kiss, *Uj idök* (Temps nouveaux), dirigée par le romancier Herczeg, réunissent les chroniqueurs les plus brillants, tous formés à l'école française : Bródy, Ignotus (pseudonyme de Hugo Veigelsberg), Ambrus, Kóbor, Szomaházy, Petelei, Tóth. Ces feuilles sont illustrées par des dessinateurs formés à Paris; elles rivalisent avec les meilleures productions parisiennes du même genre.

Pendant cette même période, la critique historique et littéraire a ressenti fortement l'influence de la France. Les his-

1. Deux volumes seulement parurent en 1840.

toriens hongrois se contentèrent longtemps de recueillir des matériaux et de les coordonner. C'était, d'ailleurs, la première condition pour écrire une histoire critique du peuple magyar. L'Académie, tout en continuant dans les « Monumenta Hungariae historica » le travail commencé vers la fin du XVIIIe siècle par Pray, Katona, Kaprinai, Kovachich et Fejér sous l'impulsion des Bénédictins de Saint-Maur, a inauguré l'historiographie moderne sous les auspices de Thiers, de Mignet et de Thierry. Ils furent les modèles de Joseph Teleki lorsqu'il écrivit son ouvrage monumental sur l'*Époque des Hunyad*. La même remarque s'applique à Ladislas Szalay dans son *Histoire du peuple hongrois*, où la science du jurisconsulte s'allie si heureusement à des qualités critiques de premier ordre; à Michel Horváth dans son *Histoire des vingt-cinq ans* (1823-1848), dans sa *Révolution hongroise* et surtout dans ses remarquables monographies.

Ces premiers grands historiens s'efforcent d'atteindre à l'exposition claire et attrayante de leurs émules français ; la même influence se retrouve chez les historiens contemporains : Fraknói, Salamon, Pauler, Szilágyi, Marczali, Wertheimer et Márki; s'adressant au grand public ils sont amenés à redouter la sécheresse et le décousu de la narration qui caractérisent encore les ouvrages de pure érudition. Quoique leur documentation soit extrêmement riche et de fort bon aloi, ils n'oublient pas que l'histoire est avant tout un art.

L'Académie, pour fournir au public des lectures historiques agréables et nourries, et dans le désir d'indiquer aux historiens dans quelle voie ils doivent entrer maintenant que l'énorme quantité de documents est publiée, a fait traduire, depuis vingt ans, les chefs-d'œuvre d'Amédée et d'Augustin Thierry, de Fustel de Coulanges, de Taine, de Sorel et de Rambaud [1].

1. On a traduit également des ouvrages allemands et anglais, mais toujours ceux qui excellent par la composition et le style.

Quant à la critique littéraire, l'Académie a donné des modèles par la traduction de quelques œuvres de Villemain, de Sainte-Beuve, de Nisard, de Taine, de Gaston Boissier, de Cherbuliez, de Croiset et de Faguet. Tous ces écrivains ont, en Hongrie, de nombreux disciples, la critique s'étant enfin affranchie de l'esprit germanique de Toldy. Si l'on parcourt les œuvres des deux plus grands critiques hongrois contemporains : Paul Gyulai et Zoltán Beöthy, on est frappé d'un certain cachet artistique qui trahit la bonne école française. La « Biographie de Vörösmarty », les « Études sur Katona et son *Bánk-bán* », les *Éloges* de Gyulai pourraient prendre place dans la collection des œuvres d'un grand écrivain français. C'est la même clarté, la même finesse, le même penchant pour les vues générales, la même horreur du détail inutile. Les critiques théâtrales, les études esthétiques du second montrent les mêmes qualités. Tous deux sont l'ornement de la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest où leurs cours rappellent ceux de l'ancienne Sorbonne. Ils représentent en Hongrie, Villemain et Sainte-Beuve. La jeune école de critique littéraire a, par contre, subi l'ascendant de Taine. Péterfy et Bánfi [1], Riedl et Haraszti [2] et quelques autres ont écrit ou écrivent encore sous son inspiration. Cet ascendant se manifeste plutôt dans le domaine de la critique littéraire que dans celui de l'histoire.

On peut voir par ce résumé que les écrivains magyars ne sont pas uniquement attirés par notre théâtre et par notre

1. Dans les *Études* (Tanulmányok, 1895) de Bánfi nous trouvons des articles très remarquables sur « Alceste et la misanthropie », sur le « Drame français dans la première moitié du XIXe siècle », sur « La question du divorce » de Dumas fils ; des études pénétrantes sur les « Quatre vents de l'esprit » de Victor Hugo, sur les *Nuits* de Musset qu'il avait traduites.

2. Haraszti a donné un beau volume sur le Roman naturaliste (Stendhal, Mérimée, Balzac, Flaubert, les Goncourt, Zola, Daudet, Tourgenief), 1886 ; deux volumes sur *Molière* (1897) et tout récemment (1900) une étude sur la *Poésie lyrique française au* XIXe *siècle*.

roman. L'influence française se fait sentir, surtout depuis le dualisme, dans le domaine des écoles, de la presse, de la critique historique et littéraire. Cependant, malgré cet ascendant que nous pouvons constater depuis les débuts de la littérature hongroise jusqu'à nos jours, la langue magyare elle-même a pu conserver presque intacte sa pureté. Les mots français qui ont passé en magyar sont, en effet, relativement peu nombreux. Cela se comprend, étant donnée l'absolue différence de structure des deux langues; on sait que le hongrois est une langue ougrienne; que sa morphologie comme sa syntaxe n'ont rien de commun avec les autres langues de l'Europe. Certes, le style français a agi sur elle aux différentes époques que nous avons étudiées. Au XVIIIe siècle, il lui a donné du nerf et de la précision ; au moment de l'influence romantique, lorsque la grande querelle entre néologues et puristes se fut terminée par la victoire des premiers, la langue avait déjà, grâce aux poètes, acquis de la précision, de la couleur et de l'harmonie. A ce moment le français eut moins d'influence sur la forme extérieure que sur l'esprit des œuvres, encore qu'on ne puisse nier que la langue du drame et du roman n'ait profité du contact avec notre langue. Mais de tous temps les emprunts directs au français restèrent rares : les vocables qu'on trouve se sont introduits, en partie par les colons des bords du Rhin que, vers la fin du XVIIIe siècle, Marie-Thérèse établit dans le Banat, complètement dévasté par les Turcs [1] ; et en partie, par les écrivains de l'*École française* qui, souvent, faute d'équivalents aux termes abstraits de notre langue, se contentèrent de leur donner, à l'aide d'un suffixe, une couleur magyare. Cependant ces derniers termes ont été remplacés, au cours du XIXe siècle, par des vocables magyars que les hardis réformateurs ont créés par milliers. Ceux de ces termes qui restent sont plutôt employés dans la langue

1. Voy. R. Chélard, *La Hongrie millénaire*, pp. 220 et suiv.

vulgaire que par les lettrés, par les journalistes que par les écrivains puristes [1].

Les documents que nous avons réunis dans ce dernier chapitre complètent par quelques traits le tableau d'ensemble que nous nous sommes efforcé de tracer en étudiant

1. Les termes les plus usités sont : *atrec* (adresse), *agyö* (adieu), *apanázs* (apanage), *antisambriroz* (faire antichambre), *avanzsirozni* ou *avanzsálni* (avancer), *angazsálni* (engager), *álo mars!* (allons, marche!) *apropo; bross* (broche), *blamázs* (blâme), *balkon*, *bandázs* (bandage), *bagázsi* (bagages), *bondsur* ou *bandsur* (bonjour; ce terme a pris, dans certaines contrées, le sens d'*habit court*), *budár* (boudoir), *butik* (boutique), *butella* (bouteille), *bagatel*, *batiz* (batiste), *bonbon*, *bál*, *bankét*, *bankrot* (banqueroute), *barakni* (baraque), *bilét* ou *biléta* (billet); *depes* (dépêche), *dilizsanc* (diligence), *damast* (damas), *depó* (dépôt); *englizsé* (négligé), *fád* (fade), *fotell* (fauteuil), *flanel*, *front; gardedám*, *gázsi* (gage), *gipér* (guipure); *hótel*, *konyak* (cognac), *kuplé* (couplet), *kokett*, *klisé* (cliché), *kompót* (compote), *krém* (crème), *kuss et kusti* (couche-toi! en s'adressant aux chiens), *kurázsi* (courage), *kravatli* (cravate), *kapricirozni* (avoir des caprices), *kanavász* (canevas), *kurizálni* (faire la cour), *kantin* (cantine), *kadét*, *kuverta* (couverture), *kamásli* (gamache), *kupé* (coupé); *likör*, *lavor* (lavoir), *lister* (lustre); *migrén* (migraine), *malör* (malheur), *medaljon* (médaillon), *masamod* (marchande de modes), *menázsi* (ménage), *mutyi*, *mutyiz*, *mutyiban van* (moitié, d'où *partager*), *melák* (le nom du général Mélac qui a dévasté le Palatinat a donné cette injure qui veut dire : *chien de boucher* ou bien *idiot*), *mariás* (jeu), *marodi* (maraudeur), *masirozni* (marcher), *manéver* (manœuvre); *néglizsé* (négligé), *notesz* (notes); *otkolony* (eau de Cologne); *plezur* (blessure), *paraplé* (parapluie), *pasasér* (passager, dans le sens de *voyageur*), *profit*, *promenád*, *parádé*, *pak* (paquet), *pîké*, *pomádé* (pommade), *parfüm*, *pudér* (poudre), *prazléta* (bracelet), *plafont*, *patrol* (patrouille), *pardon; regruta* (recrue), *randevu* (rendez-vous), *raport*, *rond-irás* (la ronde, en écriture); *sik* et *sikkes* (chic, d'importation toute récente), *sárzsi* (charge) *svalizsér* (chevaux-légers), *szolid*, *stelázsi* (étalage), *szervéta* (serviette), *sanzsérozás* (changement), *sifon* (chiffon), *szészon* (saison), *szatin* (satin), *sifonér* (chiffonnier, meuble), *szalon*, *szufla* (souffle); *toalett* (toilette), *tus* (touche et douche), *tüll* (tulle), *trup* (troupe), *vizavi* (vis-à-vis); *zsandár* (gendarme), *zsaluk* (jalousies), *zosz* (sauce), *zsabósan* (avec des jabots), *zsaket* (jaquette), *zsenérozni* (se gêner). — Dans les journaux surtout on trouve : *renommée*, *jury*, *sans-géne*, *prestige*, *genre-kép* (tableau de genre), *mémoire* (le), *pose*, *attitude*, *raffinement*, *contour*, *niveau*, *jour* (de Madame). — Voy. Balassa : *A magyar nyelv* (La langue hongroise), 1899, p. 30; du même : *Mots français en hongrois*, dans Magyar Nyelvör, octobre, 1897.

l'influence française sur la littérature hongroise. Ils ne modifient pas sensiblement l'idée qui ressort de notre enquête générale ; ils montrent cependant que l'ascendant que les écrivains français exercent ne se borne pas uniquement au mouvement littéraire. Si cet ascendant est manifeste et palpable, continue et prédominant chez les écrivains, il s'est fait également sentir dans la société. Quoi qu'il soit surtout observable dans le domaine littéraire, il s'est exercé cependant sur les idées réformatrices, sur l'esprit public. Autrefois apanage d'une élite, le goût et l'intelligence des idées générales et des sentiments nobles se propage aujourd'hui par l'école, par la presse. Grâce à elles, cette influence salutaire pénétrera jusqu'aux couches les plus profondes de la société hongroise et, sans entamer le caractère national, y greffera la tolérance, la liberté de conscience et le désir de voir fraternellement unis les hommes de nationalités différentes qui habitent le sol magyar.

CONCLUSION

Renan a appelé la France « l'ingénieuse, vive et prompte initiatrice du monde à toute fine et délicate pensée ». Notre exposé a montré qu'elle n'a pas seulement rempli ce noble rôle en Hongrie, mais qu'elle y a aidé à créer une littérature.

En effet, avant 1772, on peut parler de certaines œuvres magyares, mais il manque cette continuité dans la production qui seule atteste l'existence d'un courant littéraire. C'est surtout au commencement du XVIIIe siècle que l'arrêt a été, pour ainsi dire, complet.

Bessenyei apparaît alors; il groupe autour de lui les premiers ouvriers conscients de la littérature. Ceux-ci s'efforcent de tirer la Hongrie de sa torpeur intellectuelle, de réveiller l'esprit hongrois du sommeil où il s'engourdit. Ils prennent les écrivains français comme modèles, les traduisent, les adaptent; ils donnent ainsi une impulsion à la littérature et créent un mouvement qui, depuis, ne s'est plus arrêté. C'est là le premier, c'est là peut-être aussi le plus grand service que la France ait rendu à la Hongrie. Les œuvres de « la garde royale » stimulent le zèle de tous ceux qui souffrent de voir leur pays dans un état d'infériorité intellectuelle. Tous, qu'ils appartiennent au groupe de Bessenyei ou à d'autres écoles, considèrent la production littéraire comme un devoir, comme une tâche, comme une œuvre de patriotisme. Nobles, prêtres, soldats et professeurs tous brûlent de la même ardeur, du même feu allumé par une étincelle

sortie de ce grand foyer qui rayonnait alors sur toute l'Europe : la littérature française. Pendant une trentaine d'années, c'est la France qui fournit le fond, la forme, l'esprit et les idées.

Le chef de ce mouvement, Georges Bessenyei, veut devenir le Voltaire hongrois. Il imite constamment le patriarche de Ferney dont le règne s'inaugure ainsi en Hongrie. A côté de lui, Rousseau et les Encyclopédistes, Marmontel et d'Arnaud, même les poètes légers : Dorat, Colardeau, Parny sont traduits ou imités. Quelques écrivains remontent jusqu'au XVIIe siècle pour admirer Molière, Corneille, Racine, La Fontaine et La Rochefoucauld.

Contenue au début dans les limites du domaine littéraire, l'influence française ne tarde pas à se faire sentir, grâce à la Révolution, dans le domaine politique et social. On réclame, au nom de la liberté, l'observation stricte de la constitution magyare ; on demande, au nom de l'égalité, l'abolissement de l'état féodal ; on combat enfin, au nom de la fraternité, les oppresseurs des peuples. Nous avons vu comment la réaction autrichienne mit fin à ce beau rêve ; mais les idées sont des forces que ni censure, ni douanes ne peuvent anéantir, ni arrêter. Au milieu de la terreur, savamment entretenue par la bureaucratie viennoise ; en dépit des sacrifices faits par la Diète pour combattre l'esprit révolutionnaire, la première impulsion donnée à la littérature magyare par le génie français conserve à celle-ci son élan.

Écrivains et lecteurs étaient habitués à regarder du côté de la France et pendant tout le cours du XIXe siècle, surtout depuis 1830, ils ne se lassèrent pas de se tourner vers elle, de lui demander une devise, un mot d'ordre. Aucun des écrivains marquants n'a pu, dès lors, se dispenser d'étudier la littérature française. Kazinczy lui-même qui est considéré comme le chef de l'école gréco-allemande, a beaucoup cultivé nos auteurs ; parfois même il les a traduits et a ainsi donné aux Hongrois quelques parcelles de leur génie. Si, malgré cela, on voit l'Allemagne, dans les premières années du

XIXe siècle éclipser un instant l'influence française, on ne doit pas tant l'attribuer à l'hégémonie intellectuelle de Weimar sur toute l'Europe, qu'à la faiblesse de notre littérature sous le premier Empire, au manque d'un grand modèle à imiter et surtout à l'absence d'une poésie lyrique.

Mais à peine la vraie littérature de la Révolution et de l'épopée napoléonienne, c'est-à-dire la poésie romantique, était-elle née en France que nous voyons se réveiller immédiatement les anciennes sympathies. La chaîne n'était d'ailleurs pas rompue, car la Hongrie intellectuelle continua à se nourrir, en grande partie, de Voltaire, de Rousseau, des Encyclopédistes, en y joignant Mme de Staël et quelques historiens du commencement du XIXe siècle. Grâce au romantisme, contemporain en Hongrie du réveil de l'esprit national, — la figure romantique d'Étienne Széchenyi en est comme le symbole — on se jeta de nouveau dans les bras de la France, cette première éducatrice du génie hongrois. Avec son aide on constitue maintenant le répertoire du *Théâtre national* récemment élevé (1837), à cette fin de fortifier la nationalité toujours menacée ; on écrit les premiers romans viables ; les hommes politiques et les poètes stimulent le patriotisme, tout en regardant vers la France, tout en confondant, dans une même admiration, Hugo et Balzac, Béranger et Lamartine, les historiens et les orateurs de la monarchie de Juillet. Toute la vie littéraire et intellectuelle de la nation semble alors animée d'un souffle français et les poètes lyriques les plus rebelles aux influences étrangères, vivent eux-mêmes volontiers dans ce milieu français qui leur semble annoncer des temps meilleurs.

Un instant, en 1848, le rêve sembla vouloir se réaliser ; mais l'illusion fut courte et la désillusion amère !

Pendant la réaction, la littérature reste la seule consolation du pays. C'est dans les romans de Jósika, de Jókai et de Kemény, dans les poésies d'Arany, de Tompa, de Gyulai, de Szász et de Coloman Tóth, dans le théâtre de Szigligeti qu'on puise la force de résister à cette oppression

systématique. La littérature devient alors éminemment patriotique et nationale. Chaque écrivain est un soldat d'une même armée qui combat pour la même cause et quelles que soient leurs divergences de pensée, une seule et même idée les domine : le relèvement du pays et son affranchissement du joug autrichien. L'émigration hongroise à Paris et à Bruxelles travaille dans le même sens. La haine de tout ce qui est allemand projette son ombre sur la littérature elle-même. On ne lit et l'on n'imite que les œuvres françaises. Les traducteurs se mettent de la partie; non seulement ils transplantent les meilleures nouveautés du théâtre et du roman, mais des talents de premier ordre font entendre en rythmes hongrois les grands lyriques français depuis Victor Hugo et Lamartine jusqu'à Musset et Leconte de Lisle.

C'est pendant la réaction que naît cet art de la traduction rythmée qui, cultivé par de vrais poètes, a nourri la Hongrie du suc de notre poésie lyrique depuis 1830 jusqu'à nos jours et est arrivé peu à peu à vaincre les plus grandes difficultés. Ces traductions ont élargi l'horizon intellectuel, ont donné des couleurs et des images à l'imagination orientale qu'on admire dans les poésies magyares. Avec les drames et les comédies, les romans et les nouvelles d'origine ou d'inspiration françaises, elles forment le lien qui rattache étroitement la Hongrie littéraire à la France.

Et ces attaches ne se sont nullement relâchées dans ces trente dernières années. Si le culte rendu aux lettres françaises est devenu plus réfléchi grâce à l'esprit critique qui s'est formé depuis le dualisme, il n'en est que plus intense. L'organisation de l'enseignement du français sur toute l'échelle, l'hégémonie que la France a conservée dans le domaine de la fiction dramatique, dans le récit romanesque, une pénétration encore plus profonde des travaux de critique littéraire et historique, de grands journaux et de meilleures revues, finalement cet esprit cosmopolite qui caractérise les écrivains de la « Jeune Hongrie » : tout cela a maintenu et encore fortifié l'ascendant de la France.

Cet ascendant peut encore aller en grandissant si la France reste, comme dans le passé, l'initiatrice des idées nobles et généreuses. L'avertissement que le savant italien donne à Bergeret dans le *Mannequin d'osier* d'Anatole France, peut trouver ici son application. Il faut que nos écrivains soient « les apôtres de la justice et de la fraternité », qu'ils « prononcent ces saintes paroles qui consolent et fortifient ». Il faut que la France continue à ouvrir « les mains pour répandre ces semences de liberté qu'elle jetait jadis par le monde avec une telle abondance et d'un geste si souverain que longtemps toute belle idée humaine parut une idée française ». Une autre condition de la continuité de cette influence est que nous-mêmes nous nous efforcions de faire un peu connaissance avec l'esprit magyar tel qu'il se manifeste dans la littérature. On comprendra facilement que, quelque soit l'ascendant exercé par le génie français, les œuvres originales et nationales sont très nombreuses et que le Magyar, au XIXe siècle, a nationalisé jusqu'aux idées empruntées à l'étranger. Un champ entièrement inexploré s'ouvre devant nous. Espérons que la Sorbonne, qui a admis ce travail, le premier sur la littérature hongroise, au nombre de ses thèses, sera au XXe siècle l'instigatrice des études magyares en France.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES HONGROIS

(Les titres magyars sont mentionnés dans les notes. — Lieu de publication : Budapest).

ABEL (J.), *Nos Universités au moyen âge*, 1881.
— *Humanistes hongrois et la société littéraire danubienne*, 1880.
— *Contributions à l'histoire de l'humanisme en Hongrie*, 1880.
ARANY (J.), *Œuvres en prose*, 1879.
ARANY (L.), *La poésie politique hongroise*, 1874 (dans *Budapesti Szemle*).
BADICS (F.), *La vie d'André Fáy*, 1890.
BALLAGI (A.), *Histoire de la garde royale hongroise*, 1872.
BALLAGI (G.), *La littérature politique en Hongrie jusqu'en 1825*, 1888.
BAYER (F.), *Jean Bacsányi*, 1878.
BAYER (J.), *Histoire de l'art dramatique national*, 2 vol., 1887.
— *Histoire de la littérature dramatique hongroise*, 2 vol., 1897.
BÉKEFI (R.), *Histoire de l'abbaye de Pilis*, 2 vol., 1891-1892.
— *Histoire de l'abbaye de Pásztó*, 1898.
— *L'enseignement des Cisterciens à Paris au moyen âge*, 1896.
— *Les lois de 1621 de l'école supérieure de Sárospatak*, 1899.
— *Les lois de l'école supérieure de Debreczen des* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, 1899.
(Les trois derniers travaux dans les *Mémoires* de l'Acad. hongroise).
BEKSICS (G.), *Les doctrinaires hongrois*, 1882.

BEÖTHY Z., *Histoire de la littérature hongroise*, 2 vol. (6e édit.), 1890.
— *Histoire illustrée de la littérature hongroise*, par un groupe de professeurs, sous la direction de B. — 2 vol., 1896.
— *Le récit en prose dans l'ancienne littérature hongroise*, 2 vol., 1886-1887.
— *Dramaturges et acteurs*, 1882.
CONCHA (G.), *Les idées réformatrices des années 1790-1791 et leurs précurseurs*, 1885.
CSENGERY (A.), *Orateurs et hommes d'État hongrois* (par un groupe de publicistes), 1851.
CSERHALMI-HECHT (I.), *L'Époque du romantisme français*, 1893.
DÉZSI (L.), *Albert Molnár de Szencz*, 1897.
— *Journal, Correspondance et Papiers d'Albert Molnár de Szencz*, 1898.
ENDRÖDI (S.), *La littérature hongroise de notre siècle*, 1900.
EÖTVÖS (J.), *Écrivains et hommes d'État hongrois. Éloges*, 1868.
ERDÉLYI (J.), *Études littéraires*, 2 vol., 1886, 1890.
— *La philosophie en Hongrie*, 1885.
FERENCZY (J.), *Histoire de la presse hongroise (1780-1867)*, 1887.
— *La vie du comte Joseph Dessewffy*, 1897.
FERENCZI (Z.), *Biographie de Petöfi*. 3 vol., 1896.
— *Histoire de l'art dramatique et du théâtre à Kolozsvár*. — Kolozsvár (Clausembourg), 1897.
FINÁCZI (E.), *Histoire de l'instruction publique en Hongrie sous Marie-Thérèse*, tome I, 1899.
FORSTER (G.), *A la mémoire du roi Béla III (1173-1196)*, 1900. (Volume publié par un groupe de savants, sous la direction de F.).
FRAKNÓI (V.), *Mathias Hunyadi*, 1890.
— *La Hongrie et la Ligue de Cambray*, 1883.
— *La Conjuration de Martinovics*, 1880.
FRANKL (V.), *L'enseignement national et étranger au* XVIe *siècle*, 1873.
GELLÉRT (J.), *Paul Anyos*, 1895.
GRÜNWALD (B.), *L'ancienne Hongrie, 1711-1825*, 1888.
GYULAI (P.), *Vie de Vörösmarty*, 3e édit., 1890.
— *Éloges*, 1879.
HARASZTI (G.), *Michel Csokonai*, 1880.

HEGEDÜS (J.), *Les œuvres pédagogiques de Jean Cseri d'Apácza*, 1899.
HELLER (I.), *Le théâtre viennois sous Marie-Thérèse et Joseph II*, 1895.
HORVÁTH (C.), *Les œuvres philosophiques de Jean Cseri d'Apácza*, 1869.
HORVÁTH (C.), *Histoire de l'ancienne littérature hongroise*, 1899.
HORVÁTH (M.), *Le premier siècle du christianisme en Hongrie*, 1878.
HUSZÁR (V.), *Rousseau et son école dans le roman*, 1896.
IMRE (S.), *Études littéraires*, 2 vol., 1897.
JANOVICS (J.), *La vie et les œuvres de Grégoire Csiky*. Tome I, Kolozsvár, 1900.
JANCSÓ (B.), *Albert Molnár de Szencz*, 1878.
JÁSZAI (R.), *Les historiens hongrois de la Révolution française*, 1896.
KARDOS (A.), *Histoire de la littérature hongroise*, 1892.
KAZINCZY (F.), *Souvenirs de ma carrière* (édit. Abafi), 1879.
KERÉKGYÁRTÓ (A.), *Le développement de la civilisation en Hongrie*, 1880.
KOLTAI (V.), *La vie et les poésies de Paul Anyos*, 1885.
KÖNNYE (N.), *L'influence de la langue française sur le style hongrois au* XVIIIe *siècle*, 1881.
LÁZÁR (B.), *Hier, aujourd'hui, demain* (Études critiques), 2 vol., 1896, 1900.
LESKÓ (J.), *Léon Szaicz*, 1898.
MARCZALI (H.), *Les sources de l'histoire hongroise à l'époque des Arpád*, 1880.
— *La Hongrie à l'époque de Joseph II*. 3 vol. 1882-1888.
— *Marie-Thérèse*, 1891.
MARTON (J.), *Le Voltaire hongrois, les Encyclopédistes hongrois*. (Deux programmes du lycée de Tyrnavie, 1899-1900).
MOLNÁR (A.), *Histoire de l'instruction publique en Hongrie au* XVIIIe *siècle*, 1881.
ORMOS (Z.), *Histoire de la civilisation sous les Arpád*, 1881.
PAULER (G.), *Histoire du peuple hongrois sous le règne des Arpád*, 2 vol. 1893.
— *Histoire du peuple hongrois jusqu'à Saint-Étienne*, 1900.
— *La Conjuration du palatin François Wesselényi*, 1876.
PÉTERFY (J.), *Études sur les romanciers Eötvös, Kemény et Jókai* (dans *Budapesti Szemle*, 1881. (Études réunies dans les *Œuvres complètes*, tome I. — 1901.)

PULSZKY (F.), *Martinovics et ses adeptes*, 1882.
— *Caractères* (Études sur Eötvös, Széchenyi, Deák et Aurèle Dessewffy) s. d.
RADNAI (R.), *Les études esthétiques en Hongrie de 1772 à 1817*, 1889.
RIEDL (F.), *Jean Arany*, 1887.
RÓZSA (G.), *Bessenyei, dramaturge*, 1893.
SALAMON (F.), *Études littéraires*, 2 vol., 1889.
SEBESTYÉN (G.), *Qui était l'Anonyme (du roi Béla)?* 1898.
SIMONYI (Z.), *La langue hongroise*, 2 vol., 1889.
STROMP (L.), *Jean Cseri d'Apácza, pédagogue*, 1898.
SZAÁK (L.), *La vie et les œuvres de Nicolas Jósika*, 1891.
SZABÓ (K.), *L'époque des ducs magyars*, 1883.
— et HELLEBRANT (A.), *Ancienne bibliothèque hongroise*, 4 vol., 1879-1898.
SZALAY (L.), *Contributions à l'histoire du peuple hongrois au* XVIe *siècle*, 1859.
SZÉCHY (K.), *Joseph Gvadányi*, 1894.
— *Études littéraires*, 1897.
— *Impressions et souvenirs*, 1897.
SZILÁGYI (S.), *Histoire de la Transylvanie*, 2 vol., 1866.
— *Les Martyrs de l'histoire hongroise* (Études sur Cseri, sur Rákoczy à Paris, sur Mikes), 1867.
Histoire du peuple hongrois, par un groupe de savants, sous la direction de Sz., 10 vol., 1895-1898.
SZINNYEI (F.), *Jean Bacsányi*, 1898.
SZINNYEI (J.), *Histoire de notre littérature de 1711 à 1772*, 1876.
TAKÁTS (S.), *Vie de Joseph Péczeli*, 1887.
— *Bernard Benyák et l'instruction publique hongroise*, 1891.
THALY (K.), *Archivum Rakoczianum*, 10 vol., 1873-1889.
— *Anciennes chansons héroïques hongroises*, 1864.
— *Contributions à l'histoire littéraire de l'époque de Tököly et de Rákoczy*, 1872.
— *Études sur la littérature et la civilisation à l'époque de Rákoczy*, 1885.
— *Souvenirs de Rákoczy en Turquie*, 1893.
TOLDY (F.), *Histoire de la littérature hongroise (moyen âge)*, 2 vol., 1852.
— *Histoire de la poésie hongroise* (jusqu'à Alex. Kisfaludy), 1855.

— *Histoire de la littérature nationale* (jusqu'à 1848), 1865.
— *Manuel de la poésie hongroise*, 2e éd., 5 vol. 1876.
Toncs (G.), *La vie de Clément Mikes*, 1897.
Váli (B.), *Histoire de l'art dramatique hongrois*, 1887.
— *La vie et les œuvres de Louis Kuthy*, 1888.
Vass (J.), *L'enseignement national et étranger sous les Arpád*, 1862.
Volf (G.), *Nos premiers missionnaires chrétiens*, 1896.
Wertheimer (E.), *L'Autriche et la Hongrie dans le premier décennat du* XIXe *siècle*, 2 vol. 1884-1890 (Paru également en allemand).
Závodszky (K.), *Georges Bessenyei*, 1872.
Zombori (J.), *La vie et les poésies d'Abraham Barcsay*, 1895.

Recueils.

Budapesti Szemle (Revue de Budapest), Nouvelle série. Directeur Paul Gyulai. Depuis 1873.
Egyetemes Philologiai Közlöny (Revue générale de philologie) = E. Philol. K. Directeurs Émile Thewrewk et Gustave Heinrich, puis G. Némethy et G. Petz. Depuis 1877 (Contient de nombreux articles sur la littérature hongroise).
Figyelö (Le Spectateur). Directeur L. Abafi, 1876-1889 (consacré exclusivement à la littérature hongroise).
Irodalomtörténeti Közlemények (Mélanges d'histoire littéraire) = Irodalomt. K. Directeurs A. Ballagi, puis Aron Szilády. Depuis 1891.
(Consacré exclusivement à la littérature hongroise).
Akadémiai Értesitö (Bulletin de l'Académie). Nouvelle série. Directeur Coloman Szily. Depuis 1890.
Régi magyar Könyvtár (Ancienne Bibliothèque hongroise). Éditions *princeps* et réimpressions. Directeur Gustave Heinrich. Depuis 1897.

OUVRAGES FRANÇAIS

Lieu de publication : Paris.

Outre les Histoires de la littérature et les Études de Nisard, Brunetière, Faguet, Lanson et Pellissier ; quelques cha-

pitres de Petit de Julleville, et la partie concernant la Hongrie de l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud :

BOLDÉNYI, *La Hongrie ancienne et moderne*, 1851. (Les passages sur les relations politiques entre la France et la Hongrie sont à contrôler.)

CHARRIÈRE (E.), *Négociations de la France dans le Levant*, 1848.

CHASSIN (Ch.-L.), *Alexandre Petöfi*, 1860.

— *Ladislas Teleki*, 1861.

CHÉLARD (R.), *L'Autriche contemporaine*, 1894. *La Hongrie millénaire*, 1896.

DENIS (E.), *L'Allemagne, 1789-1810*, 1896.

DESNOIRESTERRES (G.), *Le chevalier Dorat et les poètes légers au* XVIIIe *siècle*, 1887.

DUSSIEUX (L.), *Essai historique sur les invasions des Hongrois en Europe et spécialement en France*, 1839.

DE GÉRANDO (A.), *De l'esprit public en Hongrie depuis la Révolution française*, 1848.

— *La Transylvanie et ses habitants*, 2e édit., 1850.

LION (H.), *Les tragédies et les théories dramatiques de Voltaire*, 1896.

MAIGRON (L.), *Le roman historique à l'époque romantique*, 1898.

Mémoire historique sur l'Ambassade de France à Constantinople par le marquis de Bonnac, publié par Ch. Schefer, 1894.

Mémoire sur l'ambassade de France en Turquie par M. le comte de Saint-Priest, 1877.

MORET (E.), *Quinze ans du règne de Louis XIV*, 3 vol., 1851-1859.

NEBOUT (P.), *Le drame romantique*, 1895.

PARIGOT (H.), *Le drame d'Alexandre Dumas*, 1899.

POTEZ (H.), *L'élégie en France*, 1898.

QUICHERAT (J.), *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, tome II, 1886.

RAMBAUD (A.), *L'empire grec au* Xe *siècle*, 1870.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *Bohême et Hongrie*, 1869.

SAYOUS (E.), *Histoire des Hongrois et de leur littérature politique de 1790 à 1815*, 1872.

— *Histoire générale des Hongrois*, 2 vol., 1876, 2e édit. (illustrée), 1900.

SOREL (A.), *L'Europe et la Révolution française*, 4 vol., 1885-1892.

TEXTE (J.), *Études de littérature européenne*, 1898.

THIERRY (Am.), *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, 2 vol., 1856.

ZELLER (J.), *La diplomatie française vers le milieu du* XVIe *siècle*, 1881.

Recueils.

La Libre Recherche (Directeur Pascal Duprat), Bruxelles, 1855-1860, (contient de nombreux articles sur la Hongrie).

Revue internationale (Directeur A. de Gubernatis), 1883-1890, (contient des études sur la Hongrie contemporaine.)

OUVRAGES ALLEMANDS

ARNETH (A. von), *Geschichte Maria Theresia's*, tome IX et X, Vienne, 1879.

BARTSCH (K), *Peire Vidal's Lieder*, Berlin, 1857.

BÜDINGER (M.), *Oesterreichische Geschichte bis zum Ausgange des dreizehnten Jahrhunderts*, Leipzig, 1858.

— *Ein Buch ungarischer Geschichte, 1058-1100*, Leipzig, 1866.

BUDINSZKY (A.), *Die Universität Paris und die Fremden an derselben im Mittelalter*, Berlin, 1876.

FESSLER (J.-A.), *Geschichte von Ungarn*, 2e édit., revue par E. Klein Leipzig, 1867.

FIEDLER (J.), *Actenstücke zur Geschichte Franz Rákoczy's*, 2 vol., Vienne, 1855-1858.

FISCHER (A.), *Petöfi's Leben und Werke*, Leipzig, 1889.

HONEGGER (J.-J.), *Kritische Geschichte der französischen Cultureinflüsse in den letzten Jahrhunderten*, Berlin, 1875.

KRONES (F.), *Aus Oesterreichs stillen und bewegten Jahren*. Innsbruck, 1892.

RICHTER (H.-M.), *Geistesströmungen* (Études sur la vie intellectuelle en Autriche), Berlin, 1875.

SCHWICKER (J.-H.), *Geschichte der ungarischen Litteratur*. Leipzig, 1889.

SYBEL (H.), *Geschichte der Revolutionszeit* (dernière édition), 10 vol., Stuttgard, 1897-1900.

WLASSACK (E.), *Chronik des K. K. Hofburgtheaters*, Vienne, 1876.

Recueils.

Literarische Berichte aus Ungarn. Directeur Paul Hunfalvy, Leipzig et Budapest, 1877-1880.

Ungarische Revue. Directeur Paul Hunfalvy et Gustave Heinrich, Leipzig et Budapest, 1881-1895.

Manuscrits.

Bibliothèque du Musée national (Budapest). Manuscrits de Clément Mikes et de Georges Bessenyei ; Actes de la Conjuration de Martinovics ; Lettres (françaises) de Martinovics.

Bibliothèque de l'Académie hongroise (Budapest). Papiers de Bacsányi ; Correspondance de Péczeli ; Œuvres françaises et hongroises de Jean Fekete.

Les documents concernant les relations de Rákoczy avec Louis XIV (Affaires étrangères, Paris, *Correspondance*, tome IX-XVII) sont très importants au point de vue historique, mais de peu d'intérêt pour la littérature. Il en va de même des documents conservés dans le portefeuille *Godefroy* à la Bibliothèque de l'Institut. Les cartons AF IV, 1637, 1638, 1675-1677 des *Archives nationales* contiennent plusieurs rapports adressés à Napoléon Ier par ses agents (notamment par Lacuée et Lezay), sur la situation politique et sociale de la Hongrie au commencement du XIXe siècle.

Vu et lu,
En Sorbonne, le 25 juillet 1901.
Par le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
A. Croiset.

Vu
et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,
Gréard.

INDEX

A

Abafi, 57, 61, 257.
Abel, 1, 12, 27, 28.
Abonyi, 323.
Abrányi, 284.
Abzac (d'), 47.
Académie française, 74, 108, 115, 262, 268, 461 ; — hongroise, 109, 254, 273, 295, 461.
Ackermann, 462.
Alambert (d'), 151, 153.
Albericus Monachus, 7.
Alfieri, 82.
Almos, 4.
Alphonse II d'Aragon, 17.
Alsted, 39, 42.
Alxinger, 236.
Amádé, 54, 55.
Ambrus, 441, 443, 449, 470.
Amésius, 41.
Anacréon, 164, 250, 258.
Andreas Ungarus, 20.
André I, 5.
André II, 9, 14, 15.
André III, 11, 21.
André (le P.), 158, 261.
Angyal, 166.
Anjou (les), 20.
Anne de Châtillon, 12.
Anonyme du roi Béla, 3, 10, 11, 22.
Anyos, 123, 160-163, 236, 241, 243.
Apor, 21.
Arago, 467.
Aranka, 120, 136, 220.
Arany (J.), 4, 22, 84, 128, 153, 277, 283, 351, 441, 442.
Arany (L.), 239.
Arioste, 139.
Arnaud (d'), 72, 121, 123.
Arnauld, 456.
Arpád, 4, 203.
Attavante, 27.
Attila, 4.
Augier, 351, 355, 356, 373.
Aulard, 179.
Aulnoy (d'), 87.
Ayrenhoff, 138.

B

Bacfark, 35.
Bach, 434.
Bacsányi, 63, 153, 163, 190, 230. 232-244, 250.
Badics, 384.
Bajza, 247.
Balassa (poète), 17, 34, 37, 159.

Balassa (J.), 474.
Ballagi (A.), 71, 75, 129, 197.
Ballagi (G.), 178.
Balzac, 278, 366, 387, 389, 390, 400, 412, 415, 429, 436, 450.
Bandel, 293.
Bánfi, 472.
Bánk, 16.
Bánóczy, 246.
Banville, 363.
Barante, 467.
Barbarics, 155.
Barcsai, 42.
Barcsay, 71, 90, 123-128, 131, 160, 455.
Barkóczi, 63, 129.
Barna, 50.
Báróczy, 111-118, 127, 379, 380.
Barsonville, 47.
Barthélemy, 267.
Bartók, 305.
Bartsch, 16.
Bátori Ladislas, 24.
Batteux, 164, 260.
Batthyány, 51 ; — (Aloïs), 181-189; 201, 215, 218, 238; — (Louis), 404 ; — (Séraphine), 454.
Baudelaire, 281, 284,
Baumberg, 236.
Baumgarten, 261.
Bayer (F.), 233.
Bayer (J.), 257, 287, 288, 290, 291, 292, 314, 329, 339, 345, 349, 354, 363, 377.
Bayle, 34, 54.
Bazancourt, 341, 344, 345, 367, 401.
Bazire, 42.
Beccaria, 105.
Bechon, 47.
Becque, 375.
Becse, 16.
Békefi, 9, 12, 458.
Beksics, 469.
Bél, 34, 53.
Béla I, 6.
Béla III, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 17.
Béla IV, 6, 8, 11, 15, 18, 20.
Bénédictins de Saint-Maur, 54, 471.
Benyák, 63, 152, 232, 457.
Beöthy, 1, 62, 80, 98, 118, 119, 254, 338, 378, 381, 413, 426, 472.
Béranger, 278, 282, 284, 350, 427, 462.
Bercsényi, 45, 46, 48, 49, 59, 135.
Berczik, 324, 362, 368.
Berkeszi, 127.
Berlioz, 49.
Bernard (Thalès), 283.
Bernardin de Saint-Pierre, 248, 384.
Bernouilli, 135, 137.
Bertin, 166.
Bertrand, 165.
Berzeviczi, 35, 186.
Berzsenyi, 80, 256, 263, 271, 272, 277.
Bessenyei (Alexandre), 76.
Bessenyei (Georges), 67, 70, 72, 74, 75-110, 112, 114, 118, 123, 127, 128, 129, 130, 134, 174, 179, 238, 243, 245, 288, 293, 335, 455, 459, 476.
Bethlen Gabriel, 30, 39, 43, 44.
Bethlen Nicolas, 35.
Beust, 337.
Bèze (Théodore de), 32, 36.
Bihari, 50.
Billaud de Varennes, 229.
Biot, 462.
Biró de Déva, 32.
Bisterfeld, 39, 42.
Blanc, 427.
Blin de Sainmore, 122.
Blumauer, 145, 236.
Boccace, 33, 61.

Bod, 34, 52, 53, 135.
Boèce, 7.
Bogdán, 46.
Bogisic, 35.
Boileau, 128, 133, 256, 267, 462.
Boissier, 60, 426, 472.
Bokor, 79, 93.
Boldényi, 280.
Bolingbroke, 76.
Bólyai, 293, 336,
Bonefous, 47.
Bonfini, 26, 105, 294.
Boniface II, 16.
Boniface VIII, 12, 21.
Bonipert, 5.
Bonnac, 44, 56.
Bonneval, 56.
Borics, 13.
Born, 145.
Bossuet, 159.
Bouquet, 5.
Bourgeois, 37.
Bourget, 388, 390, 440, 446, 449, 451.
Brandolini, 26.
Brieux, 374.
Bródy, 441, 442, 446-449, 470.
Brueys, 457.
Büdinger, 8.
Bulyovszky, 336.
Burmann, 40.
Buzinkai. 43.

C

Calprenède (de la), 62, 112, 114, 125.
Calvin, 31, 38.
Caraffa, 44.
Casanove, 349.
Caton, 7.
Cédron, 50.
Celtes, 27.
Césy, 44.
Chanson de Roland, 24.
Charles III (roi de Hongrie), 68, 214.
Charles V, roi de France, 22.
Charles XII, roi de Suède, 56.
Charles d'Anjou, 20.
Charles II d'Anjou, 21.
Charles-Martel, 21.
Charles-Robert, 21, 23, 24.
Charrière, 31, 47.
Chassant, 47.
Chassin, 283, 338, 388, 464.
Chateaubriand, 407.
Chaulieu, 126, 145, 166, 250.
Cházár, 216.
Chélard, 21, 270, 473.
Chénier (A), 165, 462.
Cherbuliez, 472.
Chevalier, 463.
Christiani, 245.
Cicéron, 7, 76, 257.
Colardeau, 72, 122, 126, 164, 267.
Colin d'Harleville, 461.
Colloredo, 223, 224.
Coloman, roi de Hongrie, 6, 12, 13.
Colosvarinus, 35.
Coménius, 42.
Concha, 178, 209.
Condé, 35.
Condorcet, 192.
Constantin Porphyrogénète, 2.
Coppée, 284, 443.
Corneille, 63, 329, 347, 467.
Cörver, 457.
Crévier, 457.
Croiset, 472.
Croüy-Chanel, 21.
Csák, 16.
Csáki, 46.
Csáky, 467.
Csánki, 27.
Császár, 217, 249, 341.
Csató, 350, 386, 402.

Csengery, 279, 351, 403, 463, 470.
Csepreghy, 323.
Cserhalmi-Hecht, 302, 312.
Cseri d'Apácza, 39-42, 148.
Csiky, 305, 359, 363, 367-375, 442.
Csokonai, 266.
Csontosi, 27.
Curel, 375.
Cuvier, 462.
Czakó, 308, 311, 324-329, 330.
Czirjék, 122.
Czvittinger, 53.

D

Damoiseau, 47.
Dangeau, 48.
Dante, 21.
Darcel, 18.
Daru, 463.
Daudet, 451.
Dayka, 163-165, 233.
Deák, 187, 413.
Degré, 355, 436, 437-439.
De Guignes, 53.
Delavigne, 461.
Delille, 248, 260, 268.
Denis, 15, 188.
Deplume, 50.
Des Alleurs, 47.
Desbordes-Valmore, 283.
Descartes, 31, 40, 41, 43.
Deshoulières, 166, 170.
Desnoiresterres, 122.
Dessewffy (Aurèle), 463.
Dessewffy (Joseph), 258, 267.
Destouches, 69, 72, 86, 88.
Dézsi, 36.
Diderot, 243.
Diez, 16.
Dobsa, 349, 354, 365.
Dóczy, 363.
Döme, 159.
Dorat, 72, 122, 126, 164, 170,
Dorell, 55.
Dozon, 283,
Döbrentei, 313.
Dubois, 38.
Dudith, 35.
Dugonics, 63, 245, 263, 383.
Dumas (père), 278, 295, 304-313, 314, 316, 334, 340, 386, 387, 389, 390, 391, 394, 398, 401, 412, 427, 429.
Dumas (fils), 368, 373, 472.
Dumay, 30.
Dumouriez, 222.
Dupont, 47.
Duruy, 463.
Dusch, 116.
Duval, 350.

E

Egressy, 315, 336, 337, 341.
Eméric, roi de Hongrie, 9, 16, 17.
Encyclopédistes (les), 69, 73, 110, 187, 215, 217, 269.
Endrödi, 425.
Enlart, 18.
Ennery (d'), 325, 328.
Enzenberg, 192.
Eötvös, 104, 187, 262, 279, 281, 296, 387, 388, 403-412, 422, 462, 463, 467.
Erdélyi (J), 43, 462.
Erdélyi (P), 163.
Erdösi (Sylvester), 38.
Esclapon (d'), 166.
Ésope, 7, 153.
Esterházy, 46, 48 ; — (François), 459.
Etienne III, 11.
Etienne V, 20.

Etienne de Tournai, 10.
Eudes de Deuil, 13.

F

Faguet, 472.
Falbaire, 72, 289.
Faludi, 54, 74, 112, 243.
Faragó, 330.
Fáy, 154, 384.
Fazekas, 264, 265.
Fejér, 5, 10, 12.
Fekete (Jean), 138-147, 456.
Felméri, 42.
Fénelon, 54, 63, 158, 457.
Ferdinand Ier, 30, 31.
Ferenczi, 222, 282, 287, 290, 436.
Ferenczy, 259, 324, 330, 400, 469.
Fessler, 1, 191, 316, 342.
Feuillet, 351, 355, 373.
Féval, 436, 438.
Fierville d'Hérissy, 47.
Figaro (*Le*), 437, 441, 469.
Fináczy, 456, 457.
Flaubert, 388.
Fleury, 60, 61.
Florian, 154.
Forgách (Nicolas), 201, 235.
Forster (Georges), 227.
Forster (Jules), 9, 12.
Fraknói, 27, 28, 173, 190, 223, 226, 228, 229, 471.
France, 390, 443, 449, 451, 480.
François, duc de Lorraine, 68, 454.
François Ier, roi de France, 31, 44.
François II, roi de Hongrie, 95, 158, 173, 197, 217, 221, 223, 252.
François d'Assise, 11.
Frangipani, 45.
Frankl, 42.
Frédéric, duc d'Autriche, 15.
Frédéric II, 99, 120, 195, 209.
Fulbert, 5.
Fumée, 30.
Fustel de Coulanges, 471.
Fuxhoffer, 7.
Fülöp, 288.

G

Galeotto Marzio, 26.
Garay, 340.
Gautier, 284, 462.
Gebler, 72.
Gedeon, 368.
Gelei Katona, 40.
Gellert, 153, 251.
Gellért, 149, 160.
Georgevics, 34.
Gérando (de), 44, 178, 280,
Geréb, 28.
Gerecze, 7.
Gertrude de Méran, 14, 16.
Gessner, 253, 257.
Geyza (duc), 4, 19.
Geyza II, 8, 11, 13.
Girardin, 428.
Girardus Puella, 9.
Godefroi de Bouillon, 13.
Goethe, 123, 257, 260, 270, 279.
Gombocz, 294.
Gomez (Madeleine), 61, 62, 382.
Gorani, 225, 226.
Görög, 116, 236.
Gotthardi, 192.
Gottschalk, 13.
Gottsched, 82.
Goudimel, 37.
Gracian, 55.
Graevius, 42.
Grasse, 77.
Gréard, 469.
Grécour, 139.
Gregor, 16.

Gregorius Coelius, 35.
Greguss, 154.
Grévin, 16, 35.
Grisza, 49.
Gronovius, 42.
Grotius, 194.
Grünwald, 51.
Gualterio, 49.
Guérin de Bouscal, 82, 336.
Guillaume, duc d'Angoulême, 12.
Guillaume, duc d'Aquitaine, 13.
Guizot, 279, 461, 463.
Gvadányi, 263.
Gyöngyösi, 35, 134, 159, 243, 255.
Gyulai, 50, 87, 262, 285, 288, 314, 321, 391, 403, 413, 441, 450, 470, 472.
Gyurkovics, 223.
Gyurman, 340.

H

Hadik, 129.
Hajnóczy, 200-205, 217, 224, 225, 227, 231, 250.
Halász, 282.
Haller (J.), 380.
Haller (L.), 63, 380.
Hamel-Bruyninx, 46.
Haraszti, 266, 463, 472.
Harsányi, 121.
Haydn, 236.
Haye (de la), 44.
Heerbrot, 40.
Hegedüs, 39.
Heidanus, 40.
Heine, 427.
Heinrich, 55, 293, 381.
Hell, 54.
Heller, 69.
Heltai, 32, 33, 105, 154.
Helvétius, 146, 208, 255.
Henri II, roi de France, 31, 44.
Henri III, empereur d'Allemagne, 5.
Henri Jasomirgott, 8.
Henszlmann, 18.
Herczeg, 363, 375, 441, 446, 470.
Herder, 72, 122, 153, 158, 188, 238, 257.
Hérédia, 284.
Hervieu, 377, 451.
Hess, 28, 32.
Hoffmann, 338.
Hölty, 258.
Hontér, 32.
Hôpital (de l'), 52.
Horace, 7, 128, 133, 160, 164, 250, 441.
Horányi, 54, 185, 232.
Horn, 280, 426, 435, 443.
Horvát (Étienne), 255.
Horváth (Adam), 97, 263, 264, 289.
— (Cyrille), 39, 41, 340.
— (J.), 118.
— (M.), 471.
Hugo, abbé de Cluny, 5.
Hugo (Victor), 278, 281, 282, 284, 295, 299, 300, 302, 303, 304-313, 314, 316, 318, 326, 328, 329, 349, 386, 387, 391, 404, 427, 462, 472.
Hugo (Charles-Bernstein), 324, 340-347, 364, 367.
Hunyad, 76.
Huszár, 407.
Huysmans, 449.

I

Iffland, 350.
Illei, 158.
Imre, 282, 462.
Innocent IV, 12.
Irányi, 280.
Istvánffy, 34.

J

Jancsó, 36.
Janin, 341.
Janovics, 368.
Janus Pannonius, 26.
Jókai, 211, 279, 280, 311, 340, 341, 349, 385, 387, 388, 391, 412, 425-435, 440, 466.
Jordan, 279.
Joseph II, 78, 135, 155, 173-176, 194, 201, 211, 215, 244, 251.
Joseph (palatin), 245.
Jósika, 52, 280, 310, 379, 388, 391-401, 415, 417.
Journal des Débats, 270, 437, 443, 463.
Justh, 442, 449.

K

Kaprinai, 53, 201.
Karai, 28.
Kardos, 261.
Kármán, 268, 269, 384.
Károli, 32, 38, 53.
Károly, 413.
Károlyi, 46, 47, 48.
— (Antoine), 149.
Katona (Étienne), 34, 213, 220.
Katona (Joseph), 83, 294, 338.
Kátsor, 63, 458.
Kaufmann, 258.
Képler, 36.
Kaunitz, 135.
Kazinczy, 67, 72, 76, 80, 97, 113, 114, 116, 117, 123, 124, 135, 152, 153, 163, 168, 181, 208, 215, 220, 225, 229, 230, 232, 233, 234, 237, 238, 240, 243, 244, 247, 250, 254-259, 262, 267, 270, 277, 289, 291, 300, 313, 384, 455.
Kemény, 279, 379, 387, 388, 412-425, 450, 469.
Kerekes, 116.
Kerékgyártó, 1, 15.
Kecskeméthy, 350.
Kézai, 3, 17, 22.
Khaller, 285.
Kis, 245, 260.
Kiss, 284, 470.
Kisfaludy (Alexandre), 90, 160, 165-170, 242, 256, 258, 269, 378.
Kisfaludy (Charles), 292-294, 309, 322, 336, 357, 462.
Kisfaludy (Société), 281, 321, 349, 350, 462.
Klopstock, 72.
Kóbor, 470.
Kock (Paul de), 428, 436.
Kohn, 207, 418.
Kolonics, 217.
Koltai, 160.
Kölcsey, 260-262, 267, 329, 462.
Könnye, 460.
Kónyi, 87, 116.
Koppány, 6.
Körner, 262.
Körös, 341, 343.
Kosciusko, 222.
Kossuth, 262, 279, 280, 308, 436, 463.
Kotzebue, 290, 293, 295, 300, 303, 350.
Kovachich, 53.
Kovács, 133, 267.
Kövér, 348, 350-354, 365-367.
Kozma, 284.
Krones, 270.
Kulcsár, 57.
Kun, 61.
Kupetzky, 46.

Kuthy, 312, 340, 399, 401-403.
Kvacsala, 42.

L

Labiche, 362, 363.
La Bruyère, 415.
Lachambeaudie, 154.
La Chapelle, 250.
La Chaussée, 72.
Laczkovics, 177, 193, 197-200, 212, 223, 224, 227, 231.
Ladislas IV, 12, 15, 20.
Ladislas V, 23.
Ladvocat, 158.
La Fontaine, 139, 153-156, 247, 467.
La Harpe, 265.
Laignelot, 82.
Lamartine, 278, 281, 282, 284, 354, 427, 428, 462.
La Mettrie, 76.
Lampérth, 441.
Lancelot, 48.
Landerer, 109.
Lanson, 38, 466.
La Rochefoucauld, 255, 257, 385, 415.
Lassus, 18.
Laudon, 138.
Lázár, 82, 88, 444, 449.
Lebrun, 146.
Leclercq, 350.
Leconte de Lisle, 284.
Lefaivre, 45.
Legrand, 461.
Le Maire, 47.
Lemierre, 255, 257.
Lemoyne, 384.
Lendvay, 315.
Léon, le philosophe, 2.
Léopold Ier, 44, 45,
Léopold II, 117, 158, 177-180, 197, 211, 215, 218.
Lesage, 115, 385.
Leskó, 219.
Lessing, 72, 85, 86, 104, 116. 153, 158, 247, 257, 261.
Leszczynski, 135.
Letourneur, 150.
Lezay, 270.
Ligne (prince de), 138, 145.
Liszkai, 458.
Lisznyai, 43.
Liszt, 366.
Lobwasser, 37.
Lónyay, 403.
Lorántfi, 420.
Louis le Grand, roi de Hongrie, 22, 23, 25, 27, 76.
Louis II, roi de Hongrie, 29.
Louis VII, roi de France, 13, 14.
Louis XI, id. 396.
Louis XIII, id. 30.
Louis XIV, id. 30, 35, 44. 45, 47, 251, 280, 453.
Louis XVI, roi de France, 193.
Lucain, 7, 93, 114. 160, 455.
Lucas Bánffy, 9.
Ludvigh, 280.

M

Mabillon, 34, 54.
Madách, 349.
Maigron, 381.
Maine (duc du), 48.
Maintenon (Mme de), 49, 60, 61.
Malherbe, 254.
Malonyay, 441, 442, 449.
Mándi, 119.
Manuel, empereur byzantin, 14.
Manuel, 284,
Mányoki, 46.

Mapes, 9.
Marc-Monnier, 225.
Marczali, 22, 471.
Maret (duc de Bassano), 190, 231, 235, 236.
Marguerite, sœur de Philippe-Auguste, 12, 17.
Marie-Thérèse, 48, 51, 52, 68, 69-71, 75, 77, 99, 173, 210, 454, 473.
Marivaux, 69, 89.
Márki, 190, 471.
Marmontel, 87, 93, 112-116, 123, 126, 255, 257, 261, 267, 380.
Marot, 37.
Martin IV, 20.
Martini, 182.
Martinovics, 67, 117, 179, 189-197, 198, 223-231, 246, 456.
Marton, 75.
Mathias Corvin, 23, 26, 27, 28, 29, 32, 43, 76, 96.
Matthisson, 258.
Maupassant, 388, 390, 440, 441, 446, 451.
Mazarin, 44.
Mediczky, 46.
Melissus, 37.
Mélius (Juhász), 32.
Ménard, 7.
Mendelssohn, 215.
Mercier, 72, 289.
Mészáros, 120, 381, 382.
Metternich, 237, 253.
Meursius, 42.
Michael de Hungaria, 27.
Michelet, 427.
Mielck, 245.
Mignet, 279, 463.
Mikes, 54, 56-63, 64, 293, 382, 453.
Mikszáth, 389, 441, 443-445.
Miller, 123.
Millot, 216, 245, 246, 253, 264.
Mindszenti, 46.
Mindszenthy, 158.
Mirabeau, 139, 177, 251.
Molière, 63, 233, 255, 257, 290, 291, 349, 462, 467.
Molnár de Szencz, 36-39, 56, 148.
Montalembert, 422.
Montesquieu, 73, 76, 78, 102, 106, 110, 119, 158, 164, 166, 179, 181, 183, 194, 225, 415, 463.
Montroyal, 11.
Moreau, 229.
Moreau (H.), 462.
Moret, 45.
Morvay, 138.
Motte (de la), 47.
Müller (Jean), 238.
Müntz, 27.
Musset, 284, 337, 405, 406, 462, 472.

N

Nádasdi, 45.
Nagy (de Martonfalva), 43.
— (Ignace), 357, 399.
— (I.), 127.
— (Paul), 221.
Nagyváti, 206-208.
Naláczy, 121.
Napoléon Ier, 139, 145, 167, 189, 236, 265, 270, 271.
Nebout, 312.
Németh, 230, 246.
Niccoli, 28.
Nicole, 456.
Niger, 26.
Nisard, 472.
Norwall, 47.
Noverre, 138.
Nyáry, 21.

O

Obernyik, 308, 310, 311, 329-337.
Odilon, abbé de Cluny, 5.
Odilon, abbé de Saint-Gilles, 7.
Oez, 231.
Opitz, 42.
Orczy (Ladislas), 222, 225.
Orczy (Laurent), 74, 124, 126, 128-134, 135, 150, 232.
Ormos, 1.
Ossian, 243, 257.
Othon III, 4.
Ottokar, roi tchèque, 5, 15.
Ováry, 22.
Ovide, 7, 139, 160, 164.
Ozorai, 32.

P

Pákh, 470.
Pálffy (Albert), 436, 437.
Pálffy (Charles), 152.
Pálma, 53.
Parny, 166, 267.
Pascal, 467.
Paul II (pape), 26.
Pauler, 1, 7, 35, 471.
Paulus Ungarus, 11.
Pázmándy, 469.
Pázmány, 36, 38, 43, 213.
Pécsi, 24.
Péczeli, 147-159, 247, 289, 456.
Peire Vidal, 16.
Pekár, 442, 449.
Pelbárt de Temesvár, 27.
Perényi, 46.
Pernéty, 119.
Pesti, 32, 154, 458.
Péterfi, 53.
Péterfy, 403, 413, 414, 426, 472.
Petelei, 470.
Petöfi, 21, 190, 217, 239, 250, 277, 279, 280, 281, 282, 308, 319, 427, 436.
Pétrarque, 28.
Petz, 86.
Pezay, 170, 267.
Philippe-Auguste, roi de France, 6.
Philippe Neaufle, 14.
Pictet, 158.
Pierre, comte d'Alençon, 20.
Pierre de Courtenay, 14.
Pierre de Poitiers, 7.
Pierre l'Ermite, 13.
Pilgrim, 4,
Pintér, 449.
Piron, 266, 267.
Piscator, 39.
Platon, 7.
Pogány (Csebi), 217.
Pollereczky, 48.
Ponsard, 343, 346.
Pope, 90, 92, 267.
Port-Royal, 457.
Pothez, 165.
Pouget, 61.
Pray, 34, 53, 201.
Prévost, 377, 451.
Prévost-Paradol, 469.
Priestley, 192.
Priscien, 7.
Ptolémée, 7.
Puffendorf, 194.
Pulszky, 173, 177, 403.

Q

Quicherat, 18.
Quintilien, 7.

R

Rabaud de St-Etienne, 218, 229.

Rabelais, 385.
Rabener, 253.
Rabutin, 60.
Racine, 63, 128, 347, 456, 467.
Ráday, 54, 55, 134.
Radnai, 158, 164, 261, 267, 290.
Radó, 257, 285.
Rajnis, 164.
Rákoczy, Georges Ier, 30, 39, 43, 418.
— Georges II, 42.
— François Ier, 45.
— François II, 30, 43-50, 58, 75, 453.
— Joseph, 56.
Rákosi, 351, 363.
Rambaud, 471.
Ramus, 31, 33, 38, 40, 41, 43.
Ráttky, 48.
Ravegy, 18.
Raynouard, 16.
Rautenstrauch, 200.
Regiomontanus, 26.
Regnard, 461.
Renan, 476.
Révai, 108, 109, 113, 124, 130, 156, 164, 247, 257, 289.
Reviczky, 284.
Richard de Verdun, 12.
Richardson, 121.
Richelieu, 44.
Richter, 69, 72.
Riedl, 27, 383, 472.
Rivière, 47.
Robert Mauvoisin, 14.
Robespierre, 211.
Rochonville, 264.
Rodolphe de Habsbourg, 15.
Roger, duc des Normans, 6.
Rohan, 459.
Rollin, 264, 457.
Rómer, 27.
Ronsard, 254.
Rotarides, 54.
Rousseau, 69, 73, 76, 91, 94, 103, 121, 123, 130, 132, 134, 137, 168, 169, 174, 182, 187, 194, 195, 208, 215, 225, 248, 255, 264, 266, 268, 384, 404, 407, 432, 463.
Roy (de), 40, 41.
Royer-Collard, 279.
Rózsa, 82, 88.
Rudinszky, 223.
Rupp, 55.

S

Saint-Bernard, 9, 24.
Saint-Etienne, 5, 6, 19.
Saint-Just, 282, 427.
Saint-Ladislas, 6, 7.
Saint-Louis, 20.
Saint-Martin, 6.
Saint-Priest, 44, 45, 47.
Saint-Simon, 48.
Sainte-Beuve, 467, 472.
Sainte-Elisabeth, 18.
Saissy, 469.
Sajnovics, 54, 125.
Salamon, 413, 462, 471.
Salis, 258.
Salluste, 257.
Sambucus, 16, 35.
Sand (George), 278, 316, 387, 389, 412, 429, 436, 450.
Sardou, 351, 355, 358.
Saurau, 235.
Saussure, 147, 158.
Say, 462.
Sayous, 1, 22, 32, 44, 178, 228, 270, 279.
Schefer, 44.
Schiller, 257.
Schloisnigg, 224.
Schlözer, 216, 221.
Schonerus, 41.

Schwicker, 1.
Scott, 386, 391, 397.
Scribe, 280, 316, 337, 350, 355, 356, 376.
Scudéry, 62, 382.
Scultetus, 38.
Sebestyén, 10, 16.
Sedaine, 289.
Segrais, 164.
Ségur, 462, 463.
Sennyei, 46, 222.
Serre (de), 279.
Sévigné (Mme de), 46, 57, 60, 467.
Shakespeare, 257, 290, 338, 341.
Shelley, 427.
Sigismond, roi de Hongrie, 23, 25.
Sigray, 224, 230.
Silberstein, 368.
Simai, 63, 233, 291.
Simon de Montfort, 14.
Simonyi (E), 49.
Simonyi (S), 62.
Sirven, 143.
Sismondi, 462.
Snellius, 41.
Somló, 305.
Sonnenfels, 72, 85, 145, 182.
Sorel, 49, 471.
Soulary, 462.
Soulié, 401, 436, 438, 450.
Staël (Mme de), 422, 463.
Stampa, 47.
Stapfer, 147, 158.
Steinherr, 282.
Stromp, 39.
Sue, 328, 334, 387, 398, 399, 401, 427, 429, 450.
Suger, 14.
Sully-Prudhomme, 284.
Sulzer, 261.
Sylvestre II, 5.
Swieten (van), 78, 99.
Szaák, 391.
Szabó (Baróti), 156, 164, 233, 234, 268.
Szabó (Charles), 1, 42.
Szabó-Hellebrant, 35, 53, 55.
Szabó (Szentjóbi), 230, 232, 241, 249-253, 291.
Szacsvay, 156.
Szaicz, 164, 181, 219.
Szalay, 31, 180, 187, 279, 280, 417, 463.
Szamosközi, 34.
Szász, 80, 137, 153, 284, 413.
Széchenyi (Étienne), 74, 186, 242, 296, 303, 385, 404, 431, 463.
Széchenyi (François), 201.
Széchy, 233, 264.
Szegedy, 261.
Széll, 77, 97.
Szemere, 255, 260.
Szentmarjai, 222, 225, 250.
Szerdahelyi, 261, 290.
Szigeti, 355.
Szigetvári, 349.
Szigligeti, 13, 301, 303, 304, 306, 308, 309, 310, 311, 313-323, 325, 351, 355-357, 364, 450.
Szilágyi, 151.
Szilágyi (S), 471.
Szily, 39, 41.
Sziládi, 33.
Szinnyei (F.), 233, 237, 239.
Szinnyei (J.), 51.
Szirmay, 222, 230.
Szolárcsik, 231.
Szomaházi, 449, 470.
Szomor, 291.
Szontagh, 393.
Sztárai, 33.

T

Taillandier, 283, 337, 464.
Taine, 368, 471, 472.

Takáts, 148, 155, 457.
Tassoni, 267.
Tausserat-Radel, 31.
Telegdi, 32.
Teleki, 56.
Teleki (Adam), 291.
Teleki (Joseph), 134-138, 139, 148, 218, 455.
— (Ladislas) père, 137.
— (Ladislas) fils, 135, 280, 337-340, 464.
Temps (Le), 437.
Tencin (Mme de), 121.
Tessé (de), 49.
Thaly, 45, 47, 48, 50.
Théâtre National, 278, 286, 301, 313, 348.
Thierry (Am.), 4, 279, 461, 471.
Thiers, 279, 461, 463.
Thökölу (Tekeli), 30, 45, 75.
Thomasius, 39.
Thou (Jacques de), 34.
Thomas, 132.
Thomas (Jean), 458.
Thomson, 260.
Thugut, 221, 223.
Thun, 465.
Thuróczi, 3.
Tilly, 39.
Timon, 53.
Tinódi, 33.
Tocqueville, 428.
Toldy (Étienne), 358, 360, 361.
Toldy (François), 1, 67, 78, 237, 245, 247, 250, 472.
Tolnai, 43.
Tompa, 283.
Toncs, 57.
Torcy, 48,
Török (K.), 134.
Tóth (B), 470.
— (Coloman), 358-360.
— (E.), 323.
— (L.), 340.
— (R.), 264.
Törs, 292.
Toulouse (comte de), 48.
Townson, 216.
Trefort, 279, 463, 467.
Trenck, 200, 209-213, 220.

U

Ugoletti, 26.
Ugrin, 10.
Ujfalvy, 283.
Ujlaki, 24.
Université de Paris, 9, 10, 42, 457, 468.
Urbain V, 25.
Ussieux (d'), 294.

V

Vadnai, 435, 436, 439.
Vahot, 308, 340.
Vajda (Jean), 284.
Vajda (Pierre), 98.
Vajkovics, 220.
Váli, 287, 401.
Vanière, 268.
Vargyasi, 116, 119.
Varró, 46.
Vass, 1.
Végh, 314.
Veigelsberg, 441, 470.
Vende, 151.
Verlaine, 284.
Verne, 388, 390, 430.
Verseghy, 217, 230, 231, 232, 245-249, 289.
Vértessy, 324.
Vigny, 284, 461, 462.
Villard de Honnecourt, 18.
Villemain, 368, 472.

Villon, 33.
Virág, 263.
Virgile, 93, 268.
Vissenaque, 47.
Vitéz, 26.
Vitkovics, 154, 255, 256.
Voigt, 28.
Vojnovics, 137.
Volf, 5.
Volkmar, 13.
Volney, 229.
Voltaire, 69, 72, 73, 75-110, 119, 126, 128, 133, 134, 137, 138-144, 148-152, 174, 200, 208, 215, 225, 243, 247, 248, 253, 263, 267, 290, 291, 293, 297, 329, 336, 455, 463.
Vörösmarty, 153, 277, 282, 301, 302, 303, 312, 378.
Vossius, 42.

W

Wagener, 459.
Wagner, 201.
Wallaszky, 54.
Wallon, 31, 211.
Wenceslas, 21.
Wenzel, 14.
Werböczy, 22, 25, 31, 177, 182, 421.
Werner, 169.
Wertheimer, 270, 471.
Wertner, 21.
Wesselényi, 291, 432.
Weszely, 380.
Wieland, 236.
Winckelmann, 72, 77.
Wladislas II, 26.
Wlassack, 69.
Wlassics, 467.
Wlislocki, 380.
Wolf (A.), 177.

Y

Young, 122, 455.

Z

Zách, 24.
Zalányi, 116, 119.
Zápolya, 31, 33.
Závodszky, 75, 92, 138.
Zechenter, 85.
Zeller, 31.
Zlinszky, 134.
Zola, 388, 390, 440, 443, 447, 451.
Zoltán, 63.
Zombory, 124.
Zrinyi (Hélène), 45.
— (Nicolas), 35.
— (Pierre), 45.
Zsámbok, 16.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE I

INTRODUCTION

I. L'époque des Arpád (1000-1301). Les Hongrois en Europe. — Civilisation primitive. — La conversion au christianisme. — Les premières écoles. — Les Ordres français. — Le monastère de Saint-Gilles fondé par Saint-Ladislas. — Les Cisterciens novices hongrois au *Bernardinum* de Paris. — Élèves hongrois à l'Université de Paris. — L'Ordre de Prémontré. — Les Templiers. — Les Chartreux. — Les Dominicains. — L'Université de Veszprém. — Les croisades; Louis VII et son chroniqueur Eudes de Deuil en Hongrie. — Le prétendant Borics. — La IVe croisade ; l'empire français en Orient. — Familles françaises établies en Hongrie. — Le troubadour Peire Vidal à la cour du roi Eméric. — L'architecte Villard de Honnecourt en Hongrie 1

II. L'époque des Anjou et des Hunyad (1308-1490). — Le règne de Charles-Robert et de Louis-le-Grand. Apogée de la puissance magyare. — Les chroniques. — Premiers essais en langue hongroise. — Les Universités de Pécs (Cinq-Églises), de Bude et de Pozsony (Presbourg). — Étudiants hongrois à Paris. — La renaissance sous Mathias Corvin. La *Corvina*. — La *Sodalitas litteraria Danubiana*. — L'imprimerie 20

III. La Réforme et les luttes nationales (1526-1711). — Bataille de Mohács. Les Habsbourg. — La Transylvanie ; ses relations avec la France. — Le mouvement littéraire. Les poètes Balassa, Zrinyi et Gyöngyösi. — Albert Molnár de Szencz. Sa traduction des Psaumes d'après Marot et de Bèze. Sa Grammaire hongroise. Sa traduction de l'*Institution chrétienne* de Calvin. — Jean Cseri d'Apácza. Sa traduction de la *Logique* de Ramus. Son *Encyclopédie hongroise*. La philosophie cartésienne en Hongrie. — Relations des Rákoczy avec la Cour de France. Les Mécontents. Mémoires des ambassadeurs français à Constantinople. Le dernier soulèvement. Louis XIV et François II Rákoczy. Les Français à la Cour de Rákoczy. La défaite. Rákoczy en France. Son exil à Rodosto..... 29

IV. La décadence (1711-1772). La Hongrie germanisée et isolée du reste de l'Europe. Agonie de la littérature nationale. Les œuvres de Faludi, d'Amádé. — Clément Mikes « gentilhomme de la chambre » de Rákoczy. Ses *Lettres de Turquie*. Influence de Madame de Sévigné. Sa traduction des *Journées amusantes* de Madeleine Gomez ; ses traductions des œuvres de l'abbé Fleury. — Les premières traductions du *Télémaque*. Conclusion..... 50

LIVRE I

(1772-1837)

Chapitre I. — *L'École française.*

I. Introduction. Le renouveau littéraire. — Création de la garde royale hongroise à Vienne. Grâce à elle la littérature française pénètre en Hongrie. Caractères généraux de ce groupe littéraire..... 68

II. Georges Bessenyei, chef de l'*École française*. Sa vie. Ses lectures..... 75

III. Le Voltaire hongrois. Ses tragédies : *Agis*, *Ladislas Hunyadi*, *Attila et Buda*. Ses comédies : *Le philosophe*, *Laïs*..... 80

IV. Ses poésies didactiques ; ses Épîtres ; le *Discours sur l'Homme ; Les lumières de la nature ; Le roi Mathias*..... 90

V. Ses romans : *La Conversion à la religion chrétienne des Américains Podotz et Casimir; Le voyage de Tariménès*..... 97

VI. Ses œuvres philosophiques et historiques : *L'Ermite de Bihar; La Constitution de la Hongrie ; Vie de Jean Hunyad*; *Etat de l'Europe au* XIe *siècle; Sur les coutumes, les mœurs, le gouvernement et les lois du peuple hongrois ; Histoire romaine*..... 102

VII. Ses efforts pour cultiver la langue et la littérature : *Magyarisation; Les Mélanges*..... 107

VIII. Alexandre Báróczy. Ses traductions de la *Cassandre* de la Calprenède et des *Contes moraux* de Marmontel. Sa *Défense de la langue hongroise.* Sa traduction de l'*Adepte moderne*.. 111

IX. Le roman et le conte français en Hongrie à la fin du XVIIIe siècle. *Bélisaire* de Marmontel, *Le repos de Cyrus* de Pernéty, *Le Pacha de Bude, les Épreuves du sentiment* de d'Arnaud. La vogue de l'héroïde : Traduction de Dorat, de Colardeau, de Blin de Sainmore..... 118

X. Abraham Barcsay. Ses Épîtres..... 123

XII. Laurent Orczy. Ses œuvres poétiques. Influence de Thomas, de Rousseau, de Boileau et de Voltaire..... 128

XII. Joseph Teleki. Sa vie. Ses poèmes philosophiques. Son ouvrage français : *Essai sur la faiblesse des Esprits-forts* (1760). Jean Fekete. Sa vie. Ses poésies françaises : *Mes Rapsodies* (1781). Sa correspondance avec Voltaire. Son *Esquisse d'un tableau mouvant de Vienne*. Ses poésies françaises inédites. 134

XIII. Joseph Péczeli. Ses études à Genève et à Utrecht. Ses traductions de *Zaïre, Mérope, Tancrède, Alzire* et de la *Henriade.* Ses *Fables.* Influence de La Fontaine. Sa *Bibliothèque universelle*..... 147

XIV. Paul Anyos. Ses poésies lyriques. Influence des élégiaques français. — Gabriel Dayka. Ses poésies lyriques ; ses héroïdes..... 159

XV. Alexandre Kisfaludy. Sa vie. Son séjour à Draguignan. Lectures de Rousseau, de Parny, de Bertin, de Chaulieu. Son *Himfy*. Son *Histoire de deux cœurs amoureux.* Influence de la *Nouvelle Héloïse.* — Conclusion..... 165

CHAPITRE II. — *Les Révolutionnaires.*

I. INTRODUCTION. Effets de la Révolution française en Hongrie. —

Les réformes de Joseph II. — La Diète de 1790-91. Les pamphlets politiques..... 172

II. Aloïs Batthyány : *Ad amicam aurem*. Influence du *Contrat social* et de l'*Esprit des lois*..... 181

III. Les *Jacobins* hongrois. Ignace Martinovics. Sa vie. Le *Testament politique de l'empereur Joseph II. Oratio ad proceres et nobiles regni Hungariae*..... 189

IV. Jean Laczkovics. Ses traductions de l'*Oratio ad proceres*, du *Héros Macédonien*, de l'*Expulsion des Jésuites de Chine*..... 197

V. Joseph Hajnóczy. Ses œuvres politiques..... 200

VI. Jean Nagyváti. Son pamphlet : *Heures de délices du vrai Magyar au* XIXe *siècle*. — Le pamphlet anonyme : *Le vrai patriote*. — Frédéric Trenck. Ses pamphlets écrits en Hongrie : *Der Trenck an alle redliche Ungarn ;* la *Balance*..... 206

VII. Pamphlets contre la censure des livres. — Protestations des comitats de Pest, d'Abauj, de Bihar et de Gömör. — Pamphlets en faveur de la reconnaissance du culte protestant.. 213

VIII-IX. La réaction cléricale : Léon Szaicz. Son pamphlet : *Le vrai Magyar*. — Eméric Vajkovics, contre la liberté de la presse ; Georges Aranka, contre la libération des serfs. — Les progrès de l'esprit révolutionnaire. La réaction sous François II. Les *Lettres* de Gorani imitées par Martinovics. Rapports de Martinovics avec les Jacobins français. Son *Catéchisme républicain*. Sa conjuration. Le procès..... 219

X. Jean Bacsányi. Sa vie. Ses poésies dans le *Musée hongrois*. Emprisonné à Kufstein. — Son séjour à Vienne. La proclamation de Napoléon Ier aux Hongrois (1809). — Son séjour à Paris. Ses œuvres poétiques et critiques..... 231

XI. François Verseghy. Traduit la Marseillaise. — Ses œuvres poétiques. Influence de Voltaire, de Delille, de La Fontaine. Sa traduction de l'*Histoire générale* de Millot. — Ses romans. Influence de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre... 245

XII. Ladislas Szentjóbi Szabó. Ses poésies lyriques ; sa pièce : *Le roi Mathias*. — Conclusion..... 249

CHAPITRE III. — *La Transition.*

I. François Kazinczy. Son rôle littéraire. Ses poésies. Il régente le Parnasse. Ses traductions de Molière, de Marmontel, de

La Rochefoucauld. Son admiration pour Weimar. Opinion de Dessewffy sur les Français et sur les Allemands..... 254

II. Les études esthétiques. Le *Cours des Belles-Lettres* de Batteux — Kölcsey et l'Eloge académique..... 260

III. L'Ecole populaire. Gvadányi. Son adaptation du *Charles XII* de Voltaire. Sa traduction de Millot. Michel Fazekas. Ses lectures françaises. Michel Csokonai. Influence de Rousseau et des poètes légers du XVIIIe siècle..... 262

IV. Joseph Kármán. Sa revue : *Uranie* ; son roman : *Les reliques de Fanny ;* influence de Rousseau..... 268

V. Napoléon Ier et la Hongrie. Le poète Berzsenyi. — Conclusion. 270

LIVRE II

(1837-1896).

INTRODUCTION. I. Le romantisme hongrois. Les relations entre la France et la Hongrie..... 277

II. La poésie lyrique. Alexandre Petöfi. Les traductions des poètes lyriques français..... 281

CHAPITRE I. — *Le théâtre.*

I. Le théâtre hongrois à la fin du XVIIIe siècle. Les premières traductions de Molière, de Voltaire et de Corneille. — Le théâtre en Transylvanie. — Charles Kisfaludy. — Joseph Katona..... 287

II. Le drame romantique français. — La Préface de Joseph Eötvös à sa traduction d'*Angelo*. — Le *Théâtre national* et les premiers poètes romantiques ; Michel Vörösmarty..... 295

III. Caractère général du drame romantique hongrois. Influence de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas..... 304

IV. Edouard Szigligeti. Ses drames historiques. Ses pièces populaires..... 313

V. Sigismond Czakó. Ses œuvres : *Marchand et marin, le Testament, Léona, les Hommes insouciants*..... 323

VI. Charles Obernyik. Ses drames à thèse sociale : *Seigneur et Serf*, l'*Héritage*, l'*Aîné*, *Mère et rivale*. Ses tragédies : *Khelonis*, *Georges Brankovics*..... 329

VII. Ladislas Teleki. *Le Favori*..... 337

VIII. Charles Hugo. Ses œuvres : *Un roi hongrois*, *Brutus et Lucrèce*, *Banquier et baron* (d'après une nouvelle de Bazancourt), l'*Iliade finie*, tragédie classique écrite en français.. 340

IX. Le théâtre après la Révolution de 1848. La comédie. Influence de Scribe. Louis Kövér. Ses pièces : *De la patience! Soir et matin*, *Fidélité par infidélité*, *Conquête au village*. Louis Dobsa. Ses comédies : *Mon neveu, marie-toi! Le flair de Pacsuli*. — Les comédies de Szigligeti. Influence d'Augier. *La Maman*, *Tout ce qui brille n'est pas or*, *Gouvernement de femmes*. La comédie après le dualisme. Coloman Tóth. *Les femmes dans la constitution*. Etienne Toldy. Influence de Sardou. *Les bons patriotes*, *les Hommes nouveaux*. Arpad Berczik. Influence de Labiche..... 347

X. Le drame après la Révolution. *Les ombres de la lumière* de Szigligeti; *le marquis de Brumon* de Dobsa; *Richesse et pauvreté*, *Célestine*, *La belle Marquise* (d'après une nouvelle de Balzac) de Kövér. Le drame après le dualisme. Grégoire Csiky; ses drames à thèse sociale. Influence de Dumas fils. *Les Prolétaires*, *La famille Stomfay*, *Misère dorée*, *Modèle de mode*, *Bulles de savon*, *Belles filles*. — Conclusion..... 363

CHAPITRE II. — *Le roman et la nouvelle*

I. INTRODUCTION. Les premiers traducteurs. Ignace Mészáros; *Kartigám*, *Lettres de Madame du Montier*. Les romans de Dugonics. Les romans de Fáy. Les nouvelles de Csató..... 378

II. La naissance du roman hongrois. Caractère général. Influences françaises..... 386

III. Nicolas Jósika. Ses romans : *Abafi*, *Zólyomi*. *Le dernier Báthori*, *Les Tchèques en Hongrie*, *La Fille du savant*. Influence de Dumas, de Sue et de Balzac. — Louis Kuthy. Ses *nouvelles*. 391

IV. Joseph Eötvös. Ses romans : *Le Chartreux* ; influence de Musset. *Le Notaire du village*, *La Hongrie en 1514*..... 403

V. Sigismond Kemény, le *Balzac hongrois*. Ses romans : *Paul Gyulai*, *La Veuve et sa fille*, *Les Fanatiques*, *Les temps funestes*, *Mari et femme*. — Ses nouvelles..... 412

VI. Maurice Jókai. Caractère général de son œuvre. Influence des romantiques français. Ses romans historiques. *Un Nabab magyar, Zoltán Kárpáthy, le Nouveau seigneur* 425

VII. Albert Pálffy. *Le professeur de Mlle Esther, Les dernières années de l'ancienne Hongrie.* — Aloïs Degré : *Mémoires du Diable.* Influence de Soulié. Charles Vadnai et les *Feuilles de la capitale* 435

VIII. Le roman depuis le dualisme. Coloman Mikszáth, François Herczeg, Sigismond Bródy. Influence de Maupassant, de Zola et de Bourget. — Conclusion 440

CHAPITRE III. — *La langue et la littérature françaises dans la société et dans l'enseignement.*

I. La connaissance du français aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. — Écrivains hongrois qui ont écrit en français. — Influence de Port-Royal dans les écoles des Piaristes. Bernard Benyák. — Les premières grammaires françaises en Hongrie au XVIIIe siècle 452

II. Étude de la langue et de la littérature françaises depuis 1830 jusqu'au dualisme. — Les sociétés savantes : l'Académie, la société *Kisfaludy.* — La presse. Influence du *Journal des Débats.* — L'émigration hongroise à Paris et à Bruxelles.. 460

III. L'enseignement du français depuis le dualisme (1867). — La littérature française dans la presse périodique. Influence des historiens et des critiques littéraires. — Mots français passés en hongrois 465

CONCLUSION 476

BIBLIOGRAPHIE 481

INDEX 489

LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU.

2771 4

BINDING SECT. MAR 17 1971

PH
3020
K6

Kont, Ignace
Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY